
Les mille et une rues de Grenoble

Par la Jeune Chambre
Économique

*Publié dans les Affiches de Grenoble et du
Dauphiné entre le 11 octobre 1975 et le 29 mai
1976*

les mille et une rues de grenoble

PAR LA JEUNE CHAMBRE ECONOMIQUE

Introduction au Quartier de la Mutualité

(I)

Pourquoi quartier de la Mutualité ?

Sur un plan de 1890, la rue de la Mutualité s'appelait rue du Faubourg-Très-Cloîtres.

Un M. Menon fit don à la ville de deux bâtiments qui s'y élevaient.

Le premier est devenu l'actuelle école de filles de la rue Hébert où se trouve le portrait de ce généreux donateur. Le second, détruit de nos jours, était à l'angle de la rue Hébert et de la rue Faubourg-Très-Cloîtres.

Ce bâtiment abrita les sociétés mutualistes de Grenoble et se nomma Maison de la Mutualité, d'où le nom de la rue.

Elle est devenue par la suite le local des Assurances Sociales puis celui de la Sécurité Sociale avant son transfert rue Thiers, et enfin, école de garçons avant d'être démolie.

Ce quartier symbolise le dynamisme de Grenoble puisqu'il est à la fois témoin du passé et image du présent par sa rénovation.

RUE ABBÉ-DE-LA-SALLE

En 1856, le Conseil Municipal décide de donner le nom de la rue de l'Alma à la partie du chemin des Muriers, comprise entre la rue Très-Cloîtres et la rue Villars.

Le reste devient rue Abbé-de-la-Salle. A l'origine c'était le chemin de ronde

intérieur des remparts (17^e siècle) il prend ensuite le nom de rue Pascal, nom d'un propriétaire des terrains de ce quartier, nom transformé en rue Pascaline, rue Pascal-des-Muriers, puis rue des Muriers.

Par lettre en date du 20 octobre 1856, M. Crozet, maire, décide de lui donner le nom de rue Abbé-de-la-Salle.

Ce nom honore le souvenir de Jean-Baptiste de la Salle, né en 1651 à Reims, mort en 1719, fondateur de l'Institution des Ecoles Chrétiennes. Il établit le siège de son ordre à Rouen, à la Maison de Saint-Yon.

Il existait autrefois dans cette rue, une école congrégationniste de frères. Elle fut remplacée vers 1860, époque de la laïcisation des écoles de la ville, par une école municipale laïque.

Son entrée, rue Cornélie-Gémond, était autrefois rue Abbé-de-la-Salle, avant la démolition des remparts nécessitée par l'agrandissement de la ville en 1673. Les fortifications étaient situées derrière les bâtiments de cette école.

Le musée et l'hôtel de division, sont d'ailleurs construits sur l'emplacement des anciens remparts.

BOULEVARD DES ADIEUX

Le boulevard militaire* dénommé parfois boulevard Saint-Joseph dans sa partie proche de l'ancienne église Saint-Joseph, établie à l'emplacement actuel de la place d'Avril, devient ensuite le boulevard de Bonne qui se divise en boulevard Edouard-Rey et des Alpes, ainsi que boulevard des Adieux.

La porte des Adieux commandait l'entrée Est de Grenoble, elle permettait d'accéder rue Lesdiguières de l'autre côté de l'ancienne place de la Constitution.

C'est là qu'on se disait « Au Revoir »...

Cette porte a été détruite en 1924 avec la plupart des remparts sud-est et sud de la ville, peu de temps avant l'exposition internationale de la Houille Blanche et du Tourisme.

* Le boulevard militaire (chemin de ronde intérieur) fut mis à la disposition de la ville par décision ministérielle du 22 septembre 1642 et son entretien fut pris en charge par la ville.

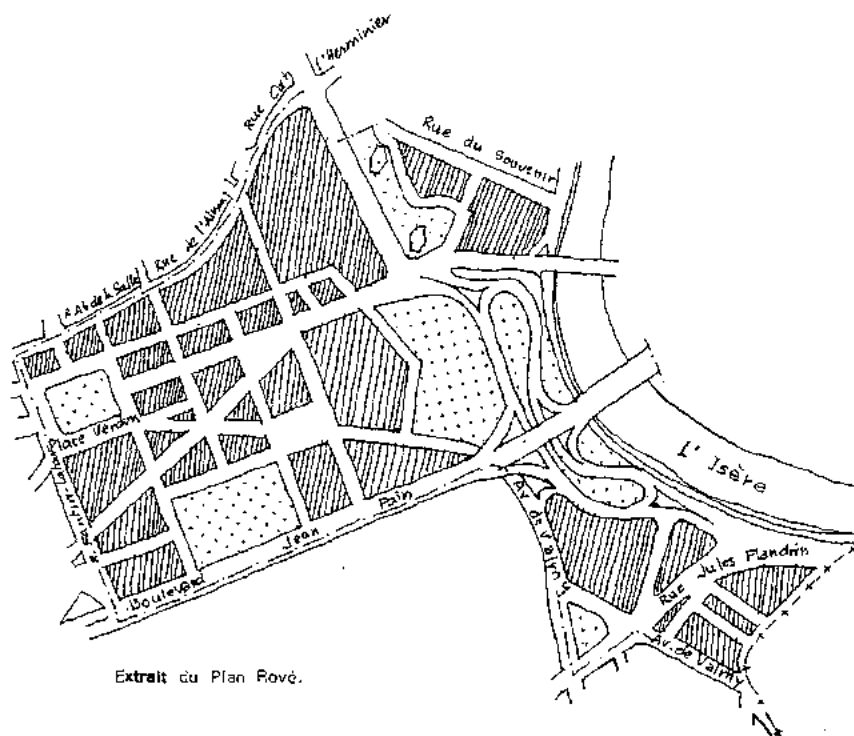
Il fut cédé définitivement à la ville le 29 janvier 1851.

L'appellation boulevard des Adieux n'a jamais fait l'objet d'une décision officielle.

RUE DE L'ALMA

A l'origine, chemin de ronde intérieur (17^e siècle) qui prend ensuite le nom de rue Pascal (nom d'un propriétaire des terrains de ce quartier) puis rue Pascaline, rue Pascal-des-Muriers et, enfin, rue des Muriers compte tenu des plantations de ces arbres.

Par lettre de Crozet, maire, en date du 20 octobre 1856, la rue des Muriers prit le nom de l'Alma, en souvenir de la bataille de l'Alma (Campagne de Cri-



Extrait du Plan Rové.

mée), remportée le 20 septembre 1854, par l'armée anglo-française sur les Russes.

Le prince Menschikoff commandait l'armée russe. Les généraux d'Aurelle, Bosquet, Barral et Canrobert commandaient l'armée française qui fit des prodiges et enleva les frontières défendues par l'armée russe.

Cette victoire a fait l'objet de nombreux tableaux. Les plus connus sont ceux de Bellange, Beaume, de Gustave Doré, et Horace Vernet.

RUE MARCEL-BENOIT

Marcel-Adolphe Benoit est né à Grenoble le 24 avril 1876.

Avocat à la Cour d'Appel de Grenoble depuis le 6 novembre 1897, il fut nommé secrétaire du Conseil de l'Ordre le 8 octobre 1903.

Il était membre du Conseil Municipal et adjoint au maire de Grenoble, plus spécialement chargé des Beaux-Arts, du Contentieux et de l'Instruction publique.

Capitaine au 414^e Régiment d'Infanterie, il mourut dans la Meuse le 4 août 1916 à l'Ambulance des Petits Monthairons et il fut cité à l'ordre de l'Armée en recevant la Croix de Guerre avec cette citation : « Excellent officier, animé du plus haut sentiment du devoir, déjà blessé au début de la campagne, est tombé mortellement atteint à la tête de sa compagnie soumise à un violent bombardement ».

Le Conseil Municipal décida, le 8 décembre 1916, de lui dédier une rue.

PLACE BIR-HAKEIM

Antérieurement place Malakoff, sa dénomination actuelle lui fut donnée le 26 mars 1945 en souvenir de l'héroïque résistance française à Bir-Hakeim devant les troupes allemandes.

Bir-Hakeim, localité de Libye, située dans une zone désertique, fut défendue en 1942 par 3 000 Français sous les ordres du général Koenig.

Le 23 mai 1942, les Français repoussèrent victorieusement l'attaque d'une division motorisée italienne. Puis, quelques jours après, ce fut l'offensive de plusieurs divisions allemandes commandées par Rommel.

Encerclées, les troupes françaises résistèrent pendant deux semaines malgré les bombardements aériens et terrestres.

Sommé de se rendre par Rommel, le général Koenig refusa, mais la position devenant intenable, il prit la décision d'évacuer le 11 juin à 9 h du soir.

Une partie seulement des assiégés, dont le général Koenig parvint, par surprise à rompre l'encercllement allemand.

Les autres furent tués ou faits prisonniers.

Cette place a aujourd'hui bien changé, elle avait été plantée d'arbres en 1890 et en son milieu se trouvait une fontaine construite en 1864. Cette fontaine Gallice portait cette inscription : « Souvenir des libéralités de Madame Veuve Gallice née Descolles, pour les fontaines publiques de Grenoble ».

A la place du rectorat se trouvait une ganterie.

RUE CHAMPOLLION

Cette rue précédemment appelée « Chemin Neuf », a été dénommée rue Champollion, le 24 novembre 1856.

Jean-François Champollion ou Champollion le jeune, appartenait à une famille originaire des Hautes-Alpes. Il est né à Figeac (Lot) le 24 décembre 1790 et mourut à Paris en mars 1832.

C'est à l'âge de 17 ans qu'il lisait déjà à l'Académie de Grenoble, un mémoire concernant ses « Recherches sur la géographie, la religion, la langue, les écritures et l'histoire de l'Egypte ».

Après avoir été professeur adjoint d'histoire à la Faculté des Lettres de Grenoble et avoir étudié l'arabe, le copte, le syriaque, il parvint en 1822 à déchiffrer la célèbre « Pierre de Rosette ».

Il devra attendre 1828 pour réaliser son rêve et s'embarquer pour l'Egypte.

Epuisé par un travail intense de fouilles et voyages, il sera emporté par une attaque d'apoplexie à l'âge de 42 ans.

Grâce à ses deux ouvrages « L'Egypte sous les Pharaons », et une « Grammaire égyptienne », le monde moderne a découvert l'ancienne Egypte, inconnue jusque-là.

RUE DU COMMANDANT-L'HERMINIER

C'est une délibération du Conseil Municipal du 21 mai 1959 qui proposa que cette rue prenne le nom de Commandant-L'Herminier qui se rendit célèbre en 1943, époque pendant laquelle il commandait le sous-marin « Casablanca ».

Il quitta Toulon au moment du sabotage de la flotte française pour rejoindre la flotte anglaise.

RUE CORNELIE-GEMOND

Cornélie Gémond est née et morte à Paris et rien ne justifie apparemment que Grenoble ait attribué son nom à une école ainsi qu'à une rue.

Pourtant, son père M. François Gémond, en 1842 fit un testament par lequel il léguait le tiers de ses biens à la ville de Grenoble à condition que cette donation serve à perpétuer le souvenir de la fille Cornélie, décédée en 1882 à 25 ans.

Après trois ans de refus de la Municipalité, une ordonnance royale en 1845 approuva la donation effectuée par les héritiers de M. Gémond, alors décédé. La somme fut employée à la construction d'une école maternelle située alors rue de la Liberté. L'école prit le nom de Cornélie-Gémond, et en 1865 la rue de la Liberté devint rue Cornélie-Gémond.

RUE DES DAUPHINS

C'est en 1856 que cette voie fut dénommée rue des Dauphins.

Deux raisons peuvent être à l'origine du nom de Dauphin que porte actuellement cette rue. La première viendrait du fait que Guigues IV, qui fut le premier à porter le titre de Dauphin, avait l'habitude de faire graver sur ses armes un dauphin héraldique.

La deuxième possibilité pourrait venir du mot Dalfn, mot d'origine celtique et qui signifie prince ou chef.

Quand Hubert II céda la province du Dauphiné à Philippe de Valois en 1349, il fut alors décidé qu'à partir de cette date tous les fils aînés des rois de France porteraient le titre de Dauphin.

Le dernier à porter ce titre fut le duc d'Angoulême, fils de Charles X.

RUE DOLOMIEU

Déodat, Guy, Sylvain, Tancrede Grattet de Dolomieu, fut un célèbre géologue et minéralogiste dont les travaux aidèrent beaucoup, ceux qui au 19^e siècle créèrent l'Institut de Géologie de Grenoble. Cet institut, célèbre dans le monde entier, porte d'ailleurs son nom aujourd'hui.

— Dolomieu démontra que les coulées basaltiques sont des traces anciennes de l'activité volcanique ;

— Il réalisa les premières études sérieuses des volcans et des tremblements de terre ;

— Après de nombreuses excursions dans les Dolomites (montagnes dont le nom est d'ailleurs dérivé du sien), il découvrit que celles-ci étaient formées de roches d'une nature particulière, à savoir du carbonate double de chaux et de magnésie ;

— Il s'attacha à l'étude de la formation des Alpes, dont il établit les premiers éléments des théories actuellement admises.

Cet homme, qui naquit à Dolomieu (Isère), petit village près de La Tour-du-Pin, le 24 juin 1750, eut une vie pleine d'aventures.

Il n'a, en effet, que 18 ans lorsqu'il est admis dans l'Ordre de Malte. Sa première expédition au sein de cet Ordre tourne mal. Il se bat avec un officier de sa galère qu'il tue. Ceci lui vaut une condamnation à mort. Il est alors interné, mais nullement abattu.

Il commence dans sa prison à étudier les sciences physiques. Neuf mois après, compte tenu de sa jeunesse et de ses brillantes relations, il est libéré.

Quelques années plus tard, il fait la connaissance d'un savant pharmacien, M. Thiron, qui lui fait prendre conscience de sa véritable vocation : les sciences naturelles. Il abandonne alors la carrière militaire pour se tourner entièrement vers la géologie. Dès lors, il parcourt sans relâche les chemins alpins, sac au dos et marteau à la main.

La valeur de ses premiers travaux lui valut d'être choisi par le jeune général Bonaparte pour le suivre en Egypte. Malheureusement, au retour de cette expédition, une tempête oblige son vaisseau à faire escale dans le golfe de Tarente. Or la France et la Cour de Naples étaient alors en guerre, et tout l'équipage fut fait prisonnier par cette dernière.

Dolomieu restera interné pendant 21 mois malgré toutes les interventions de ses éminentes relations. Il perfectionnera et classera ses connaissances pendant cette nouvelle période de captivité.

Libéré, il ouvre alors à Paris un cours de philosophie minéralogique. Mais au retour d'un voyage d'étude dans les Alpes, nous sommes en 1801, il meurt à Châteaufort-en-Bourgogne, il n'a que 51 ans.

RUE DOMINIQUE-VILLARS

Elle fut créée en 1856 à la place de la rue du Jardin-des-Plantes. Une partie de celle-ci, située entre la rue Bayard et la rue Abbé-de-la-Salle portait jusqu'en 1875, le nom de rue Ste-Cécile, en souvenir d'un couvent du même nom fondé en 1664.

Célèbre botaniste et médecin, Dominique Villars naquit le 14 novembre 1745, au hameau du Villar, à Noyer-en-Champaur, dans les Hautes-Alpes.

Très jeune, il s'intéresse à la botanique et à la médecine, à tel point, que sa mère tente de l'écarter de ce qui semble être une vocation. Elle le contraint à étudier le grec et le latin en compagnie de l'abbé Arnaud, et le marie à une jeune fille d'un hameau voisin, Jeanne Disdier. Rien n'y fait.

En 1766, Dominique rencontre l'abbé Chaux, avec qui il entreprend de longues excursions dans les Alpes et en 1770 décide de se fixer à Grenoble.

Il fait la connaissance de l'intendant Pajot de Marcheval qui lui offre une aide financière de 500 F pendant trois ans, afin de lui permettre de devenir médecin.

Il mettra à profit cette aide, puisqu'en 1778, il sera reçu docteur en médecine à l'Université de Valence. Il s'installe alors définitivement à Grenoble où il fut nommé médecin de l'hôpital militaire en 1782.

En 1792, l'intendant Pajot de Marcheval, aidé de Dominique Villars créa un jardin botanique. Celui-ci fut d'abord planté près de la porte de Bonne, puis à La Tronche, et ensuite à Bicêtre, près de l'Eglise Saint-Joseph. Dominique Villars en sera le directeur.

Son livre « Histoire des Plantes du Dauphiné » lui permit d'être membre correspondant de la Société d'Agriculture de Paris.

En 1796, il devint professeur d'histoire naturelle à l'Ecole Centrale de Grenoble.

En 1804, il dut quitter son cher Grenoble pour Strasbourg où il occupa la chaire de botanique à l'Ecole de Médecine jusqu'à sa mort le 27 juin 1814 à l'âge de 68 ans.

RUE EUGENE-FAURE

La rue Malakoff est scindée en deux par la place du même nom.

C'est la portion de cette rue proche de la place de la Constitution qui devient la rue Eugène-Faure par délibération municipale le 7 janvier 1909.

Eugène-Faure appartient à une famille d'imprimeurs et de libraires établis à Grenoble depuis 1628. Son grand-père, André Faure est un des fondateurs de notre bibliothèque.

Eugène naquit en 1822 à Seyssinet et s'illustra par ses œuvres d'artiste-peintre.

La musée s'enorgueillit de quelques-uns de ses tableaux : La source, La négresse, Les premiers pas.

RUE FANTIN-LATOURE

Ainsi dénommée le 12 mai 1905, en mémoire d'Ignace Henri Jean Théodore Fantin Latour, décédé l'année précédente, à l'âge de 68 ans.

Né à Grenoble d'un père italien, il quitta le Dauphiné à l'âge de 6 ans pour se rendre à Paris et ne devait plus jamais revenir dans sa ville natale.

C'est dans la capitale que s'épanouit le peintre, ami de Degas et de Renoir, il prouvera cependant son attachement à Grenoble en lui faisant don de ses œuvres, au musée local, qui lui est consacré.

RUE FOURIER

L'ancienne rue du Chemin-Neuf, fut renommée rue Fourier, le 24 novembre 1856, en mémoire d'un préfet impérial venu à Grenoble en 1802.

Ce grand défenseur des Arts et des lettres, mathématicien de surcroît, participa à l'éducation de Jean-François Champollion.

La postérité les a d'ailleurs réunis en deux rues voisines. Grenoble lui doit la création de la Société d'Agriculture ainsi que le Musée et l'Ecole de Chirurgie.

Le flâneur découvrira, au n° 5 de cette rue, une curieuse inscription : « Souvenir de 1815 », gravée sur la pierre de l'embrasure d'une porte de jardin. Celle-ci fut en partie brisée par le boulet d'un canon austrosarde, alors que les armées ennemies encerclaient la ville en 1815.

RUE GENERAL-DE-BEYLIE

C'est le 8 décembre 1916, que le maire de Grenoble, Nestor Cornier, décide d'une partie de l'ancienne rue Haxo serait désormais dénommée rue Général-de-Beylie.

Il rendait ainsi hommage à ce général de l'infanterie coloniale, décédé six ans plus tôt en descendant les rapides du fleuve Mekong à bord d'une chaloupe.

Etudiant à Grenoble, puis saint-cyrien, il gagne ses galons de lieutenant-colonel lors de la campagne du Tonkin.

De ses nombreuses expéditions archéologiques et explorations à travers le monde, il ramena de superbes pièces de collection dont il fit don au musée de Grenoble.

BOULEVARD GENERAL-GALLIENI

Joseph Gallieni, maréchal de France, né à Saint-Béat (1849-1916).

Après avoir servi au Soudan et au Tonkin, il pacifia et organisa Madagascar. Gouverneur de Paris en 1914, il participa activement à la victoire de la Marne. Ministre de la Guerre, il fut promu maréchal à titre posthume en 1921.

La rue fut dénommée en 1941.

RUE GENERAL-MARCHAND

A l'emplacement actuel de l'Hôtel de la Division se trouvait autrefois l'hôtel de l'ancien gouverneur qui donna son nom à cette place. C'est dans cet hôtel que résidaient les gouverneurs du dauphiné.

Cet hôtel fut démoli le 7 juin 1788, à la journée des tuiles.

Ce n'est qu'en 1866, qu'elle prendra le nom de Général-Marchand.

Jean-Gabriel Marchand, né en 1755 à l'Albenc, avocat au Parlement de Grenoble, ami intime de Barnave.

Remarqué à la bataille de Loano (contre les Austro-sardes) en 1795, il fut nommé général après la paix de Tilsitt.

En 1815, Napoléon 1^{er} revenant de l'île d'Elbe, marche sur Paris.

C'est à cette époque que Marchand est nommé général, commandant la ville de Grenoble et qu'il tente d'empêcher Napoléon 1^{er} de rentrer dans Grenoble, mais en vain, ce dernier entra par la Porte de Bonne, sans aucune résistance le 7 mars 1815.

Devant cette défaite, Marchand se retire alors à Saint-Ismier et y resta pendant « les 100 jours ».

Sous la Restauration, Marchand fut accusé de ne pas avoir assez défendu Grenoble, mais fut acquitté puis élevé à la dignité de Pair de France en 1837.

Il décède en 1851 à Saint-Ismier.

CHEMIN DU HALAGE

Seul vestige du chemin bordant l'Isère qui permettait aux équipages de tirer les bateaux à la remontée du fleuve.

RUE HAXO

Créée en 1856, cette rue porte le nom de François Nicolas Benoît Baron Haxo, né à Lunéville en 1774.

Général et ingénieur militaire français, il se fait remarquer par Napoléon 1^{er} qui l'envoie en 1807 auprès du Sultan Selim, afin de fortifier la ville de Constantinople (Istanbul, Turquie).

Il est inspecteur général des fortifications sous Louis XVIII, créateur de la dernière enceinte de Grenoble, qui a porté son nom.

Il a été surnommé le Vauban du XIX^e siècle. Il décéda en 1838.

RUE HEBERT

Créée en 1856, et dénommée rue Lesdiguières puis rue Plantée, elle fut débaptisée en 1909 pour devenir rue Hébert en hommage à Antoine Auguste Ernest Hebert, né à Grenoble le 3 novembre 1817.

Dès l'âge de 10 ans, Hébert est passionné de dessin et de peinture. A 18 ans, il part pour Paris afin de poursuivre des études de Droit. Pendant ses études, toujours attiré par le dessin et la peinture, il va travailler à l'Atelier de David d'Angers et de Paul Delaroche.

En 1839, alors qu'il est nommé avocat, il remporte le prix de Rome. Délaissant le Droit, il part travailler en Italie à la Villa Médicis, puis devient directeur de l'Académie Française de Rome.

En 1834, il termine l'abside du Panthéon de Rome.

Citons quelques-unes de ses œuvres : « Le baiser de Juda », « Les filles d'Alvito », « La vierge de la délivrance ».

Bien qu'ayant beaucoup vécu en Italie, il reste très attaché au Dauphiné dont il confia un jour :

« J'ai eu pour initiateur les ruisseaux de mon Dauphiné. Ce fut là mon miroir d'idéal. »

RUE JACQUES-THIBAUD

Violoniste français né à Bordeaux en 1880, Jacques Thibaud commence à jouer en public dès l'âge de 8 ans. Il étudia au Conservatoire de Paris avec Marsich avant d'entamer une longue et brillante carrière mondiale.

En 1905, il forme avec Pablo Casals et le pianiste Cortot un célèbre trio, tout en enseignant à l'Ecole Normale de Musique de Paris.

En 1943, il fonde, avec Marguerite Long le Concours International d'interprétation qui porte leur nom.

Son style, son expressivité, son timbre élégant lui valurent une juste renommée tragiquement interrompue par un accident d'avion en 1953.

C'est par une délibération de 16 novembre 1955 que le Conseil Municipal honora sa mémoire.

RUE JEAN-BOCQ

Né le 9 juin 1921 à Aix-en-Provence, Jean Bocq s'installa très jeune dans notre région, après avoir fait son service militaire dans les parachutistes.

Gardien de la paix, il rejoignit très vite la Résistance sous le pseudonyme de Jimmy, aux côtés de Paul Vallier dont il fut le principal et fidèle lieutenant. Ils s'illustrèrent presque continuellement dans la bataille de Grenoble et réussirent même à fausser compagnie à leurs geôliers deux jours seulement après leur arrestation le 24 octobre 1942.

Le 22 mars 1944, ils furent attirés dans un piège à Fontaine par les Waffen SS; Paul Vallier trouva la mort tandis que Jimmy, blessé, réussissait à s'échapper.

Il devait trouver la mort quelques jours plus tard, à Saint-Nizier-du-Moucheron après avoir semé l'effroi dans les rangs des nazis pendant plus de deux ans.

Jimmy est considéré comme l'un des plus purs héros de la Résistance.

Son nom sera attribué à la rue Marcheval le 26 mars 1945.

PLACE JEAN-LEBAS

C'est par délibération du Conseil municipal du 16 juillet 1948 que la place du stade municipal fut dénommée place Jean-Lebas en souvenir de ce résistant mort en déportation.

PLACE JEAN-MOULIN

C'est en 1970 que ce nom fut attribué à la grande place créée à un niveau supérieur à celui du sol naturel lors de la rénovation du quartier de la Mutualité.

Jean Moulin est né à Béziers en 1899.

En 1940, il s'opposa déjà aux Allemands depuis son poste de préfet de Chartres avant de gagner Londres.

En 1942, il fut parachuté en zone sud où il mit en forme la Résistance française.

Premier président du Conseil National de la Résistance, il laissa son poste à Georges Bidault à son arrestation. Il fut torturé et mourut dans le train l'em-

menant en déportation vers l'Allemagne en 1943.

Ses cendres ont été ramenées au Panthéon en 1964.

RUE JEANNE-D'ARC

Héroïne française née à Domrémy en 1412.

Extrêmement pieuse, elle entendit des voix surnaturelles qui l'engageaient à délivrer la France, désolée par l'invasion anglaise.

Jeanne vit le Roi de France à Chinon, réussit à le convaincre de sa mission et fut mise à la tête d'une petite troupe armée.

Elle obligea les Anglais à lever le siège d'Orléans, les vainquit à Patay et fit sacrer Charles VII à Reims. Elle essaya ensuite de prendre Paris mais dut renoncer à son projet sur l'ordre du roi lui-même.

Abandonnée, trahie peut-être par les siens devant Compiègne, elle tomba aux mains des Bourguignons. Le Comte de Luxembourg la vendit aux Anglais. Ceux-ci l'ayant déclarée sorcière la firent juger par un tribunal ecclésiastique.

Déclarée hérétique, elle fut brûlée vive en 1431 à Rouen.

Son action et son martyre ont redonné aux contemporains le sens patriotique.

Elle est restée la gloire la plus pure de notre histoire.

BOULEVARD JEAN-PAIN

Les anciens remparts de Grenoble qui entouraient la ville par le sud étaient franchis par la porte des Alpes également appelée porte d'Eybans.

Elle fut détruite en 1924 pour permettre la mise en place de l'Exposition Internationale de la Houille Blanche. L'artère y aboutissant portait alors le nom de boulevard de Bonne en mémoire de François de Bonne, Duc de Lesdiguières. C'est l'extrémité de ce boulevard qui prit le nom de Jean-Pain en souvenir de ce héros de la Résistance.

Né le 11 novembre 1891, il fut, pour ses œuvres de gravure et de lithographie, lauréat au Salon des Artistes Français à Paris.

Animateur-fondateur de la Fédération Sportive Générale du Travail (F.S.G.T.), il reçut la médaille d'honneur de l'Education Physique.

Journaliste de son métier, il était à Grenoble le correspondant local du « Progrès » de Lyon.

Il se distingua d'abord au cours de la guerre 1914-1918, ce qui lui valut la Croix de Guerre en 1921. Puis il s'intégra au groupe de résistance « Combat » et en 1943, dirigea les cours de formation des jeunes, refusant de partir en Allemagne (S.T.O.).

Nommé délégué pour l'Isère des secteurs « Combat » et chef départemental du R.O.P. (recrutement, organisation, propagande), il circula dans tout le département pour organiser la résistance.

Le 26 novembre 1943, il fut emmené alors qu'il consommait avec des amis au Café du Tribunal et retrouvé le lendemain au Chevalon, sur la route de Lyon, mort d'une balle dans la nuque.

ANCIENNE RUE DE JEMMAPES

Jemmapes évoque la victoire de Dumouriez sur les Autrichiens en 1792.

La campagne de l'Argonne couronnée par la victoire de Valmy avait sauvé la France de l'invasion. Pour consolider cet acquis, il fallait repousser l'armée autrichienne qui occupait la Belgique.

Dumouriez avec 40 000 hommes eut à faire face à 28 000 Autrichiens protégés par de formidables moyens de défense et qui, de surcroît, dominaient toutes les positions françaises.

C'est par une manœuvre de contournement que Dumouriez attaqua le flanc de l'armée autrichienne. Il attaqua ensuite de front, à la baïonnette au chant de « la Marseillaise ».

Cette victoire fut sanglante mais l'effort en fut prodigieux en Europe et en France. La jeune république en tira un très grand prestige et l'on parla avec admiration de cette artillerie autrichienne bravée avec tant de sang-froid et de ces redoutes assaillies avec tant d'audace.

RUE JOSEPH-CHANRION

Né à Grenoble en 1756, mort en 1830, peigneur de chanvre, illettré mais intelligent et persuasif.

Il fut officier municipal élu en 1790, juge de paix en 1791, membre de l'administration départementale en 1792 et président de la Société des Cardinaux.

Grâce à son intervention auprès de Robespierre, il n'y eut pas à Grenoble de comité révolutionnaire et ainsi la violence et le sang furent évités alors que la déchristianisation était aussi systématique qu'ailleurs.

RUE JULES-FLANDRIN

Peintre dauphinois (1871-1947), Jules Flandrin était le chantre des ciels d'été et des verts pâturages. Il fut nommé le « Vénitien dauphinois ».

Sa mémoire fut honorée par le Conseil Municipal le 16 juillet 1948.

SUITE DU QUARTIER DE LA MUTUALITE AU PROCHAIN NUMERO

Conservez précieusement ce feuillet sur les rues de Grenoble. Vous pourrez plus tard le relier.

Ce travail n'est pas celui de spécialistes, historiens ou journalistes ; il est donc perfectible. Aidez-nous à le corriger ou à le compléter en nous adressant vos critiques constructives, vos commentaires, vos informations ou des documents inédits à :

J. C. E. GRENOBLE
Commission 1001
6, boulevard Gambetta
38000 GRENOBLE

Merci d'avance.

les mille et une rues de grenoble

PAR LA JEUNE CHAMBRE ECONOMIQUE

Quartier de la Mutualité

(II)

RUE MABLY

Du nom de l'abbé Gabriel Bonnot de Mably, né à Grenoble, 12, rue des Clercs, le 14 mars 1709.

Mably fit ses études à Lyon avant de revenir à Grenoble où il entra au séminaire de Saint-Sulpice car il se destinait à la carrière ecclésiastique.

Madame de Tencin l'introduit auprès du cardinal et c'est ainsi qu'en 1743, il négocia un traité que Voltaire porta au roi de Prusse.

En 1746, Mably définit les termes de la négociation du Congrès de Bréda.

On doit à Mably la parution du « Parallèle des Français et des Romains par rapport au gouvernement ».

Mably mourut à Paris le 23 avril 1785.

Un buste de Mably avait été mis en place dans la Bibliothèque de Grenoble, place de Verdun.

Le nom de Mably fut donné le 5 juillet 1794 à la rue des Clercs.

BOULEVARD MARECHAL-LECLERC

En 1943, M. Givord, représentant la commission de l'Instruction Publique et des Beaux-Arts au sein du Conseil Municipal, proposa la dénomination de rue du Général-Leclerc-de-Hautecloque pour l'ancienne rue de Strasbourg.

Le nom du boulevard connu aujourd'hui lui fut attribué en mai 1959. Il répondait ainsi aux désirs de nombreux concitoyens d'honorer la mémoire de morts glorieux de la dernière guerre.

La commission a voulu d'abord retenir le nom de ce chef « prestigieux de la 2^e Division Blindée, du héros du Tchad, vainqueur de Paris, de Strasbourg et de Berchtesgaden ».

Philippe de Hautecloque naquit en 1902 à Belloy Saint-Léonard. Evadé en 1940, il rejoignit De Gaulle à Londres.

Il participa au ralliement du Cameroun à la France Libre. Après avoir traversé le Fezzan, il fait sa jonction avec les troupes britanniques à Tripoli et se bat en Tunisie.

En 1944, il entre à Paris à la tête de la 2^e Division Blindée et poursuit la libération de Saverne, Strasbourg et Berchtesgaden.

En 1945, il est commandant supérieur des forces françaises en Indochine, ce qui lui permet de signer au nom de

la France la capitulation du Japon. Il réinstalle alors les troupes françaises à Hanoi.

Revenu en Afrique du Nord en tant qu'inspecteur des troupes de ce secteur, il périt dans un accident d'avion en 1947.

C'est en 1952 que le grade de maréchal lui fut donné à titre posthume.

PLACE PAUL-VALLIER

C'est le jeudi 22 mars 1945, à 11 h que M. Lafleur, maire de Grenoble, inaugura la place Paul-Vallier, ancienne place des Alpes, et évoqua, en termes émouvants l'action patriotique de celui qui fut surnommé « Le Héros n° 1 de la Résistance Grenobloise ».

Paul Gariboldy, dit Paul Vallier, naquit à Ecully (Rhône) le 17 octobre 1919. Après l'Algérie où il passa une partie de son enfance, il fit ses études au lycée puis prépara les Arts et Métiers. La guerre de 1940 l'empêcha de terminer ses études.

Se trouvant à Grenoble au moment de l'armistice, il s'intégra sans tarder dans le premier groupe de Résistance et devint le chef de Groupe Franc « Combat ».

Ses coups de mains, ses missions réussies, ses initiatives heureuses ne se comptèrent pas. Il semblait s'être donné pour but d'accomplir « une action héroïque par jour » souvent il en accomplit deux. Nous ne citerons que les plus marquantes :

— Août 1943 : avec l'aide involontaire de deux P.P.F., il place avec un ami une bombe à retardement au siège du P.P.F., rue du Lycée, après perquisition des locaux et démenagement des listes de membres et de documents de la plus haute importance.

— Peu de temps après, un dimanche, tout seul, il dépose une bombe au siège départemental de la milice, place Victor-Hugo, et se s'assoit sur un banc public face au local : « Je n'avais jamais vu sauter une bombe, il fallait bien que je me fasse une idée », dit-il au retour, à ses compagnons.

Les locaux remis en état, un après-midi vers 5 h, avec son ami Jimmy (Jean Bocq) il ouvre le feu à la mitrailleuse sur la devanture du centre. A la suite de quoi, les miliciens baissèrent leur rideau de fer qui ne fut relevé que

le lendemain de la mort de Paul Vallier.

— Le 17 août 1943, il subtilisa aux Allemands un film nazi qui devait être projeté au cinéma Royal aux familles des ouvriers partis volontairement travailler en Allemagne.

Ce film fut présenté, après la guerre, dans ce même cinéma lors des journées commémoratives, le 23 mars 1945, le lendemain de l'inauguration de la place.

— En septembre 1943, avec ses compagnons, il s'empare de plusieurs camions de munitions abandonnés par les Italiens au fort des Quatre-Seigneurs avant l'arrivée des nazis. Le temps est trop court pour tout emmener, aussi font-ils sauter le fort au moment même où les Allemands en prennent possession faisant de nombreux morts.

— Toujours en septembre 1943, Paul Vallier déménage en plein midi, le local du S.T.O. (Organisme chargé de déplacer en Allemagne les travailleurs français) de la Grande-Rue, pendant que Jimmy s'occupe de celui du Jardin de Ville. Des milliers de jeunes Français ainsi ne partirent pas en Allemagne.

— Mars 1944, son dernier « grand » exploit. Avec ses hommes, il s'empara à la Poste de Grenoble de 6 300 000 F représentant la recette de la veille. Entièrement désintéressé et foncièrement bon, il utilisa cette somme ainsi que les 10 millions dont il avait hérité de sa famille pour venir en aide aux familles des F.F.I. du Vercors et aux Grenoblois nécessiteux. Il distribua également des tickets d'alimentation subtilisés aux services de ravitaillement général.

Livré par un traître, il devait mourir ce même mois de mars, le mercredi 22.

Voulant rentrer sa célèbre traction noire immatriculée 1365 HK 5, au garage Achard à Fontaine, accompagné par son ami Jimmy, son fidèle lieutenant, il fut entouré par une douzaine d'hommes. La lutte aurait pu être égale s'ils avaient pu saisir la mitrailleuse cachée sous le siège de la voiture. Ils sont contraints de protéger leur fuite à coups de revolver. Ils ont 500 mètres d'avance quand Jimmy est touché. Paul Vallier s'en aperçoit, ralentit sa course pour protéger la fuite de son camarade. Son chargeur vide, il s'écroule percé de 14 balles. Après les coups de grâce dans la tête, ses ennemis, par vengeance pour les émotions causées, s'acharnèrent sur son corps dont ils martelèrent le visage à coups de talon.

Ses camarades de « Combat » gardent le souvenir d'un homme courageux, d'une bravoure et d'un sang-froid magnifiques. Jamais il ne les exposa inu-

tillement et pour chaque mission dangereuse il les accompagnait.

Très superstitieux, il avait deux jours néfastes : le vendredi et le 22 de chaque mois. Il mourut un 22.

Il repose au cimetière de Saint-Martin-d'Hères.

RUE DU PONT-CARPIN

Vraisemblablement ainsi dénommée parce qu'un chemin passait à cet endroit sur un canal de dérivation au moyen d'un petit pont en bois de châtaignier.

En latin châtaigne = carpin.

Depuis 1890 cette rue porte ce nom.

RUE SAINT-FERJUS

Saint Ferjus ou Ferréol, évêque de Grenoble au milieu du VII^e siècle, mourut assassiné vers 680.

Il fut vénéré comme martyr. Son nom se retrouve dans les plus anciens calendriers liturgiques du diocèse.

La Tronche s'appela Saint-Ferjus jusqu'à la Révolution. C'est, en effet, entre le quartier Saint-Laurent et la Petite-Tronche, aux flancs du Mont-Rachais qu'il aurait été assassiné, alors qu'il parlait à ses fidèles.

Son assassin, envoyé probablement par la cour de Neustrie, lança une perche à la tête de l'évêque. Puis, aidé de ses complices, il aurait jeté le corps dans le four d'un boulanger voisin, mettant à profit le tumulte qui avait suivi l'agression.

Plus tard, les ossements auraient été ensevelis dans le cimetière chrétien gallo-romain qui est encore celui de La Tronche.

AVENUE SAINT-ROCH

Anciennement chemin du Cimetière, cette avenue fut créée le 30 juin 1902.

Saint-Roch naquit à Montpellier en 1295. A l'âge de 20 ans, abandonnant tous ses biens aux pauvres, il part pour l'Italie où il se voua au soulagement des pestiférés.

Lui-même atteint par cette maladie, il se cacha dans un lieu désert où, près de mourir, il fut découvert par le chien d'un homme nommé Gothard qui le fit soigner et le guérit.

Revenu quelques années après en France, alors en guerre, il est pris pour un espion et emprisonné. Il mourut en 1327.

RUE DU 6-JUILLET

Déjà occupée en mai 1814 par les Autrichiens, Grenoble le fut à nouveau en 1815, quelques mois après la défaite de Waterloo et ce après une héroïque résistance.

Cette rue, créée en 1863, perpétue le souvenir de la journée du 6 juillet 1815.

Une division austro-sarde descendant la vallée du Grésivaudan sans rencontrer de résistance, met le siège devant Grenoble. Il n'y a pas de garnison dans la ville et c'est la population elle-même qui essaye d'en assurer la défense.

Le capitaine d'artillerie Debelle qui en 1796 avait eu une jambe emportée par un boulet, participe de façon héroïque à la défense du faubourg Très-Cloîtres en tirant lui-même le canon.

Le 6 juillet, l'ennemi est repoussé.

Malgré l'arrivée des gardes nationaux, la ville capitule honorablement le 8 juillet 1815.

L'armée austro-sarde pénètre dans Grenoble qu'elle occupera pendant cinq mois.

RUE DU SOUVENIR

Ainsi nommée le 12 juillet 1888 à cause de la proximité du cimetière Saint-Roch.

AVENUE DE VALMY

Délibération du Conseil Municipal du 5 décembre 1944 :

« Par ailleurs, il nous a paru que deux événements historiques marquaient chacun un arrêt des succès de l'armée allemande : Valmy 1792 et Stalingrad 1943. Aussi nous vous demandons de donner le nom d'avenue de Valmy à l'avenue de Glères et celui de Stalingrad à celle d'Echirolles. »

C'est le 20 septembre 1792 que Dummouriez et Kellermann vainquirent les Autrichiens dans cette commune de la Marne proche de Sainte-Menehould.

PLACE DE VERDUN

Cette place, vaste parallélogramme d'environ 150 mètres de côté, est la plus belle place de la ville. Son histoire s'apparente à son ornementation.

Dessinée vers les années 1850, elle s'appelait alors place d'Armes, parce que les parades militaires s'y déroulaient. Elle était alors entourée de tilleuls et portait en son centre une statue équestre de Napoléon 1^{er}, qui fut érigée en 1868.

Cette statue commémorait l'entrée de Napoléon à Grenoble, le 7 mars 1815. Elle fut exécutée par le statuaire Frémiet. Elle avait coûté 70 000 F dont 40 000 furent fournis par la ville et le département et les 30 000 autres par l'Etat.

Cette statue fut descendue de son socle après la proclamation de la République en septembre 1870 et morceau par morceau fut dispersée.

C'est elle qui aujourd'hui se trouve reconstituée sur la route de Laffrey.

C'est autour de cette place d'Armes que furent érigés les principaux bâtiments qui donnèrent à la place son style et son unité :

— en 1853, c'est l'Ecole d'Artillerie, devenue aujourd'hui le Cercle Militaire ;

— en 1862, c'est l'Hôtel de la Division Militaire à l'emplacement de l'Ancien Hôtel du Gouvernement ;

— en 1866, selon les plans des architectes Questret et Riouzel s'élève la Préfecture, dont la façade porte les bustes de célébrités dauphinoises ;

— en 1869, est inauguré le Musée de Peinture et la Bibliothèque ;

— en 1870, la place change de nom et en souvenir de la promulgation de 1848, elle devient place de la Constitution.

La statue de Napoléon, ayant été déstituée, est remplacée d'abord par un jet d'eau, puis en 1882, par une nouvelle statue dénommée « Le Torrent », que l'on doit à un sculpteur grenoblois Urbain Basset. Celle-ci fut transportée en 1888 au Jardin de Ville, et malgré un nouveau projet d'un autre Grenoblois, Henri Ding, elle ne sera pas remplacée.

Du côté des bâtiments, c'est à cette époque que la place prend son allure définitive. En effet, le Palais des Facultés de Droit, de Sciences et des Lettres, commencé en 1875, fut achevé et inauguré le 8 décembre 1879. Il était dû aux architectes Daumet et Riouzel.

Après la guerre de 1914-18, la place fut à nouveau débaptisée et en 1948, elle prit le nom de Place de Verdun, en souvenir de cet épisode sanglant de la première guerre mondiale.

Quartier de l'Île-Verte

(I)

Situé dans la boucle de l'Isère et limité au Sud par le boulevard Maréchal-Leclerc, ce quartier doit son nom à sa situation géographique et à son aspect particulièrement vert.

Faut-il le situer plus précisément ?

Qui ne connaît pas les « Trois Tours » de l'Île-Verte, devenues presque le symbole de l'urbanisme moderne de la ville de Grenoble ?

Ce quartier est encore connu et recherché pour le micro-climat que les anciens Grenoblois lui reconnaissent.

RUE AYMON-DE-CHISSE

Ancien chemin du Bac, dénommé par la suite (7-1-1909) rue Lachmann. Celle-ci, le 5 mars 1941, est débaptisée pour une partie qui s'étend entre la place Maréchal-Randon, actuellement place du Docteur-Girard, et longe la façade Est du groupe scolaire de l'Île-Verte en direction de l'avenue Saint-Roch : elle prend alors le nom de rue Aymon-de-Chisse.

Aymon de Chisse, évêque de Grenoble de 1388 à 1427, est né à Chisse près de Sallanches. Il gouverne le dio-

cèse de Grenoble pendant près de 40 ans, déployant une remarquable activité, multipliant ses visites pastorales dont subsistent les procès-verbaux, accordant toute sa sollicitude aux indigents et aux déshérités de la vie.

Aymon de Chisse, joua un rôle important en tant que conseiller du Dauphin Humbert II.

Il peut être considéré comme le fondateur des hospices de Grenoble. Le premier hôpital dont l'histoire fasse mention, est une aumônerie dépendant du chapitre Notre-Dame, située en dehors de l'antique porte Traine, dans

le voisinage de la place Grenette actuelle. Il est ensuite transféré vers l'emplacement de la place des Cordeliers et de la rue de la Madeleine.

Quoiqu'il en soit, tous les historiens grenoblois fixent à l'année 1424 la fondation de l'hôpital Notre-Dame, le plus important des anciens établissements hospitaliers de Grenoble.

Son généreux fondateur est l'évêque Aymon 1^{er} de Chisse, l'une des plus sympathiques figures de l'épiscopat grenoblois. Le premier patrimoine de cet hôpital est constitué, par une rente qu'il acquiert en son nom sur les revenus de la châtellenie de l'Oisans, et la maison où il était installé rue Chenoise. La résidence d'été des évêques de Grenoble, était à cette époque le château d'Herbeys, propriété d'Aymon de Chisse depuis 1333.

Ce nouvel hôpital, définitivement constitué est réglementé après entente avec le chapitre Notre-Dame et les consuls de la ville. Aymon de Chisse lui donne les noms : d'Hôtel-Dieu et d'Hôpital de Notre-Dame. Il s'en réserve l'administration pendant sa vie et l'attribue aux consuls après sa mort. Le but principal de cet Hôpital Notre-Dame est d'ouvrir un asile à tous les indigents dignes de compassion. Deux ans après, il lui annexe une petite école dont l'objet est de loger, nourrir et instruire six enfants pauvres.

Les règles fixées par Aymon de Chisse pour le fonctionnement de l'Hôpital Notre-Dame furent observées sans modification jusqu'au milieu du XVI^e siècle.

Un pavillon de l'hôpital actuel de La Tronche porte le nom d'Aymon de Chisse.

RUE BIZANET

Anciennement rue Randon, cette voie fut dénommée rue Bizanet le 30 juin 1902.

Guillin, Laurent Bizanet est né à Grenoble le 10 août 1755. Très tôt attiré

par la carrière militaire, il s'engage à 17 ans dans le Corps royal de la Marine.

Après avoir accédé au grade de sergent-major, il revient à Grenoble en 1788. Après la Révolution, il reprend du service dans la Garde Nationale. Bientôt capitaine aide-major, puis chef de bataillon, il est ensuite nommé commandant de la place de Monaco.

En août 1793 il est général de brigade, en 1795 général de division.

Il se couvre de gloire en 1814 contre les Anglais lors de la défense de Cologne, Berg op Zoom.

Sous la seconde Restauration, il est mis à la retraite ayant pris parti pour Napoléon au moment des 100 jours.

Le général Bizanet mourut le 18 avril 1836 dans son appartement du n° 1 de la rue Montorge.

RUE BLANCHE-MONIER

N'ayant aucun renseignement sur le personnage de Blanche Monier, nous serions très reconnaissants envers les lecteurs qui pourraient nous en apporter.

RUE CHARRETON

La famille Charreton possédait une propriété dans cette rue, d'où l'origine du nom de cette voie.

RUE DU COMMANDANT L'HERMINIER

C'est une délibération du Conseil Municipal du 21 mai 1959 qui proposa que cette rue prenne le nom du Commandant L'Herminier qui se rendit célèbre en 1943, époque pendant laquelle il commandait le sous-marin « Casablanca ».

Il quitta Toulon au moment du sabordage de la flotte française pour rejoindre la flotte anglaise.

PLACE DU DOCTEUR GIRARD

Le nom de Maréchal-Randon étant donné à la fois à une rue et à une place, il fut décidé le 18 mai 1941 de débaptiser la place qui devint alors place du Docteur-Girard.

Jules Girard naquit à Bourg-d'Oisans en 1847. Attiré très jeune par la vocation médicale, il devint à 27 ans, professeur à l'Ecole de Médecine de Grenoble, tout en étant chirurgien en chef des Hôpitaux.

Honteux de la vétusté de ceux-ci, édifia de faire de sa ville un modèle dans ce domaine. Il entra alors au Conseil Municipal et présenta un projet qu'il fit aboutir : on abandonnait les Hôpitaux de Grenoble pour construire à La Tronche un vaste ensemble comprenant un asile de vieillards, un hôpital civil et un hôpital militaire conformes aux techniques médicales les plus modernes.

Ce grand Grenoblois mourut le 22 avril 1919.

RUE DUPOUR-LAVILETTE

La rue de l'Isère prit en 1902, le nom de rue Duport-Lavilette, en souvenir du grand savant jurisconsulte né à Grenoble le 26 décembre 1757.

Jean-Pierre Duport Lavilette, grand adepte des principes révolutionnaires fut d'abord attiré par la carrière politique. Il est élu officier municipal de Grenoble en 1791 et 1792, mais il est alors arrêté. Relâché, il devient député, pour finalement être exilé.

C'est alors qu'il abandonne la politique pour se consacrer entièrement à sa profession d'avocat. On venait le consulter de très loin tant sa connaissance du droit romain, de la jurisprudence du Parlement de Grenoble et des usages particuliers du Dauphiné était grande.

Il mourut à Grenoble le 19 avril 1827.

PLACE EMÉ-DE-MARCIEU

Cette place veut rendre hommage à une illustre famille de notre région : les Emé de Marcieu qui, après de nombreux mariages commencés en 1558, devinrent possesseurs des terres de Boutières, du Touvet et de Marcieu.

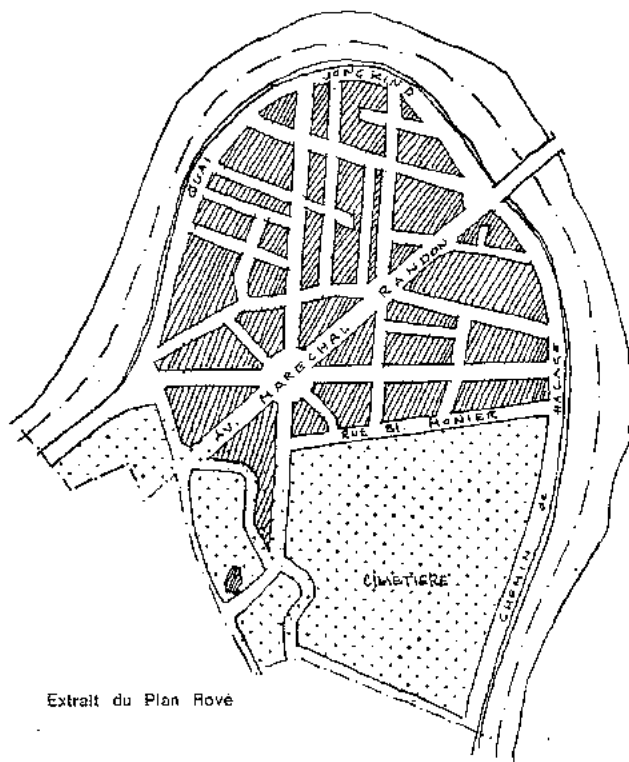
Celles-ci furent érigées en marquisat de Boutières en 1676 mais leur possesseur du moment préféra porter le nom de Marquis de Marcieu, nom qu'ont conservé ses nombreux descendants.

Parmi ceux-ci, quelques-uns furent d'excellents officiers. Citons parmi eux :

Pierre Emé de Marcieu (1688-1778) lieutenant général qui fit partie de l'armée d'Espagne de 1703 à 1719, devint gouverneur de Valence en 1721 et fut nommé lieutenant général des armées du roi et commandant en chef du Dauphiné en 1743.

Son neveu Pierre-Guy Balthazar Emé de Marcieu (1718-1753) qui fut enseigne du régiment royal des vaisseaux en 1731, et gouverneur de Grenoble à la suite de son père en 1739. Mais il s'éteint prématurément à l'âge de 35 ans au château du Touvet alors qu'il venait de se marier trois mois et demi plus tôt.

Pierre-Louis Emé de Marcieu, frère du précédent, lieutenant général qui naquit à Grenoble en 1728. Après avoir eu une vie militaire très agitée jusqu'en 1760, il se consacre à la politique. C'est



Extrait du Plan Rové

lui qui est chargé de définir les limites entre la France et le Piémont et de faire enregistrer de force, sur les registres du Parlement de Grenoble, deux édits : l'un établissant un nouveau vingtième, l'autre doublant la capitation. La rigueur mise dans l'exécution de cette mission lui vaut une légère disgrâce.

Il fut aussi gouverneur de Valence en 1745 et gouverneur de Grenoble à la mort de son frère. Il mourut en 1804.

Tous ces brillants officiers vécurent au château du Touvet qu'ils aménagèrent tour à tour avec beaucoup de goût. Ainsi doit-on le superbe escalier intérieur et l'escalier d'eau du parc à Pierre de Marcieu (1688-1778).

RUE EMILE-DUCROS

Créée depuis 1922, la rue Emile-Ducros fut l'objet d'une cession gratuite du sol à la ville par les propriétaires riverains en 1928-1929.

RUE ERNEST-CALVAT

Elle fut ainsi dénommée le 7 janvier 1909, en mémoire du premier maire grenoblois de la III^e République, nommé le 30 avril 1871 par un arrêté du président Thiers.

Le Conseil Municipal se déclare décidé à travailler pour la paix : « Assez de sang, assez de ruine », proclame la nouvelle assemblée dans une allocution à la population. Mais les machinations politiques l'emportent sur les préoccupations purement municipales, et Mac Mahon en février 1874, dissout le Conseil Municipal et nomme une commission en attendant les nouvelles élections qui consacreront un nouveau maire : Félix Giraud.

RUE EUGENE-DELACROIX

Cette rue, dénommée le 20 décembre 1930, est dédiée à la mémoire du grand peintre français Delacroix (1798-1863) né à Saint-Maurice près de Paris.

Il entre à l'âge de 18 ans à l'atelier de Guérin, mais se lasse très vite de son enseignement académique. En 1822 il peint sa première œuvre marquante : « La barque de Dante » et devient rapidement le chef de l'école coloriste.

Par plusieurs tableaux, dont « La liberté sur les barricades », il prociaime son

appartenance au mouvement romantique.

Il participe à la décoration de nombreuses salles à la Chambre des Députés et à la bibliothèque du Palais du Luxembourg.

Ses peintures furent le plus souvent inspirées par les héros, poètes et philosophes de l'antiquité.

Delacroix mourut à Paris en 1863.

Un monument du sculpteur Dalou, placé dans le jardin du Luxembourg, lui est consacré, et Fantin-Latour, le peintre grenoblois, l'a immortalisé dans son « Hommage à Delacroix » qui représente l'artiste au milieu d'un groupe d'amis.

RUE EUGENE-DUPREY

Eugène Duprey est né à Nancy en 1829. Elève du Conservatoire national de musique, il suivit la classe de violon de Delphin Allard et des cours de solfège de Guérin ; il obtint en 1848, à Paris, le diplôme de premier ordre pour l'enregistrement de la musique, et fut nommé répétiteur de chant dans les écoles communales et à l'Orphéon de Paris.

Envoyé à Grenoble en janvier 1849, dès son arrivée, il fut nommé professeur de musique dans les écoles communales de Grenoble où il enseigna sans interruption pendant quarante ans. Il fut aussi choisi comme professeur de musique pour l'Ecole Normale d'Instituteurs (1849), pour le Lycée de garçons (1864) et pour l'Ecole Normale d'Instituteurs de l'Isère (1874).

Il créa l'Orphéon dont il fut directeur à partir de 1860.

On doit à M. Duprey des exercices, des méthodes théoriques et pratiques pour l'enseignement de la musique.

Au moment de sa retraite, le Conseil Municipal de Grenoble, en sa séance du 16 avril 1893, consigna dans son procès-verbal, sur la proposition de M. Edouard Rey, maire, des remerciements au professeur pour ses longs et distingués services.

Eugène Duprey est mort à Grenoble en 1908.

RUE FARCONNET

Elle fut ainsi dénommée le 7 janvier 1909.

Frédéric Farconnet est né à Montferriat en 1809. Avocat, il a de bonne heure quitté Grenoble pour « aller combattre les ennemis de la liberté dans les organes patriotes de Paris ». De 1830 à 1831, il se fit remarquer par des articles de polémique énergiques.

De retour dans notre ville, en 1832, il coopéra à la rédaction du « Patriote des Alpes ». Cette même année, il défendit avec succès devant la Cour d'assises de Bourg, le citoyen Vasseur inculpé dans l'affaire du 35^e de ligne. Nommé premier avocat général à la Cour d'Appel, il refusa : « se disant plus utile à la tête de l'administration municipale ».

D'abord conseiller municipal, il fut nommé maire provisoire de notre cité et « sut être à la hauteur de ses fonctions aux moments les plus difficiles ».

Il a été membre de l'Assemblée constituante de 1848 et de l'Assemblée législative de 1849.

RUE FLANDIN

La propriété Flandin bordait un chemin qui prit son nom.

Par la délibération municipale du 7 janvier 1909, le chemin Flandin fut découpé en trois tronçons : la partie située entre le chemin des teinturiers et l'avenue du Maréchal-Randon devint la rue Vendre. Celle située entre l'avenue du Maréchal-Randon et l'Isère constitue maintenant la rue Farconnet. Le tronçon situé entre la place du Saint-Eynard et la rue Farconnet conserve le nom de rue Flandin.

RUE DES FLEURS

Dans le riant quartier de l'Île-Verte, la rue des Fleurs doit son nom aux jardins remplis de fleurs qui la bordent.

PLACE DE GRESIVAUDAN

Cette place fut créée le 30 juin 1902.

Le Grésivaudan ou Graisivaudan est le nom donné à la vallée de l'Isère entre le confluent de l'Arc et Grenoble.

CHEMIN DE HALAGE

Seul vestige du chemin bordant l'Isère qui permettait aux équipages de tirer les bateaux à la remontée du fleuve.

QUAI JONGKIND.

Peintre hollandais né en 1819, à La-trop, d'un père pasteur, Johan-Barthold Jongkind, a passé la plus grande partie de sa vie dans notre pays, à Paris, dans le Nivernais et surtout dans le Dauphiné.

C'est Isabey le peintre miniaturiste français qui le fit venir en France où il découvrit les milieux artistiques de la capitale mais aussi l'alcool qui l'entraîna vers la maladie et, plus tard, vers la folie.

Ses aquarelles et ses dessins en font un précurseur de l'impressionnisme. Le peintre Paul Signac disait de Jongkind : « Il a recherché les teintes pures qui seules peuvent lui permettre d'exprimer tous les jeux de la lumière et de la couleur ».

Il a peint des paysages du Dauphiné, en particulier La Côte-Saint-André où il vécut plusieurs années, et Grenoble où il aimait s'attarder sur les quais de l'Isère.

Plusieurs de ses œuvres de trouvent au Musée des Beaux-Arts de Grenoble.

C'est un homme miné par l'alcool et en proie à la folie qui fut interné en janvier 1891 à l'Hôpital de Saint-Egrève où il mourut dans la solitude le 9 février 1891.

C'est en 1922 que la ville de Grenoble rendit hommage à Jongkind en donnant son nom à ce quai de la rive droite de l'Isère sur lequel le peintre s'était si souvent promené.

Conservez précieusement ce feuillet sur les rues de Grenoble. Vous pourrez plus tard le relire.

Ce travail n'est pas celui de spécialistes, historiens ou journalistes ; il est donc perfectible. Aidez-nous à le corriger ou à le compléter en nous adressant vos critiques constructives, vos commentaires, vos informations ou des documents inédits à :

J. C. E. GRENOBLE
Commission 1001
6, boulevard Gambetta
38000 GRENOBLE

Merci d'avance.

SUITE DU QUARTIER DE L'ÎLE-VERTE
AU PROCHAIN NUMERO

les mille et une rues de grenoble

PAR LA JEUNE CHAMBRE ECONOMIQUE

Quartier de l'Île-Verte

(II)

RUE LACHMANN

Elle porte le nom d'un Alsacien, né à Brumath (Alsace), le 31 juillet 1851. Jean-Paul Lachmann fut nommé professeur à la Faculté des Sciences de Grenoble, et fut élu au Conseil Municipal de Grenoble en 1896 où il siégea en qualité de deuxième adjoint du maire de l'époque Stéphane Jay.

Précurseur de la défense de la flore, sa spécialité botanique l'amena à créer en 1893 un jardin alpin à Chamrousse, puis en 1899 au col du Lautaret.

Il fut aussi administrateur des Hospices de Grenoble.

Il mourut à Grenoble le 26 octobre 1907 et la municipalité donna son nom à la rue en 1909.

RUE LINNE

Carl von Linne. Naturaliste suédois né en 1707 et mort en 1778.

Il donna une classification des plantes et du règne animal. Sa nomenclature en genres et espèces fait encore autorité.

La rue Linne a été dénommée en 1924.

CHEMIN DE LA MAGNANERIE

Dénommé ainsi car il y avait autrefois dans ce chemin un grand bâtiment qui avait servi avant 1893 à l'élevage des vers à soie. Ce bâtiment en 1893 était devenu une manufacture de chapeaux.

BOULEVARD MARECHAL-LECLERC

En 1948, M. Givord, représentant la commission de l'Instruction Publique et des Beaux-Arts au sein du Conseil Municipal, proposa la dénomination de rue du Général-Leclerc-de-Hauteclocque pour l'ancienne rue de Strasbourg.

Le nom du boulevard connu aujourd'hui lui fut attribué en mai 1959. Il répondait ainsi aux désirs de nombreux concitoyens d'honorer la mémoire de morts glorieux de la dernière guerre.

La commission a voulu d'abord retenir le nom de ce chef « prestigieux de la 2^e Division Blindée, du héros du

Tchad, vainqueur de Paris, de Strasbourg et de Berchtesgaden ».

Philippe de Hauteclocque naquit en 1902 à Belloy-Saint-Léonard. Evadé en 1940, il rejoignit de Gaulle à Londres.

Il participe au ralliement du Cameroun à la France libre. Après avoir traversé le Fezzan, il fait sa jonction avec les troupes britanniques à Tripoli et se bat en Tunisie.

En 1944, il entre à Paris à la tête de la 2^e Division Blindée et poursuit la libération de Saverne, Strasbourg et Berchtesgaden.

En 1945, il est commandant supérieur des forces françaises en Indochine, ce qui lui permet de signer au nom de la France la capitulation du Japon. Il réinstalle alors les troupes françaises à Hanoi.

Revenu en Afrique du Nord en tant qu'inspecteur des troupes de ce secteur, il périt dans un accident d'avion en 1947.

C'est en 1952 que le grade de Maréchal lui fut donné à titre posthume.

AVENUE MARECHAL-RANDON

Cette avenue traverse le quartier de l'Île-Verte pour rejoindre le pont de l'Hôpital de Grenoble. Le Conseil Municipal décida de lui attribuer ce nom à la séance du 18 avril 1891 alors que Auguste Gaché était maire de la ville.

C'est M. Morel qui donna les intentions de la Commission des Travaux dans les termes suivants :

« Le Conseil Municipal saisira l'occasion d'honorer le souvenir d'un illustre enfant de la cité qui sut mettre souvent sa haute et légitime influence au service des intérêts de la région.

« La voie ouverte dans l'Île-Verte nous parut tout indiquée pour cet hommage puisqu'elle conduira lorsque la route nationale 90 aura été rectifiée, directement à Saint-Ismier où le Maréchal Randon s'est reposé des fatigues de sa glorieuse carrière et où il dort du sommeil éternel. »

En 1888 la porte de la Saulaie est ouverte dans le mur d'enceinte de la ville. Auparavant la place de la Saulaie (place Lavalette actuelle) formait un cul de sac. Aussi pour aller de Grenoble à Chambéry, fallait-il ressortir par le Pont de la Citadelle et emprunter l'actuel quai Saint-Laurent.

A la sortie de cette porte nouvelle, les Ponts et Chaussées entreprirent la construction de l'avenue bordée d'arbres qui devait porter le nom de Randon.

En 1891 l'avenue était terminée de la place Notre-Dame jusqu'au rond point de l'Île-Verte qui avait un diamètre de 75 m. Le projet avait été très bien accueilli par les riverains, au point que ceux-ci cédèrent gratuitement 18 000 m² de sol pour la création de la voie et des dessertes auxiliaires.

En 1893 l'avenue Maréchal-Randon atteignit l'Isère et c'est en 1899 que le pont des Hôpitaux fut ouvert. Les Ponts et Chaussées avaient étudié un nouveau tracé de la R.N. 90 qui rejoignait l'ancienne voie traversant La Tronche et Montfleury au lieu-dit le Bachais à Meylan. On se souviendra aussi que ce nouveau tracé de la R.N. 90 supportait sur le bas-côté la voie du tramway Grenoble-Chapareillan appartenant aux V.F.D. (Voies Ferrées du Dauphiné).

Jacques César, comte Randon naît à Grenoble le 25 mars 1795.

Elève au Lycée de Grenoble, il part comme simple soldat en 1812. Il fit la campagne de Russie fut nommé capitaine à Lutten en 1813.

Après la campagne de France, on le retrouve à Grenoble où il occupe le poste d'aide de camp de son oncle Marchand.

En 1830 il est nommé chef d'escadron et part en Algérie en tant que commandant des chasseurs d'Afrique. En 1847 il est général de brigade.

En 1848 il est chargé des affaires algériennes au Ministère de la Guerre. Quelques mois plus tard on le retrouve à Metz où il commande la 3^e division militaire.

Le 24 janvier 1851, il est nommé ministre de la guerre. Après avoir donné sa démission cette même année, il repart en Algérie avec le poste de gouverneur général où il y reste jusqu'en 1858.

C'est en 1856 qu'il est nommé maréchal. Sénateur en 1852, il préside pendant plusieurs années le Conseil Général de l'Isère.

Il mourut en 1871.

Randon fut un colonisateur convaincu. Il joua honnêtement la carte des Kabyles en respectant leurs lois et mœurs. Il chercha à limiter les spéculations foncières par les colons. Randon créa en Algérie 200 écoles, des lycées, une école de médecine. Il fit construire 80 églises. Il créa le port d'Alger, développa la culture du coton, et mit en route à Bone le premier haut fourneau, utilisant les minerais de fer algériens.

RUE MASSENA

André Massena, duc de Rivoli, prince d'Essling, maréchal de France, né à Nice (1758-1817). Il s'illustra à Rivoli (1797), à Zurich (1799), au siège de Gênes (1800), à Essling (1809) et à Wagram (1809). Napoléon l'avait surnommé : « l'enfant chéri de la victoire ».

Ce furent les riverains qui, en 1934, proposèrent cette dénomination. Cette rue fut dénommée rue Massena en 1936.

RUE MENON

Félix Menon, né à Coublevie, près de Voiron en 1819, mort à Grenoble en novembre 1879, fut un bienfaiteur des écoles primaires de la ville de Grenoble.

Ancienne rue du Pavillon, cette voie a été dénommée rue Menon par le Conseil Municipal au cours de la séance du 7 janvier 1909.

RUE DE MORTILLET

Le chemin du centre ou chemin central prit le nom de rue de Mortillet, le 30 décembre 1901 en hommage au savant naturaliste dauphinois Gabriel de Mortillet un peu oublié de nos jours.

Né à Meylan le 29 août 1821, il fit ses études au Muséum d'Histoire Naturelle et au Conservatoire des Arts et Métiers. Il profitait des nombreuses promenades à pied qu'il affectionnait pour faire de nombreuses observations.

En dehors de la géologie et de la botanique auxquelles il se consacra pendant sa jeunesse, il fut un ardent polémiste professant des idées matérialistes et anticléricales. Des articles rédigés par lui parurent dans des journaux dits « avancés » et provoquèrent un certain remous. Condamné pour délit de presse en 1849, il dut se réfugier en Savoie d'où il ne revint qu'en 1864.

Les Musées de Genève et d'Annecy l'accueillirent successivement, puis en 1868 il fut attaché au Musée des Antiquités Nationales de Saint-Germain-en-Laye où il fut maire de 1881 à 1888 et député de Seine-et-Oise de 1885 à 1889.

Il fut connu dans le monde entier pour ses travaux d'anthropologie et d'archéologie préhistorique et surtout pour sa classification préhistorique parue en 1870 qui a permis de faire de sérieux progrès dans l'étude des origines de l'Homme.

Il fonda les congrès d'archéologie préhistorique et l'Ecole d'anthropologie de Paris où il fut professeur.

Il devait mourir à Saint-Germain-en-Laye, le mercredi 28 septembre 1898.

Un article nécrologique paru dans le « Dauphiné », le 2 octobre suivant disait : « ...Gabriel de Mortillet avait consacré sa longue et active carrière au culte désintéressé de la science. Elle ne l'a pas enrichi mais c'est lui qui l'a enrichie dans plusieurs de ses branches. Le Dauphiné perd en lui un de ses enfants les plus modestes et les plus illustres par l'intelligence comme par le caractère... ».

RUE DES POILUS

En 1918, dans l'euphorie de la victoire, la Municipalité de Grenoble décida de rendre hommage à tous les officiers et soldats confondus dans l'admiration universelle sous le nom de poilus, en donnant à cette rue de l'Île-Verte le nom de la rue des Poilus.

CHEMIN DE RONDE

Au milieu du XIX^e siècle, Grenoble était entourée de remparts dont la plus grande partie avait été construite entre 1832 et 1836 sous la direction du général Haxo et du commandant Gay.

L'emplacement du chemin de ronde actuel se situait à l'époque à l'extérieur des fortifications, approximativement entre la porte des Adieux et la Porte de l'Île-Verte. Il existait d'ailleurs dans cette zone un chemin de ronde extérieur.

Le déclassement des fortifications accepté en 1882 par le Ministère de la Guerre allait permettre à Edouard Rey de commencer les travaux d'extension de la ville.

PLACE DU SAINT-EYNARD

De cette place, la vue sur la montagne du Saint-Eynard est particulièrement belle, ce qui explique l'origine

du nom qui lui fut donné par le Conseil Municipal au cours de sa délibération du 7 janvier 1909.

RUE DU SOUVENIR

Ainsi nommée le 12 juillet 1888 à cause de la proximité du Cimetière Saint-Roch.

RUE TARILLON

Par délibération du Conseil Municipal du 29 mai 1936, la rue Tarillon est classée dans le réseau municipal après pétition et cession gratuite des terrains par les riverains.

RUE VENDRE

Cette rue fut ainsi dénommée en 1909, en souvenir de Jean-Thomas Vendre qui naquit le 18 décembre 1818 au Grand-Serre dans la Drôme et mourut à Grenoble le 1^{er} février 1873.

Cet avocat se dévoua toute sa vie au service de sa ville, dont il devint maire par décret impérial, du 5 septembre 1865 au 5 septembre 1870.

Outre cette fonction, il fut encore capitaine commandant les sapeurs pompiers de 1857 à 1883, juge du Tribunal de Commerce en 1865, conseiller municipal en 1865 et député de 1869 à 1870.

Quartier du Centre Ville

(I)

Cœur de la cité, ce quartier regroupe 88 rues.

Ses origines sont étroitement liées à celles du quartier Notre-Dame puisqu'il était englobé dans l'enceinte bâtie par les empereurs Dioclétien et Maximien à la fin du 3^e siècle de notre ère. On y retrouve d'ailleurs des vestiges romains mis à jour récemment.

Au pied du Mont-Rachais, Cularo la petite bourgade devint la cité Gratianopolis puis Grenoble.

Elle végète à l'ombre de ses montagnes sans artisanat ni industrie importante. Il faut attendre le 19^e siècle et le boom industriel provoqué par la découverte de la houille blanche pour que la ville, se libérant de son « corset » de remparts explose vers l'Ouest. Alors surgissent, sous l'impulsion du dynamique maire Edouard Rey, les modernes quartiers du centre, de la place Victor-Hugo à la gare, où signe évident de prospérité nouvelle, les banques s'installent.

Si ce quartier n'est plus l'objet de très grands projets d'urbanisme, il reste toujours le centre vivant et commercial.

RUE DE L'ABREUVOIR

Cette rue conduisait à un abreuvoir situé derrière l'Eglise Saint-Louis. Il était alimenté par l'eau du canal de Bonne qui faisait tourner le moulin qui existait alors dans la rue des casernes de Bonne (actuellement rue Blanc-Fontaine).

Cette voie est placée sur l'ancien cimetière de la paroisse Saint-Louis et portait le nom de rue du Vieux-Cimetière en 1704 et de rue des Morts en 1814.

RUE D'AGIER

Par délibération du 9 mai 1893, le Conseil Municipal honorait la mémoire de :

Dedelay d'Agier, né en 1750 et mort en 1827, ancien maire de Romans.

Il participe en tant que maire au Conseil général de juin 1888 à l'Hôtel de Ville de Grenoble.

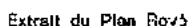
Il donne son nom à la petite rue qui relie la place de Gorde à la place Saint-André.

Auparavant cette rue s'appelait simplement « rue derrière Saint-André », en raison de sa situation derrière l'église du même nom.

En fait la rue derrière Saint-André, jusqu'en 1791, date de la création de la place de Gorde, formait avec la rue Saint-André une voie unique.

Au n° 1 se situe la maison natale de Casimir-Perier (né le 12 octobre 1777).

Au n° 13, on note une inscription gothique de la fin du XVII^e siècle.



En 1840, Berriat fut élevé au grade de commandeur de la Légion d'honneur. Il était très populaire et très aimé de

la population grenobloise. Ses concitoyens lui remirent même en 1845 une médaille comme « expression de leur reconnaissance pour les services qu'il avait rendus à la ville ».

Il mourut le 10 juin 1854 sans avoir pu réaliser tous ses projets, dont l'un des plus ambitieux, était de faire de Grenoble une station thermale en y amenant, par des canalisations, les eaux minérales captées à La Motte-les-Bains à une trentaine de kilomètres de Grenoble.

C'est Berriat qui lança l'idée de la construction de la voie qui porte aujourd'hui son nom. Les travaux furent entrepris en 1839. L'avenue, large et bordée de platanes allait du cours Saint-André jusqu'aux fortifications. Elle s'appelait « chemin planté du Drac » mais les habitants du quartier l'avaient dénommée « chemin Berriat ». C'est après la mort de Berriat que le Conseil Municipal, dans sa séance du 1^{er} décembre 1854, décida de donner à cette avenue le nom de cours Berriat.

RUE BEYLE-STENDHAL

C'est au cours de sa séance du 9 février 1878 que le Conseil Municipal de la ville de Grenoble, présidé par son maire Auguste Gaché, décida de donner le nom de Beyle-Stendhal à la rue nouvelle qui allait de la place de la Constitution (actuelle place de Verdun) à la rue de Strasbourg.

Pendant sa séance du 16 novembre 1885, le Conseil Municipal présidé par Edouard Rey, approuva la proposition qui visait à donner le nom de rue Beyle-Stendhal à l'ensemble de la voie reliant la rue Saint-Joseph à la place de la Constitution. La partie ancienne de la rue comprise entre la rue Saint-Joseph et la rue de Strasbourg perdit ainsi son nom de rue du Gaz. C'est dans cette rue que la première usine à gaz de Grenoble avait été installée en 1840.

Henri Beyle, plus connu sous le pseudonyme de Stendhal, est le plus grand écrivain dauphinois et l'un des grands écrivains français. Ses romans les plus connus : « Le Rouge et le Noir », « La Chartreuse de Parme », « Lamiet », « Lucien Leuwen »... l'ont rendu mondialement célèbre.

Il est né le 23 janvier 1783 à Grenoble, rue des Vieux-Jésuites, au second étage de la maison située au n° 14 de la rue J.-J.-Rousseau actuelle. Sa mère Henriette Gagnon, qu'il aimait beaucoup, meurt alors qu'il n'avait que sept ans. Il vit alors de plus en plus chez son grand-père maternel, le docteur Henri Gagnon qui possédait deux maisons, l'une à l'angle de la place Grenette et de la Grande-Rue, l'autre voisine dont l'entrée était au n° 20 actuel de la Grand'Rue.

De 1796 à 1799, Henri Beyle fait ses études à l'Ecole Centrale de l'Isère, actuel Lycée Stendhal. A l'âge de 16 ans il part pour Paris où, tombé malade, il est recueilli par ses cousins Daru dont l'un, Intendant général de la Grande Armée, le prend sous sa protection et le fait entrer dans la cavalerie.

C'est cette période de sa jeunesse que Stendhal a décrite dans un roman autobiographique « La Vie d'Henri Brulard ».

En 1800, il est sous-lieutenant de Dragons et part pour l'armée de réserve en Italie. C'est son premier contact avec un pays qui l'envoûtera et dans lequel il vivra plusieurs années, y écrivant une partie de son œuvre.

Par la suite, il n'effectuera que de brefs séjours dans sa ville natale qu'il n'aimait guère.

En 1802, malade, il donne sa démission et son protecteur, le comte Pierre Daru, le fait entrer dans l'Administration Militaire. Il est alors amoureux de Victorine Mounier, fille de Jean-Joseph Mounier, membre de l'Assemblée Constituante. Stendhal écrira d'elle « Je l'ai bien aimée et je l'ai vue sept fois dans ma vie ».

En 1805, Stendhal est adjoint au commissaire aux Armées. Il passe plusieurs mois en Autriche et voyage en Allemagne et en Hongrie. Il est, en 1810, auditeur au Conseil d'Etat et Inspecteur du mobilier de la Couronne.

Après avoir participé à la campagne de Russie, il retourne en Italie, à Milan où il vivra pendant sept ans.

En 1830, il est nommé au Consulat de Trieste puis de Civitavecchia près de Rome. Malade, il sollicite un congé et se remet à Paris où il meurt subitement le 28 mars 1842.

La Ville de Grenoble a consacré à Stendhal un musée. Celui-ci créé en 1933 fut d'abord installé rue Hauquelin.

Le Musée actuel a été ouvert en 1970 dans les salons restaurés de l'ancien Hôtel de Ville.

Conservez précieusement ce feuillet sur les rues de Grenoble. Vous pourrez plus tard le relier.

Ce travail n'est pas celui de spécialistes, historiens ou journalistes ; il est donc perfectible. Aidez-nous à le corriger ou à le compléter en nous adressant vos critiques constructives, vos commentaires, vos informations ou des documents inédits à :

J. C. E. GRENOBLE
Commission 1001
6, boulevard Gambetta
38000 GRENOBLE

Merci d'avance.

RUE BILLEREY

François Billerey est né en 1775 à St-Maximin, près de Pontcharra. Après de brillantes études au collège de Grenoble et à l'Ecole Centrale de l'Isère, c'est à la Faculté de Paris qu'il apprend la médecine. Il est l'élève de Corvisart et de Bichat avec qui il étudie l'anatomie.

Après avoir été le collaborateur de Laennec, c'est en 1804 qu'il revient à Grenoble où il s'établit avec le titre « Professeur de médecine élémentaire à l'Ecole de chirurgie ».

Le 6 novembre 1806 il est chargé de la chaire de clinique interne.

Il se spécialise ensuite dans l'hydrologie médicale et consacre sa vie au développement des stations thermales

de l'Isère et de la station d'Unage en particulier.

Le 19 mars 1821 il est nommé Inspecteur général des Eaux Minérales du Département et le 11 juillet 1821 Inspecteur des Sources d'Uriage.

Il rencontre alors de nombreuses oppositions et le 21 août 1825, le docteur Billerey sera destitué de ses fonctions d'Inspecteur des Sources d'Uriage. Il lui faudra attendre cinq ans pour être réhabilité dans sa fonction par Guizot, Ministre de l'Intérieur de Louis-Philippe.

A cette occasion le Préfet De Gasparin lui écrivait : « Je suis heureux d'être appelé à concourir à un acte de justice qui vous replace à la tête d'un établissement dont vous êtes en grande partie le fondateur et qui devra acquiescer par vos soins une nouvelle prospérité... »

Cette réhabilitation arrive cependant un peu tard et c'est un homme usé et abandonné par une partie de sa clientèle qui meurt à Brié-et-Angonnes le 27 novembre 1839.

RUE BLANC-FONTAINE

C'est au cours de sa séance du 7 janvier 1909 que le Conseil Municipal décida de donner à la rue des Casernes de Bonne le nom du peintre grenoblois Blanc Fontaine.

Henri Blanc Fontaine est né à Grenoble en 1817. Son père Hugues Blanc meurt alors que l'enfant est à peine âgé de quatre ans. Son oncle maternel, M. Fontaine fait alors la promesse de s'occuper de l'éducation de son neveu et de ne pas se marier. Il tint promesse et en signe de reconnaissance, Henri Blanc associa à son patronyme le nom de son oncle.

Après avoir obtenu une licence de droit, Blanc Fontaine se consacre au dessin et participe à l'illustration du journal « L'Allobroge ».

Il séjourne à Paris en compagnie de Diodore Rahoult qui sera son meilleur ami. A son retour à Grenoble en 1848, il se marie. Il peint des tableaux qui lui ont été commandés par le maire de Grenoble, M. Vendre pour orner son cabinet à l'Hôtel de Ville.

Blanc Fontaine fait de nombreux séjours à Crémieu en compagnie du paysagiste Achard. Il y rencontrera Corot et le peintre anglais Foster.

Si l'on excepte un voyage en Espagne puis un autre quatre ans plus tard en Italie, Henri Blanc Fontaine vivra ensuite pendant près de 18 ans à Villefranche-sur-Mer où la santé de sa femme l'oblige à séjourner.

Il mettra à profit ce séjour pour peindre de nombreuses marines.

Il mourut à Sassenage le 19 décembre 1897.

Plusieurs œuvres de Blanc Fontaine sont exposées au Musée de Grenoble et d'autres ont servi à décorer la grande salle de l'ancienne bibliothèque, place de Verdun.

les mille et une rues de grenoble

PAR LA JEUNE CHAMBRE ECONOMIQUE

Quartier du Centre Ville

(II)

RUE DE BONNE

En 1794, nommée rue de la République, puis devenue rue de Bonne, elle apporte ainsi un tribut à la mémoire de Lesdiguières, châtelain de Vizille, premier chef de la Voirie de Grenoble.

François de Bonne, Duc de Lesdiguières, est le dernier connétable du royaume de France.

Il fait démolir les anciens remparts de la ville et dessine l'emplacement actuel de la rue qui porte son nom.

Ce sera Jean Carles qui en 1602 fera construire la première maison de la rue.

A l'extrémité de cette nouvelle voie, et à l'intersection avec la rue des Casernes de Bonne, existait la Porte de Bonne. Elle fut élevée avec les matériaux mêmes qui composaient la première porte de Bonne.

Bâtie en 1548, cette dernière se situait vers le milieu de la rue Saint-Jacques actuelle et était composée des pierres provenant de l'ancienne porte romaine (porte Trainee) dont trois dalles de tombeaux.

L'inscription ci-après placée au-dessus de la porte :

« A la mémoire éternelle d'Henri IV, Roi de France et de Navarre, très chrétien, vraiment auguste, très bon, très clément, très courageux et très heureux, et au Restaurateur du royaume de France, au père de la patrie, pour avoir, grâce aux talents, à la fidélité, à l'énergie de François de Bonne de Lesdiguières, rendu au Sénat l'autorité, à la ville et à tout le pays la paix, et avoir agrandi la ville par un nouveau boulevard, — la ville et le pays ont élevé ce monument de reconnaissance (1593) ».

Le 7 mars 1815, à son retour de l'île d'Elbe, Napoléon trouve les portes fermées et pour cause, il est 20 heures. Il entre dans la ville sous les ovations de la population des faubourgs.

En 1794 cette porte fut dénommée Porte de la République.

Deux maisons se distinguent actuellement dans cette rue. Tout d'abord, au n° 7 une colombe, symbole du Saint-Esprit, veille sur une vieille demeure du XVII^e siècle.

Puis au n° 9, trois lettres « IHS », « Jésus Sauveur des Hommes », rappellent au passant que c'est en ce lieu que s'installa le 7 avril 1618, Madame de Chantal, avec 5 religieuses et 4 novices. Elles furent à l'origine du Cou-

vent de la Visitation, le 4^e de l'ordre, fondé à Grenoble par François de Sales. Bientôt le n° 9 de la rue de Bonne fut trop petit et les religieuses décidèrent de faire construire un monastère. La première pierre du couvent de Sainte-Marie-d'en-Haut fut posée le 21 octobre 1619.

RUE BRESSIEUX

Rue du Verbe-Incarné en 1789, elle devient en 1794 rue de l'Hospitalité, en raison des nombreux hôtels qui s'y trouvaient.

Puis dénommée rue Bressieux, cette voie étroite entre la rue Montorge et la rue Félix-Poulat, évoque actuellement une ancienne famille qui y possédait une maison.

Toutefois, une version plus romanesque laisse à penser que cette rue fut ainsi baptisée en souvenir de Marguerite de Bressieux, héroïne dauphinoise.

En 1430, lors de l'attaque du château de son père par le prince d'Orange, Louis Chalons, elle réussit à s'enfuir et à se réfugier en Vivarais.

Dès lors, la jeune orpheline ne pensera plus qu'à venger la mort de ses parents. Elle n'a que quelques années à patienter : Avec onze de ses compagnes, elle rejoint l'armée de Charles VII, sous les ordres de Raoul de Goncourt, gouverneur du Dauphiné, pour marcher sur les orangistes.

Bien que maniant l'épée, aussi bien qu'une jeune fille de son temps devait tenir une aiguille à tapisserie, elle fut blessée en combattant, au moment où la défaite de son ennemi était complète.

Transportée au couvent des Salettes, elle y expira.

RUE CASIMIR-PERIER

Le nom de cette rue lui a été donné en souvenir de Casimir Périer, né le 12 octobre 1777, au 1^{er} de la rue Derrière-Saint-André.

Nature ardente et impérieuse, Casimir Périer se conduisit avec bravoure lors de la campagne d'Italie en l'an VII.

A la mort de son père en 1801, il se fixe à Paris et acquiert rapidement une grande fortune en tenant une maison de commerce.

Ce banquier, d'une haute intelligence, décide alors de tenter sa chance dans la fonction publique.

C'est ainsi qu'en 1817 il est élu à la Chambre des Députés.

Après la Révolution, pendant laquelle il lutta avec persévérance et sans relâche pour la défense de nos libertés, il est nommé en 1830 président de la Chambre, puis ministre de l'Intérieur avec la présidence du Conseil, en mars 1831.

Charles de Remusat écrit de lui : « Il était d'une très grande taille, sa figure mâle et régulière offrait une expression de pénétration et de finesse qui contrastait avec l'énergie imposante qui l'animait par instant. Sa démarche, son air, son geste, avaient quelque chose de prompt et d'impérieux ».

Casimir Périer disait de lui-même en riant : « comment veut-on que je cède avec la taille que j'ai ? »

Mais au début de l'année 1832 le choléra fait son apparition à Paris. En visitant les hôpitaux, Casimir Périer contracte cette terrible maladie et en meurt le 16 mai 1832.

Le peuple lui fit de grandes funérailles et lui éleva un beau monument dans le cimetière du Père-Lachaise.

RUE CHARLES-TARTARI

Cette voie latérale à l'église Saint-Joseph, entre la place de Metz et la rue Saint-Joseph, fut ainsi dénommée le 8 décembre 1916 par le Conseil Municipal de la Ville, en hommage à Charles Romain Marius Tartari.

Né à Grenoble le 13 novembre 1851, il dédia son travail à sa ville.

A 26 ans il est professeur de droit romain à la Faculté de Grenoble, puis professeur de droit civil.

Pendant 13 ans il sera ensuite doyen puis doyen honoraire, à la même Faculté, avant de devenir de 1886 à 1908, vice-président du Conseil de l'Université.

Dès 1897, il est chevalier de la Légion d'honneur.

Parallèlement, membre du Conseil Municipal de Grenoble, de 1892 à 1910, il rend de précieux services à l'administration de la cité en qualité de rapporteur du budget de la ville et en réglant d'importantes affaires contentieuses.

Philanthrope dans toute l'acception du mot, il contribue à la fondation du Patronage des Libérés, des Cantines scolaires, de l'œuvre de la Protection de

l'Enfance, de l'œuvre des Enfants de la Montagne.

Membre du Bureau d'Assistance Judiciaire, de la Commission consultative du Musée-Bibliothèque et de la Caisse d'Épargne de Grenoble, il s'éteint à l'âge de 59 ans, le 18 août 1910 à Pontcharra.

COUR DE CHAULNES

Située 8, Grande-Rue, elle établit la communication avec la rue Derrière Saint-André.

Claude de Chaules, qui donna son nom à cette place, vécut probablement dans l'une des demeures qu'il possédait à cette adresse, au début du XVII^e siècle. Il y mourut à l'âge de 78 ans, vers 1675, étant alors président du bureau des Finances du Dauphiné.

C'est son fils Joseph qui prit sa succession et obtint l'érection en marquisat de sa terre de Noyarey.

Bien que son titre de président du bureau des Finances paraisse peu attrayant, Claude de Chaules s'est révélé comme l'un des plus beaux esprits de son temps.

Il avait une conversation agréable, s'occupant à « fleuretter de la blonde à la brune » et composant maints vers galants.

Ses poésies ont chanté ces siècles passés, où chacun savait apprécier la douceur de vivre.

QUAI CLAUDE-BERNARD

Pourquoi la ville de Grenoble a-t-elle dénommé ainsi ce quai, et à quelle date?

Sans doute en mémoire de ce grand physiologiste français né en 1813 à Saint-Julien (Rhône).

Des essais peu concluants en littérature le font se diriger vers la médecine. Il devient interne des hôpitaux en 1835, puis docteur en médecine en 1843, enfin docteur ès sciences en 1853. Ce sont alors des recherches de physiologie expérimentale qui vont l'absorber.

Membre de l'Académie des sciences et de l'Académie de médecine en 1868, il obtient, la même année, au musée national d'histoire naturelle, un laboratoire construit spécialement pour lui, sur les ordres de Napoléon III.

En 1878, des funérailles nationales lui sont faites, honneur accordé pour la première fois à un homme de sciences.

Claude Bernard est considéré, à juste titre, comme le créateur de la physiologie expérimentale. Ses premiers travaux portent sur la fonction du pancréas dans la digestion des corps gras. Il a ensuite fait connaître la fonction vasomotrice du système nerveux autonome et la fonction glycogénique du foie.

La totalité de ses cours et découvertes a été publiée dès 1865, en 17 volumes, sous le titre suivant : « Introduction à l'étude de la médecine expérimentale ».

Elle définit les principes fondamentaux de toute recherche scientifique.

RUE CLOT-BEY

La rue Clot-Bey passait autrefois par la porte Thiers et portait alors le nom d'avenue Thiers, avant la démolition des remparts qui existaient derrière l'Hôpital Militaire.

Le 12 juillet 1888 elle prit le nom de Clot-Bey en souvenir d'Antoine Clot. Orphelin et sans ressource, il devint docteur en médecine grâce à l'aide du Dr Sappey qui lui inculqua les premières bases de la médecine.

Le Dr Clot exerça sa profession surtout en Egypte où il organisa un service de santé et où il fit construire, près du Caire, un hôpital.

Pendant les nombreuses épidémies de peste et de choléra, il se montra particulièrement doué et dévoué ; ce qui lui valut le titre de Bey en 1831.

À la suite du décès de Mehemet Ali il regagna la France où il devait mourir en 1868.

Le Dr Clot Bey fut un des premiers fondateurs du Musée grenoblois.

RUE CONDILLAC

Avant de prendre le nom de rue Condillac, cette rue s'appela successivement rue derrière les remparts, et rue des Muriers. C'est en 1856 que celle-ci fut dénommée rue Condillac en mémoire de Gabriel Bonnot de Condillac, abbé de Mureaux et frère de l'abbé de Mably.

Célèbre philosophe français, Condillac naquit à Grenoble le 12 novembre 1715 et mourut près de Beaugency en 1780.

Il fut, en 1757 précepteur du Duc de Parme et membre de l'Académie Française en 1768.

Il publia des ouvrages de métaphysique aussi remarquables par les idées nouvelles qu'il exposait que par un style des plus clairs.

Au n° 13 de la Grande-Rue à Grenoble, une plaque de marbre indiquant que dans cette demeure naquit Condillac.

On peut voir à la Bibliothèque Municipale un buste du personnage.

RUE CORNEILLE

C'est en 1888 que cette rue prit le nom de rue Corneille.

Qui est Pierre Corneille ?

Poète dramatique français (1606-1684) né à Rouen, fils d'un avocat, il fut des-

tiné au barreau, plaïda quelquefois mais se passionna très vite pour le théâtre.

Après quelques comédies, il s'imposa par la tragi-comédie le Cid, puis garda les faveurs du public grâce à quelques tragédies : Horace, Cinna, Polyeucte, Rodogune, Nicomède, etc.

Corneille est le véritable auteur et créateur du théâtre classique au théâtre.

Ses héros humains mais déterminés par le souci de leur gloire sont passionnément attirés par les sentiments les plus élevés et triomphent toujours des obstacles que leur oppose le destin.

QUAI CREQUI

Le quai Créquy fut construit en 1829, il porte le nom d'une des plus anciennes familles de l'Artois et qui a donné à notre pays un grand nombre d'enfants illustres.

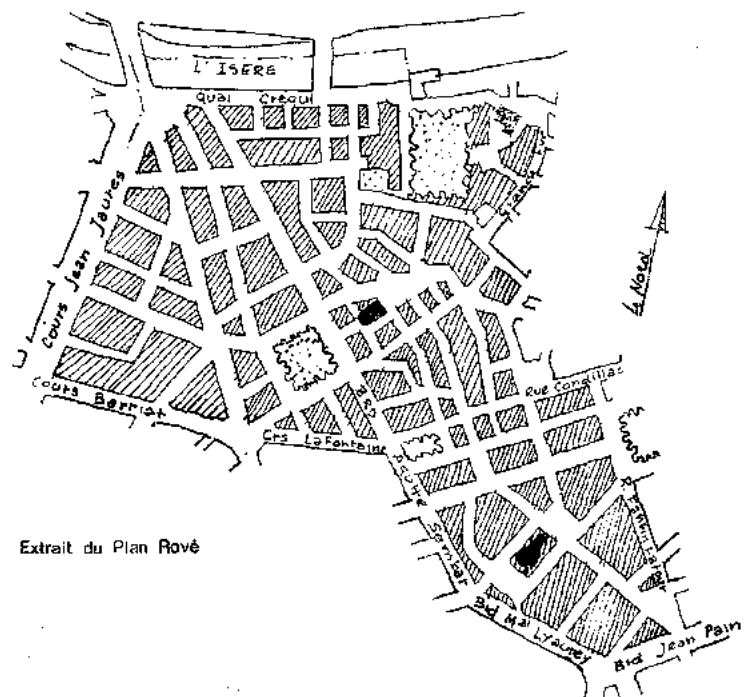
Marie de Créquy eut un fils Antoine, avec Gilbert de Blanchefort, Baron de Mirebeau. Antoine hérita de tous les biens de la famille de Créquy à condition de prendre le nom et les armes de cette famille. Il eut un seul fils Charles qui devint maréchal de France et épousa successivement les deux filles du Duc de Lesdiguières. Il obtint de son beau-père les terres des Diguières et du Champsaur. Son fils aîné François continua la lignée des Lesdiguières et Charles, le fils cadet, celle des Créquy. Ce dernier mourut au siège de Chambéry et laissa trois fils : Alphonse de Créquy qui obtint le titre de duc de Lesdiguières à la suite de l'extinction de la branche. Charles fut gouverneur de Paris, duc de Créquy et pair en 1653, il mourut sans postérité.

François mourut au combat à Luzzara en 1702, également sans héritier.

Ainsi finit la famille de Créquy.

PASSAGE DES DAUPHINS

Ainsi nommé en 1889 en souvenir de l'ancienne province du Dauphiné dont Grenoble était la capitale politique.



RUE DIODORE-RAHOULT

Né en décembre 1819, Diodore Rahoult fit ses études au Lycée de Grenoble où il fit preuve de beaucoup de talent pour le dessin et la peinture. Il s'y consacra entièrement sans chercher à trouver une profession plus rémunératrice et contre l'avis de son entourage.

Il réussit rapidement à percer, grâce à son travail, à son acharnement et à son talent indiscutable et aussi avec l'appui de son ami d'enfance M. Blanc-Fontaine qui partageait la même passion pour les Arts.

Tous deux montèrent à Paris et perfectionnèrent pendant plus de trente mois leur technique dans le célèbre atelier de Léon Cogniet.

Puis ce furent 18 mois passés à Rome en une étude minutieuse des chefs-d'œuvre de cette ville. Malheureusement, une grave maladie l'obligea à regagner Grenoble.

Après plusieurs mois d'inaction, Diodore Rahoult, aidé par son ami Blanc-Fontaine, reprit le pinceau et fut chargé de décorer la chapelle de la Vierge dans l'église Saint-André en composant « La Présentation au Temple » et « La Mort de la Vierge ». De nombreuses commandes affluèrent et plusieurs expositions consacrèrent son talent.

Impressionné par la grande inondation de novembre 1859, il décida de mettre à exécution un projet longtemps pensé et qui devait, par son immense succès, lui apporter la notoriété nationale : l'illustration du poème patois de François Blanc, dit Blanc-Lagoutte : « Le Grenoblo Malhérou ».

L'œuvre, éditée et gravée par Jean-Etienne Dardelet, fut unanimement appréciée. Malheureusement, une attaque d'apoplexie le foudroya en pleine gloire, le 23 mars 1874, ne lui laissant pas le temps d'achever l'illustration d'autres poèmes du même auteur.

C'est le 7 janvier 1909 que Grenoble donna à l'ancienne rue Saint-André le nom de ce Grenoblois dont la renommée dépassa largement les frontières du Dauphiné.

RUE DU DOCTEUR-BAILLY (OU BALLY)

C'est au cours de la séance du 3 décembre 1888 que M. Adolphe Martin, adjoint, demanda à ses collègues d'approuver la dénomination de la rue du Docteur-Bailly.

Cette dénomination fut définitivement adoptée le 7 février 1889, en souvenir de notre compatriote Victor Bailly, né à Beurepaire en 1775.

Docteur, membre de l'Académie de Médecine en 1821, il fut nommé médecin en chef de l'Hôtel-Dieu de Paris et de la Pitié.

Comme son confrère le Docteur Mazet, il se distingua à Barcelone dans l'étude de la fièvre jaune, mais, plus heureux, échappa à cette terrible maladie.

Chef du Service de Santé à l'île Dominique, il publia également de nombreux ouvrages de médecine très appréciés.

Il mourut à Salons (Corrèze) en 1866.

PLACE LEON-MARTIN

Cette place fut ainsi dénommée le 26 septembre 1969 en souvenir du Docteur Léon Martin qui fut très dévoué à la mairie de Grenoble et un grand résistant.

Léon Achille Martin naquit le 20 décembre 1873 à Saint-Martin-de-Claelles dans le Trièves (Isère). Après avoir fait de bonnes études secondaires au collège de La Mure, il entre à la Faculté de Médecine et de Pharmacie de Lyon d'où il ressort muni du diplôme de docteur en médecine et en pharmacie. Dès lors, il s'installe à Grenoble où il devient pharmacien tout en étant professeur, puis directeur de l'Ecole de Médecine et de Pharmacie.

Il n'a que 21 ans lorsqu'il se lance dans la carrière politique. Emu par l'affaire Dreyfus, il adhère au Parti Socialiste de Jean Jaurès et se rebelle contre l'injuste condamnation. Dès lors, il sera toujours prêt à défendre les injustices quelles qu'elles soient.

Afin de mieux servir son idéal, il entre au Conseil général de l'Isère comme représentant du canton de Grenoble-Est et devient membre du Conseil municipal de Grenoble en 1925 où il exerce la fonction d'adjoint au maire Paul Mistral. Il est réélu dans les mêmes fonctions en 1929 et il devient maire en 1932 à la suite du décès de Paul Mistral.

En 1936 il est élu député.

Mais la guerre éclate en 1939 et le 10 juillet 1940 il fait partie des 80 parlementaires qui refusent les pleins pouvoirs au maréchal Pétain. Celui-ci le révoque alors de ses fonctions en octobre de la même année.

Il s'adonne alors à la Résistance qu'il organise dans le département de l'Isère : il diffuse des feuilles clandestines du « Populaire », du « Franc-Tireur » et il aide les jeunes gens qui veulent échapper au STO en les envoyant dans le Vercors, le Trièves et la Chartreuse. Il organisera les premiers camps de maquisards.

Malheureusement, il est arrêté par les Italiens en avril 1943 et enfermé au fort de l'Echaillon. Il s'en évade en septembre et pour échapper à la Gestapo et à la milice, il se cache dans l'Ouest. Il revient à Grenoble en 1944.

Il sera de nouveau maire en 1945 et le restera jusqu'en mars 1959, date à laquelle il se retire définitivement de la vie publique. C'est Albert Michallon qui le remplace comme maire.

La ville de Grenoble doit beaucoup à Léon Martin et notamment la construction de nombreuses écoles qui étaient devenues indispensables avec l'expansion de la ville, la création des grands boulevards, de la Régie du Gaz-Electricité, de la Bourse du Travail, du téléphérique et du stade municipal.

Commandeur de la Légion d'honneur, couvert de médailles et d'honneur, Léon Martin mourut le 24 juin 1967 à 94 ans.

Il demeurerait au 125, cours Berriat et beaucoup de Grenoblois se souviennent encore de lui.

RUE DOCTEUR-MAZET

Né à Grenoble le 28 décembre 1793, le docteur Mazet fut délégué à Barcelone pour y étudier la fièvre jaune.

Il y contracta malheureusement cette terrible maladie qui l'emporta en pleine jeunesse le 22 octobre 1821.

En reconnaissance de son dévouement à la science, le gouvernement espagnol lui éleva un monument tandis qu'en France, de nombreuses souscriptions furent ouvertes pour faire de même.

A titre de récompense nationale, le gouvernement français accorda une pension à sa mère.

C'est le 12 juillet 1888 que fut dénommée la rue Docteur-Mazet dont l'approbation définitive eut lieu le 7 février suivant.

SQUARE DOCTEUR-VALOIS

Ce n'est qu'en 1966 que Grenoble consacra à cet héroïque résistant une place centrale, comme le souhaitaient tous ses amis de l'Association Nationale des Anciens Combattants de la Résistance.

Médecin grenoblois, le docteur Valois se dévoua très tôt pour la Résistance dont il devint le chef régional des mouvements unis de la Résistance.

Il s'illustra notamment dans les régions de Tullins et de Saint-Marcellin qu'il anima et organisa.

Par suite d'une dénonciation, il fut arrêté par la Gestapo le 27 novembre 1943 et torturé atrocement.

Mais son courage et sa volonté sans limite eurent raison de ses tortionnaires à qui il ne dévoila aucun secret.

Il mourut dans sa cellule le 29 novembre 1943 après d'affreuses souffrances.

BOULEVARD EDOUARD-REY

Le 14 juin 1901, Charles Tartari, adjoint au maire, propose au Conseil Municipal d'honorer la mémoire d'Edouard Rey, mort deux mois auparavant, en donnant son nom à une des rues de la ville.

Cette proposition fut acceptée à l'unanimité par le Conseil Municipal.

Mais ce n'est que le 25 octobre suivant que fut baptisé le boulevard de Bonne de la rue Lesdiguières à l'Isère pour le dénommer désormais « boulevard Edouard-Rey », consacrant ainsi l'œuvre immense de ce Grenoblois pour sa ville.

Né à Grenoble le 13 juillet 1836, Edouard Rey, qui avait épousé la fille de Xavier Jouvin, le renouvateur de la ganterie grenobloise, dirigeait l'une des plus importantes ganteries de Grenoble.

Ses activités industrielles ne l'empêchèrent pas cependant de faire une brillante carrière politique.

Adversaire acharné du bonapartisme, il plaide pour la République et devient chef du Mouvement Républicain de sa ville. C'est dans cette optique qu'il participe le 5 septembre 1870 au Comité Exécutif de Grenoble.

Sa carrière municipale débuta le 30 avril 1871 comme adjoint d'Auguste Gaché qu'il remplaça comme maire le 10 février 1881.

Malgré quelques interruptions, il resta en place jusqu'en 1889.

Son œuvre municipale est immense. Sous son mandat, Grenoble quadrupla de surface. Pour ce faire, Edouard Rey dut démolir partiellement les fortifica-

tions et annexer des terrains jusqu'au Drac.

Il modernisa alors cette nouvelle ville en créant la place Victor-Hugo, en ouvrant de belles artères telles que le boulevard Gambetta et l'avenue Alsace-Lorraine et en déplaçant les Hôpitaux.

C'est à lui que nous devons aussi la construction du Lycée Champollion, d'un gymnase municipal aujourd'hui détruit, des abattoirs et l'adduction des eaux de Rochefort. Enfin, il laïcisa les écoles communales.

Elu sénateur le 5 janvier 1868, en remplacement de M. Eymard Duvernay, il fut réélu jusqu'à sa mort le 4 avril 1901. Son frère Aristide fut député de l'Isère.

RUE EMILE-AUGIER

Créée le 24 avril 1896, cette rue rappelle le souvenir du célèbre auteur dramatique né à Valence (Drôme) en 1820.

Grand poète, il sut aussi, dans ses comédies sociales, dépeindre la morale bourgeoise. (« Le Gendre de M. Poirier », 1854).

Membre de l'Académie, il mourut en 1889.

PLACE DE L'ETOILE

Quatre rues — la rue de Strasbourg, la rue Saint-Joseph et la rue Lesdiguières (scindée en deux par cette place) forment les quatre branches d'une étoile aboutissant à cette place de l'Etoile qui s'ouvre directement sur la place Vaucanson.

La dénomination de cette place date de 1856.

Elle constituait autrefois la limite Ouest de la Voile. La rue Lesdiguières, qui la traverse de part en part, aboutissait à deux portes d'accès de la ville : la porte de Bonne à l'Ouest et la porte des Adieux à l'Est.

Une belle fontaine avec vasque en pierre ornait, depuis 1856, le centre de la place de l'Etoile. Elle dut être supprimée en 1929, car la circulation, trop dense dans le quartier, était gênée par cette fontaine.

Rappelons également qu'au 1^{er} étage de la maison du n° 2 siégea jusqu'en 1868, la Division Militaire.

PLACE EUGENE-CHAVANT

Elle fut ainsi dénommée par délibération municipale du 27 septembre 1969 et occupe l'emplacement de la prison Saint-Joseph qui fut rasée à cette période.

Cette place rend hommage à Eugène Chavant dit « Clément », compagnon de la Libération, chef civil de la Résistance dans le Vercors. Il fit partie du noyau de départ, fondé par Aimé Pupin dit « Mathieu » qui prit pour auxiliaires le Dr Ravalec, de Villard-de-Lans, dit « Ernest » et Eugène Chavant, dit « Clément ».

RUE EXPILLY

Claude Expilly est né à Voiron le 21 décembre 1561.

De cet homme, que ses concitoyens tenaient en haute estime et à qui fu-

rent confiées des missions importantes, la postérité n'a gardé que peu de reconnaissance de ses mérites et beaucoup de preuves de sa fatuité.

Il commença ses études chez les Jésuites, à Tournon, puis ses classes terminées, se rendit, selon l'usage du temps, en Italie pour écouter dans les universités les maîtres de droit les plus célèbres.

Il séjourna ainsi deux ans à Turin et un an à Padoue. Il y acquit une grande érudition à dévorer, sans grand discernement, tous les livres de droit des bibliothèques.

Avant de rentrer en France, il rendit visite à Tasse, âgé et malade, qui séjournait à l'hôpital. Il suivit ensuite les cours du célèbre Cujas à Bourges où il fut reçu docteur en droit.

C'est à Grenoble qu'il débuta sa brillante carrière d'avocat en s'illustrant par de pédales plaidoiries pleines d'érudition telles qu'on les affectionnait à l'époque. Il devint le confident de Lesdiguières qu'il a accompagné dans ses expéditions militaires et Henri IV le chargea d'importantes missions diplomatiques.

Il devint président du Parlement de Grenoble en 1616.

Un chagrin d'amour le rendit poète mais il semble qu'il fatiguait plus les muses qu'elles ne l'inspiraient. Il épousa ensuite Isabeau Bonnetou, la fille d'un riche avocat au Parlement. Mais lorsqu'elle mourut en 1626, il démissionna de sa charge de président et se retira provisoirement des affaires.

Soucieux de l'image de marque qu'il transmettait à la postérité, il fit graver sur médaille, son portrait par Rhomas de Leu. L'histoire raconte que la veille de sa mort il se fit transporter dans sa bibliothèque afin de dire un dernier adieu à ses muses. Il mourut à Grenoble à l'âge de 75 ans.

En octobre 1856, la municipalité de Louis Jacques Crozet donna le nom de rue Expilly à l'ancienne rue des Mûriers qui relie la rue Saint-Jacques à la place Jean Achard.

RUE FANTIN-LATOURE

Ainsi dénommée le 12 mai 1905, en mémoire à Ignace Henri Jean Théodore Fantin-Latour, décédé l'année précédente, à l'âge de 68 ans.

Né à Grenoble d'un père italien, il quitta le Dauphiné à l'âge de 6 ans

pour se rendre à Paris et ne devait plus jamais revenir dans sa ville natale.

C'est dans la capitale que s'épanouit le peintre, ami de Degas et de Renoir, il prouva cependant son attachement à Grenoble en faisant don de ses œuvres au Musée local qui lui est consacré. Actuellement ce musée Fantin-Latour n'existe plus et les œuvres qu'il contenait ont été transférées au Musée de Peinture de Grenoble.

RUE FELIX-POULAT

Succédant à Auguste Gaché, Félix Poulat fut nommé maire de Grenoble en mai 1896 et devait décéder en octobre de la même année.

C'est en 1900 que Stéphane Jay, son successeur, fit percer la rue qui porte son nom.

A son emplacement existait au 17^e siècle, la rue Ragny, du nom du lieutenant général au gouvernement du Dauphiné, devenue rue Martiale sous la Révolution en raison de la proximité des casernes de Bonne. Elle devint ensuite la rue Saint-Louis car proche de l'église du même nom.

Cette ruelle étroite, sombre et mal famée constituait un goulot d'étranglement entre la rue Molière et la place Grenette.

A certains endroits elle mesurait 5,80 mètres de large et provoquait — déjà ! — des embouteillages pour les fiacres et les diligences. Pour lui donner les mêmes vastes dimensions que les rues situées dans son axe, on procéda à de nombreuses expropriations et divers aménagements dont, le coût s'éleva à 2 millions.

Il fallut aussi faire disparaître la petite place Dauphine, devenue place Martiale, puis place Saint-Louis.

On put ainsi réaliser une trouée de la même largeur que la place Grenette, soit 24 m.

Ces travaux durèrent 2 ans et c'est en 1902 que fut inaugurée la rue Félix-Poulat.

SUITE DU QUARTIER CENTRE-VILLE
AU PROCHAIN NUMERO

Conservez précieusement ce feuillet sur les rues de Grenoble.
Vous pourrez plus tard le relier.

Ce travail n'est pas celui de spécialistes, historiens ou journalistes ; il est donc perfectible. Aidez-nous à le corriger ou à le compléter en nous adressant vos critiques constructives, vos commentaires, vos informations ou des documents inédits à :

J. C. E. GRENOBLE
Commission 1001
6, boulevard Gambetta
38000 GRENOBLE

Merci d'avance.

les mille et une rues de grenoble

PAR LA JEUNE CHAMBRE ECONOMIQUE

Quartier du Centre Ville

(III)

AVENUE FELIX-VIALLET

Félix Viallet est élu maire en 1908. C'est la période des grands projets d'urbanisme et la ville de Grenoble est un vaste chantier de démolitions et d'éclosions d'immeubles modernes.

Sous le mandat de Félix Viallet, la halle, bâtisse vétuste située à l'angle de la rue du Lycée et de la rue Lafayette, est démolie. Les Nouvelles Galeries, les immeubles de la rue Félix-Poulat, le nouvel Institut Polytechnique, la Caisse d'Epargne, sortent de terre.

Malix Félix Viallet est frappé de mort subite en mai 1910 au cours d'une réunion électorale destinée à préparer les élections législatives.

C'est Nestor Cornier qui lui succède et s'empresse de débaptiser l'avenue de la gare afin de la dédier à son prédécesseur. Pour les Grenoblois, l'avenue de la gare était une dénomination vieille de cinquante ans, donc entérinée par l'usage. Cette nouvelle appellation souleva une tempête de protestations et de pétitions mais progressivement il fut admis qu'on empruntait l'avenue « Félix-Viallet » pour se rendre à la gare.

Rappelons que celle-ci était située en dehors des remparts et qu'il fallait franchir la porte Randon pour aller à la Gare. Cette porte, la plus belle des portes de la ville, était située à l'actuel carrefour de l'avenue Félix-Viallet et du boulevard Edouard-Rey et fut détruite en 1869 lorsqu'on construisit le boulevard Edouard-Rey.

BOULEVARD GAMBETTA

Il fut ainsi dénommé en 1883 en mémoire de l'illustre républicain Léon Gambetta. En souvenir de ses deux passages à Grenoble, la ville tint à lui consacrer une de ses plus grandes artères.

Cet avocat au Barreau de Paris, né à Cahors en 1838, devint homme Etat à partir de 1870, quand le Second Empire fut renversé après la catastrophe de Sedan et que la 3^e République fut proclamée.

Membre du Gouvernement de la Défense Nationale comme Ministre de

l'Intérieur puis Ministre de la Guerre, il organisa la résistance qui, si elle fut incapable de chasser l'ennemi, sauva cependant l'honneur de la France. Réélu en 1871, il fut nommé Président de la Chambre, il était alors considéré comme le porte-parole du parti républicain. En novembre 1881, il accepta la charge de Président du Conseil. Renversé le 26 janvier 1882, il se consacra alors à la direction du journal « La République Française » et mourut à Ville d'Avray en décembre 1882.

Ses funérailles furent célébrées devant une foule immense. A Paris, une statue lui fut élevée place du Carroussel.

Gambetta fit deux voyages à Grenoble.

Lors du premier, le 26 septembre 1872, il prononça un discours dont on peut lire un extrait sur la partie postérieure du piedestal de sa statue :

« L'annonce la venue et la présence dans la politique d'une couche sociale nouvelle qui est loin, à coup sûr, d'être inférieure à ses devancières. Aujourd'hui le parti républicain, celui qui est composé surtout d'hommes souvent et durement éprouvés, celui qui compte dans ses rangs presque autant de victimes que de serviteurs, ce parti-là est tenu à beaucoup de largeur demain, à un grand esprit de conciliation et de concorde ; il est tenu à se recruter dans tous les rangs du pays, afin de devenir la majorité de la Nation elle-même. »

Le 10 octobre 1870, l'Hôtel des Trois Dauphins accueillait pour la seconde fois l'illustre visiteur, accompagné de son père.

Assistant à une représentation théâtrale, il fut acclamé par les cris de « Vive Gambetta. Vive la République ! », lorsqu'il parut à la loge du maire Auguste Gaché. Le tumulte était si grand que les acteurs durent s'interrompre et qu'on fit baisser le rideau. Lorsqu'on le releva, un baryton sur la scène entonna « La Marseillaise », et l'émotion fut portée à son comble dans l'assistance lorsqu'il termina sur cette version modifiée du dernier couplet :

« Liberté, Liberté chérie

« Combats avec TON défenseur »

désignant du doigt la loge de Gambetta.

Le boulevard Gambetta fut construit durant la grande période d'urbanisme que fut le mandat du maire Edouard Rey.

Une délibération du Conseil municipal du 20 décembre 1940 décida de donner, à la portion du boulevard Gambetta comprise entre le cours Berriat et la place Gustave-Rivet, le nom de boulevard du Maréchal-Pétain, voulant ainsi « apporter l'hommage de notre respect, de notre confiance, de notre gratitude au valeureux soldat qui, auréolé de la gloire de Verdun, n'a pas hésité, dans notre actuelle défaite, à répondre à l'appel de la Patrie blessée... »

Peu de Grenoblois connaissent cette dénomination temporaire...

RUE GENTIL-BERNARD

La rue Gentil-Bernard a été ainsi dénommée en souvenir du poète Bernard (Pierre, Joseph) dit Gentil-Bernard, né à Grenoble le 28 août 1703.

Voltaire, à qui il plaisait beaucoup, l'avait surnommé le Gentil-Bernard.

Il était très attiré par la poésie et la vie légère.

« Ces poésies, écrit l'historien A. Rochas, écrites avec pureté et respirant l'immoralité élégante et de ton particulier au XVIII^e siècle, furent vivement applaudies par un monde frivole, surtout par ces grandes dames perdues de mœurs, dont les suffrages décidaient alors la gloire littéraire. »

Il est l'auteur du poème « L'art d'aimer » et de l'opéra « Castor et Polux ».

Ses écrits le rendirent à la mode et il fut invité dans tous les salons.

A. Rochas révèle encore : « comme il était bel homme, d'une constitution forte et vigoureuse, et qu'il gardait un secret absolu sur ses conquêtes, toutes les nobles prostituées du grand monde voulurent l'avoir pour amant, sûres de trouver dans ses bras du plaisir sans scandale. »

Gentil-Bernard était appelé de son temps l'Ovide Français.

Il mourut en 1775 au château de Choisy-le-Roi où il était bibliothécaire.

Cette rue portait précédemment le nom de rue Traversine. Elle a été dénommée rue Gentil-Bernard le 25 novembre 1890.

PLACE DE GORDES

Cette place a été créée en 1791, sous le nom de Place Neuve du département. En 1794, sous la Convention, elle porta le nom de place de l'Egalité. Puis on lui donna le nom de place aux Œufs à cause des coquetiers les jours de marché.

En 1866, en souvenir de Bertrand Rambeaud de Sillane, baron de Gordes, on la dénomma place de Gordes.

Ce baron, né en 1513, était lieutenant général au Gouvernement du Dauphiné, pendant les guerres de religion.

Pendant la Saint Barthélemy, le 24 août 1572, il refusa de faire sonner le tocsin, signal du massacre des protestants. Cette résistance épargna à Grenoble et au Dauphiné, d'horribles massacres.

De Gordes a évité les guerres civiles grâce à sa persuasion et à sa douceur.

Sa maison, aujourd'hui détruite, était à l'emplacement de la place qui porte son nom.

GRANDE-RUE

La Grande-Rue est une des plus anciennes rues de notre ville. On l'a déjà mentionnée en 1100. Elle eut plusieurs noms.

— En 1515 elle se nommait rue de Porte-Train, nom donné à cause de la porte Train (contraction de porte romaine) située à l'extrémité de la Grande-Rue du côté de la place Grenette, construite en l'an 238 et démolie en 1591.

Cette voie menait à la place aux Herbes, anciennement place de Monconseil, à la porte Train et à la place Grenette, anciennement place du Breuil.

On a découvert des restes de fortifications romaines lors de la construction de l'égout en 1886 et de la maison qui fait l'angle avec la place Grenette, notamment un escalier qui devait mener à la piscine de bains romains.

— En 1694, la Grande-Rue prit le nom de rue du Grand-Puits à cause d'un puits où tout le quartier venait chercher de l'eau. Ce puits était situé devant la maison à l'angle de la Grande-Rue et de la place Claveyson.

Avant la Révolution, elle s'appelait déjà Grande-Rue mais en 1794 pour quelques temps seulement, elle prit le nom de rue de la Génération. Elle reprit son nom et le porte encore aujourd'hui.

Quelques célébrités naquirent dans cette rue :

Au n° 6 : Mounier en 1738.

Au n° 13 : Condillac en 1714.

Hébert en 1817.

Casimir Périer et Letourneau.

On officialisa définitivement son nom de Grande-Rue en mai 1801.

PLACE GRENETTE

Avant 1288, la place Grenette, alors Champ-du-Breuil, était en dehors des remparts de la ville. Le breuil en dauphinois, est un emplacement fermé par une barrière en bois et qui servait de marché.

Sur cette place se tenaient les marchés de blé et de bois ; ce champ servait aussi de champ de tir car il y avait des buttes que visaient les archers et les arquebusiers.

En 1288, Guillaume de Sassenage céda aux Dominicains une partie de ce champ ; ces derniers y construisirent un couvent qu'ils occupèrent jusqu'en 1562, date à laquelle les Calvinistes les chassèrent et détruisirent tous les trésors et les munitions de guerre du roi. Cependant, six ans plus tard, les Dominicains revinrent et rebâtirent leur couvent. C'est à cette époque que le champ commence à porter le nom de place de la Granaterie. Les religieux louent la cour intérieure du couvent aux Consuls qui y installent leur marché aux grains.

Dès 1620, on l'appellera place Grenette.

Le couvent est détruit pendant la Révolution, il reste encore une entrée : le passage des Jacobins qui relie la place Grenette à la rue Philis-de-la-Charce. En 1794 on la nommera place de la Liberté mais elle retrouvera vite son nom actuel.

De nombreuses personnalités y furent exécutées : Dupuy Montbrun, François de Nobilibus, les Abbés Revenus et Guiliabert, Paul Didier...

En 1824 on y éleva le château d'eau, fontaine monumentale, dessinée par Madonna et sculptée par Sappey. On dit que le jet peut atteindre 22 m de hauteur.

La place Grenette est depuis très longtemps le centre commercial de Grenoble : académistes, marchands de vins et de liqueurs, bureau de cartes et de tabac, potier d'étain, joueurs de litières, hôtelleries y avaient leur place.

Le 14 juillet 1884, 14 lampes électriques prêtées par Edison inaugurèrent la place et le règne de la Houille Blanche. L'Hôtel de Ville resta longtemps au n° 4, la maison aux escaliers, derrière le château d'eau.

La place Grenette reste aujourd'hui encore le cœur de la ville, cœur animé par le commerce et la vie.

RUE GUÉTAL

C'est Félix Viallat, alors maire de Grenoble, qui décida de donner le nom de Guétal à l'ancienne rue des Remparts. Cette rue porta encore les nom de chemin Saint-Nicolas et rue de Derrière-les-Remparts.

« Nous ne devons pas oublier », précise le Conseil Municipal, que chacune des toiles de Guétal fut un hommage à la montagne dauphinoise, un appel à l'étranger à la connaître, à la parcourir... »

Quelques titres de ses œuvres en témoignent : « La Bérarde et le torrent des Etançons », « Environs de Grenoble », « Les Bords du Drac », « Le Mont Aiguille », etc.

Laurent Guétal est né à Vienne en 1841 dans une famille de petits agriculteurs dauphinois.

Il entre à 15 ans au Petit Séminaire du Rondeau, et en 1859 au Grand Séminaire. De plus en plus il est porté vers la peinture.

Il est nommé professeur de dessin en 1872 au Rondeau et il le restera pendant vingt ans.

Il rencontre Jean Achard qui l'influence fortement.

Il fut membre de l'Académie Delphinale.

Guétal exposa à Lyon et à Paris, mais resta un peintre provincial.

Un voyage en Italie élargit sa compréhension du tableau et l'incita à composer davantage.

Mais il mourut en pleine activité à 51 ans.

RUE HECTOR-BERLIOZ

Hector Berlioz, le célèbre musicien et compositeur, est né à La Côte-Saint-André le 11 décembre 1803.

Il fit ses études au Lycée de Grenoble. Son père le destinait à la carrière médicale et l'envoya à Paris. Mais rapidement il arrêta ses études de médecine et entra au Conservatoire en 1826. En 1830, il remporta le Grand Prix de Rome et voyagea en Italie pendant 2 ans. Il revint à Paris et fit entendre sa Symphonie Fantastique qui enthousiasma le monde musical. Nous connaissons tous ses œuvres principales : « La Messe des Morts », « Romeo et Juliette », « le Carnaval de Venise », « La Damnation de Faust ».

Près de l'actuel portail qui mène à la cour d'honneur de l'ancien Hôtel de Ville, il y avait une porte voûtée, la porte de l'Aiguier. Par cette porte, qui était donc sur la berge de l'Isère, on entrait dans le palais de Lesdiguières. Elle fut démolie en 1763.

A l'emplacement des maisons de la rue Hector-Berlioz, se trouvaient les écuries, les dépendances et la salle du Jeu-de-Paume du duc de Lesdiguières.

En 1658 Molière et sa troupe jouèrent dans cette salle du Jeu-de-Paume.

L'actuelle salle des concerts s'appelait autrefois salle des gardes, car elle servait aux gardes du Connétable. En 1747, cette salle fut mise à la disposition de l'Académie de Musique, c'est de là que vient son nom.

Le théâtre actuel a été construit en 1768 par une société d'amateurs, puis acheté par la ville et reconstruit en 1853, restauré en 1945 et 1950.

Avant 1883, cette rue portait le nom de rue du Quai à cause de sa proximité avec l'Isère.

JARDIN DE VILLE

Avant 1620, l'emplacement de l'actuel Jardin de Ville était occupé par une prairie allant du pied des remparts romains jusqu'à l'Isère.

Lorsque les foires ne pouvaient se tenir sur la place du Breuil (place Grenette actuelle) à cause de leur importance, les installations débordaient sur ce pré qui portait le nom du Pré de la Trésorerie. En effet, la Trésorerie était située dans le bâtiment de l'ancien Hôtel de Ville.

Pour les grandes circonstances, la prairie était transformée en parc. On signale que des visiteurs célèbres s'y promènèrent : ainsi Catherine de Médicis.

Lesdiguières, en 1620, annexe ce Pré de la Trésorerie et l'utilise pour en faire son parc privé tout en l'ornant de jardins et de fleurs. En particulier, il planta de magnifiques orangers que la ville possède encore. Lesdiguières crée la terrasse haute qui existe toujours et qui fut le rendez-vous de la petite cour du Connétable.

Héritière du duc, la famille de Ville-roy vend ce parc en 1719 en même temps que l'hôtel à la Ville de Grenoble. Celle-ci ouvre au public le jar-

din qui reçoit, au cours des ans, de nombreux aménagements.

En 1749, on construit le portail en pierre donnant accès à la rue Hector-Berlioz.

Le 18 juin 1740, la Ville de Grenoble place dans « le bois du jardin », une statue de bronze représentant Hercule sous les traits de Lesdiguières. Cette statue provenait de l'île du château de Lesdiguières à Vizille.

A maintes reprises, l'autorité militaire tenta de transformer en champ d'exercice la partie du jardin dit « le Bois ». Mais les maires et consuls s'y opposèrent vigoureusement.

Sur la terrasse haute existe un bâtiment ancien qui fut utilisé comme orangerie par la ville. Et ce n'est qu'à la Révolution qu'elle devint d'usage public, car auparavant elle était réservée à la noblesse.

En 1802, le mur longeant la rue Hector-Berlioz fut remplacé par la grille existant encore. Auparavant ce mur exposé au sud rendait cette partie du jardin très chaude ce qui lui valut le nom de « Cagnard », en patois cagnarder signifiait réchauffer. On mentionnait également ces noms d'allée des Veuves ou d'allée de Soupis.

On continua à tenir dans le bois et sur les terrasses la foire annuelle de Grenoble. La dernière eut lieu en 1885 car en raison des transformations du jardin, le Conseil Municipal décida de transporter les foires sur les contre-allées du cours Saint-André (cours Jean-Jaurès actuel) et sur les terrains libres de l'avenue de la Gare.

La statue d'Hercule fut transportée dans l'axe de l'Hôtel, au milieu du jardin aux fleurs. On y disposa également « Le Torrent », dû à Urbain Basset.

C'est à la même époque que fut implanté le kiosque à musiques militaires. Ce dernier a une toiture en forme de parasol japonais. Il est fermé par une ballustrade en pierre blanche provenant des anciennes carrières de l'Echaillon (à Saint-Quentin-sur-Isère). Longtemps les Grenoblois vinrent en-

tendre des concerts de musique militaire.

L'ancienne Trésorerie faisait partie du Château des Dauphins. Lesdiguières construisit la façade sur le parc après qu'Henri IV ait fait don de l'Hôtel. C'est le maréchal de Créquy, gendre et héritier de Lesdiguières qui conserva le château puis ensuite la famille de Villeroi. La Ville acquit ce bâtiment en 1719 en même temps que le jardin.

Le Pape Pie VII, Charles X, Napoléon III, l'Impératrice Eugénie, le Duc d'Aumale descendirent dans ce château. La Préfecture utilisa une partie des bâtiments jusqu'en 1867.

La Ville de Grenoble quitta ces lieux pour son siège du Conseil Municipal en 1968 et une plaque sur la cour d'honneur commémore la délibération du Conseil du 14 juin 1788 qui prépara l'assemblée de Vizille, premier pas vers la Révolution Française.

RUE JAY

C'est le 8 décembre 1888 que le Conseil Municipal décida de donner le nom de rue Jay à la voie partant de l'avenue Alsace-Lorraine et aboutissant au boulevard Gambetta à hauteur de la rue Dode.

Louis Joseph Jay, né à Saint-Hilaire-de-la-Côte, dans l'Isère, le 8 mars 1755, fut le fondateur du Musée de Grenoble qu'il organisa malgré beaucoup de difficultés de ses contemporains et les tracasseries du gouvernement.

Dessinateur, il fut professeur de dessins à l'Ecole Centrale de l'Isère dans un atelier très célèbre en son temps.

Il fut également correspondant de l'Académie des Beaux-Arts.

Il mourut à Vienne en 1836.

COURS JEAN-JAURES

Cette belle artère avait été créée à la demande de Nicolas Prunier de Saint-André, Président du Parlement de Grenoble, entre 1660 et 1664.

Elle fut plantée d'arbres sur huit kilomètres aux frais du Parlement et selon le désir de Saint-André qui lui donna son nom.

Cette belle artère rectiligne, considérée pendant longtemps comme une des plus belles promenades de France reliait Grenoble au Pont-de-Claix construit sous les ordres du Duc de Lesdiguières. Ce pont était à l'origine fermé par une porte en fer forgé, en forme de herse. Côté Grenoble, jusqu'au début du XX^e siècle, le cours Saint-André était également fermé par une grande grille appelée « Porte Saint-André ».

C'est le 7 juillet 1920 que le Conseil Municipal décida de remplacer le nom de cours Saint-André par cours Jean-Jaurès, soit six ans après sa mort violente puisque Jaurès fut assassiné par un fanatique le 31 juillet 1914 au moment où éclatait la guerre.

Né à Castres (Tarn) en 1859, Jean Jaurès fut professeur de philosophie au Lycée d'Albi, mais surtout un homme politique. Elu plusieurs fois député du Tarn en 1885 et 1914, il se fit remarquer à la Chambre des Députés par son éloquence, son ambition et son autorité morale.

En 1893, il adhère au Parti Socialiste et de 1904 à 1905 il joue un rôle prépondérant dans la création du Parti Socialiste S.F.I.O. qui consacrait l'union des socialistes français.

Historien, il a dirigé la publication de « L'Histoire Socialiste » (1789-1900) dont il a composé lui-même les quatre premiers tomes.

BOULEVARD JEAN-PAIN

Les anciens remparts de Grenoble qui entouraient la ville par le sud, étaient franchis par la porte des Alpes également appelée porte d'Eybens.

Elle fut détruite en 1924 pour permettre la mise en place de l'Exposition Internationale de la Houille Blanche. L'artère y aboutissant portait alors le nom de boulevard de Bonne en mémoire de François de Bonne, Duc de Lesdiguières. C'est l'extrémité de ce boulevard qui prit le nom de Jean Pain en souvenir de ce héros de la Résistance.

Né le 11 novembre 1891, il fut, pour ses œuvres de gravure et de lithographie, lauréat au Salon des Artistes Français à Paris.

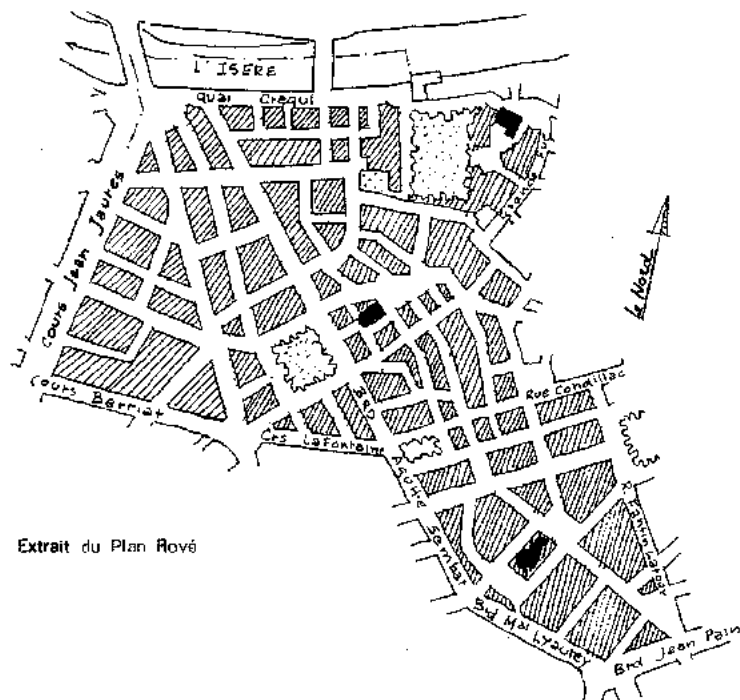
Animateur-fondateur de la Fédération Sportive Générale du Travail (F.S.G.T.), il reçut la médaille d'honneur de l'Education Physique.

Journaliste de son métier, il était à Grenoble le correspondant local du « Progrès » de Lyon.

Il se distingua d'abord au cours de la guerre 1914-1918, ce qui lui valut la Croix de Guerre en 1921. Puis il s'intégra au groupe de Résistance « Combat » et en 1943, dirigea les cours de formation des jeunes, refusant de partir en Allemagne (S.T.O.).

Nommé délégué pour l'Isère des sec-teurs « Combat » et chef départemental du R.O.P. (Recrutement, Organisation, propagande), il circula dans tout le département pour organiser la Résistance.

Le 26 novembre 1943, il fut emmené alors qu'il consommait avec des amis au Café du Tribunal et retrouvé le lendemain au Chevaillon, sur la route de Lyon, mort d'une balle dans la nuque.



RUE JULES-VIOLETTE

En mémoire du physicien français né à Langres en 1841.

Ancien élève de l'Ecole Normale Supérieure, docteur ès sciences, Jules Violle fut successivement professeur à la Faculté des Sciences de Lyon, puis maître de conférences à l'Ecole Normale Supérieure.

On doit citer, parmi de très importants travaux, ses belles expériences sur la température du soleil.

RUE LAFAYETTE

C'est en souvenir du passage à Grenoble, en 1829, de Gilbert Montier, marquis de Lafayette, né en 1757 et mort en 1834, que la Municipalité donna en 1831 le nom de La Fayette à l'ancienne rue Dauphine.

Etait-ce pour reconnaître que par sa remarquable indépendance de caractère et son esprit d'initiative La Fayette eut mérité d'être Dauphinois ?

Lors de son passage à Grenoble, La Fayette eut ces phrases pour la région qui l'accueillait :

« Ici flottèrent le premier pavillon de la liberté, le premier signal de l'égalité politique ; ici se trouverait au besoin une ancre de salut. Puissent toutes les prospérités se réunir dans la belle contrée de l'Isère et sur l'illustre métropole du patriotisme dauphinois. »

COURS LA FONTAINE

Est-ce le Lycée de garçons (Lycée Champollion) qui le borde d'un côté sur toute sa longueur et qui fut terminé en 1879 qui inspira les édiles lorsqu'ils donnèrent à ce cours en 1888 le nom de Jean de La Fontaine ?

Le plus grand des fabulistes français, né en 1621 et mort en 1695, méritait bien cependant ce rappel de son nom. Car si les morales de ses fables paraissent désuètes à certaines jeunes oreilles des lycéens d'aujourd'hui, le libertinage de ses contes n'est-il pas l'avant-garde de la liberté des mœurs de notre époque ?

RUE LAMARTINE

C'est par la même séance du Conseil Municipal du 12 juillet 1888 que furent nommés le cours La Fontaine et la rue Lamartine.

Sans doute était-ce le désir de rapprocher aux lycéens tout proches les grands auteurs de notre littérature.

Né en 1790 à Maçon, ce sont les « Méditations Poétiques » en 1820 qui lui assurent la célébrité et d'être reconnu comme le maître de la jeune génération romantique.

Il eut de nombreuses relations en Savoie par son mariage et en Dauphiné par ses amis, notamment Aymon de Virieu.

RUE LESDIGUIERES

François de Bonne, Duc de Lesdiguières, naît à Saint-Bonnet, aux Argures (Hautes-Alpes) en 1543.

Il est entraîné à 19 ans dans les rangs des soldats du Baron des Adrets, soutient la cause des protestants dont

il devient en Dauphiné, le chef à 33 ans, en 1575.

Après la prise de Grenoble, il devient le principal personnage de la province dont il sera le gouverneur de 1597 à sa mort.

Aussi remarquable guerrier que bon administrateur, il est l'un des premiers « urbanistes » de Grenoble.

Le Pont-de-Claix, l'endiguement du Drac, l'amélioration de la route de Vizille à Grenoble, par Tavernolles, le Passage de la Porte-de-France sous les rochers de la Bastille, l'ancien Hôtel de Ville, le Jardin de Ville, l'aménagement du quartier de la rue de Bonne, de la place Grenette, de la rue Montorge restent les témoins de son œuvre remarquable.

En un mot, il fut l'homme qui a le plus marqué l'histoire du Dauphiné.

Ses qualités lui valurent d'être nommé par Henri IV, Maréchal de France en 1609, Duc et Pair en 1611, Connétable en 1622.

Il mourut à Valence en 1626 à 84 ans.

Ce n'est pourtant qu'en 1888 que la Municipalité donna son nom à la rue Lesdiguières dont le souvenir était cependant déjà honoré par la rue de Bonne.

RUE DE LA LIBERTE

C'est en 1870 que la rue Eugénie (du nom de l'épouse de Napoléon III) prit le nom de rue de la Liberté.

Napoléon III venait d'être déchu par l'Assemblée Nationale après la capitulation de Sedan.

Mais le nouveau nom de la rue Eugénie ne rappelait-il pas le qualificatif d'Empire libéral donné aux trois dernières années du régime de l'Empereur ?

RUE DU MANEGE

Ainsi dénommée car non loin de là, sur le boulevard des Alpes se trouvait le manège militaire (1896).

RUE MARCEL-BENOIT

Marcel-Adolphe Benoit est né à Grenoble le 24 avril 1876.

Avocat à la Cour d'Appel de Grenoble depuis le 6 novembre 1897, il fut nommé secrétaire du Conseil de l'ordre le 8 octobre 1903.

Il était membre du Conseil Municipal et adjoint au Maire de Grenoble

plus spécialement chargé des Beaux-Arts, du Contentieux et de l'Instruction Publique.

Capitaine au 414^e Régiment d'Infanterie, il mourut dans la Meuse le 4 août 1916 à l'Ambulance des Petits-Monthairons et il fut cité à l'ordre de l'Armée en recevant la Croix de Guerre avec cette citation : « Excellent officier, animé du plus haut sentiment du devoir, déjà blessé au début de la campagne, est tombé mortellement atteint à la tête de sa compagnie soumise à un violent bombardement ».

Le Conseil Municipal décida, le 8 décembre 1916, de lui dédier une rue.

RUE MARCEL-DEPREZ

Electricien et physicien français né à Aillant-sur-Milleron (Loiret). (1843-1918).

A découvert la possibilité d'utiliser le courant électrique pour transmettre à distance une force quelconque, sans limite théorique de puissance.

Edouard Rey, maire à cette date, demande à Deprez de poursuivre ses expériences à Grenoble. Il créa avec d'Arsonval, le galvanomètre à cadre mobile (1882) et réalisa le premier transport industriel d'énergie électrique sur une distance de 14 km entre Vizille et Grenoble, en 1883.

Une dynamo génératrice est installée dans l'usine à ciment Delahaye près de la gare de Jarrie et au centre-même de Grenoble, dans le bâtiment de la halle est installée la dynamo réceptrice.

La rue Marcel-Deprez fut dénommée en 1927.

RUE MARECHAL-DODE

Ainsi nommée le 12 juillet 1888 en mémoire du Maréchal-Dode né le 20 avril 1777 à Saint-Geoirs.

Le Maréchal Dode était président du Comité des fortifications, commandant en chef du Génie pendant la guerre d'Espagne en 1823. Il mourut à Paris le 1^{er} mars 1851.

SUITE DU QUARTIER CENTRE-VILLE
AU PROCHAIN NUMERO

Conservez précieusement ce feuillet sur les rues de Grenoble.
Vous pourrez plus tard le relier.

Ce travail n'est pas celui de spécialistes, historiens ou journalistes ; il est donc perfectible. Aidez-nous à le corriger ou à le compléter en nous adressant vos critiques constructives, vos commentaires, vos informations ou des documents inédits à :

J. C. E. GRENOBLE
Commission 1001
6, boulevard Gambetta
38000 GRENOBLE

Merci d'avance.

les mille et une rues de grenoble

PAR LA JEUNE CHAMBRE ECONOMIQUE

Quartier du Centre Ville

(IV)

BOULEVARD MARECHAL-LYAUTEY

Louis Hubert Lyautey, Maréchal de France, né à Nancy (1854-1934).

Il s'enthousiasma pour les idées du catholicisme social et publie une étude célèbre sur le rôle social de l'officier dans le service militaire universel. Envoyé au Tonkin (1894) il devint l'adjoint de Gallieni qu'il rejoint ensuite à Madagascar.

Général en 1906, il est nommé en 1912 résident général au Maroc et pose les jalons de son œuvre civilisatrice dans le protectorat qu'il réussit à maintenir et à développer pendant toute la première guerre mondiale.

Il fait un court séjour à Paris comme Ministre de la Guerre (1917). Promu Maréchal de France en 1921 il est rappelé à Paris en pleine guerre du Rif (1925).

Il prépara et organisa l'Exposition coloniale de Paris.

Inhumé d'abord à Rabat, son corps a été ramené aux Invalides en 1961. Il a créé une sorte d'humanisme militaire et colonial fondé sur le respect des croyances et des coutumes.

En son souvenir, on dénomma en décembre 1940, la portion du boulevard Agutte-Sembat qui s'étend de la rue Hoche à la place Paul-Mistral : boulevard Maréchal-Lyautey.

RUE MARIUS-GONTARD

Avant 1920, elle s'appelait rue de l'Hôpital et débouchait devant le pont de l'Hôpital (actuellement pont Marius-Gontard).

L'hôpital était bâti le long de l'avenue Félix-Viallet, appelée avenue de la Gare. Cet hôpital avait été construit entre 1627 et 1638.

Entre 1907 et 1909, les services furent transférés à La Tronche et l'hôpital fut rasé entre 1910 et 1924. Seul un bâtiment fut conservé, aménagé, agrandi, en façade sur la rue de Belgrade on le transforma en hôtel — l'Hôtel Majestic — qui brûla avant la dernière guerre.

Cette rue était bordée sur un côté par l'Arsenal.

Marius Gontard, élu adjoint au maire de Grenoble à l'avènement de Stéphane Jay, était fabricant de chapeaux de paille. Il était connu des Grenoblois comme organisateur des cavalcades du

cours Berriat. Il était également adjoint délégué aux finances.

Très assidu à l'Hôtel de Ville, il a donné à lui seul plus de signatures que tous ses collègues réunis.

Il assiste à tous les banquets, est l'invité obligatoire de toutes les fêtes.

La rue prit le nom de Marius-Gontard en 1920.

PLACE DE METZ

La création de la place de Metz remonte à 1883, époque à laquelle on finit de démolir des bâtiments de construction légère qui étaient utilisés en entrepôts et hangars.

C'était, en effet, le quartier des peigneurs de chanvre dont l'activité se justifiait par l'existence de la culture du chanvre dans toute la région grenobloise.

Edouard Rey, maire de Grenoble, fit ouvrir de nombreuses artères et c'est à lui que nous devons la création de la place de Metz qui était entourée d'immeubles d'habitation de type moderne, à l'époque.

Le 31 avril 1883, cette place fut baptisée du nom de Metz pour rappeler le souvenir de la Lorraine cédée à l'Allemagne par le traité de Francfort de 1871.

Une statue de Jeanne d'Arc — fille de Lorraine — fut élevée sur cette même place.

RUE MILLET

Jean Millet, né à Grenoble, est mort en 1675.

Originaire de Meylan, sans aucune instruction mais d'une rare intelligence, il fut notaire à Grenoble de 1611 à 1650.

Poète patois, admiré de son temps, il écrivit « Le dialogue des quatre comères », la pastorale de Philis et de Margotton et la Fée de Sassenage.

RUE DE MIRIBEL

Lors de son ouverture entre la rue Félix-Viallet et la rue de Belgrade, cette rue fut dénommée ainsi par le Conseil Municipal, lors de sa séance de février 1909, présidée par le maire Félix Viallet, en souvenir du général de l'armée française de 1890 à 1893.

Marie François Joseph de Miribel est né à Montbonnot le 14 septembre 1831.

Ancien de polytechnique, il fut envoyé en Crimée et participa au siège de Sébastopol. Après la campagne d'Italie, il partit au Mexique puis devint attaché militaire à Saint-Petersbourg en 1863.

En 1870, rappelé à Paris, il revint prendre part à la guerre franco-allemande.

Chef d'Etat major général sous Rochebouët, il commanda ensuite la 2^e division d'infanterie à Lyon. Gambetta le réintégra dans l'emploi de chef d'état major général.

En 1888 il reçut le commandement du 6^e corps et fut de nouveau appelé par De Freycinet aux fonctions de chef d'état major général de l'armée. Il mourut dans la Drôme en septembre 1893.

Félix Viallet voulut aussi rendre hommage à son père Arthus Copin de Miribel, ancien maire de Grenoble de 1842 à 1845.

RUE MOIDIEU

Marc Antoine Régis Berger de Moidieu, mort en 1820, a par testament donné à l'Hôpital de Grenoble environ 600 000 F.

Un buste de marbre du sculpteur Sappé, érigé à sa mémoire, fut placé dans l'une des salles de l'hôpital.

L'ancien hôpital avait son entrée principale en face de la rue Marius-Gontard (anciennement rue de l'Hôpital). La rue Moidieu aboutissait rue de l'Hôpital et fut dénommée à la mémoire de ce bienfaiteur, en 1939.

Un pavillon de l'actuel Hôpital de la Tronche porte également son nom.

RUE MOLIERE

Cette rue a été créée en même temps que la place Victor-Hugo, où elle aboutit, à la fin du XIX^e siècle, et a pris le nom de rue Molière le 12 juillet 1888.

Jean-Baptiste Poquelin, dit Molière, est né à Paris le 15 janvier 1622 et y mourut le 17 février 1673 pendant la représentation du « Malade Imaginaire ».

Acteur, il forma sa propre troupe.

Auteur, il écrivit près de trente pièces parmi lesquelles se trouvent les plus grands chefs-d'œuvre de la Comédie française.

La légende veut que Molière ait joué à Grenoble en 1652 selon une délibération du Corps Consulaire de Grenoble en date du 2 février de la même année, et ce serait pour perpétuer cet événement que son nom fut donné à une rue de Grenoble.

RUE MONTORGE

L'origine de cette dénomination est incertaine puisqu'elle a donné lieu à de nombreux commentaires. Trois hypothèses toutefois sont envisagées.

— La première, la moins vraisemblable, voudrait que le Duc de Lesdiguières, qui possédait une propriété à l'emplacement de l'actuel Jardin de Ville, ait donné à la rue tracée à côté de son parc, le nom d'un de ses serviteurs et amis.

Toutefois, on ne retrouve trace nulle part d'un dénommé Montorge dans l'entourage du connétable. De plus, on a retrouvé un plan de Grenoble datant de 1548, donc antérieur à l'arrivée de Lesdiguières, sur lequel il est déjà fait état d'un chemin Montorge.

Ce qui nous conduit aux deux autres hypothèses ayant pour point commun l'orge. En effet, ce serait soit une altération de Monte Orge, soit de Monts-d'Orge.

— « Monte Orge » : la rue Montorge aboutit à la place Grenette dérivée de place de la Granèterie parce qu'à cet emplacement était établi un marché aux grains. Et les paysans, pour vendre ces grains — blé, avoine, orge — empruntaient fréquemment la rue Montorge ? Par ailleurs, les bateaux acheminant les céréales, étaient déchargés sur les bords de l'Isère et on « montait » ces céréales jusqu'à la place de la Granèterie par ce chemin.

— Enfin, troisième hypothèse : la place Grenette située hors des remparts de la ville, était entourée de buttes, notamment à l'emplacement de la rue Montorge, dont les archers et arquebusiers se servaient pour cibles lors de leurs exercices journaliers de tir. Ces buttes auraient été plantées d'orge d'où Monts d'Orge.

Le 7 mars 1815, Napoléon, lors de son retour de l'île d'Elbe, s'est arrêté à l'Hôtel des Trois Dauphins situé à l'angle de la rue Montorge et de la rue de Bressieux. Une plaque commémorative a été scellée sur la façade de cet hôtel devenu Hôtel Napoléon.

Gambetta également y séjourna deux fois, le 26 septembre 1872 et le 10 octobre 1878. Ainsi que Stendhal et fort probablement Franz Liszt.

Les trois fontaines ornant une des entrées du Jardin de Ville ont été installées en 1887 à la place des cavas insalubres utilisés comme magasins par les marchands de primeurs.

RUE DE PALANKA

Cette rue prenant de la rue de Belgrade et aboutissant avenue Félix-Vialet, fut dénommée ainsi le 31 décembre 1927 par amitié franco-serbe : Palanka étant une ville de Serbie, sur le Danube.

RUE PAUL-BERT

Tenant : cours Lafontaine,
Aboutissant : place Victor-Hugo.

Par décision en date du 3 décembre 1888, le Conseil Municipal de Grenoble, sous la présidence du Maire Auguste Gache, ne fit que confirmer le nom de rue Paul-Bert déjà dénommée ainsi par les propriétaires des maisons de cette voie.

Paul Bert est né le 17 octobre 1833 à Auxerre (Yonne). Inscrit à l'Ecole de

Médecine de Paris, il fut reçu docteur puis se spécialisa dans l'étude de la physiologie et de l'anatomie comparée dont il publia des ouvrages remarquables.

Médecin et physiologiste, il fut également homme politique. Nommé préfet du Rhône par Gambetta, il fut ensuite élu député de l'Yonne.

Ministre de l'Instruction publique de novembre 1881 à janvier 1882, il s'est intéressé particulièrement aux réformes d'éducation nationale. Il fit adopter l'enseignement gratuit et obligatoire.

Nommé Résident général au Tonkin le 31 janvier 1886, il devait y mourir la même année, le 11 novembre.

PLACE PAUL-VALLIER

C'est le jeudi 22 mars 1945, à 11 heures, que M. Lafleur, maire de Grenoble, inaugura la place Paul-Vallier, ancienne place des Alpes, et évoqua, en termes émouvants, l'action patriotique de celui qui fut surnommé « Le Héros n° 1 de la Résistance grenobloise ».

Paul Gariboldy, dit Paul Vallier, naquit à Ecullly (Rhône) le 17 octobre 1919. Après l'Algérie, où il passa une partie de son enfance, il fit ses études au lycée puis prépara les Arts et Métiers. La guerre de 1940 l'empêcha de terminer ses études.

Se trouvant à Grenoble au moment de l'armistice, il s'intégra sans tarder dans le premier groupe de résistance et devint le Chef de Groupe Franc « Combat ».

Ses coups de mains, ses missions réussies, ses initiatives heureuses ne se comptèrent pas. Il semblait s'être donné pour but d'accomplir « une action héroïque par jour », souvent il en accomplit deux. Nous ne citerons que les plus marquantes :

— Août 1943 : avec l'aide involontaire de deux P.P.F. il place avec un ami une bombe à retardement au siège du P.P.F., rue du Lycée, après perquisition des locaux et démantèlement des listes de membres et de documents de la plus haute importance.

— Peu de temps après, un dimanche, tout seul, il dépose une bombe au siège départemental de la Milice, place Victor-Hugo, et va s'asseoir sur un banc public face au local. « Je n'avais jamais vu sauter une bombe, il fallait bien que je me fasse une idée », dit-il au retour, à ses compagnons.

Les locaux remis en état, un après-midi, vers 17 heures, avec son ami Jimmy (Jean Bocq) il ouvre le feu à la mitrailleuse, sur la devanture du centre. A la suite de quoi les Miliciens baissèrent leur rideau de fer qui ne fut relevé que le lendemain de la mort de Paul Vallier.

Le 17 août 1943, il subtilisa aux Allemands un film nazi qui devait être projeté au Cinéma Royal aux familles des ouvriers partis volontairement travailler en Allemagne.

Ce film fut présenté, après la guerre, dans ce même cinéma lors des journées commémoratives, le 23 mars 1945, le lendemain de l'inauguration de la place.

— En septembre 1943, avec ses compagnons, il s'empare de plusieurs camions de munitions abandonnés par les Italiens au fort des Quatre-Seigneurs avant l'arrivée des nazis. Le temps est

trop court pour tout emmener aussi font-ils sauter le fort au moment même où les Allemands en prennent possession, faisant de nombreux morts.

— Toujours en septembre 1943, Paul Vallier déménage en plein midi le local du S.T.O. (Organisme chargé de déporter en Allemagne les travailleurs français) de la Grande-Rue, pendant que Jimmy s'occupe de celui du Jardin de Ville. Des milliers de jeunes Français ainsi ne partirent pas en Allemagne.

— Mars 1944, son dernier « grand » exploit. Avec ses hommes, il s'empare à la Poste de Grenoble de 6 300 000 F représentant la recette de la veille. Entièrement désintéressé et foncièrement bon, il utilisa cette somme ainsi que les 10 millions dont il avait hérité de sa famille pour venir en aide aux familles des F.F.I. du Vercors et aux Grenoblois nécessiteux. Il distribua également des tickets d'alimentation subtilisés aux services de ravitaillement général.

Livré par un traître, il devait mourir ce même mois de mars, le mercredi 22.

Voulant rentrer sa célèbre traction noire immatriculée 1365 HK 5 au garage Achard, à Fontaine, accompagné par son ami Jimmy, son fidèle lieutenant, il fut entouré par une douzaine d'hommes. La lutte aurait pu être égale si ils avaient pu saisir la mitrailleuse cachée sous le siège de la voiture. Ils sont contraints de protéger leur fuite à coups de revolver. Ils ont cinq cents mètres d'avance quand Jimmy est touché. Paul Vallier s'en aperçoit, ralentit sa course pour protéger la fuite de son camarade. Son chargeur vide, il s'écroule percé de quatorze balles. Après les coups de grâce dans la tête, ses ennemis, par vengeance pour les émotions causées, s'acharnèrent sur son corps dont ils martelèrent le visage à coups de talon.

Ses camarades de « Combat » gardent le souvenir d'un homme courageux d'une bravoure et d'un sang-froid magnifiques. Jamais il ne les exposa inutilement et, pour chaque mission dangereuse, il les accompagnait.

Très superstitieux, il avait deux jours néfastes : le vendredi et le 22 de chaque mois. Il mourut un 22.

Il repose au cimetière de Saint-Martin-d'Hères.

PLACE DE PHILIPPEVILLE

Philippeville, cité d'Algérie, décida, dans un geste généreux de parrainer tous les orphelins grenoblois des victimes de la Résistance.

En 1623, à l'emplacement de cette place s'élevait un couvent et l'Eglise des Augustins. Cet ordre disparut après la Révolution et les locaux furent rasés pour faire place à ceux de la manutention militaire — la place s'appelait alors place de la Manutention. Les Bâtiments de la manutention servirent de quartier général aux grévistes en 1905.

Ils furent détruits quelques années plus tard pour faire place à un parking en 1945.

Et c'est en 1970 que commença la construction d'un immense parking sous-terrain.

La place de la Manutention devint place de Philippeville le 26 mars 1945.

dans le couvent des religieuses du Verbe Incarné à l'angle des rues Saint-François et de Bressieux.

Saint François de Sales, évêque de Genève, fit entre 1616 et 1618 plusieurs séjours à Grenoble, invité par le Parlement de la ville. Il prêcha à la Collégiale Saint André et fut peut-être en partie à l'origine de la conversion au catholicisme du Connétable de Lesdiguières.

RUE SAINT-JACQUES

Au XVI^e siècle, cette rue se trouvait dans le faubourg Saint-Jacques à l'extérieur de l'enceinte romaine. Elle était située en bordure d'une branche du Drac, le Draquet, qui, se jetait dans l'Isère un peu en amont du Pont Marius Gontard actuel.

C'est dans une maison de la rue Saint-Jacques, maison appelée plus tard « Maison de la Trêve », que Lesdiguières, alors chef des protestants, signa une trêve avec Alphonse Omano, représentant du Roi dans la Province du Dauphiné.

En 1592, Lesdiguières ayant fait construire une nouvelle enceinte fortifiée, le faubourg Saint-Jacques se trouva alors à l'intérieur des remparts.

Le Draquet fut détourné à cette époque. On le franchissait auparavant sur les restes d'un pont de pierre construit en 1524 et qui avait été emporté par une inondation. Ce passage portait le nom de « Pierres Pontées ».

En 1794, la rue Saint-Jacques fut appelée rue des Sans-culottes.

RUE SAINT-JOSEPH

L'ancienne église Saint-Joseph, bâtie en 1697 dans le faubourg Saint-Joseph par Monseigneur Le Camus, se trouvait à l'emplacement de l'actuelle place d'Apvril.

Cette église fut détruite après la guerre de 1914-1918, à l'époque où s'achevait la construction de la nouvelle église Saint-Joseph, face à la place de Metz.

Cette rue avait tout naturellement été dénommée rue Saint-Joseph car elle conduisait à l'église du même nom.

Ce quartier avait, sous la Révolution, pris le nom de faubourg des Tuiles.

RUE SAINT-NICOLAS

Au début du XVIII^e siècle cette rue s'appelait rue Saint-Pierre. Débaptisée en 1794, elle fut dénommée rue de l'Arse.

Elle tient son nom actuel d'une chapelle Saint Nicolas qui s'y trouvait.

RUE DE SAULT

C'est en 1672 que cette rue fut construite sur l'emplacement des anciens remparts démolis par Lesdiguières pour agrandir l'enceinte fortifiée.

Elle fut ainsi nommée en mémoire de François Créqui de Bonne, Comte de Sault, qui fut gouverneur du Dauphiné de 1665 à 1681.

François Créqui de Bonne était le fils de Charles de Créqui, Maréchal de France et gendre de Lesdiguières.

Pendant la révolution, la rue fut appelée rue de la Victoire.

QUAI STEPHANE-JAY

A la mort de Félix Poulat en octobre 1896, Stéphane Jay fut élu maire de Grenoble, poste qu'il occupa jusqu'en 1904. Pendant ces huit années il poursuivit l'œuvre entreprise par Auguste Gache en créant des voies nouvelles plus larges et donc mieux adaptées à une circulation qui, déjà à cette époque, était dense.

C'est Stéphane Jay qui fit élargir l'ancienne rue Saint-Louis, dénommée rue Félix-Poulat en 1899. Les immeubles vétustes qui bordaient cette ruelle furent abattus entre 1900 et 1902, donnant ainsi naissance à la rue Félix-Poulat telle que nous la connaissons aujourd'hui.

A Stéphane Jay, nous devons aussi la création de la place Championnet, de la Régie Municipale du Gaz et de l'Electricité et du réseau des tramways électriques.

C'est le 31 décembre 1927, peu après la mort de Stéphane Jay, que le quai fut baptisé de son nom actuel.

Il avait auparavant changé maintes fois de nom, s'appelant tout d'abord chemin de l'Abreuvoir, puis quai de Bordeaux en 1821, quai d'Orléans, quai Charles X, quai Napoléon et enfin, en 1870, quai de la République.

RUE DE STRASBOURG

Cette rue s'appelait anciennement rue Napoléon car elle était au point de départ de la route de Grenoble à Briançon par Eybens, route qu'avait suivie l'Empereur déchu à son retour de l'île d'Elbe.

La route d'Eybens portait à cette époque le nom de « Grand Chemin de la Croix-Rouge » et aboutissait par le chemin Saint-Nicolas situé à l'extérieur des remparts, à l'ancienne porte de Bonne.

C'est en 1870 que lui fut donné le nom de rue de Strasbourg, en souvenir de la capitale alsacienne qui, cette même année, venait d'être prise par les Allemands après un long siège.

RUE THIERS

Jusqu'en 1888, l'avenue Thiers partait de la place Saint-Louis, par la rue Clot-Bey et l'actuelle rue Thiers. Le 12 juillet 1888, la partie comprise entre la place Saint-Louis et le boulevard Gambetta prit le nom de rue Clot-Bey et le 30 juin 1902, le Conseil municipal décida de la baptiser simplement rue Thiers, car sa largeur ne justifiait pas son nom d'avenue.

En 1885, sur cette avenue, deux industriels grenoblois, MM. Jay et Jallifier, créèrent l'entreprise qui porta leur nom et s'illustra par la qualité de ses constructions métalliques. Ils furent les précurseurs grenoblois de cette nouvelle industrie du fer en développant la fabrication des fermetures en fer et en acier, les persiennes en fer et les moules pour tuyaux en ciment qui furent exportés dans de nombreux pays étrangers.

Louis-Adolphe Thiers naquit à Marseille en 1797. Avocat à Aix, il vint à Paris en 1821, publia divers ouvrages avant de créer en 1830, « Le National » et de contribuer au rétablissement de la monarchie de juillet.

Il fut successivement Ministre de l'Intérieur (1832-1834), Président du Conseil (1836-1840), chef du Parti de l'Ordre à l'Assemblée de 1848, avant d'être arrêté et exilé en 1851.

De retour en 1852, il publia une « Histoire du Consulat et de l'Empire », avant de reprendre part à la vie politique comme député en 1863. Il s'opposa farouchement à la politique des nationalités et au projet de déclaration de guerre à la Prusse.

Nommé chef du pouvoir exécutif en 1871, il employa toute son énergie à la conclusion du traité de paix de Francfort et à la répression de la Commune.

Devenu Président de la République en août 1871, il négocia l'évacuation des troupes allemandes du territoire national, ce qui lui valut le titre de « Libérateur du Territoire ». Renversé par une coalition des partis monarchistes et conservateurs, il démissionna le 24 mai 1873 et fut remplacé par le Maréchal Mac-Mahon.

Il resta jusqu'à sa mort, le 3 septembre 1877 à Saint-Germain-en-Laye, le chef de l'opposition républicaine.

SUITE DU QUARTIER CENTRE-VILLE
AU PROCHAIN NUMERO

**Conservez précieusement ce feuillet sur les rues de Grenoble.
Vous pourriez plus tard le relire.**

Ce travail n'est pas celui de spécialistes, historiens ou journalistes ; il est donc perfectible. Aidez-nous à le corriger ou à le compléter en nous adressant vos critiques constructives, vos commentaires, vos informations ou des documents inédits à :

**J. C. E. GRENOBLE
Commission 1001
6, boulevard Gambetta
38000 GRENOBLE**

Merci d'avance.

les mille et une rues de grenoble

PAR LA JEUNE CHAMBRE ECONOMIQUE

Quartier du Centre Ville

(V)

RUE VAUBAN

Célèbre ingénieur et maréchal de France, Sébastien le Prestre, marquis de Vauban, naquit à Saint-Léger-Vauban dans le Nivernais en 1633.

En 1678, nommé commissaire général des fortifications, il s'attacha à la défense des villes, réparant plus de 300 places fortes et en construisant un grand nombre de nouvelles.

Il dirigea lui-même de nombreux sièges tels celui de Lille en 1667 et celui de Philippsburg en 1688.

Critiquant de plus en plus la politique générale, il perdit peu à peu les faveurs de Louis XIV qui l'écarta du gouvernement en 1707. La cause de cette disgrâce était un projet d'impôt unique, la dime royale, projet dans lequel il se montrait le père de la démographie moderne en démontrant l'utilité des recensements réguliers et le précurseur des réformateurs du 18^e siècle en imaginant un impôt unique qui pèserait sur tous également. Cet ouvrage avait été publié sans autorisation et fut saisi. Vauban en mourut quelques mois plus tard.

C'est en 1692 qu'il avait visité Grenoble et proposé au gouvernement d'en refaire les remparts. Il resta de son passage la poudrière située dans le quartier de la mutualité.

Grenoble n'honorera cependant sa mémoire qu'en 1888 en ne lui consacrant que l'une de ses rues les plus courtes.

PLACE VAUCANSON

Une anecdote, rapportée par Gustave Vallier, affirme que sur le registre de baptême de la paroisse Saint-Hugues, en date du 25 février 1709, le nom de Vaucanson était orthographié Vocanson. Il semble que ce soit Jacques Vaucanson lui-même qui ait tenu à cette nouvelle orthographe plus noble que la précédente et qui honorait ainsi son génie.

Il se fit même souvent appeler Monsieur de Vaucanson, montrant sans doute ainsi qu'il n'avait plus rien à voir avec ses modestes origines, puisque sa famille était issue du peuple.

Jacques Vaucanson était, en effet, le dixième enfant d'une famille de gantiers. Il naquit à Grenoble le 24 février 1709,

dans la maison portant le n° 8 de la rue Chenoise.

Enfant, il était très doué pour la mécanique et la « petite histoire » rapporte qu'observant un jour une horloge, il en comprit le mécanisme sans même la toucher et fut ensuite capable d'en fabriquer une qui put marquer les heures.

Il étudia la mécanique, l'anatomie et la musique à Paris et il devint rapidement célèbre par ses automates. Il présenta à l'Académie des Sciences son « Joueur de flûte » : celui-ci bougeait les doigts sur la flûte, soufflait dans l'instrument et avec sa langue, donnait les notes de la mélodie. Ce fut le début de sa célébrité et cet automate fut suivi de bien d'autres.

« Le joueur de tambourin » jouait du galoubet de sa main gauche et frappait le tambourin en mesure avec sa main droite.

Il y eut aussi le « Joueur d'échecs » et « un canard » qui s'ébrouait, allait chercher du grain dans une auge, le mangeait, le digérait dans son estomac en le triturant et le rejetait à l'autre bout de l'intestin.

Pour la représentation de « Cléopâtre » de Marmoutel, il conçut un « serpent » qui se précipitait sur Cléopâtre en sifflant.

En 1741, le cardinal de Fleury le nomme inspecteur des manufactures de soie du royaume de France. Il mit alors ses dons au service de cette industrie dont il perfectionna les machines pour le tissage et le filage.

Ainsi en 1749, il construisit un dévidoir pour filer les cocons et en 1751 un métier pour organsiner la soie, tout automatique. Des dessins compliqués pouvaient être obtenus grâce à une commande par bandes perforées.

Ces diverses inventions lui attirèrent les foudres des canuts lyonnais qui ne toléraient pas ces machines qui leur prenaient leur travail. Ainsi en témoigne cette chanson :

« Un certain Vaucanson
Grand garçon
Un certain Vaucanson
A reçu una patta
De los maîtres marchands
Gava, Gara la gratta !
S'y tombe entre nos mains
Y fait chla lou canards
Lou canards
E dansa la marionetta. »

En 1758, il fut nommé à l'Académie des Sciences.

A la fin de sa vie, il avait créé un musée qui regroupait toutes ses œuvres, aussi bien les automates que les machines et conscient de son génie, il l'avait offert à la Reine Marie-Antoinette. Après sa mort, le 21 novembre 1782, la reine qui ne soupçonnait pas la réelle valeur de ce musée, en laissa disperser le contenu.

En 1856, la ville de Grenoble lui dédia une place, sur laquelle elle fait élever, en 1876, une statue de l'inventeur sculptée par Chapuy. La Banque de France devenue Banque de l'Isère y fut construite en 1858 et l'Hôtel des Postes, récemment rasé, en 1886.

Le musée de Grenoble et la façade de la Préfecture ont chacun un buste de Vaucanson.

De plus, une rue Vaucanson, créée en 1832, existait également à l'emplacement de l'actuelle rue Auguste-Gaché, dénommée ainsi en 1927.

RUE VICAT

D'origine dauphinoise, la famille Vicat, protestante, possédait une verrerie à Roybon, mais elle en fut chassée à la révocation de l'Edit de Nantes, et ses nombreux biens furent donnés à l'abbaye de Saint-Antoine.

Les Antoniens recueillirent un de ses enfants, laissé en nourrice et qui devint la souche de la famille Vicat de Grenoble.

Louis-Joseph Vicat naquit le 31 mars 1786 à Nevers où son père, sous-officier au régiment de dragons Royal-Piémont était alors en garnison.

Vicat fit ses études à Grenoble sous la direction de son oncle Chabert, professeur de mathématiques à la Faculté. Sur le conseil de Fourlier, alors préfet de l'Isère, il se présenta à l'Ecole Polytechnique où il entra le 20 novembre 1804. Il en sortit en 1806 avec le grade d'ingénieur des ponts et chaussées.

D'abord attaché au service du canal de Bormida, il fut nommé en 1809 à Périgueux et en 1812 à Souillac dans le Lot pour la construction d'un pont sur la Dordogne. C'est à l'occasion de ce travail, réputé alors très difficile, qu'il entreprit ses recherches sur la chaux hydraulique.

En 1818 il publia ses découvertes qui immortalisèrent son nom et servirent de base à l'industrie de la fabrication des ciments et des chaux hydrauliques.

La ville de Paris lui avait offert en 1841 une coupe en argent ciselée par

Froment-Meurice et les Chambres en 1845, sur proposition d'Arago et de Thénard, lui votèrent une récompense nationale.

Il était membre correspondant de l'Institut, inspecteur général des ponts et chaussées, commandeur de la Légion d'honneur, chevalier de Sainte Anne de Russie, de l'Aigle Rouge de Prusse, etc.

Il mourut le 10 avril 1861 à Grenoble qui honora sa mémoire 5 ans plus tard, en lui dédiant une rue.

PLACE VICTOR-HUGO

Poète, auteur dramatique, historien, romancier, orateur, homme politique, Victor Marie Hugo eut une vie aussi riche que féconde et laissa à la France un héritage considérable.

Né à Besançon le 26 février 1802, fils du général d'Empire Sigisbert Hugo, il se fit connaître très tôt comme un poète classique (odes en 1822), la publication de la « Préface de Cromwell » en 1827, des « Orientales » en 1829 et surtout la représentation d'« Hernani », en 1830, en firent le chef du roman-

tisme français et les années 1830-1840 consacrent sa gloire.

Après quelques échecs littéraires et la mort de sa fille Léopoldine en 1843, il se lance dans la politique et se fait élire député en 1848.

Il combattit le gouvernement de Napoléon Bonaparte et dut s'exiler dans les îles anglo-normandes après le coup d'Etat du 2 décembre 1851. Il ne retourna en France qu'après la chute de l'Empire en 1870.

De nouveau élu député, puis sénateur en 1876, Victor Hugo est un personnage honoré et officiel. Il meurt à Paris le 22 mai 1885 et le gouvernement lui fit des funérailles nationales. Ses cendres furent transférées au Panthéon.

Quelques jours seulement après ces funérailles, le 27 mai 1885, Grenoble lui consacra l'une de ses plus prestigieuses places, créée dans le cadre de la rénovation voulue par Edouard Rey.

Cette place était occupée par les anciennes casernes de Bonne et par l'ancien rempart qui la traversait, ce qui prouve l'éternel recommencement de l'histoire puisque déjà en 1880, l'expansion de Grenoble nécessitait le déplacement des casernes...

dénoncèrent sa trahison, leurs plaintes n'étant pas écoutées, ils reprirent les armes, et taillèrent en pièces les premières troupes envoyées contre eux. D'un nombre trop inférieur, ils furent tôt ensermés dans l'étreinte de fer des légions romaines, et acceptèrent définitivement la domination de leurs vainqueurs.

Les Romains continuèrent le pays par des colonies et peuplèrent de vétérans la ville principale, Vienne, sur le Rhône et la bourgade qu'ils avaient créée dès l'an CXXI, pour contenir la population de l'Isère, Cularo (lieu reculé) bourgade devenue plus tard la ville de Grenoble.

Le quai des Allobroges a pris cette dénomination dans la séance du Conseil Municipal du 3 décembre 1888. Faisant suite au quai Xaxier-Jouvin, il va de la place Saint-Laurent à l'entrée de La Tronche.

Jusqu'à la construction de l'avenue Maréchal-Randon, et du pont des Hôpitaux, au début de notre siècle, c'était le point de départ de la route nationale qui conduisait en Savoie et en Italie.

RUE ANDRÉ-CHEVALIER

Ouvrier gantier, André-Claude Chevalier prit une grande part à la création de la Société de Secours Mutuels dite « Société des Gantiers », fondée le 1^{er} mai 1803, et surtout première du genre.

Dans sa séance du 25 août 1866, le Conseil Municipal, décide de donner le nom d'André Chevalier, à la voie nouvellement ouverte entre la rue Saint-Laurent et le quai.

Le décret impérial du 6 juillet 1857, donne son approbation à cette nouvelle dénomination. Par ce même décret, Napoléon donnait également son accord pour les appellations des voies publiques suivantes : place Lavalette, place de Gordes, quai de Broses, rue Servien, rue de Lionne, rue Barnave, rue Valbonnais, rue Chanrion, rue Vicat, rue Renaudon.

Le Préfet de l'Isère était alors M. Pas-tourneau, et avait pris antérieurement un arrêté provisoire en faveur de ces dénominations, mais en interdisant l'exécution avant le décret impérial ; malgré cette interdiction, le maire, M. Vendre, fit appliquer les nouvelles dénominations, ce

Quartier Saint-Laurent

(1)

Ce quartier bâti sur le roc, est le berceau de Grenoble. Résistant, il a formé une unité dès le départ jusqu'à nos jours. Borné par la Porte du Nord, par le rocher de la Bastille et la Porte-de-France au Sud, il est limité par les berges de l'Isère. L'antique Cularo donna l'idée aux Romains d'y fonder un poste militaire lorsqu'ils firent la conquête de l'Allobrogie (en 120 avant J.-C.). L'Isère séparait les Allobroges (rive droite) des Voconces (rive gauche). Ces peuples avaient les mêmes mœurs que les Gaulois. La bourgade ne comprenait que la montée Chalemont (chal : route) et une partie de la rue Saint-Laurent.

QUAI DES ALLOBROGES

Le premier peuple connu qui occupa le territoire du département de l'Isère, fut celui des Allobroges. (Ce mot est formé de deux mots celtiques All-brog, qui signifient « hauts villages »).

Ce peuple guerrier d'origine celtique, habitait cette partie de la Gaule dont on a formé plus tard la Savoie.

« Poussés par d'autres tribus, que la misère chassait des hautes montagnes, les Allobroges s'établirent dans la vallée du Graisivaudan et s'arrêtèrent à Cularo. Vivant sur un terrain peu fertile, les Allobroges étaient grossiers, sauvages et farouches. Guerriers redoutables, mais loyaux, francs et hospitaliers, intelligents et laborieux... »

« L'Allobrogie comprenait une partie de la Savoie, les arrondissements de La Tour-du-Pin et de Vienne, la partie de l'arrondissement de Saint-Marcellin située sur la rive droite de l'Isère, et une partie de l'arrondissement de Grenoble.

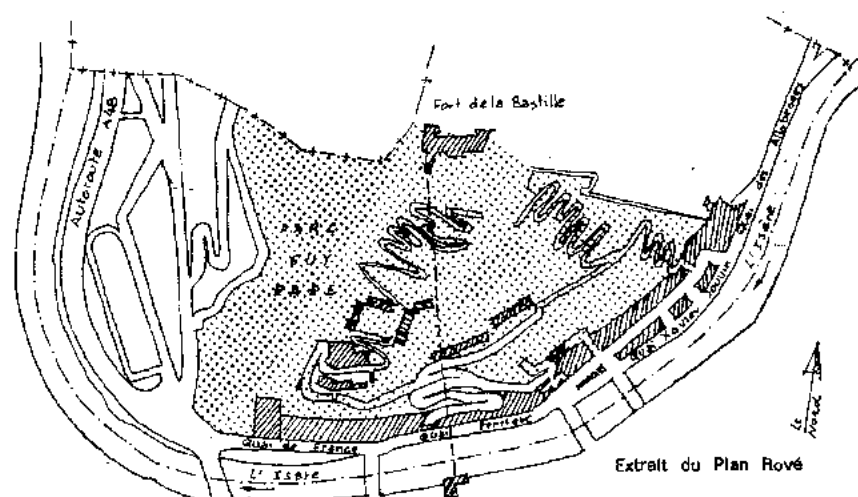
L'Isère séparait les Allobroges des Voconces, qui occupaient les cantons de Sassenage et Villard-de-Lans, Pont-en-Royans, et une partie de ceux de Vif, Clèlles, Mens, Monestier-de-Clermont.

Après avoir été la terreur des Romains, les Allobroges durent défendre contre eux leur indépendance ; leur alliance avec Bituit, roi des Arvernes, ne les sauva pas, et leur territoire, conquis

de 125 à 121 avant Jésus-Christ fut inclut dans la province narbonnaise.

Ils n'en conservaient pas moins leur fierté, et leur chef, Induciomar, ne craignit pas de dire en plein Sénat : « Nous ne sommes pas tellement vaincus, que nous ne puissions, ô Romains exercer encore votre vertu... »

Ils étaient si remuants que Catilina ne craignit pas de les faire entrer dans sa conjuration contre sa patrie ; mais ils



qui valut entre le préfet et le maire un incident épistolaire que le décret impérial permit de classer.

Les petits incidents d'il y a 100 ans ne sont-ils pas toujours d'actualité ?

Écoutez le rapporteur, dans la séance du Conseil Municipal du 25 août 1866, sous la présidence de M. Vendre, maire :

« ...La pétition d'André Chevalier est conçue en quelques mots bien simples, mais qui suffisent pour expliquer le but de la société ; elle s'exprime ainsi :

« La plupart des ouvriers gantiers ont témoigné du désir qu'ils ont de concourir par une souscription volontaire, à l'établissement d'une caisse de bienfaisance dont l'unique destination serait de secourir ceux de leurs confrères qui seraient dans le besoin. A cet effet, ils vous supplient, citoyen maire, de vouloir bien leur accorder votre autorisation, pour rassembler dimanche prochain, et arrêter le plan de leur bureau de bienfaisance... »

« Le Maire de Grenoble s'empresse d'autoriser leur réunion. Son arrêté est à la date du 25 germinal, an XI. L'assemblée des gantiers a lieu à l'Hôtel de Belmont, le 27 du même mois, deux jours après, le 29 germinal, le maire donne un avis favorable.

Le 1^{er} floréal, le préfet approuve et enfin, le 2 floréal, un dernier arrêté du maire autorise la formation définitive du bureau. »

« On n'accusera ni le maire, ni le préfet, d'avoir retardé, par des lenteurs administratives, la fondation de notre première société de Secours Mutuel. »

Le maire s'appelait Renaudon, le Préfet Fourier.

« M. le Maire n'a jamais été mieux inspiré que lorsqu'il a conçu la pensée de prendre l'honnête nom d'André Chevalier, pour le faire connaître à ses concitoyens et pour le signaler à la reconnaissance de toutes les sociétés qui se sont fondées sur le modèle de celle des Gantiers de Grenoble. »

PLACE ARISTIDE-BRIAND

Cette place située à l'entrée de l'autoroute A48, en face du pont de la Porte-de-France, est peu connue des Grenoblois sous son véritable nom.

L'ancienne Porte-de-France construite en 1620 par Lesdiguières, aujourd'hui monument aux morts, en est le principal pôle d'intérêt.

Le nom d'Aristide Briand qui a été donné à cette place nous rappelle l'homme politique né à Nantes en 1862 qui fut onze fois président du Conseil. Comme ministre des Affaires Étrangères, il fut partisan d'une politique de réconciliation avec l'Allemagne qui aboutit en 1925 aux accords de Locarno.

Ce brillant orateur fut aussi un des animateurs de la Société des Nations. Il mourut en 1932.

CHEMIN DE LA BASTILLE

Ce chemin, situé en partie sur le territoire de la commune de La Tronche, permet d'accéder au fort de la Bastille.

Le premier fort de la Bastille fut construit sous le règne de François 1^{er} en 1537.

Lesdiguières en 1591 en fit édifier un nouveau sur la plate-forme de la Bas-

tille, ainsi que deux lignes de fortifications rejoignant l'une la porte Saint-Laurent (1615), l'autre la Porte-de-France (1620).

Les travaux de construction du fort actuel furent entrepris en avril 1624. On construisit aussi à cette époque une ceinture bastionnée reliant la branche fortifiée de Saint-Laurent à celle du Rabot.

PLACE CLAVEYSON

En 1793, la place aux œufs prit le nom de place Claveyson en souvenir d'une grande famille, originaire du Viennois et qui possédait à Grenoble un hôtel sur cette place.

Cet hôtel fut acheté plus tard par la famille Bardonnèche.

En 1793, l'hôtel fut démoli, et la place fut appelée l'Île-de-Claveyson ou l'Île-de-Bardonnèche, parce qu'elle était entourée de roues. Cette place était un lieu de réjouissances, c'est ainsi qu'en 1660 pour fêter le mariage de Louis XIV et de l'infante Marie-Thérèse ainsi que la paix en Espagne on y mit des tonneaux pleins, où ceux qui avaient participé aux cortèges et qui criaient leur admiration venaient se désaltérer.

Vers 1670, sur cette place, naquit Blanc dit La Goutte, auteur de « Grenoblo malherou », recueil de poésies en patois qui évoquaient les malheurs dus aux inondations qui régulièrement ravageaient Grenoble.

Au fond de la place, on aperçoit une maison avec des balustres. C'est là que les Hache (Pierre, Jean, François, Christophe-André) célèbres ébénistes grenoblois du XVIII^e avaient leur atelier.

Au XVIII^e siècle les consuls s'installèrent dans la maison de l'angle de la place Claveyson et de la Grande-Rue, maison qu'ils avaient louée pour servir d'Hôtel de Ville.

MONTEE CHALEMONT

La montée Chalemont, créée par les Romains, était jusqu'à l'époque de Lesdiguières, la seule voie pour arriver à Grenoble, en venant de Lyon ou de Vienne.

En effet, la base du Rabot plongeait dans l'Isère, et seul un petit sentier menait au port de la Roche (actuellement Porte-de-France) où s'amarrèrent les bateaux. Cette route fut abandonnée en 1620 seulement, lors de la création du couvent de Sainte-Marie.

L'origine du nom Chalemont est controversée. Pour certains, dont l'érudite archéologue Pilot, il semble bien que l'on doit ce nom simplement à sa position : « Chal » signifie route. Les vieux montagnards disaient « faire la chala », c'est-à-dire, frayer un passage, une route à travers la montagne.

D'autres ont fait le rapprochement avec « Scalla Montis », échelle de la montagne, ou encore font dériver le mot Chalemont de « Calvul Mons », Mont Chauve, indication qui a été trouvée dans un manuscrit du 14^e siècle.

Enfin, une autre étymologie est celle du Mont Chalumeau. Pour ses partisans, on prétendait qu'autrefois, on avait l'habitude de conduire au son du chalumeau les filles de joie qu'on enfer-

mait dans une maison située au pied de cette montée.

Une des anciennes portes de la ville portait le nom de Porte-de-Chalemont. On peut encore en voir des vestiges à l'extrémité de la rue sous la forme d'un portail à ogive.

La route aboutissait à l'origine, en face du pont suspendu actuel. C'est en 1840 que cette arrivée fut condamnée par une terrasse contre laquelle on adossa une fontaine.

La fontaine au lion, due au sculpteur grenoblois Sappey, représente un lion en pierre de Sassenage, étouffant sous sa griffe un serpent en bronze. Le but de cette opération était de couper le lacet que forme la rue Chalemont. Pour cela on ouvrit alors le passage existant actuellement qui fait la jonction avec la rue de l'Orme qui est formée d'escaliers.

Une chapelle, dédiée à Saint Antoine, se trouvait sur la montée Chalemont, qui, jusqu'en 1884, était pavée avec les cailloux pointus du Drac.

Le chemin qui conduit de Chalemont au couvent Sainte-Marie a été ouvert par les religieuses. Il était orné d'un chemin de croix qui a subsisté jusqu'à la Révolution.

Seul subsiste actuellement, près du couvent, un portique rappelant par une inscription sur marbre noir, que Saint-François de Salles est le fondateur de ce monastère de la Visitation, et que la première pierre en fut posée le 21 octobre 1619 par la princesse Christine de France, fille d'Henri IV.

La montée Chalemont, véritable berceau de la ville, avec la rue Saint-Laurent, fut toujours l'un des sites les plus curieux. Elle était au début du siècle, une des promenades favorites des Grenoblois. Ils pouvaient de là admirer le paysage et regarder l'Isère s'étirer à leurs pieds.

PONT DE LA CITADELLE

Construit de 1863 à 1865, ce pont voisinait avec l'ancienne citadelle.

Il a porté les noms de pont de pierre, pont neuf, pont Napoléon, pont Lavalette.

ROUTE DE CLEMENCIERES

Octroi en 1896. Cette route mène au col de Clémencières, l'une des portes de la Chartreuse.

MONTEE CULARO

Ancienne voie romaine.

Avant 1620 cette montée portait le nom de montée Chalemont, elle était le début d'un projet de route vers Lyon. Ce projet fut abandonné quelques temps plus tard.

La Montée Cularo (Cularo étant le nom que portait Grenoble avant Jésus-Christ) est la portion de l'ancienne montée Chalemont qui conduisait au couvent de Sainte-Marie-d'en-Haut.

Au-delà de la Porte de Chalemont, démolie en 1954, c'est l'ancien chemin de Cularo qui portait alors le nom de chemin de l'enclos puis de chemin des Vignes.

PLACE DE LA CYMAISE

En 1694, cette place s'appelait place du Pont-de-Bois. C'est en 1790 qu'elle fut dénommée place de la Cymaise.

Cymaise était autrefois un marché aux vins dans la vallée (le nom viendrait de symare qui était alors une mesure pour le vin, symare : 2 pots de l'ancienne mesure ou 2 litres actuels).

BOULEVARD DE L'ESPLANADE
ESPLANADE

Situé hors des remparts et de la Porte-de-France, l'Esplanade de la Porte-de-France ou le boulevard de l'Esplanade appartenait autrefois à la commune de Saint-Martin-le-Vinoux.

Après de multiples démêlés avec la ville de Grenoble, cette commune accepta en 1824, de céder cette parcelle de terrain qui appartenait maintenant au territoire de Grenoble.

Cette Esplanade n'était autrefois qu'un simple mail créé en 1595 par Lesdiguières. Le jeu de mail est le précurseur du jeu de boules, et c'est cette vocation qui se perpétue encore de nos jours sur ce boulevard. Mais si des jeux paisibles, des fêtes populaires, des spectacles de music-hall et de cirque s'y déroulent actuellement, cette esplanade fut aussi le théâtre d'exécutions : en 1816 furent fusillés à cet endroit 21 complices de Paul Didier, instigateur de la conspiration contre le gouvernement de la Restauration.

C'est en 1848 que l'Esplanade inaugura sa vocation de lieu de fête populaire, en l'honneur de la proclamation de la République.

QUAI EUGENE-CHARPENAY

Ainsi dénommé en l'honneur du maire de La Tronche, né en 1842, délégué cantonal et président de nombreuses œuvres de bienfaisance.

Retiré des affaires en 1889, il se consacra exclusivement à la photographie.

Ses collections de clichés des Alpes sont mondialement connues.

IMPASSE DU FOUR

Distincte de la rue du Four, qui appartient au quartier Très-Cloîtres, cette impasse monte à partir de la rue Saint-Laurent.

Cette sombre ruelle s'enorgueillit d'une jolie porte avec élégante clef de voûte en pierre.

Au 13^e siècle, existait un four à cet endroit qui appartenait au prieuré. Celui-ci en gardait jalousement l'exclusivité grâce à une ordonnance de Gui-gue IV qui interdisait la construction d'un autre four sur la rive droite de l'Isère.

Au XIV^e siècle, les fours se multiplièrent dans la ville (Grand-Rue, place Saint-André, rue Saint-Jacques).

QUAI DE FRANCE

Ce quai, créé en 1840, relie l'Esplanade au quai Perrière. L'étude des documents anciens nous apprend que le rocher qui le surplombe s'étendait autrefois jusqu'à l'Isère ne permettant que le cheminement d'un étroit sentier. Cette « montée Chalemont », qui datait des Romains, menait au petit port dit « de la Roche », et à la Porte du même nom, qui devint la Porte-Perrière (détruite en 1642).

Le quai de France, gagné sur le rocher, débouche sur la place Aristide-Briand où s'élève la Porte-de-France. Il est relié au boulevard Gambetta par un pont qui enjambe l'Isère.

JARDIN LEON-MORET

Eminent géologue Grenoblois, Léon Moret fut doyen de la Faculté des Sciences.

Ce professeur de géologie, homologue et ami de Maurice Gignoux, de Wilfrid Kilian, marqua profondément de son passage notre Université grenobloise.

Auteur de nombreux ouvrages de géologie, il mourut en 1972 ; la municipalité voulut honorer sa mémoire en donnant son nom au jardin qui s'étend de la Porte Saint-Laurent jusqu'à la Bastille, et qui était autrefois le Domaine Militaire.

ROUTE DE LYON

et ancienne route de Lyon

Dénommée ainsi le 3 décembre 1839, pour des raisons bien évidentes : il s'agit de l'ancienne route impériale n° 75 qui partait de la Porte-de-France.

PONT MARIUS-GONTARD

Ce pont a porté, tour à tour les noms de pont de pierre, pont Créqui, puis pont de l'Hôpital jusqu'en décembre 1924, date à laquelle il fut dénommé pont Marius-Gontard (le 30 décembre).

Marius Gontard est né à la Cluse-de-Paquier le 10 novembre 1856. Fabricant de chapeaux de paille à Grenoble, il était connu des Grenoblois comme organisateur des cavalcades du cours Berriat.

Elu conseiller municipal en 1896, il était nommé quelques mois après troisième adjoint. Il fut réélu en 1900 (deuxième adjoint) puis en 1904 (premier adjoint).

Très assidu à l'Hôtel de Ville, il a donné à lui seul, plus de signatures que l'ensemble de ses collègues réunis.

Il assistait à tous les banquets, était l'invité obligatoire de toutes les fêtes.

Construit entre 1837 et 1840 le pont actuel a remplacé un pont plus ancien, également en pierre, commencé en 1621. Il a coûté 479 500 F.

Il est composé de trois arches en anse de panier, d'ouvertures inégales : l'arche centrale a 27 mètres, les arches latérales sont un peu plus petites (23 mètres).

RUE MAURICE-GIGNOUX

Il naquit à Lyon en 1881, mais il passa la plus grande partie de sa carrière scientifique à Grenoble. Il est l'un des maîtres de la géologie et en particulier de la géologie alpine.

Polytechnicien et normalien, à ses travaux de recherche pure dont sa célèbre « Géologie Statigraphique », traduit en plusieurs langues, il sut allier des applications pratiques d'où sa contribution aux barrages de la Giroite, du Chambon, de Tignes et de Génissiat.

Il prit part aussi à la création de l'école des ingénieurs hydrauliciens, section de notre Institut Polytechnique. Il suivit les visites de chantier avec ses étudiants d'un pas difficile mais obstiné car il souffrait déjà d'un asthme insidieux.

Doyen de la Faculté des Sciences de Grenoble, membre de l'Académie des Sciences, il décéda en 1955 laissant le souvenir « d'un grand savant, frôlé par le génie, véritable maître dans toute l'acceptation du terme. L'homme était à la hauteur du savant et aucune compromission ne devait effleurer cette existence toute droite uniquement consacré à la recherche, à ses élèves, et à sa famille ».

La montée du Rabot qui s'élève jusqu'à l'Institut de Géologie fut dénommée le 26 mai 1965 rue Maurice-Gignoux en souvenir de ce géologue alpin amoureux des pentes abruptes, mais garda en sous-titre son nom. On lui a donné le nom de « rue Maurice-Gignoux, montée du Rabot ».

**Conservez précieusement ce feuillet sur les rues de Grenoble.
Vous pourrez plus tard le relier.**

Ce travail n'est pas celui de spécialistes, historiens ou journalistes ; il est donc perfectible. Aidez-nous à le corriger ou à le compléter en nous adressant vos critiques constructives, vos commentaires, vos informations ou des documents inédits à :

**J. C. E. GRENOBLE
Commission 1001
6, boulevard Gambetta
38000 GRENOBLE**

Merci d'avance.

QUAI MOUNIER

Ce quai créé en 1837 lors de la construction du pont de pierre de la citadelle prit le nom de quai Mounier en souvenir du grand constitutionnel né à Grenoble, le 12 novembre 1758 au n° 6 de la Grand-Rue où une plaque de marbre placée contre la maison le signale aux promeneurs.

Né d'une famille aisée de négociants en soieries et draperies, Jean-Joseph Mounier fit ses études de droit à Orange. Inscrit comme avocat au Barreau de Grenoble à 21 ans, il achète ensuite la charge de juge royal, en 1783, où il « se taille une réputation par son équité et sa conscience ».

L'exil au Parlement de Grenoble le lance dans la vie politique.

Après la Journée des tuelles, il fut nommé secrétaire des Etats du Dauphiné, réunis au Château de Vizille le 21 juillet 1788.

En mai 1789, il s'installe à Paris avec sa femme, ses deux filles et son fils. Le 23 juin, lors d'une réunion de l'Assemblée Générale dans la salle du Jeu de Paume à Versailles il fut l'instigateur du serment du Jeu de Paume qui devait doter la France d'une constitution.

Mais les événements se précipitèrent.

En juillet, il s'affronte violemment avec Mirabeau, en septembre, il démissionne du Comité Constitutionnel. Le temps des modérés est révolu. A deux reprises, il échappe à un attentat. Il renvoie sa famille à Grenoble et lui-même se réfugie en Dauphiné d'où bientôt il doit passer en Savoie. Le 22 mai 1790, il retrouve les siens à Chambéry et prend le chemin de l'exil : La Suisse.

Revenu en France le 1^{er} octobre 1801, il reçoit de Napoléon la préfecture de l'Ille-et-Vilaine, puis un fauteuil de sénateur et un titre de conseiller d'Etat. Mais miné par les épreuves, rongé par une maladie de foie, il meurt en 1806, à l'âge de 47 ans.

QUAI PERRIERE

Ce nom « Perrière » vient d'un mot patois grenoblois « pereyri » qui signifie carrière de pierres.

C'est de ces carrières que l'on extrayait la pierre qui servait à la construction des maisons grenobloises.

Anciennement la rue Perrière comptait deux rangées de maisons ; mais à la suite de fréquentes inondations vers 1835 la rangée de maisons bordant l'Isère fut démolie ; les quais prirent sa place.

En 1829 à la suite de la venue à Grenoble du roi de Naples, du duc d'Orléans et de la duchesse, la partie du quai entre le pont suspendu et le pont de la Porte-de-France prit le nom de quai des Princesses.

Près de la rue de l'Orme, dans la rue Perrière, il y avait une maison appelée Tour Dauphine, parce qu'elle avait appartenu aux Dauphins, les restes de cette tour furent démolis en 1822.

A la hauteur de la porte qui conduit à la Bastille existait la porte Perrière qui fut démolie en 1610 par Lesdiguières pour construire la Porte de France.

Avant Lesdiguières, au-delà de la Porte Perrière, la rue se prolongeait jusqu'au pied du rocher par un sentier qui conduisait au port de la Roche, où s'amarrèrent les bateaux des marchands.

ANCIENNE PORTE-DE-FRANCE

Point de départ de l'autoroute A 48, la Porte-de-France, malgré la poussée de la ville, occupe toujours son emplacement primitif. Mais l'entrée de la ville se situe maintenant à l'extrémité de l'Esplanade, d'où part depuis 1881 un nouveau rempart qui, cheminant à flanc de coteau, rejoint les fortifications du Fort-Rabot.

La porte en pierres blanches et noires avec pilastres et trophées, a été amputée de ses deux barrières, pont levé qui primitivement la complétaient. De style Louis XIII, elle a été érigée en 1620 par Lesdiguières lorsqu'il modifia les fortifications de la ville. On peut y lire l'inscription suivante en latin :

« Louis XIII, roi de Navarre et de France, Pieux, Heureux, Invincible, après avoir réuni la colline de Grenoble à la ville, et après avoir terminé ses murs, ses retranchements et ses bâtiments accessoires élevés par Sa prévoyance et les soins de François de Bonne, duc de Lesdiguières, Pair et Maréchal de France, vice-roi du Dauphiné, a donné à cette porte le nom de Porte Royale (1620) ».

La porte de France et la porte Saint-Laurent sont les seules rescapées des anciennes portes des remparts de Grenoble.

PONT DE LA PORTE-DE-FRANCE

C'est d'abord un pont métallique qui fut construit en 1893 par la compagnie Eiffel de Paris, après plus de dix ans de discussions sur son emplacement et son mode de financement.

Le pont actuel, en pierre, théâtre de nombreux embouteillages dominicaux, l'a remplacé après la deuxième guerre mondiale.

CITE DU RABOT

Jean Rabot, fut conseiller et premier président au Parlement de Grenoble.

En 1494, il fut nommé administrateur des affaires civiles de Naples et de Sicile. Les Napolitains le gardèrent prisonnier pendant un an. Il ne put regagner la France que vers 1532.

Hugues Pinel vendit vers 1513 à Bertrand Rabot un des fils de Jean Rabot une tour située sur le mont Rachais qu'il avait lui-même obtenue par succession d'Antoine Bradel, maître des comptes.

Cette tour prit le nom de Tour Rabot. Elle fut le premier élément des fortifications qui dominaient Grenoble pour sa défense.

Un hôpital pour lépreux y avait été installé en 1250. C'est Lesdiguières qui fit construire la forteresse qui prit le nom de Bastille. Il établit également une porte de la Tour Rabot et une autre au Prieuré de Saint-Laurent.

En 1777, hors de cette porte on trouva 7 tombeaux mérovingiens (VIII^e) et une route. Ce qui voudrait dire que cet-

te route qui passait sous la porte de Chalemont vers la fin du XVI^e siècle et au pied de la Tour Rabot, existait dans les temps les plus reculés.

Près de la Tour Rabot, on découvrit en 1877, une inscription romaine qui servait de dédicace à une statue élevée au dieu Mars surnommé Cassus. par Severinus Censorinus, ce dernier occupait en ce temps-là une fonction très importante dans l'organisation militaire.

L'époque de la dédicace est antérieure à celle de la conquête de la Gaule par Jules César.

CHEMIN DE LA ROCHETTE

Partant de la route de Lyon, le promeneur empruntant le chemin de la Rochette rejoindra presque sans efforts la route de Clémencières.

Au cours de ce parcours pittoresque, il aura tout le loisir de découvrir par lui-même l'origine du nom que porte ce chemin.

CHEMIN SAINT-JEAN

La plus grande partie de ce chemin se trouve sur le territoire de la commune de La Tronche.

L'origine exacte du nom de cette voie restant à découvrir, nous ferons une nouvelle fois appel aux connaissances de nos lecteurs.

RUE SAINT-LAURENT

(PONT, PORTE, CASEMATES SAINT-LAURENT)

Cette rue est une des plus anciennes de Grenoble. A l'époque de la domination romaine, il existait déjà sur cette rive de l'Isère une voie appelée « Pariatara ».

La rue prit successivement les noms de « Rive de Burgo » en 1243, « Magna Carreira Saint-Laurenti » au XV^e siècle et rue Saint-Laurent au XVI^e siècle.

En 1794, sous la Révolution, elle s'appela d'abord rue de la Fraternité, puis rue de la Montagne, et reprit le nom de Saint-Laurent en mai 1795.

Cette rue est très riche en souvenirs historiques et en vieilles pierres.

La chapelle Saint-Oyand (ou Oyen) qui date probablement du IV^e siècle est l'un des édifices chrétiens les plus anciens de France. Pétu à peu enfouie par des éboulements de terrain, elle fut transformée en crypte et c'est au XVI^e siècle que les Bénédictins édifièrent au-dessus de la chapelle une église consacrée à Saint Laurent.

Selon la légende, le diacre Saint Laurent mort martyr en l'an 258 aurait été placé sur un gril de fer chauffé par des charbons ardents.

L'église Saint-Laurent fut plusieurs fois restaurée au cours des siècles et de l'édifice primitif il ne subsiste que le chœur et l'abside.

A l'une des extrémités de la rue se trouve la Porte Saint-Laurent construite par le duc de Lesdiguières en 1615. Elle fut restaurée et intégrée dans l'enceinte fortifiée du général Haxo édiflée à partir de 1832 et dont les casemates font partie.

A cette époque on pouvait lire sur la porte cette inscription : « François

de Bonne de Lesdiguières, Duc Pair et Maréchal de France, Vice-Roi du Dauphiné, a terminé avec un soin intelligent les remparts de la ville de Grenoble, commencés sous les heureux auspices et par l'ordre d'Henri IV, l'invincible, Roi de France et de Navarre. Il les a agrandis par la volonté de Louis XIII, le Roi très chrétien, à l'aide de retranchements et de boulevards et a érigé depuis les fondations la porte Saint-Laurent en l'an de grâce 1615 ».

La première porte Saint-Laurent fut construite à la fin du XIV^e siècle. Ce n'était alors qu'un simple portail qui fut démoli en 1396, et une nouvelle porte fut édiflée en 1406 près du cimetière Saint-Laurent.

En parcourant la rue Saint-Laurent on peut voir au n° 2 la maison natale de Xavier Jouvin, à côté de laquelle il y a une fontaine surmontée d'une inscription latine signifiant : « En l'an du Seigneur 1746, ici coule une eau salubre pour le peuple altéré. Cette eau qui coule fait à jamais l'éloge des administrateurs de la ville ».

Au n° 42, Saint-Jean-Baptiste de la Salle, fondateur des Frères des Ecoles chrétiennes, séjourna en 1711, puis au n° 40 de 1713 à 1714. C'est dans ce dernier immeuble que se trouvait l'école de garçons qui y resta jusqu'en 1733.

Une plaque apposée au n° 42 rappelle que c'est d'ici que Lionel Terray partit pour effectuer sa dernière course.

Au n° 52, la maison de l'avocat Gaspard Bouvier dans laquelle Jean-Jacques Rousseau descendit le 11 juillet 1768 à son arrivée à Grenoble.

A l'extrémité sud-ouest de la rue Saint-Laurent se trouvent la place de la Cymaise et le pont Saint-Laurent. C'est à cet emplacement que les Romains jetèrent le premier pont sur l'Isère. Par la suite ce pont fut plusieurs fois reconstruit.

Le pont actuel, anciennement dénommé pont suspendu, a été reconstruit en 1836.

PLACE SAINT-LAURENT

La proximité de l'église Saint-Laurent explique sa dénomination (voir rue Saint-Laurent).

RUE SAPPEY

Cette rue honore la mémoire du sculpteur dauphinois Pierre-Victor Sappey (1801-1856) né à Grenoble.

Elle se dénommait anciennement rue Ribaud (ou Viboud) et c'est en mai 1893 que le nom de Sappey lui fut donné.

Parmi les œuvres de ce sculpteur on peut citer le château d'eau de la place Grenette, la fontaine du Lion de la place de la Cymaise et la fontaine des Eléphants à Chambéry.

QUAI ET PLACE XAVIER-JOUVIN

Qui de nos jours connaît ce que Xavier Jouvin apporta à la région grenobloise ? Sans doute bien peu de gens se souviennent qu'il en fit la capitale mondiale de la ganterie.

Il naquit à Grenoble le 8 décembre 1801 dans une famille sans fortune et

fut mis en apprentissage dès qu'il atteignit l'âge de travailler.

A 17 ans il part pour Paris avec de grandes ambitions. Il rêve d'inventions et de perfectionnements. Il travaille sans relâche, augmentant ses connaissances dans tous les domaines. Il voudrait simplifier la fabrication du gant afin de donner un renouveau à cette industrie qui atteint son point le plus bas en 1834.

Il s'aperçoit que les mains se ramènent finalement toutes à un petit nombre de dimensions, toujours les mêmes : ce sont les pointures.

Inutile alors de perdre son temps à fabriquer du sur mesure. Il met alors au point sa main de fer qui permet de couper les gants mécaniquement à partir de calibres.

Ce système de coupe porte d'ailleurs son nom et il permit immédiatement la rénovation de la ganterie grenobloise. Grenoble devint et resta pen-

dant très longtemps capitale mondiale dans ce domaine.

Pour Xavier Jouvin c'est la fortune, mais il se souvient de ses modestes origines et, homme de cœur, il définit pour ses ouvriers une sorte de système d'intéressement : à partir du 1^{er} janvier 1840, seront prélevés 5 centimes sur chaque douzaine de gants fabriqués, centimes qui seront redistribués aux ouvriers.

Cet homme, dont les projets étaient encore très nombreux, fut brutalement emporté par la mort le 3 mars 1844.

Grenoble, désireuse de rendre hommage à ce citoyen méritant, lui dédie une place en 1886, sur laquelle fut érigée une statue de Xavier Jouvin en 1889, œuvre du sculpteur Henri Ding.

Dans ce même souci, une plaque fut placée contre la maison dans laquelle il mit au point sa main de fer (rue Saint-Laurent).

Quartier Abbaye-Jouhaux

(I)

Limité au nord par le boulevard Clemenceau, au sud par l'ancienne voie ferrée, à l'ouest par l'avenue Jean-Perrot et à l'est par l'avenue Jules-Vallès, ce quartier est un vivant symbole de contraste, tant dans sa population, dans son habitat que dans son nom.

N'est-il pas symbolique, en effet, de voir réunis les noms de l'Abbaye, lieu de prière et de méditation et celui de Jouhaux, vivant exemple du syndicalisme actif et dévoué pour l'intérêt et la cause du monde ouvrier ?

Si la présence d'une abbaye dans ce quartier reste controversée, l'œuvre de Jouhaux, en revanche, est encore vivante dans l'esprit de nombreuses personnes, tout autant que celle d'Emile Romanet, inventeur des allocations familiales qui y est également honoré.

RUE ALBERT-RECOURA

Dénommée le 21 février 1969, cette rue porte le nom d'un scientifique Albert Recoura, né à Grenoble, le 30 janvier 1862, et professeur à la Faculté des Sciences à Grenoble, à partir de 1901.

De 1884 à 1904, il publie ses travaux dans les « comptes-rendus de l'Académie des Sciences », les « Annales de Chimie et de Physique » et le « Bulletin de la Société Chimique de Paris », concernant en particulier les sels de chrome.

En collaboration avec Marcelin Berthelot, il rédige et publie plusieurs mémoires sur la bombe calorimétrique.

CITE DE L'ABBAYE IMPASSE DE L'ABBAYE

Une chemin de l'Abbaye reliait autrefois le faubourg Très-Cloîtres à la route d'Eybens.

Une courte impasse conserve aujourd'hui cette dénomination, ainsi que la cité du même nom, définissant le centre géographique du quartier de l'Abbaye.

De quelle Abbaye s'agit-il donc ?

Rousset nous dit à son sujet en 1893 :

« Un ancien couvent avait été fondé dans ce quartier sous le nom de couvent de l'Abbaye. On y a découvert il y a quelques années, une source d'eau

sulfureuse, semblable à celle d'Uriage, des bains froids y avaient été établis. »

Pour d'autres, le couvent de l'Abbaye n'a jamais existé dans ce quartier, et ce nom proviendrait d'un moulin, dit « Moulin de l'Abbaye » qui appartenait à l'Abbaye des Ayes, près de Crolles.

Saurons-nous un jour avec certitude quelle est l'origine de cette « Abbaye » ?

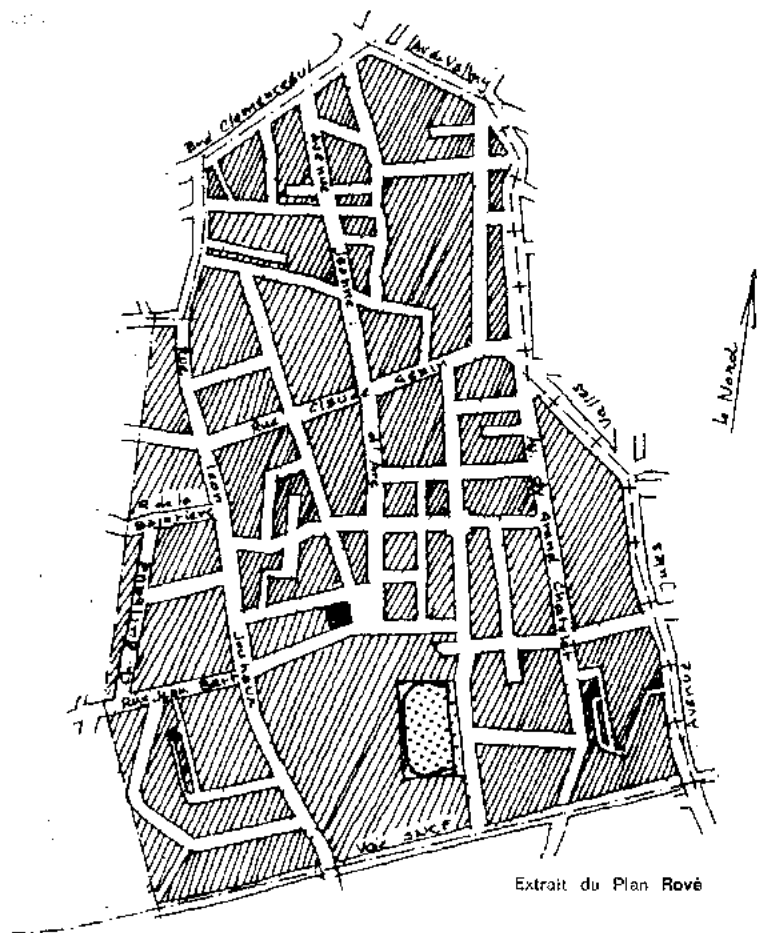
PLACE ANDRE-CHARPIN

André Charpin, négociant en fers et métaux à Grenoble, a été juge au Tribunal de Commerce, délégué de l'Union Mutualiste de l'Isère, en tant qu'administrateur de l'Office Public d'Habitation à Bon Marché (O.P.H.B.M.) en 1921, puis vice-président en 1929.

Onze ans après sa mort, en 1938, et sur proposition du Conseil d'Administration de l'O.P.H.B.M., le Conseil Municipal, par délibération du 23 mars 1949, donne son nom à la place de ce que l'on appelle administrativement, l'Ilot II, situé cité de l'Abbaye.

CHEMIN DES ARTS

Aucune archive ne nous permet de connaître les origines du nom de ce chemin, élargi en 1897, rattaché au réseau municipal en 1904 et prolongé le 2 mars 1909.



RUE DE LA BAJATIERE

Située en partie dans le quartier du même nom, cette rue s'appelait autrefois chemin Perrin.

C'est un Grenoblois, Claude-Auguste BAJAT (1809-1879) dont le patronyme est à l'origine de cette dénomination datant du 5 mars 1941.

Bajat était un marchand de tableaux établi d'abord rue Vaucanson, puis rue Lafayette. Il possédait une petite propriété dans le futur quartier de la Bajatière à l'angle nord des rues Maurice-Barrès et de la Bajatière.

Les amis de Bajat avaient pris l'habitude de s'y réunir et avaient donné à cet endroit le nom de Bajatière.

CHEMIN BARRAL

Ainsi dénommé par décision du Conseil Municipal du 25 janvier 1963, en l'honneur du magistrat Barral de Montferrat.

CHEMIN DE LA BLANCHISSERIE

Son nom doit venir d'une blanchisserie qui se trouvait dans le chemin.

RUE DU 140^e REGIMENT D'INFANTERIE ALPINE

C'est le 16 janvier 1959 que l'Amicale des Anciens du 140^e Régiment d'Infanterie Alpine 14-18 et 39-40, présente une requête au maire de Grenoble pour

que le quartier de l'Île-Verte, en pleine transformation à l'époque, ait désormais une rue dénommée 140^e Régiment d'Infanterie Alpine.

M. F. Petit-Martenon, vice-président de l'Amicale, relance la municipalité les 16 janvier et 22 octobre 1960.

A l'appui de sa demande, il fait remarquer tout d'abord que la garnison de ce Régiment était située proche des casernes Bizanet et Vinoy, donc près du quartier en pleine transformation.

D'autre part, nombreux sont les Grenoblois et habitants de la région qui sont morts au champ d'honneur à Verdun, en Alsace, Artois, Somme, etc., sous les plis du drapeau du 140^e.

Le 25 janvier 1963, l'Amicale obtient satisfaction. A l'instar de villes telles que Lyon, Nice, Strasbourg, Grenoble donne le nom d'une artère à cette formation d'élite qui s'est couverte de gloire pour la défense de la Patrie.

CHEMIN DU CHAPITRE

Aucun document ni aucune délibération du Conseil Municipal ne nous a permis de retrouver l'origine de ce nom.

RUE CHARLES-RIVAIL

La ville de Grenoble donna le 16 novembre 1956, le nom de cet ancien maire à une nouvelle voie, située au sud du groupe scolaire du Grand-Châtelet.

Né à Grenoble en 1862, Charles Rivail y fit ses études et s'inscrivit au

barreau. Elu au Conseil Municipal en 1900 et nommé adjoint délégué à l'instruction publique et au contentieux administratif, il fut réélu en 1904 et l'Assemblée communale lui confia le mandat de maire.

Sous la municipalité de Charles Rivail de grandes réalisations sont effectuées. C'est ainsi qu'en quatre ans, il supprime les anciennes halles, fait effectuer la percée de la rue de la République et crée la place de la Manutention. Bravo pour l'expansion pensent alors les Grenoblois, mais toujours des impôts nouveaux, ah non ! Pourtant si l'on veut poursuivre l'œuvre entreprise, il faut de l'argent. Un emprunt de 5,7 millions est lancé.

Charles Rivail termine sa brillante carrière à la présidence de la Cour d'Appel de Chambéry. Il fut inhumé au cimetière de Grenoble en 1936.

RUE CLAUDE-GENIN

Ce nom a été attribué à la rue par délibération du Conseil Municipal du 24 novembre 1924.

Claude Genin, professeur au Lycée Vaucanson, fut un bienfaiteur de la ville. Il était né à Faverges (38) le 14 octobre 1859.

Il occupe sa retraite en fondant et organisant la Société pour la sauvegarde de l'enfance. Il meurt le 10 février 1922.

BOULEVARD CLEMENCEAU

C'est en 1941 que le boulevard du Parc prit le nom de boulevard Clemenceau en hommage à Georges Clemenceau homme politique français, né à Mouilleron-en-Pared, en 1841.

Député à partir de 1875 et chef de la gauche radicale, il se fit remarquer par son éloquence passionnée ; on le surnomma le tonbeur de ministères et plus tard, le Tigre.

Il fut partisan de Dreyfus.

On lui confia le poste de président du Conseil de 1906 à 1909.

A nouveau au pouvoir en 1917 il se consacra totalement à la poursuite de la guerre et fut très populaire après la victoire.

Il négocia le traité de Versailles et fut écarté de la Présidence de la République.

Nommé membre de l'Académie Française il mourut en 1929.

RUE DU COMMANDANT-PERROT

Ancienne voie privée, vendue à la municipalité de 1932 à 1934. Prend le nom de son ancien propriétaire Claude Perrot, chef de bataillon d'infanterie territoriale.

CHEMIN DU COMMERCE

Aucun document ni aucune délibération du Conseil Municipal ne nous a permis de retrouver l'origine de ce nom.

PLACE DE LA COMMUNE DE 1871

Cette place située dans le quartier de l'Abbaye est plus connue sous le nom de la place du Marché.

Le changement de nom de cette rue serait souhaitable afin d'aplanir des difficultés existant actuellement entre Grenoble et l'Administration des Contributions qui ne veut pas reconnaître cette place comme domaine public tant qu'elle n'aura pas reçu une autre appellation.

La commune de Paris en 1871 était le gouvernement révolutionnaire (18 mars-27 mai 1871) installé à Paris après la levée du siège de la ville par les Prussiens et renversé à la suite d'un nouveau siège de la capitale par l'armée régulière du gouvernement de Thiers, fixé provisoirement à Versailles.

RUE CONDÉ

C'est en 1956 que cette rue du quartier de l'Abbaye prit le nom du Prince de Condé.

Louis II, prince de Condé, dit le Grand Condé est né à Paris en 1621. Il fut l'un des plus grands généraux du règne de Louis XIV. Il s'illustra fort jeune par les victoires de Rocroi, de Fribourg, de Nordlingen et de Lens.

Après avoir pris part aux troubles de la Fronde et s'être un moment allié aux Espagnols il fut remis en possession de son commandement lors du traité des Pyrénées en 1659 et se distingua durant les guerres de Dévolution et de Hollande.

Il mourut en 1686. Bossuet prononça son oraison funèbre.

RUE DUGUESCLIN

Cette rue fut ainsi dénommée le 18 mars 1941 en souvenir de Bertrand Duguesclin, connétable de France.

Celui-ci naquit vers 1323 à La Motte-Broons dans les Côtes-du-Nord, d'une famille de petite noblesse. Comme tous les Bretons, il combat sous la bannière de Charles de Blois contre le parti anglophile des Montfort et ce jusque vers 1350.

A partir de cette date, il passe au service de Charles V et bat à Cocherel en 1364 les troupes navarraises de Charles le Mauvais. Au cours de cette bataille, il est fait prisonnier à Auray. Mais Charles V rachète sa liberté.

Duguesclin s'occupe alors de débarrasser le royaume de France des grandes compagnies qu'il emmène combattre en Espagne de 1366 à 1369.

A son retour en 1370, il est fait connétable (commandant suprême de l'armée royale) et dès lors, il va s'acharner à rejeter les Anglais hors de France.

Utilisant une tactique d'embuscade, épuisante pour l'ennemi, il arrive à libérer presque tout le pays en 1380. Malheureusement, il meurt devant Châteauneuf-de-Randon en 1380 et Charles V qui l'aimait beaucoup, le fit ensevelir à Saint-Denis, auprès des rois de France.

RUE DUPLEIX

Ainsi dénommée en 1956, cette rue évoque le souvenir de Joseph-François Dupleix qui fut un grand administrateur français aux Indes. Né à Landrecies en 1696, d'une famille bourgeoise aisée, il s'intéresse très vite au commerce colonial et part aux Indes en 1720.

A cette époque, deux grandes compagnies, l'anglaise et la française se disputent un certain nombre de villes qui ne sont que des comptoirs strictement commerciaux.

En 1742, Dupleix est nommé gouverneur général de la Compagnie des Indes. A partir de ce moment, tout en donnant un vif essor au commerce, il va progressivement créer un empire colonial qui rivalisera avec celui des Anglais.

Intervenant militairement dans les querelles locales, il acquiert pour la France pratiquement la majeure partie du Deccan qui passe donc sous protectorat français.

Cette politique aboutit à une guerre avec l'Angleterre et Dupleix est rappelé en France en 1754. Désavoué par la Compagnie, abandonné par Versailles, il meurt à Paris en 1763 dans la misère, car il ne peut être remboursé des avances qu'il avait faites à la Compagnie et dans le désespoir, car les Anglais deviennent les maîtres de l'Inde, par le traité de Paris en 1763 qui mit fin à la guerre de sept ans.

RUE EDISON

Thomas Alva Edison né à Milan (Ohio) en 1847 fait partie de ces hommes qui ont tellement contribué au progrès des sciences que toute grande ville se sent obligée de les honorer. Grenoble l'a fait le 26 novembre 1929 en lui dédiant une de ses rues.

Ce physicien américain à l'esprit inventif et sans cesse en création, déposa 1 033 brevets en 50 ans de travail. Certaines de ses inventions ont été l'occasion d'un bond en avant pour les sciences.

Citons, par exemple, le télégraphe duplex qu'il mit au point en 1864, le microphone à charbon en 1878 qui fit progresser le téléphone et surtout la lampe à incandescence en 1880. Celle-ci était déjà connue en Angleterre depuis 1840 mais, étant à filament de platine, elle était peu utilisable malgré quelques perfectionnements, car trop fragile.

En 1878, Edison eut l'idée d'utiliser des fils de coton et des fibres de bambou. Dès lors, les lampes d'Edison à filament de carbone furent plus largement utilisées pour l'éclairage domestique.

En 1877, il mit au point un phonographe. Il découvrit aussi que les métaux incandescents émettaient des électrons, effet appelé effet Edison.

Enfin, il est à compter au nombre des précurseurs du cinéma avec son kinétoscope, appareil qui permettait de photographier des éléments sur une pellicule souple qui, passée à vitesse rapide, donnait mouvement à ces éléments.

Toutefois ce film, grâce à un dispositif spécial du kinétoscope ne pouvait être vu que par une seule personne. C'est d'ailleurs pour pouvoir projeter les films d'Edison que les frères Lu-

mière mirent au point le premier appareil de projection, ancêtre de nos projecteurs cinématographiques actuels en 1894 : le cinématographe.

Edison entra à la National Academy of Sciences en 1927 et mourut en 1931 à West-Orange dans le New-Jersey.

RUE EMILE-ROMANET

Emile-Eugène Romanet est mort le 14 janvier 1962 à l'âge de 90 ans. Amateur de nombreuses œuvres sociales, initiateur des allocations familiales en France.

Fils de paysans, ancien élève d'une école communale, Emile Romanet termina ses études à l'Ecole Nationale Professionnelle de Voiron. Dès 16 ans, il entra comme dessinateur aux Etablissements Joya. Il devait y demeurer pendant 40 ans. Il y gravit successivement tous les échelons de la hiérarchie, quittant les bureaux d'études pour devenir contremaître, puis ingénieur, directeur et enfin, administrateur.

De son passage à travers tous les services, de son contact intime avec les ouvriers, il se créa à lui-même une doctrine sociale qu'il résolut de mettre en pratique.

Secondé par un patron clairvoyant, Romanet organisa successivement dans l'usine où s'exerçait son activité, toute une série de réalisations destinées à améliorer le sort de l'ouvrier et de sa famille.

Il faut citer au hasard : la prime au mariage ; la prime à la naissance ; l'organisation de l'apprentissage ; les conseils d'usine où patron et ouvriers se réunissaient pour examiner, en collaboration, les questions intéressant la marche de l'usine ; les jardins ouvriers ; une société de secours mutuel, avec consultation médicale à domicile et garde-malade ; une assurance-vie ; des retraites ouvrières combinées avec un bien de famille insaisissable ; une mutuelle décès, etc.

Il faut noter que toutes ces réalisations ont fonctionné réellement. Bien avant 1914, les usines Joya constituaient déjà une expérience digne de l'admiration de tous ceux qui pouvaient constater les résultats. La guerre arriva. Romanet, trois fois mobilisé est trois fois réclaté par la Préfecture de l'Isère et pendant toutes les hostilités, il assure dans l'usine Joya, une production intensive de munitions. C'est vers la fin de la guerre alors que l'énorme organisme qu'il avait mis au point pour la défense nationale n'absorbait plus toutes ses forces qu'il fut amené à proposer aux industriels de Grenoble de généraliser les allocations familiales et de créer des caisses de compensation pour chaque profession.

La Chambre des Députés applaudit son nom en 1929 quand M. Duval Arnoul déclarait à la tribune que pour les allocations familiales Romanet avait trouvé « la formule décisive ».

Le Parlement institutionnalisa l'idée du Grenoblois, en votant la loi du 11 mars 1932 qui servit de modèle à de nombreux pays.

Il accepta de se présenter aux élections législatives en 1928 et 1932, ainsi qu'aux élections municipales de 1929.

les mille et une rues de grenoble

PAR LA JEUNE CHAMBRE ECONOMIQUE

Quartier Abbaye-Jouhaux

(II)

RUE ELIE-CARTAN

La municipalité de Léon Martin décida le 3 juin 1958 de dédier une rue à Elie Cartan, célèbre mathématicien de notoriété internationale, né à Dolomieu en 1869.

Elie-Joseph Cartan, ancien élève de l'Ecole Normale Supérieure, fut nommé docteur ès sciences mathématiques en 1894.

Dès lors, il partage son temps entre son métier proprement dit (il est successivement maître de conférences aux Universités de Montpellier en 1894, de Lyon en 1896, de Nancy en 1903 et de la Sorbonne en 1910) et ses recherches personnelles qui le conduisent à approfondir l'étude et les applications de la théorie des groupes.

Il publie quelques traités. Citons « La géométrie des espaces de Riemann (1925) », « La théorie des groupes continus et des espaces généralisés (1935) ».

Membre de l'Académie des Sciences, il meurt à Paris en 1951.

IMPASSE GANGANELLI

Aucun document ni aucune délibération du Conseil Municipal ne nous a permis de retrouver l'origine de ce nom.

AVENUE DU GRAND-CHATELET

Ancien chemin du Grand-Châtelet, elle doit tenir son nom de la Maison Forte du Châtelet, décrite par Pilot, dans les Maisons Fortes du Dauphiné.

La Maison Forte du Châtelet remonte au début du XIV^e siècle ; elle appartenait alors à Guy Dauphin, seigneur de Montauban, frère du Dauphin Jean II.

Depuis le XVIII^e siècle, le domaine du Châtelet est divisé en grand et petit Châtelet. Cette dernière appellation désigne encore les vieux bâtiments ruraux proprement dits et les terres voisines. Le Grand Châtelet comprend l'ancienne maison seigneuriale.

IMPASSE GUILBAUD

Aucun document ni aucune délibération du Conseil Municipal ne nous a permis de retrouver l'origine de ce nom.

RUE JEAN-BART

Jean Bart, marin français, né à Dunquerque en 1650, et mort en 1702.

Ayant servi sous Ruyter en Hollande, il devint ensuite corsaire de la marine royale française. Il a obtenu de nombreux succès sur les Hollandais et les Anglais. Il fut anobli par Louis XIV en 1694, et nommé chef d'escadre en 1697.

Cette rue fut dénommée en son souvenir le 5 mai 1941.

RUE JEANNE-D'ARC

Héroïne française née à Domrémy. (1412-1431).

Extrêmement pieuse, elle entendit des voix surnaturelles qui l'engageaient à délivrer la France désolée par l'invasion anglaise.

Jeanne vit le Roi de France à Chinon, réussit à le convaincre de sa mission et fut mise à la tête d'une petite troupe armée.

Elle obligea les Anglais à lever le siège d'Orléans, les vainquit à Patay et fit sacrer Charles VII à Reims. Elle essaya ensuite de prendre Paris mais dut renoncer à son projet sur l'ordre du Roi lui-même.

Abandonnée, trahie peut-être par les siens devant Compiègne, elle tomba aux mains des Bourguignons. Le Comte de Luxembourg la vendit aux Anglais. Ceux-ci l'ayant déclarée sorcière la firent juger par un tribunal ecclésiastique.

Déclarée hérétique, elle fut brûlée vive en 1431 à Rouen.

Son action et son martyre ont redonné aux contemporains le sens patriotique.

Elle est restée la gloire la plus pure de notre histoire.

PLACE JOSEPH-RIBOUD

Mort en mars 1946, a été délégué par le Préfet de l'Isère comme administrateur de l'Office H.L.M. en 1921, puis secrétaire général le 12 juillet 1935, puis vice-président.

RUE JULES-VALLES

Jules Vallès, écrivain et journaliste française né au Puy-en-Velay, en 1832, mort à Paris en 1885.

Fils d'un professeur, il fit ses études au Collège de Saint-Etienne, puis à celui de Nantes et prépare l'Ecole Normale à Paris. Il mène une existence bohème et se lance dans la politique et la littérature. Défenseur des idées révolutionnaires, il publie à Nantes, un livre-pamphlet « L'Argent » en 1857, et se fait connaître par un article, publié dans « Le Figaro », où il est chroniqueur de la Bourse, « Dimanche d'un jeune homme pauvre ». Journaliste, il collabore à « L'Événement » et fonde un hebdomadaire.

Emprisonné au début de la guerre de 1870, il est libéré le 4 septembre, et affilié à l'Internationale, il fait paraître le « Cri du Peuple ».

Membre de la Commune, il se réfugie ensuite à Londres d'où il collaborait à plusieurs journaux parisiens, notamment au « Voltaire », sous le pseudonyme de « L'Homme masqué ». Rentré en France, il présente des revendications de plus en plus violentes.

Ses principaux ouvrages sont : « Les Réfractaires » (1866) où il peint les déclassés de la vie parisienne, « La Rue » (1867), où il se fait l'historiographe des saltimbanques, pitres et banquistes, enfin trois volumes : « L'Enfant », en 1879, « Le Bachelier », en 1881, « L'Insurgé », en 1886, parus sous le titre commun de Jacques Vingtras, qui sont ses meilleures œuvres et qui sont une sorte de biographie.

Jules Vallès avait du talent pour l'observation des milieux des figures extérieures et dans l'emploi du mot-pittoresque, coloré, expressif.

Son originalité de forme est faite de bizarreries et celle du fond est due à des outrances et paradoxes montrant ses idées politiques, littéraires ou philosophiques.

PLACE LAURENT-BONNEVAY

Cette petite place au cœur d'un ensemble de bâtiments qui forment ce que l'on appelle la Cité de l'Abbaye porte le nom de l'instaurateur d'une loi de 1930 destinée à favoriser le développement de la construction de logements à bon marché. Nous ne saurions dire cependant si les immeubles de la cité de l'Abbaye ressortent directement de l'application de cette législation.

Cette rue fut dénommée en 1949.

RUE LEON-JOUHAUX

Anciennement dénommé chemin de l'Abbaye, c'est en 1954 que le Conseil Municipal décide de lui donner le nom du prix Nobel de la Paix de 1951 : Léon Jouhaux (1879-1954).

Ouvrier allumettier, Léon Jouhaux s'intéresse très tôt au syndicalisme, entre à la confédération générale du travail et participe en 1906 au Congrès d'Amiens, chargé de définir les buts de son action et sa doctrine. Il en devient secrétaire général en 1909.

En 1921, la C.G.T. éclate et les communistes la quittent pour fonder la C.G.T. unitaire.

A la veille de la seconde guerre mondiale et devant le danger fasciste, les deux confédérations se réunissent de nouveau (mars 1936).

Pendant la guerre, Jouhaux est détenu (1943-1945) et ce n'est qu'en 1945 qu'il reprend ses fonctions au secrétariat. Il se trouve alors aux côtés de Benoît Frachon, représentant des communistes majoritaires.

Déçu, il quitte la C.G.T. pour fonder la C.G.T. Force Ouvrière dont il sera le président jusqu'à sa mort en 1954.

IMPASSE DES LITS MILITAIRES

Aucun document ni aucune délibération du Conseil Municipal ne nous a permis de retrouver l'origine de ce nom.

RUE LOUIS-ET-AUGUSTE-LUMIERE

Les frères Lumière. Ils sont nés tous deux à Besançon, Auguste en 1862 (mort en 1954), Louis en 1864 (mort en 1948).

Ils sont, bien sûr, les inventeurs du cinéma, mais aussi auteurs de travaux importants sur la photographie des couleurs.

C'est en 1954 que leur nom est donné à cette rue. Mais pourquoi cite-t-on le cadet en premier ?

RUE MADELEINE

Petite rue qui relie l'ancienne place des Cordeliers (place de Berulle) à la rue de Lionne qui portait autrefois le nom de la rue Magdeleine en souvenir du plus ancien établissement hospitalier fondé au XI^e siècle, dans un immeuble de cette rue, par l'Evêque Saint-Hugues.

Il s'appela d'abord l'Aumône de Saint-Hugues, puis Hôpital de la Magdeleine à cause de sa chapelle, placée sous la protection de cette sainte.

Au début du XVI^e siècle, les consuls demandèrent la fusion de tous les établissements hospitaliers en un seul, mieux aménagé et en dehors des remparts et instituèrent en attendant « une commission permanente » traitant toutes les affaires des hôpitaux, les questions de mendicité et d'assistance publique.

La première pierre de ce vaste établissement ne fut posée qu'en 1527 (lequel ne fut rasé qu'au début du XX^e siècle après le transfert de La Tronche).

Le 25 novembre 1545, un arrêt du Parlement de Grenoble réunit tous les biens des hôpitaux et confréries de la ville.

L'hôpital de la Magdeleine, désaffecté, fut cédé aux Cordeliers qui y transfèrent leur couvent en 1592.

Le couvent occupait alors une partie des bâtiments de la citadelle actuelle.

Il a été démolí sous la Révolution et l'emplacement qu'il occupait a reçu le nom de place des Cordeliers.

Dans une maison dépendant de l'ancien hôpital de la Magdeleine, maison que l'on peut voir encore à l'extrémité de la rue (elle a sa partie d'époque surmontée de ferronneries), en 1631 la baronne d'Uriage et la présidente du Faure, créèrent une œuvre pour recueillir les prostituées repenties.

Les sœurs pénitentes qui géraient l'établissement, étaient appelées les « Madelonettes ».

A l'angle de la rue Madeleine et de la place de Berulle, l'on trouve sur les pierres de la maison qui fait l'angle, des traces de chaînes et de cordages qui renaient les bateaux qui accostaient au port de la Magdeleine. Car l'aumône de la Magdeleine s'élevait alors sur les bords de l'Isère, en dehors de la ligne des remparts primitifs.

Non loin, se trouvait le port de l'Eguiers où avait lieu la curieuse coutume d'embarquer les veillées à Beaucaire.

A la fin de l'hiver, on clouait des bougies sur un minuscule radeau, on les allumait, on posait celui-ci à la surface de la rivière et il était censé arriver au Rhône et de là, à Beaucaire, cité avec laquelle Grenoble faisait des échanges commerciaux importants au moment des foires.

C'est non loin de là aussi qu'au début du XIV^e siècle, les enfants de Guillemette d'Alleverd devaient tenir constamment sur l'Isère, dans le port de Grenoble, 8 bateaux suffisants pour le service des habitants de la ville.

Ceci conformément à un traité passé avec les consuls.

CHEMIN DU MARAIS

Aucun document, ni aucune délibération du Conseil Municipal ne nous a permis de retrouver l'origine de ce nom.

RUE MARCEAU

Elle fut dénommée ainsi le 8 juillet 1888, en souvenir de François Séverin Desgravières-Marceau.

Né en 1769, ce général de 27 ans, de la première République Française, fut tué en 1796, en combattant les Autrichiens dans l'armée de Sambre et Meuse, près d'Altenkirchen.

Il fut inhumé avec les honneurs militaires.

On voit à Chartres, sa ville natale, sa statue qui fut élevée en 1851.

RUE MARIE-CHAMOUX

Marie Emilie Ducasse, veuve de François Sébastien Chamoux, décédée à Grenoble, le 1^{er} décembre 1974.

Bienfaitrice en son vivant, rentière et demeurant à Grenoble, 20, Grande-Rue.

RUE MARIUS-BLANCHET

C'était le souhait de M. Benjamin Arthaud, éditeur, qu'une des grandes

artères de notre ville bordant le parc de l'exposition reçoive le nom de Marius Blanchet, ancien président de la Chambre de Commerce et d'Industrie de Grenoble, et grand industriel dauphinois.

Cette demande fut appuyée par Monsieur Cotte, président de la Chambre de Commerce, en 1967, et cette rue fut dénommée en février 1969.

RUE MARIUS-RIOLLET

Ecrivain dauphinois, né à Saint-Chef, en 1882, mort en 1962, historien, poète, dramaturge.

Parmi ses œuvres, citons : « Histoire de La Tour-du-Pin », « Humbert aux mains vides », « Le dieu d'en bas », « La Bête ».

RUE DU MONT-FROID

Dénommée le 21 mai 1954.

Le Mont-Froid dans la Maurienne fut le théâtre de la plus haute bataille d'Europe les 5 et 6 avril 1945, date à laquelle fut enlevé le fort situé à 2800 mètres d'altitude et tenu par les Allemands.

Cet exploit fut réalisé, malgré le froid, la neige et la fatigue, par une unité des Alpes dans laquelle se trouvait le 6^e B.C.A. de Grenoble et de nombreux Grenoblois.

RUE MOYRAND

Dénommée en 1909 chemin de Moyrand, puis le 31 décembre 1927 rue de Moyrand en hommage à M. Paul Moyrand, banquier, qui légua au Bureau de Bienfaisance de Grenoble, la somme de 10 000 F et au Musée deux tableaux : « Jeune fille devant une prison », d'Hébert et « Effets d'Automne », d'Artaud.

RUE NICOLET

Il semblerait que cette rue ait conservé le nom des propriétaires des terrains sur lesquels cette voie a été ouverte en 1888.

M. Mathamael Camille Nicolet, licencié en droit à Grenoble, le 14 avril 1824, se maria le 22 septembre 1845 avec Mlle Clotilde Pont, qui, en 1867, hérita de la propriété du Grand-Châtelet qui appartenait à son père.

CHEMIN DE LA POTERNE

Le chemin de la Poterne (petite porte) conduisait à l'une des nombreuses portes qui permettaient de sortir de la ville quand Grenoble était entourée de remparts.

IMPASSE DU REPOS

Voie privée dénommée le 26 janvier 1967. Cette rue fut percée à la suite de la construction d'un stade mis à la disposition de l'armée.

Pourquoi le Quartier des Eaux-Clares ?

(1)

Bien sûr, l'histoire de ce quartier est moins riche en souvenirs que celle du centre de la ville, pourtant, son passé mérite qu'on lui porte un certain intérêt.

C'est surtout le Drac, rivière très capricieuse, qui a conditionné l'histoire du quartier des Eaux-Clares ; en effet dès la fin du XIV^e siècle, cet élément perturbateur fit des ravages par ses nombreux débordements, et de grands aménagements durent être entrepris pour contenir ses eaux.

A plusieurs reprises, on déplaça son lit, on dut même changer de place le confluent de l'Isère et du Drac et finalement on construisit de très hautes digues qui seules parvinrent à protéger Grenoble et la plaine d'Echirolles contre les violentes crues de la rivière lors de la fonte des neiges.

Le nom d'Eaux-Clares, que porte actuellement ce quartier vient d'un ruisseau aux eaux particulièrement limpides formé par la réunion d'infiltrations du Drac ; ce ruisseau traversait le quartier du Sud au Nord et allait se jeter dans l'Isère vers le quartier de la Graille. Ce n'est qu'en 1862 que le quartier des Eaux-Clares, compris jusqu'alors dans la commune de Seyssins, fut entièrement inclus dans la commune de Grenoble. Sa délimitation est une ligne qui passerait aujourd'hui par l'emplacement de la clinique Mutualiste et du carrefour de la rue Guynemer et des Eaux-Clares.

Très peu habité encore en 1875, le quartier des Eaux-Clares devait voir sa croissance freinée par la construction d'une nouvelle enceinte de fortifications qui prolongeait vers l'Ouest les anciennes fortifications du Sud de Grenoble.

Cette nouvelle enceinte était établie sur l'emplacement actuel du boulevard Joseph Vallier et était franchissable en trois endroits : le cours Saint-André ; la porte Abbé-Grégoire et la porte des 120-toises.

Le quartier des Eaux-Clares ne commença vraiment à se peupler qu'au début de notre siècle. Avant la deuxième guerre mondiale, toutes les fortifications furent rasées, ce qui lui permit de prendre un essor rapide et de connaître le développement que nous savons.

RUE ALEXANDRE-DUMAS

Alexandre Dumas, né en 1802, mort en 1870, n'est-il qu'un amuseur ? Ou peut-il prétendre au titre d'écrivain ? Faut-il le reléguer au rang des auteurs pour la jeunesse ou lui donner une place dans l'histoire littéraire ? Sa fécondité, sa bonne humeur, sa franchise galopante, sa verve picaresque, le débridé de son style, tout le rend suspect à notre époque, qui a fait de la littérature une religion, et méprise les livres que l'on avale sans effort. Pourtant le mouvement qui se dessine dans la seconde moitié de ce siècle, en faveur d'une culture populaire, pourrait rendre ses chances à Dumas.

On l'appelle Dumas père pour le distinguer du comédien de « La Dame aux Camélias », son fils.

Non moins généreux de sa vie que de sa plume, on sait qu'il changeait de maîtresse aussi facilement que d'habit, et qu'il eut une demi-douzaine d'enfants, tous naturels, et chacun d'une femme différente.

91 pièces de théâtre, une centaine de romans, ses Mémoires (1852-1855), ses impressions de voyage (1847-1848) montrent l'aspect quantitatif de son œuvre.

A côté de ses incontestables chefs-d'œuvre : « Joseph Balsamo », « Le Comte de Monte-Cristo » (1844-1845) et les deux grandes trilogies :

— des « Trois Mousquetaires » (1844), « Vingt ans après » (1845), « Le Vicomte de Bragelonne » (1843-1850) ;

— et de « La Reine Margot » (1847), « La Dame de Monsoreau » (1845), « Les Quarante-Cinq » (1845), il convient de mettre en relief une troisième trilogie, on ne sait pourquoi méconnue, œuvre tardive et magnifique, la « San Felice », roman napolitain d'une extraordinaire vérité.

RUE AMPERE

Dans sa séance du 7 janvier 1909, le Conseil Municipal décide de donner au chemin des Cent-Vingt-Toises le nom de rue Ampère.

Le chemin des Cent-Vingt-Toises était ainsi nommé, car il était situé à 120 toises des digues du Drac, distance conservée tout au long de la rive droite du Drac depuis le Pont-de-Claix jusqu'à l'Isère, pour les cas de débordement de ce torrent.

Les terrains ainsi délimités s'appelaient les « Réserves du Drac » ou les Cent-Vingt-Toises (la toise représentait 6 pieds de 33 centimètres, soit pour les 120 toises, 240 mètres environ).

Ces terrains furent concédés en 1777 à André Lamouroux, trésorier général des troupes, sous charge d'une rente annuelle de 2000 livres qui devaient être consacrées à l'entretien du lit et des digues du Drac. Auparavant, un arrêt du Conseil d'Etat de 1724, chargeait deux gardes de surveiller les digues, et la zone correspondante.

En dénommant cette rue, le Conseil Municipal voulait honorer un savant célèbre, André Marie Ampère :

Il naît à Lyon le 20 janvier 1775. De très bonne heure il montre un esprit avide de savoir. Il se forme sans maître. D'une intense curiosité intellectuelle à 14 ans, il a le courage de lire entièrement les 20 volumes de l'Encyclopédie. A dix-huit ans, il connaît les principales œuvres mathématiques de son temps. Survient un événement qui a failli miner pour toujours de si brillantes qualités. Le père du jeune savant, juge de paix à Lyon, est arrêté et décapité, en tant qu'aristocrate. Ampère en ressent un tel chagrin que sa raison est en danger. Peu à peu, il surmonte sa douleur et se remet à ses études scientifiques et philosophiques. Succèsivement professeur à Bourg, puis à

Lyon, ensuite à Paris, répétiteur, professeur à l'Ecole polytechnique, nommé inspecteur général de l'Université, membre de l'Institut, enfin professeur au Collège de France, il meurt le 10 juin 1836.

— Il est le fondateur de l'électromagnétisme, science dont il établit les bases en quelques semaines.

— Il est l'inventeur de l'ampèremètre, du voltmètre, de l'électro-aimant.

— Il est un précurseur :

en chimie : il conçoit ce que l'on appelle de nos jours la stéréochimie ;

en physique, il émet l'hypothèse des « courants particuliers ». Il prévoit ainsi les orbites électroniques de l'atome.

Chercheur désintéressé, Ampère reste pour nous un savant exemplaire. Son nom a été choisi pour désigner l'unité d'intensité du courant électrique, notion fondamentale que, le premier, il avait mise clairement en évidence.

RUE ANATOLE-FRANCE

Le 30 décembre 1924, la municipalité ayant jugé désuète l'appellation de chemin du Petit-Séminaire, compte tenu de l'importance grandissante de cette voie, décida de lui donner un nom plus à la mesure de ses dimensions.

Anatole François Thibault, voit le jour le 16 avril 1844 à Paris, rue Voltaire.

Son père tient, quai Malaquais, étal de bouquiniste à l'enseigne de la « Librairie de France », de là sans doute, plutôt que d'un mouvement d'orgueil, le « nom de plume » que son fils assumera.

Comme écrivain, il se révèle par la publication en 1861, d'un nouveau livre : « Le crime de Sylvestre Bonnard, Membre de l'Institut », qui lui vaut d'emblée sa notoriété. Son œuvre est immense.

Prix Nobel de littérature en 1921, il meurt à la Bechellerie (Indre-et-Loire) le 12 octobre 1924.

RUE ANDRÉ-RIVOIRE

Dénommée ainsi le 18 novembre 1938, il s'agit d'honorer la mémoire d'André Rivoire.

Né à Vienne (Isère) en 1871, ancien élève de l'Institution Robin, il fut un poète de demi-teinte et de douceur : « Les Vierges », « Les Plaisirs des Jours ».

Mais il fut surtout un auteur dramatique, et bon nombre de ses œuvres, d'un comique discret et d'une douce sentimentalité, eurent les honneurs de la Comédie Française.

Il est l'auteur de : « Songe d'une nuit d'amour », « Chemin de l'oubli », « Il était une bergère », « Le sourire du jaune », « Le bon roi Dagobert ».

RUE ANDRÉ-SIBELLAS

Le 16 juillet 1948, le Conseil Municipal décida ainsi d'honorer la mémoire d'André Sibellas, torturé plus de vingt fois par la Gestapo, et mort sans avoir trahi ses camarades du réseau de la Résistance dont il était le chef.

SUITE QUARTIER DES EAUX-CLAIRES
AU PROCHAIN NUMERO

CHEMIN ROBESPIERRE

Maximilien de Robespierre, le célèbre conventionnel né à Arras (1758-1794) a donné son nom à cette rue.

Il n'a pourtant pas laissé que de bons souvenirs puisqu'il fit régner la terreur au moyen du Comité de Salut Public.

Après avoir éliminé ses adversaires Hébert et Danton, il dirigea la politique du gouvernement révolutionnaire. Créateur du culte de l'Être Suprême et partisan du règne de la Vertu, Robespierre, qui avait été surnommé « l'Incorruptible » par le peuple de Paris, fut renversé le 9 thermidor an II et mourut sur l'échafaud.

RUE SUZANNE-BUISSON

Cette rue fut dénommée ainsi par délibération du Conseil Municipal du 16 juillet 1948 à la demande de l'amicale des pionniers et des combattants volontaires du Vercors en souvenir de Suzanne Buisson.

Ayant fait de nombreux déplacements dans les maquis grenoblois, elle fut arrêtée, déportée en Allemagne après avoir subi l'inquisition de la Gestapo et mourut en déportation.

CHEMIN THIERS

Louis-Adolphe Thiers naquit à Marseille en 1797. Avocat à Aix il vint à Paris en 1821, publia divers ouvrages avant de créer en 1830 « Le National » et de contribuer au rétablissement de la Monarchie de Juillet.

Il fut successivement Ministre de l'Intérieur (1832-1834), Président du Conseil (1836-1840), chef du Parti de l'Ordre à l'Assemblée de 1846, avant d'être arrêté et exilé en 1851.

De retour en 1852, il publia une « Histoire du Consulat et de l'Empire » avant de reprendre part à la vie politique comme député en 1863. Il s'opposa farouchement à la politique des nationalités et au projet de déclaration de guerre à la Prusse.

Nommé chef du pouvoir exécutif en 1871, il employa toute son énergie à la conclusion du traité de paix de Francfort et à la répression de la Commune.

Devenu Président de la République en août 1871, il négocia l'évacuation des troupes allemandes du territoire national, ce qui lui valut le titre de « Libérateur du Territoire ». Renversé par une coalition des partis monarchistes et conservateurs, il démissionna le 24 mai 1873 et fut remplacé par le Maréchal Mac-Mahon.

Il resta jusqu'à sa mort, le 3 septembre 1877 à St-Germain-en-Laye, le chef de l'opposition républicaine.

RUE TOURVILLE

Cette rue, créée le 16 novembre 1956, est dédiée à Anne Hilarion de Cotentin, Comte de Tourville, célèbre amiral français sous Louis XIV.

Il naquit à Coutances en 1642 et ses qualités de commandement et de courage se révélèrent lorsqu'il combattit les Barbaresques en tant que chevalier de Malte. Il servit ensuite sous Duquesnes et en 1689, il remporta une brillante vic-

toire sur la flotte anglo-hollandaise près de Wight.

Mais en 1692, obéissant trop servilement aux ordres venus de Versailles, et malgré sa bravoure, il essuya un sévère échec à La Hougue : les forces en présence étant très inégales, il perdit une quinzaine de navires.

Cette défaite aura une grande importance, car dès lors Louis XIV délaissera la mer malgré une nouvelle petite victoire de Tourville au Cap Saint-Vincent en 1693.

Ce valeureux marin « brave de cœur mais poltron d'esprit » mourut à Paris en 1701.

AVENUE DE VALMY

Délibération du Conseil Municipal du 5 décembre 1944 :

« Par ailleurs, il nous a paru que deux événements historiques marquaient chacun un arrêt des succès de l'armée allemande : Valmy 1792 et Stalingrad 1943. Aussi nous vous demandons de donner le nom d'avenue de Valmy à l'avenue de Gières et celui de Stalingrad à celle d'Echirolles. »

C'est le 20 septembre 1792 que Dumouriez et Kellermann vainquirent les Autrichiens dans cette commune de la Marne proche de Sainte-Mencheville.

PLACE VERCINGETORIX

Cette place fut ainsi dénommée le 4 avril 1935 en souvenir de Vercingétorix le célèbre chef gaulois.

Celui-ci est né dans le pays des Arvernes en plein cœur du Massif Central sans doute vers 72 avant J.C. Il fut élevé dans une ambiance hostile à l'envahisseur romain. Son père, Celtill, avait en effet essayé de réaliser une unité gauloise en s'appuyant sur les grandes familles nobles. Mais celles-ci, craignant de le voir prendre une trop grande autorité, le mirent à mort.

Vercingétorix reprend l'idée de son père mais avec l'aide du petit peuple. Il organise la résistance contre les légions romaines et en 53 avant J.C. il est nommé chef de la coalition des peuples contre César. Il remporte sa première grande victoire à Gergovie (près

de Clermont-Ferrand) dont il fait sa capitale.

Les Romains se retirent alors vers le sud mais Vercingétorix, grisé par son succès, les attaque en rase-campagne. Son attaque échoue et il est enfermé dans Alésia par César. Son armée de secours n'ayant pu l'atteindre, il est contraint de se rendre en août 52. Il est fait prisonnier et César le conduit à Rome où il est étranglé après six ans de captivité et à l'issue du triomphe de César dans lequel il avait figuré (25 juillet 46 avant J.C.).

CHEMIN VILLEBOIS

Le chemin Villebois fit l'objet d'une cession gratuite du sol par les riverains en 1957.

AVENUE WASHINGTON

Cette rue qui fut créée en 1877 nous rappelle un des plus grands personnages des temps modernes, l'un des fondateurs de la République des Etats-Unis dont il fut d'ailleurs le premier président.

Georges Washington est né en 1732 dans le Comté de Westmoreland en Virginie où il exerça le métier de planteur. Il se distingue tout d'abord pendant la guerre de Sept Ans, au côté des Anglais contre les Français et les Indiens.

En 1763, la France perd le Canada par le Traité de Paris. Désormais débarrassées de la présence française à leurs portes, les colonies des Etats de l'Amérique manifestent un désir d'autonomie très prononcé. L'Angleterre, par contre, ruinée par la guerre, compte renflouer ses finances en imposant ses colons. Ceux-ci se révoltent donc et c'est le début de la guerre d'indépendance en 1773.

Washington est nommé commandant en chef de l'armée des volontaires américains. C'est lui qui dirige alors les opérations militaires. La France, désireuse de se venger de la guerre de Sept Ans, lui offre son aide : de l'argent, des navires, des armes et des hommes : Rochambeau, Lafayette... Avec eux, Washington, qui n'est pourtant pas un grand militaire, mais qui est servi par son courage, son intégrité, son honnêteté et son désintéressement, va conduire ses troupes à la victoire. Il bat les Anglais à Yorktown en 1781. Ces derniers reconnurent alors l'indépendance des Etats-Unis en novembre 1782.

Dès lors, ceux-ci s'organisent et Washington jouissant d'un grand prestige, est très écouté lors de l'élaboration de la constitution par la Convention de Philadelphie (1787). Il sera d'ailleurs le premier président des Etats-Unis et sera élu à deux reprises en 1789 et en 1792.

A partir de 1791, un conflit éclate au sein de son gouvernement, opposant Hamilton, partisan d'un pouvoir central fort à Jefferson qui soutient les droits des Etats. Washington, favorable à Hamilton, refuse un troisième mandat et se retire de la vie politique en 1797, après avoir refusé son aide à la France révolutionnaire (1793).

Il meurt en 1799 dans sa propriété de Mount-Vernon.

Conservez précieusement ce feuillet sur les rues de Grenoble. Vous pourrez plus tard le relire.

Ce travail n'est pas celui de spécialistes, historiens ou journalistes ; il est donc perfectible. Aidez-nous à le corriger ou à le compléter en nous adressant vos critiques constructives, vos commentaires, vos informations ou des documents inédits à :

J. C. E. GRENOBLE
Commission 1001
6, boulevard Gambetta
38000 GRENOBLE

Merci d'avance.

les mille et une rues de grenoble

PAR LA JEUNE CHAMBRE ECONOMIQUE

Quartier des Eaux-Clares

(II)

RUE ANTOINE RENAVANT

Ancien chemin de Champ-Cailloir, appelé Antoine-Renavant, le 21 février 1930 malgré l'opposition de l'Administration.

Qui est donc ce personnage ?

RUE BARRAL-DE-MONTFERRAT

Joseph Marie de Barral, marquis de Montferrat, magistrat, né à Grenoble en 1742, fut trois fois maire de Grenoble pendant la Révolution. Il sut pendant la Terreur protéger Grenoble des massacres et bien que les prisons furent pleines, la guillotine ne fut presque pas utilisée. Seuls deux prêtres réfractaires furent exécutés, place Grenette en messidor an II.

Barral de Montferrat mourut à Grenoble le 14 juin 1828 et son nom fut donné à cette rue le 25 janvier 1963.

RUE ABBE-GREGOIRE

Dans sa séance du 27 juillet 1883, le Conseil Municipal décide de donner le nom de rue Abbé-Grégoire au chemin de la Brasserie.

« L'Abbé Henri Grégoire est né à Vého, près de Lunéville, le 4 décembre 1750.

« Curé d'Imbermesnil, il fut envoyé en 1789 comme député du clergé de Lorraine, aux Etats-Généraux. Il fut le premier ecclésiastique qui prêta serment à la Constitution Civile du clergé. Il fit partie de la Convention, et proposa, dès la première séance de cette assemblée, l'abolition de la royauté et la proclamation de la République.

« Il s'abstint au moment du vote de la mort de Louis XVI, déclarant que son caractère de prêtre lui interdisait de rendre une sentence capitale. Membre du Conseil des Cinq-Cents, il accepta le coup d'Etat du 18 brumaire. La Restauration se montra sévère à son égard; en 1819, le département de l'Isère le choisit comme député, mais la chambre royaliste refusa de l'admettre dans son sein. Il mourut en 1831, fidèle à ses sentiments républicains.

« Grégoire fut un des fondateurs du Conservatoire des Arts et Métiers, de l'Ecole Normale Supérieure et du Bureau des Longitudes. »

RUE DES CHAMPS-ELYSEES

Au bord du Drac, sur la rive droite, les digues étaient faites de caissons de bois remplis d'énormes pierres.

Au-delà de ces digues s'étendait sur une profondeur de 120 toises (245 m) une zone dans laquelle le défrichement était interdit.

Il poussait là, des peupliers magnifiques, des aulnes et des osiers. C'est à l'intérieur de cette zone, entre le chemin des 120 Toises (rue Ampère) et les digues du Drac que vers 1720, le Comte de Médavy, Gouverneur du Dauphiné fit aménager un grand jardin public planté de beaux arbres et aux allées soigneusement dessinées : « Les Champs-Élysées ».

Ils commençaient à la hauteur de l'actuelle rue Painlevé et continuaient au Nord sur plus d'un kilomètre.

L'actuelle rue des Champs-Élysées en rappelle le souvenir depuis 1905.

RUE CHARLES-PEGUY

Il n'est pas besoin de rappeler qui était Charles Péguy, le grand poète mystique de la fin du 19^e et début du 20^e, dont les Grenoblois ont voulu célébrer la mémoire en donnant son nom à une rue de leur ville, le 20 décembre 1940.

Le génie de Charles Péguy n'a pas été que poétique, puisqu'il a écrit, par exemple, « Les Cahiers de la Quinzaine », « Mystère de la charité de Jeanne d'Arc », et bien d'autres ouvrages encore.

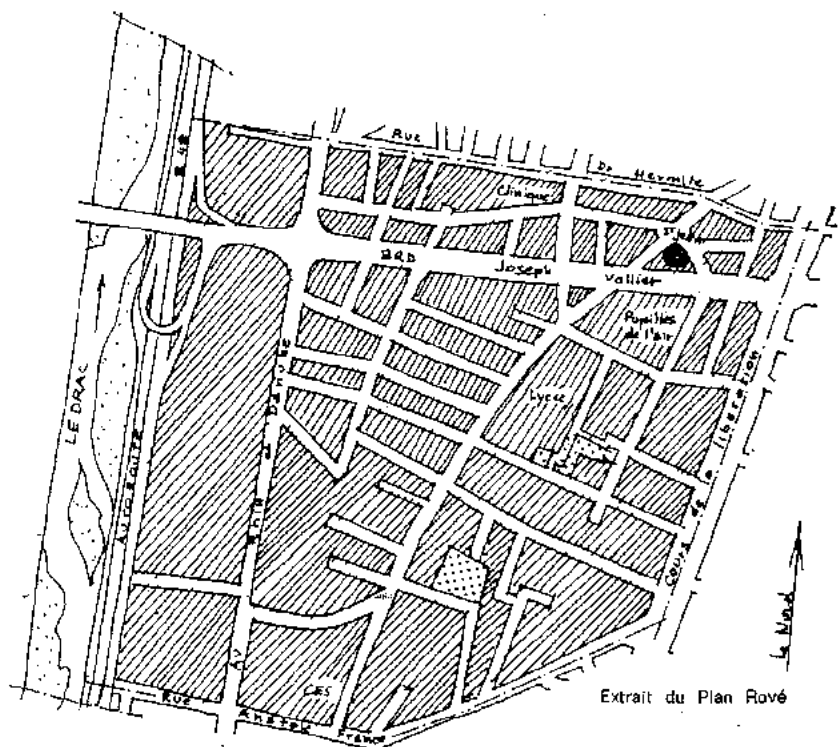
C'est en patriote que Charles Péguy est mort le 5 septembre 1914.

RUE CHARLES-LORY

Ce Nantais (1823-1889), homme robuste, solide, tenace, indomptable, inviolablement attaché à sa foi catholique, fut nommé à Grenoble à sa sortie de l'Ecole Normale.

Son domaine de prédilection : la géologie alpine qui en est alors à ses premiers balbutiements.

Ce qui nous apparaît aujourd'hui comme une évidence, à savoir qu'il faut distinguer cinq zones alpines du Ver-



Extrait du Plan Rové

cors au Mont-Rose, a exigé en fait de Charles Lory un immense travail.

Les Préalpes, Sillon Alpin, Massifs Centraux, Zone Intra-Alpine, Versant Piémontais sont décrits dans sa très belle « Description Géologique du Dauphiné ».

La municipalité de Grenoble, en donnant le 18 novembre 1939 le nom de cet amoureux de la montagne qu'était Charles Lory à une rue de sa ville, a ainsi reconnu en lui un maître incontesté.

CHEMIN BEAUSEJOUR

L'appellation donnée à cette ancienne voie privée, le 19 août 1920, a sans doute été choisie en raison de la proximité d'une villa « Beausejour » située sur le cours de la Libération.

CHEMIN DU COUVENT

Il y avait encore récemment dans ce petit chemin de terre qui partait du cours Jean-Jaurès, un couvent et une église, l'église de la Rédemption.

Ces deux bâtiments furent détruits il y a environ deux ans pour faire place à un grand ensemble d'immeubles.

RUE DOCTEUR-CALMETTE

Cette rue fut ainsi dénommée en août 1954 en souvenir d'Albert Calmette.

Ce médecin bactériologiste né à Nice en 1863, mit au point, en collaboration avec un vétérinaire, Camille Guérin, le vaccin antituberculeux : le BCG (bacille Calmette et Guérin).

Ce vaccin, entre autres mesures, a permis une très nette régression de cette terrible maladie qu'est la tuberculose.

X RUE DU DOCTEUR-HERMITE

Jeune thèse Economique
La partie de la rue des Pourettes, située entre la rue Ivroy et la rue Abbé-Grégoire prit le nom de Docteur-Hermite à la suite de la délibération du Conseil Municipal du 9 mai 1961. Le reste du chemin des Pourettes prend également ce nom à la suite de la délibération du 8 décembre 1961.

Décédé le 23 septembre 1947 à la suite d'une courte maladie, le Docteur Emile Hermite fut une personnalité grenobloise éminente et écoutée.

Chirurgien accoucheur des Hôpitaux, il fut longtemps le vice-président de la Commission administrative des Hôpitaux. Il était titulaire de la médaille d'or des épidémies et officier de la Légion d'honneur.

Il consacra la plus grande partie de sa vie à la protection de l'enfance pour laquelle il se dévoua sans compter.

Il fut fondateur de l'œuvre de la protection de l'enfance, promoteur de la maison maternelle et de la pouponnière du Sablon, précurseur des colonies de vacances, président de la section permanente des pupilles de la Nation, président de l'Association Dauphinoise de l'Hygiène morale, fondateur de la maison de relèvement de Saint-Ismier.

Il se consacra également à la cité en acceptant plusieurs fois le mandat de conseiller municipal. Il fut adjoint au maire de Grenoble.

RUE DU DOCTEUR-ROUX

Cette rue fut ainsi dénommée le 3 juin 1958 en souvenir du Docteur Roux.

Né à Confolens (Charente) en 1853, Emile Roux commence des études médicales à Clermont-Ferrand, qu'il ne mènera jamais au bout. Mais il a la chance d'être présenté à Pasteur en 1878 qui, reconnaissant en lui un passionné de recherches et malgré son absence de diplôme, en fait son plus fidèle assistant.

L'œuvre de Roux est très importante en microbiologie. Il mit au point la vaccination anticharbonneuse (le charbon est une maladie des ovidés transmissible à l'homme et à d'autres animaux). Il fit des études positives sur la prophylaxie de la rage et sur l'atténuation du virus rabique. Mais ses travaux les plus importants furent les découvertes des toxines diphtériques et tétaniques, découvertes qui furent à l'origine du traitement de ces maladies par le sérum.

Emile Roux mourut à Paris en 1933 où le gouvernement lui fit des funérailles nationales. Il est enterré à l'Institut Pasteur.

RUE DOCTEUR-SCHWEITZER

Albert Schweitzer fait partie de ces grands hommes de notre époque dont la bonté, le souci des autres, l'humanité font qu'ils sont rapidement entrés dans la légende. Grenoble se devait de l'honorer et son nom fut donné à cette rue le 24 juin 1967.

Albert Schweitzer, aujourd'hui connu de tous est surtout un grand médecin, grand dans tout le dévouement, le désintéressement et le don de soi que comporte cette profession.

Né à Kaysersberg (Haut-Rhin) en 1875, docteur en philosophie en 1899, licencié ès théologie en 1902, professeur à la Faculté de Théologie protestante de Strasbourg de 1902 à 1912, il obtient son diplôme de docteur en médecine en 1911 et réalise un vieux rêve, une vocation : il part au Congo Français en 1913.

Là il s'adonne à son métier sans se soucier de sa fatigue et, installé à Lambaréné, il y fonde un hôpital destiné surtout à soigner la lèpre et la maladie du sommeil. Cet hôpital acquiert bien vite dans ce domaine une grande renommée.

Mais la première guerre mondiale vient interrompre ce travail.

En effet, il est interné en France, car il est de nationalité allemande. Lambaréné est fermé. Grand musicien et organiste, sa détention lui permet de mettre au point une série de récitals de Bach qui, la guerre finie lui procurent l'argent nécessaire à la réouverture de son hôpital.

En 1952, il reçoit le prix Nobel de la Paix.

La mort l'emporte, toujours au travail, à Lambaréné en 1965.

RUE DU DOCTEUR-VAILLANT

Nous pensons que cette rue honore la mémoire d'un ancien conservateur de la bibliothèque municipale de Grenoble, M. Vaillant, docteur ès Lettres, après avoir brillamment soutenu sa thèse le 23 novembre 1949.

Un article, paru dans « Le Réveil » du 24 novembre 1949, en parlait en ces termes :

« Les libertés des communes dauphinoises constituent une remarquable étude régionale que M. Vaillant a complétée par un second mémoire en rapport avec les traditions du rattachement du Dauphiné à la France, et en étudiant plus particulièrement Grenoble et ses libertés dans la période 1226-1349 ».

RUE DE DUNKERQUE

En baptisant cette rue rue de Dunkerque, le 5 juin 1959, la municipalité d'Albert Michallon rendait hommage aux combattants de cette violente bataille qui s'était engagée en 1940 pour permettre de rembarquer en Angleterre, une partie des forces alliées de Belgique.

Pendant cette bataille et celle des Flandres et en 24 jours de combat seulement, le nombre des victimes fut égal à la moitié de celui des pertes subies par les troupes anglaises de 1940 à 1945 et à la moitié de celles subies par l'armée américaine de mai 1944 à juin 1945.

RUE DES EAUX-CLAIRES

Cette rue fut ainsi dénommée en 1871.

A cette époque en effet, un ruisseau la bordait à ciel ouvert : le ruisseau des Eaux-Claires.

Celui-ci avait été créé par l'abbé et conseiller Canel, qui eut l'idée de réunir les sources d'infiltration du Drac en un petit canal. Ce canal alimentait un moulin, le moulin de Canel, situé entre l'actuelle rue Denfert-Rochereau et la rue du Moulin de Canel, au bénéfice des Hôpitaux de Grenoble, dont Canel était l'administrateur.

La limpidité des eaux de ce canal voulut aussi qu'un grand nombre de blanchisseries de la ville s'installèrent dans ce quartier.

En 1909, cette rue fut scindée en deux : la rue des Eaux-Claires et la rue Ivroy.

RUE EUGENE-VARLIN

Cette dénomination est récente, puisque c'est lors de la séance du Conseil Municipal du 21 février 1969 que naquit la rue Eugène-Varlin.

En effet, la construction de nouveaux immeubles rendait nécessaire l'affectation d'un nom à cette rue qui, jusqu'alors, était assimilée à la rue du Docteur-Calmette, pour le numérotage de ses maisons.

C'est en mémoire d'un militant ouvrier fusillé lors de la Commune de Paris en 1871 que fut choisi le nom d'Eugène Varlin.

RUE GUYNER

On donna cette rue, rue Guynemer, en souvenir de Georges Guynemer, aviateur français né à Paris en 1894 et mort en 1917.

Il était titulaire de 54 victoires lorsqu'il fut abattu. Son héroïsme en a fait une figure légendaire de l'aéronautique française.

JARDIN DU 8 MAI 1945

C'est le 6 juillet 1970 que le jardin Cartier-Millon fut dénommé jardin du 8-mai-1945, à la demande de la Fédération de l'Isère des Associations Républicaines d'Anciens Combattants et Victimes de Guerre.

Ses membres désiraient commémorer la date de la capitulation allemande sans conditions devant l'état-major allié.

RUE HENRI-DUNANT

Cette rue prit le nom d'Henri-Dunant le 27 juin 1963, en hommage au principal fondateur de la Croix-Rouge. Henri Dunant était un philanthrope suisse, né à Genève (1828-1910).

Il a obtenu le prix Nobel en 1901.

RUE HENRI-MOISSAN

C'est le 21 mai 1954 que cette rue prit le nom d'Henri-Moissan.

Henri Moissan, pharmacien et chimiste français (1852-1907) a imaginé le four électrique et isolé le fluor et le silicium.

Il obtint le prix Nobel en 1906.

RUE DE LA HOUILLE-BLANCHE

En 1889, à l'Exposition Universelle, on distribuait au stand où étaient présentées des plans en relief de la vallée de Lancé, une notice qui précisait :

« De la Houille Blanche, dans tout cela, il n'y en a pas. Ce n'est évidemment qu'une métaphore. Mais j'ai voulu employer ce mot pour frapper l'imagination et signaler avec vivacité que les glaciers des montagnes peuvent, étant exploités en force motrice, être pour leur région et pour l'Etat des richesses aussi précieuses que la houille des profondeurs ».

L'auteur de cette note était Aristide Bergès dont le nom a été donné à une rue de Grenoble.

RUE IRVOY

Aimé Irvoy né à Vendôme en 1824, deuxième grand prix de Rome, sculpteur, il fut le directeur de l'Ecole de sculpture de Grenoble de 1856 à 1897.

Il écrivit « La sentinelle gauloise à Grenoble » et mourut en 1898.

En son souvenir cette rue lui fut consacrée le 7 janvier 1909.

TRAVERSE DES ILES

Quelle est l'origine de cette appellation donnée à ce petit chemin ? S'agissait-il de la traversée des canaux du Drac qui formait des îlots d'habitations ?

Les lecteurs susceptibles de répondre à ces questions peuvent nous écrire, nous les en remercions d'avance.

COURS JEAN-JAURES

Cette belle artère avait été créée à la demande de Nicolas Prunier de Saint André, Président du Parlement de Grenoble, entre 1660 et 1664.

Elle fut plantée d'arbres sur huit kilomètres aux frais du Parlement et selon le désir de Saint André qui lui donna son nom.

Cette belle artère rectiligne, considérée pendant longtemps comme une des plus belles promenades de France reliait Grenoble au Pont-de-Claix construit sous les ordres du Duc de Lesdiguières. Ce pont était à l'origine fermé par une porte en fer forgé, en forme de herse. Côté Grenoble, jusqu'au début du XX^e siècle, le cours Saint-André était également fermé par une grande grille appelée « Porte Saint-André ».

C'est le 7 juillet 1920 que le Conseil Municipal décida de remplacer le nom de cours Saint-André par cours Jean-Jaurès, soit six ans après sa mort violente puisque Jaurès fut assassiné par un fanatique le 31 juillet 1914 au moment où éclatait la guerre.

Né à Castres (Tarn) en 1859, Jean Jaurès fut professeur de philosophie au Lycée d'Albi, mais surtout un homme politique. Elu plusieurs fois député du Tarn en 1885 et 1914, il se fit remarquer à la Chambre des Députés par son éloquence, son ambition et son autorité morale.

En 1893, il adhère au parti socialiste et de 1904 à 1905 il joue un rôle prépondérant dans la création du parti socialiste S.F.I.O. qui consacrait l'union des socialistes français.

Historien, il a dirigé la publication de « L'Histoire Socialiste », (1789-1900) dont il a composé lui-même les quatre premiers tomes.

RUE JEAN-VEYRAT

Cette rue fut dénommée le 16 septembre 1948 en souvenir de ce cheminot héros du Vercors qui tomba sous les balles ennemies en août 1944.

RUE JEANNE-D'ARC

Héroïne française née à Domrémy. (1412-1431).

Extrêmement pieuse, elle entendit des voix surnaturelles qui l'engageaient à délivrer la France désolée par l'invasion anglaise.

Jeanne vit le Roi de France à Chinon, réussit à le convaincre de sa mission et fut mise à la tête d'une petite troupe armée.

Elle obligea les Anglais à lever le siège d'Orléans, les vainquit à Patay et fit sacrer Charles VII à Reims. Elle essaya ensuite de prendre Paris mais dut renoncer à son projet sur l'ordre du Roi lui-même.

Abandonnée, trahie peut-être par les siens devant Compiègne, elle tomba aux mains des Bourguignons. Le Comte de Luxembourg la vendit aux Anglais. Ceux-ci l'ayant déclarée sorcière la firent juger par un tribunal ecclésiastique.

Déclarée hérétique, elle fut brûlée vive en 1431 à Rouen.

Son action et son martyre ont redonné aux contemporains le sens patriotique. Elle est restée la gloire la plus pure de notre histoire.

RUE JOSEPH-BOUCHAYER

Joseph Bouchayer est né à La Motte-d'Aveillans, en 1836. Il travailla d'abord chez un constructeur grenoblois puis s'installa à son compte et s'associa plus tard avec Félix Viallet en 1871.

Les Etablissements Bouchayer-Viallet étaient spécialisés dans les appareils chaudronnés et les pièces de fonderie, le chauffage à air chaud, les pylônes métalliques, ils ont contribué à l'équipement des premières chutes d'eau.

BOULEVARD JOSEPH-VALLIER

Anciennement boulevard des Fortifications, il prit le nom de boulevard Joseph-Vallier en novembre 1938.

Sénateur, président de la Fédération départementale radicale socialiste de l'Isère, il déploya une activité hors du commun au cours des élections municipales de 1935.

Poète à ses heures, il publia « Rimes d'autrefois ».

Né sous les vieux ombrages de l'ancien cours Saint-André, Joseph Vallier fut et demeura un Grenoblois fidèle à sa cité. Il mourut en août 1935.

Lors de la session du conseil municipal du 18 novembre 1938, sa mémoire fut évoquée en ces termes :

« Nous le revoyons tel qu'il fut, simple, franc et cordial, cachant sous une apparente brusquerie un cœur tendre qui savait vibrer à toutes les nobles émotions et qui, même dans la turbulence des luttes politiques, sut se garder de toute haine ».

Une délibération du conseil municipal du 16 juillet 1948 décida d'attribuer à ce boulevard le nom de Franklin Roosevelt mais les habitudes furent plus fortes et Joseph Vallier conserva son boulevard.

RUE LEON-DRIVIER

Grenoble n'a pas donné naissance à tant de sculpteurs émérites pour qu'elle ne consacre pas une de ses rues à Léon Drivier.

Né à Grenoble en 1878, Drivier entre en 1907 dans l'atelier de Rodin. Sa notoriété grandit vite ; il sculpta pour la République argentine, pour le Chili et pour... Grenoble aussi qui lui doit le monument du général de Baylie.

Le Musée de Grenoble, comme ceux du Luxembourg à Paris, et du Havre, possède son portrait.

Léon Drivier meurt en 1951 et c'est en 1959 que Grenoble donne son nom à l'une de ses rues.

COURS DE LA LIBERATION

Venant du sud, c'est évidemment par le cours Saint-André que les troupes américaines entrèrent à Grenoble en août 1944.

Les épisodes de la libération de notre ville sont suffisamment connus pour que nous ne les rappelions pas ici.

Les édiles grenoblois ne pouvaient manquer de marquer l'importance de cet événement auquel ont participé, par les maquis dauphinois, de nombreux habitants de la ville.

RUE LOUIS-LE-CARDONNEL

Louis le Cardonnel est né à Valence en 1862.

Il est ordonné prêtre après des études au séminaire français de Rome. Il commence à publier ses poèmes en 1904 après avoir collaboré au *Mercur* de France et à *l'Ermitage*. Il se retire à Assise en 1905 et publie notamment « *Carmina sacra* », en 1912 et « *Du Rhône à l'Arno* » en 1920.

Il peut être considéré comme un poète dauphinois par l'influence de notre région sur son inspiration.

Il décède en 1937 et c'est en 1938 que la rue est dénommée.

RUE MARBEUF

C'est en novembre 1956 que cette rue prit le nom de Marbeuf.

Louis Charles René, Comte de Marbeuf, général français né à Rennes en 1712 fut gouverneur de la Corse où il fit apprécier la domination française.

Il protégea la famille de Bonaparte et fit obtenir à ce dernier une bourse d'études au Collège de Brienne.

Marbeuf mourut en 1786.

CHEMIN DES MARRONNIERS

Cette voie part du cours de la Libération et aboutit à une propriété particulière où se trouve un jardin avec des marronniers. Il eut dit : les Quatre-Marronniers.

Nom donné entre 1913 et 1921 à l'impasse de la Brasserie, anciennement dénommée à cause de la présence de la fabrique de bière Ollier. Devenue rue des Marronniers elle fut ouverte jusqu'à la rue de Dunkerque.

CHEMIN MONTRIGAUD

Quelle est son origine ?

De quand date sa création ?

Son nom est-il dérivé de celui d'une famille dauphinoise ? du propriétaire du terrain ? ou du patois dauphinois ?

Vous pouvez peut-être répondre à ces questions ?

Merci d'avance de nous communiquer tous les renseignements dont vous pouvez avoir connaissance.

RUE PAUL-PAINLEVÉ SQUARE PAUL-PAINLEVÉ

C'est le 16 novembre 1956 que le Conseil Municipal décida que « la voie longeant au sud le nouveau groupe scolaire des Eaux-Clares et devant, à l'avenir, relier le cours de la Libération à la rue Ampère, pourrait prendre le nom de Paul Painlevé, le grand mathématicien qui fut également un homme politique éminent et joua, à ce titre, un rôle important au Ministère de la Défense Nationale pendant la guerre de 1914-1918 ».

Né à Paris en 1863, Paul Painlevé fut à 25 ans professeur à la Faculté des Sciences de Lille et à 30 ans maître de conférences puis professeur à la Sorbonne et à l'Ecole Polytechnique.

Ses travaux font autorité.

Président de la Chambre des Députés, puis président du Conseil en 1917 et 1925, il fut quinze fois ministre.

A sa mort, en 1933, la France lui fit des funérailles nationales et son corps fut transporté au Panthéon.

Son nom reste attaché à l'histoire de Grenoble, puisqu'à l'occasion de l'Exposition Internationale de la Houille Blanche débattue devant les députés, le président Paul Painlevé rappela à l'ordre le bouillant député-maire de Grenoble, Paul Mistral, qui venait de déclarer : « Le Génie est aussi têtue et stérile que le mulet ».

CHEMIN DU PETIT-NICE

Ce nom de Petit-Nice viendrait de celui d'un quartier près du bois de Vouillant, quartier particulièrement bien exposé et d'un climat relativement tempéré à l'abri du vent.

RUE PIERRE-DUPONT

Poète et chansonnier français né à Lyon en 1821, mort en 1870.

Auteur de chansons dites « légères ».

Des renseignements plus complets nous manquant, nous serions reconnaissants aux lecteurs qui pourraient nous en apporter.

RUE PIERRE-RUIBET

C'est le 16 juillet 1948 que le maire de Grenoble décida de rendre hommage à ce jeune Grenoblois qui mourut héroïquement pendant la guerre.

Pierre Ruibet est né le 9 juillet 1925 à Grenoble, au n° 9 de la rue Saint-Jacques.

Enfant studieux et appliqué, il a toujours manifesté le désir de devenir un jour soldat. Il aurait voulu avoir autant de décorations que son père — grand mutilé de la guerre de 14-18. En 1942, âgé de 17 ans, il demande une dispense pour entrer dans l'Armée, dispense qui lui est refusée parce qu'il est trop jeune. Il entre alors comme élève à Audinac (Ariège) au centre Bayard. Dès son entrée dans cette école, on lui fait choisir une devise : « Mieux vaut mourir que vivre à genoux ».

En juin 1943, il essaye avec quelques camarades de passer en Espagne pour rejoindre l'Armée de De Gaulle, mais trahi par l'un des leurs, il est repris avant même d'avoir pu quitter la cour de la caserne.

Peu de temps après, avec 6 de ses camarades, il refait une tentative ; il passera la frontière, mais à 300 m du territoire espagnol alors qu'il se croyait en sûreté, il est pris par une patrouille allemande et ramené en France. Traduit devant un tribunal militaire, il est

maltraité et cravaché durant un interrogatoire de 5 heures par un officier français qui n'a finalement pas raison de son mutisme. Pierre Ruibet bien que très jeune était tenace et volontaire ; il est condamné à 15 jours de cellule et renvoyé à ses parents.

Parti ensuite avec une équipe de travailleurs du Génie pour Jonzac, en Charente-Maritime, il se fait embaucher dans une carrière aménagée par les Allemands en dépôts de munitions et matériels de guerre qui servaient à la défense de la côte.

Pierre Ruibet réussit à capter la confiance des Allemands très méfiants à son égard. Il travaillait jour et nuit et se faisait enfermer dans les souterrains pour dévisser les obus et les torpilles et vider la poudre. Il fut surpris par une ronde de nuit, et ne dut son salut qu'en s'enterrant dans la poudre.

Après deux tentatives infructueuses pour faire sauter le dépôt avec du matériel pris sur place, matériel défectueux parce que trop humide, il décide d'y mettre le feu à la main.

Le 30 juin 1944, après avoir prévenu les ouvriers de se sauver, il est lui-même surpris, au moment où il plaçait ses dispositifs, par un officier de garde allemand qui donna l'alarme.

17 officiers se lancèrent à sa poursuite. Il dut se cacher pour leur échapper et continua son travail tout en sachant très bien qu'il ne pourrait se sauver.

Pendant 48 heures, des explosions se sont succédées et les 17 officiers furent tués.

Deux semaines plus tard, les Allemands trouvèrent les restes de Pierre Ruibet sous les décombres, et l'entermèrent clandestinement dans un petit cimetière à quelques kilomètres de Bordeaux. Il fut trouvé quelques mois plus tard et ramené à Jonzac où des funérailles imposantes lui furent faites.

Pierre Ruibet avait tellement su inspirer confiance aux Allemands que le commandant après la destruction du dépôt disait au maire de Jonzac : « Jamais nous n'aurions cru cela de Ruibet, nous avions confiance en lui, il nous a porté un coup mortel, nous venons de perdre une bataille. Mais c'est un brave ! ».

(Renseignements provenant d'une lettre de M. Fernand Ruibet, père de Pierre, à M. Royer, conseiller municipal, le 24 septembre 1946).

SUITE QUARTIER DES EAUX-CLAIRES
AU PROCHAIN NUMERO

**Conservez précieusement ce feuillet sur les rues de Grenoble.
Vous pourrez plus tard le relire.**

Ce travail n'est pas celui de spécialistes, historiens ou journalistes ; il est donc perfectible. Aidez-nous à le corriger ou à le compléter en nous adressant vos critiques constructives, vos commentaires, vos informations ou des documents inédits à :

**J. C. E. GRENOBLE
Commission 1001
6, boulevard Gambetta
38000 GRENOBLE**

Merci d'avance.

les mille et une rues de grenoble

PAR LA JEUNE CHAMBRE ECONOMIQUE

Quartier des Eaux-Clares

(III)

RUE PIERRE-TERMIER

C'est le 18 novembre 1938 que la Municipalité de Grenoble donna à cette rue du quartier des Eaux-Clares, le nom de Pierre-Termier.

Pierre Termier fut un géologue français. Il est né à Lyon en 1859.

Il étudia les mouvements tangentiels dans les Alpes, il aurait pu, en sortant de l'Ecole Polytechnique, faire carrière dans les lettres aussi bien que dans les sciences, tant était grande la variété de ses dons ; mais la géologie l'attirait comme un champ d'action à la mesure de sa soif de connaissance et de son amour de la nature.

Il parcourut les Alpes en tous sens, le sac au dos et le marteau à la main. Il fut avec Charles Lory et Wilfrid Kilian le fondateur de l'Ecole de Géologie de Grenoble dont la réputation s'est étendue aujourd'hui au-delà de nos frontières.

Ces œuvres principales sont les suivantes :

- « A la gloire de la Terre »,
- « Grandes synthèses des Alpes Occidentales »,
- « La joie de connaître »,
- « La vocation de savant ».

Pierre Termier mourut en 1930.

AVENUE RHIN-ET-DANUBE

C'est le 7 décembre 1973 que la Municipalité de Grenoble décida de partager la rue Ampère en deux parties : Une partie entre le boulevard Joseph-Vallier et le cours Berriat qui garderait le nom de rue Ampère et l'autre partie entre la rue Anatole-France et le boulevard Joseph-Vallier qui prendrait le nom d'avenue Rhin-et-Danube.

A l'époque de Colbert, les digues de la rive droite du Drac étaient faites de caissons de bois remplis de grosses pierres. Au-delà de ces digues, sur une profondeur de 120 toises (245 mètres) s'étendait une zone dans laquelle tout défrichement était interdit aux particuliers. Il y poussait naturellement des aulnes, des osiers et d'autres arbustes qui servaient à faire des fascines pour entretenir les digues et les chaussées. La limite Est de la zone était matérialisée par une ligne de peupliers qui suivait le chemin des « 120 toises » qui est devenu de nos jours la

rue Ampère et l'avenue Rhin-et-Danube. (Jusqu'en 1909 cette avenue portait le nom de chemin des 120 toises).

Tout le monde sait que Rhin-et-Danube est le nom que porta la Première Armée française à la fin de la deuxième guerre mondiale. Sous les ordres du général de Lattre de Tassigny cette armée libéra la France par la Provence vers le Nord.

Cette armée se composait de 5 divisions d'infanterie dont un groupement de Tabors Marocains, de la 3^e division coloniale commandée par le général Magnan et de 2 divisions de blindés, l'une commandée par le général du Vigier et l'autre par le général de Veméjoul.

En octobre 1943, cette armée à laquelle s'étaient joints plusieurs régiments de chars, de chasseurs, de parachutistes, ainsi qu'une artillerie et un génie d'armée, devient officiellement la Première Armée française.

A l'heure de la capitulation allemande, la Première Armée française occupait le Pays de Bade, une partie de la Bavière et l'Autriche. Depuis son débarquement en Provence elle avait remporté sur 1500 km de parcours tant en France qu'en Allemagne, toute une série de victoires dans lesquelles la décision et les qualités du général de Lattre ont joué un rôle important.

Nos troupes, dont l'élan et la vaillance ne sont pas démentis un seul moment dans cette campagne de 9 mois dont 4 d'un hiver rigoureux, ont vu tomber sur le champ de bataille près de 14 000 tués et 42 000 blessés. Elles ont fait 300 000 prisonniers.

RUE ROGER-RONSERAIL

Nous demandons aux lecteurs susceptibles de posséder des renseignements sur ce personnage ou l'origine de l'appellation de cette rue, de bien vouloir nous les communiquer.

BOULEVARD ROGER-SALENGRO

Roger Salengro né à Dunkerque en 1890 fut député socialiste de 1928 à sa mort. Outre ses fonctions de maire de Lille, il participa au Front Populaire comme ministre de l'Intérieur et fut présent

aux côtés de Léon Blum lors de la signature des accords de Matignon. Ces accords, conclus le 8 juin 1936 entre le patronat et la C.G.T. aboutissaient à la reconnaissance du droit syndical, de la semaine de 40 heures et des congés payés.

Pendant la première guerre mondiale, en 1915, Roger Salengro avait été accusé par l'hebdomadaire « Gringoire » de désertion et un jugement du conseil de guerre rendu en 1916 l'avait acquitté.

Bien que le jugement le disculpant ait été publié, Salengro avait été très marqué par cette accusation et, complètement démoralisé, devait se suicider en 1936.

Son nom a été donné à cette rue en 1969.

IMPASSE RULFO

Nous demandons aux lecteurs susceptibles de posséder des renseignements sur ce personnage ou sur l'origine de l'appellation de cette rue de bien vouloir nous les communiquer.

RUE DES VIOLETTES

Cette rue, qui relie la rue Marbeuf et la rue des Eaux-Clares doit sans doute son nom à cette violacée, emblème de la modestie qui devait parfumer autrefois ce faubourg grenoblois.

Elle fut constituée par des terrains cédés gratuitement à la ville de Grenoble entre 1954 et 1957 par plus de 20 donateurs.

CHEMIN VULCAIN

Par son nom, ce chemin fait allusion à une très ancienne divinité romaine : Vulcain.

Ce dieu, fils de Jupiter et de Junon, qui porte le nom d'Héphaïstos dans la mythologie grecque, est le dieu du feu et du travail des métaux.

Son culte fut assez réduit mais à Rome, le 23 août, des fêtes lui étaient dédiées, les Vulcanales. Au cours de ces fêtes très populaires, on offrait à Vulcain des poissons que l'on jetait dans le feu, en guise de vœux humaines.

Vu ses attributions mythologiques, Vulcain est considéré comme le dieu des forgerons.

On peut imaginer que cette rue comportait autrefois plusieurs forges ou ateliers de maréchaux-ferrants. La question reste posée.

RUE WILFRID-KILIAN

Cette rue fut ainsi baptisée le 25 août 1938 en souvenir de Wilfrid Kilian grand géologue alpin.

Cet Alsacien, né à Schiltigheim (Bas-Rhin) en 1862, avait pour ascendant le célèbre zoologiste et paléontologiste Cuvier. Peut-être est-ce de lui que lui vient ce goût très prononcé pour les sciences naturelles qu'il étudia en Sorbonne. Puis il s'orienta vers la géologie et présente à 26 ans une brillante thèse sur la montagne de Lure (Alpes du Sud).

L'année suivante, en octobre 1889, il prend la place de Charles Lory à la Faculté des Sciences de Grenoble. Il fit de nombreuses études sur la strati-

graphie (étude des couches de l'écorce terrestre) et la paléontologie.

Ses ouvrages sur l'ère secondaire, en particulier les périodes du jurassique et du crétacé, dans le Sud-Est de la France sont renommées.

Comme Dolomieu, W. Kilian aimait marcher sans relâche dans les montagnes, toujours à l'affût du moindre élément pouvant enrichir ses connaissances.

On a dit de lui : « Il a touché à tout avec un égal succès, à tous les problèmes de géologie alpine, comme d'ailleurs à tous ceux de la science géologique et toujours en y laissant la trace profonde de son robuste bon sens ».

Il mourut à Grenoble en 1925.

mate grenoblois. Servien fut procureur général à Grenoble en 1616, puis député à l'Assemblée des notables de Rouen en 1618 et ambassadeur en Italie en 1631. Il déploya une grande habileté dans les négociations politiques et fut exilé par Richelieu jusqu'en 1642, époque à laquelle il fut rappelé à la cour par Mazarin qui l'envoya à Munster négocier le traité de Westphalie qu'il eut la gloire de signer le 24 octobre 1648.

Abel Servien était marquis de Sablé. Il fut surintendant des Finances en 1653. Membre de l'Académie Française, il mourut à Meudon en 1659.

C'est de lui que le château de Serviantin (château de Biviers) tient son nom pour l'avoir vu naître le 1^{er} novembre 1593. Abel Servien céda ce château le 22 avril 1655 à Antoine de Reynold, capitaine des gardes suisses.

Quartier Notre-Dame

(1)

Ainsi dénommé à cause de la cathédrale, ce quartier est l'un des plus anciens de la ville.

Il constitue la limite du vieux Grenoble en direction de ce qui deviendra l'Île-Verte. C'est en effet à partir du quartier Notre-Dame et par l'avenue Maréchal-Randon que va se développer la ville jusqu'à la boucle de l'Isère.

L'histoire très riche de ce quartier est marquée par quelques grandes familles grenobloises, telles que les Hache, les Du Mottet, les La Croix de Chevière. Le quartier Notre-Dame abrite actuellement de nombreuses colonies d'immigrés et connaît une relative désaffection de la part des Grenoblois. Il mérite cependant qu'on s'arrête aux trésors architecturaux que recèlent la rue Brocherie, la rue Chenoise et la rue Voltaire, par exemple.

RUE ABBÉ-DE-LA-SALLE

En 1856, le Conseil Municipal décide de donner le nom de la rue de l'Alma à la partie du chemin des Muriers, comprise entre la rue Très-Cloîtres et la rue Villars.

Le reste devient rue Abbé-de-la-Salle.

A l'origine, c'était le chemin de Ronde intérieur des remparts (17^e siècle) il prend ensuite le nom de rue Pascal, nom d'un propriétaire des terrains de ce quartier, nom transformé en rue Pascaline, rue Pascal des Muriers, puis rue des Muriers.

Par lettre en date du 20 octobre 1856, M. Crozet, maire, décide de lui donner le nom de rue Abbé-de-la-Salle.

Ce nom honore le souvenir de Jean-Baptiste de la Salle né en 1621 à Reims, mort en 1719, fondateur de l'Institution des Ecoles Chrétiennes. Il établit le siège de son ordre à Rouen, à la Maison de Saint-Yon.

Il existait autrefois dans cette rue, une école congrégationniste de frères. Elle fut remplacée vers 1880, époque de la laïcisation des écoles de la ville, par une école municipale laïque.

Son entrée, rue Cornélie-Gémond, était autrefois rue Abbé-de-la-Salle, avant la démolition des remparts nécessitée par l'agrandissement de la ville en 1673. Les fortifications étaient situées derrière les bâtiments de cette école.

Le musée et l'Hôtel de Division, sont d'ailleurs construits sur l'emplacement des anciens remparts.

RUE ABEL-SERVIEN

Parallèle au quai Claude-Brosse, cette petite rue où étaient placés des tanneurs, relie la rue de Lionne à la place

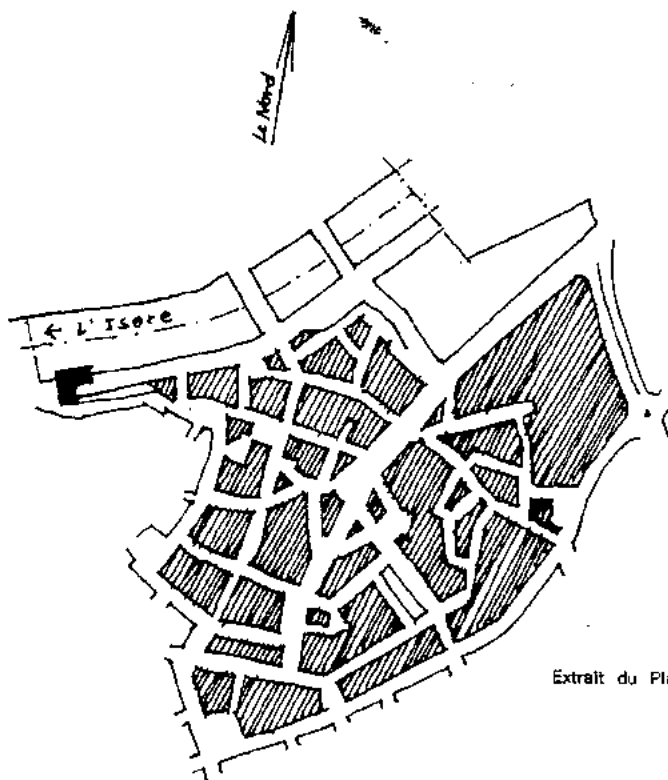
RUE DE L'ALMA

A l'origine, chemin de ronde intérieur (17^e siècle) qui prend ensuite le nom de rue Pascal (nom d'un propriétaire des terrains de ce quartier) puis rue Pascaline, rue Pascal-des-Muriers et enfin rue des Muriers, compte tenu des plantations de ces arbres.

Par lettre de Crozet, maire, en date du 20 octobre 1856, la rue des Muriers prit le nom de rue de l'Alma, en souvenir de la bataille de l'Alma (Campagne de Crimée), remportée le 20 septembre 1854, par l'armée anglo-française sur les Russes.

Le Prince Menschikoff commandait l'armée russe. Les généraux d'Aurelle, Bosquet, Barral et Canrobert commandaient l'armée française qui fit des prodiges et enleva les frontières défendues par l'armée russe.

Cette victoire a fait l'objet de nombreux tableaux. Les plus connus sont ceux de Bellange, Beaume, de Gustave Doré, et d'Horace Vernet.



RUE ALPHAND

Le nom donné à cette petite rue qui relie la place Sainte-Claire à la rue Raoul-Blanchard (anciennement rue du Lycée) est récent. Cette artère fut, en effet, longtemps appelée rue Pertuisière. Et c'est une des plus anciennes voies de Grenoble.

C'est vers 950 qu'une ouverture fut percée par les Dominicains (avec l'autorisation des Dauphins) dans l'ancienne enceinte romaine, entre la Porte Viennoise et la Porte Traine, en face de la chapelle du Lycée.

Cette ouverture devait servir d'issue pour sortir de la ville. On la baptisa « Porte Pertuisière » (de « pertuis », qui signifie trou, ouverture), nom qui fut également attribué à la rue qui y conduisait. La porte fut détruite en 1591 par Lesdiguières, quand ce dernier fit agrandir la ville.

Dans cette rue Pertuisière (plus longue jadis qu'aujourd'hui) était situé le couvent Sainte-Claire fondé par Jean Bâtard d'Armagnac en 1489 et rasé en 1818. Près de ce couvent existait un hôtel des Monnaies, lequel fut détruit par un incendie en 1747. A côté de cet hôtel se trouvait une petite salle de concerts.

La destruction en 1966 des immeubles d'un côté de la rue du Lycée, et d'un côté de la rue Alphand, modifia l'aspect des lieux.

Ce pâté d'immeubles, rasé, a fait place à la Maison du Tourisme.

La famille Alphand est originaire de Gières.

Jean Charles Adolphe Alphand est né à Grenoble le 26 octobre 1817. Ses études au Lycée Charlemagne terminées, il entra en 1835 à l'Ecole polytechnique, d'où il sortit en 1837 pour suivre les cours de l'Ecole des Ponts et Chaussées.

En 1839, il est nommé ingénieur à Bordeaux, où pendant quinze années il prendra part à la vie de la cité. Elu conseiller municipal de cette ville, il siège ensuite au Conseil général de la Gironde, où il représentait le canton de Coutras.

Nommé, en novembre 1854, administrateur des promenades et ingénieur en chef des promenades et plantations de la Seine, Jean Alphand fut successivement chargé des embellissements de la ville de Paris et des services de l'éclairage, « des concessions sur la voie publique et du contrôle des voitures ».

C'est sous la direction d'Alphand qu'ont été créés ou aménagés, de 1854 à 1869 (le bois de Boulogne (1858), le parc Monceau (1861), le boulevard Richard-Lenoir (1863), le bois de Vincennes (1864), l'avenue de l'Observatoire (1867), le parc des Buttes Chaumont (1869), l'avenue du Bois de Boulogne, le parc de Montsouris et les nombreux squares qui ornent les places publiques de Paris.

On lui doit également, la création de 1855 à 1859, des pépinières et des serres de la capitale, ainsi que le percement du boulevard Voltaire.

Le Grenoblois prit une part active aux travaux de l'Exposition Universelle de 1887, en faisant exécuter le nivellement du Trocadéro, dont les terres servirent à aménager le parc du Champ-de-Mars. A cette occasion, Alphand fut promu,

le 30 juin 1867, au grade de commandeur de la Légion d'honneur.

Deux années plus tard, le 30 juin 1869, il était nommé inspecteur général des Ponts et Chaussées.

Pendant la guerre de 1870, 1871, il fut chargé d'organiser la légion du Génie de la Garde Nationale de Paris, dont il fut nommé colonel par le gouvernement de Défense Nationale.

Un décret de M. Thiers, daté de 1871 le nomme directeur des Travaux de Paris. Quatre ans après, le 3 mai 1875, Alphand est nommé inspecteur général des Ponts et Chaussées de première classe puis, en 1878, il joint à ses attributions la direction des Eaux et Egouts.

Un décret du 13 juillet 1882 le nomme grand officier de la Légion d'honneur. Il reçut ses insignes du Président de la République le jour de l'inauguration de l'Hôtel de Ville.

Alphand est l'auteur d'un très important et remarquable ouvrage sur « Les promenades de Paris, bois de Boulogne, bois de Vincennes, Paris, squares, boulevards ».

Attaché à Paris, Jean Alphand n'en avait pas pour autant renié sa ville natale. A la demande du maréchal Randon, il expédia en 1864 un important rapport à la ville de Grenoble sur la transformation du « jardin de ville ».

« Pour qu'un jardin public satisfasse complètement à sa destination, constate Jean Alphand, dans une ville aussi importante que Grenoble, il ne suffit pas qu'il présente de frais ombrages, de l'eau, des fleurs, de la verdure et des allées bien tracées, il faut encore que la population puisse y accéder facilement par des voies se reliant aux grandes artères, et qu'il soit entouré de constructions d'un aspect convenable... »

« Aucune de ces conditions n'est réunie en ce moment au jardin de ville de Grenoble. Si ce jardin était transformé, en restant dans ces limites actuelles, quelle que fut la réussite de la transformation, il manquerait toujours un cadre au tableau... »

Cette franchise ne dut pas plaire aux édiles municipaux car le projet d'Alphand resta dans les cartons poussiéreux de l'Hôtel de Ville...

Jean Charles Adolphe Alphand était membre de l'Institut. Il est décédé à Paris le 6 décembre 1891. Son corps repose au Père-Lachaise.

Le Conseil municipal de Grenoble, présidé par M. Auguste Gaché, maire, dans sa séance du 12 décembre 1892, vota, sur le rapport de M. Terray, rapporteur des commissions de l'Instruction Publique, et des Beaux-Arts, une souscription de 500 francs au monument à élever à Paris, à la mémoire d'Alphand et, de plus décida qu'une plaque commémorative serait fixée sur la maison où était né notre compatriote 16, place Sainte-Claire. Cette plaque n'est pas visible actuellement, et on peut le regretter. Elle devait probablement être apposée au n° 16 de l'ancien immeuble, récemment remplacé par le grand bâtiment de la rue de la République, percé du passage Sainte-Claire. Dans cette même séance, le Conseil émit le vœu que « le nom de l'éminent ingénieur » fut donné à une rue de la ville.

Ce vœu a reçu sa réalisation le 24 avril 1896.

RUE AUGUSTE-GACHÉ

Le nom d'Auguste Gaché fut donné à la rue Vaucanson par le Conseil Municipal présidé par M. Paul Mistral, au cours de sa séance du 31 décembre 1927.

Auguste Gaché était né à Grenoble le 12 avril 1838. Elève au Lycée de Grenoble, il fit ensuite des études de médecine à la Faculté de Paris.

Membre du Conseil Municipal en 1871, il fut nommé la même année deuxième adjoint, puis maire de Grenoble par décret présidentiel du 19 mai 1876.

Il resta à ce poste jusqu'en février 1881, date à laquelle il fut remplacé par Edouard Rey.

Il réoccupa ensuite la fonction de maire entre mai 1888 et mai 1896, poursuivant le programme de développement entrepris par son dynamique prédécesseur.

Les principales réalisations de son mandat furent la construction des Facultés et de l'Ecole de Médecine, l'aménagement du Lycée de Filles, la construction de groupes scolaires, la restauration du Palais de Justice et l'ouverture de la future avenue Maréchal-Randon.

Le docteur Auguste Gaché mourut à 87 ans, le 14 septembre 1925.

RUE BARNAVE

Anciennement rue Payrolerie, puis rue Perollerie, nom qui lui avait été donné car de nombreux marchands de fer, d'ustensiles de ménage, ainsi que les chaudronniers (en patois peyroulos ou peyrours) y vivaient.

Cette rue fut dénommée rue Barnave en 1866 et ce en souvenir d'Antoine Barnave, né au n° 5 de la rue Perollerie, le 21 septembre 1761. Sa maison natale a disparu en 1875, à l'époque où fut réalisé le prolongement de la rue Lafayette jusqu'à la place aux Herbes.

La famille paternelle de Barnave était originaire de Saillans dans la Drôme. Son père, longtemps Procureur au Parlement de Grenoble, puis « Avocat au Parlement de Dauphiné », épousa en 1760 une jeune fille noble, Marie-Louise de Pré de Seigles.

Leur premier fils, Antoine, naît un an après le mariage.

Sous la direction de son père, il fait des études de droit, bien que plus attiré par la littérature.

A vingt ans il débute au Barreau.

Le 21 juillet 1788, c'est l'Assemblée de Vizille à laquelle il participe activement aux côtés de Jean-Joseph Mounier, grenoblois lui aussi.

Agé seulement de 27 ans, il est élu député du Tiers-Etat aux Etats Généraux, dont la séance d'ouverture a lieu à Versailles le 5 mai 1789.

Ses qualités d'orateur, son opposition à Mirabeau marquent l'Assemblée Constituante dont il est élu président en octobre 1790. Il est alors à l'apogée de sa popularité.

Quelques mois auparavant, le 1^{er} août 1790, il avait été élu maire de Grenoble, mais ne pouvant remplir à la fois ses fonctions de maire et de député, il démissionnait peu de temps après.

En juin 1791, après l'arrestation de Louis XVI à Varennes-en-Argonne, il est

nommé commissaire avec pour mission, en compagnie de La Tour Maubourg et Petion, de protéger la famille royale lors de son retour vers Paris.

Au cours de ces deux journées de voyage, Barnave s'attache à cette famille en détresse et en particulier à la reine Marie-Antoinette dont il deviendra plus tard le conseiller, échangeant avec elle une correspondance secrète et même la rencontrant à plusieurs reprises. Ce profond changement dans ses idées politiques lui sera fatal.

Le 30 septembre 1791 c'est la fin de l'Assemblée Constituante. En janvier 1792, Barnave rentre à Saint-Egrève où sa famille possède une maison de campagne.

La découverte aux Tuileries d'un document politique va entraîner la mise en accusation de Barnave par la Législative.

Le 19 août 1792, vers 4 heures du matin, Barnave est arrêté à Saint-Egrève et emprisonné à Grenoble. En juin 1793, il est transféré au fort Barraux puis, en novembre, à Paris.

Le 27 novembre, il comparait devant le tribunal révolutionnaire et est condamné à mort, jugé coupable de conspiration.

Six semaines après la reine Marie-Antoinette, le 9 frimaire an II, (29 novembre 1793) il est guillotiné sur la place de la Révolution, future place de la Concorde.

Il avait 32 ans.

L'Association des Amis de Barnave, aidée par la commune de Saint-Egrève, a installé il y a quelques années un Musée de la Révolution Française en Dauphiné dans l'ancienne propriété de la famille Barnave.

RUE BAYARD

Pierre Terrail naquit vers 1476 près de Pontcharra.

Élevé à Grenoble par son oncle l'évêque Isarn, il entre en 1486 comme page au service de Charles 1^{er} Duc de Savoie à La Pérouse, près de Montmélian.

Il devint en 1496 Seigneur de Bayard à la mort de son père Aymon Terrail.

Bayard prend part à toutes les campagnes italiennes de Charles VIII et de Louis XII et aux premières expéditions de François 1^{er}.

Sa bravoure et ses qualités morales l'ont fait surnommer le chevalier sans peur et sans reproche.

Sa carrière militaire n'est qu'une longue suite d'exploits souvent amplifiés par les historiens ou par la légende qui entoure ce héros dauphinois. Parmi ceux-ci, citons son duel avec l'Espagnol Don Alonso de Sotomayor en 1503 et la défense du pont de Gargliano contre les Espagnols.

En 1512, Bayard est blessé à Brescia puis à Pavie.

Entre 1512 et 1523, il fera de fréquents séjours à Grenoble où, comme lieutenant général du Dauphiné, il combat la peste et la famine et surveille les travaux de défense contre les inondations du Drac et de l'Isère.

En septembre 1515, après la bataille de Marignan, il a l'insigne honneur d'armer chevalier le roi François 1^{er}.

Après la courageuse défense de Mézières en 1521, il recevra le collier de Saint Michel des mains de François 1^{er}.

Bayard mourut en combattant le 30 avril 1524, blessé par un coup d'escopette espagnole, près de Rosavenda en Italie.

Son corps, ramené à Grenoble le 20 mai 1524, sera inhumé le 24 août 1524 dans la chapelle des Minimes de la Plaine à Saint-Martin-d'Hères.

Le 4 juillet 1822, les restes présumés du chevalier Bayard furent transférés dans l'église Saint-André à Grenoble et, en 1823, une statue fut élevée en son honneur sur la place Saint-André.

La rue Bayard a été ouverte en 1791 à travers le jardin des Capucins, l'allée des Maronniers et la cour du Doyenné de la Cathédrale. Sous la Révolution, la rue s'appela rue de la Révolution.

RUE BROCHERIE

Cette rue aujourd'hui très commerçante, formait à l'origine, avec la rue du Palais, l'ancienne Via Media. Elle était ainsi appelée au XIII^e siècle, comme en témoigne un acte de 1278, concernant la vente d'un four public.

En 1525, elle devient la rue Moyenne-de-Brocherie, en raison de sa situation : elle est alors la rue centrale et principale de la ville.

En 1794, sous la Convention, la rue Brocherie devient la rue Marat, mais elle reprit rapidement son nom primitif.

Les opinions concernant l'origine de ce nom sont divisées.

Pour certains, il s'agit d'une déformation de la Bucherie, hôtel de Pierre Bucher, procureur du Roi au Parlement du Dauphiné, sous Henri III et doyen de l'Université de Grenoble (1510-1576).

Pour d'autres, ce nom fut donné à la rue en raison de certains « marchands brochiers » qui vendaient des brocs, bennes, vases en bois, et qui y avaient élu magasins et domiciles.

C'est dans cette rue qu'existait au XIII^e siècle, le seul four de la rive gauche. Il était situé du côté droit de la rue, en allant vers la place Notre-Dame, et appartenait au Dauphin et à l'Evêque. Une boulangerie se trouvait encore à cet emplacement au milieu du XIX^e siècle.

De nombreuses demeures de la rue Brocherie furent de magnifiques hôtels et évoquent la vie du Grenoble d'autrefois.

C'est ainsi qu'au n° 3 de la rue naquit Vaucanson le 24 février 1709, dans une maison typiquement italienne. Il y a également lieu de voir au n° 6 de la rue, en façade, un hôtel d'époque Louis XV et dans la cour un hôtel d'époque Renaissance. C'est le seigneur de Saint-Guillaume-en-Trièves, Pierre Bucher, né à Grenoble en 1510, qui fut l'architecte de son logis. Cette maison, l'une des plus belles de la région à cette époque aurait, dit-on, abrité le bon roi Henri IV, en 1600, pendant 48 heures.

Sa majesté fut tellement enthousiasmée par la beauté d'un bas-relief représentant l'empereur Justinien qu'il fallut cacher cette œuvre de crainte de la voir partir pour Fontainebleau. Cette pièce fut ensuite acquise par la ville, en 1830, lorsque, au cours de réparations, on la retrouva intacte au fond de sa cachette.

Cette demeure possède une histoire très riche. C'est ainsi qu'en 1790, elle était surnommée par les gens du peuple : « La Maison des Grands Nègres ».

Les domestiques de la famille Chanel qui occupait alors l'immeuble, venaient tous de Saint-Domingue. Il était alors très exaltant de venir en promenade voir ces sauvages ramenés des plantations.

RUE DES BEAUX-TAILLEURS

Il est probable que cette rue doit son nom au fait que les meilleurs tailleurs de la ville s'y étaient installés au XVII^e siècle.

PLACE DE BERULLE

Aimable Pierre Albert de Berulle fut Premier Président du Parlement du Dauphiné qui, en 1788, refusa d'enregistrer les édits royaux.

Appelée antérieurement place des Cordeliers, elle prit son nom actuel le 9 mai 1893.

RUE CONDILLAC

Avant de prendre le nom de rue Condillac, cette rue s'appela successivement rue Derrière-les-Remparts, et rue des Murlers. C'est en 1856 que celle-ci fut dénommée rue Condillac en mémoire de Gabriel Bonnot de Condillac, abbé de Mureaux et frère de l'abbé de Mably.

Célèbre philosophe français, Condillac naquit à Grenoble le 12 novembre 1715 et mourut près de Beaugency en 1780.

Il fut, en 1757 précepteur du duc de Parme et membre de l'Académie Française en 1768.

Il publia des ouvrages de métaphysique aussi remarquables par les idées nouvelles qu'il exposait que par un style des plus clairs.

Au n° 13 de la Grand-Rue à Grenoble, une plaque de marbre indiquant que dans cette demeure naquit Condillac.

On peut voir à la Bibliothèque Municipale un buste du personnage.

RUE CHENOISE

En 954, le quartier de la rue Chenoise, s'appelait, parce qu'il était occupé par les Cordeliers, et qu'il était entouré de fossés, l'« Ile-aux-Moines ».

Quant à la rue Chenoise, elle ne tient pas son nom d'une colonisation venue de Chine à une époque imprécise ! Elle tire son nom, dès 1268, de la famille Chaulnais dont il est fait mention dans des actes du XI^e siècle. Un des membres de cette famille fit construire une tour près de l'actuel pont Saint-Jaime. Cette tour porte aujourd'hui le nom de tour de Sassenage, car c'est François de Sassenage qui l'acquiert en 1301.

La rue Chenoise, bâtie à l'époque romaine fut agrandie en 1200 à la suite d'un incendie. Mais seul le côté sud existait, le reste n'étant que potagers. Le côté nord ne fut construit que vers 1630.

Dénommée rue Vaucanson en 1794, sous la Révolution, elle reprit son ancienne dénomination en 1800.

Il convient de signaler ici l'existence à l'époque, d'une place dite de la Fromagerie, à l'extrémité de la rue, place où se tenait un marché très fréquenté.

En 1801, lors de la démolition de la porte Viennoise, cette place a disparu.

Cette rue était habitée par de grandes familles... On peut citer rapidement depuis le XVI^e siècle les Du Mottet, puis la famille de La Croix de Chevières, Adrien de Bazemont (président en la Chambre des Comptes), M. de Pressins (procureur du Roi), le conseiller Du Sozey de la Croix, etc. On y trouve également les hôtels des dames de Marcieu et de la Coste, de nombreux avocats, procureurs, médecins.

Aujourd'hui la rue Chenoise a conservé une ambiance fort attachante.

Ainsi, au n° 8 de la rue, qui n'est pas, comme on l'a longtemps cru, la maison natale de Vaucanson, puisqu'il est né au trois de la rue de la Brocherie, la cour intérieure d'un ancien hôtel particulier du XVII^e est à voir. C'est dans cette maison que Stendhal aurait, dit-on, eu sa première aventure amoureuse. Il venait rejoindre là, au 3^e étage, la belle Victorine Bigillon avec la complicité d'une servante. Cette jeune fille resta toujours fidèle à son grand homme, car elle mourut très vieille et très seule, ayant perdu charmes et raison.

Le visiteur peut encore s'attarder au n° 10 de la rue. Là une maison gothique a conservé une allée et cour avec de belles arcades, nervures et culs de lampes.

Il en est de même au n° 16, où des arcades en plein cintre de pierre ont été remises à jour et en valeur en 1985.

QUAI CLAUDE-BROSSE

Claude Brosse, n'évoque pour la plupart d'entre nous, aucun souvenir. Il s'agit pourtant d'un homme qui, au XVI^e siècle, et dans des conditions très difficiles, a eu le courage de se battre pour établir une certaine égalité devant l'impôt.

Né à Anjou, près de Vienne (Isère) d'une famille appartenant à la classe privilégiée, il fut un ardent militant dans les rangs du Tiers Etat.

Il se fait tout d'abord connaître dans le fameux procès des tailles en 1588, qui avait pour but d'exempter le Dauphiné. Ce procès dura d'ailleurs un siècle et aboutit à la suppression de l'impôt foncier, la taille personnelle, qui était remplacée par la taille réelle.

C'est avec deux siècles d'avance sur la Révolution, en 1589, que Claude Brosse présente ensuite un cahier de doléances au Conseil du Roi.

Puis, élu en 1614 député du Tiers Etat aux Etats Généraux de Paris, il a, en la personne du Cardinal de Richelieu, son adversaire le plus puissant. Ce dernier le fait, en effet, emprisonner et même condamner à mort.

A sa libération, due à l'intervention d'un ami, Claude Brosse se retire de la vie politique, et meurt vers 1639, ayant mérité le titre de « Syndic défenseur du tiers et des villages ».

Ce sera en 1866, que la ville de Grenoble créera le quai Claude-Brosse lors de la construction du pont de pierre de la Citadelle.

Successivement appelé quai Lavalette, puis quai de la Citadelle, ce quai porte à nouveau son nom d'origine, en mémoire de l'un des plus éminents hommes politiques que notre province ait vu naître.

RUE DES CLERCS

La rue des Clercs, autrefois rue « Neuve des Clercs » a été ainsi nommée à cause des gens de loi et des clercs que les Dauphins avaient réunis là pour constituer la première Cour de Justice et qui formèrent ensuite le Conseil Delphinal transformé en 1453 par Louis XI en Parlement.

Cette juridiction quitta la rue des Clercs pour siéger près du Dauphin à Beauvoir-en-Royans, puis à Saint-Marcellin, et enfin à Grenoble (place Saint-André).

C'est dans cette rue qu'était située la première Université créée par Humbert II en 1339. Cette dernière disparut rapidement au moment du rattachement du Dauphiné à la France en 1349.

En 1339 cette rue avait pour nom : rue Flandrin. On pense que ce nom lui fut donné à cause des étudiants et des jeunes clercs habitant dans cette rue que l'on appelait à Grenoble des flandins et pour lesquels les plaisirs bruyants et les fêtes mondaines avaient plus d'attrait que les Institutes et les Pandectes*.

Ce nom de Flandins peut venir également d'une « Maison de Joie » qui existait dans cette rue et qui fut transférée plus tard quai-Perrière. Le but de ce transfert était d'éloigner cette maison de l'Université et du Palais de Justice.

En 1419, cette rue porte le nom de rue Neuve, puis de rue Mably en 1794, sous la Révolution. Gabriel Bonnot de Mably est né dans cette rue le 14 mars 1709. Une plaque de marbre placée contre la maison portant le n° 12 rappelle son souvenir.

* Recueil des décisions des jurisconsults romains.

RUE DU COMMANDANT-L'HERMINIER

C'est une délibération du Conseil Municipal du 21 mai 1959 qui proposa que cette rue prenne le nom du Commandant L'Herminier qui se rendit célèbre en 1943, époque pendant laquelle il commandait le sous-marin « Casablanca ».

Il quitta Toulon au moment du sabotage de la flotte française pour rejoindre la flotte anglaise.

RUE CUJAS

C'est en 1893 que le Conseil Municipal se réunit pour donner à cette rue le nom de Jacques Cujas qui fut professeur de droit à l'Université de Grenoble et de Valence au XVI^e siècle.

Il s'intéressa au droit romain, plus pour lui rendre son sens et son caractère propre à la société dans laquelle il se développait, que pour l'appliquer pratiquement.

Jacques Cujas mourut en 1590.

RUE DU FER-A-CHEVAL

Autrefois appelée rue des Houliers car de nombreux potiers étaient installés dans cette rue. La houle signifie en patois dauphinois « la vaisselle en terre ».

C'est en 1794 que le Conseil de ville débaptisa cette rue pour lui donner le nom de rue du Fer-à-Cheval, sans doute à cause de sa forme qui dessine grossièrement un fer à cheval. Cette dénomination fut maintenue après la Révolution.

RUE FREDERIC-TAULIER

Autrefois, cette rue était dénommée rue des Recollets, car le couvent des Recollets y fut bâti en 1653 et puis démoli en 1803.

C'est en 1882 que sa nouvelle dénomination fut votée, en mémoire du pittoresque maire de Grenoble Marc Joseph Frédéric Taulier, qui naquit à Grenoble le 15 décembre 1806, avocat, puis professeur à la Faculté de droit, il devint maire en 1845, fonction qu'il remplit avec beaucoup de lyrisme. Ecoutez plutôt ce qu'Alpinus écrivit à son sujet :

« Frédéric Taulier fut une nature sympathique et charmante. Chercheur ardent et convaincu il pensait avoir perdu sa journée s'il ne l'avait enrichie de quelque imagination philanthropique.

« ...il alma le beau et le bien d'une tendresse exquise, mais l'amour des formes artistiques le mettait un peu hors de lui.

« A l'époque de son entrée au pouvoir, vous trouverez, sur le livre de l'état-civil, les trois premières naissances rédigées en triolets et ses amis durent intervenir sérieusement pour le convaincre que l'alexandrin — nonobstant sa majesté — n'est pas de mise dans les actes de décès ».

Mais il fut aussi un maire conscient de ses devoirs et soucieux du bien-être du peuple. Il contribua à la fondation de l'Association alimentaire de la Ville de Grenoble, et à la promotion de l'enseignement primaire. Il écrivit « Le vrai livre du peuple » et fut nommé Chevalier de la Légion d'honneur en 1843. Il mourut le 22 janvier 1861.

RUE GENERAL-MARCHAND

A l'emplacement actuel de l'Hôtel de la Division se trouvait autrefois l'hôtel de l'ancien gouverneur qui donna son nom à cette place. C'est dans cet hôtel que résidaient les gouverneurs du Dauphiné.

Cet hôtel fut démoli le 7 juin 1788, à la journée des tuiles.

Ce n'est qu'en 1866, qu'elle prendra le nom de Général-Marchand.

Jean-Gabriel Marchand, né en 1755 à l'Albenc, avocat au Parlement de Grenoble, ami intime de Barnave.

Remarqué à la bataille de Loano (contre les Austro-Sardes) en 1795, il fut nommé général après la paix de Tilsitt.

En 1815, Napoléon 1^{er} revenant de l'île d'Elbe, marche sur Paris. C'est à cette époque que Marchand est nommé général, commandant la ville de Grenoble et qu'il tente d'empêcher Napoléon 1^{er} de rentrer dans Grenoble, mais en vain, ce dernier entra par la Porte de Bonne, sans aucune résistance le 7 mars 1815.

Devant cette défaite, Marchand se retira alors à Saint-Ismier et y resta pendant les « 100 jours ».

Sous la restauration, Marchand fut accusé de ne pas avoir assez défendu Grenoble, mais fut acquitté puis élevé à la dignité de Pair de France en 1837. Il décède en 1851 à Saint-Ismier.

GRANDE-RUE

La Grande-Rue est une des plus anciennes rue de notre ville. On l'a déjà mentionnée en 1100. Elle eut plusieurs noms.

— En 1515 elle se nommait rue de Porte-Trainee nom donnée à cause de la porte Trainee (contraction du porte romaine) située à l'extrémité de la Grande-Rue du côté de la place Grenette, construite en l'an 288 et démolie en 1591.

Cette voie menait à la place aux Herbes, anciennement place de Monconseil, à la porte Trainee et à la place Grenette, anciennement place du Breuil.

On a découvert des restes de fortifications romaines lors de la construction de l'égout en 1886 et de la maison qui fait l'angle avec la place Grenette, notamment un escalier qui devait mener à la piscine de bains romains.

— En 1694, la Grande-Rue prit le nom de rue du Grand-Puits à cause d'un puits où tout le quartier venait chercher de l'eau. Ce puits était situé devant la maison à l'angle de la Grande-Rue et de la place Claveyson.

Avant la Révolution, elle s'appelait déjà Grande-Rue mais en 1794 pour quelques temps seulement, elle prit le nom de rue de la Génération. Elle reprit son nom et le porte encore aujourd'hui.

Quelques célébrités naquirent dans cette rue :

Au n° 6 : Mounier, en 1738.

Au n° 13 : Condillac, en 1714.

Hébert, en 1817.

Casimir Périer et Letourneau.

On officialisa définitivement son nom de Grande-Rue en mai 1801.

RUE GUY-PAPE

Autrefois, le Théâtre de Grenoble et le Palais de Justice ne formaient qu'un seul bâtiment. En 1892, la municipalité, présidée par le docteur Auguste Gaché, entreprit des travaux de rénovation et fit diviser ces deux bâtiments. C'est ainsi qu'on ouvrit une rue reliant la place Saint-André et le quai aujourd'hui baptisé « Stéphane-Jay ». On rasa « la prison qui occupait alors l'aile gauche du palais de Justice ». Toute la partie donnant sur les quais fut reconstruite dans le style « Renaissance », la façade devant être réalisée en 1897.

Cette nouvelle rue reçut le nom de Guy Pape, en souvenir du grand juriste dauphinois qui fut conseiller au Conseil Delphinal, président au Parlement du Dauphiné avant de devenir le conseiller personnel du Dauphin Louis, futur roi Louis XI.

Guy Pape est né au début du XV^e siècle à Saint-Symphorien-d'Ozon. Il mourut vers 1462 dans une maison de la rue des Clercs. On peut encore voir sa maison bâtie au XV^e siècle, dans le parc Guy-Pape, près du jardin des Dauphins. Autrefois on accédait à cette bel-

le demeure à dos d'âne, en passant par la rue de Chalemont.

Guy Pape a laissé un intéressant recueil de commentaires sur les arrêts du parlement et sur les décisions qu'il a prises lui-même. Ce livre de jurisprudence fut le premier imprimé à Grenoble, par Etienne Forêt : « Decisiones Parliamenti dalphinalis ».

Cet incunabile est d'une rareté extrême. On n'en connaît que cinq exemplaires. C'est un ouvrage « en caractères gothiques, à longues lignes, 34 à la page, formant un petit in-folio de 400 feuillets non chiffrés. Le verso des derniers feuillets du texte et de la table sont blancs. Le volume n'a ni titre, ni faux titre. Sur le verso du premier feuillet, dont le recto est blanc, on trouve l'avertissement de l'auteur. »

RUE HAUQUELIN

Cette rue fut créée en 1894. Son nom était primitivement rue de la Citadelle, en raison de la proximité de l'enceinte fortifiée de Lesdiguières, dont la Tour de l'Isle constituait un donjon de défense. Lesdiguières avait utilisé l'ancien beffroi de la ville, édifié au XIV^e siècle.

Au XX^e siècle, elle reçut le nom de Hauquelin. Ce dernier fut le premier directeur d'école technique qui se trouvait dans cette rue à la place de l'école et des bureaux de l'ORTF. Hauquelin fut le fondateur de l'École Vaucanson, importante école technique de niveau supérieur.

RUE HECTOR-BERLIOZ

Hector Berlioz, le célèbre musicien et compositeur, est né à La Côte-Saint-André, le 11 décembre 1803.

Il fit ses études au Lycée de Grenoble. Son père le destinait à la carrière médicale et l'envoya à Paris. Mais rapidement il arrêta ses études de médecine et entra au Conservatoire en 1826. En 1830, il remporta le Grand Prix de Rome et voyagea en Italie pendant 2 ans. Il revint à Paris et fit entendre sa « Symphonie Fantastique » qui enthousiasma le monde musical. Nous connaissons tous ses œuvres principales : « La Messe des Morts », « Roméo et Juliette », « Le Carnaval de Venise », « La Damnation de Faust ».

Près de l'actuel portail qui mène à la cour d'honneur de l'ancien Hôtel de Ville, il y avait une porte voûtée, la porte de l'Aiguier. Par cette porte, qui était donc sur la berge de l'Isère, on entrait dans le palais de Lesdiguières. Elle fut démolie en 1763.

A l'emplacement des maisons de la rue Hector Berlioz, se trouvaient les écuries, les dépendances et la salle du Jeu-de-Paume du duc de Lesdiguières.

En 1658 Molière et sa troupe jouèrent dans cette salle du Jeu-de-Paume.

L'actuelle salle des concerts d'appelaient autrefois salle des gardes, car elle servait aux gardes du connétable. En 1747, cette salle fut mise à la disposition de l'Académie de Musique, c'est de là que vient son nom.

Le théâtre actuel a été construit en 1763 par une société d'amateurs, puis acheté par la ville et reconstruit en 1853, restauré en 1945 et 1950.

Avant 1833 cette rue portait le nom de rue du Quai à cause de sa proximité avec l'Isère.

RUE HENRI-POINCARÉ

Cette rue fut dénommée en novembre 1956 en souvenir de Henri Poincaré, l'illustre mathématicien français né à Nancy en 1854, et mort en 1912. Il a découvert les fonctions fuchsienues. Il était membre de l'Académie Française.

On dénomma cette rue pendant la délibération du 16 novembre 1956.

PLACE AUX HERBES

La place aux Herbes est très ancienne. Du temps de Cularo, les bateliers s'y arrêtaient pour faire leurs transactions commerciales.

Vers le milieu du IV^e siècle, elle porta le nom de place d'Armes.

Vers 1100, c'était le Banc du Grand Conseil, car le Conseil général de la ville s'y réunissait pour délibérer sur les affaires de la cité. C'est en plein air qu'avaient lieu les élections des consuls, administrateurs de la cité. Puis le Conseil de la ville se transporta chez les Frères Mineurs à la place de l'actuelle citadelle.

En 1290, une réunion tumultueuse provoquée, dit-on, par le gouverneur, eut lieu contre Rodolphe de Chissay, évêque de Grenoble. A la suite de cette réunion, la foule se précipita sur le palais épiscopal et força ses portes ; l'évêque fut obligé de fuir, mais revint quelques jours après. Après cet événement, le Banc du Grand-Conseil devint la place du Mal-Conseil, Mausonseu ou Mau-Conseil.

En 1606, Lesdiguières agrandit cette place en supprimant la rue de la Granaterie qui reliait la rue Pérolierie, aujourd'hui rue Barnave, avec la rue Porte-Trainee, actuellement place Claveyson. Dans cette rue, comme son nom l'indique, se tenait un marché aux grains. C'est alors que Lesdiguières lui donna le nom de place du Bon-Conseil et y fit élever la première fontaine située sur la rive gauche de l'Isère.

Vers 1700, on lui donna le nom de place de la Marée à cause d'un marché aux poissons hebdomadaire.

Pendant la révolution en 1794, elle porta le nom de place Marat parce qu'on avait dressé un buste de Marat.

Aujourd'hui, elle s'appelle donc place aux Herbes à cause du marché aux légumes qui s'y tient.

PLACE JEAN-ACHARD

La dénomination de cette place remonte au 8 février 1902. Elle porte le nom d'un paysagiste grenoblois peintre et graveur qui est né à Voreppe en 1807 et mort à Grenoble en 1894.

Alexis Jean Achard travailla aux champs jusqu'à 16 ans. C'est à cet âge qu'il s'intéressa à la peinture et après un séjour de deux années à Grenoble, il s'en alla à Paris avant de partir en Egypte où il se fixa au Caire. Il y occupa notamment un poste de professeur. Achard affectionnait les paysages du Dauphiné et fut incontestablement un des meilleurs paysagistes français du XIX^e siècle.

Son œuvre fut remarquée par ses amis grâce à une vue des environs du Caire. Le Salon de Paris de 1844 lui attribua une médaille pour son tableau « La Vallée du Grésivaudan ».

En 1855, nouvelle médaille pour son œuvre nommée « Une matinée » qui fut acquise par l'Etat.

On trouve au Musée de Grenoble plusieurs peintures dont « Les environs de Grenoble », « Vue prise de Saint-Egrève », « Les ruines de Beauvoir », « Une chaumière », « Le champ de blé ».

L'ancien nom de cette place était le chemin des morts car elle se trouvait à l'emplacement de l'ancien cimetière.

Cette place adossée au collège ouvert par les Jésuites en 1655 porta longtemps le nom de place du Lycée.

En 1890, Auguste Gaché, maire de Grenoble, fait installer sur le mur arrière du lycée une marquise qui protégeait les commerçants du marché et une fontaine ornée de candélabres dans la partie centrale du terre plein. Cet aménagement apporta un regain d'activités sur cette place.

Henri Rousset nous apprend que cette place a été formée en partie sur l'ancienne rue des Muriers dite encore Pascaline. Cette rue avant 1832 formait le chemin de ronde à l'intérieur des remparts et après avoir longé la partie arrière du lycée, elle se prolongeait jusqu'à la rue Très-Cloîtres.

RUE JEAN-FRANÇOIS-HACHE

Le nom de Hache fut donné à cette rue, le 5 mars 1941 en l'honneur de la célèbre famille des Hache, ébénistes grenoblois du XVIII^e siècle.

La rue Hache est devenue la rue Jean-François-Hache en 1967 pour éviter les confusions fréquentes avec la rue Hoche.

Au XVI^e siècle cette rue portait le nom de rue des Prêtres de Notre-Dame à cause des prêtres qui empruntaient pour se rendre du doyenné à la cathédrale et au chapitre.

Sous la Révolution, la rue porta le nom de rue de la Convention, avant de redevenir au début du XIX^e siècle, la rue des Prêtres.

Le chevalier Bayard, vécut pendant plusieurs années de sa jeunesse dans la maison située à l'angle de la rue Bayard et de la rue Jean-François-Hache. En effet, cette maison était alors le Doyenné de Notre-Dame et Pierre Terrail, seigneur de Bayard, y séjourna pendant la durée des études qu'il poursuivit à Grenoble sous la surveillance de son oncle qui était évêque.

Thomas Hache, né à Toulouse le 16 juin 1664, était issu d'une famille de Calais. Il séjourna quelque temps à Chambéry où il apprit auprès d'émigrants ébénistes piémontais l'art et la technique de la marqueterie, avant de s'installer à Grenoble.

Il se maria avec Françoise Chevallier, fille d'un célèbre ébéniste local et travailla tout naturellement dans l'atelier de son beau-père avant de prendre sa suite. Mais ses créations originales lui attirèrent rapidement l'intérêt des spécialistes. Le duc d'Orléans lui donna le brevet d'« Ébéniste Ordinaire de notre Maison », ce qui le consacrait à l'échelon national. De très beaux bureaux Mazarin marqués à l'italienne témoignent de son art.

Pierre Hache, son fils, se maria avec la fille de la célébrité grenobloise Blanc, dit La Goutte, auteur de poèmes en patois dauphinois illustré par Diodore Rahoult en 1864, et portant le titre de « Grenoble Melherou ». Pierre Hache

travailla aux côtés de son père pendant 25 ans et il succéda à celui-ci lors de son décès en 1747. Le raffinement de ses œuvres a été rarement atteint et l'on admire encore aujourd'hui ses commodes de style Régence ou Louis XV.

Jean-François Hache donna une grande extension au petit atelier de la place Claveyson. Il organisa une véritable entreprise pour satisfaire à la demande d'une clientèle de gens aisés de plus en plus nombreuse. Il fut de ce fait amené à créer des meubles en bois massif en abandonnant la marqueterie italienne faite d'arabesques et d'entrelacs, ou de fleurs et d'oiseaux, au profit d'une marqueterie aux dessins plus rigides et géométriques à base de triangles et losanges en bois de teintes variées. La variété de ses créations est très grande. On retrouve des bureaux, des bibliothèques, des commodes, des secrétaires, des encoignures de tables à jeu, des damiers, des coffres, des pupitres et même des métiers à broder et des rouets à filer. Il n'est pas jusqu'à des aiguilles à tricoter, des équerres à dessin, des moulins à café, des tire-bottes qui ne sortent de chez lui.

Les ébénistes Hache employèrent surtout des essences de bois locales telles que le noyer et le sapin. On note cependant que Jean-François utilisa quelques bois exotiques précieux tels que l'amarante, l'ébène, le bois de rose, le citronnier et le palissandre.

L'importance de sa production réalisée par une entreprise de 80 ouvriers fit de Jean-François le plus célèbre des Hache pour la postérité.

Le dernier des Hache était le frère de Jean-François, appelé Christophe-André. Il entra dans l'affaire familiale en 1770 et prit la succession de son frère en 1781 lorsque ce dernier se retira des affaires. On dit qu'il se reposa sur l'acquis de son frère et que rapidement l'entreprise déclina. On peut estimer également que la quasi-totalité de la clientèle aisée de son atelier disparut avec la Révolution française.

C'est en 1801 que Christophe-André se dessaisit à vil prix de cet atelier qui avait une valeur inestimable quelques décennies auparavant.

RUE JEAN-JACQUES-ROUSSEAU

Autrefois, dans cette rue vivait dans un hôtel une riche famille appelée Bournoles. Cet hôtel se situe au n° 5 actuel, et l'on peut encore voir des sculptures gothiques formant l'arc d'un portique. D'où son ancien nom de rue Bournoles.

Dans cette même rue, l'actuel numéro 1 a été l'hôtel des monnaies du dauphin Guignes, où l'on frappait des florins d'or portant sur une face l'image de Saint Jean-Baptiste, sur l'autre une fleur de lys. Au n° 17, il y avait autrefois un puits sous la tourelle — qui fait saillie de nos jours sur la chaussée — de l'hôtel de Jean Rabot, président du Parlement de Grenoble vers 1840. C'est aussi dans cette rue au n° 14, que naquit Henri Beylie Stendhal le 23 janvier 1783, et où il vécut pendant 16 ans.

En 1832, les Jésuites s'établirent dans cette rue, et celle-ci se nomma la rue des Vieux-Jésuites. En 1851, ils s'établirent dans la rue Neuve (rue du Lycée) et y firent bâtir leur couvent (Lycée des filles). Ils y resteront jusqu'à

leur expulsion en 1763, par arrêt du Parlement.

Sous la Révolution, en 1794, elle prit le nom de Jean-Jacques Rousseau, pendant très peu de temps, pour redevenir rue des Vieux-Jésuites.

Son nom de Jean-Jacques Rousseau lui fut restitué le 7 novembre 1831. Rousseau, Gênois, né en 1712, d'un horloger de cette ville tenta d'embrasser diverses carrières — laquais, séminariste, précepteur, commis, caissier, secrétaire d'ambassade à Venise. Avidé d'indépendance, il rompit avec la Société et retourna au protestantisme qu'il avait abjuré. Se réfugia en Suisse, puis en Angleterre, revient à Paris et mourut le 3 juillet 1778 à Ermenonville. Ses œuvres principales sont « Le Contrat Social » et l'« Emile » où il proclame le principe de la souveraineté du peuple.

Une tradition locale veut que Jean-Jacques Rousseau soit venu herboriser près de la Tour-sans-Venin. Les Grenoblois ont donné à cette vallée boisée le nom de désert de Jean-Jacques-Rousseau.

QUAI JONGKIND

Peintre hollandais né en 1819, à La-trop, d'un père pasteur, Johann-Barthold Jongkind, a passé la plus grande partie de sa vie dans notre pays, à Paris, dans le Nivernais et surtout dans le Dauphiné.

C'est Isabey, le peintre miniaturiste français qui le fit venir en France où il découvrit les milieux artistiques de la capitale mais aussi l'alcool qui l'entraîna vers la maladie et, plus tard, vers la folie.

Ses aquarelles et ses dessins en font un précurseur de l'impressionnisme. Le peintre Paul Signac disait de Jongkind : « Il a recherché les teintes pures qui seules peuvent lui permettre d'exprimer tous les jeux de la lumière et de la couleur ».

Il a peint des paysages du Dauphiné, en particulier La Côte-Saint-André où il vécut plusieurs années, et Grenoble où il aimait s'attarder sur les quais de l'Isère.

Plusieurs de ses œuvres se trouvent au musée des Beaux-Arts de Grenoble.

C'est un homme miné par l'alcool et en proie à la folie qui fut interné en janvier 1891 à l'hôpital de St-Egrève où il mourut dans la solitude le 9 février 1891.

C'est en 1922 que la ville de Grenoble rendit hommage à Jongkind en donnant son nom à ce quai de la rive droite de l'Isère sur lequel le peintre s'était si souvent promené.

RUE LAFAYETTE

C'est en souvenir du passage à Grenoble, en 1829, de Gilbert Motier, Marquis de La Fayette, né en 1757 et mort en 1834, que la Municipalité donna en 1831 le nom de La Fayette à l'ancienne rue Dauphine.

Était-ce pour reconnaître que par sa remarquable indépendance de caractère et son esprit d'initiative La Fayette eut mérité d'être Dauphinois ?

Lors de son passage à Grenoble, La Fayette eut ces phrases pour la région qui l'accueillait :

« Ici flotteront le premier pavillon de la liberté, le premier signal de l'égalité

politique; ici se trouverait au besoin un ancre de salut. Puissent toutes les prospérités se réunir dans la belle contrée de l'Isère et sur l'illustre métropole du patriotisme dauphinois.

COURS LA FONTAINE

Est-ce le Lycée de garçons (Lycée Champollion) qui le borde d'un côté sur toute sa longueur et qui fut terminé en 1879 qui inspira les édiles lorsqu'ils donnèrent à ce cours en 1888 le nom de Jean de La Fontaine?

Le plus grand des fabulistes français, né en 1621 et mort en 1695, méritait bien cependant ce rappel de son nom. Car si les morales de ses fables paraissent désuètes à certaines jeunes oreilles des lycéens d'aujourd'hui, le libertinage de ses contes n'est-il pas l'avant-garde de la liberté de mœurs de notre époque?

PLACE DE LAVALETTE

Charles Planelli de Lavalette fut maire de Grenoble en 1815 et de 1820 à 1824.

A l'instar de M. Dubedout, il s'intéressa particulièrement aux problèmes de distribution d'eau dans la ville puisqu'il dota Grenoble du premier réseau de canalisations des fontaines publiques de la ville. Pour rappeler cette initiative son nom fut inscrit sur la pierre du château-d'eau élevé sur la place Grenette, dont chacun sait maintenant que, pour la plus grande joie des étudiants, il fonctionne en circuit fermé.

Avant 1866 où elle prit ce nom, elle s'appelait place du Bœuf, car, comme la rue du Bœuf (aujourd'hui rue Abel-Servien) elle conduisait à la « beullerie », c'est-à-dire l'abattoir.

PASSAGE DU LYCEE

Passage des Tuiles (1794), passage de la Bibliothèque (1821), passage du Collège (1839), enfin passage du Lycée.

Créé au 17^e siècle, ce passage permettait la communication entre la rue du Lycée (rue Raoul-Blanchard) et la place du Lycée (place Jean-Achard).

Dans ce passage on voit encore une belle porte qui constituait l'entrée du musée-bibliothèque installé à la fin du 18^e siècle par le docteur Gagnon, grand-père de Stendhal.

RUE DE LIONNE

Elle s'appelait autrefois rue du Pont, puis montée du Pont-de-Bois, puis en 1837, montée du Pont-Suspendu et ne prit le nom d'Hughes-de-Lionne qu'en 1866.

C'est un Grenoblois du 17^e siècle qu'elle commémore dont Louis XIV exploitait les grandes capacités diplomatiques.

Il naquit à Grenoble en 1611, fit carrière, comme ambassadeur, puis comme ministre plénipotentiaire de Louis XIV en Italie, en Espagne et en Allemagne.

Il mourut en 1671.

RUE DE LORRAINE

C'était autrefois la rue des Nonnes à cause d'un jardin qu'y possédaient les religieuses.

Mais en 1876, le rappel du souvenir de la Lorraine perdue pour la France quelques années plus tôt, motiva son changement de dénomination.

RUE MADELEINE

Petite rue qui relie l'ancienne place des Cordeliers (place de Berulle) à la rue de Lionne qui portait autrefois le nom de rue Magdeleine en souvenir du plus ancien établissement hospitalier fondé au XI^e siècle, dans un immeuble de cette rue, par l'Evêque Saint-Hugues.

Il s'appela d'abord l'Aumône de St-Hugues, puis Hôpital de la Magdeleine à cause de sa chapelle, placée sous la protection de cette Sainte.

Au début du XVI^e siècle, les consuls demandèrent la fusion de tous les établissements hospitaliers en un seul, mieux aménagé et en dehors de remparts et instituèrent un attendant « une commission permanente » traitant toutes les affaires des hôpitaux, les questions de mendicité et d'assistance publique.

La première pierre de ce vaste établissement ne fut posée qu'en 1527 (lequel ne fut rasé qu'au début du XX^e siècle après le transfert de La Tronche).

Le 25 novembre 1545, un arrêt du Parlement de Grenoble réunit tous les biens des hôpitaux et confréries de la ville.

L'hôpital de la Magdeleine, désaffecté, fut cédé aux Cordeliers qui y transfèrent leur couvent en 1592.

Le couvent occupait alors une partie des bâtiments de la Citadelle actuelle.

Il a été démoli sous la Révolution et l'emplacement qu'il occupait a reçu le nom de place des Cordeliers.

Dans une maison dépendant de l'ancien hôpital de la Magdeleine, maison que l'on peut voir encore à l'extrémité de la rue : elle a sa partie d'époque surmontée de ferronneries, en 1631 la baronne d'Uriage et la présidente du Faure, créèrent une œuvre pour recueillir les prostituées repenties.

Les sœurs pénitentes qui géraient l'établissement, étaient appelées les « Madelonettes ».

Conservez précieusement ce feuillet sur les rues de Grenoble. Vous pourrez plus tard le relier.

Ce travail n'est pas celui de spécialistes, historiens ou journalistes; il est donc perfectible. Aidez-nous à le corriger ou à le compléter en nous adressant vos critiques constructives, vos commentaires, vos informations ou des documents inédits à :

J. C. E. GRENOBLE
Commission 1001
6, boulevard Gambetta
38000 GRENOBLE

Merci d'avance.

A l'angle de la rue Madeleine et de la place de Berulle, l'on trouve sur les pierres de la maison qui fait l'angle, des traces de chaînes et de cordages qui renaient les bateaux qui accostaient au port de la Madeleine. Car l'aumône de la Magdeleine s'élevait alors sur les bords de l'Isère, en dehors de la ligne des remparts primitifs.

Non loin, se trouvait le port de l'Eguiers où avait lieu la curieuse coutume d'embarquer les veillées à Beaucaire.

A la fin de l'hiver, on clouait des bougies sur un minuscule radeau, on les allumait, on posait celui-ci à la surface de la rivière et il était censé arriver au Rhône et de là, à Beaucaire, cité avec laquelle Grenoble faisait des échanges commerciaux importants au moment des foires.

C'est non loin de là aussi qu'au début du XIV^e siècle, les enfants de Guillemette d'Alleard devaient tenir constamment sur l'Isère, dans le port de Grenoble, 8 bateaux suffisants pour le service des habitants de la ville.

Ceci conformément à un traité passé avec les consuls.

BOULEVARD MARECHAL-LECLERC

En 1948, M. Givord, représentant la commission de l'Instruction Publique et des Beaux-Arts au sein du Conseil Municipal, proposa la dénomination de rue du Général-Leclerc de Hauteclouque pour l'ancienne rue de Strasbourg.

Le nom du boulevard connu aujourd'hui lui fut attribué en mai 1959. Il répondait ainsi aux désirs de nombreux concitoyens d'honorer la mémoire de morts glorieux de la dernière guerre.

La commission a voulu d'abord rétenir le nom de ce chef « prestigieux de la 2^e division blindée, du héros du Tchad, vainqueur de Paris, de Strasbourg et de Berchtesgaden ».

Philippe de Hauteclouque naquit en 1902 à Belloy-Saint-Léonard. Evadé en 1940, il rejoignit De Gaulle à Londres.

Il participa au ralliement du Cameroun à la France Libre.

Après avoir traversé le Ferran, il fait sa jonction avec les troupes britanniques à Tripoli et se bat en Tunisie.

En 1944, il entre à Paris à la tête de la 2^e division blindée et poursuit la libération de Saverne, Strasbourg et Berchtesgaden.

En 1945, il est commandant supérieur des forces françaises en Indochine, ce qui lui permet de signer au nom de la France la capitulation du Japon. Il réinstalle alors les troupes françaises à Hanoï.

Revenu en Afrique du Nord en tant qu'inspecteur des troupes de ce secteur, il périt dans un accident d'avion en 1947.

C'est en 1952 que le grade de maréchal lui fut donné à titre posthume.

SUITE QUARTIER NOTRE-DAME
AU PROCHAIN NUMERO

les mille et une rues de grenoble

PAR LA JEUNE CHAMBRE ECONOMIQUE

Quartier Notre-Dame

(II)

AVENUE MARECHAL-RANDON

Cette avenue traverse le quartier de l'Île Verte pour rejoindre le pont de l'Hôpital de Grenoble. Le conseil municipal céda de lui attribuer ce nom à la séance du 18 avril 1891 alors que Auguste Gaché était maire de la ville.

C'est M. Morel qui donna les intentions de la commission des travaux dans les termes suivants :

« Le conseil municipal saisira l'occasion d'honorer le souvenir d'un illustre enfant de la cité qui sut mettre souvent sa haute et légitime influence au service des intérêts de la région. La voie ouverte dans l'Île Verte nous parut tout indiquée pour cet hommage puisqu'elle conduira lorsque la route nationale 90 aura été rectifiée, directement à Saint-Ismier où le maréchal Randon s'est reposé des fatigues de sa glorieuse carrière et où il dort du sommeil éternel. »

En 1888 la porte de la Saulaie est ouverte dans le mur d'enceinte de la ville. Auparavant, la place de la Saulaie (place Lavalette actuelle) formait un cul-de-sac. Aussi pour aller de Grenoble à Chambéry fallait-il ressortir par le pont de la Citadelle et emprunter l'actuel quai Saint-Laurent.

A la sortie de cette Porte nouvelle, les Ponts et Chaussées entreprirent la construction de l'avenue bordée d'arbres qui devait porter le nom de Randon.

En 1891 l'avenue était terminée de la place Notre-Dame jusqu'au rond-point de l'Île Verte qui avait un diamètre de 75 m. Le projet avait été très bien accueilli par les riverains, au point que ceux-ci cédèrent gratuitement 18 000 m² de sol pour la création de la voie et des dessertes auxiliaires.

En 1893 l'avenue Maréchal-Randon atteignit l'Isère et c'est en 1899 que le Pont des Hôpitaux fut ouvert. Les Ponts et Chaussées avaient étudié un nouveau tracé de la R.N. 90 qui rejoignait l'ancienne voie traversant La Tronche et Montfleury au lieu-dit le Bachais à Meylan. On se souviendra aussi que ce nouveau tracé de la R.N. 90 supportait sur le bas-côté la voie du tramway Grenoble - Chapareillan appartenant aux V.F.D. (Voies Ferrées du Dauphiné).

Jacques César, Comte Randon naît à Grenoble le 25 mars 1795.

Elève au lycée de Grenoble, il part comme simple soldat en 1812, il fit la Campagne de Russie et fut nommé capitaine à Lutzen en 1813.

Après la Campagne de France, on le retrouve à Grenoble où il occupe le poste d'aide de camp de son oncle Marchand.

En 1830 il est nommé chef d'Escadron et part en Algérie en tant que commandant des chasseurs d'Afrique. En 1847 il est général de brigade.

En 1848 il est chargé des Affaires Algériennes au Ministère de la guerre. Quelques mois plus tard on le retrouve à Metz où il commande la 3^{me} division militaire.

Le 24 janvier 1851, il est nommé ministre de la guerre. Après avoir donné sa démission cette même année, il repart en Algérie avec le poste de gouverneur général où il y reste jusqu'en 1858.

C'est en 1856 qu'il est nommé maréchal.

Sénateur en 1852 il préside pendant plusieurs années le conseil général de l'Isère.

Il mourut en 1871.

Randon fut un colonisateur convaincu. Il joua honnêtement la carte des Kabyles en respectant leurs lois et mœurs. Il cherche à limiter les spéculations foncières des colons. Randon crée en Algérie 200 écoles, des lycées, une école de médecine. Il fit construire 80 églises. Il créa le port d'Alger, développa la culture du coton, et mit en route à Bone le premier haut fourneau, utilisant les minerais de fer algériens.

RUE DES MINIMES

Ainsi appelée du nom du couvent des Minimes fondé dans cette rue en 1613. Les bâtiments du couvent des Minimes sont actuellement affectés à une caserne.

Un autre couvent du même ordre avait été créé au XV^e siècle par l'évêque Laurent-1^{er} Alleman à « La Plaine » à St-Martin-d'Hères.

Laurent Alleman était par sa sœur, oncle de Bayard, aussi celui-ci fut-il inhumé dans la chapelle du couvent de « La Plaine ».

Au XVII^e siècle, son tombeau qui n'était couvert que d'une simple pierre, fut transformé en mausolée de marbre

blanc, orné de sculptures et surmonté de son buste, par un gentilhomme dauphinois.

Il fut transporté au musée de Grenoble en 1790, puis dans la collégiale St-André.

La chapelle du couvent des Minimes a été détruite, sauf la sacristie avec ses croisées d'ogive et ses culs-de-lampe.

Il ne subsiste que les arcatures du cloître et là où reposait le Chevalier sans peur et sans reproche, poussent les orties.

PLACE NOTRE-DAME

Cette place, à son origine, était en partie occupée par un cimetière et portait le nom de place St-Vincent car elle jouxtait l'oratoire St-Vincent connu actuellement sous le nom d'église St-Hugues qui est accolée à la cathédrale.

Le 3 juin 1563, les protestants brûlèrent le corps de saint Hugues sur la place Notre-Dame.

C'est vers le milieu du X^e siècle que l'église St-Vincent se mit sous la double protection de Saint Vincent et de la Sainte Vierge et prit le nom d'Eglise Notre-Dame, nom qui fut transmis à la place qui n'en changea que pour une brève période, sous la révolution où elle devint place de la Raison, la cathédrale elle-même étant le Temple de la Raison. Sur l'édifice on pouvait d'ailleurs lire l'inscription suivante « le peuple français reconnaît l'existence de l'Etre Suprême et l'immortalité de l'âme ».

Le cimetière qui s'étendait devant l'église étant devenu trop petit, il fut transféré en 1694 dans la rue Pasqueline ou des Mûriers (rue Abbé-de-la-Salle) qui se trouvait à l'époque près des remparts.

En face de la cathédrale, se trouve la Maison des Colonnes dont la façade est ornée de quatre colonnes dont l'une d'entre elles serait antique et aurait été trouvée dans les fondations de la Porte Viennoise. Cette porte romaine datant du III^e siècle, construite, d'après une inscription qu'elle portait, sur les ordres des empereurs Dioclétien et Maximien, a été démolie en 1804 et la pierre portant l'inscription aurait également été employée dans les fondations de la Maison des Colonnes.

Cette maison dissimule en partie la Tour de Clerieux, tour féodale du IX^e siècle qui était la forteresse des évêques de Grenoble et qui était située à l'intérieur des fortifications romaines.

A la fin du XIX^e siècle, l'église reçut un revêtement néo-roman dessiné par l'architecte Berruyer.

A la même période, sur la place fut érigée une fontaine dite des « Trois Ordres » due au sculpteur dauphinois Ding et qui commémore les événements de 1788 en Dauphiné dont l'action a été déterminante pour la convocation des Etats Généraux en 1789.

Ce monument fut inauguré en 1897 par le Président de la République Félix Faure au cours de sa visite officielle à Grenoble.

RUE DE LA PAIX

Lors de son ouverture, en 1833, à travers le jardin de l'ancienne hôtel Patra, on applique pour la première fois l'essai d'un système de pavage avec moellons plats ou dalles.

Ayant été tracée dans un quartier tranquille, spontanément cette voie fut appelée rue de la Paix.

De nombreux hôtels anciens la borde notamment l'hôtel du Président d'Ornaix.

RUE DU PALAIS

Autrefois (1458), menant à l'église St-Jean qui fut détruite en 1562 pour agrandir la place Saint-André, cette rue portait le nom de rue St-Jean jusqu'en 1794 où elle devint rue de la Constitution.

Après la révolution, elle prit sa dénomination actuelle de rue du Palais car elle était en partie bordée par le Palais de Justice.

Commencé au temps des guerres d'Italie, le Palais de Justice a été achevé sous Louis XIII et Pierre Bucher, Procureur Général du Parlement du Dauphiné et Doyen de l'Université de Grenoble, dirigea une partie de son édification.

On peut admirer la façade où alternent le style gothique (abside de la chapelle) et le style Renaissance.

L'intérieur possède des armoiries en bois sculptées par l'Allemand Paul Jade au début du XVI^e siècle.

Au numéro 5 de la rue de la Paix, le flâneur peut admirer une belle porte datée de 1670 surmontée d'une magnifique ferronnerie représentant des entrelacs et des roses.

RUE PIERRE-DUCLOT

C'est en 1909 que le conseil municipal décide de donner à la petite rue Sainte-Claire le nom de Pierre-Duclos.

Pierre Duclos est né à Vif en 1848, il était très connu à Grenoble comme négociant. Il fut conseiller municipal et de 1892 à 1900, il tint le poste d'adjoint aux travaux publics.

Le nom de Pierre Duclos fut mêlé d'une façon active à tous les grands travaux de viabilité faits à Grenoble pendant 15 ans et surtout à l'élargissement de la rue qui porte aujourd'hui son nom.

Notons, rue Pierre-Duclos au n° 8 un portique gothique et une cour très ancienne.

RUE DU PONT-SAINT-JAIME

Il est probable que de nombreux Grenoblois n'ont jamais entendu parler de cette petite rue qui relie la rue Chemise à la place Lavalette.

Cette rue a porté successivement les noms de rue de l'Île, puis rue Saint-Jacques et par déformation du Saint-Jaime ou Saint-Jaime et enfin rue du Pont-Saint-Jaime qu'elle porte encore aujourd'hui (Le pont Saint-Jaime était établi sur le Verderet, petit ruisseau qui traversait la rue).

En 1794, sous la Convention, cette rue prit le nom de rue de la Citadelle pendant quelques mois.

En 1329, Jacques de Die, dit Lappe donna à la ville une maison et son jardin situés dans cette rue pour y fonder un hôpital couvert servant d'asile aux malheureux de la cité et l'appela: Hôpital Saint-Jacques.

Le nom de rue de l'Île que cette rue porta en premier lieu lui vient de ce qu'elle conduisait au quartier de l'Île situé entre l'Isère et le Verderet. A l'extrémité de cette rue, se trouvait une maison commune ou hôtel de ville appelée Tour de l'Île. Cette tour carrée existe encore de nos jours en bordure du quai Jongkind et du terrain occupé autrefois par la caserne Vinoy. Elle fut surnommée tour de la Citadelle et abrita pendant longtemps le colombar militaire. Cette tour faisait partie de l'ancien couvent des Frères mineurs qui fut détruit par Lesdiguières.

PLACE DE LA POUDRIÈRE

Depuis 1883 le nom de la Poudrière a été donné à cette place de Grenoble en raison de la proximité de la fameuse Poudrière de Vauban construite adossée aux fortifications.

C'est le seul vestige que nous a laissé Vauban à Grenoble. Cette poudrière était enfouie sous un énorme tas de terre, le tout recouvert d'un jardin. C'est au cours des travaux de construction de la nouvelle cité administrative, qu'un membre de l'association du vieux Grenoble s'insurgeait contre la démolition de ce bâtiment qui n'offre aux passants qu'un intérêt historique.

RUE PRESIDENT-CARNOT

Le docteur Auguste Gaché fut à deux reprises maire de Grenoble: tout d'abord entre 1876 et 1881 et ensuite entre 1888 et 1896.

Quand il reprit pour la seconde fois son poste de premier magistrat en mai 1888, son premier souci fut d'aménager ce qu'on appelait alors l'ancienne ville qui s'était vidée au profit de la nouvelle (cours Gambetta, avenue Alsace-Lorraine, avenue Félix-Viallet et les rues transversales).

C'est pour donner un nouvel essor à cette ancienne ville qu'il fit procéder à la percée de la rue Président-Carnot qui relie la place Sainte-Claire à la place Notre-Dame, faisant ainsi disparaître tout un pâté de maisons anciennes et une petite place, la place de l'Ecu qui devait son nom à une petite auberge qui avait pour enseigne « L'Ecu de France ».

Auparavant, pour se rendre de la place Sainte-Claire à la place Notre-Dame, il fallait passer dans d'étroites ruelles alors que le trafic était déjà très intense (d'après des statistiques de l'époque chaque jour 11 000 piétons, 103 voitures et 115 chevaux passaient par cet endroit).

On donna le nom de Président-Carnot à cette nouvelle rue en souvenir de la visite qu'avait faite Sadi Carnot, alors Président de la République, à Grenoble en 1888. Les Grenoblois lui avaient réservé un accueil particulièrement chaleureux.

RUE RAOUL-BLANCHARD

Au XVII^e siècle cette rue fut ouverte sous le nom de Rue Neuve-de-Bonne en l'honneur de Lesdiguières. Elle comprenait trois parties: la rue Neuve-du-Collège, la rue Neuve-des-Pénitents, et la rue Neuve-des-Jacobins. C'était une des plus longues rues de Grenoble qui partait de la place Grenette jusqu'à la rue Très-Cloîtres.

C'est la première partie qui nous intéresse ce jour. La rue Neuve-du-Collège qui prit ce nom à la suite de la construction d'un collège de Jésuites en 1655. Puis en 1763 à la suite d'un arrêt du Parlement on décida leur expulsion. Entre 1789 et 1794 la rue prit le nom de Grande-Rue-Neuve. Puis en souvenir de la journée des Tuiles le 7 juin 1788, où les Grenoblois montés sur les toits jetèrent des tuiles sur les troupes du duc de Clermont-Tonnere — Gouverneur du Dauphiné — pour manifester contre l'exil de certains magistrats du Parlement. Elle devint alors rue des Tuiles.

Sous le Premier Empire, la rue prit le nom de rue du Lycée. Pendant la Révolution l'ancien collège des Jésuites avait été transformé en Ecole Centrale, puis en Lycée de filles: le Lycée Stendhal actuel.

En 1965 la rue du Lycée prit le nom de rue Raoul-Blanchard en mémoire du géographe français, doyen de la Faculté des Lettres de Grenoble et membre de l'Académie des Sciences Morales et Politiques. Il écrivit de nombreux ouvrages de géographie sur les Alpes. Il est le fondateur de l'Ecole de Géographie.

RUE RENAULDON

Appelée anciennement rue Venderie (Vendeurs) puis rue Revenderie (Marchands) puis rue Marchande, cette rue prit le nom de rue Renauldon en 1866.

C'est en souvenir de Charles Renauldon, maire de Grenoble, de 1800 et 1815 que la municipalité dénomma ainsi cette rue.

On doit, entre autre, à Charles Renauldon la réforme de l'Administration municipale, la création de soupes populaires, l'installation de la halle aux grains et la plantation des arbres de l'Esplanade et l'organisation des Sociétés de Secours Mutuels.

RUE DE LA REPUBLIQUE

Bien que située au cœur du vieux Grenoble, la rue de la République est de création récente.

Jusqu'en 1908, un passage couvert appelé Passage Bougie et plus fréquemment Passage de la Halle, faisait communiquer la place Grenette et la place de la Halle, laquelle était située devant un vieux bâtiment, la Halle aux grains, qui occupait alors approximativement le quadrilatère compris entre les rues

de la République, Philis de la Charce, Raoul Blanchard et Lafayette.

En 1908, ce bâtiment fut rasé et le quartier complètement transformé. Le passage de la Halle et la petite rue qui le prolongait (rue de la Halle) donnèrent naissance à une belle et large artère : La rue de la République.

Ce passage de la Halle était, à l'origine, une des entrées du couvent des Dominicains, frères prêcheurs de Grenoble. Après la Révolution, ce passage prit nom de Passage des Jacobins. En 1789, une « Société populaire » avait été créée dans notre ville : « la société Patriotique des amis de la Constitution ». Quand la Constitution décréta le gouvernement révolutionnaire, cette association se fit appeler simplement Société Populaire ; elle s'affilia ensuite avec les Jacobins de Paris et devint la Société des Jacobins de Grenoble qui tint pendant quelques temps ses séances dans l'Eglise des dominicains. Les Jacobins empruntant ce passage pour se rendre dans le lieu de réunion, on donna à cette voie le nom de passage de Jacobins ; et tout naturellement passage de la Halle quand l'Eglise des Dominicains fut transformée en Halle aux grains.

Au-dessus de ce passage, se trouvaient les locaux de la Belle Jardinière, grand magasin dont les façades donnaient sur la Place Grenette.

Jusqu'en 1965, la rue de la République était plutôt une impasse et c'est la Municipalité du Docteur Michallon qui décida ce que les Grenoblois ont appelé « La percée de la République », prolongée jusqu'à la place Sainte Claire.

PLACE SAINT-ANDRE

Appelée en 1794, Place de la Constitution, cette place, l'une des plus anciennes de Grenoble, tire sans doute son nom de celui du Dauphin Guigues VI André, qui y fit construire une église au début du XIII^{ème} siècle.

Voisine du Château delphinal, la Collégiale Saint-André était à l'origine destinée à servir de chapelle et de sépulture aux Dauphins dont les tombeaux furent détruits en 1562 par les Huguenots sous les ordres du Baron des Adrets.

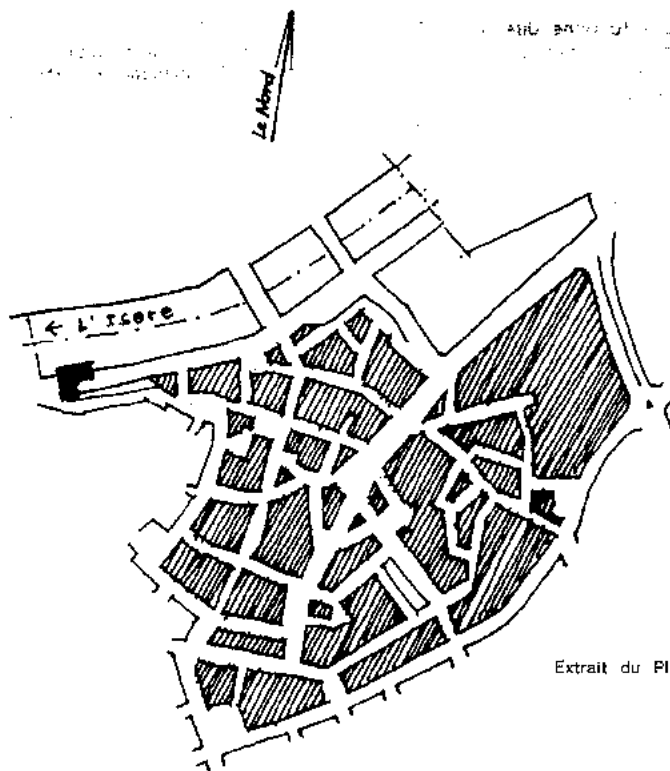
C'est aussi dans cette église que se trouvent le « Mausolée de Bayard », œuvre du sculpteur Jacob Richier et les restes présumés du célèbre chevalier dauphinois.

Jusqu'en 1850, la cloche de l'église Saint-André, tous les soirs à 22 heures, sonnait le « SING » (signum ou signal) prévenant ainsi les habitants que les portes de la ville allaient être fermées. Cette vieille coutume subsista jusqu'en 1877 bien qu'à partir de 1850 les portes de la ville ne fussent plus fermées.

Sur la place, en face du Palais de Justice, s'élevait l'Eglise Saint-Jean de construction antérieure à celle de Saint-André et qui fut détruite en 1562 par le baron de Sassenage pour faire une Place d'Armes.

En face de la Collégiale Saint-André se trouve le Palais de Justice, ancien Palais du Parlement du Dauphiné bâti par le Dauphin Louis II au XV^{ème} siècle. Après de nombreux agrandissements le Palais fut achevé en 1603.

La partie gauche du Palais de Justice, à côté du Théâtre Municipal, a été construite à partir de 1890 sur l'emplacement de l'ancienne prison civile.



Extrait du Plan Rové

PLACE SAINTE-CLAIRE

Cette place occupe en partie l'emplacement d'un couvent de religieuses placé sous la protection de Sainte-Claire.

Ce couvent avait été fondé en 1469 par Jeanne Baile, fille de Jean Baile, que fut, en 1456, Premier Président du Parlement du Dauphiné.

En 1793, les religieuses abandonnèrent le couvent qui fut démoli en 1818. Un marché couvert fut construit sur l'emplacement de la chapelle.

C'est dans cette chapelle que Marie Vignon, femme du connétable de Lesdiguières, avait été enterrée en 1657.

Sa fille, Catherine de Bonne, mariée à François de Créquy, Comte de Sault, y fut aussi ensevelie. Leurs cendres furent dispersées pendant la Révolution.

RUE SAINT-HUGUES

Cette rue était jadis un passage voûté faisant communiquer la place des Tilleuls et la place Notre-Dame. Elle portait alors le nom de rue des Voûtes de Notre-Dame. Sous la Convention en 1794, elle fut débaptisée et prit le nom de rue de la Raison.

En 1803 les voûtes furent supprimées et on donna à la rue le nom de Saint-Hugues.

Saint-Hugues naquit vers 1053 à Châteaufort-d'Isère.

Il n'était âgé que de 27 ans et était Chanoine de la Cathédrale de Valence lorsqu'il fut sollicité par les Chanoines de Grenoble pour remplacer leur Evêque qui venait de mourir.

Ayant accepté, il se rendit à Rome pour se faire sacrer Evêque par le Pape Grégoire VII qu'il admirait beaucoup.

Il fut Evêque de Grenoble pendant un demi siècle et dut lutter au cours de ce long ministère pour reconquérir les biens de l'Eglise, se faire obéir du Clergé et se défendre contre les usur-

pations des Archevêques de Vienne et des Dauphins avec lesquels il signa un accord en 1116.

C'est Saint-Hugues qui aurait contribué à la fondation de la Grande-Chartreuse en indiquant à Saint-Bruno l'emplacement du célèbre monastère.

Il mourut le 1^{er} avril 1132 et fut canonisé deux ans plus tard.

RUE SAINTE-URSULE

Cette rue conduisait à un couvent des Filles de la Visitation dont la patronne était Sainte-Ursule. Ce couvent, fondé en 1608, fut à la Révolution transformé en caserne et la rue prit à cette époque le nom de rue Déserte.

La caserne a été détruite en 1965.

RUE SERVAN

Le célèbre juriconsulte Antoine Joseph Michel Servan naquit à Romans en 1737.

A l'âge de 27 ans, il acquiert la charge d'avocat général au Parlement de Grenoble et devient bientôt célèbre grâce à son éloquence.

Il prononce en 1765 un discours sur l'utilité de la philosophie, en 1766 un discours de rentrée sur « l'administration de la justice criminelle » et, en 1768, à la rentrée du Parlement, un discours annonçant un grand ouvrage sur les mœurs qu'il était en train de préparer.

Berriat Saint Prix écrivait alors : « Le succès qu'il obtint fut encore plus grand s'il est possible. Servan voulut échapper à son triomphe en se réfugiant dans sa maison. Sa porte fut forcée par le Parlement, par les étrangers présents à la cérémonie, par la ville entière, impatients de lui témoigner son enthousiasme ».

Servan démissionna de la charge d'avocat général en 1722, à la suite d'une affaire scandaleuse qui l'avait

conduite, dans son souci de protéger la morale publique, à prendre avec un peu trop de fougue la défense de l'une des parties.

Il devint alors « l'avocat général de l'humanité ».

C'est à Saint-Rémy, près de Tarascon qu'il mourut le 5 novembre 1807 à l'âge de 70 ans.

Antoine Servan avait deux frères qui eux aussi connurent la notoriété.

Joseph Servan (1741-1808) qui fut ministre de la Guerre sous l'Empire et Michel Servan (1745-1837) qui était prêtre de Saint-Antoine.

La rue Servan, ancienne rue Neuve des Capucines, fut ainsi nommée en 1857.

Il y avait dans cette rue un couvent des Capucins et un couvent des Bernardines dans lesquels furent installés les bureaux de la Direction du Génie.

QUAI STEPHANE-JAY

A la mort de Félix Poulat en octobre 1896, Stéphane Jay fut élu maire de Grenoble, poste qu'il occupa jusqu'en 1904. Pendant ces huit années il poursuivit l'œuvre entreprise par Auguste Gaché en créant des voies nouvelles plus larges et donc mieux adaptées à une circulation qui déjà, à cette époque, était dense.

C'est Stéphane Jay qui fit élargir l'ancienne rue Saint-Louis, dénommée rue Félix-Poulat en 1898. Les immeubles vétustes qui bordaient cette ruelle furent abattus entre 1900 et 1902, donnant ainsi naissance à la rue Félix-Poulat telle que nous la connaissons aujourd'hui.

A Stéphane Jay, nous devons aussi la création de la place Championnet, de la Régie Municipale du Gaz et de l'Électricité et du réseau des tramways électriques.

C'est le 31 décembre 1927, peu après la mort de Stéphane Jay que le quai fut baptisé de son nom actuel.

Il avait auparavant changé maintes fois de nom, s'appelant tout d'abord chemin de l'Abreuvoir, puis quai de Borda en 1821, quai d'Orléans, quai Charles X, quai Napoléon et enfin, en 1870, quai de la République.

PLACE DU TEMPLE

La construction d'un nouveau temple débuta en 1865 sur les plans de l'architecte de Grenoble M. Peronnet.

Le devis des travaux était alors évalué à 60 000 F de l'époque.

PLACE DES TILLEULS

L'origine du nom de cette place demeure pour beaucoup un mystère.

Au moyen-âge, elle était baptisée place du Cloître Notre-Dame avant de devenir en 1694 place des Tillots.

Pour certains historiens, le tilleul désignait autrefois le tilleul d'où le nom donné à cette place en 1789 sous la Révolution.

Bien que rebaptisée place de la Convention en 1794, le nom de place des Tilleuls est confirmé par délibération du Conseil Municipal le 9 octobre 1857. Il semblerait, d'après certains documents, qu'il y eut réellement des tilleuls sur cette place.

Pour d'autres historiens, le tilleul ne serait pas l'ancien nom du tilleul, mais la déformation des tillelots ou tilleurs de chanvre, particulièrement nombreux jadis dans ce quartier. Mais cette interprétation est sujette à caution du fait que la condition modeste de ces ouvriers ne leur aurait pas permis de payer des loyers importants dans ce quartier.

Dès le XI^e siècle, tous les immeubles entourant cette place appartenaient au clergé, ce qui explique également son nom de place de l'Evêché.

L'ancienne maison de Ponnat qui abrite de beaux balustres en fer forgé formant la rampe de l'escalier, devint le couvent des Jésuites.

RUE TRES-CLOITRES

En 1320, des maisons existaient déjà dans ce quartier hors les murs et un faubourg s'y établit avant l'ouverture de la rue en 1338.

Deux thèses s'affrontent pour expliquer le nom de cette rue.

Pour certains, elle tire son nom de sa situation en dehors de la porte du Cloître Notre-Dame et viendrait de Trans-Claustra. Pour d'autres, elle tire son nom de la présence de trois cloîtres dans le quartier : les cloîtres Notre-Dame, des Minimes et de la Visitation.

Elle fut longtemps appelée Tra-Clotra ou Tra-Cloutra avant de devenir Très-Cloîtres.

En 1750, le faubourg s'étendait jusqu'à un vieux lavoir sur le Verdaret.

En 1794, sous la Révolution, elle devint rue des Bonnets-Rouges.

En 1893, le couvent de la Visitation fut transformé en dépôt d'armes tandis que la Chapelle abrita, quelques années plus tard, le Musée Dauphinois.

A l'extrémité de cette rue était située la rue du Four, à proximité de la porte Très-Cloîtres démolie en 1834. Sur cette porte, on pouvait lire en latin, l'inscription suivante :

« A la mémoire éternelle d'Henri IV, roi de France et de Navarre, très chrétien, vraiment auguste, très bon, très clément, très courageux, et très heureux et au Restaurateur du Royaume de France, au père de la patrie, pour avoir, grâce aux talents, à la fidélité, à l'énergie de François de Bonne de Lesdiguières, rendu au Sénat l'autorité, à la ville et à tout le pays la paix et avoir agrandi la ville par un nouveau boulevard ; la ville et le pays ont élevé ce monument de reconnaissance (1593). »

RUE VALBONNAIS

Autrefois cette rue portait le nom de rue du Chapelet, sans que l'on connaisse avec exactitude l'origine de ce nom. Il pourrait provenir de la déformation du mot chapelain, ou chapelain, en souvenir d'un curé de Biviers qui possédait, vers le milieu du XV^e siècle, une maison dans cette rue, ou de la déformation du chaperon ou chapel, signe distinctif que portaient les filles de joie d'une maison de la même rue.

En 1794, sous la Révolution, elle fut baptisée rue Passe-Vite avant de deve-

nir, en 1866, rue Valbonnais en souvenir de Jean-Pierre Moret de Bourchenu, marquis de Valbonnais.

Né à Grenoble le 23 juin 1651, ce Grenoblois reçut une brillante éducation qu'il compléta dès l'âge de 16 ans par de nombreux voyages dans les principales villes d'Italie et à Paris où il étudia le droit.

De retour à Grenoble, il est nommé conseiller au Parlement en 1677 puis premier vice président de la Chambre des Comptes en 1690. Dès cette époque, il se passionna pour les études historiques. Malheureusement en 1701 il devint aveugle sans que ce malheur n'altère son courage.

Il entreprit alors d'écrire une histoire du Dauphiné en ne s'appuyant que sur des témoignages authentiques. Ses travaux furent très remarqués par le monde scientifique qui fit pour lui une exception qui l'honore en lui décernant en 1728 le titre d'académicien correspondant honoraire de l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres de France.

Avant de mourir le 2 mars 1730 à l'âge de 79 ans, il avait prélevé sur sa fortune personnelle la somme de 20 000 livres destinée à fournir du pain aux pauvres qui préféraient subir la misère plutôt que de mendier.

RUE VICAT

D'origine dauphinoise, la famille Vicat protestante, possédait une verrerie à Roybon mais elle en fut chassée à la révocation de l'Edit de Nantes, et ses nombreux biens furent donnés à l'Abbaye de Saint-Antoine.

Les Antonin recueillirent un de ses enfants, laissé en nourrice et qui devint la souche de la famille Vicat de Grenoble.

Louis-Joseph Vicat naquit le 31 mars 1786 à Nevers où son père, sous-officier au régiment des dragons Royal-Piémont était alors en garnison.

Vicat fit ses études à Grenoble sous la direction de son oncle Chabert, professeur de mathématiques à la Faculté. Sur le conseil de Fourier, alors préfet de l'Isère, il se présenta à l'Ecole Polytechnique où il entra le 20 novembre 1804. Il en sortit en 1806 avec le grade d'ingénieur des Ponts et Chaussées.

D'abord attaché au service du canal de Bormida, il fut nommé en 1809 à Périgueux et en 1812 à Souillac dans le Lot pour la construction d'un pont sur la Dordogne. C'est à l'occasion de ce travail, réputé alors très difficile, qu'il entreprit ses recherches sur la chaux hydraulique.

En 1818 il publia ses découvertes qui immortalisèrent son nom et servirent de base à l'industrie de la fabrication des ciments et des chaux hydrauliques.

La ville de Paris lui avait offert en 1841 une coupe en argent ciselée par Froment Meurice et les Chambres en 1845, sur proposition d'Arago et de Thénard, lui votèrent une récompense nationale.

Il était membre correspondant de l'Institut, inspecteur général des Ponts et Chaussées, commandeur de la Légion d'honneur, chevalier de Sainte Anne de Russie, de l'Aigle Rouge de Prusse, etc.

RUE DU VIEUX-TEMPLE

Cette rue rappelle la présence du temple protestant qui y fut érigé en 1592.

Mais en 1671, une ordonnance royale de Louis XIV obligea les protestants à le démolir car il se trouvait alors dans l'enceinte de la ville depuis 1593.

Le Cardinal Le Camus racheta le sol de cet ancien temple et y fit construire en 1675 un séminaire dont il confia la direction en 1700 à des prêtres de l'Oratoire.

C'est ainsi que cette rue porta un temps le nom de rue de l'Oratoire.

Durant la révolution, en 1794, elle devint rue de la Force, mais reprit son nom le 28 mai 1795.

Jean-Baptiste Marie Vianney, Curé d'Ars, après un voyage à pied en 3 jours depuis Lyon y suivit les cours de théologie avant d'y être ordonné prêtre et d'y célébrer sa première messe.

RUE VOLTAIRE

Cette rue nous intéresse moins par le nom qu'elle porte et dont nous reparlerons plus loin que par l'aspect aristocratique qu'elle a toujours revêtu.

Elle fut d'abord dénommée Rue Neuve des Capucins car tout naturellement elle conduisait au couvent des Capucins qui se trouvait rue Servan.

En 1837, elle change de nom et devient la rue Saint-Vincent-de-Paul, nom qu'elle garde jusqu'en 1873, date à laquelle elle devient rue Voltaire.

Cette nouvelle et dernière dénomination fut d'ailleurs très contestée.

Certains grenoblois se rebellèrent contre ce qu'ils appelaient une infamie et se demandèrent comment on avait pu destituer Saint-Vincent-de-Paul et le remplacer par « ce Français indigne de ce nom, ce méchant des faveurs des rois, cet apologiste de nos vainqueurs, cet insulteur d'une des plus grandes gloires de la France, cet hypocrite qui faisait ses Pâques, ce cynique railleur de notre foi, cet homme en un mot, sans conscience, sans dignité, sans cœur. »

Pourtant la municipalité de Grenoble voulut sans doute faire honneur à celui que l'on considère tout de même comme un grand écrivain et un grand philosophe du 18ème siècle, même si l'on n'en partage pas les façons de vivre et les idées.

François-Marie Arouet, dit Voltaire est né à Châtenay (Seine) en 1694, dans une famille bourgeoise aisée. Il fit de solides études chez les Jésuites, au Collège Louis le Grand. Il y noua de brillantes amitiés.

Il se lance ensuite dans une carrière littéraire que n'approuve pas son père qui le fait enfermer à la Bastille pour une épigramme qu'il n'avait pas écrite ! Relâché, il s'exile en Angleterre.

Revenu en France, il bénéficie de hautes protections : le Marquis d'Argenson, Madame de Pompadour, grâce auxquelles il est nommé historiographe de France et gentilhomme ordinaire de la Chambre du Roi.

Il est reçu à l'Académie Française en 1746.

Il vit alors soit au Château de Cirey près de Madame du Châtelet, soit à Lunéville à la cour du roi Stanislas Leszczyński, soit à Paris.

Le vécut 3 ans (1750-1753) à Potsdam à la cour de Frédéric II dans sa résidence de Sans-Souci.

Finalement il achète le Château de Ferney en Suisse où il se retire en 1758 pour se consacrer entièrement à la littérature. Son œuvre est très importante. La satire et la raillerie y sont reines. Il reste en contact avec toutes les personnes illustres de l'Europe par une vaste correspondance.

Dès lors il est célèbre et honoré. Paris l'accueille triomphalement en 1778.

Sa mort, en mai de la même année à Paris chez le Marquis de Villette, fut ressentie comme un deuil national. Enterré à l'Abbaye de Scellières en Champagne, il fut transféré au Panthéon en 1791.

Par ses écrits, Voltaire inspira la bourgeoisie républicaine qui, après 1870 gouverna la France. Ses idées allaient caractériser la philosophie du 18ème siècle.

Pour lui, Dieu n'existe pas : le bien est ce qui est utile à la société ; le mal ce qui lui est nuisible.

Il se penche beaucoup sur la misère du peuple et établit la notion de progrès. Pour lui c'est le seul remède à cette misère.

En politique, il prône un despotisme éclairé prudent.

Ses principales œuvres sont : *Zaïre*, *l'Histoire de Charles XII*, *le Siècle de Louis XIV*, *l'Essai sur les mœurs et l'Esprit des Nations*, *Zadig*...

Cette rue fut habitée par les plus hautes familles de l'aristocratie grenobloise qui y possédaient des hôtels particuliers : Hôtels Planelli, de la Valette, de Loulle et du Président d'Ornacieu.

Ce dernier, sis au n° 6 de la rue, avait appartenu autrefois au Marquis de Massingy. Il dut être construit au début du XVIIIème et était d'une architecture élégante. On peut apercevoir encore outre la maison, les écuries et les remises qui entourent une vaste cour.

C'est dans cette rue encore qu'habitait Albert de Berulle qui fut nommé Premier Président du Parlement en 1785 et qui, en 1788 fut exilé parce qu'il avait refusé d'enregistrer les édits du

Duc de Clermont-Tonnerre, Gouverneur de Grenoble.

Cet exil fut à l'origine d'une insurrection populaire connue sous le nom de Journée des Tuiles, le 7 juin 1788.

Au n° 17, une chapelle fut construite au 17ème siècle par la Confrérie des Pénitents de la Miséricorde, dont le rôle était de préparer les condamnés à mort à leur sort, de les accompagner au supplice et d'enterrer leurs corps.

Déclaré bien national sous la révolution, elle est rendue au culte en 1802. Elle sera occupée successivement par la Congrégation de Saint-Vincent-de-Paul, par les Pères de la Salette en 1854, par les Frères des Ecoles Chrétiennes et en 1900 par l'Oeuvre de l'Audoration Réparatrice.

Aujourd'hui encore, sur ses deux portes en bois sculpté, on peut apercevoir l'écusson des Pénitents Blancs.

PARC VINOY

L'ancienne caserne, sur l'emplacement de laquelle s'étend le parc, portait le nom du Général Vinoy, natif de Saint-Etienne-de-Saint-Geoirs en 1800.

Après des études suivies au séminaire, il s'engage dans la garde royale à 20 ans et gagne ses premiers galons en Algérie, notamment à la prise d'Alger à laquelle il prend part avec la légion étrangère. Il participe également à la guerre de Crimée, ce qui lui vaut sa nomination de Général de division.

Il est nommé sénateur en 1865.

Rappelé en 1870, il prend le commandement du XIII corps et parvient à soustraire ses troupes de la poursuite allemande au moment de la capitulation de Sedan. Il participe à la bataille de Paris.

Le 22 janvier 1871, il remplace le général Trochu comme commandant en chef de l'Armée de Paris, et contribue activement à la soumission de la commune.

Grand Chancelier de la Légion d'Honneur, il meurt en 1880.

Quartier Championnet

(I)

La place Championnet est le centre géographique de ce quartier et justifie ainsi son appellation.

Il est limité au nord par le cours Berriat, le cours Lafontaine, le boulevard Agutte-Sembat et le boulevard Maréchal-Liautey ; à l'est par la rue Bistesi ; au sud de la place Pasteur au cours Jean-Jaurès par le boulevard Maréchal-Joffre, la rue André-Magnot, la rue Colonel-Dumont et la rue Général-Janssen, et enfin à l'ouest par le cours Jean-Jaurès.

Il est remarquable que ce quartier, limité au nord par celui du Centre-Ville, soit paradoxalement le centre géographique de Grenoble.

BOULEVARD AGUTTE-SEMBAT

Le boulevard Agutte-Sembat s'est appelé à l'origine boulevard de Bonne, ouvert en 1862 sur les anciennes fortifications.

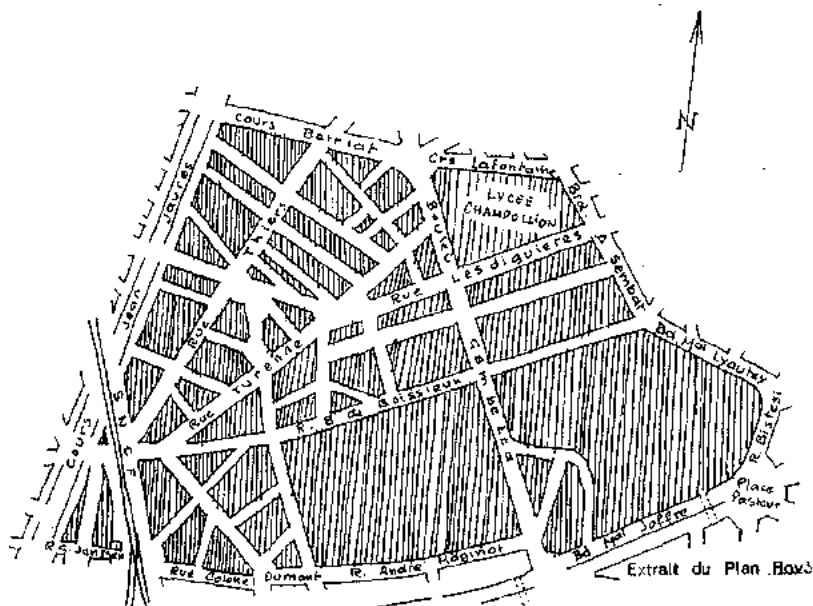
Le 30 décembre 1901, par décision du Conseil municipal il prend le nom de boulevard Edouard-Rey du moins en ce qui concerne la portion comprise entre la rue Lesdiguières et l'Isère.

Le 30 octobre 1924, le nom de boulevard Agutte-Sembat est attribué à la partie comprise entre la place Victor-

Hugo et la rue Lesdiguières et à la partie du boulevard des Alpes comprise entre celle-ci et le boulevard extérieur projeté.

Georgette Agutte Sembat qui lui a donné son nom est née à Paris le 16 mai 1867. Sa mort tragique à Chamonix, en montagne, suit de quelques jours celle de son mari, député et ancien ministre.

Son œuvre est rattachée au Musée de Grenoble grâce à l'intervention de Paul Mistral, sénateur-maire de Grenoble.



bordée de platanes allait du cours Saint-André jusqu'aux fortifications. Elle s'appelait « chemin planté du Drac », mais les habitants du quartier l'avaient dénommée « chemin Berriat ». C'est après la mort de Berriat que le Conseil municipal, dans sa séance du 1^{er} décembre 1854, décida de donner à cette avenue le nom de cours Berriat.

RUE BERTHE-DE-BOISSIEUX

Le 9 juin 1922, le Conseil municipal donnait à la rue Hoche le nom de rue Berthe-de-Boissieux, en signe de reconnaissance envers cette bienfaitrice qui cédait à la ville de Grenoble toute sa fortune. C'est grâce à sa générosité que fut créée l'Ecole d'Art Industriel.

RUE BISTESI

Jean Bistesi est né à Fraize dans les Vosges en 1906. Après des études à Nice, il vient, en 1924, à Grenoble pour y préparer le diplôme d'ingénieur IEG et une licence de sciences. En 1927, il entre au laboratoire de la Faculté des Sciences en qualité d'attaché au service des échantillonnages et d'analyses des produits électrométallurgiques.

Lorsqu'en novembre 1930 est créé le diplôme d'ingénieur électrochimiste-électrométallurgiste, Jean Bistesi est alors chargé de conférences et de travaux pratiques à l'Institut de la rue Hoche.

Quand éclate la seconde guerre mondiale, il est envoyé en mission en Indochine pour y mettre au point l'échantillonnage des minerais de tungstène et créer un laboratoire d'analyses.

Revenu en France en mai 1940, Bistesi prend alors une part très active dans la Résistance.

Entré en contact au début de 1942 avec Marie Reynoard, responsable départementale du mouvement de Résistance « Combat », il devient chef R.O.P. (Recrutement, Organisation, Propagande) puis chef départemental du mouvement.

Jean Bistesi tomba sous les balles de la Gestapo le 29 novembre 1943 alors qu'il sortait de l'Institut d'Electrochimie.

Cette rue fut dénommée le 16 juillet 1948.

CHEMIN DU BOIS-D'ARTAS

Connu depuis 1890, ce chemin, privé à l'origine, tire simplement son nom d'une propriété appartenant à la famille d'Artas, propriété située près dudit chemin.

RUE BOISSET

Anciennement chemin de la Blanchisserie, sans doute en raison des lavoirs qui se trouvaient là, cette voie privée fut appelée rue Boisset en 1902.

RUE DES BONS-ENFANTS

Tous les enfants de cette rue sont-ils et ont-ils été toujours très gentils ?

Peut-être. Mais ce n'est sans doute pas pour cette raison que cette rue fut ainsi dénommée.

Première voie ouverte dans le quartier, avant la démolition des remparts en 1880, elle fut percée à travers des jardins privés.

Et, d'après la légende, les propriétaires de ces jardins ont dû s'accorder à l'amiable, comme de « bons enfants » pour céder chacun le terrain nécessaire à l'ouverture de cette nouvelle rue.

RUE CAMILLE-DESMOULINS

Le 12 juillet 1888, date à laquelle la rue Camille Desmoulins a été baptisée, ainsi que de nombreuses autres voies (Mazet, Molière, Lamartine, Vauban, Paul Bert...) Edouard Rey, maire de Grenoble, inaugurerait ainsi la « Nouvelle Ville ».

Né à Guise (Aisne) en 1762, Camille Desmoulins, ce camarade d'enfance de Robespierre, fut un ardent révolutionnaire.

Le 12 juillet 1789, il est de ceux qui incitent la foule à prendre les armes dans les jardins du Palais Royal et il dirige deux jours après le mouvement contre la Bastille.

Cet homme politique est également publiciste. Son journal « Les Révolutions de France et de Brabant » (1789-1791) eut un énorme succès.

En 1793, membre de la Convention, il siège avec la Montagne. Dans sa brochure périodique intitulée « Le vieux Cordelier » il attaque les hébertistes. Il vote la mort de Louis XVI.

Il mourut comme tant d'autres, sur l'échafaud, avec Danton, le 5 avril 1794.

C'est Camille Desmoulins qui avait lancé, comme symbole de liberté naissante, le port d'une branche verte au chapeau.

PLACE CHAMPIONNET

C'est le 24 avril 1896 que le Conseil Municipal, présidé par le Docteur Auguste Gaché, baptise une rue de Grenoble, rue Championnet.

Le 8 décembre 1916, il est décidé de débaptiser cette rue en faveur de la mémoire d'un autre personnage : Casimir Brenier. Toutefois, « pour que le nom de ce vaillant général ne disparaisse pas de la ville » la municipalité présidée par M. Nestor Cornier, donne le nom de Championnet à l'ancienne place Lakanal. Aussi, la place part de la rue Condorcet pour aboutir rue Lesdiguières.

Le général Jean-Etienne Championnet est finalement un Dauphinois injustement oublié. Il naquit à Valence le 14 Avril 1762, fils naturel d'une servante, Madeleine Colton et d'un maître poste, Etienne Grand. Le nom de Championnet sera emprunté à un quartier de Valence dans lequel son père avait un enclos de vigne.

Après de rudimentaires études à Chaubeuil, chez le greffier de la justice royale, Jean Etienne apprend le métier de cuisinier à Barcelone.

Il est ensuite successivement aide de son père puis receveur des fermes à la Roche-de-Glun.

C'est à l'âge de 17 ans, que Championnet trouve sa voie : il s'engage en Juillet 1789 comme grenadier dans la Garde Nationale, et c'est alors le début d'une très rapide ascension, dans la carrière militaire.

En décembre il est sergent, six mois plus tard, lieutenant, en mai 1792, adjudant général à Valence, puis en septembre il est élu commandant du 6ème bataillon des volontaires de la Drome.

A 31 ans, général de Brigade, il combat sous les ordres de Hoche dans l'armée de Sambre et Meuse où il contribuera le 26 juin 1794 à la victoire de Fleurus.

Son éblouissante carrière se poursuit sur de nombreux champs de bataille, Cologne, le passage du Rhin, Dusseldorf etc... Il est alors commandant en chef de l'armée de Rome en 1797. Il a les pleins pouvoirs à Naples en 1799 où il proclame la république parthénopéenne.

Rappelé en France, il est soudain arrêté sur le chemin du retour, à Milan, sous les ordres du Directoire.

Là, ce valeureux guerrier est conduit à Grenoble pour y être jugé par le Tribunal Militaire. Accusé d'avoir puisé dans les caisses de l'Etat, de malversation, il se défend avec tant de fougue, qu'il est acquitté.

Le titre de « Général en chef de l'armée des Grandes Alpes » en juillet 1799 lui est attribué.

Mais la chance tourne, Championnet se fait battre par les Autrichiens à Genola, puis l'épidémie qui a décimé ses troupes l'atteint, et il meurt à Antibes le 9 Janvier 1800.

Son cœur fut solennellement ramené à Valence le 7 Septembre suivant et déposé dans l'ancienne église de Saint-Ruf.

RUE CHARLES-TESTOUD

C'est peu de temps après sa mort, que l'on donna le nom de Charles Testoud à une rue de notre ville le 15 Mars 1909.

Grenoblois, né le 31-12-1850, cet éminent juriste, fut professeur à l'Ecole de Droit de Grenoble et adjoint au maire du 29 Octobre 1886 au 15 Mai 1892.

Il quitta son poste cette dernière année pour occuper celui de directeur de l'Ecole trévidiale de droit, au Caire, par délégation du gouvernement français.

Doté d'une grande mémoire, très érudit, il apprend alors rapidement la langue anglaise et la langue arabe qui lui sont nécessaires dans ce pays où les Anglais sont prépondérants mais aussi où les indigènes ont conservé leur idiome local.

La grande œuvre de Charles Testoud est un code égyptien qu'il a établi avec l'aide d'un Anglais. Ce code reste aujourd'hui un véritable monument juridique dans le monde de la magistrature.

Cet homme n'eut pas la joie de revoir sa ville natale. Peu de temps avant son retour, il s'éteint le 22 mars 1902 au Caire.

RUE COLONEL-DUMONT

Henry Dumont, né à Ferney Voltaire (Ain) le 21 août 1880, appartenait à une famille d'origine savoyarde et se fixa lui-même en Savoie.

Officier de réserve, il partit en 1914 comme lieutenant, gagna sur les champs de bataille ses galons de capitaine, fut trois fois blessé, cinq fois cité, et reçut la Croix de la Légion d'honneur sur son lit d'hôpital.

Lieutenant-colonel de réserve depuis 1935, Henry Dumont bien que père de 6 enfants partit au début de la guerre

de 39, à la tête du 614^{me} régiment de pionniers. Vers le 20 juin 1940, au moment où les colonnes ennemies avançaient en direction de Grenoble, le lieutenant-colonel Dumont était appelé par le général Cartier pour assurer la défense de notre ville avec des troupes hâtivement rassemblées.

Sans perdre un instant, car le temps presse, le lieutenant-colonel Dumont organise les abords de l'Isère à proximité de Saint-Gervais. Le 24 juin au soir, ayant appris par ses agents de liaison que l'ennemi arrivait avec des engins cuirassés, le vaillant officier voulut s'assurer lui-même du bon état de l'organisation défensive et se rendit avec son officier adjoint jusqu'à un détachement qui venait d'être attaqué.

C'est là, sur les bords de l'Isère à vingt heures trente, qu'il a été frappé en pleine poitrine par un obus de tank allemand. Le lieutenant-colonel Dumont défenseur de Grenoble, tombait pour la France le dernier jour et aux dernières heures des hostilités.

RUE COLONEL-LANOYERIE

C'est en 1948 que la municipalité de Grenoble décida de rendre hommage au colonel Lanoyerie qui apparaît comme l'un des plus authentiques héros de la résistance du Dauphiné et l'un des principaux artisans de la Libération.

Paul Lanoyerie est né à Valence en 1884. Il est issu d'une grande famille du Diois dont les vieilles traditions républicaines méritent d'être signalées.

Dès son plus jeune âge, Paul Lanoyerie n'a qu'une ambition : embrasser la carrière des armes. Il met toute son ardeur dans ses études et sort de Saint-Cyr en 1906.

Pendant la guerre de 1914-1918 il fait héroïquement son devoir et se distingue par ses qualités exceptionnelles d'entraîneur d'hommes et de combattant. Capitaine en 1915, il est fait chevalier de la Légion d'honneur en 1916 après les batailles de Verdun et de la Somme. En 1918, il est nommé chef de bataillon et à 33 ans il est l'un des plus jeunes commandants de l'Armée Française. Très grièvement blessé le 27 octobre 1918 au cours des derniers combats il termine comme officier de la Légion d'honneur avec 5 citations dont 4 à l'ordre de l'Armée.

Ses blessures ayant fortement altéré sa santé, le commandant Lanoyerie doit se résigner à demander sa mise en disponibilité puis sa mise à la retraite en 1931. Il quitte donc l'armée avec le grade de lieutenant-colonel. Dès ce jour, il continue à servir l'armée, il s'occupe activement des Ecoles de Perfectionnement des Officiers de réserve. Il reçoit en 1937 le titre de colonel comme remerciement aux très nombreux services rendus.

Pendant la deuxième guerre, le colonel Lanoyerie aurait pu rester tranquillement chez lui, mais sa nature le pousse à reprendre en septembre 1939 le commandement d'une demi-brigade. Il remplit sa mission avec toujours autant d'autorité et de compétence en barrant à l'invasion allemande, la ligne du Rhône vers Seyssel et Bellegarde.

Démobilisé en 1940 le colonel Lanoyerie s'installe à Grenoble. Dès 1941, il se met au service de la résistance active, puis de « combat » où il s'emploie

à recruter des bonnes volontés en vue de la mise sur pied d'une armée secrète. A la fin de 1942 le colonel Lanoyerie se met en relation avec le colonel Franklin et organise avec celui-ci un vaste réseau dans toute la France, réseau qu'il mettra lui-même sur pied dans l'Est et qui prendra le nom de réseau Gallia.

De son appartement de la rue Vauaban, sous le pseudonyme de « Mont Blanc » puis de « Pierre », il dirige ses activités en s'entourant de nombreux collaborateurs répartis dans les 10 départements de la région Rhône Alpes. Citons parmi ses plus fidèles collaborateurs, le commandant Reynier, le capitaine Armand, le capitaine Veron Lacroix, le docteur Valois et le colonel Defrasne.

Sous sa direction ils accomplissent d'innombrables missions, certains, infiltrés dans toutes les administrations fournissent à la France Libre tous les renseignements nécessaires, d'autres surveillent les unités allemandes, identifient les régiments, les divisions et tiennent à jour le plan de bataille de l'Armée allemande, d'autres assurant la liaison avec le Central de Lyon et enfin d'autres dressent les emplacements des ouvrages à détruire ou à protéger le jour du débarquement et protègent les services du contre-espionnage allemand en supprimant ses agents.

A Lyon où le colonel Lanoyerie s'est installé avec sa femme pour diriger le réseau Gallia, il apprend que la Gestapo lyonnaise a perquisitionné à son domicile de Grenoble et qu'elle est sur ses traces. Il sera arrêté ainsi que sa femme le 4 août 1944 et incarcéré à la prison de Montluc à Lyon, dans une cellule de 1,80 m sur 2 m avec 7 autres détenus.

La Gestapo se rendra vite compte de la personnalité du colonel Lanoyerie et ne cherchera même pas à le torturer pour savoir les secrets de son réseau, se doutant que même avec les pires tortures il ne serait pas le genre d'homme à parler.

Le 15 août après le débarquement réussit dans le Midi, la Gestapo décide de supprimer tous les détenus importants de la prison Montluc, et le 20 août au matin, ils furent 120 à être conduits à St-Genis-Laval pour être fusillés de deux balles de mitraillette dans la nuque. Ce massacre eut lieu dans une vieille maison abandonnée que la Gestapo fit sauter à la dynamite pour qu'on ne reconnaisse pas les corps.

RUE CONDORCET

C'est en 1900 que cette rue prit le nom de Condorcet.
(Voir place Condorcet).

PLACE CONDORCET

La place Condorcet fut créée en 1934 à l'emplacement même du lotissement Morel Termet (rue Thiers). Jusqu'en 1883 tout ce quartier portait le nom de quartier des Boiteuses.

Marie Jean Antoine Nicolas Caritat de Condorcet est né en 1743 à Ribemont. Philosophe et mathématicien, il fut président de l'Assemblée législative puis député de la Convention ; il organisa l'instruction publique et fut membre de l'Académie des Sciences.

Arrêté comme Girondin, il s'empoisonna dans la prison à Bourg-la-Reine en 1794.

Il avait composé, dans sa prison, une esquisse d'un tableau historique des progrès de l'esprit humain.

RUE DESAIX

Par délibération du 12 juillet 1888, la municipalité décida d'honorer la mémoire du général Desaix en lui attribuant une rue.

Né en 1768 à Saint-Hilaire-d'Ayat, dans le Puy-de-Dôme, Louis-Charles-Antoine Desaix de Vigoux combattit dans les années de la Révolution avant de suivre Bonaparte en Egypte.

Il y fut nommé général de division à l'âge de 25 ans après avoir conquis la Haute-Egypte. Il s'y révéla comme un excellent administrateur.

De retour en Europe, il participe à la campagne d'Italie et son arrivée à Marengo, à la tête de ses troupes décida de la victoire.

Malheureusement, une balle le toucha à mort avant qu'il ne put mesurer son succès le 14 juin 1800.

Bonaparte disait de lui « c'est le général que j'ai le plus aimé, le plus estimé et le plus regretté ».

(SUITE QUARTIER CHAMPIONNET)
AU PROCHAIN NUMERO

**Conservez précieusement ce feuillet sur les rues de Grenoble.
Vous pourrez plus tard le relire.**

Ce travail n'est pas celui de spécialistes, historiens ou journalistes ; il est donc perfectible. Aidez-nous à le corriger ou à le compléter en nous adressant vos critiques constructives, vos commentaires, vos informations ou des documents inédits à :

**J. C. E. GRENOBLE
Commission 1001
6, boulevard Gambetta
38000 GRENOBLE**

Merci d'avance.

les mille et une rues de grenoble

PAR LA JEUNE CHAMBRE ECONOMIQUE

Quartier Championnet

(II)

RUE DOUDARD-DE-LAGREE

Ernest Marc Louis de Gonzague Doudard de Lagrée est né dans une famille bretonne le 31 mars 1823 à St-Vincent-de-Mercuze (Isère). C'est donc tout naturellement qu'après ses études à l'Ecole Polytechnique il s'engage dans la marine avec laquelle il participe à la guerre de Crimée.

Ses nombreuses croisières l'amènent à se passionner pour l'archéologie plus particulièrement en Extrême-Orient où il est nommé diplomate. Il fut le premier explorateur du Cambodge et de la Cochinchine dont il fait valoir les richesses archéologiques.

Il apprend le laotien et déchiffre de nombreuses inscriptions. A partir de 1866, il entreprend l'exploration du Mékong et du Fleuve Rouge (Song-Koi). Il mourut en Chine en 1868 à Tong-Tchouan, épuisé par le travail et le climat.

La ville de Grenoble lui dédia l'ancien chemin Bonaimé au cours de la séance du Conseil municipal le 12 juillet 1888.

Par ailleurs, elle lui fit élever un monument qui resta de très nombreuses années dans l'ancien square des Postes. Lorsque ce dernier fut redessiné, ne sachant qu'en faire, la municipalité le proposa à sa ville natale qui l'accepta moyennant la prise en charge des frais de transport par la ville de Grenoble.

C'est ainsi que l'on peut admirer sur la place de St-Vincent-de-Mercuze ce monument richement décoré de lotus et autres sculptures indochinoises entourant le buste du capitaine de vaisseau Doudard de Lagrée.

IMPASSE EYMARD

Vraisemblablement dénommée ainsi en souvenir du Docteur Sylvain Eymard.

Ce médecin était un assez curieux personnage. Fils de notaire de village, il est né à Lanchâtre le 18 janvier 1792, mais c'est à Grenoble qu'il passa toute son enfance.

Se sentant une véritable vocation médicale, il commence, sur les conseils du Docteur Billerey à fréquenter l'hôpital, et tout en suivant des cours de latin, il se donne avec passion aux études médicales à l'Ecole de Médecine de Grenoble que vient de créer un décret impérial.

En 1809, sans avoir terminé ses études, il part aux armées comme chirurgien sous-aide : il a 17 ans.

Il soigne les blessés à Wagram, manque de mourir du typhus à Vienne où il assiste aux préliminaires du mariage de Marie-Louise, puis rentre en France pour terminer sa médecine à Montpellier.

Après des aventures tragi-comiques de toutes sortes, il revient à Grenoble où en attendant d'exercer la médecine, il occupe son temps à faire de la musique, à écrire des vers, à étudier le grec, à faire des expériences d'électricité ou de magnétisme, il entreprend même un roman jamais achevé.

En 1816, il quitte Grenoble pour s'établir comme médecin à Saint-Jean-en-Royans puis à Pont-en-Royans.

En 1824, il se retire dans son village natal où il vit jusqu'à sa mort le 18 décembre 1869.

RUE FRANÇOIS-RAOULT

Cette rue relie le boulevard Gambetta au boulevard Agutte-Sambat. Ce n'est sans doute pas une coïncidence si cette rue, qui longe la façade de l'Institut d'Electrochimie, doit son nom à un chimiste et physicien éminent qui a professé à la Faculté des Sciences pendant plus de trente ans, et qui en a été le Doyen.

Il est né à Fournes en 1830 et mort à Grenoble en 1901.

Ces travaux sur la cryoscopie et la tonométrie dont il est le père l'ont placé parmi les plus grands savants de la fin du siècle dernier.

Cette voie a été ainsi dénommée le 19 novembre 1934.

BOULEVARD GAMBETTA

Il fut ainsi dénommé en 1883 en mémoire de l'illustre républicain Léon Gambetta. En souvenir de ses deux passages à Grenoble, la ville tint à lui consacrer une de ses plus grandes artères.

Cet avocat au barreau de Paris, né à Cahors en 1838, devint homme d'Etat à partir de 1870, quand le Second Empire fut renversé après la catastrophe de Sedan et que la III^{ème} République fut proclamée.

Membre du gouvernement de la Défense Nationale comme ministre de l'Intérieur puis ministre de la Guerre, il organisa la résistance qui, si elle fut incapable de chasser l'ennemi, sauva cependant l'honneur de la France. Réélu en 1871, il fut nommé Président de la Chambre. Il était alors considéré comme le porte-parole du parti républicain. En novembre 1881, il accepta la charge de Président du Conseil. Renversé le 26 janvier 1882, il se consacra alors à la direction du journal « La République Française » et mourut à Ville d'Avray en décembre 1882.

Ses funérailles furent célébrées devant une foule immense. A Paris, une statue lui fut élevée place du Carrousel.

Gambetta fit deux voyages à Grenoble.

Lors du premier, le 26 septembre 1872, il prononça un discours dont on peut lire un extrait sur la partie postérieure du piédestal de sa statue : « L'annonce la venue et la présence dans la politique d'une couche sociale nouvelle qui est loin, à coup sûr, d'être inférieure à ses devancières. Aujourd'hui le parti Républicain, celui qui est composé surtout d'hommes souvent et durement éprouvés, celui qui compte dans ses rangs presque autant de victimes que de serviteurs, ce parti-là est tenu à beaucoup de largeur demain, à un grand esprit de conciliation et de concorde ; il est tenu à se recruter dans tous les rangs du pays, afin de devenir la majorité de la Nation elle-même ».

Le 10 octobre 1878, l'Hôtel des Trois Dauphins accueillait pour la seconde fois l'illustre visiteur, accompagné de son père.

Assistant à une représentation théâtrale, il fut acclamé par les cris de « Vive Gambetta, Vive la République » lorsqu'il parut à la loge du maire Auguste Gaché. Le tumulte était si grand que les acteurs durent s'interrompre et qu'on fit baisser le rideau. Lorsqu'on le releva, un baryton sur la scène entonna La Marseillaise, et l'émotion fut portée à son comble dans l'assistance lorsqu'il termina sur cette version modifiée du dernier couplet :

« Liberté, Liberté Chérie
« Combats avec TON défenseur », désignant du doigt la loge de Gambetta.

Le boulevard Gambetta fut construit durant la grande période d'urbanisme que fut le mandat du maire Edouard Rey.

Une délibération du Conseil municipal du 20 décembre 1940 décida de donner, à la portion du boulevard Gambetta comprise entre le cours Berriat

et la place Gustave-Rivet, le nom de boulevard du Maréchal-Pétain, voulant ainsi « apporter l'hommage de notre respect, de notre confiance, de notre gratitude au valeureux soldat qui, au-réol de la gloire de Verdun, n'a pas hésité, dans notre actuelle défaite, à répondre à l'appel de la Patrie bles-sée... ».

Peu de Grenoblois connaissent cette dénomination temporaire...

RUE GENERAL-JANSSEN

Dénommée le 20-12-1940.

Gaston Janssen est né à Grenoble le 28 janvier 1884. Il a fait ses études dans notre ville. Il suivit la carrière militaire après avoir été reçu à l'Ecole Polytechnique en 1905. Il fit la guerre de 1914-1918 comme lieutenant puis comme capitaine. En 1918, il est appelé au ministère de la Guerre. Promu chef d'escadron d'artillerie dans un régiment à Vincennes, il sera par la suite nommé professeur de tactique à l'Ecole de Guerre avec le grade de lieutenant-colonel ; plus tard il prendra, comme colonel, le commandement du 61^{me} régiment d'artillerie à Metz. Général de brigade en décembre 1936, il commandera par intérim, en avril 1939, la 12^e division d'infanterie motorisée à Chalons-sur-Marne. Général de division, il combattra sur le front de Lorraine et des Flandres ; au prix de lutttes les plus dures, il ramènera sa division jusqu'à Dunkerque où il sera chargé de la défense d'un secteur avec mission de constituer le dernier élément de résistance. Le 2 juin 1940, au fort des Dunes, le général Janssen sera tué à son poste de commandement. La croix de guerre et la médaille militaire salueront sa mort héroïque.

RUE GENERAL-RAMBAUD

Anciennement chemin Mallifaud, cette rue fut dénommée le 2-2-1889.

Cette rue a été dénommée rue Général-Rambaud en souvenir de François Rambaud, général de brigade, né à Vioron (1745), mort à Saint-Jean-d'Acre (1799), qui fit avec une grande valeur les guerres de la Révolution.

RUE GENISSIEU

La rue de la Pépinière, créée en 1888, fut dénommée rue Génissieu en 1896. Jean-Joseph-Victor Génissieu, député à la Convention, est né à Chabeuil le 2 juin 1751. Avant la Révolution, il était avocat au Parlement de Grenoble. En 1791, les électeurs de cette ville le nommèrent juge au tribunal du district, et l'année suivante, député à la Convention. Dans cette assemblée, il siégea dans la partie modérée qu'on appelait la Plaine, mais il vota presque toujours avec la partie avancée qu'on nommait la Montagne. Il fut envoyé plusieurs fois en mission dans les départements. Après le 9 thermidor, c'est lui qui fit inscrire dans la nouvelle Constitution que l'égalité n'admettait aucune distinction de naissance, ni aucune hérédité de pouvoirs. Il fut un adversaire redoutable pour les émigrés. Sur sa proposition, on décréta que leurs biens confisqués ne seraient pas rendus.

Génissieu fut le dernier président de la Convention. Le 16 vendémiaire an IV, il prononça la clôture de cette grande assemblée qui sauva la France par sa vigueur et son énergie. En 1795-96, il fit partie du conseil des Cinq-Cents. Le Directoire l'ayant remarqué, l'appela au ministère de la Justice le 17 nivôse an IX. Génissieu donna sa démission et fut nommé commissaire du Gouvernement au tribunal de cassation. Il présida l'Assemblée électorale de la Seine, qui élut de nouveau au Conseil des Cinq-Cents. Cette assemblée le porta au fauteuil de la présidence. Génissieu s'étant déclaré l'adversaire du Coup d'Etat du 18 brumaire, fut arrêté et conduit à la Conciergerie, où il subit une détention de six heures.

Le gouvernement consulaire ne le porta pas au Corps législatif. En l'an VIII, il fut nommé juge à la Cour d'appel de Paris et conserva ses fonctions jusqu'au moment de sa mort, survenue le 27 octobre 1804.

On dit que ses jours avaient été abrégés par le chagrin d'avoir vu disparaître la République et relever le trône.

PLACE GUSTAVE-RIVET

Gustave Rivet est né à Domène le 25 février 1848. Son père, originaire d'une famille de Chapareillan, était instituteur. Le jeune Gustave après une dizaine d'années passées à Domène, fut admis en 1859 au lycée de Grenoble, qu'il fréquenta jusqu'en 1864.

Elève du collège Sainte-Barbe à Paris, licencié es-Lettres au lendemain de la guerre de 1870, il débute sa carrière universitaire en acceptant un poste de professeur au collège de Dieppe. Bientôt révoqué pour ses idées républicaines, Gustave Rivet est réintégré au Collège de Meaux, puis au Lycée Charlemagne de Paris.

Ami de Victor Hugo, Gustave Rivet est nommé après les élections républicaines de 1877, chef de cabinet du Directeur de la Presse, puis du sous-secrétaire des Beaux-Arts, inspecteur des théâtres.

En 1883, sollicité par ses amis, Gustave Rivet se porte candidat à la députation pour succéder à Bravet, maire de Chapareillan, vice-président du Conseil Général, député de la première circonscription de l'Isère. Gustave Rivet est brillamment élu avec 5 000 voix de majorité sur son concurrent.

Député de 1883 à 1903, puis sénateur jusqu'en 1924, Gustave Rivet siégeait au Parlement avec la gauche radicale. Il devint questeur, puis vice-président du Sénat.

Journaliste et écrivain de talent, Gustave Rivet, qui avait été secrétaire de Victor Hugo, est l'auteur d'une dizaine de pièces de théâtre, de poésies nombreuses, et d'un volume sur « Victor Hugo chez lui ».

Il mourut au mois de juin 1936. Il est inhumé à Domène où un monument élevé à l'entrée du cimetière perpétue sa mémoire.

C'est en octobre 1936 qu'on dénomma cette place. Muller écrit au sujet de cet emplacement : « Il y a cinquante ans seulement, ici, c'était la campagne. Là, il y avait une grande ferme. Et là, de nombreux jardins que les Grenoblois venaient cultiver le dimanche... »

RUE GUY-ALLARD

Guy Allard, historien, biographe et avocat au Parlement de Grenoble, naquit à Grenoble le 16 septembre 1635.

Guy Allard a écrit la biographie des Dauphinois illustres. Il a publié, en 1684 un Dictionnaire du Dauphiné, et en 1698 une Histoire du Dauphiné. Pendant 50 ans de 1666 à 1716, avec une patience et une ardeur désespérante, il compila sans critique, sans méthode, sans chronologie. Il laissa après lui une œuvre énorme incohérente, dont une faible partie, heureusement avait pu trouver un imprimeur.

Il mourut le 24 décembre 1716.

Cette rue a été dénommée rue Guy Allard, le 12 juillet 1888.

RUE HENRI-DING

Henri Ding est né à Grenoble en 1845. Il était artiste statuaire.

Parmi les œuvres qui ont rendu célèbre Henri Ding, au premier rang se place son monument du Centenaire, si merveilleux d'exécution et d'idée que l'on peut affirmer sans rien exagérer qu'à son inauguration il imposait à tout le public une admiration qui se conçoit sans peine.

Le sujet idéalement conçu, magiquement exécuté, donne une haute idée d'une impeccable composition qui parle aux yeux, qui a une éloquence personnelle, et résume, dans une trinité d'une incroyable facture ce serment des trois ordres, battement patriotique du cœur d'une nation qui a conscience de sa force et de son avenir.

Auteur d'une foule de bustes fort admirés, créateur de statues en marbre très étudiées, telle que l'Aurore, Le Temps, Le Martyre de St Vincent, etc... son premier envoi au salon, Son Enfant à la Source, fut un triomphe qui lui valut les honneurs de la médaille d'or et la satisfaction de voir cette belle et artistique allégorie placée dans un square de Paris. C'est lui qui sculpta une statue de Xavier Jouvin (inaugurée le 17-11-1889), qui s'élève sur les quais de l'Isère.

On donna son nom à la rue d'Echiroles, créée en 1909.

RUE HOCHÉ

Cette rue fut dénommée le 8 juillet 1888, en souvenir de ce général français né à Versailles en 1768, simple soldat à 16 ans, il grimpa vite en grade et fut nommé adjudant général par Carnot à qui il avait adressé un plan de campagne remarquable.

Général de division en 1794, il commanda l'armée de la Moselle et chassa les Autrichiens de l'Alsace.

En 1797, il fut nommé général en chef de l'armée de Sambre et Meuse avec qui il franchit le Rhin.

Ce fut une des gloires les plus pures de la République et ce fut une grande perte lorsque ce grand citoyen, intrépide, mourut, croit-on, empoisonné en 1797.

RUE LESDIGUIERES

François de Bonne, duc de Lesdiguières, naît à St-Bonnet, aux Argurères (Hautes-Alpes) en 1543.

Il est entraîné à 19 ans dans les rangs des soldats du baron des Adrets, soutient la cause des protestants, dont il devient en Dauphiné le chef à 33 ans, en 1575.

Après la prise de Grenoble, il devient le principal personnage de la province dont il sera le gouverneur de 1597 à sa mort.

Aussi remarquable guerrier que bon administrateur, il est l'un des premiers « urbanistes » de Grenoble.

Le Pont de Claix, l'endiguement du Drac, l'amélioration de la route de Vizille à Grenoble, par Tavernolles, le Passage de la Porte de France sous les rochers de la Bastille, l'ancien hôtel de ville, le jardin de Ville, l'aménagement du quartier de la rue de Bonne, de la place Grenette, de la rue Montorge restent les témoins de son œuvre remarquable.

En un mot, il fut l'homme qui a le plus marqué l'histoire du Dauphiné.

Ses qualités lui valurent d'être nommé par Henri IV, maréchal de France en 1609, duc et pair en 1611, connétable en 1622.

Il mourut à Valence en 1626 à 84 ans.

Ce n'est pourtant qu'en 1883 que la municipalité donne son nom à la rue Lesdiguières dont le souvenir était cependant déjà honoré par la rue de Bonne.

RUE LIEUTENANT-CHANARON

Joseph André Chanaron est né à Paris en 1869, mais il devint très vite Grenoblois et fit ses études au lycée de notre ville.

Son désir profond d'action le conduit à Saint Cyr dont il sort en 1891 pour être affecté selon son désir dans l'infanterie de marine.

Dès 1893 il embarque pour le Tonkin où il passera deux ans et demi et se fera remarquer pour son courage et son sens de l'organisation.

Rentré en France, il repart 18 mois plus tard à Madagascar où, moins d'un an après, il est tué dans un engagement avec une bande armée le 14 mai 1898. Il avait 28 ans.

La rue Lieutenant-Chanaron prit son nom en 1900.

RUE LIEUTENANT-COLONEL-TROCARD

Né à Romans en 1902, Jean Trocard fait ses études au lycée Champollion à Grenoble et à sa sortie de Saint Cyr est affecté, selon son vœu, dans l'infanterie coloniale.

Il fait campagne en Syrie, au Soudan, au Tonkin, en Tunisie et à Djibouti.

Il combat en Lorraine en 1940.

Fait prisonnier, il est déporté à Munster, puis en raison de son attitude résistante et de ses tentatives d'évasion au camp de représailles de Lübek et en Pologne à la forteresse de Graudenz.

Libéré en 1945, il part en Indochine dans les services de renseignements dans lesquels il rend d'éminents services.

Il trouve la mort dans une attaque de convoi le 25 avril 1947.

La rue est dénommée en 1954.

RUE LIEUTENANT-DE-QUINSONAS

François Henry de Quinsonas est né en 1911.

Son enracinement familial dauphinois, sa mort au Mont Rachais le 27 juillet 1944 pour la libération de Grenoble, justifient amplement que sa mémoire soit commémorée par une rue dénommée en 1959.

Officier de réserve, il reprend du service actif en 1938, mais contre son gré, affecté en Tunisie il ne peut se battre en 1940.

Il rejoint la France après l'armistice et dès qu'il le peut rejoint la Résistance où il prend le nom de lieutenant Fiancay.

Il reçoit la mission, avec sa section, d'harcéler les Allemands qui occupent la Bastille ; il mène à bien sa mission mais lors du décrochage est mortellement atteint. Il avait 33 ans et pour rejoindre la Résistance avait quitté son foyer trois jours après la naissance de sa fille.

RUE MARCEAU

Elle fut dénommée ainsi le 8 juillet 1888 en souvenir de François Séverin Desgravières Marceau.

Né en 1769, ce général de 27 ans de la première République française fut tué en 1796 combattant les Autrichiens à l'Armée de Sambre et Meuse près d'Altenkirchen.

Il fut inhumé avec les honneurs militaires.

On voit à Chartres, sa ville natale, sa statue qui fut élevée en 1851.

BOULEVARD MARECHAL-JOFFRE

Dénommé en novembre 1938.

Joseph Joffre, maréchal de France, né à Rivesaltes (1852-1931).

Après s'être distingué au Tonkin, au Soudan et à Madagascar, il commanda en chef en 1914, les forces françaises du Nord-Est et remporta la victoire de la Marne.

Il fut remplacé par Nivelle en 1916.

**COMMANDEZ DES A
PRESENT VOTRE RELIURE
DECOREE.**

N'ATTENDEZ PAS.

TIRAGE LIMITE.

*Adressez par retour votre
paiement de 10 F par CCP,
chèque ou autre moyen à
votre convenance à*

I. C. E. GRENOBLE

Commission 1001

6, boulevard Gambetta

38000 GRENOBLE

**BOULEVARD
MARECHAL-LYAUTEY**

Louis Hubert Lyautey, maréchal de France, né à Nancy (1854-1934).

Il s'enthousiasma pour les idées du catholicisme social et publia une étude célèbre sur le rôle social de l'officier dans le service militaire universel. Envoyé au Tonkin (1894) il devint l'adjoint de Gallieni qu'il rejoint ensuite à Madagascar.

Général en 1906, il est nommé en 1912 Résident général au Maroc et pose les jalons de son œuvre civilisatrice dans le protectorat qu'il réussit à maintenir et à développer pendant toute la première guerre mondiale.

Il fait un court séjour à Paris comme ministre de la Guerre (1917). Promu-maréchal de France en 1921 il est rappelé à Paris en pleine guerre du Rif (1925).

Il prépara et organisa l'Exposition coloniale de Paris.

Inhumé d'abord à Rabat, son corps a été ramené aux Invalides en 1961. Il a créé une sorte d'humanisme militaire et coloniale fondé sur le respect des croyances et des coutumes.

En son souvenir, on dénomma en décembre 1940, la portion du boulevard Agutte-Sembat qui s'étend de la rue Hoche à la place Paul Mistral : boulevard Maréchal-Lyautey.

**CHEMIN
DES MONTAGNES-RUSSES**

Ce chemin a été tracé bien avant l'invention du « macadam », sur un terrain présentant de petites ondulations que les enfants, en hiver pendant les jours de gelée, arrosaient formant ainsi des « montagnes russes » gelées — ou « grassolles » dans le langage du pays — sur lesquelles ils pouvaient se livrer à la joie des glissades.

RUE DE NARVICK

Sur le compte rendu de la délibération du Conseil municipal de Grenoble du 16 juillet 1948, sous la présidence du maire Marius Bally, on peut lire :

« La victoire de Narvick (29 mai 1940) bien qu'ayant été une victoire alliée, reste au premier plan une victoire française, car l'essentiel des combats décisifs fut l'œuvre de nos troupes. Les soldats français de Narvick étaient en majorité des chasseurs alpins, appartenant à la 27^e demi-brigade formée des 6^e, 12^e et 14^e B.C.A. et composée surtout de Dauphinois parmi lesquels beaucoup étaient originaires de Grenoble. Le nom de rue de Narvick sera donné à toute la partie de l'ancien chemin de Ronde comprise entre le boulevard Gambetta et le boulevard Maréchal-Joffre. »

**SUITE QUARTIER CHAMPIONNET
AU PROCHAIN NUMERO**

les mille et une rues de grenoble

PAR LA JEUNE CHAMBRE ECONOMIQUE

Quartier Championnet

(III)

PLACE PASTEUR

Le 5 mars 1941, la place située vers l'Institut Polytechnique, en face du Sacré-Cœur et de l'Institut Fourier, fut appelée place Pasteur pour « faire revivre et perpétuer dans nos mémoires... les noms de personnages dauphinois de naissance ou d'adoption qui à des titres divers dans tous les domaines ont par des mérites vrais illustré leur patrie ».

Après la résistance, cette place changea de dénomination en hommage à Doyen Gosse.

Aussi, le 5 décembre 1944, il fut décidé que ce serait la place qui venait d'être créée devant la Cité Universitaire qui prendrait le nom de place Pasteur.

Point n'est besoin de présenter Louis Pasteur (1822-1895), savant chimiste qui effectua de remarquables travaux sur les fermentations (pasteurisation), les maladies des vers à soie, les maladies contagieuses en général et particulièrement sur la prophylaxie de la rage, etc. et dont le couronnement fut la création de l'Institut Pasteur en 1888.

RUE PAUL-DIJON

C'est le 19 novembre 1934 que la rue joignant la rue Condorcet à la place Jacqueline-Marval prit le nom de Paul Dijon mort à Grenoble le 24 octobre de l'année précédente.

Né à Sillans (Isère) en 1854, Paul Dijon, une fois pharmacien (1890), vint s'installer à Grenoble en 1902 à l'angle du cours Berriat et de la rue Michelet.

Il est élu conseiller municipal une première fois en 1904, puis une deuxième fois en 1908 où de 2^e adjoint, il est nommé 1^{er} adjoint le 3 juin 1910 en remplacement de Nestor Cornier élu maire.

Elu une troisième fois le 3 mai 1912, il refuse le poste d'adjoint.

Au Conseil d'arrondissement, il représenta de nombreuses années le canton Sud de Grenoble.

Ce fut le fondateur à Grenoble du Syndicat des Pharmaciens de l'Isère dont il fut pendant 30 années soit secrétaire, soit président.

Il fut également membre honoraire de nombreuses sociétés mutualistes.

RUE DU PHALANSTERE

Un essai de phalanstère, suivant le système de Charles Fourier (1772-1837) fondateur de l'Ecole phalanstérienne, fut tenté dans cette rue.

C'est M. Odru de Revel, auteur des messages de Dieu, avec le concours de Paul Balme, auteur de la Bible de l'Avenir et d'autres ouvrages phalanstériens qui tenta cette expérience.

En 1778, Paul Balme se rendit acquéreur d'un vaste terrain, sur lequel il fit construire un phalanstère avec un rez-de-chaussée et un étage.

Le Phalanstère est le nom que porte dans le système de philosophie et d'économie sociale, l'habitation occupée en commun par les membres faisant partie de l'association ou phalange.

Dans son système d'organisation sociale Fourier groupe l'humanité par phalanges qui se meuvent selon les lois d'attractions, de goûts ou de préférences particulières à chacun des groupes de l'Association.

Ce système, aux yeux de Fourier, devait réunir les triples conceptions de l'Economie de l'utilité et de la grandeur.

Cette tentative n'eut pas de succès ; le bâtiment fut détruit pour prolonger la rue Lieutenant-Chanaron jusqu'au chemin du Phalanstère et à la rue Génissieu.

Depuis 1880, cette rue a gardé le nom de rue du Phalanstère.

RUE PIERRE-ARTHAUD

C'est en 1911 que l'ancien Chemin des Bains prit le nom de Pierre-Arthaud. Pierre Arthaud est né en 1757, il fut notaire à Grenoble.

Nommé officier municipal en 1790, il est élu membre du corps municipal le 11 juillet 1793 et fut enfin élu maire de Grenoble le 23 Vendémiaire An II.

Il mourut en 1840.

RUE PIERRE-DE-COUBERTIN

Pierre de Coubertin est né à Paris en 1863.

Il est le rénovateur des jeux Olympiques.

Les premiers jeux Olympiques eurent lieu à Athènes en 1896. Il participa lui-

même à l'organisation des premiers jeux Olympiques d'hiver qui eurent lieu à Chamonix en 1924.

RUE SERGENT-BOBILLOT

Jules Bobillot est une des figures les plus marquantes du régiment du IV^e Génie qui l'honore comme son héros.

Il naquit à Paris en 1860 où il fit ses études au lycée Charlemagne. Il était attiré par le journalisme, et, tout jeune, avait même écrit des vers et des romans sous le pseudonyme de Jules Fernay.

A l'âge de 20 ans, il s'engage au IV^e Génie à Grenoble où, en 1883, il est nommé sergent et part comme volontaire en Indochine. C'est l'époque où l'amiral Courbet établit le protectorat français sur l'Annam et le Tonkin.

Le 12 mars 1884, Bobillot débarqua en baie d'Along. Toujours comme volontaire, il part au mois de mai pour Tuyen-Quan ville du Tonkin sur la rivière Claire.

Cette ville, défendue par seulement 600 soldats français sous les ordres du commandant Dominé, résistera pendant 3 mois aux attaques de 15 000 Chinois.

Le 17 décembre, la garnison est totalement isolée et le sapeur Bobillot, presque sans matériel et avec seulement huit hommes sous ses ordres, organise les ouvrages de défense d'abord en surface puis souterrains.

Faisant preuve d'ingéniosité et de courage, il repousse tous les assauts. Grièvement blessé le 18 février 1885 alors qu'il travaille dans une galerie, Bobillot continue à aider ses camarades par ses conseils. Lorsque le 4 mars 1885 arrive la colonne de secours qui libère la ville, les sapeurs ne sont plus que trois.

Le sergent Bobillot mourut à l'hôpital d'Hanoi le 18 mars 1885 des suites de ses blessures.

Ancien chemin Pelissier, cette voie a été nommée rue Sergent Bobillot en 1896.

RUE THIERS

Jusqu'en 1888, l'avenue Thiers s'étendait de la place St-Louis, par la rue Clot-Bey et l'actuelle rue Thiers. Le 12 juillet 1888, la partie comprise entre la place St-Louis et le boulevard Gambetta prit le nom de rue Clot-Bey et le 30 juin 1902, le conseil municipal décida de l'appeler simplement rue Thiers car sa largeur ne justifiait pas son nom d'avenue.

Quartier Chorier-Berriat

(I)

En 1885, sur cette avenue, deux industriels grenoblois, MM. Jay et Jalliffier créèrent l'entreprise qui porta leur nom et s'illustra par la qualité de ses constructions métalliques. Ils furent les précurseurs grenoblois de cette nouvelle industrie du fer en développant la fabrication des fermetures en fer et en acier, les persiennes en fer et les moules pour tuyaux en ciment qui furent exportés dans de nombreux pays étrangers.

Louis-Adolphe Thiers naquit à Marseille en 1797. Avocat à Aix, il vint à Paris en 1821, publia divers ouvrages avant de créer en 1830 le National et de contribuer au rétablissement de la Monarchie de juillet.

Il fut successivement ministre de l'Intérieur (1832-1834), Président du Conseil (1836-1840), chef du Parti de l'Ordre à l'Assemblée de 1848, avant d'être arrêté et exilé en 1851.

De retour en 1852, il publia une Histoire du Consulat et de l'Empire avant de reprendre part à la vie politique comme député en 1863. Il s'opposa farouchement à la politique des nationalités et au projet de déclaration de guerre à la Prusse.

Nommé chef du pouvoir en 1871, il employa toute son énergie à la conclusion du traité de paix de Francfort et à la répression de la Commune.

Devenu Président de la République en août 1871, il négocia l'évacuation des troupes allemandes du territoire national, ce qui lui valut le titre de « Libérateur du Territoire ». Renversé par une coalition des partis monarchistes et conservateurs, il démissionna le 24 mai 1873 et fut remplacé par le maréchal Mac-Mahon.

Il resta jusqu'à sa mort, le 3 septembre 1877 à St-Germain-en-Laye le chef de l'opposition républicaine.

RUE TURENNE

Le 30 juin 1902, le conseil municipal décida de baptiser rue Turenne la partie de la rue Lezdiguières comprise entre la rue Augereau et la place Championnet.

Henri de la Tour d'Auvergne, vicomte de Turenne naquit à Sedan en 1611. Issu d'une vieille famille protestante opposée à la monarchie durant les guerres de religion, qui possédait le Duché de Bouillon et la Principauté de Sedan acquis en 1591.

Turenne s'est brillamment distingué durant la guerre de Trente Ans. Il occupa le Rhin de Philippsbourg à Mayence, vainquit les Espagnols à Turin en 1640 et les Impériaux à Nördlingen en 1645.

Un instant entraîné dans le parti hostile à Mazarin par la belle duchesse de Longueville, durant la Fronde, il se rallia à la cour après sa défaite à Rethel en 1650.

Il affronta alors son ancien allié, le prince de Condé qu'il bat plusieurs fois et plus particulièrement au Faubourg St-Antoine en 1652.

Il triompha des Espagnols à la bataille des Dunes en 1658 ce qui mit fin à la guerre avec l'Espagne.

Nommé maréchal-général de France en 1660, il s'illustra dans les guerres de Dévolution 1667 et de Hollande (1672). Il conquiert l'Alsace en 1675 mais est tué peu après, à Sasbach, atteint par un boulet.

Converti par Bossuet au catholicisme en 1668, il fut enterré à St-Denis.

Le quartier nommé Chorier-Berriat compte cent rues.

Ses limites sont naturelles puisqu'elles sont fixées par le Drac, la voie de chemin de fer SNCF, et approximativement le tracé des Grands Boulevards.

Lorsque la gare de Grenoble fut construite, elle était située à quelque cinquante mètres de la ville et il fallait franchir une zone de terrains vagues pour l'atteindre.

C'est donc après la création de la gare que le quartier qui nous intéresse se développa, avec deux grandes occupations du sol : d'une part les grandes industries mécaniques nées de la houille blanche, avec tous les ateliers artisanaux qui s'y sont rattachés, et d'autre part un urbanisme pavillonnaire que l'on peut encore voir aujourd'hui, où vivait la population travaillant dans celles-ci.

Si les grands établissements industriels et les terrains en réserve qui leur étaient liés permettent facilement à la ville moderne de se développer, le découpage du parcellaire est si recoupé dans les zones d'habitat qu'il sera bien difficile de rénover ce quartier pour l'aérer et le moderniser.

Enfin on peut noter que la vocation industrielle de ce quartier né avec le développement de la ganterie s'est poursuivie avec la découverte des industries de la houille blanche (chaudronnerie et conduites forcées) pour finalement recevoir aujourd'hui l'industrie nucléaire dans la presqu'île Drac-Isère.

On retrouve ainsi les trois vocations successives de Grenoble.

RUE FERREOL-PERRIN

Ferreol Perrin, fondateur avec ses deux frères de la ganterie Perrin, est né à Nantes-en-Ratier en 1840.

Il a été longtemps président de la Chambre Syndicale des Fabricants de Gants.

La voie privée qui porte son nom aboutit à l'usine Vallière.

AVENUE DE SUEDE

Nous ignorons les raisons qui ont pu conduire la ville de Grenoble à donner à l'une de ses rues le nom de cet Etat de l'Europe septentrionale.

L'un de nos fidèles lecteurs pourrait-il nous apporter des renseignements sur ce point ?

CHEMIN ACHARD

Alexis-Jean Achard est né à Voreppe le 18 juin 1807. Jusqu'à 16 ans, il resta chez son père, s'occupant aux travaux de l'agriculture. Mais déjà épris des beautés de la nature, il aspira à les reproduire par le pinceau. Il séjourna deux ans à Grenoble où il suivit quelques cours de peinture, puis il partit à Paris afin d'y étudier les œuvres des plus célèbres paysagistes. Il alla ensuite en Egypte et se fixa au Caire où il se fit professeur. Une de ses premières œuvres « Une vue des environs du Caire », le fit remarquer de ses amis et de ses émules. En 1844, il obtint au Salon de Paris une médaille avec son paysage « La vallée du Grésivaudan », souvent reproduit par la gravure et devenu populaire. En 1855, à l'exposition universelle, une de ses toiles « Une matinée » fut médaillée et acquise par l'Etat.

Le Luxembourg possède de notre compatriote « La cascade du ravin ».

Le musée de Grenoble possède plusieurs peintures d'Achard.

Achard est le chef de file de ce qu'on a appelé « l'Ecole de Proveysieux »,

par analogie quelque peu excessive avec celle de Barbizon.

Dans la petite bourgade dauphinoise nichée entre les contreforts de la Chartreuse, se réunissait à l'auberge du Grand Gousier, une bande de joyeux compagnons qui délaissaient volontiers la palette pour le pichet ; il y avait là : Théodore Ravanat, Edouard D'Aprill, Diodore Reault, Blanc Fontaine, et Achard.

Achard a copié la nature, l'a respectée telle qu'elle est, lui a consacré toute sa vie et a produit un nombre infini de peintures d'aquarelles, de dessins, d'eaux-fortes même, qui sont disséminés dans les musées de France.

Il fut le premier et l'un des plus grands peintres de la montagne.

Achard est mort à Grenoble le 2 octobre 1884. Il restera une des gloires du paysage français.

Achard a donné son nom à une place du quartier Notre-Dame (place Jean-Achard) et à une petite artère (chemin Achard) qui aboutit rue Pierre-Sémard.

Auparavant, le chemin Achard s'appelait la rue Achard, reliant la rue Revoil à l'ancienne rue du Polygone.

Le 12 juillet 1888, en effet, le chemin des Morts avait pris cette nouvelle dénomination de rue Achard. L'appellation chemin des Morts était due à son emplacement sur l'ancien cimetière de Grenoble.

RUE ADRIEN-RICARD

En dénommant le 5 mars 1941, peu de temps après son ouverture, la rue Adrien-Ricard, le Conseil Municipal voulait honorer cet administrateur de la ville, né à Sète le 20 mars 1881. Il vint à Grenoble en 1908.

Elu aux élections municipales de décembre 1919, il fut nommé quatrième adjoint.

Un deuxième mandat municipal aux élections suivantes de mai 1925 lui fut confié, en qualité de premier adjoint.

téressement, il sut se faire écouter par ses collègues du conseil, dans toutes les circonstances où les passions politiques n'avaient pas à intervenir.

Il était attaché à la société anonyme des Plâtrières de l'Isère, dont le siège social était à Grenoble, rue de l'Isère.

Peu de temps après sa mort, la ville de Grenoble donnait son nom à une petite voie qui relie le cours Berriat à la rue du Vercors. C'était le 23 mai 1913.

RUE AMPERE

Dans sa séance du 7 janvier 1909, le Conseil Municipal décide de donner au Chemin des Cent Vingt Toises le nom de rue Ampère.

Le chemin des Cent Vingt Toises était ainsi nommé, car il était situé à cent-vingt toises des digues du Drac, distance conservée tout au long de la rive droite du Drac depuis le Pont-de-Claix jusqu'à l'Isère, pour le cas de débordement de ce torrent.

Les terrains ainsi délimités s'appelaient les « Réserves du Drac » ou les Cent Vingt Toises (la toise représentait six pieds de trente-trois centimètres, soit pour les cent-vingt toises deux cent quarante mètres environ).

Ces terrains furent concédés en 1777 à André Lamouroux, trésorier général des troupes, sous charge d'une rente annuelle de deux mille livres qui devaient être consacrées à l'entretien du lit et des digues du Drac. Auparavant, un arrêt du Conseil d'Etat de 1724 chargeait deux gardes de surveiller les digues et la zone correspondante.

En dénommant cette rue, le Conseil Municipal voulait honorer un savant célèbre, André Marie Ampère :

Il naît à Lyon le 20 janvier 1775. De très bonne heure il montre un esprit avide de savoir. Il se forme sans maître. D'une intense curiosité intellectuelle à quatorze ans, il a le courage de lire entièrement les vingt volumes de l'Encyclopédie. A dix-huit ans, il connaît les principales œuvres mathématiques de son temps. Survient un événement qui a failli miner pour toujours de si brillantes qualités. Le père du jeune savant, juge de paix à Lyon, est arrêté et décapité, en tant qu'aristocrate. Ampère en ressent un tel chagrin que sa raison est en danger. Peu à peu, il surmonte sa douleur et se remet à ses études scientifiques et philosophiques. Successivement professeur à Bourg, puis à Lyon, ensuite à Paris, répétiteur, professeur à l'Ecole polytechnique, nommé inspecteur général de l'Université, membre de l'Institut, enfin Professeur au Collège de France, il meurt le 10 juin 1836.

Il est le fondateur de l'électromagnétisme, science dont il établit les bases en quelques semaines.

Il est l'inventeur de l'Ampèremètre, du voltmètre, de l'électro-aimant.

Il est un précurseur.

— En chimie : il conçoit ce que l'on appelle de nos jours la stéréochimie ;

— En physique, il émet l'hypothèse des « courants particuliers ». Il prévoit ainsi les orbites électroniques de l'atome.

Chercheur désintéressé, Ampère reste pour nous un savant exemplaire. Son nom a été choisi pour désigner l'unité d'intensité du courant électrique, notion fondamentale que, le premier, il avait mise clairement en évidence.

RUE ANTHOARD

Jugeant trop peu significative l'appellation de rue de l'Ecole, la ville lui donne le nom de rue Anthoard, le 7 janvier 1909.

Jean Auguste Alphonse Anthoard, avoué au tribunal de Grenoble, fut maire de Grenoble lors de la Révolution de 1848. Au 4 septembre 1870, il fut président de la Commission spéciale qui administra la ville pendant l'année terrible.

Grenoble, reconnaissant, le nomma député de 1876 à 1881.

Il mourut à Noyarey le 22 février 1895.

RUE ANTOINE-POLOTTI

Antoine Polotti, né à Iséo en Italie, devint français par naturalisation et accomplit son service militaire en France. Secrétaire régional du Parti Communiste dans l'Isère dès 1942, il prit une part active à la lutte clandestine dans les années qui suivirent. Nommé commandant de bataillon des F.T.P.F., où il était entré comme volontaire au début de 1944, il fut assassiné à Fontaine par la Gestapo, le 17 mai 1944, à son poste de combat.

C'est le 26 mars 1945 que le Conseil Municipal décida de donner le nom d'Antoine Polotti à la voie qui, jusqu'alors, s'appelait rue des Forces Motrices.

RUE AUGUSTIN-BLANC

Cette rue, de même que les rues Louise-Drevet et Barginet qui lui sont parallèles fut tracée par les propriétaires du terrain, les frères Simard et cédée gratuitement à la ville de Grenoble.

Par délibération du Conseil Municipal du 24 mai 1911, elle fut classée dans le réseau urbain en rappelant le nom d'un bienfaiteur de la ville qui légua de très nombreux ouvrages à la Bibliothèque et consacra une partie de sa fortune à l'enrichissement de ses collections.

**COMMANDEZ DES A
PRESENT VOTRE RELIURE
DECOREE.**

N'ATTENDEZ PAS.

TIRAGE LIMITE.

**Adressez par retour votre
paiement de 10 F par CCP,
chèque ou autre moyen à
votre convenance à**

J. C. E. GRENOBLE

Commission 1001

6, boulevard Gambetta

38000 GRENOBLE

RUE DES ARTS

Un peintre grenoblois, nommé Firmin Gauthier, aurait habité près de ce chemin, dans une petite maison de campagne et aurait écrit sur le mur bordant ce chemin « Chemin des Arts » pour guider ses visiteurs.

RUE AUGUSTE-GENIN

Mort en janvier 1889, Auguste Genin fut un riche collectionneur de meubles et de médailles anciennes qu'il légua au Musée de Grenoble.

C'est à ce titre de bienfaiteur que le Conseil Municipal, dans sa séance du 24 mai 1911, décida de lui dédier cette rue du quartier de la gare, cédée à la municipalité par MM. Blanchet et Policand.

COURS BERRIAT

Honoré-Hugues Berriat naquit à Grenoble le 8 avril 1778. Après des études de droit il entra en 1804 dans l'administration militaire et fut nommé sous-intendant militaire de première classe en 1816.

Maire de Grenoble de 1835 à 1842, il se passionna pour sa fonction et fit beaucoup pour la modernisation de la ville.

Le pavage des rues et leur éclairage au gaz, la construction de quais, de ponts, d'écoles et de salles d'asile pour les mendiants, font partie des nombreux travaux entrepris au cours de son mandat.

En 1840, Berriat fut élevé au grade de Commandeur de la Légion d'honneur. Il était très populaire et très aimé de la population grenobloise. Ses concitoyens lui remirent même en 1845 une médaille comme « expression de leur reconnaissance pour les services qu'il avait rendus à la ville ».

Il mourut le 10 juin 1854 sans avoir pu réaliser tous ses projets, dont l'un des plus ambitieux était de faire de Grenoble une station thermale en y amenant, par des canalisations, les eaux minérales captées à la Motte-les-Bains, à une trentaine de kilomètres de Grenoble.

C'est Berriat qui lança l'idée de la construction de la voie qui porte aujourd'hui son nom. Les travaux furent entrepris en 1839. L'avenue, large et bordée de platanes, allait du cours Saint-André jusqu'aux fortifications. Elle s'appelait « chemin planté du Drac » mais les habitants du quartier l'avaient dénommée « chemin Berriat ». C'est après la mort de Berriat que le Conseil Municipal, dans sa séance du 1^{er} décembre 1854, décida de donner à cette avenue le nom de cours Berriat.

RUE BEETHOVEN

En donnant, le 10 décembre 1971, le nom de Beethoven à une de ses rues, la ville de Grenoble rendait ainsi hommage au célèbre compositeur allemand né à Bonn (1770-1827) auteur de trente-deux sonates pour piano, de dix-sept quatuors, de neuf symphonies et de l'opéra « Fidelio ».

**SUITE QUARTIER CHORIER-BERRIAT
AU PROCHAIN NUMERO**

les mille et une rues de grenoble

PAR LA JEUNE CHAMBRE ECONOMIQUE

Quartier Chorier-Berriat

(II)

RUE BELIN

Industriel de Saint-Jean-de-Bournay, Aimé Belin est né à Flaviac, dans l'Ardeche, en 1842.

Maire de Saint-Jean-de-Bournay, il dirigeait une importante soierie et occupait un siège à l'Académie Nationale Agricole manufacturière et Commerciale de Paris.

RUE BARGINET

Ce romancier historique dauphinois qui fut aussi poète et homme politique, est de nos jours tombé dans l'oubli. Le Conseil Municipal de Grenoble, au cours de sa délibération du 24 mai 1911, a pourtant donné le nom de Barginet à une rue de la Ville en hommage à cet écrivain qui « contribua pour beaucoup à faire connaître et aimer notre province ».

Alexandre Pierre Barginet est né à Grenoble le 29 juin 1797. Son père, huissier de l'administration du département de l'Isère, avait épousé une Grenobloise, Elisabeth Gros, qui lui donna douze enfants. En 1806, le préfet Fourrier remarqua le jeune Alexandre au cours d'une inspection des écoles primaires et lui obtint une place de boursier au lycée de Grenoble qui deviendra le Lycée Stendhal. Son premier succès littéraire, Barginet l'obtint à l'âge de dix-sept ans grâce à un vaudeville intitulé « Les Autrichiens à Montmélan », qui est présenté au théâtre de Grenoble en mars 1814. Le Maire, Charles Renaudon, le Préfet de l'Isère et le Sénateur Saint-Vallier lui adressent leurs félicitations.

Le jeune Barginet prend position pour Napoléon lors de son retour en 1815. Il va attendre l'Empereur sur la route de Laffrey et à un entretien avec lui.

Après l'échec de la conspiration Didier en 1816, Barginet sera emprisonné puis relâché. Il se rend ensuite à Paris, où il écrit un pamphlet contre le Duc Decazes. Cette publication intitulée « Histoire de Tchen Tcheon-Li, Mandarin lettré, premier ministre et favori de Tien-Ki » lui vaudra deux années de prison.

A partir de 1826, Barginet publie plusieurs romans historiques inspirés des légendes du Dauphiné :

« Les Montagnardes, traditions dauphinoises », « La Cotte rouge », « Le

roi des montagnes », « La chemise sanglante ».

Après avoir pris part à la révolution de juillet 1830, il se trouve de nouveau dans la misère et écrit une nouvelle série de romans historiques consacrés pour une bonne part à Napoléon.

Il crée, en 1833, avec le mathématicien Sarrazin de Montferrier, un journal de philosophie : « L'Orient ».

Barginet s'installe ensuite à Lyon, où il vivra dans des conditions difficiles les dernières années de sa vie. Inculpé en 1840 de complot contre la sûreté de l'Etat, il est incarcéré à la Conciergerie.

De retour à Lyon, il crée le « Journal du Commerce et des Théâtres » mais meurt brutalement le 18 décembre 1843 à l'âge de 46 ans.

La vie tumultueuse de cet écrivain a fait l'objet d'une thèse de troisième cycle de littérature française intitulée « Un romancier historique dauphinois à l'époque romantique : Alexandre-Pierre Barginet ». Cette thèse, soutenue par M. Guéraud à la Faculté des Lettres de l'Université de Grenoble, est déposée au Fonds dauphinois de la bibliothèque municipale de Grenoble.

RUE BEVIERE

Cet ancien chemin privé, qui portait déjà le nom d'Hippolyte Bévière, fut classé dans le réseau des voies municipales par le Conseil Municipal réuni le 12 juillet 1951 sous la présidence du docteur Léon Martin, Maire de la ville de Grenoble.

Né en 1830 à Saint-Pierre-de-Chartreuse, César Hippolyte Bévière exerça pendant vingt-cinq ans la profession de vétérinaire-éleveur à Grenoble. Il était médecin-vétérinaire et membre de la Société de Médecine et de Pharmacie de l'Isère lorsqu'en 1875 il créa la station d'élevage de Villard-de-Lans. Il fut ensuite nommé directeur-vétérinaire des abattoirs de la Ville par un arrêté du Maire Edouard Rey. En 1884, Hippolyte Bévière devint lauréat de la Société Protectrice des Animaux à la suite de ses nombreux travaux vétérinaires. Le Conseil Municipal de Villard-de-Lans lui remit en 1894 une médaille d'or en reconnaissance « des services qu'il avait rendus à l'agriculture et princi-

palement à l'élevage du gros et petit bétail dans cette commune ».

Officier du Mérite Agricole et chevalier de la Légion d'honneur, Hippolyte Bévière mourut brutalement en 1898.

RUE DE BOSTON

On ne connaît pas la raison qui amena la Ville à donner à cette rue le nom d'une cité des Etats-Unis d'Amérique.

Etant donné le quartier industriel très actif au début du XX^e siècle, où elle est située, on peut imaginer que le nom de Boston fut attribué à une rue pour rappeler l'essor extraordinaire de la ganterie grenobloise vers les marchés d'exportation et tout spécialement vers les Etats-Unis. On cite telle entreprise de ganterie qui employait plusieurs milliers de personnes et qui exportait 80 % de sa production.

RUE BOUCHER-DE-PERTES

Jacques Boucher de Crèvecœur de Perthes est né à Piethel en 1788 et mort à Albertville en 1868.

Cet ancien directeur des domaines s'était fait une grande réputation comme archéologue.

Ce fut un des principaux bienfaiteurs de Grenoble : cette rue porte son nom depuis septembre 1911.

RUE DE BOURGOGNE

Le nom de Bourgogne fut-il donné à une rue de Grenoble pour rappeler les temps anciens où ce qui devait devenir le Dauphiné faisait encore partie du Royaume de Bourgogne ?

Ou bien les conseillers municipaux ont-ils tout simplement voulu rendre hommage à cette province voisine qui possède un passé historique remarquable, une architecture religieuse sans égale et des vins que chacun apprécie par lui-même !

RUE BUFFON

Le 22 mars 1912, la ville de Grenoble se souvient de Georges Louis LECLERC, comte de Buffon, en baptisant ainsi une rue de la ville.

Cet écrivain et naturaliste est né à Montbard en 1707 et mort à Paris en 1788.

C'est alors qu'il était membre de l'Académie des Sciences et de l'Académie Française qu'il écrivit une histoire naturelle en trente-six volumes.

RUE DU CANAL-FONTENAY

Fontenay était un ingénieur civil, originaire de Pologne.

Il dirigea les travaux de construction des premiers chemins de fer du Dauphiné. Ce fut lui qui fit creuser dans les terrains lui appartenant, le canal qui porte son nom.

Ce canal avait pour but de procurer la force motrice, à des moulins à ciment des usines de ciment que Fontenay avait établies à cet endroit.

RUE DU CAPITAINE-VEYRON-LA-CROIX

Né en 1907 à Valence-sur-Rhône, Jean Veyron La Croix sort de l'Ecole Centrale de Paris en 1932 avec le diplôme d'Ingénieur des Arts et Manufactures. Mais par goût, la carrière militaire l'attire. Il rentre alors à Fontainebleau et, à l'issue des cours, sera nommé à Nice pour l'Equipe d'Artillerie des Forts de la frontière italienne.

A la déclaration de la guerre, il est commandant de l'artillerie du fort de Gordolon, dans la vallée de la Vésudrie. C'est dans ce poste que le trouve l'attaque italienne du 13 juin 1940. Il sera un combattant glorieux de la campagne 1939-40.

Dans les années 1940-42, il va devenir résistant.

Dans le but de diminuer le potentiel allemand et de préparer nos troupes moralement et matériellement, il va se consacrer à la conservation clandestine des armes. Il camoufle un maximum d'armement, de véhicules et d'essence sous les yeux des commissions italiennes et allemandes.

Cette résistance dissimulée n'est pas sans danger et elle exige la pose d'embûches aux agents allemands et la disparition sans pitié des traîtres.

A partir le novembre 1942, le capitaine Veyron La Croix pénètre plus avant dans la résistance secrète. C'est comme adjoint direct du colonel Lanoyerie, chef du secteur est au réseau Gallia et sous le nom de « Jacques », qu'il organise et visite les sous-réseaux.

Dès la fin de 1943 il assume les fonctions d'agent de renseignement et d'agent de liaison entre les divers organes Rhône-Isère. A cette même époque il participe aux côtés du Commandant Lévêque, au montage et au fonctionnement clandestin du Centre d'émissions radio de Grenoble.

En mai 1944, après un bombardement onéreux en pertes civiles à la gare de la Buisserate, il est chargé d'assurer le guidage des bombardements ultérieurs. Cette mesure devait permettre d'assurer les destructions de guerre tout en épargnant la cité de Grenoble.

Cet officier était inlassable et contrôlait toujours tout par lui-même. C'est au cours d'une liaison avec Lyon que le 3 août 1944, il fut arrêté et incarcéré au Fort Montluc.

Il sera torturé par la Gestapo puis brûlé vif avec quelques autres résistants passionnés à Saint-Genis-Laval, le 20 août 1944.

C'est en mémoire de cet officier modèle que le 16 juillet 1948, une rue de Grenoble fut dénommée « rue du Capitaine-Veyron-la-Croix ».

IMPASSE DE LA CHAUDIERE

Aucun document, ni aucune délibération du Conseil Municipal ne nous a permis de retrouver l'origine de ce nom.

PLACE DE LA CITE

Aucun document, ni aucune délibération du Conseil Municipal ne nous a permis de retrouver l'origine de ce nom.

RUE CHARLES-GOUNOD

Cette rue dénommée le 5 novembre 1909 évoque le célèbre compositeur (1818-1893).

Les mélomanes connaissent bien ses principales œuvres, les opéras intitulés « Mireille », « La Reine de Saba », etc...

RUE CHARREL

Jean-François Charrel, né en 1760 à Corbessieux, canton de Grémieux, fut tout d'abord homme de loi à Frontonas en 1789.

Député à la Convention, il vote ensuite la mort de Louis XVI et devient rapporteur au Conseil des Cinq Cents.

Après le coup d'état, il entre au corps législatif et devient plus tard membre de l'Administration Centrale de l'Isère à Bourgoin.

Il remplit également des fonctions municipales à Grenoble.

Il meurt en 1817 à Constance (Suisse) pauvre et oublié.

La rue qui porte son nom fut ainsi dénommée le 24 avril 1896.

RUE CLEMENT

En 1922, la Municipalité de Grenoble décide de rendre hommage à cet ancien membre du Conseil Municipal en lui dédiant une rue.

Etienne, Auguste, Eloi Clément est né à Grenoble le 5 octobre 1798. Avocat, il exerce pendant quelques années les fonctions de procureur du Roi près le Tribunal de Première Instance de Saint-Marcellin.

Il est élu au Conseil Municipal de Grenoble le 7 avril 1843.

RUE COLBERT

C'est en 1893 que la Mairie de Grenoble décide de dénommer cette rue, rue Colbert.

Jean Baptiste Colbert, ministre de Louis XIV, fut l'un des plus grands hommes d'Etat qu'ait possédés la France pendant cette période. Il naquit à Reims le 29 août 1619.

Tout jeune encore, Colbert voyagea dans différents pays de l'Europe, puis fut ensuite placé dans les bureaux des banquiers de Cardinal Mazarin. Il fut remarqué par le Cardinal, qui en fit son compagnon de travail. A vingt-neuf ans Colbert était Conseiller d'Etat; Mazarin le nomma intendant de la Maison d'Anjou et ensuite secrétaire des commandements de la Reine. Il le recommanda d'autre part à Louis XIV.

Pendant l'exil de son protecteur, il lui servit d'intermédiaire auprès de la Reine.

Il devint surintendant des bâtiments en 1664, contrôleur des Finances en 1665 puis secrétaire d'Etat à la Maison du roi en 1668.

Il exerça peu à peu son activité dans tous les domaines de l'Administration publique. Par des mesures de protection il développa l'industrie et le Commerce, créa des manufactures d'Etat, réorganisa les finances, la marine, la justice, favorisa le peuplement du Canada et enfin il encouragea les Arts et les Lettres. Il créa l'Académie des Sciences et l'Observatoire.

S'opposant aux dépenses royales croissantes, il perdit peu à peu son crédit au bénéfice de Louvois et mourut en 1683.

RUE COMMANDANT-DEBELLE

C'est en 1893 que la Municipalité de Grenoble donna à cette rue le nom de ce commandant qui s'illustra le 6 juillet 1815 (date dont le souvenir est matérialisé par la rue du 6 juillet).

Au cours de cette journée, une division austro-sarde descendait la vallée du Grésivaudan. Elle ne trouva aucune résistance jusqu'à Grenoble, où rien n'était prêt pour la bataille.

C'est le Commandant Debelle, qui avait eu une jambe emportée en 1796 par un boulet qui défendit héroïquement le faubourg Très-Cloîtres avec l'aide de la population, en tirant lui-même le canon.

RUE CUVIER

C'est pour rendre hommage à Georges Léopold Chrétien, Frédéric Dago-bert Baron Cuvier, que la municipalité de Grenoble donna en 1912 à une rue de sa ville le nom de ce naturaliste.

En effet, Georges Cuvier, né à Montbéliard en 1793, fut le créateur de la paléontologie.

Il découvrit des principes avec lesquels il put déterminer des espèces disparues d'après quelques os brisés et s'attacher à la reconstitution de mammifères fossiles.

Membre de l'Académie des Sciences et Professeur au Collège de France et au Muséum, il reçoit de nombreux titres parmi lesquels : Pair de France, Grand Officier de la Légion d'honneur, Grand Chevalier de l'Université.

Il meurt à Paris en 1832.

RUE DANTON

Danton (Georges Jacques), homme politique français, est né à Arcis-sur-Aube (1759-1794).

Avocat au Conseil du roi jusqu'en 1791 il fonda le Club des Cordeliers. Ministre de la Justice après le 10 août, orateur puissant et impétueux, Danton siégea à la Montagne et fut le principal organisateur de la défense nationale.

Membre du Comité de Salut Public, il en fut éliminé en 1793. Il réclama la fin du régime de la Terreur et entreprit des négociations secrètes avec l'ennemi.

Accusé de tiédeur par Robespierre, il fut guillotiné en 1794.

RUE DAGUERRE-ET-NIEPCE

Louis-Jacques Mandé Daguerre est né à Cormeilles-en-Parisis en 1787.

D'abord paysagiste et peintre, il crée les « panoramas » puis les « dioramas » dont celui de Londres qui sera détruit en 1839 par un incendie. L'illusion en était obtenue par des trompe-l'œil, des jeux de lumière et différents truquages.

C'est à partir de 1824 qu'il s'intéresse à la photographie et signe un contrat d'association en 1829 avec Nicéphore Niépce qui en avait déjà résolu les différents problèmes.

Leur association permet de mettre au point les « daguerréotypes » qui permettent d'obtenir une image positive, mais malheureusement unique, après un temps d'exposition variant de quinze à trente minutes.

Arago présentera le procédé à l'Académie des Sciences et le gouvernement en achètera les brevets en 1839 à Daguerre qui s'en attribue ainsi la paternité.

Il mourra en 1851 à Bry-sur-Marne.

Nicéphore Niépce était né à Chalon-sur-Saône en 1765 et mourut en 1833.

RUE DU DAUPHINE

Cette rue a été ainsi dénommée en souvenir de l'ancienne province du Dauphiné dont Grenoble était la capitale.

Le Dauphiné était compris entre le Rhône, la Provence et les Alpes. Il fut cédé au roi de France en 1349 par Humbert II, à condition que l'aîné des enfants du roi de France prenne le titre de Dauphin. Le dernier prince qui porta ce nom est le Duc d'Angoulême, fils de Charles X.

Le peintre grenoblois Debelle a retracé dans un tableau que possède le Musée de Grenoble, la scène histori-

que de la cession du Dauphiné à la France.

En 1790, le Dauphiné est formé des départements de l'Isère, de la Drôme et des Hautes-Alpes.

C'est le 12 juillet 1888 que cette rue fut dénommée rue du Dauphiné.

RUE DENIS-PAPIN

Créée en 1909 à la place de la rue de la Métallurgie, cette rue honore la mémoire de ce grand physicien français né à Chitenay, près de Blois, en 1647.

Après des études de médecine, il devient collaborateur de Huygens et fut un des tout premiers à reconnaître la force élastique de la vapeur d'eau.

Poursuivant ses expériences sur le vide, il met au point en 1679 la machine qui porte son nom.

La révocation de l'Edit de Nantes oblige ce calviniste convaincu à s'expatrier d'abord en Angleterre puis en Allemagne. Il travaille notamment avec Robert Boyle, célèbre physicien et chimiste irlandais et enseigne ensuite à Marburg (1687-1696), puis à Kassel.

C'est dans cette ville qu'il expérimente en 1707 un bateau à vapeur à quatre roues à aubes.

On pense qu'il mourut à Londres en 1714.

RUE DIDEROT

Si aujourd'hui beaucoup d'entre nous savent qui est Diderot, il n'en fut pas de même au XVIII^e siècle.

Pratiquement inconnu de son vivant, sinon de quelques milieux « éclairés » ; ce nom célèbre de la littérature française fut pourtant un des plus ardents propagateurs des idées philosophiques de son époque.

Grenoble l'a donc honoré en lui donnant le 9 mai 1893 la rue, désormais ancienne, du Nouveau Pont du Drac.

Né à Langres en 1713, Denis Diderot grandit dans une famille de la riche bourgeoisie. Après avoir fait de bonnes études à Paris, il s'oriente vers la carrière d'avocat, orientation qu'il abandonne bientôt pour vivre désormais selon ses goûts.

Il hante le quartier latin, apprend l'anglais, les mathématiques, fréquente les milieux littéraires et fait des traductions.

En 1743, il rencontre une blanchisseuse, Nanette Champion, qu'il épouse et qui lui donne une fille, Angélique. En 1756, il se lie à Sophie Volland avec laquelle il a une longue liaison, comme en témoigne une volumineuse et intéressante correspondance.

Chargé de traduire des livres anglais, il se fait bientôt adaptateur, ce qui lui permet d'exposer ses idées personnelles.

Il publie alors un premier livre : « Les Pensées Philosophiques » dans lesquelles il rompt avec la religion, première caractéristique de ce XVIII^e siècle dont les grandes idées préparaient la fin de l'Ancien Régime.

En 1747, appuyé par le libraire Lebreton, il lance l'idée d'une Encyclopédie. Ce travail occupera toute sa vie et il l'assumera jusqu'au bout malgré tous les obstacles qui se dressent devant lui (il sera notamment interné trois mois au Château de Vincennes à la suite de la publication de sa « Lettre sur les Aveugles à l'usage de ceux qui voient »).

Cette encyclopédie constitue pour lui un engagement intellectuel dont il accepte toute la responsabilité. Elle lui permet de donner son avis et d'exposer ses propres idées dans de nombreux domaines car sa curiosité n'est rebutée par rien. Pour braver les interdits, il utilise le système des renvois et c'est par la lecture de ces renvois que l'Encyclopédie prend toute sa valeur.

Devenu collaborateur de la revue « Correspondance Littéraire » de Grimm, il y publie ses réflexions sur les Salons de Peinture et devient ainsi fondateur de la critique d'art.

Il écrit quelques satires dont les plus célèbres sont « Le Neveu de Rameau » et « Jacques le Fataliste », dans lesquelles il donne ses idées sur la morale et l'éducation.

Il s'intéresse aussi au théâtre et, rejetant la tragédie classique, il insiste sur le drame réaliste et définit ainsi les règles d'un genre nouveau beaucoup plus proche de la condition humaine.

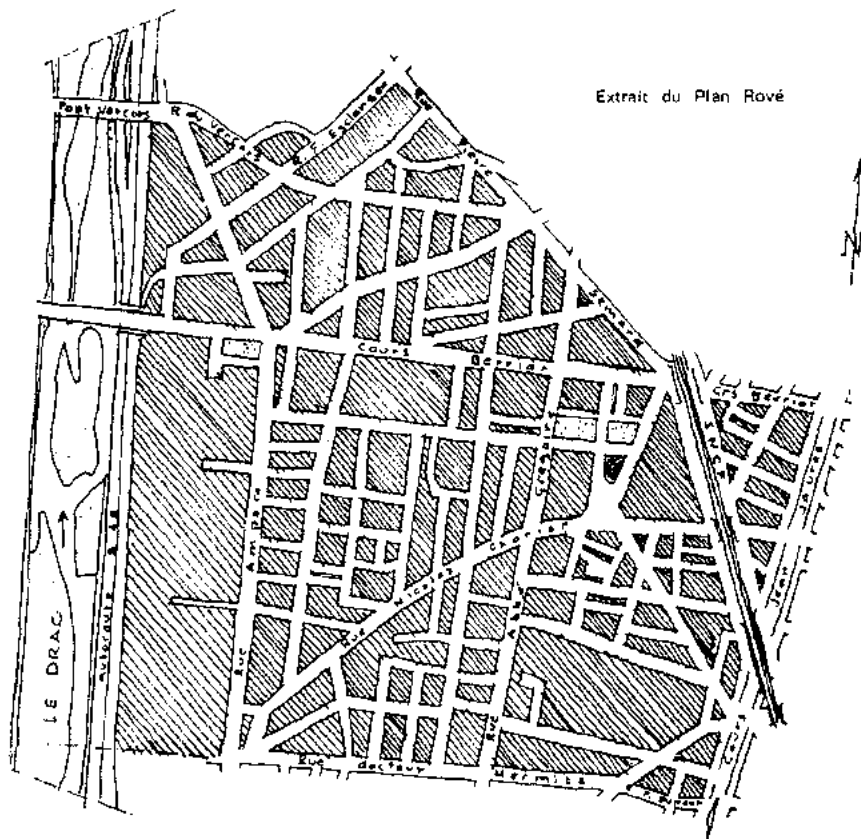
Citons « Fils Naturel » (1757) et « Le Père de Famille » (1758).

Toute sa vie, Diderot a donc incarné et propagé des idées nouvelles dans un pays qui désirait ardemment et profondément des réformes. C'est pourquoi il a rencontré l'opposition des autorités.

Ses livres furent interdits et il ne connut jamais la gloire et l'opulence.

Catherine II de Russie l'aidera d'ailleurs en lui achetant sa bibliothèque et en faisant de lui son conseiller naturel.

C'est pourquoi, lorsqu'il meurt le 31 juillet 1784, il est pratiquement inconnu et son œuvre ne sera publiée



qu'après sa mort : ainsi « Le Neveu de Rameau » publié en 1821.

Néanmoins son influence sera grande et ne cessera de croître dans les années suivantes et plus que tout autre écrivain de ce siècle des Lumières, il a contribué à la fin de l'Ancien Régime et à l'élaboration d'un nouvel ordre social et politique.

RUE DOCTEUR-HERMITE

La partie de la rue des Pourettes, située entre la rue Ivroy et la rue Abbé-Grégoire, prit le nom de Docteur-Hermite à la suite de la délibération du conseil municipal du 9 mai 1961. Le reste du chemin des Pourettes prend également ce nom à la suite de la délibération du 8 décembre 1961.

Décédé le 23 septembre 1947 à la suite d'une courte maladie, le Docteur Emile Hermite fut une personnalité grenobloise éminente et écoutée.

Chirurgien accoucheur des Hôpitaux, il fut longtemps le vice-président de la Commission administrative des Hôpitaux. Il était titulaire de la médaille d'or des épidémies et officier de la Légion d'honneur.

Il consacra la plus grande partie de sa vie à la protection de l'enfance, pour laquelle il se dévoua sans compter.

Il fut fondateur de l'œuvre de la protection de l'enfance, promoteur de la maison maternelle et de la pouponnière du Sablon, précurseur des colonies de vacances, président de la section permanente des pupilles de la Nation, Président de l'Association Dauphinoise de l'Hygiène morale, fondateur de la maison de relèvement de Saint-Ismier.

Il se consacra également à la cité en acceptant plusieurs fois le mandat de conseiller municipal. Il fut adjoint au Maire de Grenoble.

RUE DU DRAC

Créée en 1883 à la place du chemin Baffert ou chemin du Petit-Drac, cette rue porte le nom d'un affluent de la rive gauche de l'Isère, connu pour son impétuosité et son caractère torrentiel.

Né dans les Hautes-Alpes, au Col des Deux Tourettes, près d'Embrun, il n'est d'abord qu'un violent torrent qui traverse la vallée de Champsaur.

A Saint-Bonnet, petite ville qu'il arrose, il est grossi de plusieurs autres torrents.

Cette force nouvellement acquise lui permet, après être entré dans le département de l'Isère, de traverser le défilé du Saut du Loup en des gorges pittoresques.

Il passe ensuite sous les ponts de Claix et se jette dans l'Isère après un parcours d'environ cent cinquante kilomètres.

Le Drac, en déposant ses alluvions, a repoussé progressivement l'Isère contre la colline du Rabot et la confluence de ces deux rivières a permis l'installation du village qui en grandissant devint Grenoble.

Malheureusement, ces deux rivières, qui avaient aidé les hommes à se fixer, furent aussi pour eux un danger permanent, ainsi qu'en témoigne ce vieux dicton :

- Le Serpein et Le Dragon
- Mettront Grenoble en savon •.

Le Serpent (Le Drac) et le Dragon (l'Isère) mettront Grenoble en misère.

La lutte contre ces eaux menaçantes au moment de leurs crues fut entreprise et le Drac, qui se jetait dans l'Isère au pont de la Porte de France, fut repoussé vers l'Ouest entre de hautes et épaisses digues.

RUE DU PONT-DU-DRAC

Le premier pont construit en 1826 fut une œuvre un peu révolutionnaire pour l'époque : ce fut en effet le premier pont suspendu en fer d'une seule travée construit en France.

Cette travée était longue de cent trente mètres, ce qui représentait un énorme travail. Le projet en avait été conçu par un ingénieur, ami de Stendhal, M. Crozet.

Propriété de l'Etat, il y avait un droit de péage à son entrée. Ce droit fut aboli le 1^{er} mars 1892 lorsque le département le racheta.

Ce pont s'intégrait dans un grand projet d'expansion de Grenoble et était lié à l'élargissement d'une petite route, dont il était le prolongement, et qui allait devenir le cours Berriat.

Il permit la création d'une route Grenoble-Romans par Fontaine et Sassenage.

Reconstruit en 1937, il fut détruit lors de la deuxième guerre mondiale et remplacé après 1945.

En 1954, il fut couché par une des violentes crues du Drac et relevé l'année suivante.

RUE EDGAR-QUINET

Anciennement dénommée avenue St-Bruno, cette petite rue qui conduit du cours Berriat à la Place Saint-Bruno, fut rebaptisée rue Edgar-Quinet le 31 juillet 1883.

Né le 17 février 1803 à Bourg-en-Bresse, le jeune Edgar rejoint, dès l'âge de trois ans, l'armée où son père était

enrôlé. Il fut surnommé l'Enfant du Drac.

Toute sa vie il conservera le souvenir des tragiques événements de 1814 et 1815 ainsi que la bataille de Waterloo dont certains poèmes retracent les épisodes de cette terrible journée.

Il fut profondément marqué par l'œuvre de Johann Gottfried Herder, dont il traduisit les « Idées sur la Philosophie de l'Histoire de l'Humanité » en 1825. Le Génie des Nations qu'il y découvre va être la base de ses ouvrages.

En 1842, il fait paraître son « Génie des Religions » après avoir écrit en Italie, en 1833, son poème « Ahasvérus » contenant sa philosophie de l'Histoire.

Professeur d'histoire des Langues et Littératures de l'Europe méridionale au Collège de France à partir de 1841, il inspire fortement le courant libéral.

Aux côtés de Michelet, il participe à la révolution de 1848 et est élu député.

Banni par Napoléon III en 1851, il ne reviendra en France qu'en 1871 après avoir publié de nombreux ouvrages : « Révolution d'Italie » (1852), « Histoire de mes Idées » (1858), « Histoire de la Révolution » (1865).

Parmi ses poèmes, on peut retenir : « Napoléon » (1836), « Prométhée » (1838), « Merlin l'Enchanteur » (1860).

Il mourut à Versailles en 1875.

RUE ETIENNE-MARCEL

Ainsi dénommée le 19 septembre 1902, en mémoire d'Etienne Marcel, qui appartient à une famille de notables de la corporation des drapiers. Prévôt des marchands de Paris en 1355, au moment où les désordres du gouvernement de Jean Le Bon rendaient nécessaire la convocation d'Etats Généraux, il joua un rôle décisif dans la crise politique qui précéda et suivit la défaite de Poitiers.

Aux Etats de 1355, député et l'un des chefs du Tiers Etat il avait été élu pour surveiller la levée des impôts destinés à subvenir aux frais de la campagne. Au lendemain de la défaite, le roi étant prisonnier et le dauphin Charles sans autorité, il fut le véritable maître de Paris.

En 1357, il fut l'un des auteurs principaux de la Grande Ordonnance de Mars qui établissait les bases d'un véritable gouvernement parlementaire aux tendances démocratiques.

Jusque-là, pourtant véritable dictateur dans sa ville, le prévôt des marchands de Paris était cependant resté dans la légalité : la révocation de la Grande Ordonnance par le dauphin allait l'en faire sortir, en faisant massacrer les maréchaux de Champagne et de Normandie.

Désormais, Etienne Marcel n'était plus que le chef d'une ville rebelle ; dans la nuit du 31 juillet 1358, il fut tué d'un coup de hache par l'échevin Jean Mailart, instrument du dauphin.

SUITE QUARTIER CHORIER-BERRIAT
AU PROCHAIN NUMERO

COMMANDEZ DES A
PRESENT VOTRE RELIURE
DECOREE.

N'ATTENDEZ PAS,
TIRAGE LIMITE.

Adressez par retour votre
paiement de 10 F par CCP,
chèque ou autre moyen à
votre convenance à

J. C. E. GRENOBLE
Commission 1001
6, boulevard Gambetta
38000 GRENOBLE

les mille et une rues de grenoble

PAR LA JEUNE CHAMBRE ECONOMIQUE

Quartier Chorier-Berriat

(III)

RUE FELIX-ESCLANGON

Cette rue est consacrée à l'un des professeurs qui établit la réputation de l'enseignement scientifique à Grenoble.

Il naquit à Manosque le 10 janvier 1905. Etudiant à l'Ecole Normale Supérieure, il devient agrégé de physique en 1926, puis Docteur ès Sciences Physiques en 1934.

C'est en avril 1938 qu'il est nommé sous-directeur de l'Institut polytechnique de Grenoble. Le poste de Directeur lui sera attribué trois ans plus tard. En 1941, il professe la physique industrielle et électrotechnique à la Faculté des Sciences de Grenoble et, cette même année, il est directeur de l'école française de papeterie.

Il est nommé, en 1954, directeur du laboratoire central d'électricité et professeur à la faculté des Sciences de l'Université de Paris. Enfin, une chaire a été créée spécialement à son intention : la chaire d'énergétique appliquée subventionnée par EDF et Gaz de France.

C'est grâce à son impulsion que l'Institut polytechnique acquit une réputation internationale que lui valut en 1948, la promotion d'« Ecole Nationale Supérieure ». On sait que Félix Esclangon a porté l'essentiel de ses recherches dans le domaine de l'électricité.

C'est par un douloureux hasard qu'elle fut responsable de son décès, en 1956, alors qu'il réalisait une expérience durant une séance de travaux pratiques devant les étudiants du P.C.B.

PLACE FIRMIN-GAUTHIER

Cette place honore la mémoire d'un peintre grenoblois né dans cette ville le 23 juin 1838. Cet élève d'Hébert et de Cabanel a peint des œuvres d'inspiration historique et religieuse, figurant au salon de Paris de 1866 à 1877.

Le musée municipal possède de lui quelques œuvres, notamment « La Sainte Famille » et l'« Epigraphe ».

Il mourut dans le quartier de la Frise le 12 septembre 1877, alors qu'il était membre du Conseil Municipal de Grenoble.

La dénomination de place Firmin-Gauthier fut approuvée par le Conseil Municipal le 18 mars 1941.

RUE DE LA FRISE

Cette rue perpétue le nom d'une brasserie actuellement disparue et qui se situait derrière la gare S.N.C.F.

SQUARE DES FUSILLES

C'est au cours de la délibération municipale du 5 décembre 1944 qu'il fut décidé de dénommer Square des Fusilles le terrain sur lequel s'élève le monument aux victimes du 14 août 1944.

RUE GALILEE

Ainsi dénommée le 23 octobre 1922 en mémoire du célèbre astronome italien né à Pise en 1564.

A l'aide d'une lunette de sa fabrication, il explora de nombreux astres dont la lune, les satellites, de Jupiter, l'anneau de Saturne, les taches du soleil, les phases de Vénus... Ses découvertes l'amènèrent à adhérer pleinement au système du monde proposé par Copernic. Mais cette théorie proclamait que la terre tourne sur elle-même, contrairement à la lettre des Ecritures. Aussi, la Cour de Rome l'avait-elle dénoncée comme hérésie et Galilée fut sommé de ne plus professer de telles théories. Il s'exécuta d'abord, quittant la Toscane pour se rendre à Florence. Mais persuadé de détenir la vérité, il se décida en 1632 de publier la défense du système planétaire qu'il proposait. Le livre fut déferé à l'Inquisition et Galilée, alors âgé de soixante-dix ans, dut subir un procès durant lequel il se défendit à peine.

La légende veut qu'après avoir abjuré sa doctrine à genoux devant ses juges, Galilée se soit relevé fièrement en tapant du pied et en s'écriant : « E pur si muove ! » (et pourtant elle tourne !).

Il termina sa vie étroitement surveillé par l'Inquisition et mourut aveugle en 1642, à l'âge de soixante-dix-huit ans.

En dehors de ses travaux sur l'astronomie, Galilée s'était distingué par ses découvertes dans le domaine de la physique : il découvrit l'isochronisme des petites oscillations appliquant ce principe de la régulation des horloges, le thermomètre, la balance hydrostatique et les lois de la pesanteur.

RUE GABRIEL-PERI

C'est le 25 mars 1945 que l'ancienne rue de la Fédération se vit attribuer le nom du grand résistant Gabriel Péri.

La première dénomination datait de la Fête de la Fédération qui, en 1790, célébra l'anniversaire de la prise de la Bastille. A Grenoble, elle se déroula à l'emplacement du Champ de Mars, donnant ainsi la réplique à la grande fête nationale célébrée à Paris le 14 juillet 1790 sur l'emplacement du même nom.

Gabriel Péri est né à Toulon en 1902. Il devint en 1924 membre du comité central du parti communiste, puis responsable de la rubrique étrangère au journal « L'Humanité ».

En 1932, il est élu député communiste d'Argenteuil. Dès septembre 1939, il devient un membre actif de la Résistance, mais il est arrêté le 18 mars 1941, emprisonné à la Santé et fusillé au Mont Valérien le 15 décembre suivant.

Dans sa lettre d'adieu, il exprime sa foi en son parti et en sa patrie : « Que nos amis sachent que je suis resté fidèle à l'idéal de ma vie ; que mes compatriotes sachent que je vais mourir pour que vive la France. Je crois toujours en cette nuit que mon cher Paul Vaillant-Couturier avait raison de dire que le communisme est la jeunesse du monde et qu'il prépare des lendemains qui chantent. Je me sens fort pour affronter la mort. Adieu, et que vive la France ».

RUE GERIN

Anciennement rue de Saint-Nizier, cette rue prit le nom de Gerin le 29 novembre 1914, en souvenir de l'abbé Alexandre Théodore Gerin, né à Grenoble le 25 février 1808, et mort au même lieu le 13 août 1886.

Il fut chanoine titulaire de la cathédrale de Grenoble, administrateur des Hospices de Grenoble.

Il fut aussi promu au grade de Chevalier de la Légion d'honneur.

Par testament il légua de fortes sommes à des établissements charitables du département et de la ville de Grenoble. Il fit donation à la ville d'une propriété à Corenc pour créer un établissement destiné à recevoir des garçons malades ou convalescents des écoles de Grenoble.

On peut dire qu'il fut un philanthrope éminent, un bienfaiteur.

RUE GEORGES-BIZET

Anciennement rue de Seyssins, puis rue Boucher-de-Perthes, elle fut dénommée rue Georges-Bizet le 15 novembre 1911, en souvenir du compositeur français né à Paris (1838-1875). Il est l'auteur des « Pêcheurs de perles », de « La Jolie Fille de Perth », de « L'Arlésienne », de « Carmen », chef-d'œuvre de vie et de pittoresque et de symphonies.

RUE HENRY-DEBRAYE

Cette rue fut dénommée le 9 mai 1961 en souvenir de Henri Debraye. Henri Debraye était un archiviste, un paléographe, un historien et un auteur d'ouvrages estimés sur Stendhal.

Il fut également secrétaire général de la Ville de Grenoble. Il mourut en 1948.

RUE HENRY-LE-CHATELIER

Henry le Chatelier, né à Paris le 8 octobre 1850, mort le 17 septembre 1936 à Miribel-les-Echelles (Isère), fut un grand et noble savant. Ingénieur du Corps des Mines, il professa pendant quarante-deux ans à l'École supérieure des Mines de Paris et, parallèlement, au Collège de France, ensuite à la Sorbonne. En 1907, il fut nommé membre de l'Académie des Sciences. Il fut véritablement le créateur des lois de la mécanique chimique.

Ayant, tout jeune, fait la connaissance de Vicat, il publia en 1887 une thèse sur les liants hydrauliques qui reste encore, à l'heure actuelle, le fondement de nos connaissances. Dans la métallurgie des progrès considérables lui sont dus ; il étudia également la céramique, la verrerie, les mélanges explosifs, la silice et les silicates, la synthèse de l'ammoniaque, la soudure autogène de l'acétylène dissous.

Au cours de la guerre de 1914, il remplit d'importantes fonctions dans l'Isère. Durant les dernières années de sa vie, son esprit se porta de préférence vers les questions d'ordre moral et philosophique, car il n'était pas de ceux qui croient que la science suffit à tout. Ses derniers livres : « La Science et l'Industrie », « De la Méthode dans les sciences expérimentales », « La Morale et les Affaires », attestent l'élévation de sa pensée.

Le nom d'Henry Le Chatelier sera donné à une voie en mars 1941.

RUE HYPOLYTE-BOUVIER

Cette rue, autrefois appelée « rue Nouvelle », fut dénommée ainsi le 19 octobre 1911 en souvenir d'Hippolyte Bouvier, né à Grenoble le 27 mars 1807, mort à Saint-Egrève le 21 janvier 1868. Il eut un rôle prépondérant dans la création de l'Œuvre de Patronage des Apprentis et de l'Orphelinat de notre ville. Dès 1849 il commença à recueillir et tenir en apprentissage un certain nombre d'enfants pauvres.

Membre du Conseil Municipal du 30 juillet 1848 au 30 septembre 1851, il fit connaître ses vues et ses essais. Le Conseil en apprécia toute l'importance et le nomma membre d'une commission spéciale chargée d'étudier et de régler

menter une fondation de patronage pour les jeunes apprentis. Dès lors, Hippolyte Bouvier fut toujours membre actif, son concours et ses avis ne firent jamais défaut.

Il mourut en laissant le souvenir d'un homme de bien dans toute l'acception du mot, d'un philanthrope éminent et d'un bienfaiteur des œuvres charitables.

RUE IRVOY

Aimé Irvoy, né à Vendôme, deuxième grand prix de Rome, sculpteur, il fut le directeur de l'école de sculpture de Grenoble de 1858 à 1897.

Il écrivit « La sentinelle gauloise à Grenoble » et mourut en 1898.

En son souvenir cette rue lui fut consacrée le 7 janvier 1909.

TRAVERSE DES ILES

Quelle est l'origine de cette appellation donnée à ce petit chemin ? S'agissait-il de la traversée des canaux du Drac qui formaient des îlots d'habitations ?

Les lecteurs susceptibles de répondre à ces questions peuvent nous écrire, nous les en remercions d'avance.

RUE JEAN-MACÉ

Elle fut dénommée le 11 avril 1900, en souvenir de Jean Macé, né à Paris (1815-1894), écrivain vulgarisateur de la science et fondateur de la ligue de l'enseignement.

RUE JEAN-PREVOST

Cette rue dénommée le 26 mars 1945 en souvenir de Jean Prévost, dit le capitaine Goderville, combattant du Vercors. Il était aussi un des esprits les plus remarquables des Lettres Françaises, lisant Montaigne entre deux combats, discutant poésie.

Jean Prévost s'occupait du Vercors, de sa mise en état de défense, de son intégration dans un plan général d'opérations. Il était le commis voyageur du Vercors, se déplaçant infatigablement à bicyclette. Il voulait se battre. Il prit position à Saint-Nizier, et c'est avec lui qu'eurent lieu les combats les plus acharnés. Après il s'occupa du secteur de Corrençon où il exécuta fidèlement sa mission, debout jour et nuit, et infligea encore à l'ennemi de lourdes pertes. Lorsque le repli est donné, il réussit à se regrouper, et quelques jours plus tard il rejoint les F.F.I. de l'Isère. C'est alors qu'au-dessus de Sassenage il se heurta à un poste allemand et fut tué à 43 ans.

Il avait reçu l'année précédente le grand prix de littérature de l'Académie Française.

Normand de souche, il entra très jeune à Normale Supérieure. Grand sportif, journaliste, écrivain, il présenta une thèse de doctorat sur Stendhal. Il sut réunir en lui la pensée et l'action. Mort pour la France, son œuvre restera au patrimoine national.

Cette rue prit son nom à la rue Taillefier.

COURS JEAN-JAURES

Cette belle artère avait été créée à la demande de Nicolas Prunier de Saint-André, président du Parlement de Grenoble, entre 1660 et 1664.

Elle fut plantée d'arbres sur huit kilomètres aux frais du Parlement et selon le désir de Saint-André qui lui donna son nom.

Cette belle artère rectiligne, considérée pendant longtemps comme une des plus belles promenades de France reliait Grenoble au Pont-de-Claix construit sous les ordres du Duc de Lesdiguières. Ce Pont était à l'origine fermé par une porte en fer forgé, en forme de herse. Côté Grenoble, jusqu'au début du XX^e siècle, le cours Saint-André était également fermé par une grande grille appelée « Porte Saint-André ».

C'est le 7 juillet 1920 que le Conseil Municipal décida de remplacer le nom de cours Saint-André par cours Jean-Jaurès, soit six ans après sa mort violente, puisque Jaurès fut assassiné par un fanatique le 31 juillet 1914 au moment où éclatait la guerre.

Né à Castres (Tarn) en 1859, Jean Jaurès fut professeur de philosophie au Lycée d'Albi, mais surtout un homme politique. Elu plusieurs fois député du Tarn en 1885 et 1914, il se fit remarquer à la Chambre des Députés par son éloquence, son ambition et son autorité morale.

En 1893, il adhère au parti socialiste et de 1904 à 1905 il joue un rôle prépondérant dans la création du parti socialiste S.F.I.O. qui consacrait l'union des socialistes français.

Historien, il a dirigé la publication de « L'Histoire Socialiste » (1789-1900) dont il a composé lui-même les quatre premiers tomes.

RUE JOSEPH-REY

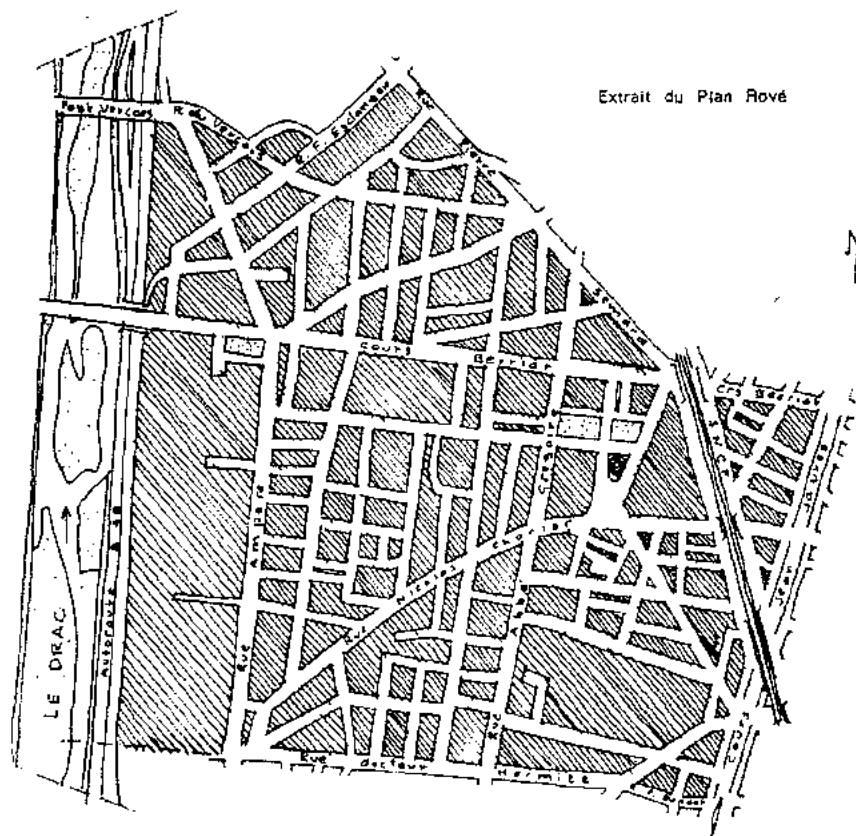
Joseph Philippe Auguste Rey, est né le 24 octobre 1779, de Jean Rey, marchand confiseur et de Françoise Marie Chenavier. Il mourut le 18 décembre 1855.

Magistrat et publiciste, après avoir fait de bonnes études il fut reçu avocat et dès les premières années de l'Empire il entra dans la magistrature. En 1807, il fut nommé substitut du Procureur impérial à Plaisance. En janvier 1810 il est premier substitut à Mayance (Mont-Tonnerre). En mai 1812 on le trouve procureur au même siège. En juin de la même année il est président du tribunal ordinaire des douanes à Lunebourg.

A la première restauration, il renie Napoléon et se rallie à Louis XVIII. Au retour de l'île d'Elbe, quelques jours après le passage de Napoléon à Grenoble, il osa rédiger une adresse, où, tout en exaltant le génie de l'empereur, il se permettait de lui donner les plus sévères conseils.

Le gouvernement ne crut pas devoir punir l'auteur de la fameuse lettre qui avait fait le tour de la France. Il resta président du tribunal de Rumilly et prêta de nouveau serment de fidélité.

La seconde restauration le trouve sur ce siège qu'il conserva jusqu'au 31 juillet 1815, date à laquelle rendu à la vie privée ; il renonça à la vie publique pour se faire conspirateur. Il fonda à Grenoble la société secrète appelée



Extrait du Plan Rové

RUE LEON-SESTIER

La rue Léon Sestier est une voie privée ouverte à la suite d'une autorisation donnée à M. Bouchayer le 5 novembre 1909.

M. Bouchayer, président des Etablissements Bouchayer et Viallet, demanda alors à dénommer cette voie du nom de Léon Sestier, un négociant grenoblois qui, semble-t-il possédait une partie du terrain sur lequel les Etablissements Bouchayer et Viallet se sont implantés.

RUE DE LONDRES

S'il n'y avait toute proche la rue de Paris, on pourrait se demander si l'urbaniste de ce quartier n'avait pas des goûts anglo-saxons en dénommant les rues de Londres, de New-York, de Boston.

Pourquoi pas, en effet, puisque la municipalité n'a fait ici que reprendre le nom conféré à la rue par son créateur, lorsqu'elle a inclus cette voie dans le réseau communal en 1923.

RUE LOUISE-DREVET

Il convient bien de parler de Louise Drevet dans les pages des « Affiches ».

En effet, le journal « Le Dauphiné » qu'elle fonda en 1864 et qui fut dirigé ensuite par son mari Xavier Drevet, fusionna avec « Les Affiches » il y a quelques lustres.

Marie-Louise Chaffanel, née à Grenoble le 19 décembre 1935, mariée à Xavier-Drevet en 1857, fut une passionnée du Dauphiné. Elle nous a notamment laissé les « Nouvelles et légendes dauphinoises » et elle a publié de véritables annales du Dauphiné dans de très nombreux articles.

Elle mourut à Grenoble le 23 juillet 1898 laissant à son fils la direction du journal « Le Dauphiné ».

La ville de Grenoble donna son nom à une rue en 1911.

RUE DE LA MEGISSERIE

Nous ne connaissons pas la date à laquelle cette rue fut dénommée. A l'évidence, ce nom a été attribué à cette rue à cause des ateliers de mégisserie qui s'y trouvaient.

On se rappellera que dès 1730 on comptait à Grenoble 27 mégisseries.

Cette industrie qui concerne le traitement des peaux et des cuirs fut à l'origine de la création à Grenoble de nombreux ateliers de ganterie.

RUE MAYEN

L'ancien chemin de l'Union fut dénommé rue Mayen le 3 décembre 1888 en souvenir du dernier Consul de Grenoble, Pierre Dupré de Mayen (les consuls étaient autrefois les administrateurs de la ville).

Cet avocat fut consul de 1783 au 18 février 1790, date à laquelle fut installée une nouvelle administration composée d'un maire, d'un procureur de la commune, d'un substitut du procureur de la commune, de douze officiers municipaux assistés d'un conseil composé de 28 notables.

l'Union, la première établie en France, et s'affilia, l'année suivante, avec la société publique dite des amis de la Presse, où figuraient Laffitte, Lafayette, etc.

En 1819, alors qu'il est avocat à Paris, il se fait l'interprète de plusieurs habitants de l'Isère, contre le général Donnadieu et contre l'ancien préfet Montlivault, et présente une requête les accusant de complicité dans un assassinat judiciaire, commis à Grenoble en 1816. Il fut alors rayé du tableau de l'ordre des avocats par le Procureur général Bellard, ce qui l'amena à consacrer tout son temps à la conspiration. Il fit partie du comité directeur, qui s'unit au mouvement insurrectionnel militaire qui devait éclater à cette époque.

Compromis dans cette affaire avec plusieurs Dauphinois, Gaude-Paquet, Sérard et le colonel Dumoulin, il fut condamné à mort par arrêt de la Cour de Paris.

Réfugié en Angleterre, il s'occupa de réformes sociales. Après 1848, alors qu'il était à la retraite, il vit avec bonheur l'attention du public se porter sur ces questions de réformes. Il publia en 1847 un « Appel au ralliement des socialistes ».

Cette rue fut dénommée en son souvenir le 24 avril 1896.

RUE JOYA

La rue Joya, ancien chemin privé, fut ouverte à la suite de travaux menés de 1902 à 1904.

Charles Joya, chaudronnier né à Rivelli en Italie (royaume de Naples) vers 1766, et mort à Grenoble en 1831 eut un fils Jean Charles (1809-1863) qui est considéré comme le fondateur des établissements Joya à Vizille en 1840. Ces établissements furent transférés à Grenoble en 1860.

Jean Charles, marié en 1831 à Grenoble eut à son tour un fils : Jean Charles dit Joanny (1839-1910). Marié en 1862, celui-ci donna naissance à Jean Régis Joya (1865-1933) qui lui ne laissa aucun enfant.

Les établissements Joya qui ne faisaient auparavant que de la chaudronnerie artisanale se développèrent avec Joanny.

De 1916 à 1920 la maison fut dirigée par Emile Romanet, père des allocations familiales établies pour la première fois en France, dans les établissements Joya.

En 1926 ces établissements furent absorbés par la Société Bouchayer et Viallet tout en gardant une certaine autonomie.

RUE LINDBERG

Grenoble n'a pas failli à sa réputation de ville dynamique en pensant à donner à l'une de ses rues le nom de Lindberg pour commémorer la première traversée aérienne de l'Atlantique Nord en 1927.

Nous ne savons qui fut à l'origine de la dénomination de cette rue.

IMPASSE LOUIS-VALLIER

Louis Vallier est un authentique Grenoblois qui naquit dans notre ville en 1853. Son père était fabricant de couleurs et teinturier en peaux. Il allia à cette activité celle de la ganterie en devenant propriétaire de la maison Bondat.

Il développe ensuite son affaire en créant de nombreuses succursales à Paris, puis à l'étranger à Londres, Hambourg, New York et même Melbourne.

Il décède à Grenoble en 1920.

RUE MARX-DORMOY

C'est en mars 1945 que cette rue prit la dénomination de Marx-Dormoy.

Marx Dormoy naquit à Montluçon le 1^{er} août 1888. Il consacra sa vie au socialisme dans les rangs duquel il se joignit très jeune. En 1926, il fut élu maire de la ville et en 1931 on le trouve député de l'Allier.

En 1936 il occupe le poste de Ministre de l'Intérieur dans le gouvernement du Front Populaire.

Dès Munich, on le trouve aux côtés des Résistants. Il mena son action jusqu'en 1940, il s'opposa à la capitulation et au vote des pleins pouvoirs au gouvernement de Vichy.

Peu après il fut arrêté, emprisonné puis mis en résidence surveillée à Montélimar. Il fut assassiné dans des conditions tragiques le 26 juillet 1941, par une bombe à retardement qui avait été placée dans son lit par ses ennemis « les Cagoulards » et les « Doriotistes ».

RUE MICHELET

Dénommée le 18 septembre 1883 en souvenir du célèbre historien français Jules Michelet, né à Paris en 1798 et mort en 1874.

Maître de conférences à l'Ecole Normale en 1827, trois ans après Michelet fut nommé chef de section historique aux Archives. Puis en 1838 il occupa une chaire au collège de France et souleva contre lui par son enseignement de violentes animosités.

Dès 1833 il a commencé son Histoire de France. Cette œuvre résume toute sa manière de voir et son style.

On lui doit un grand nombre d'ouvrages, notamment l'Histoire de la Révolution Française, la Bible de l'Humanité.

RUE MIRABEAU

Victor Riqueti, marquis de Mirabeau, né en 1715 et mort en 1791, surnommé « L'ami des hommes » fut l'un des propagateurs de l'économie politique en France. Disciple de Quesnay, c'était un homme étrange et fantasque, débordant de vie et d'originalité. Il était à la fois philanthrope et despote, féodal et réformateur, ami des hommes et persécuteur de sa famille, ennemi du despotisme et de la superstition. Il vivait aux environs de Paris, séparé de sa femme qui lui avait donné onze enfants.

Son fils aîné, Honoré Gabriel (1749-1791) fut un brillant orateur, qui se distingua aux Etats Généraux et à la Constituante. Adepte des idées nouvelles, il fut un des promoteurs des premières réformes de la Révolution. En 1790, il devint le conseiller de Louis XVI dont il soutint les intérêts.

Cette rue fut dénommée en son souvenir.

RUE MOZART

Dénommée en 1913 pour rendre hommage au célèbre compositeur allemand qui pourtant était mort en décembre 1791 dans un état voisin de la misère alors qu'il travaillait à la composition de son célèbre « Requiem ».

Wolfgang Amadeus Mozart né en 1756 à Salzbourg, fut un enfant prodige. A 6 ans déjà il composait des pièces de clavecin, et improvisait. En 1762 il est présenté à la Cour de Vienne, l'année suivante il entreprend un voyage à travers l'Europe et se fait entendre à Versailles, Londres, La Haye et en Italie.

Ses principales œuvres sont :

« Les Noces de Figaro », « Don Juan », « Così fan tutte », « La Flûte enchantée ».

Il annonce le romantisme musical par la sensibilité personnelle qui fait le charme de ses compositions.

RUE DE NEW-YORK

Cette rue prit le nom de la plus importante ville des Etats-Unis et du monde le 14 octobre 1921.

New York, située sur l'Atlantique, à l'embouchure de l'Hudson, a été fondée en 1626 par les Hollandais sous le nom de Nouvelle-Amsterdam.

Ville moderne, elle se caractérise par l'alignement et le croisement géométrique des rues à angle droit et par les dimensions colossales des gratte-ciel.

Ville cosmopolite, elle a un quartier noir (Harlem), un quartier réservé aux jaunes, un aux Portoricains, un aux Italiens...

C'est la première ville au monde à être « déclarée en faillite » son budget étant nettement déficitaire.

RUE NICOLAS-CHORIER

C'est le 27 juillet 1883 que la rue des Cachettes devint rue Nicolas-Chorier en souvenir de l'historien et littérateur dauphinois né à Vienne le 1^{er} septembre 1612.

Après ses études au collège des Jésuites, par goût, il aurait aimé se consacrer à la littérature mais son père préféra le destiner à la carrière du barreau. Aussi, tout en apprenant le droit il n'abandonna pas les belles lettres puisqu'il créa les annales du Dauphiné qui étaient à peu près inconnues. Il

consacra tous les loisirs que lui laissait le barreau à la recherche sur l'histoire et les antiquités de sa province, et il publia en 1672 l'Histoire générale du Dauphiné (rééditée en 1971).

Avocat au Parlement de Grenoble, il devait mourir dans cette ville, le 14 août 1692 à l'âge de 80 ans.

RUE DE LA NURSERY

Sur propositions de M. Edouard Rey, maire de Grenoble, un établissement fut construit sur les terrains acquis par la ville en 1875 lors de la construction de l'église Saint-Bruno.

Cet établissement prit le nom de Nursery (nourrice en anglais) car il avait été créé pour la protection et les soins donnés à la première enfance afin de venir en aide aux mères de famille laborieuses pendant leurs heures de travail.

Des tablettes scellées à l'intérieur du bâtiment portent le nom des nombreux donateurs qui souscrivirent pour la création de berceaux.

C'est le 12 juillet 1888 que la rue joignant la rue Nicolas-Chorier à la place Saint-Bruno, prit le nom de rue de la Nursery.

RUE PAPET

M. Papet, ancien blanchisseur, était propriétaire des terrains sur lesquels a été tracée la rue Papet.

Lui-même habitait à l'angle de la rue Irvoy et de l'impasse qui porte son nom.

Né à Saint-Pierre-d'Allevard en 1846, il est mort à Grenoble le 12 mars 1917.

RUE DE PARIS

Voie privée, cette rue fut rattachée au réseau municipal le 23 octobre 1922.

Paris, capitale de la France, est située sur la Seine.

La petite île de la cité fut le noyau (Lutèce) de la ville qui se développa d'abord sur la rive gauche, puis sous les Capétiens, période où elle prit son essor grâce à son rôle de capitale, elle déborda sur la rive droite.

Les rois de France, protecteur des arts, contribuèrent à embellir la capitale qui fut, aux XVII^e et XVIII^e siècles, le principal foyer culturel de l'Europe.

Avec les travaux entrepris sous le second Empire par le préfet Haussmann, Paris changea et prit son visage actuel.

Ses transformations actuelles font couler beaucoup d'encre surtout quand il s'agit de la Tour Montparnasse et de celles de la Défense.

RUE PIERRE-DUPONT

Pierre Dupont est un poète et un chansonnier français né à Lyon en 1821 et mort en 1870.

Il est l'auteur de nombreuses chansons (J'ai deux grands bœufs dans mon étable...).

(D'éventuels autres renseignements seraient les bienvenus... Merci).

**COMMANDEZ DES A
PRESENT VOTRE RELIURE
DECOREE.**

**N'ATTENDEZ PAS,
TIRAGE LIMITE.**

**Adressez par retour votre
paiement de 10 F par CCP,
chèque ou autre moyen à
votre convenance à**

**J. C. E. GRENOBLE
Commission 1001
6, boulevard Gambetta
38000 GRENOBLE**

**SUITE QUARTIER CHORIER-BERRIAT
AU PROCHAIN NUMERO**

les mille et une rues de grenoble

PAR LA JEUNE CHAMBRE ECONOMIQUE

Quartier Chorier-Berriat

(IV)

RUE PARMENTIER

Ce n'est pas le marin Jean Parmentier, premier français qui aurait abordé au Brésil, ni le peintre Jacques Parmentier que l'on voulut honorer en 1887 lorsque l'on dénomma cette rue débouchant dans la rue d'Alembert.

Mais c'est le plus célèbre, Antoine-Augustin Parmentier (1737-1813), agronome français qui en introduisant en France la culture de la pomme de terre, permit à chaque français de mettre sur sa table notre renommé « steak-pommes frites ».

PLACE DU PRE

Aucun document, ni aucune délibération du Conseil Municipal ne nous a permis de retrouver l'origine de ce nom.

CHEMIN DES QUATRE-VILLAS

C'est à la suite d'une pétition de M. Aymor que l'ancien chemin Mira-beau devint chemin des quatre villas.

Peut-être y avait-il quatre pavillons dans cette rue ?

RUE PIERRE-SEMARD

Le 7 mars 1942, les Allemands fusillaient Pierre Sémard, secrétaire général de la Fédération des Cheminots, membre de la commission administrative de la C.G.T., et membre du Comité Central du Parti Communiste.

Pierre Sémard fut un grand combattant; un de ces militants intègres et clairvoyants, révolutionnaire fougueux et intrépide.

Fils d'un travailleur du rail, gendre d'un cheminot mutilé des deux jambes dans un accident de chemin de fer, Pierre Sémard avait commencé sa vie de travail à l'âge de 15 ans dans le grand centre cheminot de notre région : Valence.

De là débute sa vie de militant syndicaliste. En pleine guerre, en 1915, où il parvient à unifier les différents syndicats de cheminots de Saône-et-Loire, en 1916 à la tête du syndicat unifié de ceux de Valence. Il adhère alors au Parti Socialiste. En 1917, il fut élu

membre de la commission exécutive de l'Union des syndicats de cheminots qui comptait alors 120 000 membres. Pierre Sémard fut élu secrétaire général. En 1924, il devenait membre du Parti Communiste dont la direction lui était confiée jusqu'en 1927 où il fut jeté en prison.

Arrêté en octobre 1939, Pierre Sémard fut condamné par le tribunal militaire de Paris à 3 ans de prison pour son activité au sein du parti. C'est à la prison de Bourges que les agents de la Gestapo, avec l'aide de Pucheu, exercèrent sur lui des pressions pour lui arracher son reniement. Mais Pierre Sémard tenait bon et il mourut en héros. Il écrivait dans sa lettre d'adieu : « Je sais que les nazis qui vont me fusiller sont déjà vaincus et que la France saura poursuivre le grand combat ».

C'est pour honorer cet héroïsme que Grenoble donna à cette rue le nom de Pierre Sémard.

RUE DES 400-COUVERTS

Il existait autrefois dans ce chemin une grande salle de café où se réunissaient des corporations d'ouvriers.

Cette salle, qui servait également pour les banquets, pouvait dit-on, contenir 400 personnes. De là, le nom de 400 couverts qui fut donné à ce chemin en 1890.

VOIE 90

Aucun document, ni aucune délibération du Conseil Municipal ne nous a permis de trouver l'origine de cette appellation.

RUE RASPAIL

Le 12 novembre 1920, le maire de Grenoble rendit hommage à François Raspail chimiste et homme politique français en lui dédiant le nom d'une rue.

François Raspail (1794-1878) est né à Carpentras, il prit part aux journées de 1830 et proclama la République à l'Hôtel de Ville le 24 février 1848.

Il fut inculpé et détenu à plusieurs reprises.

RUE RENE-THOMAS

C'est le 6 mars 1945 que l'ancien chemin de Sassenage prit le nom de René Thomas en hommage à cet ouvrier de la Viscose dont les restes furent retrouvés dans les charniers du Polygone.

René Thomas est né au Teil le 17 janvier 1914. Il fut ouvrier à la Société Nationale de la Viscose.

De bonne heure, René Thomas avait eu auprès de ses camarades une grosse influence que lui valaient ses qualités professionnelles jointes à son esprit social. C'est pourquoi ils l'avaient désigné comme responsable de leur syndicat.

Mais dès que l'occupation allemande pesa sur la ville, il se consacra à l'organisation de la Résistance et son activité illégale le contraignit bientôt à se cacher car la Gestapo était sur ses traces. Il était, en effet, l'animateur convaincu des milices patriotiques et il avait su recruter des centaines de concitoyens.

Mais les Waffen SS surent retrouver sa trace et s'assurer de sa personne. L'ennemi devait prendre connaissance de son rôle, mais René Thomas resta ferme jusqu'au bout.

Son corps fut retrouvé dans les charniers du Polygone.

RUE REVOL

L'ancien chemin Bougault devint le 3 décembre 1888 la rue Revol.

Pierre Revol, célèbre avocat de l'ancien barreau de Grenoble naquit à l'Albenc dans l'Isère le 10 avril 1748, il prit part au mouvement de résistance que fit naître dans le Dauphiné en 1788, l'enregistrement des édits et assista aux assemblées de Vizille et de Romans.

Elu député aux États Généraux, il revint à Grenoble après la cession; mais ses opinions modérées l'exposèrent aux soupçons du parti révolutionnaire.

Arrêté comme suspect en 1793, il ne retrouva la liberté qu'après le 9 thermidor.

Quelques années plus tard, il fut nommé président de Chambre à la Cour Impériale de Grenoble.

Il mourut en 1811.

RUE ROSE-GARRET

Anciennement dénommée rue de Fontaine, cette voie fit l'objet d'une cession gratuite à la ville de Grenoble de la part de ses propriétaires riverains.

C'est par délibération du Conseil Municipal du 10 décembre 1909 qu'elle fut classée dans le réseau urbain sous le nom de Rose-Garret en l'honneur d'une institutrice morte à Villefranche-sur-Saône qui légua à la ville de Grenoble une somme d'argent destinée à récompenser des orphelins nécessiteux.

PLACE SAINT-BRUNO

Cette place, sur laquelle avait été construit en 1868 un marché couvert, a été dénommée place Saint-Bruno le 31 juillet 1883. La première pierre de l'église Saint-Bruno fut posée le 17 mai 1874.

Saint Bruno, fondateur de l'ordre des Chartreux, est né à Cologne vers 1035. Il aurait été reçu un jour de 1084 par l'évêque de Grenoble, Saint Hugues, qui lui indiqua l'emplacement du futur couvent de la Grande-Chartreuse. La tradition veut que Saint Hugues ait vu la veille en songe le lieu où Saint Bruno et ses six compagnons devaient s'installer. Il s'agissait d'un lieu dit « le Désert », où les sept ermites s'établirent. Afin de protéger leur retraite, Saint Hugues avait pris l'ordonnance suivante : « Nous interdisons, de façon absolue, aux femmes ainsi qu'aux hommes en armes, de passer sur leur territoire. En outre, nous défendons la pêche, la chasse, dans les limites de leur domaine, ainsi que la capture des oiseaux ».

Saint Bruno mourut en Calabre vers 1101.

RUE DE LA TEINTURE

Ainsi dénommée, sans doute à cause de la présence de nombreuses teintureries à proximité de la rue de la Mégisserie et de l'impasse de la Chaudière.

RUE SULLY

Classée dans le réseau municipal le 10 mai 1940, cette rue commémore la mémoire de Maximilien de Béthune, baron de Rosny, duc de Sully.

Né en 1560 au château de Rosny, près de Mantes, en Ile de France, il servit Henri de Navarre depuis sa plus tendre enfance.

Lorsqu'Henri de Navarre devint roi de France, sous le titre de Henri IV, il confia à ce collaborateur loyal et efficace la direction des finances du royaume en 1596.

A ce titre de super intendant général, le roi ajouta en 1599 celui de grand voyer et grand maître de l'Artillerie et des fortifications et, en 1604, celui de super intendant des bâtiments. Il le nomma Duc et Pair de Sully en 1606.

Sully fut un ministre des Finances économe et avisé au point d'équilibrer le budget à partir de 1600 et, fait sans précédent, d'amasser dans les caves de la Bastille de substantiels excédents.

Ardent défenseur de l'agriculture, qui considérait que « labourage et pâturage étaient les deux mamelles de la France, ses vraies mines et trésors du Pérou ».

il protège les paysans et encourage la production agricole.

Il dote le pays d'un réseau de routes et de canaux et crée l'artillerie. En 1604, il avait fait voter une taxe annuelle que devaient payer les officiers du roi pour transmettre leurs charges à leurs fils : La Paulette.

Après la mort du roi, il est nommé membre du conseil de régence et abandonne la vie politique en 1616. Il s'éteint en 1641 à Villebon.

RUE DES TOURNELLES

Cette rue, autrefois bien plus longue, se dénommait « Chemin des Tournelles », sans que l'on en connaisse les raisons exactes.

Il fut constitué par la cession gratuite des terrains à la ville de Grenoble par les différents propriétaires riverains.

En 1912, une partie de cette rue prit le nom de rue Buffon.

RUE TREBOUTTE

Cette dénomination, autorisée par une lettre du Maire le 15 décembre 1932, rendait hommage à M^{me} Treboute, qui fut une bienfaitrice de Grenoble, mais nos recherches ne nous ont pas permis de connaître la vie de celle-ci.

Nous faisons donc appel à nos amis lecteurs.

AVENUE DE VIZILLE ET IMPASSE DE VIZILLE

Le 31 juillet 1883, le conseil municipal décida de donner à l'ancien cours Saint-Bruno le nom d'avenue de Vizille, sans aucun doute car cette avenue y conduisit, mais aussi pour rappeler l'importance de l'Assemblée de Vizille, véritable prélude à la révolution française.

A cette époque, Vizille était l'une des cités industrielles les plus importantes du département. On y comptait de nombreux tissages de soie et plusieurs papeteries. Par ailleurs, des gisements de plâtre, de ciment, de pyrite de cuivre et de plomb argentifère y étaient activement exploités.

François de Bonne, Duc de Lesdiguières, Pair et Maréchal de France, grand connétable des camps et des armées du roi, y fit ériger un château entre 1611 et 1620 où se tinrent, en 1788, les Etats Généraux du Dauphiné.

Ce château servit pendant plusieurs années de résidence aux Présidents de la République.

RUE DU TROCADERO

Trocadero était un bourg fortifié de la baie de Cadix (Espagne), pris d'assaut par l'armée française en 1823. Aucune archive consultée ne permet de dire à quelle date cette rue fut ainsi dénommée.

CHEMIN DES TROIS-MAISONS

Ce chemin menait autrefois à la Station de Force et Lumière et ne comportait peut-être que trois maisons (?).

RUE DU VERCORS ET IMPASSE DU VERCORS

Cette rue fait partie de ces nombreuses rues de Grenoble qui regardent ce magnifique massif calcaire des préalpes françaises, orgueil de cette région.

La beauté de ses paysages en fait en toutes saisons un lieu privilégié des Grenoblois pour leurs promenades dominicales.

Mais la complexité de son relief et de ses forêts en fit aussi un endroit idéal pour les maquisards de la dernière guerre.

C'est ainsi que pendant l'été 1944, 3 500 maquisards résistèrent pendant deux mois aux Allemands. Il y eut beaucoup d'atrocités et de sanglantes représailles, mais aussi de nombreuses manifestations de loyauté, de courage et d'héroïsme.

Anciennement appelée rue du Mouchoir, cette rue fut ainsi dénommée le 5 décembre 1944 afin de rendre hommage à ces héroïques combattants de l'été 1944, auxquels le nom de Vercors restera universellement attaché.

RUE VERGNIAUD

Pierre Victorien Verniaud naquit à Limoges en 1753. Il fut l'un des orateurs les plus écoutés de la Gironda et siègea à la Législative et à la Convention.

Cette dernière assemblée dirigea la France du 20 septembre 1792 au 26 octobre 1795. Elle siègea d'abord au Manège, puis aux Tuileries.

Verniaud appartenait à la faction girondine qui, après avoir occupé l'aile gauche de l'Assemblée Législative, évolua vers l'aile droite de la Convention.

Les Girondins apparaissaient comme les plus conservateurs de cette assemblée qui groupait à gauche La Montagne et au centre La Plaine. Ils voulaient respecter la légalité et gouvernaient dans l'esprit de la Déclaration des Droits de l'Homme.

Ils dominèrent cette assemblée grâce à l'appui de la Plaine mais eurent le tort de vouloir exercer des vengeances personnelles, notamment à l'encontre de Robespierre et de Marat.

Incapables de faire face à la crise du printemps 1793, La Montagne souleva contre eux la colère du peuple de Paris qui organisa deux journées révolutionnaires les 31 mai et 2 juin. Vingt-neuf députés jacobins furent arrêtés, dont Vergniaud qui fut guillotiné ainsi que son ami Brissot et de nombreux autres.

La ville de Grenoble honora sa mémoire le 12 avril 1934.

RUE WALDECK-ROUSSEAU

Pierre Waldeck-Rousseau est né à Nantes en 1846. D'une famille bourgeoise, il mène de front une brillante carrière d'avocat d'affaires et d'homme politique, siégeant au Sénat et à la Chambre des Députés.

Profondément libéral et attaché aux institutions républicaines, il est ministre de Gambetta (1881-1882) et de Jules Ferry (1883-1885).

Les institutions actuelles lui doivent deux lois essentielles : La Loi de 1884 sur les syndicats et leur intégration

dans la vie publique et la loi du 1^{er} juillet 1901 qui prévoit la liberté pour les associations laïques.

Il devient président du Conseil en 1899 et constitue un gouvernement de Défense républicaine dont la première

tâche consiste à résoudre la crise politique ouverte par les retombées de l'affaire Dreyfus.

Il meurt à Corbeil en 1904 et, sans attendre, Grenoble lui dédie une rue cette même année.

Quartier Jean Macé

(1)

Coincé entre le Drac et l'Isère, traversé par la voie ferrée, le quartier Jean Macé est un quartier ingrat dont les rues courtes sont toujours limitées par l'eau ou la voie ferrée.

Situé à l'écart de Grenoble, son développement fut tout entier lié à l'installation de la gare qui favorisa l'établissement d'une intense activité économique au détriment d'un habitat esthétique et nombreux.

On y trouve de vastes entrepôts, l'usine à gaz, les magasins et ateliers de réparation du matériel roulant, ainsi que des entreprises de pointe comme le centre d'études nucléaires ou Merlin-Gérin.

AVENUE ALSACE-LORRAINE

Le 10 juin 1881, le Conseil Municipal décide la création d'une artère doublant l'avenue de la Gare (devenue avenue Félix-Viallet), construite en 1858 et jusqu'alors seule voie reliant la ville de Grenoble à l'ancienne Gare.

C'est le 3 mars 1883 que cette voie entre temps appelée deuxième avenue de la Gare, est dénommée avenue d'Alsace-Lorraine en souvenir des deux provinces perdues par la France à la suite de la guerre de 1870 et annexées à l'Allemagne. Cette annexion a été consacrée par le traité de Francfort le 10 mai 1871.

RUE AMIRAL-COURBET

Courbet (Amédée - Anatole) (1827-1885), vice-amiral français, fut commandant en chef des forces navales de l'Extrême-Orient.

Il s'illustra par ses rapides et brillants succès maritimes et militaires :

Prise de Sou-Tay, au Tonkin, en 1883,

Destruction de la flotte chinoise dans la rivière Min,

Bombardement des ports Fou-Tchéou,

Destruction de deux croiseurs chinois par deux canots porte-torpilles français (1885).

Le 8 juillet 1888, la Municipalité décida de donner son nom à la rue qui réunit la place de la Gare et la rue Crépu.

RUE ANDRÉ-REAL

Le nom de cette rue a été donné en souvenir de Réal, jurisconsulte éminent, l'un des rédacteurs du Code civil.

Réal (André) est né à Grenoble le 10 novembre 1755. Il fut l'un des fondateurs de la Société populaire, fondée à Grenoble en 1789, dite Société patriotique des amis de la Constitution. Il devint ensuite administrateur du district de Grenoble, président du Directoire de ce district (1791) ; député de la Convention en 1792, il vota la détentation de Louis XVI. Devenu président de la Chambre d'appel de Grenoble, il donna sa démission sous la Restauration.

RUE ARAGO

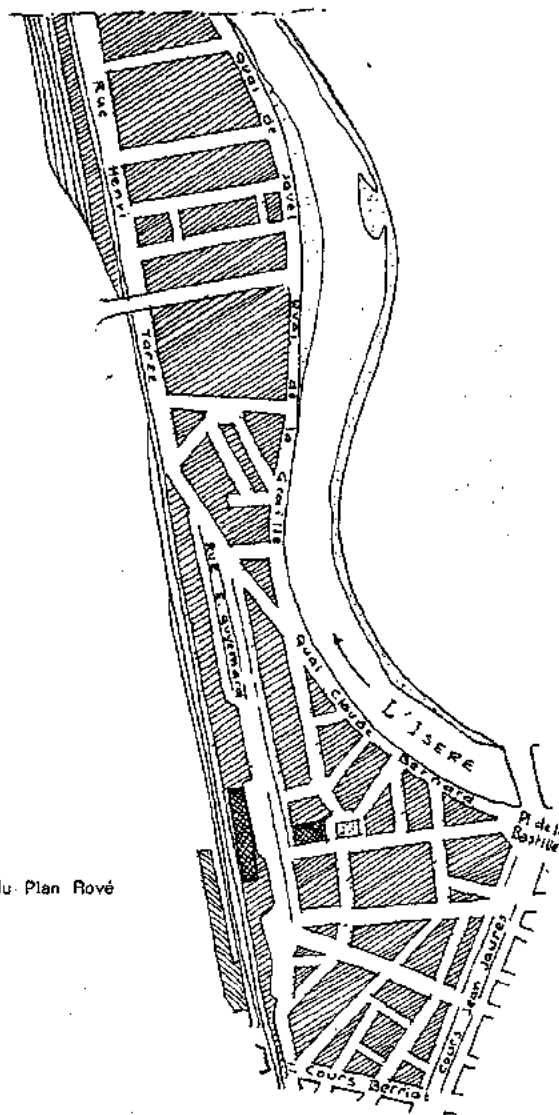
L'avenue du Polygone prit en 1900 le nom de rue Arago. Des trois frères Arago, que la ville de Grenoble voulait ainsi associer dans un même hommage, le plus célèbre est l'ainé François (1786-1853), qui non seulement fut un physicien et un astronome réputé, mais encore un homme politique.

Il est né à Estagel, dans le Roussillon. Après des études secondaires à Perpignan, il rentre à l'Ecole Polytechnique en 1803. Deux ans plus tard il est secrétaire du Bureau des Longitudes. Au cours d'une expédition géodésique en Espagne, à laquelle prend part le physicien Jean-Baptiste Biot, François Arago est fait prisonnier.

Revenu en France en 1809, il remplace Monge à l'Ecole Polytechnique, où il enseignera la géométrie descriptive de 1809 à 1830.

Il sera aussi pendant trente-trois ans directeur de l'Observatoire de Paris, y enseignant l'astronomie.

Ses nombreux travaux et écrits ont eu une influence considérable sur l'astronomie et la physique. On peut citer ses études sur la réfraction de la lumière et les phénomènes de polarisation, ses expériences de mesure de la



Extrait du Plan Rové

vitesse du son et ses travaux sur l'électromagnétisme.

François Arago fut l'ami des savants les plus célèbres de son temps, comme Gay-Lussac, Ampère, Fourier et Humboldt.

En 1830 il fut élu secrétaire perpétuel de l'Académie des Sciences.

Au cours de sa carrière politique il fut membre du gouvernement provisoire en 1848 et assura quelque temps la direction des ministères de la Guerre et de la Marine.

Très libéral, il défendit la liberté de la presse, la réforme de l'enseignement et signa la loi abolissant l'esclavage dans les colonies françaises.

Son frère Jacques Arago, né lui aussi à Estagel (1790-1855) fut écrivain et auteur d'un « Voyage autour du monde » qui eut beaucoup de succès.

Le troisième frère, Etienne Arago (1802-1892), s'occupa de littérature et de politique et fut maire de Paris en 1859.

RUE ARISTIDE-BERGÈS

Cet Ariégeois né à Lorp en 1833 dans une famille de papetiers a été surnommé « le père de la Houille Blanche ».

C'est en effet Aristide Bergès qui employa le premier, en 1889 l'expression « Houille Blanche » pour désigner l'énergie qui pouvait être produite par les chutes d'eau.

Bergès avait fait des études brillantes, entrant à l'âge de 16 ans à l'Ecole Centrale, dont il sortait en 1852 avec le diplôme d'ingénieur chimiste.

Excellent chercheur et esprit imaginaire, il découvre plusieurs procédés pour améliorer la fabrication de la pâte à papier.

Amable Matuissière, qui exploite avec Alfred Fredet une papeterie, a entendu parler des inventions d'Aristide Bergès et le fait venir en 1867 dans le Dauphiné.

Bergès crée une société avec le docteur Marmonnier, adversaire politique de Matuissière, pour exploiter une chute de deux cents mètres à Lancey. La conduite forcée est mise en service le 27 septembre 1869. Sur de lui, Aristide Bergès n'assiste même pas aux essais car il installe des défibreurs dans son usine à papier de Mazères-sur-Salat dans l'Ariège. Tout se passe bien et la turbine en fonte fabriquée par les Ateliers Brenier, de Grenoble, fonctionne parfaitement.

Bergès a devancé Matuissière qui avait pour projet l'équipement d'une chute de cent quarante-sept mètres à Brignoud.

Il continuera jusqu'à sa mort, en 1904, à équiper de nouvelles chutes, améliorant les techniques et rêvant à cette énergie hydraulique, source inépuisable d'une électricité qui, selon sa propre expression, pouvait jouer un « rôle civilisateur ».

C'est le 13 avril 1908 que le conseil municipal présidé par Charles Rivail donnait à une des rues de Grenoble le nom de ce précurseur que fut Aristide Bergès.

RUE D'ARSONVAL

Ce physicien et médecin est né à La Borie, en Haute-Vienne, en 1851. Il fit ses études au lycée impérial de Limoges puis à Paris, au collège Sainte Barbe.

Il sera pendant cinq ans le préparateur de Claude-Bernard, le célèbre physiologiste et de 1910 à 1922 assurera la direction du laboratoire de biophysique du Collège de France à Paris. Il dirigera ensuite le nouveau laboratoire de Nogent jusqu'en 1931.

Auteur d'une thèse de doctorat sur « L'élasticité pulmonaire et la circulation », il effectua aussi des travaux sur l'application des courants de haute fréquence à la médecine. Ce pionnier de la physiothérapie fut aussi un grand physicien, construisant en 1882, avec Deprez, le galvanomètre apériodique qui porte leurs noms. Il travailla aussi avec Georges Claude sur la liquéfaction des gaz.

Fondateur de l'Ecole Supérieure d'Electricité en 1894, Membre de l'Académie de Médecine et de l'Académie des Sciences, Arsène d'Arsonval est mort en 1940.

Son nom a été donné à l'ancienne rue des Jardins le 5 mars 1941.

RUE BARBILLON

Le nom de Louis Barbillon est lié à l'Institut Polytechnique de Grenoble. Né à Compiègne en 1873, Louis Barbillon après des études à l'Ecole Supérieure d'Electricité et une thèse de doctorat, entre en 1899 à la Compagnie Générale des Omnibus de Paris.

On lui propose en juin 1901 un poste de maître de conférence à l'Institut Electrotechnique de Grenoble. Il accepte, ce qui le conduit trois ans plus tard à remplacer Joseph Pionchon à la direction de ce modeste Institut qu'il va développer avec passion, créant successivement en 1904 la section des conducteurs électriques, en 1906 la section d'hydraulique, en 1907 l'école française de papeterie, en 1908 le laboratoire d'électrochimie et d'électrometallurgie et, après la guerre, le laboratoire des recherches électrotechniques haute-tension.

Les travaux de construction des bâtiments du nouvel Institut de l'avenue Félix-Viallet commencent à la fin de 1909. Casimir Brenier, président de la Chambre de Commerce de Grenoble, a fait personnellement don d'une partie des terrains.

Louis Barbillon, travailleur infatigable, se consacre alors entièrement à cet « Insti » qui est son œuvre.

Après la guerre, la crise financière dont souffre la France va toucher l'enseignement supérieur dont les crédits diminuent. Les subventions de l'industrie sont réduites et des problèmes administratifs apparaissent entre l'Institut et l'Université.

Barbillon abandonnera en 1929 son poste de directeur, conservant jusqu'à sa retraite, en 1940, sa chaire de physique industrielle et électrotechnique.

Le doyen René Gosse lui succèdera et poursuivra son œuvre.

Louis Barbillon est mort en 1945.

La rue qui honore la mémoire de ce grand universitaire fut dénommée le 16 juillet 1948. Elle portait auparavant le nom de rue Général Motte-Robert.

RUE BEAUBLACHE

De cette toute petite rue qui relie le cours Jean-Jaurès et la rue Gabriel-Péri, nous ne savons rien et attendons avec intérêt les renseignements que nos lecteurs pourraient nous communiquer.

COURS BERRIAT

Honoré-Hugues Berriat naquit à Grenoble le 8 avril 1778. Après des études de droit il entra en 1804 dans l'administration militaire et fut nommé sous-intendant militaire de première classe en 1816.

Maire de Grenoble de 1835 à 1842, il se passionna pour sa fonction et fit beaucoup pour la modernisation de la ville.

Le pavage des rues et leur éclairage au gaz, la construction de quais, de ponts, d'écoles et de « salles d'asile » pour les mendiants, font partie des nombreux travaux entrepris au cours de son mandat.

En 1840, Berriat fut élevé au grade de Commandeur de la Légion d'honneur. Il était très populaire et très aimé de la population grenobloise. Ses concitoyens lui remirent même en 1845 une médaille comme « expression de leur reconnaissance pour les services qu'il avait rendus à la ville ».

Il mourut le 10 juin 1854 sans avoir pu réaliser tous ses projets, dont l'un des plus ambitieux, était de faire de Grenoble une station thermale en y amenant, par des canalisations, les eaux minérales captées à La Motte-les-Bains, à une trentaine de kilomètres de Grenoble.

C'est Berriat qui lança l'idée de la construction de la voie qui porte aujourd'hui son nom. Les travaux furent entrepris en 1839. L'avenue, large et bordée de platanes, allait du cours St-André jusqu'aux fortifications. Elle s'appelait « chemin planté du Drac », mais les habitants du quartier l'avaient dénommée « chemin Berriat ». C'est après la mort de Berriat que le Conseil Municipal, dans sa séance du 1^{er} décembre 1854, décida de donner à cette avenue le nom de cours Berriat.

SUITE QUARTIER JEAN-MACÉ
AU PROCHAIN NUMERO

**COMMANDEZ DES A
PRESENT VOTRE RELIURE
DECOREE.**

**N'ATTENDEZ PAS,
TIRAGE LIMITE.**

**Adressez par retour votre
paiement de 10 F par CCP,
chèque ou autre moyen à
votre convenance à**

**J. C. E. GRENOBLE
Commission 1001
6, boulevard Gambetta
38000 GRENOBLE**

les mille et une rues de grenoble

PAR LA JEUNE CHAMBRE ECONOMIQUE

Quartier Jean Macé

(II)

PLACE DE LA BASTILLE

Ancien hémicycle du Pont de la Porte de France, cette place dominée par le Fort de la Bastille, a tout naturellement été dénommée place de la Bastille par le Conseil Municipal au cours de sa délibération du 30 juin 1902.

RUE CHARLES-BERTIER

Né à Grenoble en 1860, mort en 1924, Charles Bertier était le fils d'une famille de fabricants de gants.

C'est la peinture qui le rendit célèbre. Sa spécialité, bien normale dans notre région, était la montagne et les glaciers.

RUE CASIMIR-BRENIER

Casimir Brenier est né à Grenoble en 1832, le 21 janvier.

Cet ancien constructeur mécanicien fonde ses ateliers dans l'avenue de la Gare, en 1854. Ses productions ont été honorées à toutes les plus grandes expositions par de hautes récompenses, médailles d'or et diplômes d'honneur. Il entre au Conseil Municipal de La Tronche en 1860.

Ancien juge au Tribunal de Commerce de 1871 à 1878, censeur de la succursale de la Banque de France, administrateur de la Caisse d'Epargne, président du Comité départemental de l'Exposition Universelle de 1900, Président de la Chambre de Commerce, tels sont les principaux titres qui lui furent attribués.

Travailleur acharné, il avait créé une des plus importantes usines de Constructions mécaniques de la région.

Malgré la haute situation à laquelle il s'était élevé, il avait conservé une simplicité extrême et son accueil aimable, pour toute demande en faveur d'une œuvre méritante, était proverbial.

Il offrit de son vivant un terrain de 7 000 mètres carrés, au centre de la ville et d'une valeur de 600 000 F environ, pour la construction d'un Institut Polytechnique, comprenant : Institut Electrotechnique et Ecole de Papeterie.

Il a légué, par testament, une somme de plus de 500 000 F à diverses œuvres, telles que : Hospices, Bureau de Bien-

faisance, Patronage des vieillards, Patronage des apprentis, Orphelinats, Sociétés de Secours Mutuels, etc., et pour des fondations de prix à décerner aux meilleurs élèves de l'Ecole Vaucanson, de l'Institut Electrotechnique et de l'Ecole de Papeterie.

Son désintéressement à toutes les grandes causes en font une des personnalités les plus hautes et les plus respectueuses du département.

Cette rue fut ainsi nommée le 8 décembre 1916.

QUAI CLAUDE-BERNARD

Pourquoi la ville de Grenoble a-t-elle dénommé ainsi ce quai et à quelle date ?

Sans doute en mémoire de ce grand physiologiste français né en 1813 à Saint-Julien (Rhône).

Des essais peu concluants en littérature le font se diriger vers la médecine. Il devient interne des hôpitaux en 1835, puis docteur en médecine en 1843, enfin docteur en sciences en 1853. Ce sont alors des recherches de physiologie expérimentale qui vont l'absorber.

Membres de l'Académie des sciences et de l'Académie de médecine en 1868, il obtient, la même année, au Muséum national d'histoire naturelle, un laboratoire construit spécialement pour lui, sur les ordres de Napoléon III.

En 1878, des funérailles nationales lui sont faites, honneur accordé pour la première fois à un homme de sciences.

Claude Bernard est considéré, à juste titre, comme le créateur de la physiologie expérimentale. Ses premiers travaux portent sur la fonction du pancréas dans la digestion des corps gras. Il a ensuite fait connaître la fonction vasomotrice du système nerveux autonome et la fonction glycogénique du foie.

La totalité de ses cours et découvertes a été publiée dès 1865, en dix-sept volumes, sous le titre suivant : « Introduction à l'étude de la médecine expérimentale ».

Elle définit les principes fondamentaux de toute recherche scientifique.

RUE COLONEL DENFERT-ROCHEREAU

C'est en 1883 que le Conseil municipal de Grenoble décida de dénommer cette rue, rue Denfert-Rochereau, en mémoire du Colonel Denfert-Rochereau (Pierre Aristide) qui s'illustra pendant la guerre de 1870 à Belfort.

Il défendit la ville avec ses troupes et, après la signature du traité de Francfort, il vint à Grenoble en 1871.

Dans la ville de Grenoble, la nouvelle fut très vite répandue. Le dimanche 5 mars 1871, à 9 heures, on battait le rappel dans les rues pour suivre la Garde Nationale sur la route de La Tronche, pour se rendre à la rencontre des défenseurs de Belfort et recevoir le colonel Denfert-Rochereau avec les honneurs.

Une foule considérable était accourue et salua les arrivants avec les cris de : « Vive la République ! » « Vive Denfert ! ».

Au retour, jusqu'à la place d'Armes (aujourd'hui place de Verdun) tous saluèrent les héros.

Le Colonel Denfert-Rochereau fut élu député de l'Isère, mais il refusa la poste pour un autre dans un autre département où il avait également été nommé.

Elu député de la ville de Paris en 1878, il y mourut cette année même.

RUE CREPU

En 1883 la Municipalité de Grenoble donna au chemin de l'Espinglier le nom de rue Crépu. Cela en hommage à Alexandre Marie Crépu, homme politique né à Grenoble en 1796.

Il abandonna son Droit pour devenir journaliste, puis collaborateur au « Journal Libre » et rédacteur en chef du « Dauphinois » et du « Patriote des Alpes ».

Il fut élu représentant à l'Assemblée Législative.

En 1849, il fut nommé membre du Conseil d'Etat et rentra dans la vie privée après le coup d'état du 2 décembre 1851.

RUE DEBELLE

En baptisant ainsi cette nouvelle rue, lors de séance du 12 juillet 1888, le Conseil Municipal voulut honorer une vieille famille dauphinoise, originaire de Voreppe, dont plusieurs membres s'illustrèrent :

Jean-François-Joseph Debelle, général d'artillerie né à Voreppe le 22 mai 1767.

César-Alexandre Debelles, général de brigade, baron de l'Empire, né à Voreppe le 27 novembre 1770.

Auguste-Jean-Baptiste Dabaille, colonel, né à Voreppe le 13 septembre 1781, qui défendit Grenoble contre les troupes austro-sardes en 1815.

Alexandre Debelles, fils de César-Alexandre, peintre dauphinois, qui peignit notamment « Grenoble au XVI^e siècle », « Entrée de Napoléon I^{er} à Grenoble », « Cession du Dauphiné à la France », « Assemblée de Vizille ».

Certaines de ses toiles sont au musée de Grenoble dont il fut le conservateur pendant de nombreuses années.

RUE DURAND-SAVOYAT

Léonce-Emile Durand-Savoyat fut à trois reprises adjoint au Maire de Grenoble et c'est ce qui motiva le Conseil Municipal le 7 janvier 1909 pour lui dédier une rue dans ce nouveau quartier.

Il était né à Monestier-de-Clermont le 14 février 1847 et fut tour à tour député et sénateur de l'Isère. Il mourut en 1903.

PLACE DOYEN-GOSSE

Anciennement dénommée place Adrien-Ricoud, puis place Pasteur, cette place fut débaptisée lors du Conseil Municipal du 5 décembre 1944 pour être dédiée à l'homme qui avait le plus contribué à y amener la vie et l'animation en y faisant édifier l'Institut Polytechnique et l'Institut Fourier.

René Gosse est né le 18 août 1803 à Clermont-de-l'Hérault et fit ses études primaires dans le Midi avant de rentrer en 1803 à l'Ecole Normale Supérieure de Paris. Agrégé de Sciences Mathématiques en 1806, il enseigna à Rochefort et à Bordeaux jusqu'en 1814.

Il termine la guerre comme Directeur Adjoint des Services Techniques au ministère de la Guerre, et participe à de nombreuses inventions intéressant la Défense Nationale, en particulier des systèmes de repérage des avions par les sondestines à la Défense contre avions.

Il est nommé à Grenoble en 1921 et ne quittera plus cette ville, devenant l'un des plus actifs grenoblois d'adoption.

Elu Doyen de la Faculté des Sciences en 1927, puis Directeur de l'Institut Polytechnique en 1928, il a entrepris les grandes constructions de l'Institut Fourier, de l'Institut de Chimie et de l'Institut Polytechnique.

Il est promu officier de la Légion d'honneur en 1931.

Inscrit au parti socialiste dès son plus jeune âge, il participe activement à la vie politique et municipale. Il travaille de nombreuses années dans les conseils des municipalités du Docteur Martin et de Paul Cocat.

Relève de ses fonctions de Doyen et de Directeur de l'Institut Polytechnique le 6 décembre 1940 par le gouvernement de Vichy, il se consacre tout entier à la Résistance. Il entretient de nombreux contacts avec Paris, Londres, Alger, Bruxelles, et échange des courriers réguliers avec le Cabinet du Général de Gaulle.

Il étudie les destructions à réaliser sur place pour éviter à la fois l'utilisa-

tion des ressources locales par l'ennemi et les bombardements alliés. Son action contribuera à la conservation de nombreux barrages.

Il lutte avec acharnement contre le S.T.O. et permet à de nombreux jeunes de se cacher dans les maquis dont l'entretien et le ravitaillement ont été une préoccupation constante pour lui.

Le 20 décembre 1943, avec son fils unique, Jean Gosse, avocat, il est attiré dans un guet-apens tendu par la Gestapo et la milice et sauvagement assassiné à Saint-Ismier.

Le Doyen Gosse, son épouse, décédée le 7 avril 1975 et leur fils Jean, reposent maintenant au Mémorial de Manival aménagé dans un four à chaux à Saint-Ismier.

RUE DE L'ECOLE

Cette rue, anciennement dénommée chemin Bonnier, du nom de la famille qui y possédait des terrains, fut débaptisée le 31 juillet 1883 au moment de la construction d'un groupe scolaire destiné aux besoins du quartier.

RUE EDOUARD-BRANLY

Ce n'est que quelques mois après la mort d'Edouard Branly, en 1940 à Paris, que le Conseil Municipal de Grenoble décida, le 5 mars 1941, de lui dédier une rue.

Né à Amlens en 1844, Edouard Branly fut un des plus brillants physiciens français. Il fit ses études à l'Ecole Normale Supérieure en 1868 avant de devenir chef du laboratoire de physique à la Sorbonne.

En 1873, il présente sa thèse de doctorat en Sciences sur le sujet suivant : « Etude des Phénomènes Electrostatiques des fluides », et en 1882, une nouvelle thèse de doctorat, mais en médecine cette fois, sur « Le dosage de l'hémoglobine par les procédés optiques ».

Mais c'est une communication faite en 1890 à l'Académie des Sciences qui devait lui donner la célébrité, puisqu'elle fut à l'origine des télécommunications sans fil grâce à ses découvertes sur les radioducteurs et à la mise au point du cohéreur.

En 1911, il est élu à l'Académie des Sciences.

RUE ELIE-VERNET

Anciennement dénommée rue de l'Oisens, elle fut dédiée par délibération du Conseil Municipal du 26 mars 1945 à un jeune résistant grenoblois tombé sous les balles allemandes à l'âge de vingt-trois ans.

Elie-Adolphe Vernet était né à La Tronche le 10 octobre 1921.

Sous le nom de guerre de « Loulou », il entre au mouvement Libération en 1941 et est désigné avec son groupe pour la diffusion de tracts, de journaux et le collage des affiches. Il travailla sous les ordres de Sibellas avant de faire partie des groupes francs.

Il s'illustra en Savoie, notamment dans la destruction de voies, le sabotage de pylônes à haute tension, etc...

Désigné pour partir travailler en Allemagne en 1943, il prend le maquis et retrouve sa place dans les Groupes Francs.

Après la mort de Paul Vallier, le 22 mars 1944, le groupe Jeannot est formé et se donne pour mission la poursuite de l'œuvre de cet intrépide et courageux garçon.

Les circonstances du décès d'Elie Vernet sont ainsi relatées par son père :

« Le Groupe Franc était désigné pour l'exécution d'un milicien à l'angle de la place Notre-Dame et de la rue Bayard. Le groupe était en place à 12 heures. Ce dernier a été surpris par une patrouille allemande vers 12 h 15. Vouant se dégager, mon fils a été abattu par un sous-officier de la patrouille, rue Président-Carnot. »

C'était le 8 juin 1944.

RUE EMILE-GUEYMARD

Cette rue fut créée le 27 juillet 1883 à la place du chemin du Grand Colporteur. Elle perpétue la mémoire d'un célèbre Dauphinois, Emile Gueymard, né le 28 février 1788 à Corps, dans l'Isère.

Après l'Ecole Polytechnique en 1806 et l'Ecole des Mines en 1808, il fut nommé ingénieur en 1810.

Professeur d'Histoire Naturelle à Grenoble, il créa un laboratoire de chimie qui procéda à de nombreuses analyses pour toutes les industries.

Il s'intéressa plus particulièrement à la minéralogie, la géologie et la métallurgie. Il publia de nombreux ouvrages qui furent à l'origine de l'industrie minière du département de l'Isère, ainsi qu'une note sur les eaux minérales d'Uriage.

En 1846, il devint ingénieur en chef des mines avant d'être nommé doyen de la faculté des Sciences de Grenoble en 1847.

Il mourut à Grenoble le 31 décembre 1869 et légua au Muséum de la ville des collections d'un très grand prix.

RUE ETIENNE-FOREST

Cette ancienne rue des Variétés, qui relie l'avenue de la Gare à l'avenue Alsace-Lorraine, a été dénommée rue Etienne-Forest le 12 juillet 1888. Elle honore le nom du premier imprimeur qui, en 1490, ouvrit son échoppe devant l'église Sainte-Claire à Grenoble, et mit sous presse un recueil de jurisprudence célèbre : « Les décisions de Guy Pape » ou « Decisions Parlementaires d'alphin », œuvre actuellement d'une grande rareté dont il existe un exemplaire à la Bibliothèque Nationale et un autre à la Bibliothèque de Grenoble.

Ce livre de collection, dont il n'existe actuellement que cinq exemplaires, est écrit « en caractères gothiques, à longues lignes, trente-quatre à la page, formant un petit in folio de quatre cents feuillets non chiffrés ». La notoriété du juriste Guy Pape était telle que ses œuvres furent réimprimées vingt fois par la suite.

Huit ans après Etienne Forest, un deuxième imprimeur venu de Rouen, Jean Belot, s'installe également dans notre ville.

RUE DE L'ESTOC

Sa dénomination le 2 février 1909 (date de sa cession gratuite), rappelle le nom du ruisseau qu'elle recouvre.

RUE ERNEST-HAREUX

Cette rue, ainsi dénommée le 5 mars 1941, honore la mémoire du peintre Ernest Victor Hareux, né à Paris en 1847. Ce peintre, de genre paysagiste et animalier, se distingua en recevant le prix Rosa Bonheur. Les Alpes ont inspiré plusieurs de ses œuvres : « Le Torrent des Etançons », « Le glacier de l'Auranour », « Crépuscule d'hiver à Grenoble 1906 ».

C'est à cette date qu'il se fixa définitivement dans notre ville, où il mourut en 1909.

RUE FELIX-ESCLANGON

Cette rue est consacrée à l'un des professeurs qui établit la réputation de l'enseignement scientifique à Grenoble.

Il naquit à Manosque le 10 janvier 1905. Etudiant à l'Ecole Normale Supérieure, il devient agrégé de physique en 1926 puis Docteur ès Sciences Physiques en 1934.

C'est en avril 1938 qu'il est nommé sous-directeur de l'institut polytechnique de Grenoble. Le poste de Directeur lui sera attribué trois ans plus tard. En 1941, il professe la physique industrielle et électrotechnique à la Faculté des Sciences de Grenoble et cette même année il est directeur de l'école française de papeterie.

Il est nommé en 1954 directeur du laboratoire central d'électricité et professeur à la faculté des Sciences de l'Université de Paris. Enfin, une chaire a été créée spécialement à son intention : la chaire d'énergétique appliquée subventionnée par E.D.F. et Gaz de France.

C'est grâce à son impulsion que l'Institut polytechnique acquit une réputation internationale qui lui valut, en 1948, la promotion d'« Ecole Nationale Supérieure ». On sait que Félix Esclangon a porté l'essentiel de ses recherches dans le domaine de l'électricité.

C'est par un douloureux hasard qu'elle fut responsable de son décès en 1956, alors qu'il réalisait une expérience durant une séance de travaux pratiques devant les étudiants du P.C.B.

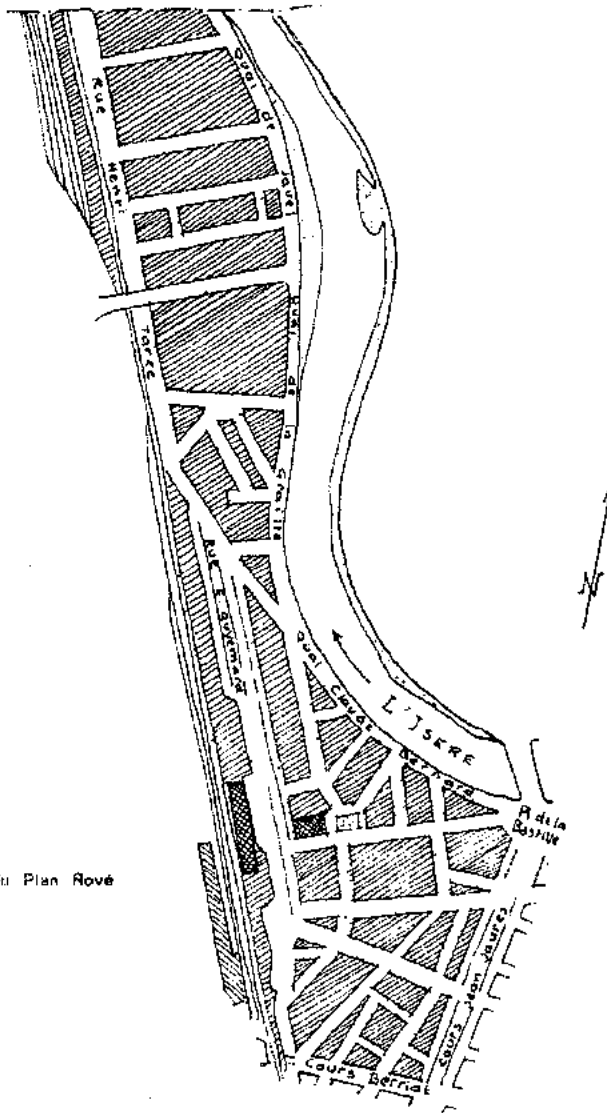
AVENUE FELIX-VIALLET

Félix Vialet est élu Maire en 1908. C'est la période des grands projets d'urbanisme et la ville de Grenoble est un vaste chantier de démolitions et d'érections d'immeubles modernes.

Sous le mandat de Félix Viallet, la Halle, bâtisse vétuste située à l'angle de la rue du Lycée et de la rue Lafayette, est démolie. Les Nouvelles Galeries, les immeubles de la rue Félix-Poulat, le nouvel Institut Polytechnique, la Caisse d'Épargne, sortent de terre.

Mais Félix Poulat est frappé de mort subite en mai 1910 au cours d'une réunion électorale destinée à préparer les élections législatives.

C'est Nestor Cornier qui lui succède et s'empresse de débaptiser l'avenue de la Gare afin de la dédier à son prédécesseur. Pour les Grenoblois, l'avenue de la Gare était une dénomination vieille de cinquante ans, donc enterrée par l'usage. Cette nouvelle appellation souleva une tempête de protestations et de pétitions, mais progressivement il



Extrait du Plan Nové

fut admis qu'on empruntait l'avenue
« Félix-Viallet » pour se rendre à la
Gare.

Rappelons que celle-ci était située en dehors des remparts et qu'il fallait franchir la Porte Randon pour aller à la Gare. Cette porte, la plus belle des portes de la ville, était située à l'actuel carrefour de l'avenue Félix-Viallet et du Boulevard Edouard Rey et fut détruite en 1889 lorsqu'on construisit le boulevard Edouard-Rey.

RUE GABRIEL-PERI

C'est le 25 mars 1945 que l'ancienne rue de la Fédération se vit attribuer le nom du grand résistant Gabriel Péri.

La première dénomination datait de la Fête de la Fédération qui, en 1790, célébra l'anniversaire de la prise de la Bastille. A Grenoble, elle se déroula à l'emplacement du Champ de Mars, donnant ainsi la réplique à la grande fête nationale célébrée à Paris le 14 juillet 1790 sur l'emplacement du même nom.

Gabriel Péri est né à Toulon en 1902. Il devint en 1924 membre du comité central du parti communiste, puis responsable de la rubrique étrangère au journal « L'Humanité ».

En 1932, il est élu député communiste d'Argenteuil. Dès septembre 1939, il

devient un membre actif de la Résistance, mais il est arrêté le 18 mars 1941, emprisonné à la Santé et fusillé au Mont Valérien le 15 décembre suivant.

Dans sa lettre d'adieu, il exprime sa foi en son parti et en sa patrie : « Que nos amis sachent que je suis resté fidèle à l'idéal de ma vie ; que mes compatriotes sachent que je vais mourir pour que vive la France, Je crois toujours en cette nuit que mon cher Paul Vaillant-Couturier avait raison de dire que le communisme est la jeunesse du monde et qu'il prépare des lendemains qui chantent. Je me sens fort pour affronter la mort, Adieu, et que vive la France. »

PLACE DE LA GARE

L'emplacement de la Gare des voyageurs de Grenoble a été fixé par une décision ministérielle en date du 24 septembre 1856 et la « Place de la Gare » fut ainsi dénommée le 12 juillet 1888. Comme toutes les places de ce nom, elle se caractérise par l'extrême densité des hôtels, cafés et restaurants qui la bordent.

Cette place fut agrandie en 1967 lors de la construction de la nouvelle gare, l'emplacement de l'ancienne étant maintenant occupé par la Gare routière.

QUAI DE LA GRAILLE

On appelle encore aujourd'hui quai de la Graille le quartier situé au delà du cours Jean-Jaurès.

Une porte de la ville, construite en 1675, existait à l'extrémité des bâtiments de l'Arsenal.

Cette porte, qui était dénommée porte Créqui et aussi porte de la Graille, fut démolie en 1884.

Sous la Révolution, elle fut appelée porte du Cours.

Au sortir de cette porte, les abords de l'Isère, surtout vers le chemin du Polygone, servaient de dépôt à ordures pour la ville. Les corbeaux ou « grailles » en patois dauphinois, attirés par l'espoir d'y trouver pâture, s'y abattaient en foule, et on avait donné leur nom aux lieux que ces oiseaux fréquentaient.

Le quai de la Graille a été construit et dénommé en 1869.

C. Muller raconte : « Il faut remonter aux alentours des années 1660 pour trouver l'origine de cette appellation. M. Nicolas Prunier de Saint André, président du Parlement du Dauphiné, qui fit tracer entre 1660 et 1664 le grand cours, aimait chasser le long des berges de l'Isère, où il y avait ces fameuses grailles. Il y venait si fréquemment même, qu'on donna à cet endroit situé hors de l'enceinte de la ville le nom de « promenade de Saint André ». Un jour donc, M. de Saint André revenait d'une petite randonnée pédestre, fusil à la main. Peut-être voulut-il simplement s'entraîner ? En tout cas, il vit une corneille perchée sur l'enseigne d'une petite échoppe où l'on vendait du vin et moult tommes aux nombreux promeneurs. Le président épaula, visa l'oiseau et fit feu. Blessée, la graille tournoya, battit de l'aile, puis, selon un récit ancien, « tomba raide morte, agrippée au feu de l'enseigne, où elle resta accrochée comme un misérable pendu ».

Que fit Maître Joubinet, propriétaire de l'échoppe en question ? Il trouva fort amusant la position de l'oiseau, le fit empailler et le remplaça ensuite exactement comme il était auparavant.

« La corneille en arrêt trônait superbement droite sur la barre, l'œil de verre luisant comme une escarboucle, immobile, provoquante et hiératique », nous apprend le récit.

Petit à petit, les Grenoblois prirent l'habitude de dire : « On va acheter notre vin à la graille », « On va prendre un pichet à la « graille ». Cela fit une excellente publicité à l'aubergiste, car son établissement regorgea de clients... Et la graille vengeresse usurpa ainsi la gloire du président Saint André, qui en vint à déclarer « nuls et non avenus tous les actes ou la dénomination de la graille avait été substituée à celle de promenade de Saint André ».

Pendant plusieurs siècles, ce quai de la Graille est demeuré « la promenade de prédilection des amoureux, de la douce nuit où ils vont bayant au frais rivage, clairsemé de cafés qui n'ont perdu la bonne tradition de l'acquittement clairette du Grenoblois Joubinet. »

Maintenant, morbleu, n'allez surtout pas confondre la « graille » et le manger ! Les vieux Grenoblois ne vous le pardonneraient pas...

RUE HENRI-TARZE

Les exploits d'Henri Tarze dit Bob resteront légendaires parmi les résistants du Vercors. On a dit qu'un « journal grand format ne suffirait pas pour relater tous les actes d'héroïsme » accomplis par ce jeune homme au regard droit, à l'allure décidée, toujours volontaire pour les missions périlleuses. Unaniment estimé de ses camarades, il tomba à Saint-Nizier face à l'ennemi.

La rue de Monestier-de-Clermont deviendra la rue Henri Tarze en mars 1954.

RUE DE L'ISERE

Autrefois, la rue de l'Isère se situait dans le quartier de l'Île Verte. Chassée pour devenir, en 1902, la rue Duport-Lavilette, elle trouva refuge entre la rue Jean-Macé et le quai Claude-Bernard. Et — comme toutes les rues du quartier de l'Île Verte — bien sûr elle se dirige vers l'Isère.

CITE JEAN-MACE

On dénomma ainsi cette cité en souvenir de cet écrivain (1815-1894), vulgarisateur de la Science et fondateur de la ligue de l'enseignement.

COURS JEAN-JAURES

Cette belle artère avait été créée à la demande de Nicolas Prunier de Saint-André, Président du Parlement de Grenoble, entre 1660 et 1664.

Elle fut plantée d'arbres sur huit kilomètres aux frais du Parlement et selon le désir de Saint André qui lui donna son nom.

Cette belle artère rectiligne, considérée pendant longtemps comme une des plus belles promenades de France, reliait Grenoble au Pont de Claix construit sous les ordres du Duc de Lesdiguières. Ce Pont était à l'origine fermé par une porte en fer forgé, en forme de herse. Côté Grenoble, jusqu'au début

du XX^e siècle, le cours Saint-André était également fermé par une grande grille appelée « Porte Saint-André ».

C'est le 7 juillet 1920 que le Conseil municipal décida de remplacer le nom de cours Saint-André par cours Jean-Jaurès, soit six ans après sa mort violente puisque Jaurès fut assassiné par un fanatique le 31 juillet 1914, au moment où éclatait la guerre.

Né à Castres (Tarn) en 1859, Jean Jaurès fut professeur de philosophie au Lycée d'Albi, mais surtout un homme politique. Elu plusieurs fois député du Tarn en 1885 et 1914, il se fit remarquer à la Chambre des Députés par son éloquence, son ambition et son autorité morale.

En 1893, il adhère au Parti Socialiste et, de 1904 à 1905, il joue un rôle prépondérant dans la création du Parti Socialiste S.F.I.O. qui consacrait l'union des socialistes français.

Historien, il a dirigé la publication de L'Histoire Socialiste (1789-1900), dont il a composé lui-même les quatre premiers tomes.

SQUARE JEAN-MACE

Ainsi dénommé car il se situe non loin de la cité Jean-Macé.

QUAI DE JAVEL

Tient son nom de l'usine à produire de la Javel, installée par une Société : Les Produits Chimiques du Dauphiné

RUE DES MARTYRS

Les habitants de ce quartier se souviennent qu'en août 1944 l'on retrouva dans deux charniers près du chemin des Buttes, une cinquantaine de victimes que les tueurs hitlériens avaient abattues.

En souvenir de cette double tragédie un monument fut élevé sur les lieux et le chemin des Buttes devint le chemin des Martyrs, en décembre 1944.

Ce monument, qui rappelle l'un des épisodes douloureux de la résistance grenobloise, est abandonné au milieu des arbustes et buissons...

RUE MOULIN DE CANEL

C'est le conseiller Canel qui eut l'idée de canaliser les eaux d'infiltrations du Drac pour former un ruisseau aux eaux limpides : Le Ruisseau des Eaux Claires, au bord duquel de nombreuses blanchisseries s'établirent à la fin du XIX^e siècle.

Administrateur des Hospices, Canel fit construire sur le ruisseau, et au profit de ces Hospices, un moulin qui existait encore en 1893, rue Denfert-Rochereau, et qui appartenait à M. Armand, minotier.

**COMMANDEZ DES A
PRESENT VOTRE RELIURE
DECOREE.**

**N'ATTENDEZ PAS,
TIRAGE LIMITE.**

**Adressez par retour votre
paiement de 10 F par CCP,
chèque ou autre moyen à
votre convenance à**

**I. C. E. GRENOBLE
Commission 1001
6, boulevard Gambetta
38000 GRENOBLE**

**SUITE QUARTIER JEAN-MACE
AU PROCHAIN NUMERO**

les mille et une rues de grenoble

PAR LA JEUNE CHAMBRE ECONOMIQUE

Quartier Jean Macé

(III)

RUE DE MENS

Anciennement nommée chemin de la Scierie, cette rue a été dénommée en 1893 par le Conseil municipal, rue de Mens, pour rappeler dans le voisinage des Abattoirs la principale station d'élevage : Mens, chef-lieu de canton de l'arrondissement de Grenoble.

RUE DE LA MURE

La Mure, commune de l'Isère, située au pied de l'Oisans, était un important centre d'élevage de bestiaux de la région.

C'est donc tout naturellement que, le 3 décembre 1888, son nom fut donné à la rue conduisant aux anciens abattoirs, déplacés depuis à Saint-Egrève.

RUE DE LA NEVA

Flouve de Russie, la Nava sort du Lac Ladoga, arrose Leningrad et se jette dans le Golfe de Finlande après un parcours de soixante-quatorze kilomètres.

C'est en 1914 que la rue allant de la rue Henri-Tarze au quai de Javel prit le nom de rue de la Neva probablement à cause des accords signés cette même année avec les Russes.

PLACE PAUL-HUILLIER

Enlevé dans la soirée du 18 août 1944, le corps de Paul Huillier fut découvert en même temps que les corps de Louis Chaix, Inspecteur de Police, et Félix Faure, potier à la Buisseratte, lâchement abattus par la Waffen S.S.

Transporteur à Villard-de-Lans, Paul Huillier fut un résistant de la première heure et il assura, souvent au péril de sa vie, les transports entre Grenoble et les forces résistantes du Vercors.

C'est au cours de sa délibération du 26 mars 1947 que le conseil municipal décida de donner son nom à la place du Villard-de-Lans.

CHEMIN PINAL

C'est le 7 novembre 1909 que l'ancienne rue des Jardins prit pour nom le

chemin Pinal, en hommage à M^{me} Pinal, bienfaitrice de notre ville, qui possédait entre autre un immeuble dans cette rue.

RUE DES 400-COUVERTS

Il existait autrefois dans ce chemin une grande salle de café où se réunissaient des corporations d'ouvriers.

Cette salle, qui servait également pour les banquets, pouvait, dit-on, contenir quatre cents couverts. De là, le nom de quatre cents couverts qui fut donné à ce chemin en 1890.

RUE DU 4-SEPTEMBRE

En 1883, les voies 26 et 37 bis furent reliées pour former une seule rue qui prit le nom du 4 Septembre.

C'est le 4 septembre 1870 qu'a eu lieu la Révolution Parisienne qui amena la chute du Second Empire après la capitulation de Sedan le 1^{er} septembre 1870, pour faire place à la Troisième République.

RUE RAYMOND-BANK

C'est le 26 mars 1946 que la Municipalité de Grenoble décide de donner à cette rue le nom de Raymond Bank, l'un des apôtres de la Résistance, qui fut assassiné par la Gestapo.

Né à Ivry-sur-Seine le 18 août 1895, il fit toute la guerre de 14-18. A la suite de quatre blessures, qui lui valurent la Légion d'honneur et la Croix de guerre, il refusa les réformes et fut versé de l'infanterie dans l'artillerie. 1919 le rendit à la vie civile. Après quelques mois passés à Paris, il part en Amérique, puis au Maroc, où il est successivement secrétaire général du « Petit Marocain » puis de « L'Echo Marocain ».

Il prend part comme volontaire à des opérations dans le Haut Atlas et y gagne la croix de guerre TOE et la médaille coloniale.

Malgré ses nombreuses blessures et une santé très mauvaise, il multiplie ses actions, à Grenoble, comme secrétaire de la « Dépêche Dauphinoise », puis en Alsace et dans le Nord, où il est à nouveau blessé. En mai 1940 il est

à Dunkerque au côté du Général Blanchard et l'un des derniers à réembarquer.

Il n'acceptera jamais la défaite... En 1941 il jette les premières bases de l'Armée secrète de l'Isère. D'abord chef du 2^e Bureau sous le pseudonyme de Féval, il devient, au moment de la fusion des A.S. de Combat et Libération, le chef d'état major départemental Ti-non.

Prévenu que l'ennemi était sur ses traces, il refusa de quitter son poste. Il fut assassiné le 4 mars 1944 en pleine ville de Grenoble, avec Jean Bocq et Joseph Vallier.

PLACE DE LA RESISTANCE

Depuis de nombreuses années, l'Amicale des Résistants du 11 Novembre 1943 adressait des requêtes à la Municipalité de Grenoble pour qu'une rue ou une place de notre ville porte le nom de « Résistants du 11 Novembre 1943 », en souvenir de la manifestation patriotique à laquelle participèrent ce jour-là plusieurs milliers de Dauphinois et à la suite de laquelle trois cents personnes furent déportées et payèrent de leur vie leur attachement à la Patrie.

La municipalité de Grenoble rejeta à plusieurs reprises la proposition de l'Amicale, estimant que l'appellation était trop longue.

Finalement il fut décidé le 29 mai 1964 qu'une place située presque au bout de la rue des Martyrs porterait le nom de place de la Résistance et qu'il y serait érigé un monument à la mémoire des Résistants et des martyrs de la guerre.

RUE DE LA SCIERIE

Il y avait jadis dans cette rue une scierie dont le propriétaire, M. Emile Blanc, abandonna l'exploitation peu après la deuxième guerre mondiale.

RUE VOLTA

Cette rue honore la mémoire du célèbre physicien italien Alessandro, comte Volta, né à Côme en 1745 et mort en 1827. Ses travaux remarquables portèrent principalement sur l'électricité. Il fut l'inventeur d'une pile qui porte son nom, la pile Volta, en 1800, ainsi que des endomètres, appareils en verre gradué permettant de mesurer les variations de volume dans les réactions chimiques entre gaz.

RUE DE VILLARD-DE-LANS

Ce n'est pas un hasard qui conduisit le Conseil municipal, le 12 juillet 1888, à dénommer ainsi cette rue qui longe les abattoirs, mais simplement la juste reconnaissance de cette superbe espèce bovine dite race de Villard-de-Lans.

Perché dans le Vercors au pied de

la Moucherolle, Villard-de-Lans était un des principaux centres d'élevage de notre région grâce à de vastes prairies de montagne. Le lait servait à la fabrication du fameux fromage de Sassenage.

De nos jours, Villard-de-Lans est plus connu comme station de sports d'hiver et centre aéré pour les jeunes.

de cette campagne de neuf mois dont quatre d'un hiver rigoureux, ont vu tomber sur le champ de bataille près de 14 000 tués et 42 000 blessés. Elles ont fait 300 000 prisonniers.

Quartier Mistral-Drac

(I)

Situé en bordure de l'autoroute B 48, sur la rive droite du Drac, ce quartier est pour l'essentiel constitué par la cité Paul Mistral, d'où son nom.

Délimité par les rues Paul-Strauss, Albert-Thomas, Anatole-France et par l'avenue Rhin et Danube, le Quartier Mistral-Drac est le plus petit quartier de Grenoble, du moins par sa superficie.

RUE ANATOLE-FRANCE

Le 30 décembre 1924, la municipalité ayant jugé désuète l'appellation de chemin du Petit Séminaire, compte tenu de l'importance grandissante de cette voie, décida de lui donner un nom plus à la mesure de ses dimensions.

Anatole, François Thibault voit le jour le 16 avril 1844 à Paris, rue Voltaire.

Son père tient, quai Malaquais, étal de bouquiniste à l'enseigne de la « Librairie de France », de la sans doute, plutôt que d'un mouvement d'orgueil, le « nom de plume » que son fils assumera.

Comme écrivain il se révèle, par la publication en 1881 d'un nouveau livre : « Le Crime de Sylvestre Bonnard, membre de l'Institut », qui lui vaut d'emblée sa notoriété. Son œuvre est immense.

Prix Nobel de littérature en 1921, il meurt à la Bechellerie (Indre-et-Loire) le 12 octobre 1924.

AVENUE RHIN ET DANUBE

C'est le 7 décembre 1973 que la Municipalité de Grenoble décida de partager la rue Ampère en deux parties : une partie entre le boulevard Joseph-Vallier et le cours Berriat, qui garderait le nom de rue Ampère, et l'autre partie entre la rue Anatole-France et le boulevard Joseph-Vallier, qui prendrait le nom d'avenue Rhin et Danube.

A l'époque de Colbert, les digues de la rive droite du Drac étaient faites de caissons de bois remplis de grosses pierres. Au-delà de ces digues, sur une profondeur de 120 toises (245 mètres) s'étendait une zone dans laquelle tout défrichement était interdit aux particuliers. Il y poussait naturellement des aulnes, des osiers et autres arbustes qui servaient à faire des fascines pour entretenir les digues et les chaussées. La limite Est de la zone était matérialisée par une ligne de peupliers qui suivait le chemin des « Cent vingt toises », qui est devenu de nos jours la rue Ampère et l'avenue Rhin et Danube (jusqu'en 1909 cette avenue por-

tail le nom de chemin des Cent vingt toises).

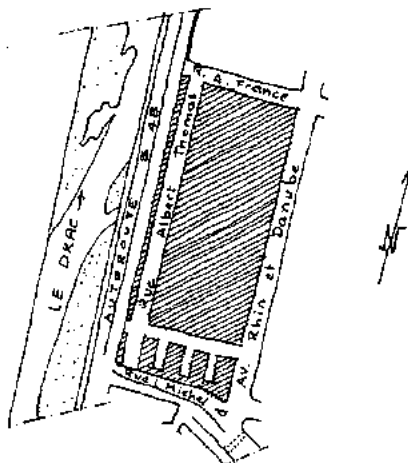
Tout le monde sait que Rhin et Danube est le nom que porta la Première Armée française à la fin de la deuxième guerre mondiale. Sous les ordres du Général de Lattre de Tassigny cette armée libéra la France par la Provence vers le Nord.

Cette armée se composait de cinq divisions d'infanterie dont un groupement de Tabors Marocains, de la 3^e division coloniale commandée par le Général Magnan, et de deux divisions de blindés, l'une commandée par le Général du Vigier et l'autre par le Général de Vernéjoul.

En octobre 43, cette armée à laquelle s'étaient joints plusieurs régiments de chars, de chasseurs de parachutistes, ainsi qu'une artillerie et un génie d'armée, devint officiellement la Première Armée française.

A l'heure de la capitulation allemande, la Première Armée française occupait le Pays de Bade, une partie de la Bavière et l'Autriche. Depuis son débarquement en Provence elle avait remporté sur 1 500 km de parcours tant en France qu'en Allemagne, toute une série de victoires dans lesquelles la décision et les qualités du Général de Lattre ont joué un rôle important.

Nos troupes, dont l'élan et la vaillance ne sont pas démentis un seul moment



Extrait du Plan Rové

RUE ALBERT-THOMAS

Le 20 décembre 1940, cette rue fut dénommée rue Daguerre, le nom d'Albert Thomas étant considéré comme « emprunté au domaine exclusivement politique, accusant trop visiblement une intention polémique qui ne doit pas trouver place sur les murs de notre cité », selon les termes du rapporteur de la Commission d'instruction publique et des beaux arts.

Au cours de cette séance, plusieurs rues de notre ville avaient d'ailleurs été « débaptisées » pour cette raison.

Daguerre partage avec Niepce la découverte de la photographie.

Après la Libération, la rue Albert-Thomas reprit son nom d'origine (le 5 décembre 1944).

Albert Thomas est né dans la Seine, à Champigny-sur-Marne, le 16 juin 1878. Elève de l'Ecole Normale Supérieure, il en sort classé premier, comme Agrégé d'histoire.

Il fut maire de Champigny; député socialiste dans la circonscription de Sceaux (le 8 mars 1910), il fut réélu en 1914 et devint ministre de l'Armement pendant la première guerre mondiale (1916-1917). Député du Tarn en 1919, il démissionna en 1921 pour remplir les fonctions de Directeur du Bureau International du Travail, institué par le Traité de Versailles.

Ecrivain, philosophe, il est l'auteur de nombreux ouvrages historiques, littéraires et sociaux.

Il est mort à Paris le 7 mai 1932.

RUE PAUL-STAUSS

Quand on saura que Paul Strauss est l'initiateur de la loi fondamentale du 12 avril 1906 qui organise l'action des sociétés d'habitations à bon marché en matière de construction de logements locatifs à bon marché, on ne sera pas étonné que le Conseil Municipal, lors de sa délibération du 28 mars 1949, ait donné son nom à l'une des rues situées justement dans une cité d'habitations à bon marché.

CITE PAUL-MISTRAL

Paul Mistral, Maire de Grenoble depuis 1919, obtint en 1921 le déclassement de Grenoble comme Place Forte et conçut un plan d'embellissement de la ville, dont il confia l'exécution à un spécialiste parisien très connu, M. Jean Jausse.

Il lance un vaste programme d'habitations à bon marché : neuf cents logements avec jardin, c'est donc normal que l'une de ces cités porte son nom.

Quartier de la Villeneuve

(1)

L'expansion très rapide de Grenoble, de 1954 à 1962, a rendu nécessaire le développement d'une urbanisation. Il est alors prévu de « rebâtir » un nouveau centre.

La « Ville Neuve » se présentera comme un ensemble de quartiers ouverts sur l'agglomération et vers la « Vieille Ville ».

C'est le 31 décembre 1961 qu'un arrêté ministériel décide la création d'une ZUP (Zone à Urbaniser en Priorité) sur 160 ha à Grenoble, sur l'emplacement de l'aérodrome Jean Mermoz, et 80 ha à Echirolles.

L'architecte H. Bernard se voit confier, en 1963, la conception d'un plan directeur d'aménagement et d'urbanisation. Il rencontre de sérieuses résistances de la part des communes avoisinantes, car, suivant le modèle des grandes métropoles, il désire transférer les activités industrielles en périphérie de l'agglomération, sans tenir compte de l'originalité de Grenoble, où l'industrie et l'habitat se trouvent mêlés.

C'est alors qu'un fait nouveau, en janvier 1964, va changer le cours des événements : Grenoble est chargée d'accueillir pour février 1968 les X^e Jeux Olympiques d'Hiver. Les échéances devront être accélérées.

Mais, dans ce climat, interviennent les élections municipales de mars 1965. La nouvelle équipe arrivée à la Mairie, conduite par M. Dubedout, décide de tenir les engagements pris pour les Jeux.

Elle réalise la première maille de la Villeneuve : Le Village Olympique, en confiant les travaux à la Société d'Aménagement du Département de l'Isère. Étudié sur un programme précis, ce quartier doit servir d'hébergement pour les Jeux Olympiques et ensuite être transformé en un quartier d'habitations à caractère social avec des équipements résidentiels.

Parallèlement, est créée l'agence d'Urbanisme, et la ville d'Echirolles réalise le quartier des Essarts.

La Ville Neuve est en train de naître, elle comporte déjà 4 300 logements. Elle ne sera ni une zone résidentielle, ni une zone dortoir, mais sera constituée de véritables quartiers.

Cette appellation de « Villeneuve » de Grenoble-Echirolles ne correspond à aucune réalité administrative, mais indique bien un objectif et un état d'esprit.

De 1968 à 1973, on assiste à l'extension du projet et, faisant allusion à la polychromie des façades, le nom de l'Arlequin est donné au nouveau quartier, ou quartier 1.

L'Arlequin se présente comme une construction continue et sinueuse, modulée et très découpée dans ses extrémités. Il est édifié sur une rue intérieure et piétonnière.

Echirolles, de son côté, termine le quartier de Surieux et va réaliser le quartier des Granges.

L'évolution de la Villeneuve se poursuit. Après le Centre Sud, le quartier 2 s'étendra à l'Est et au Sud, et le quartier 3 à l'Ouest.

Cet ensemble riche en innovations de tous ordres, ne laisse personne indifférent. Il a souvent pris un caractère passionnel chez les acteurs comme chez les spectateurs de l'opération et est devenu le « mythe de Grenoble ».

Dans la présente étude, nous avons limité le quartier de la Villeneuve aux rues qui sont rattachées à l'agglomération de Grenoble proprement dite.

GALERIE DE L'ARLEQUIN

Les façades colorées des immeubles desservis par cette voie rappellent l'habit bariolé d'Arlequin, ce personnage du valet bouffon de la comédie italienne qui, introduit en France au XVII^e siècle, y fut très populaire. Son habit était composé de petits morceaux de drap triangulaires de diverses couleurs.

La galerie a été ouverte en 1970 après les Jeux Olympiques d'Hiver.

nommées par délibération du Conseil municipal le 13 mai 1973.

Comme leurs noms l'indiquent, elles donnent accès à la Galerie de l'Arlequin soit par le Nord soit par le Sud.

La première relie la rue des Peupliers à l'avenue La Bruyère, alors que la seconde rejoint l'avenue des Trois-Quartiers.

AVENUE D'INNSBRUCK

Ouverte en 1967 pour desservir Alpeexpo, Palais des Expositions de Grenoble créé à l'occasion des Jeux Olympiques de février 1968, l'avenue d'Innsbruck ne fut inaugurée qu'en 1974, en présence d'une délégation d'Innsbruck.

Innsbruck, capitale du Tyrol, est la sœur jumelle de Grenoble pour de multiples raisons : toutes deux, capitales alpines, entourées de montagnes, cités plates de faible altitude, bâties autour d'une rivière, villes olympiques et universitaires.

Toutes ces ressemblances font qu'elles se sont jumelées en 1963.

RUE HENRI-BARBUSSE

Henri Barbusse était un écrivain français, plus particulièrement connu pour son livre « Le Feu » (1873-1935).

Barbusse fut le Président Fondateur de l'Association Républicaine des Anciens Combattants et Victimes des deux Guerres.

La rue fut dénommée en avril 1954.

RUE LA BRUYERE

Ancienne voie privée, dénommée par ses créateurs en 1932, cette rue n'a été incorporée au réseau municipal qu'en 1967.

Il semble bien que le propriétaire de ce lotissement ait eu des goûts littéraires prononcés, puisque sur l'avenue La Bruyère aboutissent les rues Descartes, Boileau, Bossuet, etc...

Il n'est pas besoin de rappeler qui était Jean de La Bruyère (1645-1696), écrivain et moraliste français, auteur des « Caractères », dont les maximes et les portraits peignent d'une façon vivante et souvent cruelle, les mœurs de son temps.

RUE LE CORBUSIER

Cette rue, dénommée en 1970, fait partie de la nouvelle zone sud de Grenoble.

Elle se trouve particulièrement bien placée dans un quartier neuf, mais dont on ne sait encore s'il reflètera le plaisir de vivre que Edouard Jeanneret Gris, dit Le Corbusier, souhaitait voir paraître dans ses réalisations.

AVENUE MARIE-REYNOARD

En 1921, Marie Reynoard sortait de l'école normale supérieure de Sèvres. Elle enseigna au lycée de Cahors, puis à Marseille, Aix, et Grenoble.

A Grenoble, elle distribua des tracts à la sortie des usines et fit circuler des papiers dangereux. D'où sa première arrestation et son premier séjour en prison à Lyon. Dès sa mise en liberté provisoire, elle reprit son activité clandestine. Malgré les objections de sa famille, Marie Reynoard fut éclairceuse, agent de liaison sous le nom de Renée Rousseau d'abord, de Claire Grasset ensuite. C'est sous ce dernier qu'elle fut arrêtée par la Gestapo, en juin 1943, et incarcérée à la prison de Montluc de Lyon. En novembre elle fut transférée à Compiègne, d'où elle partit pour Ravensbruck en janvier 1944.

A Ravensbruck, elle ne fut condamnée à aucun rude travail (elle était affectée à l'atelier des tricoteuses), cependant les souffrances ne lui furent pas ménagées, depuis le jour où une S.S. l'avait durement frappée et renversée.

En décembre 1944 ou janvier 1945, on ne sait pas exactement, elle s'éteignit.

Héroïne elle le fut jusqu'à son assassinat dans cet horrible enfer de femmes qu'était Ravensbruck, héroïne elle le restera en incarnant la Résistance, mais non pas la Résistance déformée ou souillée, mais ce pur esprit d'abnégation et de renoncement, cette soif de liberté à reconquérir, cette lutte farou-

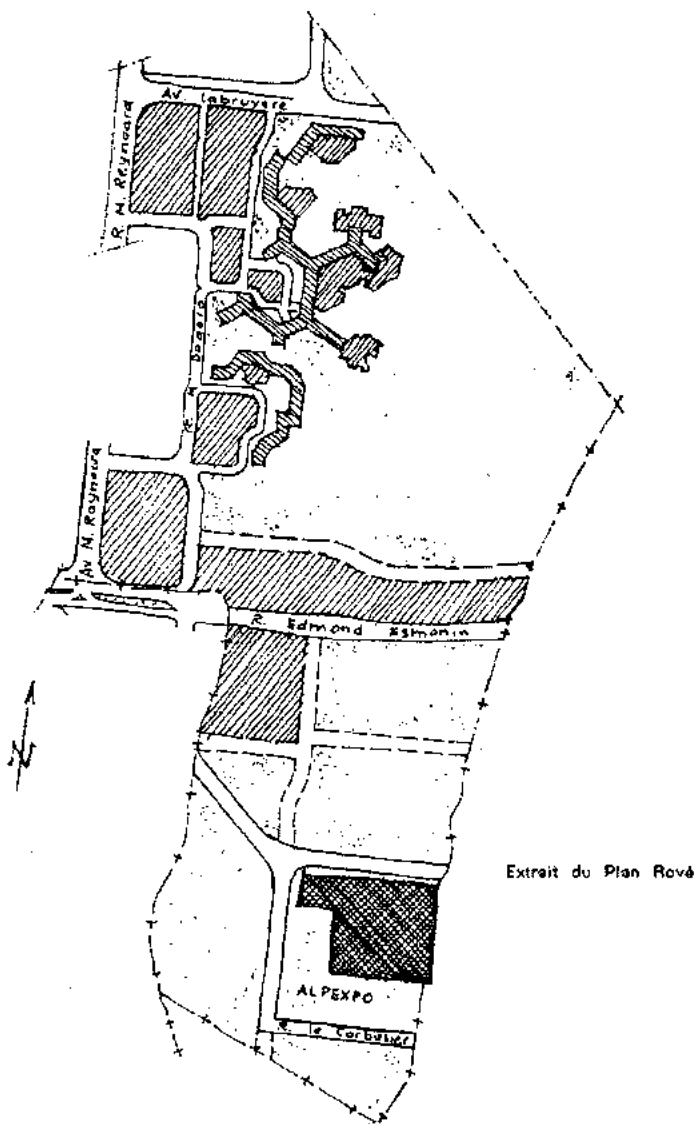
AVENUE CENTRE SUD

L'une des deux vocations de la « Villeneuve » est d'abriter le premier des centres secondaires prévus au schéma directeur de l'agglomération pour décongestionner le centre traditionnel.

L'avenue qui porte le nom de Centre Sud est l'avenue la plus importante de ce quartier à qui elle doit son nom.

DESSERTES NORD ET SUD

Ces deux petites rues nées avec le quartier de la Villeneuve, ont été dé-



Extrait du Plan Rové

che de l'intelligence contre la force imbécile. Son absence d'égoïsme se traduit dans la vie courante par une constante bonté.

L'avenue Marie-Reynoard fut inaugurée le 22 février 1968. Cette voie qui, pendant deux semaines, avait vu des milliers de visiteurs, à l'occasion des Jeux Olympiques, est maintenant tombée dans un anonymat qui aurait plu à celle qui fut la première héroïne dauphinoise de la Résistance. Le geste qui consiste à baptiser à son nom une rue de la ville restera avant tout un hommage à l'idéal qu'elle incarne.

Au lycée Stendhal une salle porte son nom.

RUE MAURICE-DODERO

Le nom de Maurice Dodéro fut donné en juillet 1967 lorsqu'on décida de donner à de nouvelles voies de la ville des noms de sportifs de la montagne ou de montagnards.

En effet, Maurice Dodéro, homme de science, était aussi homme de la montagne.

Né en juin 1898 à Grenoble, il fut après une brillante carrière dans l'enseignement supérieur, professeur avec

la chaire d'électrochimie et d'électrometallurgie, et Directeur adjoint de l'Ecole Nationale supérieure de l'Electrochimie et d'Electrometallurgie de Grenoble.

Alpiniste de classe, il réalisa plusieurs premières. Son activité s'exerça surtout au sein de la Société des Touristes du Dauphiné.

Délégué aux refuges de 1924 à 1938, il fit construire les refuges : Adèle Planchard, Jean Collet, La Selle, Le Soreiller.

En 1950, il entra au Comité de la Section de l'Isère du C.A.F. Il était également administrateur de la Société Dauphinoise du Secours en Montagne, du Syndicat d'initiative et de la Chambre d'Industrie Touristique, et président du Comité régional du Dauphiné.

En dehors des refuges, deux réalisations lui sont dues : la prévision du temps et la sécurité des cordes. Sa force de persuasion permit d'arriver à un accord international sanctionnant l'appareil qu'il avait mis au point : « Appareil Dodéro ».

Chevalier de la Légion d'honneur depuis 1952, Officier des Palmes Académiques, il possédait, en outre, la Médaille d'Or de l'Education Physique et des Sports, le prix Ancel 1938. Il mourut en 1959.

RUE DES PEUPLIERS

Le 14 mai 1973 la municipalité de Grenoble se réunissait pour donner à cette rue le nom de rue des Peupliers...

Pour quelles raisons ? Y a-t-il des peupliers dans cette rue ?

RUE DU TRIDENT

La délibération du Conseil Municipal du 13 mai 1973 avait retenu le nom de « rue de la Triade » pour cette rue qui dessert la Maison des Buttes et la première tranche de la Résidence 2000.

Cette décision ne plut pas aux habitants de ce quartier et un an plus tard, lors du Conseil municipal du 14 mai 1974, une rectification fut faite en ces termes :

« Cette appellation avait été choisie pour éviter toute confusion avec un immeuble de bureaux implanté dans le Quartier central de la Villeneuve et dénommé « Le Trident » par son promoteur.

« Le souhait des résidents du quartier étant, à l'unanimité de conserver la dénomination initiale de leur rue, sur leur intervention..., débaptisons la rue de la Triade et la dénommons rue du Trident ».

RUE DES TROIS EPIS

Dénommée le 13 mai 1973, elle dessert la deuxième tranche de la Résidence 2000 à partir de la rue Helbronner.

RUE DES TROIS QUARTIERS

Anciennement baptisée « Voie 302 » cette rue a été dénommée le 13 mai 1973 et relie la rue Maurice-Dodéro à la limite communale de Grenoble et d'Eybens.

**COMMANDEZ DES A
PRESENT VOTRE RELIURE
DECOREE.**

**N'ATTENDEZ PAS,
TIRAGE LIMITE.**

**Adressez par retour votre
paiement de 10 F par CCP,
chèque ou autre moyen à
votre convenance à**

**J. C. E. GRENOBLE
Commission 1001
6, boulevard Gambetta
38000 GRENOBLE**

les mille et une rues de grenoble

PAR LA JEUNE CHAMBRE ECONOMIQUE

Quartier Beauvert

Ce quartier, situé au sud de la ville, devait à l'origine être un îlot de verdure, d'où son nom évocateur de Beauvert.

Bien qu'à présent, cette verdure ait été remplacée par des constructions, ce quartier représente toujours la Nature car sur les vingt et une rues le composant, le tiers porte le nom de montagnes ou de massifs montagneux du Dauphiné.

Autrefois, ce quartier s'appelait « Les Glaires » ayant, sans doute, son origine dans le patois dauphinois où le nom de « glaires » ou « graves » était donné aux flaques d'eau et des graviers que le Drac laissait quand il sortait de son lit et inondait cette partie relativement plate de la vallée.

RUE ALFRED-DE-VIGNY

Ainsi dénommée le 20 décembre 1930, cette rue réunit la rue Francis-Jammes et celle des Alliés.

Alfred de Vigny, mûré dès la quarantaine dans un curieux silence, ne connut pas la gloire que ses succès littéraires semblaient lui promettre. Mais il ne s'adressa pas vainement à la postérité, en lui destinant, comme un naufragé qui jette la bouteille à la mer, une œuvre mieux faite pour durer que pour plaire. Au cours de sa destinée posthume, il pâtit beaucoup moins que Lamartine, Hugo ou Musset, du discrédit jeté sur le romantisme par toute une culture positiviste dont nous vivons la ruine. Dans chacune des générations qui suivit la sienne, des fidèles recueillirent son message et perpétuèrent son souvenir. Ce furent parmi d'autres, Baudelaire dont il avait reconnu le génie, Henri de Régnier, Charles Peguy, André Breton.

Alfred, Comte de Vigny naquit à Loches, en Touraine, d'une famille aristocratique et militaire. Sa mère, qui avait lu Rousseau, lui inculqua le goût de la musique et de la peinture, plutôt que des belles lettres. Mais, au lycée Bonaparte, il conçut « un amour désordonné de la gloire des armes » : comme mousquetaire du roi, il escorta Louis XVIII pendant les cent jours, sur la route de l'exil, il allait avoir dix-huit ans.

Le métier des armes exercé seulement dans des cours de caserne, déçut le jeune officier, qui lui préféra l'aventure d'une carrière littéraire et donna sa démission en 1827.

Auteur de recueils lyriques (poèmes antiques et modernes, 1826), d'un roman historique (Cinq Mars), il fréquente les cénacles romantiques et exprime ses premières déceptions dans deux ouvrages à thèse : « Stello » (1832) et « Servitude et Grandeur Militaires » (1835). Attiré par le Théâtre, il traduit

« Othello » (1829), puis donne des drames (« La Maréchale d'Ancre », « Chatterton », mais des malheurs domestiques et sentimentaux le font se retirer dans la solitude de son manoir en Angonnais. Blessé par la manière dont l'accueille l'Académie Française (1845), et par son échec politique (1848), il ne publie plus que quelques grands poèmes (« La Mort du Loup », « La Maison du Berger », « Le Mont des Oliviers »), où il déplore la solitude à laquelle condamne le génie, l'indifférence de la nature et des hommes, et exalte la résignation stoïque qu'il convient de leur opposer.

Il mourut à Paris le 17 septembre 1863.

Qui contesterait l'heureux résultat de l'ascèse que Vigny s'imposa ? Plusieurs des symboles qu'il chargea de « profondes pensées » : « La Mort du Loup », « La Maison du Berger », « La Bouteille à la mer », figurent dans la fable moderne.

Le vœu formé par le poète de « l'esprit pur » dans les derniers vers qu'il trouva la force de scander s'est accompli :

« Flots d'amis renaissants ! Puissent
[mes destinées
Vous amener à moi, de dix en dix
[années,
Attentifs à mon œuvre, et pour moi
c'est assez ! »

RUE DE LA DENT-DE-CROLLES

Comme la plupart des voies de ce quartier de la Viscose, dont les noms rappellent nos sommets environnants, la rue de la Dent de Crolles porte le nom de ce sommet de la Chartreuse dominant la vallée du Grésivaudan de ses 2 062 mètres et paradis des spéléologues pour les nombreux réseaux qui le traversent.

RUE DE L'ECHAILLON

C'est en janvier 1956 que fut donné à l'une des rues de la cité Viscose le nom de rue de l'Echaillon en souvenir du Bec de l'Echaillon dont la renommée des carrières dépassait les frontières du Dauphiné.

Nombreux furent les monuments commémoratifs, les bâtiments publics ou les grands escaliers dont les pierres provenaient de la société des Carrières et Usines de l'Echaillon.

Parmi ceux-ci, on peut citer :

A Paris :

- l'Opéra,
- le Tribunal de Paris,
- le Palais de Justice,
- le Jardin des Tuileries,
- les églises Saint-Augustin, Sainte-Geneviève, Trinité ;

à Lyon :

- la Préfecture,
- l'église de Fourvière ;

à Grenoble :

- les Hospices,
- la Banque de France,
- la Préfecture,
- le Muséum d'Histoire Naturelle.

RUE EDMOND-ESMONIN

Dans sa séance du 26 mai 1965, le Conseil Municipal de Grenoble décida d'honorer trois membres de l'Université de Grenoble récemment disparus : le Doyen de la Faculté des Sciences Maurice Gignoux et les Doyens de la Faculté des Lettres : Raoul Blanchard et Edmond Esmonin.

Pour ce dernier, il avait été prévu de lui attribuer la rue en cours de réalisation prolongeant la rue de la République entre la rue Lafayette et la place Sainte-Claire.

Mais les habitudes l'emportèrent sur les décisions et le nom de rue de la République prévalut pour ce prolongement. C'est pourquoi le nom d'Edmond Esmonin fut repris lors de la délibération du 30 mars 1966 pour la voie d'accès au Village Olympique.

Edmond Esmonin naquit en Côte d'Or en 1878, d'une famille vigneronne, et ne vint à Grenoble qu'en 1918.

Passionné d'histoire et d'économie des XVII^e et XVIII^e siècles et du Dauphiné, il avait constitué une bibliothèque inestimable qu'il légua à l'Université de Grenoble.

Il fut doyen de la Faculté des Lettres de 1925 à 1928, adjoint au Maire à

AVENUE PAUL-VERLAINE

Paul Verlaine : poète français (1844-1896), est né à Metz.

D'abord « poète fonctionnaire » et de salon en salon professant un idéal humanitaire, il connaît le désarroi moral sous la triple influence d'un amour malheureux, de l'alcoolisme et de Beaudelaire.

Après sa rencontre avec Rimbaud il retrouve la foi catholique et son énergie créatrice. En 1884 il devient chef de l'Ecole décadente.

Sur la fin de sa vie il erre de garnis en hôpitaux tout en publiant quelques recueils de circonstance.

RUE RAYMOND-PITET

C'est le 16 juin 1967 que la municipalité de Grenoble donna à cette rue le nom de Raymond Pitet.

Des renseignements seraient les bienvenus sur le personnage Raymond Pitet.

RUE ROGER-FRANÇOIS

Il est bien naturel que le nom de Roger François ait été donné le 21 février 1969 à une rue du Village Olympique.

Cet haltérophile fut en effet champion olympique en 1928 à Amsterdam.

Né à Romans le 7 octobre 1900, Roger François habita Grenoble à partir de 1902. Il débuta en Poids et Haltères en 1916, au gymnase Payenne, rue Lafayette. Il fit une brillante carrière de gymnaste et d'haltérophilie. Entre 1922 et 1935, il obtint les titres suivants :

Champion de France dans la catégorie poids moyens.

Champion du Monde de Force en 1922 à Reval, en Estonie.

Recordman du Monde du développé à deux bras.

Finaliste aux olympiades de Los Angeles en 1932, où il eut la médaille d'argent dans la catégorie poids moyens.

Roger François fit aussi une brillante carrière aux Sapeurs Pompiers de Paris. Il avait le grade de Lieutenant lorsqu'il mourut à Paris le 15 février 1949.

RUE STEPHANE-MALLARMÉ

Ce poète français, né à Paris en 1842, fut le maître du mouvement symboliste. Très influencé par Beaudelaire, il s'opposa avec Verlaine aux poètes de l'école « parnassienne ».

Il est l'auteur d'« Hérodiade » et l'« Après-midi d'un Faune ». Surnommé le « Prince des poètes », Stéphane Mallarmé est mort en 1898 à Valvins, en Seine-et-Marne.

C'est en 1954 que son nom fut donné à cette voie située entre les rues Guy-de-Maupassant et Alfred-de-Vigny.

RUE DU VERCORS

Cette rue fait partie de ces nombreuses rues de Grenoble qui regardent ce magnifique massif calcaire des préalpes françaises, orgueil de notre région.

La beauté de ses paysages en fait en toutes saisons un lieu privilégié des

Grenoblois pour leurs promenades dominicales.

Mais la complexité de son relief et de ses forêts en fit aussi un endroit idéal pour les maquisards de la dernière guerre.

C'est ainsi que pendant l'été 1944, 3 500 maquisards résistèrent pendant deux mois aux Allemands. Il y eut beaucoup d'atrocités et de sanglantes représailles, mais aussi de nombreuses manifestations de loyauté, de courage et d'héroïsme.

Anciennement appelée rue du Moucherotte, cette rue fut ainsi dénommée le 5 décembre 1944 afin de rendre hommage à ces héroïques combattants de l'été 1944, auxquels le nom de Vercors restera universellement attaché.

CITE VISCOSE

L'une des cités édifiées pour le personnel du complexe chimique bordant le Drac au niveau du Rondeau.

Quartier Teisseire

(1)

Le quartier Teisseire est constitué en réalité du « groupe Teisseire » que l'on avait jusqu'ici l'habitude d'appeler « cité Teisseire ».

Limité par les avenues Jean-Perrot, Teisseire, Léon-Jouhaux, et le chemin du Chapitre, il se situe sur d'anciens terrains marécageux, au même titre qu'une partie des communes de Poisat et Saint-Martin-d'Hères.

C'est d'ailleurs à M. Teisseire que l'on doit l'assèchement de ces marais, d'où l'origine du nom donné à ce quartier.

Pour mieux connaître cet homme, on se reportera à la monographie concernant l'avenue Teisseire.

Quant à l'orthographe de ce nom, il faut retenir « Teisseire », à l'exclusion, en particulier de « Teyssère », « Teyssiere », « Teissière ».

RUE ALBERT-RAVANAT

Cette dénomination (1963) honore la mémoire d'un admirable poète patoisant, né à Eybens en 1845. Licencié en droit et libraire à Grenoble, il a traduit et imité librement, sur le ton de la charmante bonhomie, maintes fables de La Fontaine. Le libraire J. Rey en avait recueilli plusieurs, dont « Le Loup et l'Agneau » (le ruisseau fêté est la Vence).

Albert Ravanat est l'auteur de : « Ina Cinquantona de fable », dictionnaire du patois des environs de Grenoble.

Il mourut en 1894.

PLACE BLANC-LAGOUTTE

Dénommée ainsi le 21 mai 1959, cette place évoque le souvenir de François Blanc, dit « La Goutte », né pense-t-on en 1652 et décédé à l'âge de 90 ans.

On ne connaît que peu de choses sur la vie de cet homme.

Il occupait, en 1725, une boutique d'épicier à deux arcs et le deuxième étage de l'immeuble qui porte le numéro un de la place Claveyson.

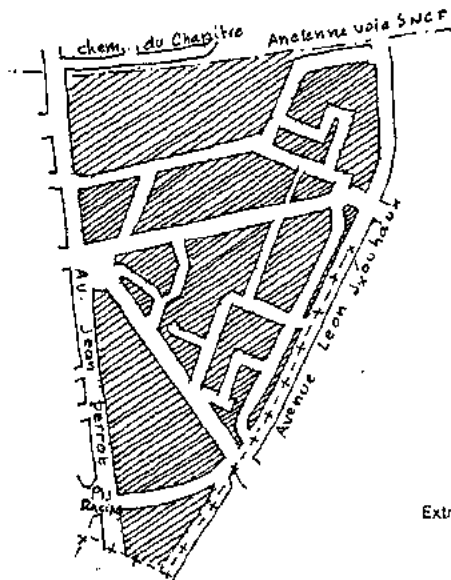
Familier et bon enfant, sans jamais connaître la trivialité, il renferme toutes des qualités de l'esprit dauphinois.

M. Champollion-Figeac, dans ses « Nouvelles recherches sur les patois » en 1809, donne une place d'honneur au poète grenoblois, et reproduit deux de ses œuvres principales :

— « Epître en vers en langage vulgaire de Grenoble, sur les réjouissances qu'on y a faites pour la naissance de Monseigneur le Dauphin » (1729),

— « Grenoblo matherou. A Monsieur *** » (1733).

Grenoble ne pouvait oublier ce poète. Son œuvre, qui puise ses racines profondes dans la ville, demeurera, sous la forme d'une poésie pleine de finesse



Extrait du Plan Rové

malgré son habit campagnard, comme le plus magnifique témoignage du savoureux patois grenoblois aujourd'hui disparu.

CHEMIN DU CHAPITRE

Séparant le quartier Teisseire de celui de l'Abbaye, ce chemin a la forme d'un T dont la branche médiane pénètre dans le quartier de l'Abbaye, jusqu'à la rue de la Station Ponsard.

L'origine de ce nom évoque la mémoire d'une assemblée de Moines qui aurait jadis siégé dans ce secteur.

RUE CHARLES-PRANARD

Cette rue fut ainsi dénommée par les H.L.M. le 29 mars 1962.

Charles Pranard fut le président national de 1945 à 1956 de « L'Union Nationale des Organismes des H.L.M. ».

RUE DUBOIS-FONTANELLE

Bien que nos manuels scolaires n'aient pas retenu son œuvre, ce n'est que justice que Grenoble se souvienne de l'un de ses enfants, né le 29 octobre 1737 et qui fut un temps précepteur de Stendhal.

Employé à la rédaction de « L'Année Littéraire » de Fréron à Paris en 1754, il fait jouer deux comédies au Théâtre Français en 1763, tout en poursuivant la rédaction de poèmes et de contes.

En 1796, il revient à Grenoble comme professeur de belles lettres à l'Ecole Centrale, est nommé bibliothécaire de la ville en 1808 et doyen de la Faculté des Lettres en 1809.

Il meurt à Grenoble le 15 février 1812.

Son souvenir sera rappelé le 29 mars 1963 par la décision du Conseil Municipal de lui dédier une rue.

RUE GASTON-LETONNELIER

Il fut décidé, lors de la soirée municipale du 21 mars 1959, que la voie reliant l'avenue Paul-Cocat à l'avenue Teisseire porterait le nom de Gaston Letonnellier, archiviste départemental et historien du Dauphiné.

RUE GEORGES-LAFOURCADE

Cette rue a été dénommée le 21 mai 1959 en souvenir de Georges Lafourcade, né à Agen en 1900 et mort accidentellement à Jallieu en 1944 en revenant d'accomplir une mission pour la résistance.

Il fit des études d'anglais à Paris, Edimbourg, Birmingham, obtint son agrégation en 1922, et son doctorat ès Lettres en 1928. Il fut professeur à la Faculté des Lettres de Grenoble de 1933 à 1944. Il fut aussi critique et poète.

RUE GEORGES-DE-MANTEYER

C'est le 21 mai 1959 qu'on dénomma une rue « Georges-de-Manteyer » pour s'acquitter d'une dette envers ce généreux donateur. Il a en effet légué aux

Archives de l'Isère plusieurs milliers de volumes.

Sa vie de sage magistrat s'est passée à accumuler dans son logis « tout ce que l'épigraphie, la numismatique, la sphragistique et la bibliographie réunies pouvaient fournir de relatif à l'Histoire du Dauphiné.

« Autodidacte, Manteyer le demeura toute sa vie, et c'est en solitaire qu'il édifiera pierre à pierre, l'immense monument bâti en quatre-vingts ans de vie ».

Manteyer, médiéviste, s'est penché sur l'origine de notre province. Il publie alors son étude sur la « Première race des Comtes d'Albon » ; sa thèse sur le « nom du Dauphin Guigues IX », son ouvrage sur les monnaies de la maison de Savoie et du Dauphiné.

Puis de son sol natal, il s'élève plus haut. Penché sur le problème de nos origines, il publie, à partir de 1935, quatre ouvrages essentiels dont un est consacré au site de l'Inde et l'autre au site de l'Egypte, qui lui paraît être de toute première importance dans l'histoire du monde.

AVENUE JEAN-PERROT

Jean Perrot, né en juin 1904 à Rives, fit de brillantes études.

Docteur en Droit en février 1933, il fut Attaché de Direction au Crédit Lyonnais de Rouen, puis Fondateur de Pouvoirs à Nancy. On lui offrait la sous-direction de Grenoble quand il fut sollicité par son beau-père pour entrer chez Sappey. Il avait trente-deux ans.

Il eut chez Sappey une activité professionnelle extrêmement efficace et fut universellement aimé de ses subordonnés.

En novembre 1942, on lui demande de s'affilier au mouvement Franc-Tireur. Il organise le Maquis en très petits centres, s'occupe de son ravitaillement, fait du noyautage des Administrations publiques, de l'espionnage, du contre-espionnage, milite pour réaliser le MUR, la fusion des trois mouvements gaullistes.

Sur la demande de ses chefs, le 23 novembre 1943, Jean Perrot se rend dans le Vercors pour un contact personnel avec ses troupes.

A leurs demandes : « Quel est votre programme, après ? », il répond : « Je ne m'occupe pas de politique, je fais la guerre. »

Le lundi 29 novembre 1943, se sentant vendu, il cherche à fuir, mais il est blessé mortellement.

L'avenue Jean-Perrot fut dénommée en son souvenir en 1944.

RUE LEON-JOUHAUX

Anciennement dénommé chemin de l'Abbaye, c'est en 1954 que le Conseil Municipal décide de lui donner le nom du prix Nobel de la Paix de 1951 : Léon Jouhaux (1879-1954).

Ouvrier allumettier, Léon Jouhaux s'intéresse très tôt au syndicalisme, entre à la Confédération Générale du Travail et participe en 1906 au Congrès d'Anciens chargé de définir les buts de son action et sa doctrine. Il en devient secrétaire général en 1909.

En 1921, la C.G.T. éclate et les communistes la quittent pour fonder la C.G.T. unitaire.

A la veille de la Seconde Guerre Mondiale et devant le danger fasciste, les deux confédérations se réunissent de nouveau (mars 1936).

Pendant la guerre, Jouhaux est déporté (1943-1945) et ce n'est qu'en 1945 qu'il reprend ses fonctions au secrétariat. Il se trouve alors aux côtés de Benoit Frachon, représentant des communistes majoritaires.

Déçu, il quitte la C.G.T. pour fonder la C.G.T. Force Ouvrière dont il sera le président jusqu'à sa mort en 1954.

RUE LOUIS-JACQUEMET

La rue Louis-Jacquemet fut dénommée en 1967 pour commémorer celui qui fut le Directeur Fondateur de l'Office Municipal d'Habitations à Loyer Modéré de notre ville. L'Office Municipal d'H.L.M. a pris depuis sa création un essor et une importance que peut-être son fondateur n'entrevoit pas initialement.

RUE MARCEL-BOURETTE

Cette rue fut dénommée le 29 mars 1962 en son souvenir.

Marcel Bourette, né en 1894 dans l'Ardèche et mort en 1961 à Grenoble, a enseigné pendant trente et un ans à Saint-Marcellin avant de se fixer à Grenoble.

Excellent romancier, il obtint le prix Sully-Olivier de Serres en 1955.

Il écrivit : « La maison des veuves », « Le village sans clocher », « Tout renaitra ».

SUITE QUARTIER TEISSERE AU PROCHAIN NUMERO

POINTS DE VENTE DE LA RELIURE DECOREE AU PRIX DE 10 F

- « Affiches de Grenoble, 9, rue de Paris, Grenoble ;
- Optique Jean Barnoin, 5, rue Thiers, Grenoble ;
- Hi-Fi Tempo, 6, boulevard Maréchal-Foch, Grenoble ;
- « Le 38 », 34, rue Colonel-Bougault, Grenoble.

Nous remercions les nombreux lecteurs qui nous ont fait parvenir de très intéressantes informations concernant certaines rues. Nous ferons paraître un courrier des lecteurs à la fin de la parution des vingt et un quartiers.

Nous pouvons donc encore tenir compte de vos documents.

Merci de nous les adresser à :

J. C. E. GRENOBLE
Commission 1001
8, boulevard Gambetta
38000 GRENOBLE

les mille et une rues de grenoble

PAR LA JEUNE CHAMBRE ECONOMIQUE

Quartier Teisseire

(II)

ROUTE NAPOLEON

C'est en 1856 qu'il fut proposé de baptiser le chemin d'Eybens chemin Napoléon en souvenir du passage à Grenoble de l'Empereur le 7 mars 1815.

Le mercredi 1^{er} mars 1815, Napoléon débarque à Golfe Juan, venant de l'île d'Elbe. Son intention est de reconquérir le pouvoir en France.

Il décide de regagner Paris par les Alpes. Jusqu'à Grenoble le chemin est de trois cent vingt kilomètres et il les fera en six jours !

Le mardi 7 mars, Napoléon quitte vers 6 heures l'Hôtel du Palais à Corps, où il avait passé la nuit. A 11 heures, il est à la Mure. Vers 14 heures il se présente devant le village de Laffrey, où l'attend le Commandant De Lessard qui veut stopper là sa marche triomphale.

Mais Napoléon descend de cheval et se présente seul devant les troupes royales. Personne ne veut tirer et Napoléon est victorieux. Ce moment exceptionnel est commémoré par la statue de Napoléon installée dans la prairie célèbre, en 1930. Cette statue avait été initialement érigée sur la place d'Armes à Grenoble (actuellement place de Verdun) en 1868, grâce à une souscription du département de l'Isère. Débouloignée en 1870, elle était depuis cette date reléguée au dépôt des marbres.

Mais revenons à Napoléon qui poursuit sa route, traverse Vizille, s'engage sur la route de Brié, passe Tavernolles puis Eybens et se présente vers 20 heures à l'entrée de Grenoble par la Porte de Bonne. La porte ne s'ouvre pas, on l'abat.

L'Empereur est noyé dans une foule qui déborde d'enthousiasme et manque l'étouffer. Enfin il arrive sain et sauf à l'Hôtel des Trois Dauphins, rue Montorge, qu'il connaissait, ayant eu l'occasion d'y coucher lors de précédents séjours à Grenoble, alors qu'il était lieutenant d'artillerie. Les ouvriers du faubourg Saint-Joseph viennent lui offrir les battants de la Porte de Bonne et, toute la nuit, la ville fut troublée par les explosions (bruyantes) d'enthousiasme de ses habitants.

Pour Napoléon, plus rien n'est à redouter. Aussi, après une journée de repos, il poursuit sa marche sur Paris, passant par Moirans, Rives, Bourgoin et Lyon.

AVENUE PAUL-COCAT

Né à Grenoble le 15 juillet 1871, Paul Cocat, après l'Ecole communale, fit ses études au Lycée puis à la Faculté de Droit de Grenoble. Reçu Docteur en Droit le 18 juillet 1898, le sujet de sa thèse était « De la Publicité en Matière d'Etat et de Capacité des Personnes ».

Membre du barreau puis du Conseil de l'Ordre, il fut élu, fait exceptionnel, trois fois bâtonnier en 1926, 1927 et 1928.

Il entre à trente-cinq ans dans la vie publique. En effet il est élu Conseiller Municipal pour la première fois en 1904 et fait partie des commissions suivantes : Finances, Contentieux, Eclairage Public, Commission Administrative des Hôpitaux.

Il est administrateur des Hospices et membre du Conseil d'administration du Lycée de Garçons.

Réélu Conseiller Municipal en 1919, en 1925 (deuxième adjoint), en 1929 et en 1935, où il est nommé Maire de Grenoble le 19 mai 1935, charge qu'il conservera jusqu'en 1944.

Il devait mourir le 12 mars 1947.

La rue fut dénommée en 1959.

RUE RENE-FERNANDAT

C'est le 21 juin 1959 qu'une délibération du Conseil Municipal décida de donner à cette rue de Grenoble le nom de René Fernandat, dont le véritable nom était Louis Genet.

Louis Genet était né en 1884 à Chanas, petite commune située à la lisière du département de l'Isère et de la vallée du Rhône.

Très jeune, il se destina à la prêtrise et à l'enseignement. Au terme de ses études effectuées au Rondeau Montfleury, puis au Grand Séminaire, et enfin aux Facultés Catholiques de Lyon.

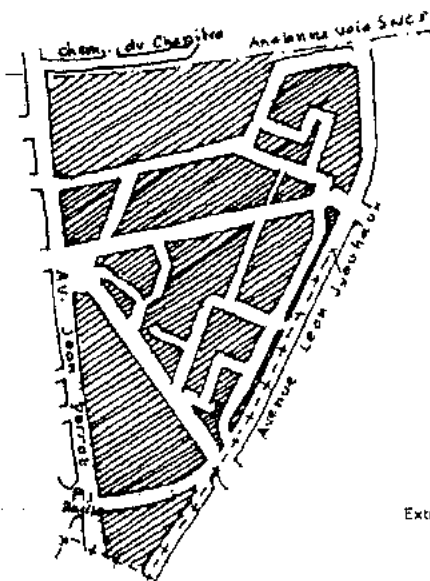
Il est ordonné prêtre en 1909 à l'âge de vingt-cinq ans.

Il revient par la suite à Grenoble, au Rondeau Montfleury, mais comme professeur, il sera nommé en 1919 professeur de latin-français à l'Externat Notre-Dame qu'il ne devait jamais quitter durant les trente-huit années de son apostolat pédagogique.

Devenu plus tard le Chanoine Genet, il ne devait pas tarder à se révéler un grand poète mystique. Il prit alors pour pseudonyme le nom de René Fernandat.

Parmi ses principales œuvres nous pouvons noter :

« Cantiques pour des Ombres » (opuscule dédié aux morts de la Grande Guerre), « Ondes et Flammes », « La Forêt enchantée » (1927), « Le royaume ».



Extrait du Plan Rové

ma des cieux » (1928), Louange à l'Hostie » (1929), « Les Mages et l'Étoile », « Le voyage au Purgatoire », « Signes avant l'Aurore » (1952).

Il fit également des analyses critiques sur le poète Paul Valéry.

Il laissera une œuvre puissante, originale et marquée de la plus haute inspiration, comme de la foi la plus profonde.

Il meurt en 1959.

AVENUE TEISSEIRE

Anciennement dénommée chemin de Poisat puisqu'elle conduisait de Grenoble à Poisat, cette artère prit le nom de chemin Teisseire en 1903 avant de devenir avenue Teisseire.

La famille Teisseire était une vieille famille grenobloise qui développa la fabrication de liqueur et en particulier le célèbre ratafia.

Né en 1764, Hyacinthe-Camille Teisseire donna un essor considérable à l'entreprise familiale tout en se dévouant pour les affaires municipales. Conseiller municipal, puis sous-préfet de Tournon de 1809 à 1812, il revint à Grenoble. Il fut élu député de l'Isère en 1829 et siégea à l'extrême gauche.

Il fut à l'origine de l'assèchement des marais de Poisat et Saint-Martin-d'Hères et c'est pourquoi on conserva à ceux-ci le nom de Terrains Teisseire où s'élève aujourd'hui la cité du même nom.

Il mourut à Grenoble le 12 septembre 1842.

Quartier Alliés Alpins

(1)

C'est la rue des Alliés qui sépare ce quartier en deux : au nord les Alpains et au sud les Alliés.

Le quartier des Alpains est délimité à l'ouest par la rue Général-Mangin et à l'est par la rue Léo-Lagrange. La caserne Bayard et le quartier de Reyniès en occupent une grande partie.

Le quartier des Alliés est délimité au sud par la rue Jean-Perrin, à l'est par l'avenue Léon-Blum et à l'ouest par la rue Général-Garibaldi.

Depuis quelques années le marché de Gros y est implanté ainsi que de nombreuses industries grenobloises.

RUE ALFRED-FREDET

Alfred Fredet fut, avec Bergès et Matussière, le pionnier de la houille blanche et des papeteries.

Né à Cebazart, dans le Puy-de-Dôme, en 1829, il sortit de l'École Centrale des Arts et Manufacture, à Paris, en 1854.

Successivement attaché à l'ingénieur en chef des chemins de fer de l'Est, ingénieur aux papeteries d'Essones, puis à celles de Firmin Didot, il vint ensuite se fixer en Dauphiné, sur l'insistance de son ami A. Matussière.

Il créa la papeterie du Moulin-Vieux à Pontcharra et attacha son nom avec MM. Orioli et Neyrat, ses associés, à la fabrication de la pâte de bois et à l'emploi des lessiveurs doubles (cylindres à parois concentriques).

En collaboration avec son beau-père, M. Chevrant, il exploita ensuite la papeterie du Moutier à Domène. C'est à cette époque, en 1867, que A. Matussière, initiateur des hautes chutes, décida son ancien camarade de collège à réaliser, à Brignoud, l'importante force motrice qu'il lui avait signalée en 1863.

C'est ainsi que A. Fredet, prenant en main, dès l'origine, l'entreprise de Brignoud, créa en 1868 la première haute chute : cent soixante mètres de hauteur verticale.

De 1869 à 1873, il fonda la papeterie de Brignoud.

Il mourut en 1904, le 13 janvier, à Brignoud, où une foule nombreuse l'accompagnait à sa dernière demeure.

La dénomination de cette rue qui relie la rue Marquian à l'avenue Léon-Blum, date du 21 mai 1959.

RUE DES ALLIÉS

En 1924, le rapporteur municipal, M. Collet, suggérait à ses collègues, l'appellation de « rue des Alliés », à une portion du chemin des Alpains dont on avait entrepris l'élargissement à cette époque, entre le cours de la Libération actuel et le chemin de fer.

Depuis lors, cette rue des Alliés s'est prolongée et relie actuellement le cours de la Libération au carrefour situé à proximité de la Tour de la Sécurité Sociale, et qui est le point de jonction de l'avenue Marcalin-Berthelot, l'avenue Malherbe, et l'avenue Marie-Reynoard.

Cette dénomination honore la mémoire des alliés de la France pendant la guerre de 1914-1918, et date du 30 novembre 1924.

RUE ALPHONSE-DAUDET

Située dans le lotissement des Glairès, cette rue fut ouverte en 1935. Elle doit son nom au célèbre écrivain romancier français, né à Nîmes en 1840.

Né dans une famille aisée, il doit cependant, à la suite de la ruine de son père, cesser ses études à dix-sept ans et travailler comme répétiteur au collège d'Alès. Cette première expérience de deux ans lui fournira la matière autobiographique de son premier roman : « Le Petit Chose » (1868).

Il fait paraître à Paris, en 1858, ses vers de jeunesse, « Les Amoureuses ». Après que le Duc de Morny l'eut pris comme secrétaire particulier, Alphonse Daudet s'essaya avec un succès inégal, à divers genres littéraires : il écrivit des nouvelles et des contes, « Le Ro-

man du Chaperon Rouge » (1862) ; il subit plusieurs échecs au théâtre.

« Les lettres de mon moulin » (1869), qu'il écrivait en secret depuis longtemps, lui donnèrent brusquement la célébrité. Son humour s'accroît encore dans « Tartarin de Tarascon » (1872), caricature où apparaît déjà un réalisme plus outré.

Après la guerre de 1870, Daudet rapporte ses souvenirs dans « Les contes du Lundi » (1873), tandis que son drame en trois actes, inspiré des « Lettres de mon moulin », « L'Arlésienne » (1872), pour lequel Bizet écrivit la musique, suscita un triomphe.

Daudet s'orienta ensuite vers la littérature naturaliste : il entreprend un véritable travail de documentation, amasse quantité de notes, remplit des cahiers de ses observations, notamment celles qu'il a pu faire quand il était secrétaire du Duc de Morny, au début de sa carrière parisienne. « Fromont Jeune et Ristler Aîné » (1874) est le premier roman où se repère cette évolution qui le rapproche des Zola ou des Goncourt. Dans « Le Nabab » (1877), il exploite sa connaissance des milieux des affaires et de la politique.

Ses derniers romans, avant sa mort en 1897, regroupés sous le titre de « Mœurs Parisiennes », sont des tableaux de la vie parisienne dans tel ou tel groupe social, les artistes dans « Sapho » (1884), les académiciens dans « L'Immortel » (1885).

Son fils Léon, né à Paris (1867-1942), écrivain et journaliste, fonda « L'Action Française » avec Charles Maurras (1908).

CHEMIN DES ALPINS

A l'origine, chemin des Cavales, il fut dénommé chemin des Alpains le 9 mai 1893 : est-ce en raison de la proximité, à l'époque, des casernes de Chasseurs Alpains, ou bien est-ce pour honorer la mémoire des troupes alpines qui s'illustrèrent au cours des combats de la guerre de 1870 ?

Il ne nous a pas été possible de trancher entre ces deux hypothèses qui d'ailleurs ont peut-être toutes deux leur valeur, sans être incompatibles.

RUE AMABLE-MATUSSIERE

Né à Mercenat (Cantal) le 9 septembre 1828, Amable Matussière, fils d'un notaire d'Ardes (Puy-de-Dôme), était attiré par une carrière industrielle. Après d'excellentes études, fruit d'un enseignement reçu d'un instituteur de Mercenat, il vint à vingt-huit ans en Dauphiné, s'établir à Domène pour y monter une scierie de bois à parquets, en association avec M. Arnaud. Cette scierie utilisait la force d'une roue de Moulin au Mas de la Gorge (acte de société au « Courrier de l'Isère », 20 octobre 1857). Cette affaire ne réussit pas. Sans se décourager, Matussière chercha autre chose à entreprendre, axée sur l'utilisation de l'énergie perdue par l'eau des torrents, dont il concevait que l'emploi était infinitésimal par rapport aux disponibilités. Ayant entendu parler de la production de la pâte à papier par simple rapage du bois qui était pratiquée depuis peu en Allemagne, dans la Forêt Noire, par

RUE FRANKLIN

Benjamin Franklin, homme d'Etat, physicien, philosophe et publiciste américain, né à Boston (1706-1790). Un des fondateurs de l'indépendance des colonies anglaises d'Amérique, il vint en France négocier l'affiance de Louis XVI avec la nouvelle république (1778). Il inventa le paratonnerre.

RUE GENERAL-GARIBALDI

Dénommée le 19 décembre 1969.
Garibaldi (Ricciotti), général italien fils de Giuseppe Garibaldi, patriote italien, est né à Montevideo (1847-1924).
Il forma en 1914, au service de la France, une légion italienne où combattirent ses six fils.

RUE GENERAL-MANGIN

Dénommée le 16 juin 1967.
Le Général Charles Mangin, né à Sarrebourg (1866-1925), participa aux guerres coloniales et à la bataille de Verdun en 1916.

RUE HONORE-DE-BALZAC

On se rappellera que ce grand romancier français, né en 1799 et mort en 1850, a dépeint dans sa « Comédie Humaine » la société de son temps, où l'argent et l'ambition, semblaient tout dominer. Son imagination lui a permis de caricaturer chaque type social.

RUE JACQUARD

Cette rue fut ouverte en 1931, en souvenir de l'inventeur du métier à tisser du même nom.
Joseph Marie Jacquard (1752-1834), né à Lyon, mécanicien français.

RUE JEAN-PERRIN

Cette rue fut dénommée le 21 mai 1959, en souvenir de Jean Perrin, physicien français (1870-1942), qui a étudié le mouvement brownien et identifié, en même temps que Crookes, les rayons cathodiques. Membre de l'Académie des Sciences.

RUE LEO-LAGRANGE

Léo Lagrange, homme politique français né à Bourg (Gironde) (1900-1940), Socialiste. Il favorisa le développement du sport populaire.

AVENUE LEON-BLUM

C'est en 1954, soit quatre ans après le décès de Léon Blum, que le chemin des Glairons prit le nom de cet homme politique.

Léon Blum, chef du parti socialiste, constitua en 1936 le gouvernement de « Front populaire » auquel son nom restera attaché et auquel doit être attribué le mérite de nombreuses et importantes conquêtes sociales.

Il revint au gouvernement en 1946 après avoir été déporté en Allemagne en 1943.

COURS DE LA LIBERATION

Venant du sud, c'est évidemment par le cours Saint-André que les troupes américaines entrèrent à Grenoble en août 1944.

Les épisodes de la libération de notre ville sont suffisamment connus pour que nous ne les rappelions pas ici.

Les édiles grenoblois ne pouvaient manquer de marquer l'importance de cet événement auquel ont participé, par les maquis dauphinois, de nombreux habitants de la ville.

RUE LIEUTENANT-CHABAL

Dénommée en 1961, la rue Lieutenant-Chabal commémore le nom d'un officier du 6^e B.C.A. qui, après avoir regroupé quelques anciens de son bataillon, prend le maquis en février 1944 dans le Vercors.

Il fait preuve aussitôt d'un ascendant remarquable et se trouve à la tête d'une compagnie de cent soixante-dix hommes lorsqu'au mois de juillet l'offensive allemande sur le Vercors est déclenchée.

C'est à Valchevrières qu'il trouve la mort le 23 juillet 1944, à la tête de sa compagnie attaquée par plus de deux mille Allemands.

Il reste dans l'histoire des chasseurs un de leurs héros et son nom doit nous rappeler tous ceux qui, pour nous, ont combattu avec lui.

RUE LOUVOIS

Est-ce par hasard si la rue Louvois borde sur toute sa longueur la caserne de Reyniès.

Ne s'agissait-il pas en 1929, lors de la dénomination de la rue, de rappeler

aux recrues le nom de ce ministre de Louis XIV, Michel Le Tellier, Seigneur de Chaville, Marquis de Louvois, qui, sous-secrétaire d'Etat à la guerre, marqua son passage par la réorganisation de l'Armée.

Rien n'est nouveau sous le soleil.

RUE MARQUIAN

M. Marquian, comptable, adjoint au Maire de Grenoble, fut administrateur des hôpitaux de 1884 à 1888.

Il fit installer les plaques indicatrices des rues de Grenoble. Cette rue fut dénommée en mai 1923.

RUE MASSENET

Elle fut dénommée en juin 1935, en souvenir de Jules Massenet, compositeur français (1842-1912), dont l'art réside dans la facilité mélodique et le sens du théâtre. Il est l'auteur de « Manon », « Werther », etc...

CHEMIN MENEY

Etienne Meney, dominicain, vécut à Grenoble dans la deuxième moitié du XVII^e siècle. Il a publié divers ouvrages dont « De l'oraison mentale ».

RUE DE STALINGRAD

Dénommée le 5 décembre 1944, cette rue rappelle la bataille de Stalingrad qui opposa de septembre 1942 à février 1943 les forces soviétiques aux troupes allemandes qui encerclaient la ville. Ces dernières furent elles-mêmes encerclées et contraintes à la capitulation.

Cette défaite allemande marqua un tournant décisif dans l'histoire de la Seconde Guerre mondiale.

Stalingrad, ancienne Tsaritsine, est une ville d'U.R.S.S. sur la Volga.

GRENOBLE SUD

Grenoble Sud fait partie des quartiers qui ont consacré le développement de l'agglomération dans l'axe de l'avenue Marcelin-Berthelot.

Tout le monde se souvient de l'avenue qui, en 1968, conduisait à la flamme olympique et qui aujourd'hui débouche sur ce nouveau Grenoble, objet de tant de controverses et qui ne laisse pas les vieux Grenoblois indifférents.

Une impressionnante série de noms célèbres réunis autour de l'avenue Malherbe font que la Maison de la Culture est ici la bien nommée.

POINTS DE VENTE DE LA RELIURE DECOREE AU PRIX DE 10 F

- « Affiches de Grenoble, 9, rue de Paris, Grenoble ;
- Optique Jean Barnoin, 5, rue Thiers, Grenoble ;
- Hi-Fi Tempo, 6, boulevard Maréchal-Foch, Grenoble ;
- « Le 38 », 34, rue Colonel-Bougault, Grenoble.

Nous remercions les nombreux lecteurs qui nous ont fait parvenir de très intéressantes informations concernant certaines rues. Nous ferons paraître un courrier des lecteurs à la fin de la parution des vingt et un quartiers.

Nous pouvons donc encore tenir compte de vos documents.

Merci de nous les adresser à :

J. C. E. GRENOBLE
Commission 1001
8, boulevard Gambetta
38000 GRENOBLE

SUITE QUARTIER ALLIES-ALPINS
AU PROCHAIN NUMERO

les mille et une rues de grenoble

PAR LA JEUNE CHAMBRE ECONOMIQUE

Quartier Grenoble-Sud

Grenoble-Sud fait partie des quartiers qui ont consacré le développement de l'agglomération dans l'axe de l'avenue Marcelin-Berthelot.

Tout le monde se souvient de l'avenue qui, en 1968, conduisait à la flamme olympique et qui aujourd'hui débouche sur ce nouveau Grenoble, objet de tant de controverses et qui ne laisse pas les vieux Grenoblois indifférents.

Une impressionnante série de noms célèbres réunis autour de l'avenue Malherbe font que la Maison de la Culture est ici la bien-nommée.

RUE BOSSUET

Jacques Bénigne Bossuet était prêtre, écrivain et orateur sacré. Il était plus connu sous le surnom d'Aigle de Meaux, ville où il fut nommé évêque en 1681, après avoir été évêque de Condom.

Ses œuvres principales furent des sermons, des oraisons funèbres, et surtout son « Discours sur l'Histoire Universelle », écrit à l'intention du Dauphin, dont il était le précepteur.

En critiquant les protestants, il soutenait la politique religieuse de Louis XIV. C'est lui qui, en 1682, fit adopter par l'assemblée du Clergé, la « Déclaration sur les Libertés Gallicanes ».

RUE CARDINAL-LE-CAMUS

Le Cardinal Le Camus fut le seul évêque de Grenoble à être honoré de la pourpre. Prêtre à la fin du 17^e siècle, il fonda les paroisses de Saint-Louis et de Saint-Joseph.

La rue qui porte son nom fut ainsi dénommée le 21 mai 1959 et la décision fut approuvée le 5 juin suivant.

PLACE CHARLES-DULLIN

La place Charles-Dullin a été dénommée le 12 juillet 1971.

C'est à Yenne, en Savoie, le 8 mai 1885, que cet acteur et metteur en scène français vit le jour.

En 1921, il fonda le théâtre de l'Atelier.

Il meurt à Paris le 11 décembre 1949.

RUE FEDERICO-GARCIA-LORCA

La voie n° 13 du Village Olympique fut dénommée rue Federico-Garcia-Lorca

par délibération municipale le 12 juillet 1967.

Ce poète et dramaturge espagnol est né à Grenade en 1899 et mort dans cette même ville le 9 août 1936.

Citons ses principales œuvres : « Romancero Gitan » (1928), « Noces de Sang » (1933), « Germa » (1934), et « La maison de Bernarda Alba » (1936).

RUE FENELON

François de Salignac de la Mothe-Fénelon, homme d'église et homme de Lettres, illustre une rue de Grenoble depuis 1932. Ce prêtre, précepteur du Duc de Bourgogne, écrivit pour son élève peu doué des œuvres pédagogiques dont le célèbre « Télémaque ».

Malheureusement, sa diffusion entraîna la disgrâce de son auteur en raison des critiques non voilées contenues dans l'ouvrage à l'encontre du règne de Louis XIV.

Le quietisme, doctrine mystique qui prêchait un total abandon dans l'admiration passive de Dieu, fut à l'origine de sa querelle avec Bossuet. Fénelon, alors archevêque de Cambrai, fut un ardent défenseur de cette doctrine, mais dut s'incliner devant la condamnation du pape qui l'exila dans son diocèse, où il se retira avec beaucoup de dignité et d'humilité. Moins éloquent et moins tranchant que Bossuet, Fénelon laisse à la postérité l'image d'un homme généreux et sensible, dont le libéralisme annonce une ère nouvelle. Il mourut à Cambrai en 1715.

RUE FERNAND-PELLOUTIER

Cette rue a été ainsi dénommée le 30 mars 1966 en mémoire du grand dirigeant syndicaliste créateur des bourses du travail.

RUE FLORIAN

Depuis 1932, cette rue honore la mémoire de l'écrivain français Jean-Pierre Claris de Florian, né en 1755 au château du même nom dans le Gard.

Ce petit neveu de Voltaire s'est illustré par ses fables moralisatrices, ses comédies édifiantes et ses romans tendres et sensibles. Entré dans le mouvement révolutionnaire, il fut arrêté comme suspect et relâché le 9 thermidor. Il mourut en 1794 dans son domaine de Sceaux.

RUE GERARD-PHILIPPE

Cette rue a été dénommée en 1967. Gérard Philippe était un acteur français : il est né à Cannes en 1922 et mort à Paris en 1959.

Sa création de « Caligula », d'Albert Camus, en 1945, attira sur lui l'attention des critiques et des cinéastes.

Quelques années plus tard, en 1951, son interprétation du « Cid » et du « Prince de Hombourg » au V^e Festival d'Avignon, allait lui valoir la consécration du grand public. Il allait devenir, pour toute une génération, l'interprète idéal de Hugo dans « Ruy Blas » et de Musset dans « Lorenzaccio », « Perdican », « Octave ». Dans le même temps, sa jeunesse, sa ferveur et sa grâce triomphant à l'écran dans des films de Christian Jaque (« Fanfan la Tulipe »), René Clair (« Les grandes manœuvres »), et René Clément (« Monsieur Ripois »).

Sa disparition brutale a privé la scène française d'un de ses grands interprètes.

AVENUE JEAN-PERROT

Jean Perrot, né en juin 1904 à Rives, fit de brillantes études.

Docteur en Droit en février 1933, il fut attaché de direction au Crédit Lyonnais de Rouen, puis fondé de pouvoirs à Nancy. On lui offrit la sous-direction de Grenoble quand il fut sollicité par son beau-père pour entrer chez Sappey. Il avait trente-deux ans.

Il eut chez Sappey une activité professionnelle extrêmement efficace et fut universellement aimé de ses subordonnés.

En novembre 1942, on lui demanda de s'affilier au mouvement Franc-Tireur. Il organisa le Maquis en très petits centres, s'occupa de son ravitaillement. Fait du noyautage des administrations publiques, de l'espionnage, du contre-

espionnage. Milite pour réaliser le MUR, la fusion des trois mouvements gaullistes.

Sur la demande de ses chefs, le 23 novembre 1943, Jean Perrot se rend dans le Vercors pour un contact personnel avec ses troupes.

A leurs demandes : « Quel est votre programme, après ? », il répond : « Je ne m'occupe pas de politique, je fais la guerre ».

Le lundi 29 novembre 1943, se sentant vendu, il cherche à fuir, mais il est blessé mortellement.

L'avenue Jean-Perrot fut dénommée en son souvenir en 1944.

PLACE JEAN-RACINE

Cette rue fut dénommée le 15 juin 1932, en souvenir de ce grand dramaturge du XVII^e.

Jean Racine (1639-1699), élève de Port Royal, rompit avec les Jansenistes pour se consacrer à la carrière dramatique. Mais il se réconcilia avec eux après l'échec de Phèdre.

Soucieux de l'emporter sur Corneille, son vieux rival, Racine donna à ses tragédies une action rapide et dense, ses personnages, aveuglés par leurs passions ou écrasés par la fatalité, ne peuvent échapper à leur destin.

RUE JULES-LEMAITRE

Cette rue fut nommée en 1959 en souvenir de Jules Lemaitre (1853-1914), critique littéraire et auteur dramatique.

Elève de l'Ecole Normale Supérieure, agrégé des lettres, il fut professeur aux lycées du Havre et d'Alger, aux facultés de Besançon et Grenoble.

Critique, il a préconisé la méthode impressionniste, donnant, sans théories préconçues, son avis sur les œuvres et les hommes. Ses articles hebdomadaires sont remarquables d'aisance, de clarté, d'esprit.

Au théâtre, il a remporté de vifs succès. L'intérêt de ses pièces ne réside pas dans une action très émouvante et passionnée, mais plutôt dans la subtile analyse de sentiments un peu compliqué, la délicatesse de l'expression.

Jules Lemaitre est entré à l'Académie Française en 1895.

RUE LA BRUYERE

Ancienne voie privée, dénommée par ses créateurs en 1932, cette rue n'a été incorporée au réseau municipal qu'en 1967.

Il semble bien que le propriétaire de ce lotissement ait eu des goûts littéraires prononcés, puisque sur l'avenue La Bruyère aboutissent les rues Descartes, Boileau, Bossuet, etc...

Il n'est pas besoin de rappeler qui était Jean de La Bruyère (1645-1696), écrivain et moraliste français, auteur des « Caractères » dont les maximes et les portraits peignent d'une façon vivante et souvent cruelle les mœurs de son temps.

RUE LE NOTRE

Grenoble ne donne guère d'exemples de ces jardins dits « à la française » que créa au XVII^e siècle André Le Notre, architecte, dessinateur français de jardins et de parcs, né en 1613 et mort en 1700.

C'est peut-être par nostalgie que la municipalité donna son nom en 1954 à une rue qui, pour être agréable, n'offre pas les perspectives ouvertes à l'infini qu'aimait celui dont elle commémore le nom.

AVENUE LITTRÉ

La Bruyère, Fénelon, Boileau, Racine, voisinent avec Littré dans ce secteur ; voilà une compagnie que n'aurait pas reniée Emile Littré, né en 1801, mort en 1881, auteur du monumental « Dictionnaire de la Langue Française » qui sert de référence (Le « Littré ») à tous ceux qui se flattent de bien user de notre langue.

L'avenue fut dénommée en 1932.

PLACE LOUIS-JOUVET

Tout auprès de la Maison de la Culture voisinent la place Charles-Dullin, la rue Gérard-Philipe et la place Louis-Jouvet. De grands acteurs dont les noms ne sauraient mieux être commémorés qu'auprès de notre grande maison du théâtre.

Louis Jouvet, né en 1887, fut acteur, metteur en scène, directeur de théâtre, et dans toutes ses fonctions sut s'attirer une extraordinaire sympathie.

Il exerça naturellement un grand ascendant sur toute une génération d'hommes de théâtre qui le citent comme un modèle trop tôt disparu puisqu'il mourut en 1951.

AVENUE MALHERBE

Cette rue fut dénommée en souvenir de François de Malherbe, poète lyrique français, né à Caen (1555-1628).

Protégé de Henri IV et de Louis XIII, il n'a laissé que quelques poèmes de circonstance, des odes, des sonnets.

Ses œuvres sont conformes à ses principes : hostile à l'érudition savante et à toutes les complications du vocabulaire et du rythme, il s'oppose aux continuateurs de « La Pléiade », pour proposer une poésie aux idées claires et à l'expression nette. Cette réforme, qui ouvrait l'ère d'une poésie accessible aux honnêtes gens, lui valut l'admiration de Boileau et des écrivains classiques.

RUE MANSART

Jules Hardouin Mansart (1646-1708), petit neveu de François Mansart, architecte qui édifia — entre autre — le château de Maisons et dessina les plans du Val de Grâce.

Jules Hardouin Mansart fut l'architecte le plus important du règne de Louis XIV, pour lequel il termina Versailles, édifia Marly et le Grand Trianon. On lui doit également la place

Louis-Le-Grand (place Verdôme), et les Invalides.

Il fut successivement premier architecte du roi, surintendant des bâtiments, arts et manufactures, membre de l'Académie de peinture et de sculpture, protecteur de l'Académie de peinture et de sculpture, etc...

AVENUE MARCELIN-BERTHELOT

En souvenir de ce grand chimiste, on dénomma « rue Marcelin-Berthelot » le 12 juillet 1967, l'artère qui prolonge l'avenue Général-Champon pour aller aboutir là où s'élevait le stade d'ouverture des Jeux Olympiques.

A cet endroit se trouve maintenant la Villeneuve, et cette large rue est devenue avenue depuis le 13 janvier 1969.

Marcelin Berthelot, né en 1827 à Paris et mort en 1907, membre de l'Académie Française, fut l'auteur d'importants travaux sur la synthèse des corps organiques et sur la thermochimie.

ROUTE NAPOLEON

C'est en 1856 qu'il fut proposé de baptiser le chemin d'Eybens chemin Napoléon, en souvenir du passage à Grenoble de l'Empereur le 7 mars 1815.

Le mercredi 1^{er} mars 1815, Napoléon débarque à Golfe Juan, venant de l'île d'Elbe. Son intention est de reconquérir le pouvoir en France.

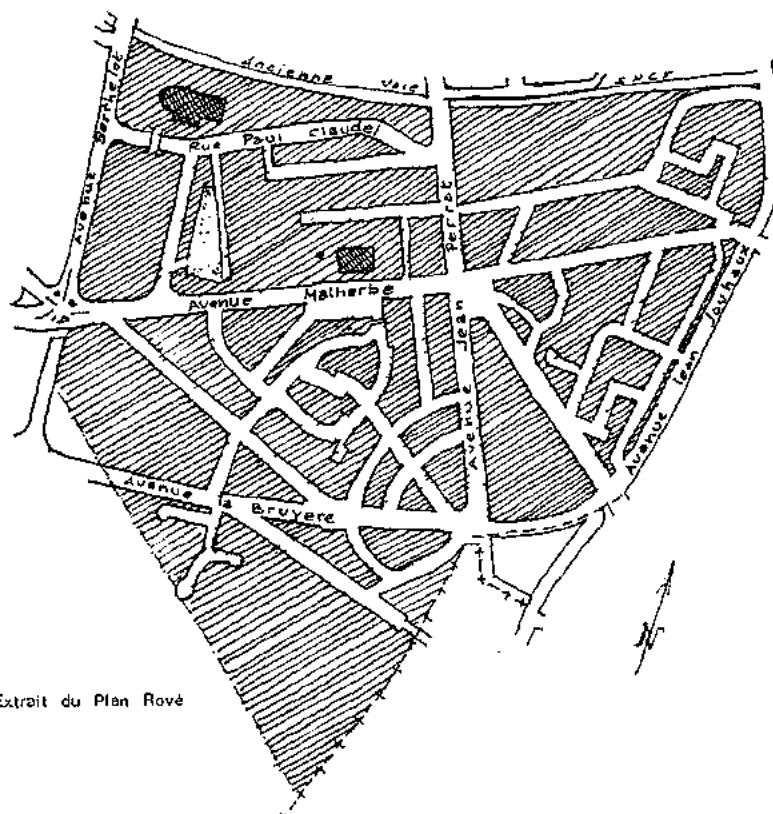
Il décide donc de regagner Paris par les Alpes. Jusqu'à Grenoble le chemin est de 320 kilomètres et il le fera en six jours !

Le mardi 7 mars, Napoléon quitte vers 6 heures l'Hôtel du Palais, à Corps, où il avait passé la nuit. A 11 heures il est à la Mure. Vers 14 heures, il se présente devant le village de Laffrey, où l'attend le Commandant de Lessard qui veut stopper là sa marche triomphale.

Mais Napoléon descend de cheval et se présente seul devant les troupes royales. Personne ne veut tirer et Napoléon est victorieux. Ce moment exceptionnel est commémoré par la statue de Napoléon installée dans la prairie célèbre, en 1930. Cette statue avait été initialement érigée sur la place d'Armes à Grenoble (actuellement place de Verdun) en 1868, grâce à une souscription du département de l'Isère. Débouloignée en 1870, elle était depuis cette date reléguée au dépôt des marbres.

Mais revenons à Napoléon qui poursuit sa route, traverse Vizille, s'engage sur la route de Brié, passe Tavernolles, puis Eybens, et se présente vers 20 heures à l'entrée de Grenoble par la Porte de Bonne. La porte ne s'ouvre pas, on l'abat.

L'Empereur est noyé dans une foule qui déborde d'enthousiasme et manque l'étouffer. Enfin il arrive sain et sauf à l'Hôtel des Trois Dauphins, rue Montorge, qu'il connaissait, ayant eu l'occasion d'y coucher lors de précédents séjours à Grenoble, alors qu'il était lieutenant d'artillerie. Les ouvriers du faubourg Saint-Joseph viennent lui offrir les battants de la Porte de Bonne et, toute la nuit, la ville fut troublée



Extrait du Plan Rové

par les explosions (bruyantes) d'enthousiasme de ses habitants.

Pour Napoléon, plus rien n'est à redouter. Aussi, après une journée de repos, il poursuit sa marche sur Paris, passant par Moirans, Rives, Bourgoin et Lyon.

RUE NICOLAS-BOILEAU

De nombreuses rues de ce quartier portent le nom de nos plus célèbres écrivains français, il était donc normal que Nicolas Boileau eut la sienne.

Né à Paris le 1^{er} novembre 1636, Boileau s'oriente d'abord vers le Droit, mais à la mort de son père, Greffier à la Grand' Chambre, qui lui laisse une large aisance, bien que reçu avocat, il décide de se consacrer aux lettres, où l'entraînaient ses goûts.

Il se lie avec Furetière, Racine, La Fontaine, Molière, Chapelle...

A partir de 1660, il commence à publier ses œuvres.

En 1677, avec Racine, il est nommé Historiographe du Roi.

En 1684, il entre à l'Académie Française.

Sa vieillesse est attristée par les infirmités et la solitude. Il meurt en 1711, à Paris, est enterré d'abord à la Sainte Chapelle dont son frère Jacques est chanoine. Mais en 1800 ses restes sont transportés au Musée des Monuments Français puis en 1819 dans l'Eglise Saint-Germain-des-Prés.

RUE NINON-VALLIN

Née à Montalieu-Vercieu en 1886, Eugénie Vallin Paré meurt à Lyon en 1961. Soprano-lyrique, elle étudie au Conservatoire de Lyon de 1907 à 1910.

Elle débute en 1911 dans « Le Martyr de Saint-Sébastien », mais c'est en Amérique du Sud qu'elle connaît un grand succès de 1916 à 1926.

Cantatrice française de l'Opéra et de l'Opéra-comique, elle chanta tous les grands rôles.

La voie n° 12 du Village Olympique fut donc dénommée par délibération le 12 juillet 1967, rue Ninon-Vallin.

RUE PASCAL

Né à Clermont-Ferrand en 1623, ce mathématicien, physicien, philosophe et écrivain français s'intéresse très tôt aux sciences.

A seize ans il écrit un Essai sur les coniques.

A dix-huit il invente une machine à calculer.

On lui doit entre autres : les lois de la pression atmosphérique et de l'équilibre des liquides, le triangle arithmétique, le calcul des probabilités et la presse hydraulique.

Il entre en relation avec les Jansénistes en 1646, se « convertit » dans la nuit du 23 novembre 1654 et se retire à Port-Royal des Champs. Il écrit les « Provinciales », dans lesquelles, prenant parti pour les Jansénistes, il accable leurs adversaires, les Jésuites.

Il meurt en 1662, laissant inachevée une « Apologie de la Religion », qui sera publiée sous le titre « Les Pensées ».

RUE PAUL-CLAUDEL

Né à Villeneuve-sur-Fère en 1868, Paul Claudel fut diplomate et écrivain. Converti au catholicisme, c'est dans sa poésie « Cinq Grandes Odes » (1911) qu'il laisse transparaître son

mysticisme. Il donne sa pleine puissance dans son théâtre : « L'Otage », « L'Annonce faite à Maria », « Le Soulier de Satin ».

Il meurt en 1955.

Dénommée en 1959, cette rue est bordée à son côté Ouest par deux édifices remarquables : La Maison de la Culture et le siège du Crédit Agricole de l'Isère.

RUE PAUL-HELBRONNER

Il semble normal que Grenoble, capitale des Alpes, ait donné à l'une de ses rues le nom du géodésien français, Paul Helbronner, qui consacra sa vie à des travaux personnels de géodésie et effectua une triangulation de la région des Alpes.

C'est lui également qui fit une mémorable liaison trigonométrique de la Corse à la France.

Il est surtout connu pour sa description géométrique détaillée des Alpes Françaises.

Né à Compiègne en 1871 et mort à Paris en 1938, il fut nommé à l'Académie des Sciences en 1927.

RUE RENE-DESCARTES

C'est le 16 juillet 1965 que la Municipalité de Grenoble décide de donner à cette rue le nom de René Descartes, philosophe, mathématicien et physicien français, né à La Haye, en Touraine (1596-1650).

René Descartes, militaire, parcourut l'Europe. En 1629, il se rendit en Hollande, où il vécut vingt ans, son séjour étant coupé par un voyage au Danemark et trois voyages en France. Il mourut à Stockholm, où il s'était rendu à la demande de la reine Christine.

On lui doit la création de la géométrie analytique et la découverte des principes de l'optique géométrique. Sa physique mécanique et sa théorie des animaux machines ont posé les bases de la science moderne.

Son apport scientifique est fondé sur l'emploi d'une méthode et sur une métaphysique qui marquent un tournant décisif. Sa méthode lui permet de se dégager des confusions de la scolastique en définissant une logique de l'idée claire et précise fondée sur la déduction allant du simple au complexe.

Il construit sa métaphysique suivant la même méthode en partant d'un doute méthodique l'amenant à faire table rase de toute connaissance non fondée ; seule subsiste la certitude de la pensée qui doute. Il en déduit l'existence même de celui qui pense : je pense donc je suis..., puis celle de Dieu, puis celle du monde extérieur.

AVENUE TEISSEIRE

Anciennement dénommée chemin de Poisat puisqu'elle conduisait de Grenoble à Poisat, cette artère prit le nom de chemin Teisseire en 1903 avant de devenir avenue Teisseire.

La famille Teisseire était une vieille famille grenobloise qui développa la fabrication de liqueur et en particulier le célèbre ratafia.

Né en 1764, Hyacinthe-Camille Teisseire donna un essor considérable à

l'entreprise familiale tout en se dévouant pour les affaires municipales. Conseiller municipal, puis sous-préfet de Tournon de 1809 à 1812. Il revint à Grenoble. Il fut élu député de l'Isère en 1829 et siégea à l'extrême gauche.

Il fut à l'origine de l'assèchement des marais de Poisat et Saint-Martin-d'Hères et c'est pourquoi on conserva à ceux-ci le nom de Terrains Telsseire où s'élève aujourd'hui la cité du même nom.

Il mourut à Grenoble le 12 septembre 1842.

RUE TURGOT

Précurseur et promoteur de la liberté du commerce et de l'industrie, Anne-Robert-Jacques Turgot naquit à Paris en 1727. Son père, conseiller au Parlement et prévôt des marchands de Paris, l'avait orienté vers des études théologiques en Sorbonne, mais il préféra abandonner l'état ecclésiastique en 1752 pour acheter une charge au Parlement. Nommé intendant à Limoges, il publia de nombreux écrits économiques qui retiennent l'attention de Louis XVI. Ce dernier lui confia, en 1774, la charge de contrôleur général des Finances.

Il souhaitait équilibrer le budget, réduire les dépenses inutiles et créer un impôt nouveau que paieraient tous les Français.

Il préconisait le libéralisme économique et supprima les douanes intérieures.

Malheureusement, il se heurta aux privilégiés qui finirent par obtenir du Roi sa disgrâce en mai 1776.

Il se retire alors de la vie publique et meurt en 1781 en refusant le secours de l'Eglise.

La municipalité de Grenoble honora sa mémoire le 21 mai 1954 en lui dédiant une rue.

POINTS DE VENTE DE LA RELIURE DECOREE AU PRIX DE 10 F

- « Affiches de Grenoble, 9, rue de Paris, Grenoble ;
- Optique Jean Barnoin, 5, rue Thiers, Grenoble ;
- Hi-Fi Tempo, 6, boulevard Maréchal-Foch, Grenoble ;
- « Le 38 », 34, rue Colonel-Bougault, Grenoble.

Nous remercions les nombreux lecteurs qui nous ont fait parvenir de très intéressantes informations concernant certaines rues. Nous ferons paraître un courrier des lecteurs à la fin de la parution des vingt et un quartiers.

Nous pouvons donc encore tenir compte de vos documents.

Merci de nous les adresser à :

J. C. E. GRENOBLE
Commission 1001
8, boulevard Gambetta
38000 GRENOBLE

Quartier Foch - Aigle - Libération

(I)

L'AIGLE : Ce nom fut donné à ce quartier parce qu'une auberge qui y était située portait comme enseigne « A l'Aigle Impériale ».

Cette auberge avait pris ce nom en souvenir des soldats de Labédoyère qui, envoyés pour repousser Napoléon de retour de l'île d'Elbe, arborèrent à cet endroit de la ville, les aigles impériales qu'ils avaient cachées dans leurs tambours et se joignirent à la troupe qui accompagnait Napoléon.

Près de l'auberge un pensionnat fut construit en 1884 ; il prit le nom de Pensionnat de la Salle ou pensionnat de l'Aigle.

RUE ANDRE-MAGINOT

Ce sénateur était ministre de la Guerre depuis trois semaines quand il défendit, devant le Parlement, le projet de défense des frontières proposé par ses prédécesseurs ; il le fit adopter le 14 janvier 1930. C'est pourquoi il a laissé son nom à ce système de fortification permanente dont la pénible gestation divisa le Haut Commandement français, et dont la fin tragique souligna l'inadéquation à la situation stratégique.

Combattant et mutilé de la Grande Guerre, André Maginot, né en 1877, mourut en 1932 après avoir été plusieurs fois ministre de la Guerre à partir de 1922.

Le Conseil Municipal, dans sa séance du 18 novembre 1938, décida de donner son nom à une rue de la ville, après que le rapporteur, M. Rey, en eût donné la justification, montrant tout l'espoir qui était mis dans cette ligne de défense :

« André Maginot, combattant et mutilé de la Grande Guerre, ancien ministre de la Défense Nationale, parlementaire au patriotisme clairvoyant et sans défaillance, qui sut avec une vigilance que rien ne put déjouer, avec une ténacité que soutenait la vision précise des dangers qui menaçaient nos frontières, réaliser cette cuirasse puissante que la reconnaissance de tout un pays a désignée sous le nom de « Ligne Maginot ». Après l'alerte de septembre dernier, aujourd'hui mieux qu'hier, nous comprenons ce que nous devons à celui qui, avant de mourir, a doté son pays d'une telle protection. »

RUE DE BELLEDONNE

Le massif de Belledonne se trouve dans l'axe de cette rue, ce qui explique l'origine d'une dénomination datant de 1888.

SQUARE CHARLES-MICHEL

Ayant pour tenant la rue du Général-Janssen, et pour aboutissant le boulevard Maréchal-Foch, le square Charles-Michels a été dénommé en juillet 1948.

Profitant du calme de ce petit square, les promeneurs peuvent essayer d'imaginer la vie trépidante qui fut celle de Charles Michels, député de Paris après la Révolution Française.

Il mourut, fusillé à Chateaubriand, le 22 octobre 1841.

RUE CLAUDE-DEBUSSY

C'est en 1956 que la Municipalité de Grenoble donna au prolongement de la rue Sidi-Brahim le nom de Claude Debussy, en hommage à ce compositeur français né à Saint-Germain-en-Laye (1862-1918).

Ses recherches harmoniques, son récitatif, son art évocateur, ses préludes, ses études pour piano, son ballet Jeux (1912), ont renouvelé le langage musical.

RUE COLONEL-DUMONT

Henry Dumont, né à Verney-Voltaire (Ain) le 21 août 1880, appartenait à une famille d'origine savoyarde et se fixa lui-même en Savoie.

Officier de réserve, il partit en 1914 comme lieutenant, gagna sur les champs de bataille ses galons de capitaine, fut trois fois blessé, cinq fois cité, et reçut la Croix de la Légion d'honneur sur son lit d'hôpital.

Lieutenant-colonel de réserve depuis 1935, Henry Dumont, bien que père de six enfants, partit au début de la guerre de 39, à la tête du 614^e régiment de pionniers. Vers le 20 juin 1940, au moment où les colonnes ennemies avançaient en direction de Grenoble, le lieutenant-colonel Dumont était appelé par le Général Cartier pour assurer la défense de notre ville avec des troupes hâtivement rassemblées.

Sans perdre un instant, car le temps presse, le lieutenant-colonel Dumont organise les abords de l'Isère à proximité de Saint-Gervais. Le 24 juin au soir, ayant appris par ses agents de liaison que l'ennemi arrivait avec des engins cuirassés, le vaillant officier voulut s'assurer lui-même du bon état de l'organisation défensive et se rendit avec son officier adjoint jusqu'à un détachement qui venait d'être attaqué.

C'est là, sur les bords de l'Isère, à vingt heures trente, qu'il a été frappé en pleine poitrine par un obus de tank allemand. Le lieutenant-colonel Dumont, défenseur de Grenoble, tombait pour la France le dernier jour et aux dernières heures des hostilités.

SUITE QUARTIER FOCH-AIGLE-LIBERATION
AU PROCHAIN NUMERO

les mille et une rues de grenoble

PAR LA JEUNE CHAMBRE ECONOMIQUE

Quartier Foch - Aigle - Libération

(II)

RUE COLONEL-LANOYERIE

C'est en 1948 que la municipalité de Grenoble décida de rendre hommage au Colonel Lanoyerie qui apparaît comme l'un des plus authentiques héros de la résistance du Dauphiné et l'un des principaux artisans de la Libération.

Paul Lanoyerie est né à Valence en 1884. Il est issu d'une grande famille du Diois dont les vieilles traditions républicaines méritent d'être signalées.

Dès son plus jeune âge, Paul Lanoyerie n'a qu'une ambition : embrasser la carrière des armes. Il met toute son ardeur dans ses études et sort de Saint-Cyr en 1906.

Pendant la guerre de 1914-1918 il fait héroïquement son devoir et se distingue par ses qualités exceptionnelles d'entraîneur d'hommes et de combattant. Capitaine en 1915, il est fait Chevalier de la Légion d'honneur en 1916, après les batailles de Verdun et de la Somme. En 1918, il est nommé chef de bataillon et, à trente-trois ans, il est l'un des plus jeunes commandants de l'Armée Française. Très grièvement blessé le 27 octobre 1918 au cours des derniers combats, il termine comme Officier de la Légion d'honneur avec cinq citations dont quatre à l'ordre de l'Armée.

Ses blessures ayant fortement altéré sa santé, le Commandant Lanoyerie doit se résigner à demander sa mise en disponibilité puis sa mise à la retraite en 1931. Il quitte donc l'Armée avec le grade de lieutenant-colonel. Dès ce jour, il continue à servir l'Armée, il s'occupe hâtivement des Ecoles de Perfectionnement des Officiers de réserve. Il reçoit en 1937 le titre de Colonel comme remerciement aux très nombreux services rendus.

Pendant la deuxième guerre, le colonel Lanoyerie aurait pu rester tranquillement chez lui, mais sa nature le pousse à reprendre en septembre 1939 le commandement d'une demi-brigade ; il remplit sa mission avec toujours autant d'autorité et de compétence en barrant à l'invasion allemande la ligne du Rhône vers Seyssel et Bellegarde.

Démobilisé en 1940 le Colonel Lanoyerie s'installe à Grenoble. Dès 1941, il se met au service de la résistance active, puis de « Combat », où il s'em-

ploie à recruter des bonnes volontés en vue de la mise sur pied d'une armée secrète. A la fin de 1942 le Colonel Lanoyerie se met en relation avec le colonel Franklin et organise avec celui-ci un vaste réseau dans toute la France, réseau qu'il mettra lui-même sur pied dans l'Est et qui prendra le nom de réseau Gallia.

De son appartement de la rue Vauhan, sous la pseudonyma de « Mont Blanc » puis de « Pierre », il dirige ses activités en s'entourant de nombreux collaborateurs répartis dans les dix départements de la région Rhône Alpes. Citons parmi ses plus fidèles collaborateurs le Commandant Reynier, le Capitaine Armand, le Capitaine Veron-Lacroix, le Docteur Valois et le Colonel Defrasne.

Sous sa direction ils accomplissent d'innombrables missions. Certains, infiltrés dans toutes les administrations, fournissent à la France Libre tous les renseignements nécessaires, d'autres surveillent les unités allemandes, identifient les régiments, les divisions, et tiennent à jour le plan de bataille de l'Armée Allemande, d'autres assurent la liaison avec le Central de Lyon et enfin d'autres dressent les emplacements des ouvrages à détruire ou à protéger le jour du débarquement et protègent les services du contre-espionnage allemand en supprimant ses agents.

A Lyon, où le colonel Lanoyerie s'est installé avec sa femme pour diriger le réseau Gallia, il apprend que la Gestapo lyonnaise a perquisitionné à son domicile de Grenoble et qu'elle est sur ses traces. Il sera arrêté ainsi que sa femme le 4 août 1944 et incarcéré à la prison de Montluc à Lyon, dans une cellule de 1 m 80 sur 2 m, avec sept autres détenus.

La Gestapo se rendra vite compte de la personnalité du Colonel Lanoyerie et ne cherchera même pas à le torturer pour savoir les secrets de son réseau, se doutant que même avec les pires tortures il ne serait pas le genre d'homme à parler.

Le 15 août, après le débarquement réussi dans le Midi, la Gestapo décide de supprimer tous les détenus importants de la prison Montluc et, le 20 août au matin, ils furent cent vingt à être conduits à Saint-Genis-Laval pour être fusillés de deux balles de mitraillette

dans la nuque. Ce massacre eut lieu dans une vieille maison abandonnée que la Gestapo fit sauter à la dynamite pour qu'on ne reconnaisse pas les corps.

RUE COMMANDANT-DE-REYNIÉS

C'est en 1948 que la Municipalité de Grenoble décida de donner à cette rue le nom du Commandant de Reyniès.

Le commandant de Reyniès participa avec le Commandant Bulle à la lutte clandestine en 1942 quand les Allemands occupaient le territoire.

Plus connu sous le nom de guerre de Sylvain, il prit le commandement à l'échelon départemental de l'Organisation de Résistance de l'Armée (ORA), armée secrète qui était dirigée sur le plan national par le Général Frère puis par le Général Verneau.

Le commandant de Reyniès commanda le 6^e Bataillon de Chasseurs Alpins.

RUE COMMANDANT-GILLOT

C'est en 1941 que la Municipalité de Grenoble décida de donner à cette rue du Quartier des Grands Boulevards le nom du Commandant Gillot.

Antoine Gillot est né à Lyon en 1893. Il fit ses études à Grenoble et fut nommé lieutenant le 1^{er} août 1914.

Il participa activement à la guerre de 1914-1918 et fut tué par un projectile ennemi au début de la deuxième guerre le 8 novembre 1939 à Forbach.

RUE DU COMMANDANT-ROSAN

C'est en 1948 que la Municipalité de Grenoble décida de donner à cette rue le nom du Commandant Rosan.

Le Commandant Rosan, dit Lanval, fut le fondateur et l'animateur des Maquis de Maurienne et du Dévoluy.

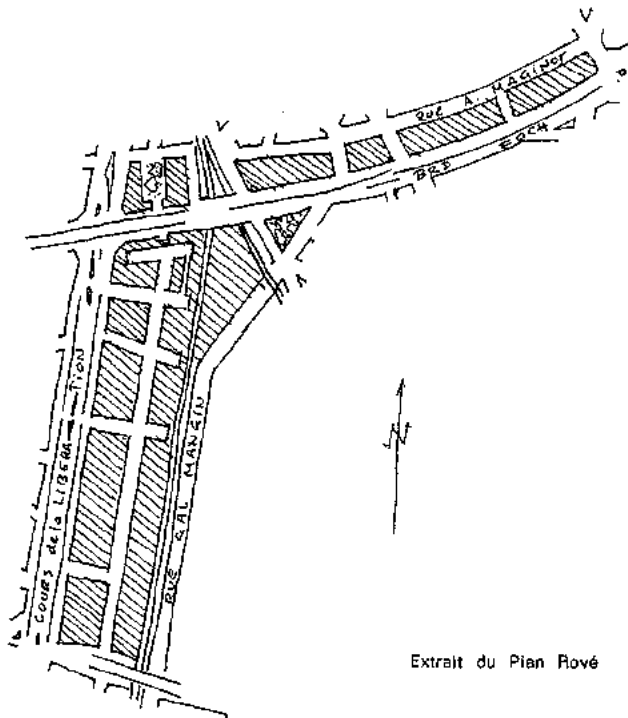
Il est mort en déportation en pleine jeunesse.

IMPASSE EYMARD

Vraisemblablement dénommée ainsi en souvenir du Docteur Sylvain Eymard.

Ce médecin était un assez curieux personnage. Fils de notaire de village, il est né à Lanchâtre le 18 janvier 1792, mais c'est à Grenoble qu'il passa toute son enfance.

Se sentant une véritable vocation médicale, il commence, sur les conseils



Extrait du Plan Revu

du Docteur Billerey, à fréquenter l'Hôpital et, tout en suivant des cours de latin, il se donne avec passion aux études médicales à l'Ecole de Médecine de Grenoble, que vient de créer un décret impérial.

En 1809, sans avoir terminé ses études il part aux armées comme chirurgien sous-aide : il a dix-sept ans.

Il soigne les blessés à Wagram, manque de mourir du typhus à Vienne, où il assiste aux préliminaires du mariage de Marie-Louise, puis rentre en France pour terminer sa médecine à Montpellier.

Après des aventures tragi-comiques de toutes sortes, il revient à Grenoble où, en attendant d'exercer la médecine, il occupe son temps à faire de la musique, à écrire des vers, à étudier le grec, à faire des expériences d'électricité ou de magnétisme, il entreprend même un roman jamais achevé.

En 1816, il quitte Grenoble pour s'établir comme médecin à Saint-Jean-en-Royans, puis à Pont-en-Royans.

En 1824 il se retire dans son village natal où il vit jusqu'à sa mort le 16 décembre 1869.

RUE GALLICE

Anne-Marie Sophie Descolle, plus célèbre sous le nom de Madame Veuve Gallice, est née à Grenoble en 1784. Elle est décédée dans cette même ville le 16 avril 1857, mais avait laissé, par son testament olographe daté du 7 juin 1850, tous ses biens et immeubles en legs à la ville de Grenoble.

Cette bienfaitrice précisait cependant qu'elle souhaitait que les revenus de la succession récompensent un jeune homme pauvre doué pour les arts, les sciences ou les lettres. Mais l'intervention des héritiers naturels contribua à réduire cette somme de moitié, décision qui fut entérinée par décret impérial le 2 avril 1958.

Ainsi donc, la ville ne recueillit que 21 200 F, somme qui rapporta annuel-

lement 907 F. Cette rente « fut très exactement employée suivant les intentions de la testatrice ».

La dénomination de cette rue fut décidée par délibération municipale le 29 novembre 1911.

RUE GENERAL-JANSSEN

Dénommée le 20 décembre 1940

Gaston Janssen est né à Grenoble le 28 janvier 1884 ; il a fait ses études dans notre ville. Il suivit la carrière militaire après avoir été reçu à l'Ecole Polytechnique en 1905. Il fit la guerre de 1914-1918 comme lieutenant puis comme capitaine. En 1918, il est appelé au ministère de la Guerre. Promu chef d'escadron d'artillerie dans un régiment à Vincennes, il sera par la suite nommé professeur de tactique à l'Ecole de Guerre avec le grade de lieutenant-colonel ; plus tard il prendra, comme colonel, le commandement du 61^e régiment d'artillerie à Metz. Général de brigade en décembre 1936, il commandera par intérim, en avril 1939, la 12^e division d'infanterie motorisée à Châlons-sur-Marne. Général de division, il combattra sur le front de Lorraine et des Flandres ; au prix de lutttes les plus dures, il ramènera sa division jusqu'à Dunkerque, où il sera chargé de la défense d'un secteur avec mission de constituer le dernier élément de résistance. Le 2 juin 1940, au fort des Dunes, le général Janssen sera tué à son poste de commandement. La croix de guerre et la médaille militaire salueront sa mort héroïque.

RUE GENERAL-MANGIN

Dénommée le 16 juin 1967

Le Général Charles Mangin, né à Sarrebourg (1866-1925), participa aux guerres coloniales et à la bataille de Verdun en 1916.

PLACE GUSTAVE-RIVET

Gustave Rivet est né à Domène le 25 février 1848. Son père, originaire d'une famille de Chapareillan, était instituteur. Le jeune Gustave, après une dizaine d'années passées à Domène, fut admis en 1859 au Lycée de Grenoble, qu'il fréquenta jusqu'en 1864.

Elève du collège Sainte-Barbe à Paris, licencié ès lettres au lendemain de la guerre de 1870, il débute sa carrière universitaire en acceptant un poste de professeur au collège de Dieppe. Bientôt révoqué pour ses idées républicaines, Gustave Rivet est réintégré au Collège de Meaux, puis au Lycée Charlemagne de Paris.

Ami de Victor Hugo, Gustave Rivet est nommé, après les élections républicaines de 1877, chef de cabinet du Directeur de la Presse, puis du sous-secrétaire des Beaux-Arts, inspecteur des Théâtres.

En 1883, sollicité par ses amis, Gustave Rivet se porte candidat à la députation pour succéder à Bravet, maire de Chapareillan, vice-président du Conseil Général, député de la première circonscription de l'Isère. Gustave Rivet est brillamment élu avec cinq mille voix de majorité sur son concurrent.

Député de 1883 à 1903, puis sénateur jusqu'en 1924, Gustave Rivet siégeait au Parlement avec la gauche radicale. Il devint questeur, puis vice-président du Sénat.

Journaliste et écrivain de talent, Gustave Rivet, qui avait été secrétaire de Victor Hugo, est l'auteur d'une dizaine de pièces de théâtre, de poésies nombreuses et d'un volume sur « Victor Hugo chez lui ».

Il mourut au mois de juin 1936. Il est inhumé à Domène, où un monument élevé à l'entrée du cimetière perpétue sa mémoire.

C'est en octobre 1936 qu'on dénomma cette place. Muller écrit au sujet de cet emplacement : « Il y a cinquante ans seulement, ici, c'était la campagne. Là, il y avait une grande ferme. Et là, de nombreux jardins que les Grenoblois venaient cultiver le dimanche... ».

COURS JEAN-JAURES

Cette belle artère avait été créée à la demande de Nicolas Prunier de Saint André, Président du Parlement de Grenoble, entre 1660 et 1664.

Elle fut plantée d'arbres sur huit kilomètres, aux frais du Parlement et selon le désir de Saint André qui lui donna son nom.

Cette belle artère rectiligne, considérée pendant longtemps comme une des plus belles promenades de France, reliait Grenoble au Pont de Claix construit sous les ordres du Duc de Lesdiguières. Ce pont était à l'origine fermé par une porte en fer forgé, en forme de herse. Côté Grenoble, jusqu'au début du XX^e siècle, le cours Saint-André était également fermé par une grande grille appelée « Porte Saint-André ».

C'est le 7 juillet 1920 que le Conseil Municipal décida de remplacer le nom de cours Saint-André par cours Jean-Jaurès, soit six ans après sa mort violente puisque Jaurès fut assassiné

RUE ANDRÉ-ABRY

Cette voie honore la mémoire d'un jeune et brillant ingénieur des Établissements Neyret-Beyllier et Picard-Pictet, mort dans des circonstances qu'un quotidien régional du 6 octobre 1944 relate ainsi :

« Il y a un an, jour pour jour, tombait à Grenoble la première victime de l'oppression allemande... »

Le mercredi 6 octobre 1943, à 19 h 40, un ingénieur hydraulicien du plus brillant avenir, M. André Abry, sortait de son domicile, 5, rue de Palanka, pour aller rejoindre sa femme qui, dix jours plus tôt, avait enrichi leur jeune foyer d'un petit garçon. En face, autour du Cinéma Royal, alors réservé aux menus plaisirs des feldgraus, des sentinelles faisaient les cent pas dans la perpétuelle terreur d'un attentat patriotique.

« Avant de continuer sa route, André Abry voulut prendre quelque chose dans le garage qu'il possédait au rez-de-chaussée de son immeuble. Il se baissa pour soulever le rideau de fer, déposant sa serviette à terre. »

« De l'autre côté du trottoir, un soldat boche vit une menace dans ce geste anodin. Epouvanté, il épaula et, sans sommation, tira. André Abry tomba au milieu d'une mare de sang. Mais le lâche assassin ne se sentit pas rassuré pour autant : pendant de longues minutes, il menaça de son arme les gens qui manifestaient la volonté de porter secours au blessé. »

« ...De longues minutes, pendant lesquelles le premier martyr grenoblois se vida de tout son sang. La blessure aurait pu ne pas être mortelle, parce que la balle avait frappé au défaut de l'épaule. Mais cette balle était un projectile spécial, infernale invention teutonne : un morceau d'acier dont la pointe avait été sciée, qui avait tout labouré sur son passage et déchiqueté le poulmon. »

« En arrivant à l'hôpital où on avait enfin pu le conduire, André Abry rendait le dernier soupir. Il disparaissait à trente-deux ans, quatrième victime dans sa famille de la barbarie allemande, puisque son père avait été tué pendant la guerre de 1914 et que ses deux frères étaient prisonniers en Allemagne. »

« Ce crime, le premier que les Allemands commettaient dans notre région après une occupation de moins d'un mois, souleva l'indignation universelle. Les occupants eux-mêmes crurent devoir s'apitoyer avec hypocrisie. Un officier supérieur vint présenter des excuses que M^{me} Abry refusa avec hauteur, promettre des réparations et annoncer à la mère, arrivée sur ces entrefaites, le rapatriement de ses deux autres fils. Le représentant du gouvernement de Vichy parla aussi de pension, d'adoption de l'enfant par l'Etat. Est-il besoin de dire qu'aujourd'hui les deux frères prisonniers sont encore dans les geôles allemandes, que la famille de l'assassiné n'avait reçu au moment de la Libération, ni argent, ni pension ?... Le seul réconfort qu'elle eut fut l'hommage passionné de la population lors des funérailles. »

« Ce jour-là, samedi 9 octobre, le patriotisme des Grenoblois explosa. Une foule immense envahit l'église Saint-Louis, déborda sur le parvis, inonda la place Grenette jusqu'aux abords de l'Hô-

tel Moderne où les oppresseurs tenaient leur quartier général. Et l'on vit, en pleine occupation, ce spectacle inouï de milliers de personnes apportant leur tribut de vénération à l'assassiné, sous les yeux des assassins ; on entendit un homme courageux faire le panégyrique du lieutenant Abry « tombé au champ d'honneur » et les assistants hacher ce discours d'innombrables cris de « Vive la France ! ».

« Puis le cortège serpenta à travers la ville, tellement long que la tête arrivait au terme du pèlerinage que la fin quittait à peine l'église Saint-Louis où pénétrait au même instant un groupe pitoyable qui venait faire baptiser le fils du mort. »

« Ce n'était pas encore suffisant pour satisfaire l'indignation publique. La « Marseillaise » jaillit, spontanée, sur la place Notre-Dame, malgré les policiers et malgré les soldats allemands, aussi vert-de-gris de terreur que leurs uniformes. Une auto pleine d'officiers boches dut stopper, les occupants montrer leurs mitraillettes pour forcer le passage. »

« Et la foule continua sa manifestation. Elle alla hurler devant la Gestapo et devant la Milice. Sublime inconscience ou formidable « culot » ?... Non ! décision farouche de clamer la haine de l'envahisseur et de ses procédés. On tremble pourtant d'un effroi rétrospectif maintenant que nous avons vécu les mois qui suivirent, peuplés de pillages, d'incendies, de déportations, d'assassinats. »

« Ce jour-là, Grenoble prouva vraiment aux nazis stupéfaits que ni la force ni l'oppression, ni la cruauté ne pouvaient abattre le patriotisme des « brûleurs de loups ». »

« Après le 6 octobre 1943, on vit bien d'autres meurtres et peu de jours

passèrent sans qu'il y eût une, deux, trois, dix et même vingt victimes. »

« Mais André Abry avait ouvert le martyrologue ; ses grandioses funérailles furent le premier geste public de résistance à l'occupation allemande. Aussi, en cet anniversaire, nous devons nous souvenir, nous souvenir à jamais. »

Cette rue a été dénommée le 21 mai 1959.

RUE ALBERT-REYNIER

Le Rapporteur de la Commission municipale, dans la séance du 21 mai 1954, s'exprime ainsi :

« Albert Reynier est né à La Motte-d'Aveillans en 1889, il participe à la guerre de 1914-1918 qu'il termine comme capitaine. Mobilisé en 1939, il est nommé chef de bataillon du génie et après l'Armistice de 1940 devient, sous le nom de Vauban, le Chef départemental de l'Armée Secrète. Il organise à la fin de 1943 le Maquis du Grésivaudan dont il devient le chef militaire. Nommé à la Libération Préfet de l'Isère, il meurt subitement le 21 janvier 1949. Il était Officier de la Légion d'honneur, Croix de guerre et Rosette de la Résistance. Tous nos concitoyens ont encore présent à la mémoire le souvenir de celui qui fut l'un des chefs prestigieux de la Résistance locale. »

Ainsi fut dénommée cette rue qui, traversant le cours de la Libération, réunit la rue Louise-Michel et l'extrémité de la rue Verlaine.

Le 6 juin 1964, une plaque commémorative était dévoilée, sur sa maison du hameau des Bonthoux, à La Motte-d'Aveillans, au cours d'une émouvante cérémonie, en présence de M. le Préfet Doublet, de M. le Maire de La Motte, Lucien Ravet, de Clément Chavant, président de l'Amicale des Pionniers du Vercors. On peut y lire l'inscription suivante :

« Ici est né le 16 octobre 1889 Albert Reynier, Commandant Vauban dans la résistance, préfet de la Libération, décedé le 21 janvier 1949. Les Résistants en hommage reconnaissant. »

RUE ANATOLE-FRANCE

Le 30 décembre 1924, la municipalité ayant jugé désuète l'appellation de chemin du Petit-Séminaire, compte tenu de l'importance grandissante de cette voie, décida de lui donner un nom plus à la mesure de ses dimensions.

Anatole François Thibault voit le jour le 16 avril 1844 à Paris, rue Voltaire.

Son père tient, quai Malaquais, étal de bouquiniste à l'enseigne de la « Librairie de France », de là sans doute, plutôt que d'un mouvement d'orgueil, le « nom de plume » que son fils assumera.

Comme écrivain, il se révèle par la publication, en 1881, d'un nouveau livre : « Le crime de Sylvestre Bonnard, membre de l'Institut » qui lui vaut d'emblée sa notoriété. Son œuvre est immense.

Prix Nobel de littérature en 1921, il meurt à la Bechellerie (Indre-et-Loire) le 12 octobre 1924.

SUITE QUARTIER RONDEAU-LIBERATION
AU PROCHAIN NUMERO

POINTS DE VENTE
DE LA RELIURE DECOREE
AU PRIX DE 10 F

- « Affiches de Grenoble, 8, rue de Paris, Grenoble ;
- Optique Jean Barnoin, 5, rue Thiers, Grenoble ;
- Hi-Fi Tempo, 6, boulevard Maréchal-Foch, Grenoble ;
- « Le 38 », 34, rue Colonel-Bougault, Grenoble.

Nous remercions les nombreux lecteurs qui nous ont fait parvenir de très intéressantes informations concernant certaines rues. Nous ferons paraître un courrier des lecteurs à la fin de la parution des vingt et un quartiers.

Nous pouvons donc encore tenir compte de vos documents.

Merci de nous les adresser à :

J. C. E. GRENOBLE
Commission 1001
8, boulevard Gambetta
38000 GRENOBLE

les mille et une rues de grenoble

PAR LA JEUNE CHAMBRE ECONOMIQUE

Quartier Rondeau-Libération

(II)

AVENUE BEAUMARCHAIS

Pierre-Auguste Caron de Beaumarchais, dont le nom fut donné à cette avenue en 1938, est né à Paris (1732-1799).

Cet écrivain est surtout connu par ses comédies dont les plus marquantes sont « Le Barbier de Séville » et « Le Mariage de Figaro ».

CHEMIN BEAUSEJOUR

L'appellation donnée à cette ancienne voie privée, le 19 août 1920, a sans doute été choisie en raison de la proximité d'une villa « Beauséjour » située sur le cours de la Libération.

AVENUE DE BEAUVERT

Dénommée en 1919 puis classée en 1935 dans le réseau municipal, cette avenue porte le nom évocateur de verdure du quartier voisin vers lequel elle conduit.

RUE BLÉRIOT

Cette voie nouvelle, créée en 1941, reçut le nom de Louis Blériot, par décision du Conseil Municipal le 5 mars de la même année.

Louis Blériot, né en 1872, est le premier homme qui a traversé la Manche, le 25 juillet 1909, de Calais à Douvres, sur un avion monoplane qu'il avait construit lui-même.

Passionné d'aviation, il crée ensuite une école, puis devient propriétaire et directeur d'un important établissement de constructions aéronautiques.

Vingt ans après, il renouvelle son exploit, sur le même type d'appareil. Il meurt en 1936.

RUE CAPITAINE-BELMONT

Cette petite voie, entre l'avenue du Général-Mangin et le cours de la Libération, était encore, en 1970, une voie privée.

Elle est située dans un quartier qui regroupe différentes voies portant des

noms d'hommes militaires qui se sont illustrés pendant la seconde guerre mondiale.

RUE CAPITAINE-CAMINE

En 1908, existait une voie privée qui reliait le cours Saint-André au chemin du Petit-Séminaire, devenu depuis la rue Anatole-France.

Les riverains de ce chemin, désirant la faire entrer dans le réseau des rues municipales, décident, le 20 janvier 1912, par voie de pétition, de l'offrir à la ville de Grenoble.

Par délibération du 22 avril 1912, le Conseil Municipal accepte l'offre.

La nouvelle rue ainsi créée porte le nom d'un aviateur militaire, le Capitaine Camine.

RUE CAPITAINE-POITEAU

Beaucoup de Grenoblois qui ont vécu la seconde guerre mondiale ont, pour le moins, entendu parler du Capitaine Poiteau.

Il est en effet connu dans notre région sous le nom de Stéphane.

Ce militaire commence sa brillante carrière avec le 140^e R.I.A., en 1939-1940, par une campagne qui lui vaut deux citations. Puis, après deux années à Meknès, où il est lieutenant au 28^e R.T.M., il revient en France en octobre 1942 et participe à l'organisation de l'armée secrète dans le massif de Belledonne, où il organise « La Compagnie Stéphane ».

Le Capitaine Poiteau obtient une troisième citation de l'armée ainsi que la Légion d'honneur à la campagne de France de 1944-1945 avec le 15^e B.C.A.

Il meurt le 5 avril 1952, à l'âge de trente-deux ans, à Hanoï, au service de l'armée.

La rue qui honore sa mémoire a été dénommée le 21 mai 1954, décision qui a été approuvée le 19 août suivant.

RUE CLAUDE-LORRAIN

Cette rue fut dénommée en 1938.

Claude Lorrain est né à Champagne, près de Mirecourt en 1600. Il passa

une grande partie de sa vie à Rome où il s'était lié d'amitié avec Poussin. C'est l'un des maîtres du paysage. Il mourut en 1662.

RUE COMMANDANT-BULLE

C'est en 1954 que la Municipalité de Grenoble décide de donner à cette rue le nom du Commandant Bulle.

Le Commandant Jean Bulle est né le 8 septembre 1913 à Pontardier.

Il sort de Saint-Cyr en 1935 et prend ensuite le commandement de la section des éclaireurs skieurs. Il est chargé en 1940 de surveiller le Col de la Saignée. Au mois de juin il subit plusieurs attaques de l'ennemi et, pendant cinquante heures, sans manger, ni boire, ni dormir, résiste avec une poignée d'hommes à tous les assauts. L'armistice les trouvera exténués mais tenant bon.

En 1941 il est versé au 6^e B.C.A. où il est décoré de la Légion d'honneur et de la Croix de Guerre en récompense de sa magnifique conduite pendant la guerre.

Il entre ensuite dans la Résistance et organise le Maquis du Beaufortin en Savoie.

En 1944, il investit Albertville à la tête de son bataillon et, sur proposition des Allemands encerclés, va discuter avec eux la reddition de la ville pour éviter des pertes parmi la population civile.

Arrêté par trahison, il est amené à Chambéry et fusillé lâchement la veille de la Libération, le 22 août 1944.

Le 7^e B.C.A. de Bourg-Saint-Maurice, qui fut son ancien bataillon, porte aujourd'hui le nom de bataillon Bulle.

RUE COMMANDANT-NAL

En 1954, la Municipalité de Grenoble décide de donner à cette rue le nom de rue Commandant-Nal.

Né à Die en 1902, Louis Nal est capitaine d'artillerie au moment de la déclaration de guerre en 1939. Sa brillante conduite dans le Nord de la France, en 1940, lui vaut une citation à l'ordre de l'Armée.

Fait prisonnier, il est rapatrié en décembre 1940 comme grand malade. Dès 1941, il entre dans la Résistance et devient sous le pseudonyme de Capitaine Brunet, chef départemental des groupes francs de l'Isère avec lesquels

il organise plus de deux cents actions directes contre l'ennemi.

Il est nommé chef départemental des forces de police et de maintien de l'ordre de la Libération ; mais terrassé par la maladie, il doit suspendre ses fonctions en février 1945.

Il est élu conseiller municipal et adjoint au Maire de Grenoble en 1947. Pendant près de deux ans il exerce avec le même courage et la même volonté son mandat municipal, mais le mal finit par l'emporter et il meurt le 13 juin 1949.

RUE COROT

C'est en 1938 que le Conseil Municipal décide de donner à cette rue le nom de ce peintre français : Camille Corot.

Camille Corot est né à Paris (1796-1875). Il est considéré comme l'un des plus grands maîtres du XIX^e tant pour ses paysages que pour ses figures.

Son style est simple, sensible et pur.

AVENUE DE L'ECOLE VAUCANSON

Grenoble prenant de l'importance et de l'extension, le quartier de l'Ancien Petit Séminaire fut remanié en 1925.

Paul Mistral et sa municipalité décidèrent en effet d'y installer l'Ecole Technique Vaucanson qui devint d'ailleurs un lycée.

Ce dernier, conformément à sa vocation, porte tout naturellement le nom de ce Grenoblois qui se passionna toute sa vie pour la mécanique (cf Quartier Centre Ville).

A partir du cours Saint-André, devenu aujourd'hui cours de la Libération, une rue fut ouverte qui conduit à ce lycée et c'est donc fort logiquement qu'elle fut cette même année de 1925 dénommée avenue de l'Ecole Vaucanson.

RUE GENERAL-GARIBALDI

Dénommée le 19 décembre 1969

Garibaldi (Riciotti), général italien fils de Guiseppe Garibaldi, patriote italien, est né à Montevideo (1847-1924).

Il forma en 1914, au service de la France une légion italienne où combattirent ses six fils.

RUE GENERAL-MANGIN

Dénommée le 16 juin 1967.

Le Général Charles Mangin, né à Sarrebourg (1866-1925), participa aux guerres coloniales et à la bataille de Verdun en 1916.

RUE GREUZE

La municipalité dénomma cette rue, rue Greuze, en souvenir de Jean-Baptiste Greuze, peintre graveur français, né à Tournus (1725-1805).

Il est l'auteur de compositions sur des sujets moralisants : « L'Accordée de village », « La Malédiction Paternelle », « Le fils puni », « La cruche cassée », « La pitié filiale »...

RUE LEON-BOURIJADE

Faut-il s'étonner que ce soit pendant l'occupation, en 1941, que le nom de Léon Bourjade fût donné à cette rue proche de l'Ecole Vaucanson.

Peut-on dire que notre conseil municipal fit un acte de résistance passive puisque Léon Bourjade est un aviateur qui s'illustra pendant la première guerre par quarante victoires en combat aérien.

COURS DE LA LIBERATION

Venant du sud, c'est évidemment par le cours Saint-André que les troupes américaines entrèrent à Grenoble en août 1944.

Les épisodes de la libération de notre ville sont suffisamment connus pour que nous ne les rappelions pas ici.

Les édiles grenoblois ne pouvaient manquer de marquer l'importance de cet événement auquel ont participé, par les maquis dauphinois, de nombreux habitants de la ville.

RUE LOUISE-MICHEL

C'était autrefois le chemin des Iles puisqu'il aboutissait à des délaissés du Drac qui formèrent de petites îles dans le lit du torrent.

Puis en 1930, la rue fut dénommée rue Louise-Michel, pour commémorer cette révolutionnaire française, originaire de la Haute-Marne, qui, institutrice, puis journaliste et enfin orateur

populaire, prit une part active à la Commune de Paris.

Pendant la guerre de 39-45, le nom de Louise Michel apparut comme polémique à certains esprits et la rue fut provisoirement baptisée rue Jean-Mermoz.

RUE DU 11 NOVEMBRE 1918

C'est bien évidemment pour commémorer le 11 novembre 1918 que cette rue fut ainsi dénommée.

La première guerre mondiale, déclarée le 4 août 1914 devait, pensait-on à l'époque, être très courte.

Nul ne savait qu'elle serait mondiale, qu'elle entraînerait la chute des Romanov, des Hasbourg, des Hohenzollern et la perte de vingt millions d'hommes.

Elle se termina par la signature de l'Armistice le 11 novembre 1918.

Nous vous rappelons les clauses principales de cet armistice :

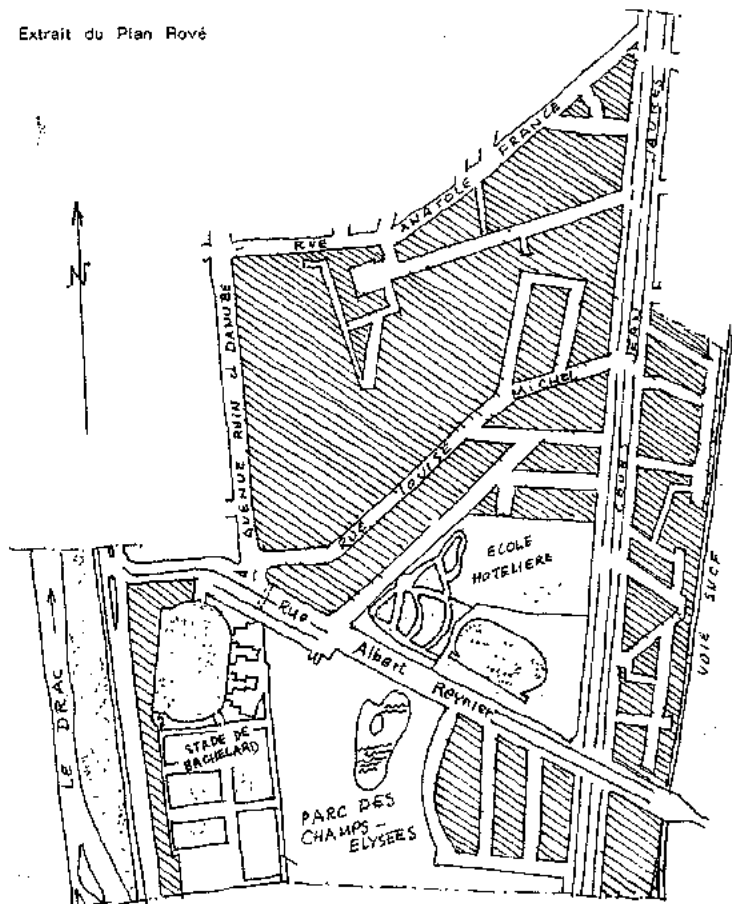
— Evacuation en quinze jours des territoires occupés en Belgique, en France et en Alsace-Lorraine ;

— Evacuation en un mois de tous les territoires de la rive gauche du Rhin ;

— Livraison de 5 000 canons, 25 000 mitrailleuses, 1 700 avions, 15 000 wagons, 5 000 locomotives, de tous les sous-marins, de la majeure partie de la flotte de guerre ;

— Evacuation par les troupes allemandes de l'Autriche-Hongrie, de la Roumanie et de la Russie.

Extrait du Plan Rové



AVENUE RHIN-ET-DANUBE

C'est le 7 décembre 1973 que la municipalité de Grenoble décida de partager la rue Ampère en deux parties : une partie entre le boulevard Joseph-Vallier et le cours Berriat, qui garderait le nom de rue Ampère, et l'autre partie entre la rue Anatole-France et le boulevard Joseph-Vallier, qui prendrait le nom d'avenue Rhin-et-Danube.

A l'époque de Colbert, les digues de la rive droite du Drac étaient faites de caissons de bois remplis de grosses pierres. Au-delà de ces digues, sur une profondeur de 120 toises (245 mètres) s'étendait une zone dans laquelle tout défrichement était interdit aux particuliers. Il y poussait naturellement des Aulnes, des osiers et d'autres arbustes qui servaient à faire des fascines pour entretenir les digues et les chaussées. La limite Est de la zone était matérialisée par une ligne de peupliers qui suivait le chemin des « 120 toises » qui est devenu de nos jours la rue Ampère et l'avenue Rhin-et-Danube (jusqu'en 1909 cette avenue portait le nom de chemin des 120 toises).

Tout le monde sait que Rhin et Danube est le nom que porta la Première Armée française à la fin de la deuxième guerre mondiale. Sous les ordres du Général de Lattre de Tassigny cette armée libéra la France par la Provence vers le Nord.

Cette armée se composait de cinq divisions d'infanterie, dont un groupe de Tabors Marocains, de la 3^e Division coloniale commandée par le Général Magnan, et de deux divisions de blindés, l'une commandée par le Général du Vigier et l'autre par le Général de Vernéjoul.

En octobre 43, cette armée à laquelle s'étaient joints plusieurs régiments de chars de chasseurs de parachutistes, ainsi qu'une artillerie et un génie d'armée, devient officiellement la Première Armée française.

A l'heure de la capitulation allemande, la Première Armée française occupait le Pays de Bade, une partie de la Bavière et l'Autriche. Depuis son débarquement en Provence, elle avait remporté sur 1 500 km de parcours tant en France qu'en Allemagne, toute une série de victoires dans lesquelles la décision et les qualités du Général de Lattre ont joué un rôle important.

Nos troupes, dont l'élan et la vaillance ne sont pas démentis un seul moment dans cette campagne de neuf mois dont quatre d'un hiver rigoureux, ont vu tomber sur le champ de bataille près de 14 000 tués et 42 000 blessés. Elles ont fait 300 000 prisonniers.

AVENUE RONSARD

Le célèbre poète français Pierre de Ronsard (1524-1585) essaya avec ses amis de la Pléiade, dont faisait partie Du Bellay, de renouveler les sources d'inspiration de la poésie française.

Ronsard, qui avait étudié les écrivains latins et grecs, s'inspira dans ses « odes », du poète lyrique grec Pindare. Ses œuvres suivantes, les « Amours » et le « Bocage », marquèrent une évolution vers une poésie plus personnelle. Poète de la cour de Charles IX, il

montra son hostilité à la Réforme dans les « Discours sur les misères de ce temps ».

Le nom de Ronsard a été donné à cette avenue en 1938.

CHEMIN TREMBLAY

Qui pourra nous donner l'origine du nom de ce chemin dont on parlait déjà en 1866 ? Les archives municipales conservent en effet la trace d'un rapport qui en demandait la réparation à cette date.

En 1895, il fut l'objet d'une demande de classement comme chemin rural et, en 1929, il fut modifié par la couverture du canal sur la rive droite du Drac.

RUE YVES-FARGE

Né en 1899, Yves Farge se lance dans le journalisme et débute à Grenoble en 1919. Puis il s'installe à Lyon, où

il se trouve en 1942, lors de l'occupation de la zone libre. Il fonde alors le mouvement « Francs Tireurs » et participe, sous le nom de Grégoire, à l'organisation du maquis du Vercors en compagnie de Pierre Dalloz qui en avait étudié le site dans le double but d'y créer une zone d'accueil pour les éléments clandestins et une zone de concentration pour les forces alliées aéroportées.

Nommé commissaire de la République de la région Rhône-Alpes à la Libération, il préfère démissionner pour se consacrer à la politique. Il devient ministre du Ravitaillement en 1946, avant de revenir au journalisme.

Il trouva la mort le 30 mars 1952 en Union Soviétique, au cours d'un accident de voiture.

En son nom et au nom de ses nombreux amis de la Résistance, M. A. Richard, Inspecteur d'Académie, sollicita auprès du Maire de Grenoble, le 24 mars 1954, la dénomination d'une rue en mémoire de ce grand résistant. Cela fut accepté et adopté lors de la séance du Conseil Municipal du 21 mai 1954.

Quartier Exposition-Bajatière

(1)

Comme son nom l'indique, ce quartier de Grenoble a été formé autour de deux centres d'intérêts.

Le premier est le parc Paul Mistral, créé à la suite de l'Exposition Internationale de la Houille Blanche et du Tourisme de 1925.

Cette manifestation marque très heureusement une date mémorable dans les fastes de l'expansion et de l'embellissement de la ville de Grenoble. Située sur l'immense terrain du polygone du Génie, au prix de travaux considérables sur des marécages, l'Exposition fut une démonstration grandiose de l'action industrielle des Alpes. Elle permit aussi à la Municipalité de faire œuvre d'hygiène et de beauté, et de « débloquer » l'expansion de la ville vers le Sud.

Quant à l'origine du mot « Bajatière », elle remonte au XIX^e siècle. Les amis de Claude Auguste Bajat, marchand de tableau, avaient pris l'habitude de se réunir en cet endroit, d'où le nom familier de « Bajatière ».

Ce quartier fut ainsi l'un des premiers à constituer la nouvelle ville qu'allait devenir Grenoble.

RUE ANTOINE-CHOLLIER

Cette petite rue relie le boulevard Clemenceau à la rue Jules-Ferry. Sa dénomination date du 5 mars 1941.

Il s'agit en fait d'une voie ouverte, aménagée et cédée à la ville par la Société « Mon Logement » en 1932. Antérieurement, elle faisait partie de la rue du Grand-Palais.

Antoine Chollier est né à Grenoble le 18 janvier 1894 ; il y est décédé le 19 novembre 1939. C'est dans sa ville natale qu'il fit toutes ses études. C'est à la Faculté de Droit qu'en 1914 la guerre le surprit. Malgré une santé délicate, il demanda à partir pour le front. Il connut les misères et la boue des champs de bataille de la Somme, et c'est là qu'à la suite d'un empoisonnement par les gaz, il dut être ramené à l'arrière. Et, dès lors, commence pour lui une vie de martyr : durant de longues années, il demeura couché, le corps tordu et déformé par la douleur, souffrant sans se plaindre, cherchant dans les lettres un dérivatif à ses maux. Poète et critique littéraire, romancier,

conférencier et journaliste, Chollier s'est attaqué avec succès à tous les genres et a laissé une œuvre considérable.

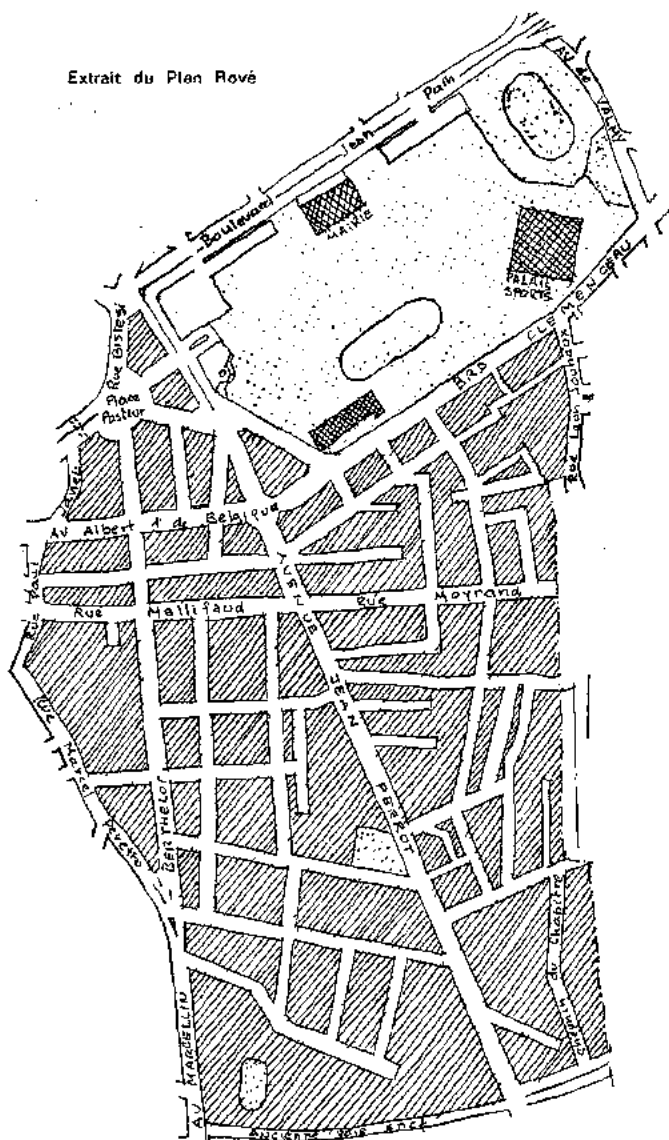
Parmi ses œuvres poétiques, nous citerons : « Soliloques d'un simple poilu », « Les dictes du poète igrotant », « Poèmes en dents de scie ». Il a écrit un grand nombre de romans, dont la plupart en collaboration avec son ami Henri Lesbros.

Grand amoureux de son Dauphiné natal, dont il avait autrefois, avec enthousiasme, gravi les hauts sommets, mais que son corps brisé ne pouvait désormais plus atteindre, Antoine Chollier a consacré, du moins, trois beaux ouvrages aux Alpes Dauphinoises : « En Oisans, Chartreuse et Vercors, Ceux de l'Alpe ».

Il fut le fondateur de l'association des écrivains dauphinois qu'il présida jusqu'à sa mort. Combattant de 1914, grand invalide de guerre à 100 %, il était décoré de la médaille militaire et de la croix de guerre.

Il faut signaler l'éloge d'Antoine Chollier, prononcé à l'Académie dauphinoise

Extrait du Plan Revu



par M. Armand Caraccio, professeur à
la Faculté des Lettres :

« Antoine Chollier a laissé, comme on l'a dit fort bien, le souvenir d'un homme qui sut souffrir avec un art consommé, fait de résignation et de sérénité, qui voilait une vertu à laquelle rendent hommage ceux qui en ont été les témoins. Et c'est de la bouche de ses intimes que les plus beaux éloges ont été recueillis, qui disent comment ce « poète égrota » était épris de beauté et savait offrir à l'amitié un visage accueillant et souriant, à toute heure. »

RUE AUGUSTE-RAVIER

Ce peintre, né à Lyon en 1814, a été surtout attiré par les paysages de l'Ain, de l'Isère et de la campagne romaine.

Un bon nombre de ses aquarelles, représentant souvent des couchers de soleil, se trouvent dans les musées du Louvre, de Lyon et de Valenciennes.

Précurseur de l'impressionnisme, Auguste Ravier fut l'ami des peintres Corot et Daubigny.

Il mourut à Morestel, dans l'Isère, en 1895.

La rue qui porte son nom fut dénommée le 5 mars 1941.

ALBERT-1^{er}-DE-BELGIOUE

Né à Bruxelles (1875-1934), roi des Belges de 1909 à sa mort, Albert I^{er} lutta vaillamment à la tête des troupes belges aux côtés des armées alliées, de 1914 à 1918.

Très populaire, il fut surnommé « Le Roi-Chevalier ».

Il mourut lors d'une escalade de rochers à Marche-les-Dames.

Le 18 novembre 1938, le maire de Grenoble, au cours de la réunion du Conseil municipal, déclarait : « Nous donnons ce nom à cette voie, pour immortaliser le geste de ce noble monarque qui, repoussant avec fierté les insolentes sommations de la violence, n'hésita pas à tirer et à entraîner son peuple à nos côtés où, pendant quatre ans, il combattit avec vaillance pour l'honneur et l'indépendance de son pays ».

RUE DE LA BAJATIERE

Située en partie dans le quartier du même nom, cette rue s'appelait autrefois chemin Perrin.

C'est un Grenoblois, Claude-Auguste Bajat (1809-1879), dont le patronyme est à l'origine de cette dénomination datant du 5 mars 1941.

Bajat était un marchand de tableaux établi d'abord rue Vaucanson, puis rue Lafayette. Il possédait une petite propriété dans le futur quartier de la Bajatière, à l'angle nord des rues Mauricabarrès et de la Bajatière.

Les amis de Bajat avaient pris l'habitude de s'y réunir et avaient donné à cet endroit le nom de Bajatière.

RUE BISTESI

Jean Bistesi est né à Fraize, dans les Vosges, en 1906. Après des études à Nice, il vient, en 1924, à Grenoble pour y préparer le diplôme d'ingénieur I.E.G. et une licence de sciences. En 1927, il entre au laboratoire de la Faculté des Sciences en qualité d'attaché au service des échantillonnages et d'analyses des produits électrométallurgiques. Lorsqu'en novembre 1930 est créé le diplôme d'ingénieur électrochimiste-électrométallurgiste, Jean Bistesi est alors chargé de conférences et de travaux pratiques à l'Institut de la rue Hoche.

Quand éclate la seconde guerre mondiale, il est envoyé en mission en Indochine pour y mettre au point l'échantillonnage des minerais de tungstène et créer un laboratoire d'analyses.

Revenu en France en mai 1940, Bistesi prend alors une part très active dans la Résistance.

Entré en contact au début de 1942 avec Marie Reynohard, responsable départementale du Mouvement de Résistance « Combat », il devient chef R.O.P. (recrutement - organisation - propagande), puis chef départemental du mouvement.

Jean Bistesi tomba sous les balles de la Gestapo le 29 novembre 1943, alors qu'il sortait de l'Institut d'Electrochimie.

Cette rue fut dénommée le 16 juillet 1948.

RUE BERGONIE

Nous ne savons rien de l'origine de la dénomination de cette rue et attendons avec intérêt les renseignements que nos lecteurs pourraient nous communiquer.

CHEMIN BOURGELAT

Cette ancienne voie privée fut ainsi dénommée en 1893. Son origine semble venir du nom d'un propriétaire riverain à l'époque.

CHEMIN DE LA CARRIÈRE

Nous ne savons rien de l'origine de la dénomination de ce chemin et attendons avec intérêt les renseignements que nos lecteurs pourraient nous communiquer.

CHEMIN DU CHAPITRE

Nous ne savons rien de l'origine de la dénomination de ce chemin et attendons avec intérêt les renseignements que nos lecteurs pourraient nous communiquer.

SUITE QUARTIER EXPOSITION-BAJATIERE
AU PROCHAIN NUMERO

les mille et une rues de grenoble

PAR LA JEUNE CHAMBRE ECONOMIQUE

Quartier Exposition-Bajatière

(II)

BOULEVARD CLEMENCEAU

C'est en 1941 que le boulevard du Parc prit le nom de boulevard Clemenceau en hommage à Georges Clemenceau, homme politique français né à Mouilleron-en-Pared en 1841.

Député à partir de 1875 et chef de la gauche radicale, il se fit remarquer par son éloquence passionnée ; on le surnomma le tombeur de ministères et plus tard le Tigre.

Il fut partisan de Dreyfus.

On lui confia le poste de Président du Conseil de 1906 à 1909.

A nouveau au pouvoir en 1917 il se consacra totalement à la poursuite de la guerre et fut très populaire après la victoire.

Il négligea le traité de Versailles et fut écarté de la Présidence de la République.

Nommé membre de l'Académie Française il mourut en 1929.

RUE COLONEL-BOUGAULT

C'est en 1904 que cette rue prit le nom de rue Colonel-Bougault à la suite d'une réunion du Conseil Municipal.

RUE COLONEL-DRIANT

En 1941, une partie du boulevard du Parc prit le nom de rue Colonel-Driant.

Emile Driant : officier et écrivain français né à Neuchâtel-sur-Aisne (1855-1916), gendre du Général Boulanger, il fut au Bois des Caures l'un des héros de la défense de Verdun.

Député de Nancy et Colonel au Chasseur à Pied, il écrivit des romans militaires.

BOULEVARD DES DIABLES-BLEUS

Ce boulevard rappelle la vaillance et le courage de tous les bataillons de Chasseurs Alpins, habillés de bleu, comme chacun le sait dans la cité qui abrite la célèbre 6^e B.C.A.

Il honore plus particulièrement les soixante-cinq mille chasseurs morts pour

la France pendant la Grande Guerre, dont le monument se dresse à proximité de ce boulevard, en bordure du parc municipal.

Le monument fut inauguré le 30 mai 1936, suite à une délibération du 23 mars 1936, alors que le boulevard fut dénommé le 18 novembre 1938.

En inaugurant ce boulevard, le porte-parole de la municipalité prononça cet éloge : « Le nom des Diables Bleus, surgi des champs de bataille, jailli de l'impétueuse ardeur de nos chasseurs alpins, sera donné à une voie qui, près du monument, conduira les générations futures vers ce soldat anonyme, « diable-bleu » immobile qui, sous son fier béret, continue impassible sa garde vigilante de la terre qu'il a sauvée. »

CHEMIN DE L'EGLISE

Il faut rechercher l'origine de cette appellation dans la logique et la simplicité du plan de ce quartier.

En effet, cette rue conduit tout naturellement à l'Eglise Saint-François de Sales, évêque de Genève, qui fonda avec Sainte-Jeanne de Chantal l'ordre de la Visitation.

RUE GAY-LUSSAC

C'est le 7 janvier 1909 que naquit la rue Gay-Lussac, en mémoire de Joseph Louis Gay Lussac, homme de science français né à Saint-Léonard-le-Noblat (Haute-Vienne) en 1778. Ce polytechnicien s'illustra d'abord par ses travaux sur les lois de la dilatation des gaz, qui permet leur combinaison par volumes en rapports simples. Ses expériences se déroulaient le plus souvent en altitude, sur des ballons qui s'élevaient à plus de sept mille mètres. Ami de Humboldt, de Laplace et de Thénard, il fit d'importantes découvertes dans le domaine de la chimie. Mais il eut également une activité politique puisqu'il fut élu député de la Haute-Vienne en 1831 et nommé ensuite Pair de France.

AVENUE GENERAL-CHAMPON

Cette rue, ainsi dénommée le 20 décembre 1940, est bordée de nombreux bâtiments universitaires : le home des étudiants, cité-restaurant médico-social, le centre de documentation pédagogique, le bureau universitaire des statistiques, le bureau d'aide psychologique universitaire et l'inspection régionale d'orientation professionnelle.

Elle honore Pierre Champon qui naquit à Grenoble le 29 septembre 1882. Après des études dans sa ville natale, il y revient comme jeune officier d'artillerie au sortir de l'Ecole Polytechnique. Nommé capitaine en 1913 il participe à la campagne des Vosges en 1914. En 1939 — alors Général de Corps d'Armée avec le Commandement de la VII^e région à Besançon — il part sur le Rhin avec son unité. En 1940, il est désigné à la tête de la mission française de liaison auprès du Roi des Belges. Il rentre en France par l'Angleterre et prend le Commandement du XII^e Corps à la soudure des Vosges et du Rhin. Sa défense organisée dans la ligne Maginot résista au-delà de l'armistice.

C'est dans le camp de prisonniers où il fut déporté qu'il trouva la mort le 11 novembre 1940.

RUE GENERAL-DURAND

Cette rue fut créée en 1925 après la destruction des remparts de la ville.

A l'origine voie privée, elle fut cédée par les riverains à la municipalité de Grenoble le 24 juillet 1931.

RUE GERMAIN

Paul Auguste Germain, né à Grenoble le 17 octobre 1840 et mort le 26 août 1886, fut adjoint au Maire de Grenoble de 1881 à 1886.

Paul Germain était entrepreneur, membre du conseil municipal, donateur au bureau de bienfaisance, légataire universel aux patronages des vieillards et aux apprentis de la ville.

Dénommée le 7 janvier 1909, elle s'appelait auparavant rue des Arènes. C'était une voie privée qui fut cédée à la ville en 1905.

La rue des Arènes avait emprunté ce nom prétentieux à cause d'une tentative de construction destinée à abriter une troupe nomade de taureaux.

CHEMIN DE GORDES

Voie privée créée en 1896, cette rue fut ainsi dénommée par délibération du Conseil municipal en octobre 1961.

Le valeureux Conseiller du Roi, Lieutenant Général du Gouvernement du Dauphiné, Bertrand Rambeaud de Simiane, Baron de Gordes, né le 18 octobre 1513, sut au milieu des troubles des guerres de religion, faire son devoir, tout en cherchant à calmer les esprits.

Lors de la Saint-Barthélémy, le 24 juillet 1572, de Gordes refusa de faire exécuter les ordres du roi. Il devait faire sonner le tocsin pour donner le signal à Grenoble du massacre des protestants. Cette noble résistance épargna à la ville et au Dauphiné d'horribles massacres.

RUE DES GOURMETS

Cette rue fut ainsi dénommée le 19 avril 1856.

Nous ne savons rien de l'origine de cette rue et attendons avec intérêt les renseignements que nos lecteurs pourraient nous communiquer.

CHEMIN D'ISLY

L'Isly est une rivière d'Algérie et du Maroc, affluent de la Tafna.

C'est également le nom de la victoire de Bugeaud sur les Marocains en 1844.

Pourquoi ce chemin a-t-il été ainsi dénommé ? Nous attendons avec impatience l'avis de nos lecteurs pour nous éclairer.

BOULEVARD JEAN-PAIN

Les anciens remparts de Grenoble qui entouraient la ville par le sud étaient franchis par la porte des Alpes également appelée porte d'Eybans.

Elle fut détruite en 1924 pour permettre la mise en place de l'Exposition Internationale de la Houille Blanche. L'artère y aboutissant portait alors le nom de boulevard de Bonne, en mémoire de François de Bonne, Duc de Lesdiguières. C'est l'extrémité de ce boulevard qui prit le nom de Jean Pain en souvenir de ce héros de la résistance.

Né le 11 novembre 1891, il fut, pour ses œuvres de gravure et de lithographie, lauréat au Salon des Artistes Français à Paris.

Animateur-fondateur de la Fédération Sportive Générale du Travail (F.S.G.T.), il reçut la médaille d'honneur de l'Education Physique.

Journaliste de son métier, il était à Grenoble, le correspondant local du « Progrès de Lyon ».

Il se distingua d'abord au cours de la guerre 1914-1918, ce qui lui valut la Croix de Guerre en 1921. Puis il s'intégra au groupe de résistance « Combat » et en 1943, dirigea les cours de formations des jeunes, refusant de partir en Allemagne (S.T.O.).

Nommé délégué pour l'Isère des secouristes « Combat » et chef départemental du R.O.P. (recrutement, organisation, propagande), il circula dans tout

le département pour organiser la résistance.

Le 26 novembre 1943, il fut emmené alors qu'il consommait avec des amis au Café du Tribunal et retrouvé le lendemain au Chevalon, sur la route de Lyon, mort d'une balle dans la nuque.

AVENUE JEAN-PERROT

Jean Perrot, né en juin 1904 à Rives, fit de brillantes études.

Docteur en Droit en février 1933, il fut Attaché de Direction du Crédit Lyonnais de Rouen, puis Fondé de Pouvoirs à Nancy. On lui offrait la sous-direction de Grenoble, quand il fut sollicité par son beau-père pour entrer chez Sappey. Il avait 32 ans.

Il eut chez Sappey une activité professionnelle extrêmement efficace, et fut universellement aimé de ses subordonnés.

En novembre 1942, on lui demande de s'affilier au mouvement Franc-Tireur. Il organise le Maquis en très petits centres, s'occupe de son ravitaillement, fait du noyautage des administrations publiques, de l'espionnage, du contre-espionnage. Milite pour réaliser le MUR, la fusion des trois mouvements gaullistes.

Sur la demande de ses chefs, le 23 novembre 1943, Jean Perrot se rend dans le Vercors pour un contact personnel avec ses troupes.

A leurs demandes : « Quel est votre programme, après ? », il répond : « Je ne m'occupe pas de politique, je fais la guerre. »

Le lundi 29 novembre 1943, se sentant vendu, il cherche à fuir, mais il est blessé mortellement.

L'avenue Jean Perrot fut dénommée en son souvenir en 1944.

RUE JULES-FERRY

Cette rue fut tracée en 1934.

Jules Ferry (1832-1893) fut ministre de l'Instruction publique et proclama la gratuité, la laïcité et l'obligation de l'enseignement primaire. Ministre aussi des Affaires Etrangères, il contribua à l'expansion coloniale, notamment au Congo, au Tonkin et en Tunisie.

RUE KRUGER

Paul Kruger, né en 1825 et mort en 1904, fut Président de la République du Transvaal de 1883 à 1898.

C'est sans doute à l'occasion du centième anniversaire de sa naissance et pour commémorer sa personnalité que la municipalité lui donna le nom d'une des rues de notre ville.

RUE LAVOISIER

C'est en 1909 que la municipalité donna à la rue Thomasset le nom de Lavoisier.

Mort à 51 ans en 1794 sur l'échafaud, Lavoisier peut être considéré comme l'un des créateurs de la chimie moderne.

Il n'était pas déplacé que Grenoble, ville scientifique par excellence, donne son nom à l'une de ses rues.

RUE LEON-JOUHAUX

Anciennement dénommée chemin de l'Abbaye, c'est en 1954 que le Conseil Municipal décide de lui donner le nom du Prix Nobel de la Paix de 1951 : Léon Jouhaux (1879-1954).

Ouvrier allumettier, Léon Jouhaux s'intéressa très tôt au syndicalisme, entra à la Confédération Générale du Travail et participe en 1906 au Congrès d'Amiens chargé de définir les buts de son action et sa doctrine. Il en devient secrétaire général en 1909.

En 1921, la C.G.T. éclate et les communistes la quittent pour fonder la C.G.T. unitaire.

A la veille de la Seconde Guerre Mondiale et devant le danger fasciste, les deux confédérations se réunissent de nouveau (mars 1936).

Pendant la guerre, Jouhaux est détenu (1943-1945) et ce n'est qu'en 1945 qu'il reprend ses fonctions au secrétariat. Il se trouve alors aux côtés de Benoit Frachon, représentant des communistes majoritaires.

Déçu, il quitte la C.G.T. pour fonder la C.G.T. Force Ouvrière dont il sera le président jusqu'à sa mort en 1954.

RUE LEROY

L'attachement des riverains à cette voie, et premiers occupants de ce lotissement, au propriétaire qui possédait initialement les terrains viabilisés était-il tel que son nom fut donné à la rue ? Sans doute pas.

Cette voie privée classée dans le réseau municipal en 1927 porte cependant tout simplement le nom de son ancien propriétaire.

RUE LOUIS-ET-AUGUSTE-LUMIERE

Les frères Lumière. Ils sont nés tous deux à Besançon. Auguste en 1862 (mort en 1954), Louis en 1864 (mort en 1948).

Ils sont, bien sûr, les inventeurs du cinéma, mais aussi auteurs de travaux importants sur la photographie des couleurs.

C'est en 1954 que leur nom est donné à cette rue. Mais pourquoi cite-t-on le cadet en premier ?

RUE LOUIS-VIDAL

C'est en 1969 seulement que la rue Jeanne-d'Arc prit le nom de Louis Vidal pour éviter la confusion avec l'avenue Jeanne-d'Arc assez proche.

Louis Vidal consacra sa carrière universitaire de 1895 à 1939 à la faculté de Grenoble et notamment à l'école de papeterie.

Louis Vidal était né à Nîmes le 3 mai 1868.

RUE MALLIFAUD

L'ancien chemin Mallifaud fut ainsi dénommé le 12 juillet 1888 à cause de la propriété Mallifaud qui le bordait.

Puis il devint — pour une partie, en 1888, rue Général-Rambeaud ;

ROUTE NAPOLEON

C'est en 1856 qu'il fut proposé de baptiser le chemin d'Eybens chemin Napoléon en souvenir du passage à Grenoble de l'Empereur, le 7 mars 1815.

Le mercredi 1^{er} mars 1815, Napoléon débarque à Golfe Juan, venant de l'île d'Elbe. Son intention est de reconquérir le pouvoir en France.

Il décide donc de regagner Paris par les Alpes. Jusqu'à Grenoble le chemin est de 320 kilomètres et ils les fera en six jours !

Le mardi 7 mars, Napoléon quitte vers 6 heures l'Hôtel du Palais, à Corps, où il avait passé la nuit. A 11 heures, il est à la Mure. Vers 14 heures, il se présente devant le village de Laffrey où l'attend le Commandant de Lessard qui veut stopper là sa marche triomphale.

Mais Napoléon descend de cheval et se présente seul devant les troupes royales. Personne ne veut tirer et Napoléon est victorieux. Ce moment exceptionnel est commémoré par la statue de Napoléon installée dans la prairie célèbre, en 1930. Cette statue avait été initialement érigée sur la place d'Armes à Grenoble (actuellement place de Verdun) en 1868, grâce à une souscription du département de l'Isère. Débouloignée en 1870, elle était depuis cette date reléguée au dépôt des marbres.

Mais revenons à Napoléon qui poursuit sa route, traverse Vizille, s'engage sur la route de Brié, passe Tavernolles puis Eybens et se présente vers 20 heures à l'entrée de Grenoble, par la Porte de Bonne. La porte ne s'ouvre pas, on l'abat.

L'Empereur est noyé dans une foule qui déborde d'enthousiasme et manque l'étouffer. Enfin il arrive sain et sauf à l'Hôtel des Trois Dauphins, rue Montorge, qu'il connaissait, ayant eu l'occasion d'y coucher lors de précédents séjours à Grenoble, alors qu'il était lieutenant d'artillerie. Les ouvriers du faubourg Saint-Joseph viennent lui offrir les battants de la Porte de Bonne et, toute la nuit, la ville fut troublée par les explosions (bruyantes) d'enthousiasme de ses habitants.

Pour Napoléon, plus rien n'est à redouter. Aussi, après une journée de repos, il poursuit sa marche sur Paris, passant par Moirans, Rives, Bourgoin et Lyon.

PLACE PASTEUR

Le 5 mars 1941, la place située vers l'Institut Polytechnique, en face du Sacré-Cœur et de l'Institut Fourier, fut appelée place Pasteur, pour « faire revivre et perpétuer dans nos mémoires... les noms de personnages dauphinois de naissance ou d'adoption qui, à des titres divers dans tous les domaines, ont par des mérites vrais illustré leur patrie ».

Après la résistance, cette place changea de dénomination en hommage à Doyen Gosse.

Aussi, le 5 décembre 1944, il fut décidé que ce serait la place qui venait d'être créée devant la Cité Uni-

versitaire qui prendrait le nom de place Pasteur.

Point n'est besoin de présenter Louis Pasteur (1822-1895), savant chimiste qui effectua de remarquables travaux sur les fermentations (pasteurisation), les maladies des vers à soie, les maladies contagieuses en général et particulièrement sur la prophylaxie de la rage, etc... et dont le couronnement fut la création de l'Institut Pasteur en 1888.

CHEMIN VIEUX dit PERRIN

Ce chemin fut dénommé en 1810.

C'est le plus ancien chemin du quartier de la Bajatière.

RUE PAUL-DOUMER

Né à Aurillac en 1857, Paul Doumer fut un homme politique et un administrateur.

Gouverneur Général de l'Indochine de 1896 à 1902, puis Président du Sénat en 1927, il devint Président de la République en 1931, à la fin du septennat de Doumergue.

Il est assassiné à Paris en 1932.

RUE PAUL-JANET

Fils du philosophe Paul Janet, Paul Janet est né à Paris en 1863. Elève de l'Ecole Normale Supérieure, il devint Professeur à la Faculté des Sciences de Grenoble, en 1886. Ses conférences étaient particulièrement suivies car Paul Janet était passionné par l'électricité, notamment le 2 février 1892 il donna le premier cours d'électricité industrielle en présence de nombreuses personnalités dont Aristide Bergès.

POINTS DE VENTE DE LA RELIURE DECOREE AU PRIX DE 10 F

- « Affiches de Grenoble, 9, rue de Paris, Grenoble ;
- Optique Jean Barnoin, 5, rue Thiers, Grenoble ;
- Hi-Fi Tempo, 6, boulevard Maréchal-Foch, Grenoble ;
- « Le 38 », 34, rue Colonel-Bougault, Grenoble.

Nous remercions les nombreux lecteurs qui nous ont fait parvenir de très intéressantes informations concernant certaines rues. Nous ferons paraître un courrier des lecteurs à la fin de la parution des vingt et un quartiers.

Nous pouvons donc encore tenir compte de vos documents.

Merci de nous les adresser à :

J. C. E. GRENOBLE
Commission 1001
8, boulevard Gambetta
38000 GRENOBLE

Il fut le promoteur sinon le fondateur de l'Institut Electrotechnique de Grenoble. En 1894, Paul Janet devint professeur à la Sorbonne.

Spécialiste d'électrotechnique, il a publié en 1925 « Leçons d'électrotechnique générale » et en 1929 « Premiers principes d'électricité industrielle ».

Il devait mourir en 1937 et c'est le 8 novembre 1957 qu'il fut décidé de donner son nom à la rue joignant la rue Marcel-Peretti au boulevard Maréchal-Joffre.

PARC PAUL-MISTRAL

Le Parc Paul-Mistral a été tracé à l'emplacement des fortifications et il a semblé normal au Docteur Martin, Maire de Grenoble de Changer, le 31 octobre 1932, le nom de Parc de l'Exposition en Parc Paul Mistral en mémoire à celui qui obtint le déclassement de Grenoble comme place forte.

Paul Mistral, en effet, fut élu maire de Grenoble en 1919 et jusqu'à sa mort en 1932, il se dévoua à sa ville.

Pendant son mandat, il y eut :

— Le lancement d'un vaste programme d'habitations à loyer modéré (Cités du Rondeau, de la Capuche, de la Bajatière, des Abattoirs...);

— Le transfert de l'Ecole Vaucanson à son emplacement actuel;

— La modernisation du théâtre;

— La suppression des octroits;

— La transformation de la Porte de France en monument aux morts;

— La création de l'aéroport sur 110 hectares au sud de la ville;

— Et surtout la grande Exposition Internationale de la Houille Blanche qui fut installée sur le terrain du Polygone du Génie. Inaugurée le 21 mai 1925, elle dura cinq mois qui furent marqués par de nombreuses festivités dont la plus exceptionnelle fut la réception que donna le Président Paul Doumergue.

L'année suivante, à son emplacement, sur 20 hectares, fut aménagé un Parc. Quelques constructions subsistèrent, notamment la Tour d'Orientation due à l'architecte Auguste Perret.

Les ossements de Paul Mistral furent entièrement aux frais de la Ville qui offrit en outre une couronne de 2 000 F.

RUE PEGOUD

C'est en décembre 1924 que la Municipalité de Grenoble décide de donner à cette rue du quartier de la Bajatière le nom de Pégoud.

Pégoud (Adolphe), aviateur français né à Montferrat (1888-1915).

Il fut le premier à faire des loopings, le premier également à abandonner son avion pour sauter en parachute.

Pionnier de l'aviation, engagé volontaire en août 1914, sous-lieutenant le 15 juillet 1915 et tué au combat à Petite-Croix, près de Belfort le 31 août 1915.

Il est enterré au cimetière de Montparnasse à Paris.

SUITE QUARTIER EXPOSITION-BAJATIERE
AU PROCHAIN NUMERO

les mille et une rues de grenoble

PAR LA JEUNE CHAMBRE ECONOMIQUE

Quartier Exposition-Bajatière

(III)

RUE PIERRE-CURIE

Pierre Curie : physicien français né à Paris en 1859 et mort en 1906.

Il découvrit la piezo-électricité et étudia les systèmes en physique.

Avec sa femme Marie Skłodowska, née à Varsovie en 1867, ils découvrirent le radium.

Prix Nobel en 1903 et en 1911.

en 1658 à l'instigation de Mazarin et de l'Electeur de Mayence par plusieurs princes allemands pour garantir contre l'Empereur Germanique, les clauses du traité de Westphalie.

Louis XIV fut le protecteur de la ligue du Rhin.

RUE ST-FRANÇOIS-DE-SALES

Desservant l'église du même nom, cette voie fut ouverte sans autorisation en 1914 par les riverains qui utilisèrent leurs propres fonds pour la créer. C'est seulement en mai 1961 qu'elle fut classée dans le réseau des voies municipales.

Saint François de Sales, qui fut évêque de Genève, était célèbre par ses talents d'écrivain et surtout d'orateur, ce qui lui a valu de devenir le Patron des Journalistes.

Invité par le Parlement de Grenoble, il vint prêcher quatre fois à la Collégiale Saint-André entre 1616 et 1618.

IMPASSE SIMARD

Nous ne connaissons pas l'origine de la dénomination de cette rue qui, à la fin du siècle dernier, était un chemin privé. Les informations que nos lecteurs pourraient détenir seront donc les bienvenues.

RUE DE LA STATION-PONSARD

Proche de la rue Ponsard, dont elle n'est séparée que par l'avenue Jean-Perrot, la rue de la Station-Ponsard se trouvait sans doute à proximité d'une station de tramways, d'où sa dénomination.

AVENUE DE VALMY

Délibération du Conseil municipal du 5 décembre 1944 :

« Par ailleurs, il nous a paru que deux événements historiques marquaient chacun un arrêt des succès de l'armée allemande : Valmy 1792 et Stalingrad 1943. Aussi nous vous demandons de donner le nom d'avenue de Valmy à l'avenue de Gières et celui de Stalingrad à celle d'Echirolles. »

C'est le 20 septembre 1792 que Dommouriez et Kellermann vainquirent les Autrichiens dans cette commune de la Marne proche de Sainte-Menehould.

RUE PIERRE-LOTI

C'est le 19 novembre 1934 que la municipalité de Grenoble donna à cette rue des Grands Boulevards le nom de Pierre Loti.

Tout le monde sait que Pierre Loti dont le véritable nom était Julien Viaud, fut un officier de marine et un écrivain français.

Il est né à Rochefort en 1850. Il fut un romancier très célèbre et surtout très attiré par les paysages et les civilisations exotiques.

Ses œuvres principales sont : « Pêcheurs d'Islande », « Ramoncho », etc...

Il fit partie de l'Académie française.

RUE PONSARD

C'est le 27 juillet 1883 que l'ancien chemin Ducoin devient rue Ponsard.

Ponsard : auteur dramatique né à Vienne en 1814 et mort en 1867. Il débuta dans une carrière de droit et s'inscrivit au Barreau de Vienne.

Il réagit contre le romantisme et tenta dans ses tragédies de revenir aux règles classiques.

Ses principales œuvres sont :

- « Manfred », poème dramatique ;
- « Lucrèce », tragédie en 5 actes ;
- « Charlotte Corday », « Ulysse » (tragédies) ;

• « L'Honneur et l'Argent », « La Bourse » (Comédies).

François Ponsard avait épousé en 1862 la mère d'Emile Augier avec laquelle il eut un enfant.

RUE DU RHIN

Cette rue fut baptisée ainsi en 1896 en mémoire de la Ligue du Rhin formée

Village Olympique

Ce quartier a été créé pour recevoir les athlètes participant aux Jeux Olympiques d'hiver de février 1968.

Il se singularise par l'harmonieux mélange de bois et de pierre de ses immeubles et inaugure à Grenoble le principe des rues piétonnières menant à des placettes ombragées pleines de rires d'enfants.

Pour illustrer ce quartier neuf, on a délibérément choisi des personnages célèbres dans la région, qu'ils soient alpinistes, hommes de sciences ou résistants.

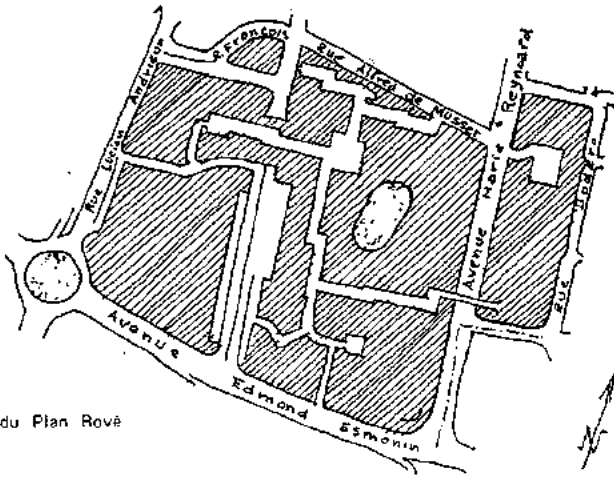
RUE AIME-PUPIN

Né à Grenoble en 1903, Aimé Pupin est le véritable fondateur du Maquis du Vercors. Son nom de résistant était « Mathieu » ; il tenait un petit café rue du Polygone. Il avait alors pour soutien le Docteur Martin, maire de Grenoble, et pour auxiliaires, Eugène-Samuel Ravalle, dit « Ernest », pharma-

cien-médecin de Villard-de-Lans, et Eugène Chavant dit « Clément ».

A l'origine du Mouvement « Francs-Tireurs », arrêté puis déporté en Italie, il parvient à s'évader et combat jusqu'à la Libération avec le Maquis italien.

Aimé Pupin est mort en 1961. Le conseil municipal voulut honorer sa mémoire le 30 mars 1966, en donnant son nom à la grande rue qui traverse le Village Olympique.



Extrait du Plan Rové

RUE ALFRED-DE-MUSSET

Ecrivain français né à Paris en 1810 d'une famille alsacienne, introduit à moins de dix-huit ans, après d'excellentes études dans le cénacle de la jeune école littéraire (Lamartine, Hugo, Nodier, Vigny, Sainte-Beuve et Mérimée), il se fait connaître par ses contes d'Espagne et d'Italie (1830). Des essais malheureux au théâtre, puis une liaison orageuse avec George Sand, bouleversent sa vie. Il publie des pièces destinées à la lecture (« Les Caprices de Marianne », 1833 ; « Fantasio », 1834 ; « On ne badine pas avec l'amour », 1834 ; « Lorenzaccio », 1834 ; « Le Chandelier », 1835 ; « Il ne faut jamais jurer de rien », 1836), des poèmes (« Les Nuits », 1835-1837), un roman autobiographique (« La Confession d'un enfant du siècle », 1836). A partir de 1838, malade et usé par les excès, il donnera encore des contes, des proverbes, des fantaisies poétiques, exprimant les contradictions de sa personnalité : poète de la douleur et des grandes passions ; il est aussi celui de la fantaisie légère.

Dans les manuels, Musset a longtemps figuré parmi les quatre grands romantiques français, après Hugo, avec Lamartine et Vigny. Les collégiens savaient par cœur, la Nuit de mai, et la Nuit de décembre et plus d'un en regrettait la révélation pathétique, de l'amour, de la souffrance, et de la poésie.

Depuis lors, sa cote a baissé et son mythe s'est effacé ; d'autres l'ont remplacé.

Et pourtant, par certains aspects, Musset n'était pas si éloigné de Beaudelaire, il portait lui aussi, jusque dans sa névrose, le signe de la modernité, et le poète déchu annonçait le poète maudit. On doit surtout s'étonner qu'un critique aussi pénétrant que Beaudelaire, ait pu ne pas s'apercevoir que Musset édifiait sous ses yeux, une œuvre dramatique qui allait défier le temps. En effet, celle-ci, d'abord réputée injouable, est presque la seule à tenir debout parmi les décombres du théâtre romantique.

Ce qui avait fait la gloire de Musset a passé, mais Lorenzaccio a pris place,

au rang des classiques de la scène, et tout donne à penser qu'il y restera.

Il meurt en 1857. Son nom est donné à une rue du quartier des Granges en même temps que beaucoup d'autres dénominations dans ce secteur, le 20 décembre 1930.

RUE CHRISTOPHE-TURC

La rue Christophe-Turc, située au cœur du village olympique, évoque le souvenir du gardien du refuge de la Praz, situé sur le chemin de la Croix de Bailebonne, dans le massif du même nom.

Ce quartier, créé à l'occasion des X^e Jeux Olympiques d'Hiver, se devait d'honorer, par ses rues, la mémoire de nos célèbres montagnards, tels Lionel Terray et Christophe Turc.

C'est donc ainsi que le 12 juillet 1967, sur proposition de M. Silber, la rue a été baptisée.

RUE CLAUDE-KOGAN

Cette voie porte dans le village olympique le n° 2, elle fut dénommée par délibération le 12 juillet 1967.

Claude Kogan était une alpiniste, elle se distingua surtout par ses ascensions à l'étranger.

Ses principales ascensions sont : l'Aiguille Noire de Penterey (3 772 m), le Quotaraju au Pérou (6 100 m).

Deuxième ascension de ce sommet par une cordée féminine (Claude Kogan et Nicole Preininger).

Elle tente l'ascension du Cho Dyn (8 154 m), dans le massif du Shisha Pangma. Elle abandonne à 7 600 mètres à cause d'une tempête. Cette hauteur constitue tout de même un record féminin d'altitude.

Elle est décédée en montagne.

RUE EDMOND-ESMONIN

Dans sa séance du 26 mai 1965, le Conseil Municipal de Grenoble décida d'honorer trois membres de l'Université de Grenoble récemment disparus : le Doyen de la Faculté des Sciences Maurice Gignoux et les Doyens de la Fa-

culté des Lettres : Raoul Blanchard et Edmond Esmonin.

Pour ce dernier, il avait été prévu de lui attribuer la rue en cours de réalisation prolongeant la rue de la République, entre la rue Lafayette et la place Sainte-Claire.

Mais les habitudes l'emportèrent sur les décisions et le nom de rue de la République prévalut pour ce prolongement. C'est pourquoi le nom d'Edmond Esmonin fut repris lors de la délibération du 30 mars 1966 pour la voie d'accès au Village Olympique.

Edmond Esmonin naquit en Côte d'Or en 1878, d'une famille vigneronne, et ne vint à Grenoble qu'en 1918.

Passionné d'histoire et d'économie des XVII^e et XVIII^e siècles et du Dauphiné, il avait constitué une bibliothèque inestimable qu'il légua à l'Université de Grenoble.

Il fut doyen de la Faculté des Lettres de 1925 à 1928, adjoint au Maire à l'Instruction Publique et aux Beaux-Arts et surtout Président de la Ligue des Droits de l'Homme.

A ce titre, en 1934, il prit à Grenoble la tête des manifestations contre le fascisme au moment où celui-ci menaçait la démocratie.

Il prit sa retraite en 1945 et mourut le 22 mars 1965 à l'âge de 87 ans.

RUE GUSTO-GERVASOTI

Cette voie n° 7 du Village Olympique est dénommée par délibération du 12 juillet 1967, en souvenir de Gusto Gervasoti.

Il est né en 1909 dans le Frioul. Il fit en 1927, dans les Dolomites, sa première campagne d'alpinisme proprement dite et en 1930 une série d'escalades classiques.

En 1934 il participe à l'expédition italienne aux Andes. Deux ans plus tard, il réussit la première ascension de la muraille nord de l'Ailfroid.

A Noël 1937, il gravit en solitaire le Cervin par l'arête italienne.

En 1938, Gervasoti ouvre l'itinéraire de la face sud de la pointe Guglielmina et en 1940 il s'attaque aux piliers du Fresnay, dans le massif du Mont Blanc.

Gusto Gervasoti est tué en montagne le 16 septembre 1946.

RUE HENRY-DUHAMEL

Cette rue a été dénommée en juillet 1967 en souvenir de l'alpiniste Henry Duhamel, né en 1853.

Il fit de nombreuses escalades dans le massif de la Meije.

Le 6 juillet 1878, il gravit le versant est du Pic Gaspard.

Il meurt en 1917.

PLACE LIONEL-TERRAY

Point de confluence de rues du Village Olympique également dédiées à des alpinistes (rue Claude-Kogan, rue Louis-Lachenal, rue Christophe-Turc), la place Lionel-Terray commémore depuis le 12 juillet 1967 le souvenir du grand alpiniste dauphinois né à Grenoble le 25 juillet 1921.

Après des études à l'Externat Notre-Dame, ce fils de médecin fut très vite

attiré par les sommets qui couronnent sa ville natale et se passionna autant pour le ski que pour l'escalade. Il obtint ses premières médailles sur les pistes enneigées : champion de ski du Dauphiné. Il fut classé second aux Championnats de France et devint professeur à l'Ecole Nationale de Ski.

Mais c'est ensuite sa passion pour l'alpinisme qui le révéla au grand public, lors du succès de l'expédition française à l'Annapurna qui réunissait Maurice Herzog, Louis Lachenal et Gaston Rebuffat.

Il conquiert par la suite d'autres sommets : « Le Makalu » (1955), puis « Le Jannu », « Le Chacraraju » des Andes et les sommets de l'Alaska la même année (1962).

Après tous ces exploits, on fut étonné d'apprendre sa mort accidentelle le 19 septembre 1965, alors qu'il escaladait la face Est du Gerbier, dans le Vercors.

Sournoisement, dans un site à l'échelle humaine, en dehors de toute expédition, la montagne s'était vengée...

RUE LOUIS-LACHENAL

Ce n'est sans doute pas par hasard que la rue Louis-Lachenal mène à la place Lionel-Terray, dans le quartier du Village Olympique.

C'est une dernière façon de réunir deux alpinistes amis, que le destin fit rencontrer pour des cordées prestigieuses dont la plus célèbre fut « Annapurna Premier 8 000 », dirigée par Maurice Herzog et qu'il frappa tous deux aussi cruellement alors qu'ils escaladaient des sommets de leur région natale.

L'accident qui coûta la vie à Louis Lachenal survint le 25 novembre 1955 dans la Vallée Blanche, où il disparut soudainement dans une crevasse alors qu'il escaladait le Glacier du Géant.

RUE LUCIEN-ANDRIEUX

La rue fut dénommée en 1966 pour commémorer le nom de cet ancien élève de l'Ecole normale d'instituteurs qui devint professeur à la Faculté des Sciences de Grenoble, où il succéda à la chaire de Chimie générale de son professeur, M. Recoura.

RUE DU MAQUIS-DE-L'OISANS

C'est le capitaine Lanvin, une des figures les plus marquantes de la Résistance du Dauphiné (qui a commandé le secteur 1 FFI de l'Isère, c'est-à-dire Grenoble et la Basse-Romanche) qui demanda à la Municipalité de dénommer une rue « Rue du Maquis-de-l'Oisans ».

Le Maquis de Grenoble étant celui qu'on appelle le Maquis de l'Oisans. Cette rue fut dénommée le 21 février 1969.

C'est « une faible troupe de 1526 volontaires FFI, médiocrement équipée, dotée d'un armement hétéroclite d'infanterie, qui a tenu victorieusement

tête pendant près de deux semaines à un ennemi dix fois supérieur en nombre et cent fois mieux armé, comprenant des unités d'élite : les fameux chasseurs alpins allemands, les « Alpenjäger », renforcées par de l'artillerie, des mortiers, de l'aviation de bombardement en piqué, lui infligeant des pertes considérables, pour finalement le bousculer et le vaincre à l'approche de la 7^e Armée américaine, s'emparant d'un millier de prisonniers et d'un important matériel ».

Cela est du, comme l'explique le capitaine Lanvin, à la troupe qui était une élite de volontaires décidés à vaincre ou à se faire tuer, aux chefs et à l'excellence de la tactique adoptée.

AVENUE MARIE-REYNOARD

En 1921, Marie Reynoard sortait de l'école normale supérieure de Sèvres. Elle enseigna au lycée de Cahors, puis à Marseille, Aix, et Grenoble.

A Grenoble, elle distribua des tracts à la sortie des usines et fit circuler des papiers dangereux. D'où sa première arrestation et son premier séjour en prison à Lyon. Dès sa mise en liberté provisoire, elle reprit son activité clandestine. Malgré les objections de sa famille, Marie Reynoard fut éclairceuse, agent de liaison sous le nom de Renée Rousseau d'abord, de Claire Grasset ensuite. C'est sous ce dernier qu'elle fut arrêtée par la Gestapo, en juin 1943, et incarcérée à la prison de Montluc de Lyon. En novembre elle fut transférée à Compiègne, d'où elle partit pour Ravensbruck en janvier 1944.

A Ravensbruck, elle ne fut condamnée à aucun rude travail (elle était affectée à l'atelier des tricoteuses), cependant les souffrances ne lui furent pas ménagées, depuis le jour où une SS l'avait durement frappée et renversée.

En décembre 1944 ou janvier 1945, on ne sait pas exactement, elle s'éteignit.

Héroïne elle le fut jusqu'à son assassinat dans cet horrible enfer de femmes qu'était Ravensbruck, héroïne elle le restera en incarnant la Résistance, mais non pas la Résistance déformée et souillée, mais ce pur esprit d'abnégation et de renoncement, cette soif de liberté à reconquérir, cette lutte farouche de l'intelligence contre la force imbécile. Son absence d'égoïsme se traduit dans la vie courante par une constante bonté.

L'avenue Marie-Reynoard fut inaugurée le 22 février 1968. Cette voie qui, pendant deux semaines avait vu des milliers de visiteurs, à l'occasion des Jeux Olympiques, est maintenant tombée dans un anonymat qui aurait plu à celle qui fut la première héroïne dauphinoise de la Résistance. Le geste qui consiste à baptiser à son nom une rue de la ville restera avant tout un hommage à l'idéal qu'elle incarne.

Au lycée Stendhal une salle porte son nom.

RUE MAURICE-DODÉRO

Le nom de Maurice Dodéro fut donné en juillet 1967, lorsqu'on décida de donner à de nouvelles voies de la ville des noms de sportifs de la montagne ou de montagnards.

En effet, Maurice Dodéro, homme de Science, était aussi homme de la Montagne.

Né en juin 1898 à Grenoble, il fut après une brillante carrière dans l'enseignement supérieur, Professeur avec la chaire d'électrochimie et d'électrometallurgie, et Directeur adjoint de l'Ecole Nationale Supérieure de l'Electrochimie et d'Electrometallurgie de Grenoble.

Alpiniste de classe, il réalisa plusieurs premières. Son activité s'exerça surtout au sein de la Société des Touristes du Dauphiné.

Délégué aux refuges de 1924 à 1938, il fit construire les refuges : Adèle Planchard, Jean Collet, La Selle, Le Soreiller.

En 1950, il entra au Comité de la Section de l'Isère du C.A.F. Il était également administrateur de la Société Dauphinoise du Secours en Montagne, du Syndicat d'Initiative et de la Chambre d'Industrie Touristique, et président du Comité régional du Dauphiné.

En dehors des refuges, deux réalisations lui sont dues : la prévision du temps et la sécurité des cordes. Sa force de persuasion permit d'arriver à un accord international sanctionnant l'appareil qu'il avait mis au point : « Appareil Dodéro ».

Chevalier de la Légion d'honneur depuis 1952, Officier des Palmes académiques, il possédait, en outre, la Médaille d'Or de l'Education Physique et des Sports, le prix Ancel 1938.

Il mourut en 1959.

PLACE PIERRE-GASPARD

Cette place porte le numéro 8 dans le Village Olympique et elle fut dénommée par délibération du 12 juillet 1967.

Pierre Gaspard fut alpiniste, guide de la Compagnie de l'Oisans.

Ses principales ascensions sont l'arrête nord de l'Olan le 5 août 1880, l'arrête sud le 8 août 1889. La face sud de la barre des Ecrins (4101 m) le 2 septembre 1880. Première ascension de la Meije (3983 m) le 6 août 1877 ; première ascension du Pic Gaspard par le versant est le 6 juillet 1878.

PLACE PIERRE-LORY

Cette place porte le numéro 6 dans le Village Olympique et fut dénommée par délibération le 12 juillet 1967.

Pierre Lory est né le 8 juin 1866 à Grenoble, nommé en 1888 préparateur près la chaire de géologie et minéralogie.

En 1898, il devient sous-directeur du Laboratoire de Géologie et de la Faculté des Sciences.

Il fit de nombreux travaux sur les massifs du Dévoluy, du Champaur, du Vercors et de la Chartreuse.

Ses dernières recherches ont porté sur le massif de Belledonne.

Il est mort le 6 novembre 1956, son corps repose au cimetière de Seyssins.

RUE ROGER-FRANÇOIS

Il est bien naturel que le nom de Roger François ait été donné le 21 février 1969 à une rue du Village Olympique.

Cet haltérophile fut en effet champion olympique en 1928 à Amsterdam.

Né à Romans le 7 octobre 1900, Roger François habita à Grenoble à partir de 1902. Il débuta en poids et haltères en 1916 au gymnase Payerne, rue Lafayette. Il fit une brillante carrière de gymnaste et d'haltérophile. Entre 1922 et 1935, il obtint les titres suivants :

Champion de France dans la catégorie poids moyens,

Champion du Monde de force en 1922 à Reval, en Estonie,

Recordman du Monde du développé à deux bras,

Finaliste aux olympiades de Los Angeles en 1932, où il eut la médaille d'argent dans la catégorie poids moyens.

Roger François fit aussi une brillante carrière aux Sapeurs Pompiers de Paris. Il avait le grade de Lieutenant lorsqu'il mourut à Paris le 15 février 1949.

Bonaparte, il conçut « un amour désordonné de la gloire des armes : comme mousquetaire du roi, il escorta Louis XVIII pendant les cent jours, sur la route de l'exil ; il allait avoir dix ans.

Le métier des armes exercé seulement dans des cours de caserne, déçut le jeune officier, qui lui préféra l'aventure d'une carrière littéraire et donna sa démission en 1827.

Auteur de recueils lyriques (poèmes antiques et modernes, 1826), d'un roman historique (Cinq Mars), il fréquente les cénacles romantiques et exprime ses premières déceptions dans deux ouvrages à thèse : « Stello » (1832) et « Servitude et Grandeur Militaires » (1835). Attiré par le théâtre, il traduit « Othello » (1829), puis donne des drames (« La Maréchal d'Ancre », « Chatterton », mais des malheurs domestiques et sentimentaux le font se retirer dans la solitude de son manoir en Angonnais. Blessé par la manière dont l'accueille l'Académie Française (1845), et par son échec politique (1848), il ne publie plus que quelques grands poèmes (« La Mort du Loup », « La Maison du Berger », « Le Mont des Oliviers »), où il déplore la solitude à laquelle condamne le génie, l'indifférence de la nature et des hommes, et exalte la résignation stoïque qu'il convient de leur opposer.

Il mourut à Paris le 17 septembre 1863.

Qui contesterait l'heureux résultat de l'ascèse que Vigny s'imposa ? Plusieurs des symboles qu'il chargea de « profondes pensées » : « La Mort du Loup », « La Maison du Berger », « La Bouteille à l'amer », figurent dans la fable moderne.

Le vœu formé par le poète de « l'esprit pur » dans les derniers vers qu'il trouva la force de scander s'est accompli :

« Flots d'amis renaissants ! Puissent
[mes destinées
Vous amener à moi, de dix en dix
[années.
Attentifs à mon œuvre, et pour moi
[c'est assez ! »

RUE DES ALLIÉS

En 1924, le rapporteur municipal, M. Collet, suggérait à ses collègues, l'appellation de « rue des Alliés », à une portion du chemin des Alpains dont on avait entrepris l'élargissement à cette époque, entre le cours de la Libération actuel et le chemin de fer.

Depuis lors, cette rue des Alliés s'est prolongée et relie actuellement le cours de la Libération au carrefour situé à proximité de la Tour de la Sécurité Sociale, et qui est le point de jonction de l'avenue Marcelin-Berthelot, l'avenue Malherbe et l'avenue Marie-Reynard.

Cette dénomination honore la mémoire des alliés de la France pendant la guerre de 1914-1918, et date du 30 novembre 1924.

SUITE QUARTIER DE LA CAPUCHE
AU PROCHAIN NUMERO

Quartier de la Capuche

(1)

Curieuse forme que ce grand rectangle, long et étroit, orienté Nord-Sud, limité par les Grands Boulevards au Nord, le Village Olympique au Sud, une partie de l'avenue Marcelin-Berthelot, et de la rue de Stalingrad sur les côtés Est et Ouest...

Et pourtant sa forme insolite n'explique pas l'origine de son nom, qui n'est d'ailleurs pas connue avec certitude, ainsi qu'on pourra le voir dans la monographie concernant le chemin de la Capuche.

AVENUE ALBERT-1^{er}-DE-BELGIQUE

Né à Bruxelles (1875-1934), roi des Belges de 1909 à sa mort, Albert 1^{er} lutta vaillamment à la tête des troupes belges aux côtés des armées alliées, de 1914 à 1918.

Très populaire, il fut surnommé « Le Roi-Chevalier ».

Il mourut lors d'une escalade de rochers à Marche-les-Dames.

Le 18 novembre 1938, le maire de Grenoble, au cours de la réunion du Conseil Municipal, déclarait : « Nous donnons ce nom à cette voie, pour immortaliser le geste de ce noble monarque qui, repoussant avec fierté les insolentes sommations de la violence, n'hésita pas à tirer et à entraîner son peuple à nos côtés où, pendant quatre ans, il combattit avec vaillance pour l'honneur et l'indépendance de son pays. »

RUE ALFRED-DE-VIGNY

Ainsi dénommée le 20 décembre 1930, cette rue réunit la rue Francis-Jammes et celle des Alliés.

Alfred de Vigny, mûr dès la quarantaine dans un curieux silence, ne connut pas la gloire que ses succès littéraires semblaient lui promettre. Mais il ne s'adressa pas vainement à la postérité, en lui destinant, comme un naufragé qui jette la bouteille à la mer, une œuvre mieux faite pour durer que pour plaire. Au cours de sa destinée posthume, il pâtit beaucoup moins que Lamartine, Hugo ou Musset du discrédit jeté sur le romantisme par toute une culture positiviste dont nous vivons la ruine. Dans chacune des générations qui suivit la sienne, des fidèles recueillirent son message et perpétuèrent son souvenir. Ce furent parmi d'autres, Beaudelaire dont il avait reconnu le génie, Henri de Régnier, Charles Péguy, André Breton.

Alfred, Comte de Vigny, naquit à Loches, en Touraine, d'une famille aristocratique et militaire. Sa mère, qui avait lu Rousseau, lui inculqua le goût de la musique et de la peinture, plutôt que des belles lettres. Mais, au lycée

rent son souvenir. Ce furent parmi d'autres, Beaudelaire dont il avait reconnu le génie, Henri de Régnier, Charles Péguy, André Breton.

Alfred, Comte de Vigny, naquit à Loches, en Touraine, d'une famille aristocratique et militaire. Sa mère, qui avait lu Rousseau, lui inculqua le goût de la musique et de la peinture, plutôt que des belles lettres. Mais, au lycée

POINTS DE VENTE DE LA RELIURE DECOREE AU PRIX DE 10 F

- « Affiches de Grenoble, 9, rue de Paris, Grenoble ;
- Optique Jean Barnoin, 5, rue Thiers, Grenoble ;
- Hi-Fi Tempo, 6, boulevard Maréchal-Foch, Grenoble ;
- « Le 38 », 34, rue Colonel-Bougault, Grenoble.

Nous remercions les nombreux lecteurs qui nous ont fait parvenir de très intéressantes informations concernant certaines rues. Nous ferons paraître un courrier des lecteurs à la fin de la parution des vingt et un quartiers.

Nous pouvons donc encore tenir compte de vos documents.

Merci de nous les adresser à :

J. C. E. GRENOBLE
Commission 1001
8, boulevard Gambetta
38000 GRENOBLE

les mille et une rues de grenoble

PAR LA JEUNE CHAMBRE ECONOMIQUE

Quartier de la Capuche

(II)

RUE ALFRED-DE-MUSSET

Ecrivain français né à Paris en 1810 d'une famille aisée, introduit à moins de dix-huit ans, après d'excellentes études, dans le cénacle de la jeune école littéraire (Lamartine, Hugo, Nodier, Vigny, Sainte-Beuve et Mérimée), il se fait connaître par ses contes d'Espagne et d'Italie (1830). Des essais malheureux au théâtre, puis une liaison orageuse avec George Sand, bouleversent sa vie. Il publie des pièces destinées à la lecture (« Les Caprices de Marianne », 1833 ; « Fantasio », 1834 ; « On ne badine pas avec l'amour », 1834 ; « Lorenzaccio », 1834 ; « Le Chandelier », 1835 ; « Il ne faut jamais jurer de rien », 1836), des poèmes (« Les Nuits », 1835-1837), un roman autobiographique (« La Confession d'un enfant du siècle », 1836). A partir de 1838, malade et usé par les excès, il donnera encore des contes, des proverbes, des fantaisies poétiques, exprimant les contradictions de sa personnalité : poète de la douleur et des grandes passions ; il est aussi celui de la fantaisie légère.

Dans les manuels, Musset a longtemps figuré parmi les quatre grands romantiques français, après Hugo, avec Lamartine et Vigny. Les collégiens savaient par cœur, la Nuit de Mai, et la Nuit de décembre et plus d'un en reçut la révélation pathétique, de l'amour, de la souffrance, et de la poésie.

Depuis lors, sa cote a baissé et son mythe s'est effacé ; d'autres l'ont remplacé.

Et pourtant, par certains aspects, Musset n'était pas si éloigné de Beaudelaire, il portait lui aussi, jusque dans sa névrose, le signe de la modernité, et le poète déchu annonçait le poète maudit. On doit surtout s'étonner qu'un critique aussi pénétrant que Beaudelaire ait pu ne pas s'apercevoir que Musset édifiait sous ses yeux une œuvre dramatique qui allait défier le temps. En effet, celle-ci, d'abord réputée injouable, est presque la seule à tenir debout parmi les décombres du théâtre romantique.

Ce qui avait fait la gloire de Musset a passé, mais « Lorenzaccio » a pris place, au rang des classiques de la

scène, et tout donne à penser qu'il y restera.

Il meurt en 1857. Son nom est donné à une rue du quartier des Granges en même temps que beaucoup d'autres dénominations dans ce secteur, le 20 décembre 1930.

CITE DE LA CAPUCHE

On appelle cité de la Capuche un groupe d'habitations à loyers modérés situé dans le quartier du même nom, et occupé depuis novembre 1925.

CHEMIN DE LA CAPUCHE

Dès 1871 le chemin de la Capuche était officialisé, puisque son nom figurait dans l'Etablissement du Rôle des Contributions Directes.

D'où vient l'origine du mot Capuche ?

De nombreuses explications sont données.

Capuche viendrait, tout d'abord, de « capeluche » qui signifiait bonnet. Pour certains Grenoblois, il existait dans ce quartier une auberge qui était très fréquentée. Mais comme elle se trouvait assez éloignée de la ville, on devait prendre sa capeluche, ou sa capuche, pour s'y rendre.

Une autre version, beaucoup moins plausible, affirme que le quartier tire son appellation de la présence autrefois d'un couvent de Capucins.

Enfin, l'éthymologie la plus vraisemblable provient du mot latin caput qui signifie lieu extrême, point abrité.

RUE DE CHAMROUSSE

La rue de Chamrousse fut ouverte en 1953. Elle faisait partie du lotissement Favel.

Son nom semble venir du simple fait que la rue, de par son orientation, permet aux passants d'admirer au loin la station de Chamrousse.

RUE CHARLES-MILLIAT

Nos différentes recherches à la Mairie, aux bibliothèques, et dans des dictionnaires, ne nous ont pas permis de connaître l'origine de cette rue.

Nous attendons avec intérêt les informations que pourraient nous adresser nos lecteurs.

RUE DES CHARMILLES

Elle paraît avoir été créée vers 1920. Voie privée à l'origine, cette rue fut, par délibération du 19 novembre 1934, cédée gratuitement à la ville par les propriétaires riverains du sol.

Le nom de « Charmilles » fut donné à cette nouvelle voie le 30 novembre 1936.

Les charmilles sont des arbres taillés, d'une essence de charme, et très utilisés pour des haies ou tonnelles. Les belles demeures de la rue à cette époque devaient être ombragées par de tels arbres, ce qui inspira certainement le nom de la rue.

RUE DES DEPORTES DU 11-NOVEMBRE-1943

En ce 11 novembre 1943, les Grenoblois sont bien décidés, malgré les menaces allemandes, à respecter les directives de la France Libre : « Fête Nationale du 11 novembre. Cessez le travail. Rassemblez-vous à 11 heures au monument aux Morts ou devant la Mairie ».

Devant initialement se réunir au monument aux Morts de l'Esplanade, la manifestation est détournée et c'est deux mille Grenoblois chantant « L'Internationale » ou « La Marseillaise », invectivant l'ennemi, injuriant les collaborateurs, qui se dirigent place Paul-Mistral, devant le Monument aux Diabliques Bleus.

La cérémonie se déroule dans un calme relatif et va se terminer dans l'ordre lorsqu'une fusée est tirée, donnant ainsi le signal d'attaque aux Allemands. Ceux-ci jaillissent de tous côtés.

Les Grenoblois se dispersent dans une panique totale. Un millier échappèrent aux Allemands. La police française, courageusement, resta inactive, évitant ainsi un véritable massacre.

Mais ce sont malgré tout mille Grenoblois qui se retrouvent parqués derrière des barbelés, tenus en joue par les Allemands. En fin d'après-midi, les

Allemands relâchent les femmes, les enfants et les vieillards et conduisent environ six cents hommes à la caserne de Bonne. Dans la nuit, deux cents environ seront encore relâchés.

Les autres, conduits à la gare dans des camions, au petit jour, sont dirigés vers les camps de concentration allemands dans des wagons à bestiaux. Beaucoup mourront en route, de faim et de froid.

Au bout du trajet, ce sont les camps de concentration : Buchenwald, Dora, Flossenbürg, avec un régime d'autant plus sévère qu'ayant chanté « L'Internationale », les patriotes sont taxés de communistes.

Une centaine seulement reviendra de ces horribles camps. Trente vivent encore aujourd'hui.

C'est cette page dramatique de l'histoire qu'a voulu rappeler la municipalité de M. Hubert Dubedout en dénommant ainsi une nouvelle artère grenobloise le 13 janvier 1969.

Cette avenue, longue de 600 m et large de 33 mètres fut ouverte dans le prolongement de la rue Nestor Cornier. Elle rejoint la rue de Stalingrad et sera prolongée ultérieurement. Cette rue se veut agréable pour le piéton. C'est ainsi qu'elle possède un trottoir de 5 m côté est et un trottoir de 1,50 m côté ouest.

Elle fut solennellement inaugurée le 30 décembre 1970. Une centaine de personnes accompagnaient M. Hubert Dubedout, maire, et M. Marceau Marjol, président de l'Amicale des Déportés du 11 novembre 1943.

Ceux-ci sous la neige, découvrirent la plaque et parcoururent ensuite cette nouvelle rue en voiture.

RUE DU DOCTEUR-BORDIER

Le 19 novembre 1934, le chemin du Canal Salican fut débaptisé pour devenir la rue du Docteur-Bordier.

Grenoble voulait ainsi rendre hommage à l'un de ses citoyens dévoués.

Le Docteur Bordier fut en effet pendant longtemps directeur de l'Ecole de Médecine et de Pharmacie.

Homme actif, il organisa même à Grenoble en août 1904 un des congrès de l'Association pour l'Avancement des Sciences, dont il fut d'ailleurs le secrétaire général.

Il fut encore dans notre ville Directeur du Bureau Municipal d'Hygiène.

RUE DUPLOYE

L'ancienne impasse Léonce-Mesnard fut débaptisée le 3 octobre 1934 pour commémorer le nom de l'Abbé Emile Duployé, né à Notre-Dame-de-Liesse en 1833.

Il fut l'inventeur français d'une méthode de sténographie qui porte son nom. Il mourut en 1912.

RUE EDMOND-ABOUT

Le 16 novembre 1956, le Conseil Municipal décida d'attribuer à la rue qui relie la rue de Stalingrad à la rue Gustave-Flaubert le nom d'Edmond About, « célèbre écrivain du XIX^e siècle ».

Né en 1828 à Dieuze (Moselle), Edmond About fut un des plus fins humoristes du XIX^e siècle. Il fréquenta notamment l'école française d'Athènes, d'où il ramena un essai sur la Grèce Contemporaine et un roman « Le Roi des Montagnes ».

Il écrivit aussi des romans d'anticipation scientifique assez fantaisistes tels que « Le Nez d'un Notaire » ou « L'Homme à l'oreille cassée ». Il créa la revue « Le XIX^e siècle » et fut reçu à l'Académie Française un an avant sa mort en 1885 à Paris.

RUE EDOUARD-VAILLANT

Anciennement rue Jules-Lemaitre, depuis le 20 décembre 1940, en souvenir de l'écrivain français critique littéraire et dramatique, née à Vennecy (Loiret) en 1853 et morte en 1914, elle fut débaptisée le 5 décembre 1944 par le conseil municipal pour prendre le nom du célèbre socialiste français né à Vierzon en 1840 et mort en 1915.

RUE ELISEE-CHATIN

Benjamin Elisée Chatin fut un bienfaiteur de la ville et des hôpitaux.

Né à Grenoble le 25 février 1827, il était notablement connu comme négociant. Il mourut le 9 août 1892 et la ville de Grenoble, par délibération du Conseil Municipal du 7 janvier 1909, lui attribua l'ancien chemin de Claix qui menait au village du même nom.

Cette décision fut approuvée le 22 juin 1909.

Un pavillon de l'Hospice des vieillards porte également son nom.

RUE ELISEE-RECLUS

Né en 1830 à Sainte-Foy-la-Grande en Gironde, et fils de pasteur, Elisée Reclus, militant anarchiste, fut surtout connu comme géographe.

Après des études secondaires au Collège Protestant de Montauban, il poursuivit à Berlin des études de géographie. Il doit s'expatrier après le coup d'état du 2 décembre 1851 pour avoir cautionné les révolutionnaires de 1848.

Il voyage alors en Angleterre, aux Etats-Unis, en Amérique Centrale, en Colombie, où il accumule des observations et de la documentation qui lui serviront à rédiger son œuvre maîtresse : « La Nouvelle Géographie Universelle, la Terre et les Hommes (1875-1894) ».

Ayant servi dans la garde nationale pendant la Commune, il est condamné au bannissement à vie et s'exile en Suisse, où il conserve toute son énergie de militant révolutionnaire. Il organise notamment un mouvement contre le mariage.

En 1892, il est nommé professeur de géographie comparée à l'Université de Bruxelles et continuera jusqu'à sa mort en 1905 à Bruges, de publier d'importants travaux dont « L'Homme et la Terre », ainsi que de nombreux pamphlets anarchiques.

Son nom sera honoré par Grenoble vers 1933.

RUE EMILE-ZOLA

Comme toute ville, Grenoble a voulu rendre hommage au grand romancier français, en lui consacrant une de ses grandes artères.

Cependant, cette dénomination fut précédée d'une querelle dont M. Ravanat, rapporteur en 1923 de la Commission Plénière du Conseil Municipal, nous a transmis les motifs :

« Par délibération en date du 23 octobre 1922, le Conseil municipal avait décidé de donner à la voie nouvelle entre le chemin d'Echirolles (actuellement rue de Stalingrad) et le chemin de Bresson (actuelle avenue Marcolin-Berthelot), le nom de Francisco Ferrer, républicain et libre-penseur espagnol, qui fut avant tout un éducateur et qui succomba pour la défense d'un idéal qui est le nôtre.

« Or, M. le ministre de l'Intérieur a fait connaître récemment à M. le Préfet de l'Isère que, suivant la jurisprudence constante à son département, il n'y avait pas lieu de donner suite à la délibération de l'Assemblée Communale de Grenoble. Nous ne pouvons évidemment appeler de cette décision, mais nous avons le droit de protester contre l'extension abusive de la tutelle administrative dans les affaires municipales et contre l'interprétation erronée de la pensée du législateur.

Puisque la proposition locale était rejetée en haut lieu, force était de se mettre d'accord pour trouver une autre dénomination à cette voie. Le nom d'Emile Zola fut accepté par tous les membres de la Commission Plénière : « Zola défendit avec ardeur des théories sociales qui nous sont chères », rapporte toujours M. Ravanat ; « Il fut victime, au cours d'un procès retentissant, de son amour de la justice et de son respect des droits imprescriptibles de l'Homme ».

On sait en effet avec quel courage il prit la défense de l'accusé Dreyfus en publiant dans « L'Aurore » son article « L'accuse... ». Ce pamphlet lui valut une condamnation à un an de prison et 3 000 F d'amende.

Quant à ses romans, ils sont la peinture réaliste de la société de son temps, et chacun d'entre nous connaît : « L'Assommoir », « Au Bonheur des Dames », la série des « Rougon Macquart », « Thérèse Raquin », « Germinal »...

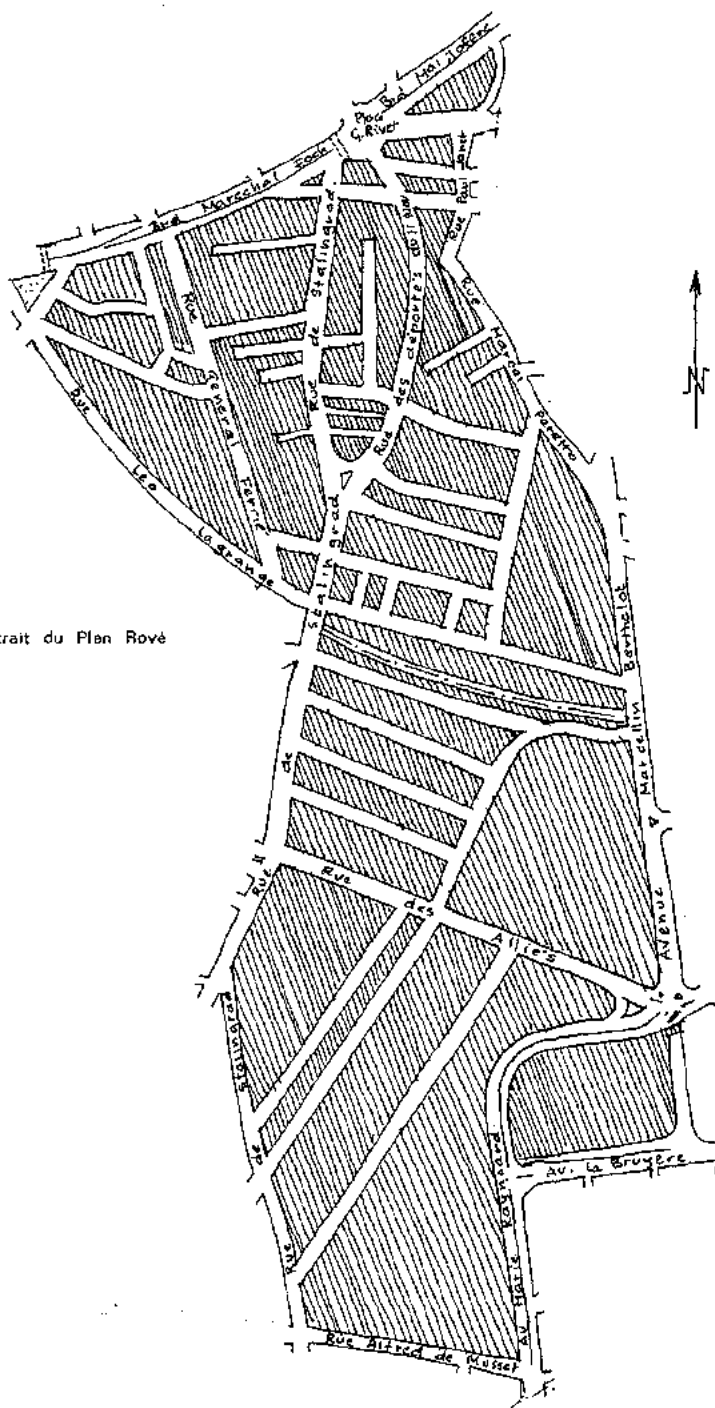
Zola mourut accidentellement à Paris en 1902, asphyxié par les émanations d'une cheminée défectueuse.

RUE ERNEST-RENAN

Cette ancienne voie privée qui relie la rue de Stalingrad à la rue Elisée-Reclus, fut cédée à la ville en 1953.

Dans un quartier où les écrivains français illustrent la plupart des rues, celle-ci honore la mémoire du philologue, historien et philosophe français, ancien séminariste qui se consacra par la suite à l'enseignement et à la méditation philosophique d'inspiration religieuse : « Les origines du christianisme », « Mélanges religieux et historiques ».

Il fut membre de l'Académie française et administrateur du Collège de France.



Extrait du Plan Royé

RUE EUGENE-SUE

Ce romancier français est né à Paris en 1804 et mort à Annecy à l'âge de 53 ans.

De sa première carrière de chirurgien de la Marine, il emmagasina des souvenirs qui inspirèrent ses premiers romans (« La Vigie de Koatven », une « Histoire de la Marine » inachevée...).

Les « Mystères de Paris » et le « Juif errant » sont restés ses œuvres les plus célèbres.

Grenoble lui rendit hommage le 20 décembre 1930 en dénommant rue Eugène-Sue la voie reliant la rue de Stalingrad à la rue Gustave-Flaubert, créée dans l'ancien lotissement des Grands.

RUE FRANCOIS-COPPEE

Ainsi dénommée, en 1932, cette voie privée fut cédée gratuitement à la ville en 1935.

Ce poète et auteur dramatique (1842-1908), considéré comme le premier des poètes parnassiens, fut nommé membre de l'Académie française en 1884.

RUE GENERAL-FERRIE

Dénommée le 18 novembre 1938.

Général et savant français, né à Saint-Michel-de-Maurienne, en Savoie (1868-1932).

Il est le créateur et l'animateur de la radio télégraphie militaire. Il assiste

en 1899 aux premières expériences sensationnelles de Marconi.

Il part en 1902 aux Antilles pour remplacer par T.S.F. la communication sous-marine rompue par la Montagne Pelée.

Il créa plus tard les postes mobiles des armées, dont les premières applications en campagne eurent lieu au Maroc en 1908.

Il crée en 1910 le premier grand poste souterrain et enfin, en 1914, devient le grand chef de notre radio-télégraphie de guerre.

RUE GEORGE-SAND

Dénommée le 20 décembre 1830.

Amandine Lucie Aurore Dupin, baronne Dudevant, dite George, romancière française, est née à Paris en 1804.

Elle a donné d'abondantes œuvres dont l'inspiration est sentimentale, comme dans « Indiana », « Lélia et Valentine », sociale dans « Le Compagnon du Tour de France » et « Consuelo », ou champêtre dans « La Mare au Diable », « La Petite Fadette » et « François le Champi ». Elle a une imagination romanesque, une psychologie délicate, beaucoup d'art sous les dehors d'un style parfois prolixe. Elle meurt à Nohant (Indre) en 1876.

RUE GUSTAVE-FLAUBERT

Gustave Flaubert était un écrivain français, né à Rouen (1821-1880) ; il écrivit : « Madame Bovary » en 1857, « Salammbô » en 1862, « L'Education sentimentale » en 1869, « Trois contes » en 1877, « Bouvard et Pecarchet » en 1881.

Prosateur soucieux de la perfection du style, il veut donner dans ses romans une image objective de la réalité, mais garde quelques traits de l'imagination romantique.

Cette rue fut dénommée en décembre 1920.

PLACE GUSTAVE-RIVET

Gustave Rivet est né à Domène le 25 février 1848. Son père, originaire d'une famille de Chapareillan, était instituteur. Le jeune Gustave, après une dizaine d'années passées à Domène, fut admis en 1859 au Lycée de Grenoble, qu'il fréquenta jusqu'en 1864.

Elève du collège Sainte-Barbe à Paris, licencié ès Lettres, au lendemain de la guerre de 1870, il débuta sa carrière universitaire en acceptant un poste de professeur au collège de Dieppe. Bientôt révoqué pour ses idées républicaines, Gustave Rivet est réintégré au Collège de Meaux, puis au Lycée Charlemagne de Paris.

ami de Victor Hugo, Gustave Rivet est nommé après les élections républicaines de 1877, chef de cabinet du Directeur de la Presse, puis du sous-secrétaire des Beaux-Arts, inspecteur des Théâtres.

En 1883, sollicité par ses amis, Gustave Rivet se porte candidat à la députation pour succéder à Bravet, maire de Chapareillan, vice-président du Conseil Général, député de la première

circonscription de l'Isère, Gustave Rivet est brillamment élu avec 5 000 voix de majorité sur son concurrent.

Député de 1883 à 1903, puis sénateur jusqu'en 1924, Gustave Rivet siégeait au Parlement avec la gauche radicale. Il devint questeur, puis vice-président du Sénat.

Journaliste et écrivain de talent, Gustave Rivet, qui avait été secrétaire de Victor Hugo, est l'auteur d'une dizaine de pièces de théâtre, de poésies nombreuses et d'un volume sur « Victor Hugo chez lui ».

Il mourut au mois de juin 1936. Il est inhumé à Domène où un monument élevé à l'entrée du cimetière perpétue sa mémoire.

C'est en octobre 1936 qu'on dénomma cette place. Muller écrit au sujet de cet emplacement : « Il y a cinquante ans seulement, ici, c'était la campagne. Là, il y avait une grande ferme. Et là, de nombreux jardins que les Grenoblois venaient cultiver le dimanche... ».

RUE HENRI-BERGSON

Henri Bergson (1859-1941) était un philosophe français. Son système repose sur l'intuition des données de la conscience dégagées de l'idée d'espace et de la notion scientifique du temps (Essai sur les Données immédiates de la Conscience, Matière et Mémoire, L'Evolution Créatrice, Les Deux Sources de la Morale et de la Religion).

Il fut membre de l'Académie Française et obtint le Prix Nobel en 1927.

La rue fut dénommée en mai 1959.

RUE HIPPOLYTE-MULLER

On dénomma ainsi cette rue, le 8 novembre 1957, en souvenir du fondateur du Musée Dauphinois et de son conservateur de 1906 à sa mort en 1933.

Né à Gap le 22 novembre 1865, Hippolyte Muller fut passionné — dès son jeune âge — par l'observation de la nature et la collection des pierres. A quatorze ans, placé comme apprenti chez un bijoutier, il occupait déjà tous ses loisirs à la recherche de minéraux et fossiles. Passionné par la Préhistoire, il fit — méthodiquement — des fouilles un peu partout. C'est lui qui a découvert le gisement préhistorique des Balmes de Fontaine.

Il aimait aussi reconstituer les outils des hommes des cavernes.

Il entassait toutes ses découvertes dans une grande pièce de l'Ecole de Médecine jusqu'au jour où il décida de créer un musée. Ce fut le Musée Dauphinois, installé dans l'ancienne chapelle de Sainte-Marie-d'en-Bas, rue Très-Cloîtres à Grenoble.

Il fut décoré de la Légion d'honneur en 1925, au cours de l'Exposition Internationale de la Houille Blanche, où il avait fait reconstituer deux chalets de Saint-Veran, renfermant le mobilier et les ustensiles alpins d'autrefois.

RUE LA BRUYERE

Ancienne voie privée, dénommée par ses créateurs en 1932, cette rue n'a été incorporée au réseau municipal qu'en 1967.

Il semble bien que le propriétaire de ce lotissement ait eu des goûts littéraires prononcés, puisque sur l'avenue La Bruyère, aboutissent les rues Descartes, Boileau, Bossuet, etc...

Il n'est pas besoin de rappeler qu'il était Jean de La Bruyère (1645-1696), écrivain et moraliste français, auteur des « Caractères » dont les maximes et les portraits peignent d'une façon vivante et souvent cruelle, les mœurs de son temps.

RUE LE-BRIX

Le petit chemin qui joignait la rue Général-Mangin à la rue Elisée-Chatin (rue Général-Ferrière), prit le nom de Le Brix en 1956.

Joseph Le Brix, né en 1899, ne vécut que trente-deux ans, mais laisse son nom à la postérité en réalisant en 1927-28 le premier tour du monde aérien avec Costes.

RUE LECONTE-DE-LISLE

Charles Marie Leconte de Lisle, naquit à La Réunion en 1818.

Poète, il anima un groupe littéraire qui fut nommé l'Ecole parnassienne. Il réagit contre les excès du romantisme en pronant une poésie rigoureuse, construite et impersonnelle.

Il fut membre de l'Académie française et décéda en 1894.

RUE LEO-LAGRANGE

Léo Lagrange, homme politique français né à Bourg (Gironde) (1900-1940), Socialiste, il favorisa le développement du sport populaire.

RUE MALLIFAUD

L'ancien chemin Mallifaud fut ainsi dénommé le 12 juillet 1888 à cause de la propriété Mallifaud qui le bordait.

Puis il devint :

— pour une partie, en 1888, rue Général-Rambaud,

— pour une autre partie (correspondant à l'ancien chemin Nicollet), en 1909, chemin Moyrand.

Le 31 décembre 1927 le chemin Mallifaud reprit son nom de Mallifaud avec, cette fois, le titre de rue.

RUE MARCEL-PERETTO

L'ancien chemin de Bresson (car il se dirigeait vers le vieux village de Bresson), qui devint rue de Bresson le 31 décembre 1927, prit la dénomination de rue Marcel-Peretto le 26 mars 1945.

Marcel Peretto, dit Chicago, fut le camarade d'Henri Tarze. Peretto appartenait à un G.F. de Grenoble, où son activité se déploya sans cesse. Mais bientôt traqué, il dut se réfugier dans le Vercors.

La Gestapo multipliant ses visites sur le plateau, les Francs Tireurs furent contraints, pour assurer leur sécurité, d'organiser une garde à Sassenage. C'est à lui que fut confiée cette délicate mission, dont il s'acquitta de façon parfaite. A partir du jour où il fut en place, pas une voiture n'arriva sur le plateau sans que ses camarades fussent prévenus.

Il fut tué en service commandé le 3 mai 1944.

RUE MARCEL-PORTE

Cette rue fut dénommée le 18 novembre 1938.

Marcel Porte, économiste distingué, occupa pendant de nombreuses années la chaire d'économie politique à la Faculté de Droit de Grenoble.

Mutualiste convaincu, il fut conseiller des sociétés de secours mutuels et devint président de la Fédération Nationale des Caisses autonomes.

AVENUE MARCELIN-BERTHELOT

En souvenir de ce grand chimiste, on dénomma « rue Marcelin-Berthelot » le 12 juillet 1967, l'artère qui prolonge l'avenue Général-Champon pour aller aboutir là où s'élevait le stade d'ouverture des Jeux Olympiques.

A cet endroit, se trouve maintenant la Villeneuve, et cette large rue est devenue avenue depuis le 13 janvier 1969.

Marcelin Berthelot, né en 1827 à Paris et mort en 1907, membre de l'Académie Française, fut l'auteur d'importants travaux sur la synthèse des corps organiques et sur la thermochimie.

SUITE QUARTIER DE LA CAPUCHE
AU PROCHAIN NUMERO

POINTS DE VENTE DE LA RELIURE DECOREE AU PRIX DE 10 F

- « Affiches de Grenoble, 9, rue de Paris, Grenoble ;
- Optique Jean Barnoin, 5, rue Thiers, Grenoble ;
- Hi-Fi Tempo, 6, boulevard Maréchal-Foch, Grenoble ;
- « Le 38 », 34, rue Colonel-Bougault, Grenoble.

Nous remercions les nombreux lecteurs qui nous ont fait parvenir de très intéressantes informations concernant certaines rues. Nous ferons paraître un courrier des lecteurs à la fin de la parution des vingt et un quartiers.

Nous pouvons donc encore tenir compte de vos documents.

Merci de nous les adresser à :

J. C. E. GRENOBLE
Commission 1001
8, boulevard Gambetta
38000 GRENOBLE

les mille et une rues de grenoble

PAR LA JEUNE CHAMBRE ECONOMIQUE

Quartier de la Capuche

(III)

BOULEVARD MARECHAL-FOCH

En novembre 1938, Paul Mistral, maire de Grenoble, baptisa un certain nombre d'artères nouvelles de la ville, dont le boulevard Maréchal-Foch.

Au cours de la réunion du Conseil Municipal, M. Rey, rapporteur de la Commission de l'Instruction publique et des Beaux Arts, déclarait : « Il nous est apparu qu'avant tous autres, les noms des maréchaux Joffre et Foch devaient être inscrits sur nos grands boulevards, pour porter témoignage de la fidélité de notre souvenir envers les grands chefs qui, responsables des destinées de la patrie pendant la tourmente, ont su par leur claire intelligence, jeter hors de France l'envahisseur et assurer l'intégrité du sol national. »

Ferdinand Foch (1851-1929) : Après s'être distingué à la tête de la IX^e armée à la bataille de la Marne (1914), puis comme commandant de groupe d'armées dans les Flandres, il fut désigné en 1918 comme commandant en chef des armées alliées, qu'il conduisit à la victoire.

BOULEVARD MARECHAL-JOFFRE

Dénommé en novembre 1938.

Joseph Joffre, Maréchal de France, né à Rivesaltes (1852-1931). Après s'être distingué au Tonkin, au Soudan et à Madagascar, il commanda en chef en 1914, les forces françaises du Nord-Est et remporta la victoire de la Marne. Il fut remplacé par Nivelle en 1916.

AVENUE MARIE-REYNOARD

En 1941, Marie Reynoard sortait de l'école normale supérieure de Sèvres. Elle enseigna au lycée de Cahors, puis à Marseille, Aix et Grenoble.

A Grenoble, elle distribua des tracts à la sortie des usines et fit circuler des papiers dangereux. D'où sa première arrestation et son premier séjour en prison à Lyon. Dès sa mise en liberté provisoire, elle reprit son activité clandestine. Malgré les objections

de sa famille, Marie Reynoard fut éclairceuse, agent de liaison sous le nom de Renée Rousseau d'abord, de Claire Grasset ensuite. C'est sous ce dernier qu'elle fut arrêtée par la Gestapo, en juin 1943, et incarcérée à la prison de Montluc de Lyon. En novembre elle fut transférée à Compiègne, d'où elle partit pour Ravensbruck en janvier 1944.

A Ravensbruck, elle ne fut condamnée à aucun rude travail (elle était affectée à l'atelier des tricoteuses), cependant les souffrances ne lui furent pas ménagées, depuis le jour où une S.S. l'avait durement frappée et renversée.

En décembre 1944 ou janvier 1945, on ne sait pas exactement, elle s'éteignit.

Héroïne elle le fut jusqu'à son assassinat dans cet horrible enfer de femmes qu'était Ravensbruck, héroïne elle le restera en incarnant la Résistance, mais non pas la Résistance déformée ou souillée, mais ce pur esprit d'abnégation et de renoncement, cette soif de liberté à reconquérir, cette lutte farouche de l'intelligence contre la force imbécile. Son absence d'égoïsme se traduit dans la vie courante par une constante bonté.

L'avenue Marie-Reynoard fut inaugurée le 22 février 1968. Cette voie qui, pendant deux semaines, avait vu des milliers de visiteurs à l'occasion des Jeux Olympiques, est maintenant tombée dans un anonymat qui aurait plu à celle qui fut la première héroïne dauphinoise de la Résistance. Le geste qui consiste à baptiser à son nom une rue de la ville restera avant tout un hommage à l'idéal qu'elle incarne.

Au lycée Stendhal une salle porte son nom.

RUE MONTESQUIEU

Charles de Sécondat, Baron de Montesquieu, est né au Château de la Brède en 1689. Illustre publiciste, auteur des « Lettres Persanes », du « Livre de la grandeur » et de « La décadence des Romains » et de « L'Esprit des lois », il a mis le premier, en lumière, le principe de la séparation des pouvoirs.

Il meurt en 1755.

RUE NESTOR-CORNIER

Cette rue, joignant la place Gustave-Rivet à la rue Mallifaud, fut dénommée le 18 novembre 1938 en hommage à la mémoire de Nestor Cornier, ingénieur grenoblois qui se spécialisa dans l'industrie locale du ciment.

Il participa beaucoup à la vie de sa cité puisqu'il fut :

Président du Tribunal de Commerce de 1895 à 1899, membre du Conseil municipal de 1892 à 1919, Inspecteur départemental de l'Enseignement technique, Président de la Chambre de Commerce de 1912 à 1920.

Elu Maire en 1910 après la mort de Félix Viallet, il le resta pendant de nombreuses années.

RUE PAUL-BOURGET

Né à Amiens en 1852, Paul Bourget, écrivain, fut membre de l'Académie Française.

Il écrivit « Les Essais de Psychologie Contemporaine » et des romans remarquables par la profondeur et la sûreté de l'analyse.

Il meurt en 1935.

La rue est dénommée en 1941.

RUE PAUL-JANET

Fils du philosophe Paul Janet, Paul Janet est né à Paris en 1863. Elève de l'Ecole Normale Supérieure, il devint Professeur à la Faculté des Sciences de Grenoble en 1886. Ses conférences étaient particulièrement suivies car Paul Janet était passionné par l'électricité, notamment le 2 février 1892 il donna le premier cours d'électricité industrielle en présence de nombreuses personnalités dont Aristide Bergès. Il fut le promoteur, sinon le fondateur de l'Institut Electrotechnique de Grenoble. En 1894, Paul Janet devint professeur à la Sorbonne.

Spécialiste d'électrotechnique, il a publié en 1925 « Leçons d'électrotechnique générale » et en 1929 « Premiers principes d'électricité industrielle ».

Il devait mourir en 1937 et c'est le 8 novembre 1957 qu'il fut décidé de donner son nom à la rue joignant la rue Marcel-Peretto au boulevard Maréchal-Joffre.

RUE PAUL-VALÉRY

Cette rue fut dénommée le 21 mai 1959 en mémoire à Paul Valéry, poète français né à Sète en 1871 et mort en 1945. Membre de l'Académie Française.

Il fut l'auteur entre autres de : « La Jeune Parque », « Cimelière Marin », « Charmes », « Variétés ».

RUE PIERRE-BONNARD

C'est le 16 juillet 1948 que la Municipalité de Grenoble décide de donner à cette rue du Quartier de la Capuche le nom de ce peintre d'origine dauphinoise Pierre Bonnard.

La famille de Pierre Bonnard est originaire du Grand-Lemps.

Pierre Bonnard est, lui, né à Fontenay-aux-Roses en 1867. Il fut un coloriste très subtil et fut influencé pour le dessin et la composition par des estampes japonaises.

Il est mort en 1947.

RUE PROSPER-MÉRIMÉE

Le 20 décembre 1920, par délibération du Conseil municipal, cette rue du quartier de la Capuche prit le nom de Prosper Mérimée.

Prosper Mérimée, écrivain français, est né à Paris en 1803.

Il est l'auteur de supercheries littéraires, il aime les livres rares et les amis de choix ; il mène à Paris une vie très mondaine et partage son existence entre les voyages autant à l'étranger qu'en France, car il est inspecteur des Monuments Historiques, et les réceptions avec l'Empereur Napoléon III et l'Impératrice Eugénie.

Ses principales œuvres sont : « Carmen », « Matéo Falcone », « Colomba ».

RUE ROGER-GUIGUE

Roger Guigue, qui était employé civil du Génie, fut enlevé par la milice le 25 novembre 1943 à son domicile 15, rue Brocherie. Son cadavre, percé de sept balles, fut retrouvé le lendemain sur la route de Meylan. À côté de son corps, une pancarte portait ces mots : « Abattu par les anti-terroristes. Sa mort répond de celle d'un patriote ».

Roger Guigue, qui avait participé activement à la Résistance comme membre du Corps Franc du Commandant Nal, reçut à titre posthume en 1951 la Médaille militaire.

Son nom a été donné en 1956 à l'ancien chemin Le Brix.

RUE SAINT-EXUPÉRY

Antoine de Saint Exupéry naquit à Lyon en 1900. Aviateur à l'Aéropostale, il fut chef de base à Juby, sur la ligne Casablanca-Dakar.

Grand écrivain et poète, il nous a laissé des œuvres imperissables comme « Vol de nuit », « Courrier Sud », « Terre des Hommes », « Le Petit Prince », « Citadelle ».

Saint Exupéry qui disait : « Pour moi voler ou écrire c'est tout un ».

disparut au cours d'une mission de guerre le 31 juillet 1944.

La rue Saint-Exupéry fut créée dans le réseau des voies communales le 19 avril 1968.

RUE SIDONIE-JACOLIN

Sidonie Jacolin (1851-1930) légua à la ville de Grenoble un immeuble situé au 10, rue Fantin-Latour.

Le 19 novembre 1934 le Conseil municipal honorait la mémoire de cette bienfaitrice en donnant son nom à une rue.

RUE DE STALINGRAD

Dénommée le 5 décembre 1944, cette rue rappelle la bataille de Stalingrad qui opposa de septembre 1942 à février 1943 les forces soviétiques aux troupes allemandes qui encerclaient la ville. Ces dernières furent elles-mêmes encerclées et contraintes à la capitulation.

Cette défaite allemande marqua un tournant décisif dans l'histoire de la Seconde Guerre mondiale.

Stalingrad, ancienne Tsaritsine, est une ville d'U.R.S.S. sur la Volga.

Courrier des Lecteurs

La Jeune Chambre Économique de Grenoble remercie tous les lecteurs qui lui ont apporté durant ces huit mois de publication leur appui, leurs encouragements ou leur concours afin de mieux connaître l'origine et l'histoire de nos rues.

Elle remercie également « Les Affiches de Grenoble et du Dauphiné » et plus particulièrement son Directeur, Monsieur Georges Cellard, pour leurs conseils et leur concours gracieux durant la publication de ses travaux.

Dans les colonnes qui vont suivre, nous allons publier les lettres les plus significatives reçues, ainsi que les textes complétés ou rectifiés des rues.

Il n'est pas trop tard pour nous informer plus complètement sur certaines rues pour lesquelles, malgré notre appel aux lecteurs, nous n'avons pu rassembler des éléments suffisants et en particulier les rues :

- Blanche-Monier
- Emile-Ducros
- Ganganello
- des Lits Militaires
- Beaublache
- Bergonie
- des Gourmets
- d'Isty
- Simard.

Nous terminerons cette étude par la publication d'un index qui permettra aux lecteurs qui ont conservé tous les feuillets ou toute la collection des « Affiches », de retrouver rapidement la monographie de chacune des rues.

Grenoble, le 13 octobre 1975.

Monsieur,

Je lis votre premier article sur l'histoire des rues de Grenoble et j'approuve pleinement votre initiative.

Bien volontiers, je vous ferai part à l'occasion de mes remarques.

En voici une, qui déborde quelque peu du sujet, mais que je me permets néanmoins de vous exposer :

Bien entendu, il n'est pas question de modifier les plaques déjà existantes dans les rues. Mais, lorsque l'on est appelé à modifier l'une d'elles ou tout particulièrement pour les rues nouvelles, pourquoi n'arriverait-on pas à indiquer en dessous du nom du préposé le titre et la qualité de celui-ci ? Il n'en est pas question bien entendu pour les hommes politiques, officiers, professeurs, etc., qui parlent d'eux-mêmes, mais il y a tellement d'inconnus pour lesquels on aimerait savoir de qui il s'agit en s'embarquant dans leur rue.

Rue Joseph-Brun, par exemple... Qui était-ce Wilfrid Kilian, pourquoi n'avoir pas ajouté en dessous son titre de professeur. Et son fils Conrad Kilian. Et tant d'autres.

Pouvez-vous faire pression sur les autorités compétentes pour que ce petit additif soit prévu lors de la pose d'une nouvelle plaque.

En vous remerciant d'avance, recevez, Monsieur, l'assurance de mes sentiments très distingués.

M^{lle} Eliane MIARD,
160, Galerie de l'Arlequin,
La Villeneuve, Grenoble 38
Retraîtée de Presse.

Grenoble, le 22 décembre 1975.

J.C.E. Grenoble - Commission 1001
6, boulevard Gambetta, 38000 Grenoble

Au sujet de l'article « Les mille et une rues de Grenoble », rue Jeanne d'Arc... paru sur « Les Affiches de Grenoble et du Dauphiné » n° 2676.

Vous écrivez dans « Les Affiches de Grenoble » que Jeanne d'Arc était l'héroïne française née à Domrémy ? C'est archi-faux, car elle est née à Paris...

« Il y a deux histoires, l'histoire officielle menteuse, qu'on enseigne ;

puis l'histoire secrète où sont les véritables causes des événements.

(Honoré de Balzac).

Sa vraie mère était la reine de France, Isabeau de Bavière, et de son amant le Duc Louis d'Orléans, elle était la sœur de Charles VII, bâtard comme elle des mêmes parents (page 11 du livre de Gérard Pesme).

Elle ne pouvait donc pas être une fille d'Arc, ni une paysanne, ni une bergère. La légende menteuse est très belle pour les besoins de la cause. Quant aux voix qu'elle entendait, paraît-il, c'était son imagination, rien de plus. La T.S.F. n'existait pas à cette époque.

Jehanne d'Arc n'a pas été brûlée puisqu'elle est restée neuf mois en prison après son prétendu brûlage. C'est une autre femme, déclarée hérétique, qui l'a été à sa place. Puis elle se maria avec Robert des Armoises, puissant Seigneur des Ardennes. Enfin elle est restée vierge...

L'Evêque Cauchon, donc l'Eglise Catholique, l'aurait paraît-il brûlée comme hérétique (histoire officielle). Il est très difficile d'en faire une sainte, sans reconnaître cette monstrueuse erreur, oui mais l'Eglise ne se trompe jamais... Comprenez qui pourra. L'Eglise ne s'est pas trompée non plus pour Copernik, Galilée, le Chevalier de la Barre, etc., etc. Ce serait plus honnête de reconnaître ses erreurs.

A. ODRU,

18, rue de Sault, 38000 Grenoble.
C.C.P. Grenoble 21-94 T

Voir le livre de Gérard Pesme, membre de l'Académie d'Histoire. Editions Balzac : 25 F franco (publicité gratuite).

Grenoble, le 16 octobre 1975.

JEUNE CHAMBRE ECONOMIQUE

Commission 1001

6, boulevard Gambetta,
38000 Grenoble

Messieurs,

En qualité de vieux Grenoblois, je lis avec beaucoup d'intérêt vos articles publiés dans « Les Affiches de Grenoble et du Dauphiné », sur les noms des rues de Grenoble.

Puisque vous ne semblez pas craindre que l'on vous apporte des informations contredisant parfois votre texte, je me permets de vous signaler que l'actuel boulevard Jean-Pain a porté, avant sa dénomination actuelle, le nom de boulevard des Alpes.

Il est probable que, ainsi que vous l'indiquez, il s'est appelé boulevard de Bonne, mais à une époque nettement plus ancienne. Lorsque j'étais potache, au lendemain de la guerre de 1914-18, j'avais un camarade qui habitait sur cette artère, longeant les fortifications à partir de la prison et du manège qui lui faisait face, en direction de l'Est.

Mes souvenirs sont confirmés par un Plan de Grenoble retrouvé dans mes archives. Dessiné par MM. Raffin et Jobert, géomètres, ce plan a été édité par le Syndicat d'Initiative de Grenoble en 1925, au moment où allait s'ouvrir l'Exposition internationale de la Houille Blanche et du Tourisme, et je me permets de joindre à la présente une photocopie d'une partie de ce plan.

On y voit que le boulevard Agutte-Semhat (provenant d'une section du boulevard Edouard-Rey débaptisée au lendemain de la guerre) s'étend de la place Victor-Hugo jusqu'à la petite rue du Manège et qu'au-delà l'ancien chemin de ronde a pris le nom

de boulevard des Alpes. Je ne saurais d'ailleurs préciser depuis quelle époque il en était ainsi.

Avec mes excuses pour la contradiction apportée sur un point de votre étude, par ailleurs extrêmement fouillée et intéressante, je vous prie d'agréer, Messieurs, l'expression de mes sentiments distingués.

André CHARRETTON,
Ingénieur

90 A, cours de la Libération.
Grenoble - Tél. 96.16.99.

BOULEVARD JEAN-PAIN

L'ancien boulevard de Bonne — dénommé en mémoire de François de Bonne, duc de Lesdiguières — fut débaptisé en 1901 pour devenir boulevard des Alpes, et boulevard Edouard-Rey de la rue Lesdiguières à l'Isère. Lequel boulevard Edouard-Rey fut amputé en 1924 pour donner naissance au boulevard Agutte-Semhat. Le boulevard des Alpes, lui, garda son nom jusqu'en 1944 pour devenir ensuite boulevard Jean-Pain.

Donc, pour l'artère qui nous concerne il y eut trois dénominations successives : boulevard de Bonne, boulevard des Alpes, boulevard Jean-Pain.

Il faut rappeler que les remparts formaient un grand arc de cercle entourant la ville par le Sud, laissant une entrée, la porte des Alpes (d'où le nom de boulevard des Alpes) située à la hauteur de l'actuel boulevard Jean-Pain. Cette porte fut détruite en 1924 pour permettre l'installation de l'Exposition Internationale de la Houille Blanche.

Jean Pain, né le 11 novembre 1891.

Il fut pour ses œuvres de gravure et de lithographie, lauréat au Salon des Artistes Français à Paris.

Animateur-fondateur de la Fédération Sportive Générale du Travail, il reçut la médaille d'honneur de l'Education Physique.

Journaliste de son métier, il était à Grenoble le correspondant local du « Progrès » de Lyon.

Il se distingua d'abord au cours de la guerre de 14-18, ce qui lui valut la Croix de Guerre en 1921. Puis il s'intégra au groupe de Résistance « Combat » et, en 1943, dirigea les cours de formation des jeunes, refusant de partir en Allemagne.

Nommé délégué pour l'Isère des secteurs « Combat » et chef départemental du R.O.P. (Recrutement, Organisation, Propagande), il circula dans toute la département pour organiser la Résistance.

Le 26 novembre 1943, il fut emmené alors qu'il consommait avec des amis au Café du Tribunal, et fut retrouvé le lendemain, au Chevallon, sur la route de Lyon, mort d'une balle dans la nuque.

QUARTIER DE LA MUTUALITE

RUE JULES-FLANDRIN

C'est le 16 juillet 1948 que le Conseil municipal décida de rendre hommage à ce peintre dauphinois.

Jules Henri Léon Flandrin est né à Corenc le 9 juillet 1971, il fit ses études

des de dessin à Grenoble avant d'aller à Paris pour suivre des cours d'Arts Décoratifs en 1894. Il entre à l'Ecole des Beaux Arts en 1895, où il fut élève de Gustave Moreau. Il quitta cette école à la mort de son maître.

Nommé membre associé de la Société Nationale des Beaux Arts en 1897 et sociétaire l'année suivante, il participa à de multiples expositions et rapporta de très nombreuses récompenses.

RUE MALAKOFF

Cette rue, dénommée en 1856, prolongeait l'ancienne place Malakoff, actuellement place Bir-Hakeim, en direction des faubourgs.

Elle commémore la prise de Malakoff, survenue un an plus tôt, le 8 septembre 1855 grâce à une charge héroïque des armées françaises. Cette célèbre forteresse défendait Sébastopol et sa chute mit fin à la guerre de Crimée qui opposait les Russes aux Français et aux Anglais depuis le 25 mars 1854.

M. Georges Bois, demeurant à Le Boulou (38410), Uriage, et liquidateur habilité du Mouvement « Combat » (Isère), nous écrit :

J'ai lu avec beaucoup d'intérêt dans « Les Affiches » du samedi 15 novembre dernier, votre article intitulé : « Place Paul Vallier ». Cet article comporte une erreur en ce qui concerne le soi-disant héritage de dix millions que Paul Vallier a fait don au Vercors.

Je puis vous affirmer, et les membres de sa famille encore vivants, que Paul Vallier n'a pu faire ce don au Vercors, puisqu'il n'a jamais touché d'héritage.

Je vous prie donc de bien vouloir apporter une rectification à votre article dans un prochain numéro des « Affiches ».

D'autre part, en ce qui concerne l'attaque de la camionnette des P.T.T., ce n'est pas 6 300 000 F qui ont été récupérés, mais seulement 6 045 000 F, dont le partage a eu lieu à mon domicile entre le G.F. du Vercors sous les ordres de Bob Tarze, et le G.F. de « Combat ». En tant que liquidateur du Mouvement « Combat », j'ai adressé à la libération un rapport à l'autorité militaire sur l'emploi des sommes réquisitionnées sur l'Etat Vichyssois.

En ce qui concerne les hauts faits du G.F. de Paul Vallier, beaucoup sont plus dramatiques que ceux cités dans votre article et qui seraient plus profitables à vos lecteurs aimant l'histoire locale.

Je vous prie de croire... »

Nous indiquons ci-après le nouveau libellé à coller à la place du précédent :

PLACE PAUL-VALLIER

C'est le jeudi 22 mars 1945, à 11 h, que M. Lafleur, maire de Grenoble, inaugura la place Paul-Vallier, ancienne place des Alpes, et évoqua en termes émouvants l'action patriotique de celui qui fut surnommé « Le Héros n° 1 de la Résistance Grenobloise ».

Paul Gariboldy, dit Paul Vallier, naquit à Ecully (Rhône) le 17 octobre 1919. Après l'Algérie où il passa une partie de son enfance, il fit ses études au lycée puis prépara les Arts et Mé-

tiers. La guerre de 1940 l'empêcha de terminer ses études.

Se trouvant à Grenoble au moment de l'armistice, il s'intégra sans tarder dans le premier groupe de Résistance et devint le chef de Groupe Franc « Combat ».

Ses coups de mains, ses missions réussies, ses initiatives heureuses ne se comptèrent pas. Il semblait s'être donné pour but d'accomplir « une action héroïque par jour » souvent il en accomplit deux. Nous ne citerons que les plus marquantes :

— Août 1943 : avec l'aide involontaire de deux P.P.F., il place avec un ami une bombe à retardement au siège du P.P.F., rue du Lycée, après perquisition des locaux et déménagement des listes de membres et de documents de la plus haute importance.

— Peu de temps après, un dimanche, tout seul, il dépose une bombe au siège départemental de la milice, place Victor-Hugo, et va s'asseoir sur un banc public face au local : « Je n'avais jamais vu sauter une bombe, il fallait bien que je me fasse une idée », dit-il au retour, à ses compagnons.

Les locaux remis en état, un après-midi vers 5 h, avec son ami Jimmy (Jean Bocq) il ouvre le feu à la mitrailleuse sur la devanture du centre. A la suite de quoi, les miliciens baissèrent leur rideau de fer qui ne fut relevé que le lendemain de la mort de Paul Vallier.

— Le 17 août 1943, il subtilisa aux Allemands un film nazi qui devait être projeté au cinéma Royal aux familles des ouvriers partis volontairement travailler en Allemagne.

Ce film fut présenté, après la guerre, dans ce même cinéma lors des journées commémoratives, le 23 mars 1945,

le lendemain de l'inauguration de la place.

— En septembre 1943, avec ses compagnons, il s'empare de plusieurs camions de munitions abandonnés par les Italiens au fort des Quatre-Seigneurs avant l'arrivée des nazis. Le temps est trop court pour tout emmener, aussi font-ils sauter le fort au moment même où les Allemands en prennent possession, faisant de nombreux morts.

— Toujours en septembre 1943, Paul Vallier déménage en plein midi le local du S.T.O. (Organisme chargé de déporter en Allemagne les travailleurs français) de la Grande-Rue, pendant que Jimmy s'occupe de celui du Jardin de Ville. Des milliers de jeunes Français ainsi ne partirent pas en Allemagne.

— Mars 1944, son dernier « grand » exploit. Avec ses hommes, il s'empare à la Poste de Grenoble de 6 045 000 F représentant la recette de la veille. Entirement désintéressé et foncièrement bon, il utilisa cette somme pour venir en aide aux familles des F.F.I. du Vercors et aux Grenoblois nécessiteux. Il distribua également des tickets d'alimentation subtilisés aux services de ravitaillement général.

Livré par un traître, il devait mourir ce même mois de mars, le mercredi 22.

Voulant rentrer sa célèbre traction noire immatriculée 1365 HK 5, au garage Achard à Fontaine, accompagné par son ami Jimmy, son fidèle lieutenant, il fut entouré par une douzaine d'hommes. La lutte aurait pu être égale s'ils avaient pu saisir la mitrailleuse cachée sous le siège de la voiture. Ils sont contraints de protéger leur fuite à coups de revolver. Ils ont cinquante mètres d'avance quand Jimmy est touché. Paul Vallier s'en aperçoit, ralentit sa course pour protéger la fuite de son camarade. Son chargeur vide, il

s'écroule percé de quatorze balles. Après les coups de grâce dans la tête, ses ennemis, par vengeance pour les émotions causées, s'acharnèrent sur son corps dont ils martelèrent le visage à coups de talon.

Ses camarades de « Combat » gardent le souvenir d'un homme courageux, d'une bravoure et d'un sang-froid magnifiques. Jamais il ne les exposa inutilement et pour chaque mission dangereuse il les accompagnait.

Très superstitieux, il avait deux jours néfastes : le vendredi et le 22 de chaque mois. Il mourut un 22.

Il repose au cimetière de Saint-Martin-d'Hères.

QUARTIER DE L'ILE VERTE

RUE DU COMMANDANT-LHERMINIER

C'est une délibération du Conseil Municipal du 21 mai 1959 qui proposa que cette rue prenne le nom du Commandant-Lherminier qui se rendit célèbre en 1943, époque pendant laquelle il commandait le sous-marin « Casabianca ».

Il quitta Toulon au moment du sabordage de la flotte française pour rejoindre la flotte anglaise.

RUE D'ALSACE

Que dire de cette petite rue, reliant la rue de l'Ancien-Champ-de-Mars à l'avenue Alsace-Lorraine, sinon qu'elle se situe au bord des anciennes fortifications et qu'elle commémore cette province française, perdue le siècle dernier.

On peut s'étonner que cette appellation soit maintenue. M. F. Trollie, déjà, dans un article, demandait que soient débaptisées les rues d'Alsace et de Lorraine, compte tenu de l'existence de l'avenue Alsace-Lorraine : il ne semble avoir été entendu que pour la rue de Lorraine.

RUE MILLET

Jean Millet, né à Grenoble, est mort en 1675.

Originaire de Meylan, sans aucune instruction, mais d'une rare intelligence, il laisse le souvenir d'un homme plein d'humeur truculente et de gaieté, tel que le rappelle Dominique Lalibert dans la revue « Ethno » de janvier mars 1967 (n° 366-370).

Nous apprenons de la même source que l'on attribue à tort, à Millet, la profession de notaire. En effet, un homme de loi se serait déconsidéré en usant du patois gaillard, et en fait cette confusion provient de l'existence d'un homonyme qui était bien notaire, mais qui mourut alors que le poète continuait encore de publier des œuvres.

Le poète était en fait commerçant. Il écrivit en patois « Le dialogue des quatre commères », « La pastorale de Philis et Margotton » et « La fée de Sassenage ».

INDEX ALPHABETIQUE

Chaque nom de rue est suivi d'une lettre caractérisant le quartier et de la date de première parution dans « Les Affiches » :

A	—	Quartier de la Mutualité
B	—	de l'Île-Verte
C	—	du Centre-Ville
D	—	Saint-Laurent
E	—	Abbaye-Jouhaux
F	—	des Eaux-Claires
G	—	Notre-Dame
H	—	Championnet
J	—	Chorier-Berriat
K	—	Jean-Macé
L	—	Mistral-Drac
M	—	de la Villeneuve
N	—	Beauvert
P	—	Telsseire
Q	—	des Alpines
R	—	Grenoble-Sud
S	—	Foch-Libération
T	—	Rondeau-Libération
U	—	Exposition-Bajatière
V	—	Village Olympique
W	—	de la Capuche
X	—	Courrier des lecteurs.

SUITE AU PROCHAIN NUMERO

les mille et une rues de grenoble

PAR LA JEUNE CHAMBRE ECONOMIQUE

QUARTIER CENTRE VILLE

PLACE D'APVRIL

Elle s'appelait auparavant place Saint-Joseph, du nom de l'église que Mgr Le Camus y avait fait édifier à la fin du XVIII^e siècle. En 1910 commencèrent les travaux de construction de l'actuelle église Saint-Joseph, dont l'entrée se trouve place de Matz. Après leur achèvement on rasa en 1923 l'ancienne église Saint-Joseph.

On donna alors à cette place le nom du peintre dauphinois Edouard Apvril, né en 1843 à Grenoble. Ancien élève de l'Ecole des Beaux Arts de Paris, Apvril a laissé quelques toiles célèbres, parmi lesquelles on peut citer : « Une ronde d'enfants », « Paysanne à la toilette », « Un marché dans les Basses-Alpes ».

QUARTIER St-LAURENT

MONTEE DE L'ORME

Sur les anciens plans de Grenoble figure la montée de l'Orme, vraisemblablement ainsi dénommée car elle aboutissait, au moyen âge, à une placette où se trouvait un orme, emblème de la justice seigneuriale. C'était la montée menant à la « motte seigneuriale » qui se trouve au point le plus haut de l'agglomération habitée au moyen âge.

Il faut noter que les Dauphins, avant la construction de leur palais de la place Saint-André, habitaient une tour, dite depuis « Tour Dauphine » et située dans la cour d'une maison au n° 8 du quai Perrière, tout près donc de la montée de l'Orme.

Cette montée, autrefois très passagère, constituait donc l'entrée de Grenoble. Son tracé fut souvent modifié avant de disparaître lors des travaux de démolition du quartier Chalemont.

QUARTIER ABBAYE-JOUHAUX

RUE DE LA BAJATIERE

Située en partie dans le quartier du même nom, cette rue s'appelait autrefois chemin Perrin.

C'est un Grenoblois, Claude-Auguste Bajat (1909-1979), dont le patronyme est à l'origine de cette dénomination datant du 5 mars 1941.

Nous savions que Bajat était un marchand de tableaux établi rue Vaucanson puis rue Lafayette.

Les recherches faites par M. Dominique Jacques Jalabert permettent de dire qu'il fut également ébéniste et fabricant de cadres de tableaux. Il était aussi membre de la Société des Amateurs photographes de Grenoble.

Il possédait une petite propriété dans le futur quartier de la Bajatière, à l'angle nord des rues Maurice-Barrès et de la Bajatière.

Les amis de Bajat avaient pris l'habitude de s'y réunir et avaient donné à cet endroit le nom de Bajatière.

Selon le registre de police des faillies et étrangers non électeurs à Grenoble, aux archives municipales de la Ville, Auguste Bajat a été déclaré en faillite le 19 juin 1844.

Les personnes intéressées par la vie de ce personnage grenoblois auront plaisir à lire dans les Cahiers de l'Alpe, numéro 16 de octobre-novembre 1964, page 130, l'article de M. Dominique Jacques Jalabert.

CHEMIN BARRAL

Cette rue fut baptisée ainsi le 25 janvier 1963 en souvenir de l'Abbé Barral, né à Grenoble en 1702 et mort à Paris en 1772.

L'abbé Barral écrivit le « Dictionnaire historique, littéraire et critique des hommes célèbres », (1758) et le « Dictionnaire des antiquités romaines » et Savigniana (1756).

CHEMIN DU CHAPITRE

Si on regarde un plan du quartier Jouhaux Abbaye, on remarque que le chemin du chapitre a la forme d'un Y renversé dont la base débute à l'intersection des rues de la Station Ponsard et de la rue Jean-Bart et la branche du T relie l'avenue Jean-Perrot à la rue du 140^e R.I.A.

Ce chemin doit sans doute son nom à une assemblée de chanoines qui se serait tenue à cet emplacement.

CHEMIN GUILBAUD

Ainsi dénommé en 1946 en souvenir du commandant de marine disparu en mer, aux commandes de son avion, en se portant au secours de la mission italienne au pôle Nord.

CHEMIN DU MARAIS

Le chemin du Marais se trouve au Sud-Est de Grenoble, très près de la commune de Saint-Martin-d'Hères ; il doit son nom aux nombreux marais qui existaient autrefois dans ce quartier et qui furent asséchés à la demande de M. Hyacinthe, Camille Teisseire, né à Grenoble en 1764 et décédé le 12 septembre 1842.

M. Teisseire, liquoriste de profession, fut conseiller municipal et entreprit ces travaux d'assèchement à ses frais.

CHEMIN VILLEBOIS

Pourquoi a-t-on baptisé ce chemin Villebois ? Deux possibilités existent : à proximité de l'actuel parc Mistral, il y avait des jardins avec de très nombreux arbres d'où le nom...

Par contre, certains grenoblois pensent que cette voie pouvait desservir une propriété appartenant à la famille Villebois.

QUARTIER DES EAUX CLAIRES

M. Louis FABRE.

Grenoble, le 14 mars 1976.

Monsieur,

Je vous prie de trouver ci-joint un sommaire « Curriculum Vita » de notre grand-père, Antoine Renavent, dont, votre histoire des rues de Grenoble, vous aviez accompagné le nom d'un point d'interrogation.

J'espère qu'ainsi, dans votre édition complémentaire, vous pourrez le sortir d'un anonymat bien cruel pour ses descendants et pour les nombreuses personnes qui, encore maintenant, nous parlent et se souviennent de lui. Notre grand-père fut un homme de bien et surtout un brave homme. Le fait que le jour de son enterrement toutes les vitrines des commerces et tous les volets d'un quartier furent fermés, le prouve sûrement.

Veuillez agréer, Monsieur, l'assurance de ma parfaite considération.

J. FABRE.

RUE ANTOINE-RENAVANT

Antoine Joseph Renavent (1853-1929) était entrepreneur de travaux publics à Grenoble. Parmi les nombreux travaux qu'il fut chargé d'exécuter figurant no-

tamment la percée de la rue de la République et son raccordement avec la place Grenette, les démolitions nécessaires à la création de la place de Philippeville, la construction d'une partie des casernes Hoche et de Bonne. Mais surtout, ayant eu une prémonition de l'essor de la ville de Grenoble dans la direction Sud, ce fut lui qui, en partant de terrains qui, à cette époque (1880-1890) étaient des terrains, hors octrois, réservés à la culture maraîchère, créa le quartier des Marronniers et de l'avenue Rochambeau, le quartier de Bel-Air compris entre le cours de la Libération, la rue Capitaine-Camine et la rue Anatole-France, et enfin le quartier de Champ-Cailloux compris entre la rue portant son nom, la rue Barral-de-Montferrat et la rue Anatole-France.

A noter, pour la petite histoire sportive locale, que dans ce dernier quartier il avait tenu à conserver un pré sur lequel vinrent s'entraîner, dans leur jeunesse, de nombreux joueurs de rugby et entre autres, les grands joueurs que furent les Finet, les Maurice, les Morel, etc... Lesdiguières n'était pas loin.

TRAVERSE DES ILES

On sait qu'au siècle dernier, le Drac avait un lit bien plus large que de nos jours : c'est pourquoi de nombreuses petites îles s'étaient formées et c'est pour rappeler cela que les riverains baptisèrent cette voie qui les desservait « Traverse des îles ».

Nous remercions le groupe d'habitants de la rue Danton qui nous ont indiqué :

CHEMIN MONTRIGAUD

La famille Montrigaud possédait, à l'angle de la rue des Tournelles et de la rue Nicolas-Chorier, une villa « Villa Montrigaud » qui existe toujours, et dont le style baroque témoigne bien encore du temps passé.

RUE ROGER-RONSERAIL

Roger Ronserail était un as de l'aviation qui se distingua durant la guerre de 1914-1918. Après la guerre il se consacra à la publicité aérienne aux commandes de son avion, en particulier pour le Zoo Circus.

Il se tua accidentellement en mars 1925.

IMPASSE RULFO

Jean-François Rulfo (1875-1958), qui était entrepreneur en maçonnerie, construisit de nombreuses villas dans ce secteur du Quartier des Eaux-Claires situé en bordure des fortifications.

Il exerça ensuite le métier de brocanteur, utilisant à cet effet un entrepôt qu'il possédait vers la rue Marbeuf.

C'est vers 1930 que son nom fut donné à cette impasse située dans le prolongement de la rue Abbé-Grégoire.

D'après des renseignements aimablement communiqués par MM. Félix Rulfo, Paul Juvet, Gauthier, Docteur Marcel Blanc.

QUARTIER NOTRE-DAME

RUE DES BEAUX TAILLEURS

Pourquoi rue des Beaux Tailleurs ? Sans doute à cause de la présence de plusieurs tailleurs installés là, il y a quelques siècles.

On peut lire dans le livre d'Henri Roussel que, vers 1600, dans cette rue, logeaient les premiers tailleurs d'habits qui confectionnaient les plus beaux vêtements des Seigneurs de cette ville.

On peut ajouter que la corporation des tailleurs d'habits fut créée en 1609 et qu'elle est sans doute l'une des plus anciennes de Grenoble. Sainte Luce était leur patronne, et une chapelle consacrée à cette Sainte se trouvait dans l'Eglise des Frères Prêcheurs près de la place Grenette.

Des historiens nous rapportent également qu'il existait dans notre ville une Société des Frères Tailleurs, qui était dirigée par un Frère Maître. Bien avant l'heure, il était presque question d'une sorte de syndicats des ouvriers tailleurs.

RUE DU FOUR

Il ne faut pas confondre avec l'impasse du Four, située dans le quartier Saint-Laurent.

La rue du Four relie la rue Sainte-Ursule à la rue Très-Cloîtres. La porte Très-Cloîtres, d'ailleurs, construite en 1593, se situait rue du Four.

Un four existait autrefois dans cette rue, mais il ne nous a pas été possible de connaître la période de sa construction et de son utilisation.

QUARTIER CHORRIER-BERRIAT

M. Pierre COLLIN DUFRESNE, 18, rue Clément-Roassal, 06000 Nice, nous a envoyé la lettre suivante en rapport avec le quartier Chorrier-Berriat :

Le 9 février 1976,

Messieurs,

C'est avec intérêt que je suis le tonable travail que vous avez entrepris et que publient en feuilletton « Les Affiches de Grenoble et du Dauphiné » sur les rues de Grenoble.

Dans le numéro de ce journal 2630 du 17 janvier 1976, vous vous occupez des rues du quartier Chorrier-Berriat, quartier qui m'intéresse tout particulièrement, comme d'avoir à vous expliquer un peu plus bas, et c'est ainsi que concernant L'AVENUE DE SUEDE, vous demandez le concours de toutes personnes susceptibles de vous fournir des renseignements, c'est en réponse à cette invitation que je vous donne les précisions suivantes, au sujet de cette avenue et au sujet de la RUE ALPHONSE-TERRAY visée dans le même numéro, ainsi que dans les impasses de la Chaudière, place de la Cité, énoncée dans le n° 2681 du 24 janvier 1976. Je vous parlerai également de la RUE DE BOSTON et j'y ajouterai diverses rues toutes proches les unes des autres.

La rue Alphonse-Terray porte le nom de son créateur, J'ajoute ou je rectifie dans les renseignements que

vous y fournissez que les associés d'Alphonse Terray que vous citez, Delarue doit se lire Delarue et Reverdy doit se lire Reverdy. Vous pourriez ajouter le cas échéant que Alphonse Terray est décédé en 1912. Il s'agissait d'une rue privée qui est devenue rue publique par la cession que les riverains en ont faite à la Ville de Grenoble après avoir, à leurs frais, installé l'égout, empierré et mis en état la voie ; en 1958, il n'était pas d'usage que la ville consente à prendre dans son réseau des voies à restaurer ; en tant que propriétaire riverain de cette rue, en ce qui me concerne, c'est le 30 juin 1958 que j'ai signé, pour ma quote-part, l'acte de cession gratuite à la Ville de Grenoble, par devant M^r Drouet, Notaire.

Un renseignement qui pourrait intéresser les lecteurs, pour en finir avec cette rue, est que Alphonse Terray est le grand-père de Lionel Terray, l'alpiniste connu, qui a donné son nom à plusieurs rues ou places, tant à Grenoble que dans la banlieue, sans parler d'autres villes de France.

Quoi que le propos ait peu d'intérêt, mais pour éclairer les renseignements déjà donnés et ceux qui vont suivre, je dois vous indiquer qu'Alphonse Terray était mon grand-père par ma mère, ce qui est une façon de dire que Lionel Terray était mon cousin germain.

J'en viens à L'AVENUE DE SUEDE pour vous indiquer qu'il ne s'agit pas d'une voie publique, mais d'une voie privée à usage publique. Quant à son nom, il aurait dû être avenue du Suède, en effet, Alphonse Terray a été un des trois grands de la ganterie de Grenoble, les deux autres étant les Perrin et Reynier, le succès très particulier de la ganterie d'Alphonse Terray a été l'exploitation d'un procédé qui a concouru à faire de la peau dite Suède. C'est une peau volutée terminée du côté chair par opposition à la peau dite glacée qui est une peau finie terminée du côté « fleur ». Avant lui, certes, on utilisait déjà des peausses terminées du côté chair, mais elles étaient limitées à l'exploitation des peaux de chamois et d'antilopes. Il a su obtenir un produit assez voisin comme aspect sur des peaux d'agneaux bien moins coûteuses d'où un énorme succès qui lui a valu la situation importante que j'ai rappelée un peu plus haut.

Pour en revenir au nom de la rue, elle bordait les ateliers où était fabriqué le « suède ».

Aux environs de l'année 1900, la portion de ce quartier Chorrier-Berriat était une banlieue campagnarde dont Alphonse Terray avait acheté quelques dizaines d'hectares et y a entrepris une opération de lotissement urbanisation, bien avant que ces mots existent ; c'est ainsi qu'il a créé la rue qui est devenue Alphonse-Terray (j'ai omis de vous indiquer que dans la cession gratuite de 1958 à la Ville de Grenoble, la seule exigence des donateurs cédants a été qu'à titre perpétuel la rue s'appellerait Alphonse Terray) et c'est lui qui a donné des noms aux rues qu'il a ouvertes, dans un esprit d'homogénéité, il a retenu les noms de villes importantes, d'au la rue DE BOSTON, dont vous avez parlé, mais aussi la rue de Londres, la RUE DE NEW-YORK, L'ARUE DE PARIS, citées dans le numéro suivant des « Affiches » du 21 janvier 1976, où est installée « Les Affiches de Grenoble et du Dauphiné » et encore deux ou trois autres rues dénommées avec des noms de ville mais qui ont été débaptisées et rebaptisées lorsque la ville de Grenoble les a faites entrer dans son domaine publique.

J'ajouterais encore qu'Alphonse Terray, pour sa maison de ville, occupait une vaste villa à l'angle des rues de New-York et rue Abbé-Grégoire, qui aujourd'hui transformée, est la Maison des jeunes du quartier. Comme propriétaire de campagne, il habitait le Château des Côtes de Sassenage.

Au décès d'Alphonse Terray et au partage de sa succession, trois de ses filles se sont vues attribuer un vaste tènement industriel à usage de mégisserie sis 33, rue Nicolas-Chorier et bordé par la place Saint-Bruno, la rue de Paris, la rue Alphonse-Terray, tènement coupé par cette voie privée et à usage publique de l'avenue de Suède.

L'exploitation industrielle de mégisserie s'est poursuivie dans les lieux mêmes jusqu'en 1955, date où, sous une forme modifiée mais là n'est pas notre propos, cette activité a été transportée à Fontaine, sous une autre enseigne.

J'avais la charge et l'honneur d'administrer cette affaire, en 1955, il a été décidé de louer les immeubles en parties brisées et il fallait que les accès de ces parties soient faciles les grilles d'enceintes ont été supprimées, de nombreux locataires ont été trouvés et les usages du quartier ont été alors d'appeler l'ensemble « Cité Terray ».

Les rues privées sont restées privées, mais à usage publique. J'ai eu à les baptiser et c'est dans ces conditions que tout naturellement la place qui commande ces rues a été dénommée PLACE DE LA CITE.

Quant à L'IMPASSE DE LA RUE DE LA CHAUDIERE, elle borde le local où se trouvait la chaudière de l'usine, non citée par vous, il y a encore en plus donc, dans le même tènement LA RUE DE LA MEGISSERIE, citées dans le numéro suivant des « Affiches » du 21 janvier 1976, LA RUE DE LA TEINTURE, L'IMPASSE DU PALISSON (le palisson est une opération mécanique de travail des peaux), et LA PLACE DU PRE. Ce dernier nom mérite un petit développement parce qu'il est amusant. Il y avait à cet endroit une prairie soigneusement conservée car avant 1900, le blanchiment chimique était à peu près inconnu ou du moins non pratiqué en matière de peausséries, le blanchiment des peaux se faisant en les étalant au soleil levant sur une prairie ayant un peu de rosée.

Vers 1922 ou 1923, date à laquelle je suis entré dans les Etablissements Terray et C^{ie}, pour certains cas particulièrement rebelles et difficiles, on utilisait encore non systématiquement, mais occasionnellement, ce même procédé qui est encore excellent mais abandonné parce que trop onéreux comme main-d'œuvre.

Il va sans dire que vous ayant fourni ces renseignements avec plaisir, je vous autorise à utiliser tous ceux que vous jugerez propres à compléter la documentation que vous avez déjà réunie sur les rues de ce quartier et restant le cas échéant à votre disposition.

Veuillez agréer, Messieurs, mes salutations distinguées.

PLACE DE LA CITE

Il s'agit de la « Cité Terray ». En 1955, les mégisseries d'Alphonse Terray furent transportées à Fontaine et il fut décidé de louer les immeubles. Les grilles d'enceintes furent supprimées,

de nombreux locataires furent trouvés et donnèrent à l'ensemble le nom de « Cité Terray ». Les rues privées restèrent privées mais à usage publique, et la place qui commande ces rues fut dénommée place de la Cité.

IMPASSE DE LA CHAUDIERE

Ainsi dénommée car elle borde le local où se trouvait la chaudière de l'usine des Etablissements Terray.

PLACE DU PRE

Il y avait en cet endroit une prairie soigneusement conservée, car avant 1900 le blanchissement chimique était à peu près inconnu ou du moins non pratiqué en matière de peausséries.

Le blanchissement des peaux se faisait en les étalant au soleil levant sur une prairie ayant un peu de rosée.

RUE DE BOSTON

Aux environs de 1900 ce quartier Chorier-Berriat était une banlieue campagnarde dont Alphonse Terray possédait quelques dizaines d'hectares. C'est lui qui y a entrepris une opération de lotissement donnant, aux rues qu'il a ouvertes, dans un esprit d'homogénéité, des noms de villes importantes. Ainsi la rue de Boston, de Londres, de New-York, de Paris.

En plus, cela rappelle l'essor extraordinaire de la ganterie grenobloise vers les marchés d'exportation et tout spécialement vers les Etats-Unis.

RUE DE LONDRES

C'est dans un esprit d'homogénéité que l'urbaniste d'alors baptisa plusieurs rues de ce quartier d'un nom de grande ville. Et la Municipalité n'a fait que reprendre le nom conféré à la rue par son créateur, lorsqu'elle a inclus cette voie dans le réseau communal en 1923.

RUE DE PARIS

C'est dans un esprit d'homogénéité que l'urbaniste d'alors baptisa plusieurs rues de ce quartier d'un nom de grandes villes (rue de Boston, rue de Londres, rue de Paris, rue de New-York). Cette voie privée fut rattachée au réseau municipal le 23 octobre 1922.

RUE DE NEW-YORK

C'est dans un esprit d'homogénéité que l'urbaniste d'alors baptisa plusieurs rues de ce quartier d'un nom de grandes villes (rue de Boston, rue de Londres, rue de Paris, rue de New-York). De plus, cela rappelle l'essor extraordinaire de la ganterie grenobloise vers les marchés d'exportation et tout spécialement vers les Etats-Unis.

AVENUE DE SUEDE

Cette voie privée à usage publique aurait dû s'appeler « avenue du Suède ». Elle borde les ateliers où était fabriqué le « suède ». C'est à Alphonse Terray, un des trois grands de la ganterie grenobloise, que l'on doit la découverte d'un procédé nouveau pour faire de la peau dite Suède. C'est une peau veloutée terminée du côté « chair » par opposition à la peau dite glacée terminée du côté « fleur ». On utilisait déjà des peausséries terminées du côté chair, mais exclusivement par l'exploitation des peaux de chamois et d'antilopes. Alphonse Terray a su obtenir un produit assez voisin comme aspect sur des peaux d'agneaux bien moins coûteuses, d'où l'énorme succès.

RUE ALPHONSE-TERRAY

Il s'agit d'une rue privée qui est devenue rue publique par la cession gratuite en 1956 que les riverains ont fait à la Ville après avoir, à leur frais, installé l'égout, empierré et mis en état la voie. Il n'était pas d'usage alors que la ville consente à prendre dans son réseau des voies à restaurer. La seule exigence des donateurs cédants a été qu'à titre perpétuel la rue s'appelle Alphonse-Terray.

Alphonse Terray (1847-1912) fut conseiller municipal de 1892 à 1896 et président de la Chambre Syndicale des Mégisseries. C'est lui qui défendit en 1891 les intérêts français de la grande industrie de la tannerie.

Il fut secondé par MM. Delarue et Gillet pour la mégisserie et la tannerie, et par MM. Chaix et Reverdy pour la ganterie.

Il est enfin le grand-père de Lionel Terray, alpiniste célèbre qui a donné aussi son nom à plusieurs rues.

Concernant le quai de Javel et la rue de la Neva, nous recevons de M. E. Caron, Ingénieur, 9, rue Marcel-Porte à Grenoble, la lettre suivante :

Le 21 février 1976.

Messieurs,

Je viens de lire votre dernier article sur les rues de Grenoble et je remarque que vous avez conservé le nom de QUAI DE JAVEL alors que désormais il s'appelle RUE PAUL-LOUIS-MERLIN, en hommage au président-fondateur des Etablissements Merlin Gerin.

Comme vous le mentionnez, c'est la Société des Produits Chimiques du Dauphiné qui a donné le premier nom de baptême.

Il faut rappeler que la pointe de terrain comprise entre la voie ferrée et l'Isère, était occupée jadis par la Société Universelle des Explosifs, la « Sudexplo ». Vers 1925, elle vendait son emplacement et les divers acquéreurs se trouvaient dans une propriété privée dont les artères se prénommaient uniquement : transversale n° 4, parallèle n° 2, etc...

C'est alors que la Société des Produits Chimiques du Dauphiné, qui recevait clients et fournisseurs, fut amenée à baptiser pour son propre compte les deux voies la concernant. Comme la société fabriquait la lessive « Neva » et qu'elle livrait aussi de l'eau de Javel, elle choisit ces appellations et c'est ainsi que sont nés le QUAI

les mille et une rues de grenoble

PAR LA JEUNE CHAMBRE ECONOMIQUE

INDEX ALPHABETIQUE

Chaque nom de rue est suivi d'une lettre caractérisant le quartier et de la date de première parution dans « Les Affiches » :

A	—	Quartier de la Mutualité
B	—	« de l'Île-Verte
C	—	« du Centre-Ville
D	—	« Saint-Laurent
E	—	« Abbaye-Jouhaux
F	—	« des Eaux-Clares
G	—	« Notre-Dame
H	—	« Championnet
J	—	« Chorier-Berriat
K	—	« Jean-Macé
L	—	« Mistral-Drac
M	—	« de la Villeneuve
N	—	« Beauvert
P	—	« Teisseire
Q	—	« des Alpains
R	—	« Grenoble-Sud
S	—	« Foch-Libération
T	—	« Rondeau-Libération
U	—	« Exposition-Bajatière
V	—	« Village Olympique
W	—	« de la Capuche
X	—	Courrier des lecteurs.

ABBAYE (cité de l')	E	29-11-75
ABBAYE (impasse de l')	E	29-11-75
ABBE-DE-LA-SALLE (rue)	A	11-10-75
ABBE-GREGOIRE (rue)	F	20-12-75
ABBE-GUETAL (rue)	C	8-11-75
ABEL-SERVIEN (rue)	G	27-12-75
ABREUVOIR (rue de l')	C	25-10-75
ACHARD (chemin)	J	17-1-76
ADIEUX (boulevard des)	A	11-10-75
ADRIEN-RICARD (rue)	J	17-1-76
AGIER (rue d')	C	25-10-75
AGUTTE-SEMBAT (boulevard)	C	25-10-75
AIGLE (rue de l')	H	3-1-76
AIME-BEREY (rue)	J	17-1-76
AIME-BOUCHAYER (stade)	X	22-5-76
AIME-PUPIN (rue)	V	24-4-76
AIMON-DE-CHISSE (rue)	B	18-10-75
ALBERT-1 ^{er} -DE-BELGIQUE (avenue)	U	10-4-76
ALBERT-RAVANAT (rue)	P	13-3-76
ALBERT-RECOURA (rue)	E	29-11-75
ALBERT-REYNIER (rue)	T	3-4-76
ALBERT-THOMAS (rue)	L	28-2-76
ALEMBERT (rue d')	J	17-1-76
ALEMBERT (passage d')	J	17-1-76
ALEXANDRE-DUMAS (rue)	F	6-12-75

ALEXANDRE-1 ^{er} -DE-YOUGOSLAV. (rue)	C	25-10-75
ALFRED-DE-MUSSET (rue)	V	24-4-76
ALFRED-DE-VIGNY (rue)	N	13-3-76
ALFRED-FREDET (rue)	Q	20-3-76
ALLIES (rue des)	Q	20-3-76
ALLOBROGES (quai des)	D	29-11-75
ALMA (rue de l')	A	11-10-75
ALPHAND (rue)	G	27-12-75
ALPHONSE-DAUDET (rue)	Q	20-3-76
ALPHONSE-TERRAY (rue)	J	17-1-76
ALPINS (chemin des)	Q	20-3-76
ALSACE (rue d')	X	15-5-76
ALSACE-LORRAINE (avenue)	C	25-10-75
AMABLE-MATUSSIÈRE (rue)	Q	20-3-76
AMEDEE-MOREL (rue)	J	17-1-76
AMIRAL-COURBET (rue)	K	7-2-76
AMPERE (rue)	F	6-12-75
ANATOLE-FRANCE (rue)	F	6-12-75
ANCIEN-CHAMP-DE-MARS (rue de l')	C	25-10-75
ANDRE-ABRY (rue)	T	3-4-76
ANDRE-CHARPIN (place)	E	29-11-75
ANDRE-CHEVALLIER (rue)	D	29-11-75
ANDRE-MAGINOT (rue)	H	31-1-76
ANDRE-REAL (rue)	K	7-2-76
ANDRE-RIVOIRE (rue)	F	6-12-75
ANDRE-SIBELLAS (rue)	F	6-12-75
ANTHOARD (rue)	J	17-1-76
ANTOINE-CHOLLIER (rue)	U	10-4-76
ANTOINE-POLOTTI (rue)	J	17-1-76
ANTOINE-RENAVANT (rue)	X	20-12-75
APVRIL (place d')	X	22-5-76
ARAGO (rue)	K	7-2-76
ARISTIDE-BERGES (rue)	K	7-2-76
ARISTIDE-BRIAND (place)	D	29-11-75
ARLEQUIN (Galerie de l')	M	28-2-76
ARSONVAL (rue d')	K	7-2-76
ARTS (rue des)	J	17-1-76
ARTS (chemin des)	E	29-11-75
AUBERT-DUBAYET (rue)	H	3-1-76
AUGEREAU (rue)	H	3-1-76
AUGUSTE-GACHE (rue)	G	27-12-75
AUGUSTE-GENIN (rue)	J	17-1-76
AUGUSTE-RAVIER (rue)	U	10-4-76
AUGUSTIN-BLANC (rue)	J	17-1-76
AUGUSTINS (rue des)	C	25-10-75
BAINS (rue des)	H	3-1-76
BAJATIERE (rue de la)	E	29-11-75
BARBILLON (rue)	K	7-2-76
BARGINET (rue)	J	24-1-76
BARNAVE (rue)	G	27-12-75
BARRAL (rue)	H	3-1-76
BARRAL (chemin)	E	29-11-75
BARRAL-DE-MONTFERRAT (rue)	F	20-12-75

BASTILLE (chemin de la)	D	29-11-75	CHARLES-BAUDELAIRE (rue)	Q	20-3-76
BASTILLE (place de la)	C	25-10-75	CHARLES-BERTIER (rue)	K	21-2-76
BAYARD (rue)	G	27-12-75	CHARLES-DULLIN (place)	R	27-3-76
BEAUBLACHE (rue)	K	7-2-76	CHARLES-GOUNOD (rue)	J	24-1-76
BEAUMARCHE (avenue)	T	10-4-76	CHARLES-LORY (rue)	F	20-12-75
BEAUREGARD (rue de)	H	3-1-76	CHARLES-MICHELS (square)	S	27-3-76
BEAUSEJOUR (chemin)	F	20-12-75	CHARLES-MILLIAT (rue)	W	1-5-76
BEAUVERT (avenue de)	T	10-4-76	CHARLES-PEGUY (rue)	F	20-12-75
BEAUX-TAILLEURS (rue des)	G	27-12-75	CHARLES-PRANARD (rue)	P	13-3-76
BECCARIA (rue)	C	25-10-75	CHARLES-RIVAIL (rue)	E	29-11-75
BEETHOVEN (rue)	J	17-1-76	CHARLES-TARTARI (rue)	C	1-11-75
BELGRADE (rue de)	C	25-10-75	CHARLES-TESTOUD (rue)	H	3-1-76
BELIN (rue)	J	24-1-76	CHARMILLES (rue des)	W	1-5-76
BELLEDONNE (rue de)	S	27-3-76	CHARREL (rue)	J	24-1-76
BERANGER (rue)	C	25-10-75	CHARRETON (rue)	B	18-10-75
BERGERS (rue des)	H	3-1-76	CHATEAUBRIAND (rue)	Q	20-3-76
BERGONIE (rue)	U	10-4-76	CHAUDIERE (impasse de la)	J	24-1-76
BERRIAT (cours)	C	25-10-75	CHAULNES (cours de)	C	1-11-75
BERTHE-DE-BOISSIEUX (rue)	H	3-1-76	CHEMIN DE HALAGE	A	11-10-75
BERULLE (place de)	G	27-12-75	CHEMIN DE RONDE	B	25-10-75
BEVIERE (rue)	J	24-1-76	CHEMIN-VIEUX dit PERRIN	U	17-4-76
BEYLE-STENDHAL (rue)	C	25-10-75	CHENOISE (rue)	G	27-12-75
BILLEREY (rue)	C	25-10-75	CHRISTOPHE-TURC (rue)	V	24-4-76
BIR-HAKKEIM (place)	A	11-10-75	CITADELLE (pont de la)	D	29-11-75
BISTESI (rue)	H	3-1-76	CITE (place de la)	J	24-1-76
BIZANET (rue)	B	18-10-75	CLAUDE-BERNARD (quai)	C	1-11-75
BLANC-FONTAINE (rue)	C	25-10-75	CLAUDE-BROSSE (quai)	G	27-12-75
BLANCHE-MONIER (rue)	B	18-10-75	CLAUDE-DEBUSSY (rue)	S	27-3-76
BLANCHISSERIE (chemin de la)	E	29-11-75	CLAUDE-GENIN (rue)	E	29-11-75
BLANC-LAGOUTTE (place)	P	13-3-76	CLAUDE-KOGAN (rue)	V	24-4-76
BLANCHE-MONNIER (rue)	B	18-10-75	CLAUDE-LORRAIN (rue)	T	10-4-76
BLANCHISSERIE (chemin de la)	E	29-11-75	CLAVEYSON (place)	D	29-11-75
BLERIOT (rue)	T	10-4-76	CLEMENCEAU (boulevard)	E	29-11-75
BOILEAU (rue)	R	27-3-76	CLEMENCIERES (route de)	D	29-11-75
BOIS-D'ARTAS (rue)	H	3-1-76	CLEMENT (rue)	J	24-1-76
BOISSET (rue)	H	3-1-76	CLERCS (rue des)	G	27-12-75
BONNE (rue de)	C	1-11-75	CLOT-BEY (rue)	C	1-11-75
BONS-ENFANTS (rue des)	H	3-1-76	COLBERT (rue)	J	24-1-76
BOSSUET (avenue)	R	27-3-76	COLONEL-BOUGAULT (rue)	U	17-4-76
BOSTON (rue de)	X	22-5-76	COLONEL DENFERT-ROCHEREAU (rue)	K	21-2-76
BOUCHER-DE-PERTHES (rue)	J	24-1-76	COLONEL-DRIANT (boulevard)	U	17-4-76
BOURGELAT (chemin)	U	10-4-76	COLONEL-DUMONT (rue)	H	3-1-76
BOURGOGNE (rue de)	J	24-1-76	COLONEL-LANOYERIE (rue)	H	3-1-76
BRESSIEUX (rue)	C	1-1-75	COLONEL TROCCARD (rue)	H	10-1-76
BROCHERIE (rue)	G	27-12-75	COMMANDANT-BULLE (rue)	T	10-4-76
BROCHERIE (impasse)	G	27-12-75	COMMANDANT-DEBELLE (rue)	J	24-1-76
BUFFON (rue)	J	24-1-76	COMMANDANT-DE-REYNIES (rue)	S	3-4-76
CABRIERE (chemin)	U	10-4-76	COMMANDANT-GILLOT (rue)	S	3-4-76
CAMILLE-DESMOULINS (rue)	H	3-1-76	COMMANDANT-L'HERMINIER (rue)	A	11-10-75
CANAL-FONTENAY (rue du)	J	24-1-76	COMMANDANT-NAL (rue)	T	10-4-76
CAPITAINE-BELMONT (rue)	T	10-4-76	COMMANDANT-PERREAU (rue)	E	29-11-75
CAPITAINE-CAMINE (rue)	T	10-4-76	COMMANDANT-ROZAN (rue)	S	3-4-76
CAPITAINE-POITAU (rue)	T	10-4-76	COMMERCE (chemin du)	E	29-11-75
CAPITAINE VEYRON-LA-CROIX (rue)	J	24-1-76	COMMUNE DE 1871 (place de la)	E	29-11-75
CAPUCHE (cité de la)	W	1-5-76	CONDE (rue)	E	29-11-75
CAPUCHE (chemin de la)	W	1-5-76	CONDILLAC (rue)	C	1-11-75
CARDINAL-LE-CAMUS (rue)	R	27-3-76	CONDORCET (place)	H	3-1-76
CASIMIR-BRENIER (rue)	K	21-2-76	CONDORCET (rue)	H	3-1-76
CASIMIR-PERIER (rue)	C	1-11-75	CORNEILLE (rue)	C	1-11-75
140° R.I.A. (rue du)	E	29-11-75	CORNELIE-GEMOND (rue)	A	11-10-75
CHALEMONT (montée)	D	29-11-75	COROT (rue)	T	10-4-76
CHAMPIONNET (place)	H	3-1-76	COUVENT (chemin du)	F	20-12-75
CHAMPOLLION (rue)	A	11-10-75	CREPU (rue)	K	21-2-76
CHAMPS-ELYSEES (parc)	F	20-12-75	CREQUI (quai)	C	1-11-75
CHAMPS-ELYSEES (rue)	F	20-12-75	CUJAS (rue)	G	27-12-75
CHAMROUSSE (rue de)	W	1-5-76	CULARO (montée)	D	29-11-75
CHAPITRE (chemin du)	E	29-11-75	CUVIER (rue)	J	24-1-76
CHARCOT (rue)	Q	20-3-76	CYMAISE (place de la)	D	29-11-75

DAGUERRE-ET-NIEPCE (rue)	J	24-1-76	ESSARTS (chemin des)	N	13-3-76
DANTON (rue)	J	24-1-76	ESTOC (rue de l')	K	21-2-76
DAUPHINE (rue)	J	24-1-76	ETIENNE-FOREST (rue)	K	21-2-76
DAUPHINS (passage des)	C	1-11-75	ETIENNE-MARCEL (rue)	J	24-1-76
DAUPHINS (rue des)	A	11-10-75	ETOILE (place de l')	C	1-11-75
DENFERT-ROCHEREAU (rue)	K	21-2-76	EUGENE-CHARPENAY (quai)	D	29-11-75
DENIS-PAPIN (rue)	J	24-1-76	EUGENE-CHAVANT (place)	C	1-11-75
DENT-DE-CROLLES (rue de la)	N	13-3-76	EUGENE-DELACROIX (rue)	B	18-10-75
DEPORTES DU 11 NOV. 1943 (place)	W	1-5-76	EUGENE-DOPREY (rue)	B	18-10-75
DESAIX (rue)	H	3-1-76	EUGENE-FAVRE (rue)	A	11-10-75
DESCARTES (rue René)	R	27-3-76	EUGENE-SUE (rue)	W	1-5-76
DESSERTES NORD et SUD	M	28-2-76	EUGENE-VARLIN (rue)	F	20-12-75
DIABLES BLEUS (boulevard des)	U	17-4-76	EXPILLY (rue)	C	1-11-75
DIDEROT (rue)	J	3-1-76	EYMARD (impasse)	H	10-1-76
DIODORE-RAHOULT (rue)	C	1-11-75	FANTIN-LATOURL (rue)	A	11-10-75
DOCTEUR-BAILLY (rue)	C	1-11-75	FARCONNET (rue)	B	18-10-75
DOCTEUR-BORDIER (rue)	W	1-5-76	FEDERICO-GARCIA-LORCA (rue)	R	27-3-76
DOCTEUR-CALMETTE (rue)	F	20-12-75	FELIX-ESCLANGON (rue)	J	31-1-76
DOCTEUR-GIRARD (rue)	B	18-10-75	FELIX-POULAT (rue)	C	1-11-75
DOCTEUR-HERMITTE (rue)	F	20-12-75	FELIX-VIALET (avenue)	C	1-11-75
DOCTEUR-LEON-MARTIN (place)	C	1-11-75	FENELON (rue)	R	27-3-76
DOCTEUR-MAZET (rue)	C	1-11-75	FER-A-CHEVAL (rue)	G	27-12-75
DOCTEUR-ROUX (rue)	F	20-12-75	FERNAND-PELLOUTIER (rue)	J	27-3-76
DOCTEUR-VAILLANT (rue)	F	20-12-75	FERREOL-PERRIN (rue)	R	17-1-76
DOCTEUR-VALOIS (square)	C	1-11-75	FIRMIN-GAUTIER (place)	J	31-1-76
DOCTEUR-SCHWEITZER (rue)	F	20-12-75	FLANDIN (rue)	B	18-10-75
DOLOMIEU (rue)	A	11-10-75	FLEURS (rue des)	B	18-10-75
DOMINIQUE-VILLARS (rue)	A	11-10-75	FLORIAN (rue)	R	27-3-76
DOUDART-DE-LAGREE (rue)	H	3-1-76	FOUR (rue du)	X	22-5-76
DOYEN-GOSSE (place)	K	21-2-76	FOUR (impasse du)	D	29-11-75
DRAC (pont du)	J	24-1-76	FOURIER (rue)	A	11-10-75
DRAC (rue du)	J	24-1-76	FRANCE (quai de)	D	29-11-75
DROUOT (rue)	Q	20-3-76	FRANCE (ancienne Porte de)	D	29-11-75
DUBOIS-FONTANELLE (rue)	P	13-3-76	FRANCIS-JAMMES (rue)	N	13-3-76
DUGUESCLIN (rue)	E	29-11-75	FRANÇOIS-COPPEE (rue)	W	1-5-76
DUNKERQUE (rue de)	F	20-12-75	FRANÇOIS-RAOULT (rue)	H	10-1-76
DUPLEIX (rue)	E	29-11-75	FRANKLIN (rue)	Q	20-3-76
DUPLOYE (rue)	W	1-5-76	FREDERIC-TAULIER (rue)	G	27-12-75
DUPONT-LAVALETTE (rue)	B	18-10-75	FRISE (rue de la)	J	31-1-76
DURAND-SAVOYAT (rue)	K	21-2-76	FUSILLES (square des)	J	31-1-76
EAX-CLAIRES (rue des)	F	20-12-75	GABRIEL-PERI (rue)	J	31-1-76
ECHAILLON (rue de l')	N	13-3-76	GALILEE (rue)	J	31-1-76
ECOLE (chemin de)	K	21-2-76	GALLICE (rue)	S	3-4-76
ECOLE VAUCANSON	T	10-4-76	GAMBETTA (boulevard)	C	8-11-75
EDGAR-QUINET (rue)	J	24-1-76	GANGANELLI (impasse)	E	6-12-75
EDISON (rue)	E	29-11-75	GARE (place de la)	K	21-2-76
EDMOND-ABOUT (rue)	W	1-5-76	GASTON-LETONNELIER (rue)	P	13-3-76
EDMOND-ESMONIN (avenue)	N	13-3-76	GAY-LUSSAC (rue)	U	17-4-76
EDMOND-ROSTANG (rue)	Q	20-3-76	GENERAL-CHAMPON (avenue)	U	17-4-76
EDOUARD-BRANLY (rue)	K	21-2-76	GENERAL-DE-BEYLIE (rue)	A	11-10-75
EDOUARD-REY (boulevard)	C	1-11-75	GENERAL-DURAND (rue)	U	17-4-76
EDOUARD-VAILLANT (rue)	W	1-5-76	GENERAL-FERRIE (rue)	W	1-5-76
EGLISE (chemin de)	U	17-4-76	GENERAL-GALLIENI (boulevard)	A	11-10-75
ELIE-CARTAN (rue)	E	6-12-75	GENERAL-GARIBALDI (rue)	Q	20-3-76
ELIE-VERNET (rue)	K	21-2-76	GENERAL-JANSSEN (rue)	H	10-1-76
ELISEE-CHATIN (rue)	W	1-5-76	GENERAL-MANGIN (rue)	N	13-3-76
ELISEE-RECLUS (rue)	W	1-5-76	GENERAL-MARCHAND (rue)	A	11-10-75
EME-DE-MARCIU (place)	B	18-10-75	GENERAL-RAMBAUD (rue)	H	10-1-76
EMILE-AUGIER (rue)	C	1-11-75	GENIN (rue)	E	29-11-75
EMILE-DUCROS (rue)	B	18-10-75	GENISSIEU (rue)	H	10-1-76
EMILE-GUEYMARD (rue)	K	21-2-76	GENTIL-BERNARD (rue)	C	8-11-75
EMILE-ROMANET (rue)	E	29-11-75	GEORGE-SAND (rue)	W	1-5-76
EMILE-ZOLA (rue)	W	1-5-76	GEORGES-BIZET (rue)	J	31-1-76
ERNEST-CALVAT (rue)	B	18-10-75	GEORGES-LAFOURCADE (rue)	P	13-3-76
ERNEST-HAREUX (rue)	K	21-2-76	GEORGES-DE-MANTEYER (rue)	P	13-3-76
ERNEST-RENAN (rue)	W	1-5-76	GERARD-PHILIPPE (rue)	R	27-3-76
ESPLANADE	D	29-11-75	GERIN (rue)	J	31-1-76
ESPLANADE (boulevard de l')	D	29-11-75	GERMAIN (rue)	U	17-4-76

GORDES (chemin)	U	17-4-76	JEANNE-D'ARC (avenue)	A	11-10-75
GORDES (place)	C	8-11-75	JEAN-PAIN (boulevard)	X	15-5-75 8-11-75
GOURMETS (rue des)	U	17-4-76	JEAN-PERRIN (rue)	N	13-3-76
GRAILLE (quai de la)	K	21-2-76	JEAN-PERROT (avenue)	P	13-3-76
GRAND-CHATELET (rue)	E	6-12-75	JEAN-PREVOST (rue)	J	31-1-76
GRANDE-CHARTREUSE (avenue de la)	N	13-3-76	JEAN-RACINE (place)	R	27-3-76
GRANDE-RUE	C	8-11-75	JEAN-VEYRAT (rue)	F	20-12-75
GRAND-SERRE (avenue)	N	13-3-76	JEMMAPES (rue)	A	11-10-75
GRENETTE (place)	C	8-11-75	JESUS (chemin)	H	10-1-76
GRESIVAUDAN (place)	B	18-10-75	JONGKING (quai)	F	18-10-75
GREUZE (rue)	T	10-4-76	JOSEPH-BOUCHAYER (rue)	B	20-12-75
GUETAL (rue Abbé)	C	8-11-75	JOSEPH-CHANRION (rue)	A	11-10-75
GUILBAUD (chemin)	E	6-12-75	JOSEPH-REY (rue)	J	31-1-76
GUSTAVE-FLAUBERT (rue)	W	1-5-76	JOSEPH-RIBOUD (place)	E	6-12-75
GUSTAVE-RIVET (place)	H	10-1-76	JOSEPH-VALLIER (boulevard)	F	20-12-75
GUSTO-GERVASOTI (rue)	V	24-4-76	JOYA (rue)	J	31-1-76
GUY-ALLARD (rue)	H	10-1-76	JULES-FERRY (rue)	U	17-4-76
GUY-DE-MAUPASSANT (rue)	N	13-3-76	JULES-FLANDRIN (rue)	A	11-10-75
GUY-PAPE (rue)	G	27-12-75	JULES-LEMAITRE (rue)	R	27-3-76
GUYNEMER (rue)	F	20-12-75	JULES-VALLES (avenue)	E	6-12-75
HACHE (rue)	G	27-12-75	JULES-VIOLE (rue)	C	8-11-75
HALAGE (chemin du)	A	11-10-75	KILIAN (rue Wilfrid)	F	27-12-75
HAUQUELIN (rue)	G	27-12-75	KLEBER (rue)	H	10-1-76
HAXO (rue)	A	11-10-75	KRUGER (rue)	U	17-4-76
HEBERT (rue)	A	11-10-75	LA BRUYERE (avenue)	R	27-3-76
HECTOR-BERLIOZ (rue)	C	8-11-75	LA BRUYERE (square)	R	27-3-76
HENRI-BARBUSSE (rue)	M	28-2-76	LACHMANN (rue)	B	25-10-75
HENRI-BERGSON (rue)	W	1-5-76	LA FAYETTE (rue)	G	27-12-75
HENRI-DEBRAYE (rue)	J	31-1-76	LA FONTAINE (cours)	G	27-12-75
HENRI-DING (rue)	H	10-1-76	LAKANAL (rue)	H	10-1-76
HENRI-DUNANT (rue)	F	20-12-75	LAMARTINE (rue)	C	8-11-75
HENRI-LE-CHATELIER (rue)	J	31-1-76	LA MURE (rue de)	K	28-2-76
HENRI-MOISSAN (rue)	F	20-12-75	LAURENT-BONNEVAY (place)	E	6-12-75
HENRI-POINCARÉ (rue)	G	27-12-75	LAVALETTE (place)	G	27-12-75
HENRI-TARZE (rue)	K	21-2-76	LAVOISIER (rue)	U	17-4-76
HENRY-DUHAMEL (rue)	V	24-4-76	LAZARE-CARNOT (rue)	H	10-1-76
HERBES (place aux)	G	27-12-75	LE BRIX (rue)	W	1-5-76
HIPPOLYTE-BOUVIER (rue)	J	31-1-76	LE CHATELIER (rue)	J	31-1-76
HIPPOLYTE-MULLER (rue)	W	1-5-76	LECONTE-DE-LISLE (rue)	W	1-5-76
HIPPOLYTE-TAINE (rue)	N	13-3-76	LE CORBUSIER (rue)	M	28-2-76
HOICHE (rue)	H	10-1-76	LE NOTRE (rue)	R	27-3-76
HONORE-DE-BALZAC (rue)	Q	20-3-76	LEO-LAGRANGE (rue)	X	22-5-76
HOUILLE BLANCHE (rue de la)	F	20-12-75	LEON-BLUM (avenue)	N	13-3-76
JARDIN DU 8 MAI 45	F	20-12-75	LEON-BOURJADE (rue)	T	10-4-76
HUMBERT-II (rue)	H	10-1-76	LEON-DRIVIER (rue)	F	20-12-75
ILES (traverse des)	F	20-12-75	LEON-JOUHAUX (rue)	E	6-12-75
INNSBRUCK (avenue d')	M	28-2-76	LEON-MORET (rue)	D	29-11-75
IRVOY (rue)	F	20-12-75	LEROY (rue)	U	17-4-76
ISERE (rue de l')	K	21-2-76	LESDIGUIERES (rue)	H	10-1-76
ISLY (chemin d')	U	17-4-76	LIBERATION (cours de la)	F	20-12-75
JACQUARD	Q	20-3-76	LIBERTE (rue de la)	C	8-11-75
JACQUELINE-MARVAL (place)	H	10-1-76	LIEUTENANT-CHABAL (rue)	Q	20-3-76
JACQUES-THIBAUD (rue)	A	11-10-75	LIEUTENANT-CHANARON (rue)	H	10-1-76
JARDIN DE VILLE	C	8-11-75	LIEUTENANT-COL-TROCCARD (rue)	H	10-1-76
JAVEL (quai de)	K	21-2-76	LIEUTENANT-DE-QUINSONAS (rue)	H	10-1-76
JAY (rue)	C	8-11-75	LINDBERG (rue)	J	31-1-76
JEAN-ACHARD (place)	G	27-12-75	LINNE (rue)	B	25-10-75
JEAN-BAPTISTE-PRADEL (rue)	H	10-1-76	LIONEL-TERRAY (place)	V	24-4-76
JEAN-BART (rue)	E	6-12-75	LIONNE (rue de)	G	27-12-75
JEAN-BOCQ (rue)	A	11-10-75	LITRE (avenue)	R	27-3-76
JEAN-FRANÇOIS-HACHE (rue)	G	27-12-75	LITS MILITAIRES (impasse)	E	6-12-75
JEAN-JACQUES-ROUSSEAU (rue)	G	27-12-75	LONDRES (rue de)	X	22-5-76
JEAN-JAURES (cours)	C	8-11-75	LORRAINE (rue de)	G	27-12-75
JEAN-LEBAS (place)	A	11-10-75			
JEAN-MACE (rue)	J	31-1-76			
JEAN-MACE (cité)	K	21-2-76			
JEAN-MACE (square)	K	21-2-76			
JEAN-MOULIN (place)	A	11-10-75			

SUITE ET FIN DE L'INDEX

DANS NOTRE NUMERO DE LA SEMAINE PROCHAINE

les mille et une rues de grenoble

PAR LA JEUNE CHAMBRE ECONOMIQUE

INDEX ALPHABETIQUE

Chaque nom de rue est suivi d'une lettre caractérisant le quartier et de la date de première parution dans « Les Affiches » :

A	—	Quartier de la Mutualité
B	—	« de l'Île-Verte
C	—	« du Centre-Ville
D	—	« Saint-Laurent
E	—	« Abbaye-Jouhaux
F	—	« des Eaux-Clares
G	—	« Notre-Dame
H	—	« Championnet
J	—	« Chorier-Berriat
K	—	« Jean-Macé
L	—	« Mistral-Drac
M	—	« de la Villeneuve
N	—	« Beuvert
P	—	« Teisseire
Q	—	« des Alpins
R	—	« Grenoble-Sud
S	—	« Foch-Libération
T	—	« Rondeau-Libération
U	—	« Exposition-Bajatière
V	—	« Village Olympique
W	—	« de la Capuche
X	—	Courrier des lecteurs.

LOUIS-ET-AUGUSTE-LUMIERE (rue)	E	6-12-75
LOUIS-LE-CARDONNEL (rue)	F	20-12-75
LOUIS-JACQUEMET (rue)	P	13-3-76
LOUIS-JOUVET (place)	R	27-3-76
LOUIS-LACHENAL (rue)	V	24-4-76
LOUIS-VALLIER (impasse)	J	31-1-76
LOUIS-VIDAL (rue)	U	17-4-76
LOUISE-DREVET (rue)	J	31-1-76
LOUISE-MICHEL (rue)	J	31-1-76
LOUVOIS (rue)	Q	20-3-76
LUCIEN-ANDRIEUX (rue)	N	13-3-76
LYCEE (passage du)	G	27-12-75
LYON (route de)	D	29-11-75
MABLY (rue)	A	18-10-75
MADELEINE (rue)	E	6-12-75
MAGNANERIE (rue de la)	B	25-10-75
MALAKOFF (rue)	X	15-5-75
MALHERBE (avenue)	R	27-3-76
MALLIFAUD (rue)	V	17-4-76
MANEGE (rue du)	C	8-11-75
MANSART (rue)	R	27-03-76
MAQUIS DE L'OISANS (rue du)	V	24-4-76
MARAIS (chemin du)	E	6-12-75
MARBEUF (rue)	F	20-12-75
MARCEAU (rue)	H	10-1-76
MARCEAU (chemin)	E	6-12-75
MARCEL-BENOIT (rue)	C	8-11-75
MARCEL-BOURETTE (rue)	P	13-03-76
MARCEL-DEPREZ (rue)	C	8-11-75
MARCELIN-BERTHELOT (avenue)	R	27-3-76
MARCEL-PERETTO (rue)	U	17-4-76
MARCEL-PORTE (rue)	W	1-5-76
MARECHAL-DODE (boulevard)	C	8-11-75

MARECHAL-FOCH (boulevard)	S	3-4-76
MARECHAL-JOFFRE (boulevard)	H	10-1-76
MARECHAL-LECLERC (boulevard)	A	18-10-75
MARECHAL-LYAUTEY (boulevard)	C	8-11-75
MARECHAL-RANDON (avenue)	B	25-10-75
MARIE-CHAMOUX (rue)	E	6-12-75
MARIE-REYNOARD (avenue)	M	28-2-76
MARIUS-BLANCHET (rue)	E	6-12-75
MARIUS-GONTARD (pont)	D	29-11-75
MARIUS-GONTARD (rue)	C	15-11-75
MARIUS-RIOLLET (rue)	E	6-12-75
MARQUIAN (rue)	Q	20-3-76
MARONNIERS (chemin des)	F	20-12-75
MARTYRS (rue des)	K	21-2-76
MAX-DORMOY (rue)	J	31-1-76
MASSENA (avenue)	B	25-10-75
MASSENET (rue)	Q	20-3-76
MAURICE-BARRES (rue)	U	17-4-76
MAURICE-DODERO (rue)	M	28-2-76
MAURICE-GIGNOUX (rue)	D	29-11-75
MAYEN (rue)	J	31-1-76
MEGISSERIE (rue de la)	J	31-1-76
MENEY (chemin)	Q	20-3-76
MENON (rue)	B	25-10-75
MENS (rue de)	K	28-2-76
METZ (place de)	C	15-11-75
MICHELET (rue)	J	31-1-76
MILLET (rue)	X	15-5-76
MINIMES (rue)	G	3-1-76
MIRABEAU (rue)	J	31-1-76
MIRIBEL (rue)	C	15-11-75
MOIDIEU (rue)	C	15-11-75
MOLIERE (rue)	C	15-11-75
MONGE (rue)	U	17-4-76
MONTAGNES RUSSES (chemin des)	H	10-1-76
MONTAIGNE (rue)	U	17-4-76
MONTESQUIEU (rue)	W	15-5-76
MONT-FROID (rue du)	E	6-12-75
MONTORGE (rue)	C	15-11-75
MONTRIGAUD (chemin)	F	20-12-75
MORTILLET (rue)	B	25-10-75
MOSELLE (rue de la)	U	17-4-76
MOULIN-DE-CANEL (rue du)	K	21-2-76
MOUNIER (quai)	D	29-11-75
MOYRAND (rue)	E	6-12-75
MOZART (rue)	J	31-1-76
MURE (rue de la)	K	28-2-76
NAPOLEON (route)	P	20-3-76
NARVICK (rue de)	H	10-1-76
NESTOR-CORNIER (rue)	W	15-5-76
NEVA (rue de la)	K	28-2-76
NEW-YORK (rue de)	J	31-1-76
NICOLAS-BOILEAU (avenue)	R	27-3-76
NICOLAS-CHORIER (rue)	J	31-1-76
NICOLET (rue)	E	6-12-75
NINON-VALLIN (rue)	R	27-3-76
NOTRE-DAME (place)	G	3-1-76
NURSERY (rue)	J	31-1-76
OBIOU (rue de l')	N	13-3-76
11 NOVEMBRE (avenue du)	T	10-4-76
PAIX (rue de la)	G	3-1-76
PALAIS (rue du)	G	3-1-76
PALAIS-DE-JUSTICE (rue)	G	3-1-76
PALANKA (rue de)	C	15-11-75
PAPET (rue)	J	31-1-76
PARIS (rue de)	J	31-1-76

PARMENTIER (rue)	J	31-1-76	SAINT-ANDRE (place)	C	15-11-75
PASCAL (rue)	R	27-3-76	SAINT-BRUNO (place)	J	7-2-76
PASTEUR (place)	H	17-1-76	SAINT-EXUPERY (rue)	W	15-5-76
PAUL-BERT (rue)	C	15-11-75	SAINT-EYNARD (place du)	B	25-10-75
PAUL-BOURGET (rue)	W	15-5-76	SAINT-FERIUS (rue)	A	18-10-75
PAUL-CLAUDEL (rue)	R	27-3-76	SAINT-FRANÇOIS (rue)	C	15-11-75
PAUL-COCAT (avenue)	P	20-3-76	SAINT-FRANÇOIS-DE-SALES (rue)	U	24-4-76
PAUL-DIJON (rue)	H	17-1-76	SAINT-HUGUES (rue)	G	3-1-76
PAUL-DOUMER (rue)	U	17-4-76	SAINT-JACQUES (rue)	C	15-11-75
PAUL-HELBONNER (rue)	R	27-3-76	SAINT-JEAN (chemin)	D	29-11-75
PAUL-HUILLIER (place)	K	28-2-76	SAINT-JOSEPH (rue)	C	15-11-75
PAUL-JANET (rue)	U	17-4-76	SAINT-LAURENT (rue)	D	29-11-75
PAUL-MISTRAL (dité)	L	28-2-76	SAINT-LAURENT (place)	D	29-11-75
PAUL-MISTRAL (parc)	U	17-4-76	SAINT-NICOLAS (rue)	C	15-11-75
PAUL-MISTRAL (place)	U	17-4-76	SAINT-ROCH (avenue)	A	18-10-75
PAUL-PAINLEVE (rue)	F	20-12-75	SAINT-CLAIRE (place)	G	3-1-76
PAUL-STRAUSS (rue)	L	28-2-76	SAINT-URSULE (rue)	G	3-1-76
PAUL-VALERY (rue)	W	15-5-76	SAPPEY (rue)	D	29-11-75
PAUL-VALLIER (place)	A	18-10-75	SAULT (rue de)	C	15-11-75
PAUL-VERLAINE (avenue)	N	13-3-76	SCIERIE (rue de la)	K	28-2-76
PEGOUD (rue)	U	17-4-76	SERGEN-ROBILLOT (rue)	H	17-1-76
PERRIERE (quai)	D	29-11-75	SERVAN (rue)	G	3-1-76
PERRIN (chemin vieux dit PERRIN)	U	17-4-76	SIDI-BRAHIM (rue)	S	3-4-76
PETIT-NICE (chemin du)	F	20-12-75	SIDONIE-JACOLIN (rue)	W	15-5-76
PEUPLIERS (rue des)	M	28-2-76	SIMARD (impasse)	U	24-4-76
PHALANSTERE (rue du)	H	17-1-76	SIX-JUILLET (rue du)	A	18-10-75
PHILIPPEVILLE (place de)	C	15-11-75	SOUVENIR (rue du)	A	18-10-75
PHILIS-DE-LA-CHARCE (rue)	C	15-11-75	STALINGRAD (rue de)	Q	20-3-76
PIERRE-ARTHAUD (rue)	H	17-1-76	STATION-PONSARD (rue de la)	U	24-4-76
PIERRE-BONNARD (rue)	W	15-5-76	STEPHANE-JAY (quai)	C	15-11-75
PIERRE-DE-COUBERTIN (rue)	H	17-1-76	STEPHANE-MALLARME (rue)	N	13-3-76
PIERRE-CURIE (rue)	U	24-4-76	STRASBOURG (rue de)	C	15-11-75
PIERRE-DUCLOT (rue)	G	3-1-76	SUEDE (avenue de)	J - X	17-1-76
PIERRE-DUPONT (rue)	F	20-12-75	SULLY (rue)	J	7-2-76
PIERRE-GASPARD (place)	V	24-4-76	SUZANNE-BUISSON (rue)	E	6-12-75
PIERRE-LORY (place)	V	24-4-76	TARILLON (rue)	B	25-10-75
PIERRE-LOTI (rue)	U	24-4-76	TEINTURE (rue de la)	J	7-2-76
PIERRE-RUIBET (rue)	F	20-12-75	TEISSEIRE (avenue)	P	20-3-76
PIERRE-SEMARD (rue)	J	7-2-76	TEMPLE (place du)	G	3-1-76
PIERRE-TERMIER (rue)	F	27-12-75	THIERS (rue)	C	15-11-75
PINAL (chemin)	K	28-2-76	THIERS (chemin)	E	6-12-75
POILUS (rue des)	B	25-10-75	TILLEULS (place des)	G	3-1-76
PONSARD (rue)	U	24-4-76	TOURNELLES (rue des)	J	7-2-76
PONT-CARPIN (rue du)	A	18-10-75	TOURVILLE (rue)	E	6-12-75
PONT-SAINT-JAIME (rue du)	G	3-1-76	TREBOUTTE (rue)	J	7-2-76
PORTE DE FRANCE (pont de la)	D	29-11-75	TREMBLAY (chemin)	T	10-4-76
PORTE SAINT-LAURENT	D	29-11-75	TRES-CLOITRES (rue)	G	3-1-76
POSTE (rue de la)	C	15-11-75	TRIDENT (rue)	M	28-2-76
POTERNE (chemin de la)	E	6-12-75	TROCADERO (rue du)	J	7-2-76
POUDRIERE (place de la)	G	3-1-76	TROIS-EPIS (rue)	M	28-2-76
PRE (place du)	J	7-2-76	TROIS-MAISONS (chemin des)	J	7-2-76
PRESIDENT-CARNOT (rue)	G	3-1-76	TROIS-QUARTIERS (rue des)	M	28-2-76
PROSPER-MERIMEE (rue)	W	15-5-76	TURENNE (rue)	H	17-1-76
400 COUVERTS (rue des)	J	7-2-76	TURGOT (rue)	R	27-3-76
4 SEPTEMBRE (rue du)	K	28-2-76	VALBONNAIS (rue du)	G	3-1-76
4 VILLAS (chemin des)	J	7-2-76	VALLIER (impasse Louis)	J	31-1-76
90 (voie)	J	7-2-76	VALMY (avenue de)	A	18-10-75
RABOT (cité du)	D	29-11-75	VAUBAN (rue)	C	29-11-75
RAOUL-BLANCHARD (rue)	C	15-11-75	VAUCANSON (place)	C	29-11-75
RASPAIL (rue)	J	7-2-76	VENDRE (rue)	B	25-10-75
RAYMOND-BANK (rue)	K	28-2-76	VERCINGETORIX (place)	E	6-12-75
RAYMOND-PITET (rue)	N	13-3-76	VERCORS (rue du)	J	7-2-76
RENAULDON (rue)	G	3-1-76	VERDUN (place de)	A	18-10-75
RENE-DESCARTES (rue)	R	27-3-76	VERGNIAUD (rue)	J	7-2-76
RENE-FERNANDAT (rue)	P	20-3-76	VICAT (rue)	C	29-11-75
RENE-THOMAS (rue)	J	7-2-76	VICTOR-HUGO (place)	C	29-11-75
REPOS (impasse)	E	6-12-75	VIEUX dit PERRIN (chemin)	U	17-4-76
REPUBLIQUE (rue de la)	C	15-11-75	VILLARS (rue Dominique)	A	11-10-75
RESISTANCE (place de la)	K	28-2-76	VIEUX-TEMPLE (rue du)	G	3-1-76
REVOL (rue)	J	7-2-76	VILLARD-DE-LANS (rue de)	K	28-2-76
RHIN (rue du)	U	24-4-76	VILLEBOIS (chemin)	E	6-12-75
RHIN-ET-DANUBE (avenue)	F	27-12-75	VINOY (parc)	G	3-1-76
ROBERT-DUBARLE (rue)	S	3-4-75	VIOLETTES (rue des)	F	27-12-75
ROBESPIERRE (chemin)	E	6-12-75	VISCOSE (cité)	N	13-3-76
ROCHAMBEAU (avenue)	S	3-4-76	VIZILLE (avenue de)	J	7-2-76
ROCHETTE (chemin de la)	D	29-11-75	VOLTA (rue)	K	28-2-76
ROGER-LEFRANÇOIS (rue)	N	13-3-76	VOLTAIRE (rue)	G	3-1-76
ROGER-GUIGUE (rue)	W	15-5-76	VULCAIN (chemin)	F	27-12-75
ROGER-RONSERAIL (rue)	F	27-12-75	WALDECK-ROUSSEAU (rue)	J	7-2-76
ROGER-SALENGRO (boulevard)	F	27-12-75	WASHINGTON (avenue)	E	6-12-75
RONDE (chemin de)	B	25-10-75	WILFRID-KILIAN (rue)	F	27-12-75
RONSARD (avenue)	T	10-4-76	XAVIER-JOUVIN (place)	D	29-11-75
ROSE-GARRET (rue)	J	7-2-76	XAVIER-JOUVIN (quai)	D	29-11-75
RULFO (impasse)	X	22-5-76	YVES-FARGES (rue)	T	10-4-76

DE JAVEL et de la rue NEVA, que l'on rédige maintenant rue de la Neva.

Plus récemment, c'est à la société Merlin-Gérin qu'on doit le nom de la rue Volta pour la voie qui la sépare des Etablissements Cloître.

Meilleures salutations.

QUAI DE JAVEL

Entre la voie ferrée et l'Isère, se trouvait autrefois à cet emplacement la Société Universelle des Explosifs : la « Sudexplo ». En 1925, cette Société vendit son emplacement et les acquéreurs se trouvèrent dans une propriété privée dont les artères se prénommaient : transversale 4, parallèle 2, etc...

C'est alors que la Société des Produits Chimiques du Dauphiné, recevant clients et fournisseurs, fut amenée à baptiser pour son propre compte deux voies. Celle-ci fabriquant de la lessive « Neva » et de l'eau de « Javel », choisit ces deux appellations : quai de Javel et rue Neva (devenue maintenant rue de la Neva).

RUE DE LA NEVA

Autrefois, en ce lieu, la Société des Produits Chimiques du Dauphiné fabriquait de la lessive « Neva » (voir quai de Javel).

RUE VOLTA

C'est à la Société Merlin Gerin que l'on doit le nom de rue Volta pour la voie qui la sépare des Etablissements Cloître.

Volta, physicien italien, né à Côme en 1745 et mort en 1827.

Ses travaux remarquables portèrent principalement sur l'électricité.

Il fut l'inventeur d'une pile qui porte son nom, la pile Volta, en 1800, ainsi que des endomètres, appareils en verre gradué permettant de mesurer les variations de volume dans les réactions chimiques entre gaz.

QUARTIER DE LA VILLENEUVE

RUE DES PEUPLIERS

C'est le 14 mai 1973 qu'une délibération du Conseil municipal décida de baptiser cette rue, rue des Peupliers, simplement parce qu'un grand nombre de peupliers la bordent.

RUE DES TROIS EPIS

C'est une délibération du Conseil Municipal du 14 mai 1973 qui décida d'appeler cette rue, rue des Trois Epis, parce qu'elle évoque assez grossièrement la forme des trois épis.

QUARTIER BEAUVERT

RUE RAYMOND-PITET

C'est le 16 juin 1967 que la municipalité de Grenoble donna à cette rue le nom de Raymond Pitet en hommage à celui que l'on appelait « Le père du sauvetage européen ».

Sauveteur chevronné, précurseur du secours en montagne et en mer, il propagea l'enseignement du secourisme et fut fondateur, en 1899, de la Fédération Nationale de Sauvetage.

Il mourut en décembre 1959 et son décès fut regretté par l'ensemble de la presse européenne.

QUARTIER DES ALPINS

RUE LEO-LAGRANGE

C'est une délibération du Conseil municipal du 16 novembre 1956 qui décida de rendre hommage à Léo Lagrange, ce jeune avocat dont la brève carrière politique à laquelle la guerre mit une fin tragique mais glorieuse, fut marquée par les importantes réalisations en faveur des travailleurs et de la jeunesse et qui ont pris aujourd'hui un grand développement dans l'organisation des loisirs et des sports.

Léo Lagrange est né à Bourg, dans la Gironde, il fut tué en 1940.

QUARTIER EXPOSITION-BAJATIERE

RUE COLONEL-BOUGAULT

Cette rue fut ouverte, après délibération du Conseil municipal du 12 mai 1905. Le conseil municipal accepta la requête que M. Masse avait déposée en exprimant le désir que cette rue garde le nom de Colonel-Bougault, en souvenir de son grand-père. Le nom de Bougault avait déjà été porté pendant longtemps par un chemin privé établi sur les terrains de la famille Masse, dans le quartier du cours Berriat.

QUARTIER RONDEAU-LIBERATION

STADE AIME BOUCHAYER

Aimé Bouchayer, né le 26 juillet 1867, décédé le 2 mai 1928 à soixante ans, était le fils de Joseph Bouchayer, de La Motte-d'Aveillans, et de Joséphine David, aîné des garçons d'une famille de huit enfants.

Il fit ses études à l'Ecole Professionnelle, puis au Lycée de Grenoble, d'où il sortit avec le prix d'excellence, accomplit son volontariat en 1886 et entra l'année suivante, à vingt ans, à la

Maison Bouchayer et Viallet, créée par son père, et où il resta toute sa vie durant, en lui donnant une grande extension.

Homme d'action par excellence, régionaliste ardent, M. Aimé Bouchayer fut un des grands animateurs de notre région dauphinoise. Il participa comme administrateur et souvent comme président à beaucoup de nos industries régionales et particulièrement à la création de chutes d'eau. Son nom resta attaché à ceux des F.M. de l'Arve, de la Société Blatteroise de Force et Lumière, de la Société de Valréas-Dieulefit, des F.M. du Haut-Grésivaudan, de la Société de F.M. et d'Eclairage de la Ville de Grenoble, de la Société H.E. de Fure et Morge, de Drac-Romanche, de l'Union Electrique, des Lignes Electriques, du barrage du Chambon, de Jonage, etc..., etc...

Dans le domaine industriel il fut Président des Papeteries Navarre, des Chaudronneries des Pyrénées, du Chocolat Dauphin, de la Société Dauphinoise d'Etudes et de Montages, de la Banque de l'Isère, des Champs-Elysées, de la Société Immobilière de Pont-de-Claix, et Administrateur des Forges d'Allevard, de la Société Générale d'Entreprise, des Ateliers Neyret-Beylier et Piccard-Pictet, des Ateliers de wagons de Brignoud, des Ciments de la Porte de France, etc...

Dévoué aux œuvres d'intérêt général, il fut Vice-président de la Chambre de Commerce, de la Chambre Syndicale des Forces Hydrauliques, Secrétaire du XII^e Groupement Economique, maire de Pariset; il créa et présida l'Association des Producteurs des Alpes Françaises.

Ce fut un grand patron social qui sut réaliser avec ses collègues dauphinois les œuvres qui furent adoptées ensuite par la France tout entière : allocations familiales, retraites pour la vieillesse, soins aux malades, logements salubres, etc...

Il s'attacha à rapprocher ceux qu'il appelait les hommes de pensée des hommes d'action. Il fut membre de l'Université, Président du Comité de Patronage des Etudiants étrangers, Président de la Société Scientifique du Dauphiné, Président du Comité de rapprochement franco-espagnol, de l'Association italo-française d'expansion économique, administrateur de la succursale de Grenoble et de la Banque de France, officier de la Légion d'honneur et Officier d'Académie.

Ses qualités de bonne humeur, son optimisme, son don de persuasion, son art d'accorder les caractères et de trouver les solutions justes et équitables, le faisaient rechercher comme négociateur par tous ceux qui cherchaient à créer ou à sauver des œuvres en péril. Comme on le rappela sur sa tombe, « lorsqu'on voulait un succès, il fallait avoir Aimé Bouchayer avec soi ».

LIRE AU PROCHAIN NUMERO
L'INDEX ALPHABETIQUE